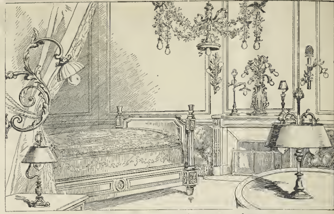
THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

FIGARO ILLUSTRÉ

LENTHÉRIC — **FARDS DU TINTORET** — 245, rue St-Honoré.



Éclairage électrique pour Chambre à coucher
MAISON H. BEAU & M. BERTRAND-TAILLET, 226, rue Saint-Denis.

Pihan

4, Faubourg Saint-Honoré.

LES BOITES POUR BAPTÊMES

Ce qui ne se fait plus : LES DRAGÉES

Ce qui se fait : LES BONBONS EN CHOCOLAT PIHAN

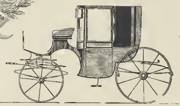
MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

EXP^N UNIV^LLE PARIS 1889

La plus Grande Manufacture de Voitures
(Ancienne Maison Ad. SAMUEL)

LA CARROSSERIE INDUSTRIELLE

BUREAUX & MAGASINS
228, rue du Faubourg-Saint-Martin
PARIS



Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boite grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, *à Paris*

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LA SEULE VÉRITABLE EAU DE BOTOT
17, rue de la Paix.

ENCRES DE CH. LORILLEUX ET Cie.

PAPETERIES DU MARAIS.

Neuvième Année. Deuxième série. — N° 14.

FIGARO ILLUSTRÉ

Mai 1891

J. MACHARD. — LE LOUP

(Exposition des Pastellistes)

7924

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

La Légende de Juan Garin, par Albert Lynch.

Le Matin après le Bal, par A.-A. Anderson.

Le Loup, par Jules Machard. (Exposition des Pastellistes)

Le Mois parisien, par La Grand'ville.

Le Prince Louis-Napoléon (photographie directe).

La dernière Résidence du Prince Napoléon à Prangins (photographie directe).

Les Livres, par R. M.

La Légende de Juan Garin, par Maurice Spronck. Illustrations en couleurs de Albert Lynch.

Acquittée! roman par Fortuné du Boisgobey (troisième partie). Illustrations en couleurs de F. de Myrbach.

Anne de Kerlaz, par le Comte E. de Keratry. Illustrations de Jules Girardet.

Zéphyrine, monologue par Paul Poirson. Illustrations de F. de Myrbach.

Couverture : *Les Lilas*, par Madame Madeleine Lemaire.

Le Mois Parisien

Abondance de Salons. — Martiaux et Industriels. — Le Salon des littérateurs. — Aquarellistes et Pastellistes. — Une tempête sous un crâne. — Le mouvement mondain. — La direction de l'Opéra. — Réformes urgentes. — Josephin Soulary. — Le Prince Louis-Napoleon.

Nous voici dans le mois du blaireau, de l'huile de lin et de la térebenthine. Tout pour les peintres, tout par les peintres ! Abondance de Salons. Les kilomètres de peinture, d'aquarelle, de dessin, d'eaux-fortes, se sont partagés une fois encore entre le Palais de l'Industrie et le Champ de Mars. Et pourtant, malgré l'immensite des emplacements, on n'est pas arrive a realiser ce rêve : la cimaise pour tous. Il y a toujours, parmi nos sympathiques huileux, des cris, des grincements de dents et des recriminations. L'homme, a dit Lamartine, est infini dans ses vœux.

Cette année, au Champ de Mars, les sculpteurs ne peuvent pas se plaindre — mais ils se plaindront tout de même. On leur a livré, dans le Palais des Beaux-Arts, une nef immense décorée avec goût par Jambon et où les ouvrages de sculpture se trouvent isolés, disperses dans un jardin féerique orne de deux fontaines monumentales, l'une de Dalou, l'autre d'Injalbert.

D'autres ameliorations ont été faites. Les aquarelles, les pastels, les gravures sont à l'aise dans les deux pavillons d'angle. On a pratique une large baie dans le salon rouge où étaient exposées, l'an dernier, les toiles de Meissonier et de Ribot, et l'on a remplacé le velum par un plafond de Dubufe. Gervex expose, dans le salon bleu, le plafond qu'il peint pour l'Hôtel de Ville. Bref, les *Martiaux* vont être installes avec autant de coquetterie que les *Industriels* et leur exposition ne se ressentira plus du voisinage des matériaux de demolitions. Le provisoire semble faire place au définitif.

⁂

Le Salon des litterateurs est en voyage. Il est parti pour Londres. Souhaitons que certaines toiles, déjà maladives, ne soient pas achevées par le mal de mer. Toutefois, il serait injuste de trop medire de cette petite exposition où se trouvent des œuvres curieuses.

On y a revu quelques beaux dessins de Victor Hugo et une intéressante série de tableaux de Theophile Gautier dont quelques-uns sont d'un dessin remarquable et d'une couleur charmante.

Le goût de Gautier le portait vers la peinture. Tout jeune homme, il etait entre chez Rioult. « Le premier modele de femme, dit-il, ne me parut pas beau et me desappointa singulièrement, tant l'art ajoute à la nature la plus parfaite. C'était cependant une très jolie fille dont j'appréciai plus tard, par comparaison, les lignes elegantes et pures. Mais d'apres cette impression, j'ai toujours préfére la statue à la femme et le marbre à la chair. »

La plupart des vivants, de ceux que la fantaisie de Bergerat a classés dans un « Luxembourg » idéal, par opposition aux morts, classés dans un « Louvre » hypothétique, appartiennent à l'école impressionniste.

Beaucoup ont la verve et la couleur, mais peu savent dessiner congrûment. Bouguereau n'a pas d'élèves parmi les littérateurs peintres, dont la plupart se bornent à pointiller ou a laver des paysages sans oser aborder la figure. Quant au nu, absence complète. Il faut croire que c'est trop difficile.

Il restera de cette exposition un catalogue fort amusant qui contient quelques mots spirituels et de jolis vers.

Citons encore l'Exposition des Aquarellistes, précieuse selection d'œuvres des maitres du genre, et celle des Pastellistes, où figure le *Loup* de J. Machard, que nous reproduisons à notre première page.

S. A. I. Mgr LE PRINCE LOUIS-NAPOLEON

⁂

Tandis que les « tableaux » des litterateurs traversent la Manche etonnee, les logistes de l'École des Beaux-Arts pâlissent pour soixante-douze jours, dans leurs ateliers cellulaires, devant une toile sur laquelle ils doivent représenter *Jesus apaisant la tempête*.

Le sujet est beau, mais ceux des logistes qui n'ont jamais vu la mer doivent avoir quelque peine à se la figurer entre les murs blancs d'une chambrette de deux mètres de large sur trois de long.

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

Leur effort imaginatif pourrait vraiment être intitulé : *Une tempête sous un crâne.*

Le second étage de l'École manque de vagues, et celles que les logistes pourraient creer, en renversant leur seau de toilette, ne leur donneraient qu'une idée insuffisante des grands spectacles de la nature.

D'autre part, le sujet même est assez embarrassant.

Si l'on peint la mer en fureur, à quoi voit-on que Jésus l'apaise ? Et si on la depeint très calme, comment peut-on savoir qu'elle a eté tempetueuse ?

Les logistes n'ont qu'un moyen de s'en tirer : c'est d'escamoter la mer, qui sera cachée par le rebord de la barque ; mais, alors, le tableau pourrait être indifféremment appelé : « Jesus apaisant la tempête » ou « Une partie de pêche à Bougival ».

Attendons-nous, l'année prochaine, à entendre ce dialogue entre le jury des logistes et ceux-ci :

« Avez-vous vu le pic du Midi dans la matinée du treize décembre mil huit cent vingt-sept ?

— Jamais, pas même en rêve ; car nous n'etions pas nés.

— C'est parfait... Vous avez trente-six heures pour ebaucher ce sujet et soixante-douze jours pour le peindre. Et maintenant, faites un chef-d'œuvre. »

⁂

Les femmes sont généralement affolees, en ce moment, par les preparatifs de leur toilette de Vernissage. Néanmoins, le mouvement mondain ne s'arrête pas.

La Potinière du Bois de Boulogne jabote avec entrain, et nos amazones, infiniment plus agreables à regarder que celles du Dahomey, luttent de grâce et de hardiesse dans les allées rajeunies.

On se montre la baronne Adolphe de Rothschild, la comtesse d'Araman, la duchesse d'Albufera, mademoiselle Le Gonidec, la comtesse Louis de Montesquieu, la baronne de Rothwiller. Le concours hippique a donné un fort coup de fouet aux promenades équestres.

D'autre part, dans les salons, on a fort cotillonné.

Les réceptions de la princesse Gortchacow ont ebloui et charmé le tout Paris elegant et diplomatique.

De grands mariages, comme celui de la troisième fille du marquis de Clermont-Tonnerre avec le vicomte de Pommereu, héritier du marquis d'Aligre, ont étale les merveilles de leurs corbeilles eblouissantes. Bijoutiers et orfevres n'ont pas chômé.

Nos mondains n'oublient d'ailleurs pas les pauvres, et il suffit, pour le prouver, de rappeler la vente si fructueuse organisée par la comtesse Ferdinand de la Ferronnays, au benefice de ses chers orphelins.

⁂

La question de la direction de l'Opéra est enfin resolue. Il faut avouer que les politiciens sont cruels. Depuis trois mois, il etait absolument décidé que M. Bertrand remplacerait MM. Ritt et Gailhard. Neanmoins, le ministre a laissé tranquillement les candidatures se produire et les candidats se tourmenter au point d'en être malades. Ah ! la place était convoitee ! Elle en vaut la peine ; mais que de tracas elle va donner a « l'heureux vainqueur ». Il faut, pour assumer de telles responsabilites, avoir le goût de l'apostolat.

M. Bertrand a des idées intéressantes. Il se propose de monter de vastes œuvres comme *la Prise de Troie*, de Berlioz, *Herodiade*, de Massenet, *Samson et Dalila*, de Saint-Saens, *Salammbô*, de Reyer, *Otello*, de Verdi, *la Vie pour le Tzar*, de Glinka, *les Maitres chanteurs* et *Lohengrin*, de Wagner, *Orphée* et *Armide*, de Gluck, etc. Il organisera des representations à prix réduit et des représentations de gala auxquelles prendront part les artistes de la Comédie-Française. Il creera pour ses abonnes des *five o'cloks* qui auront peut-être le succès de ceux du *Figaro.*

Puissent son zele et son activite galvaniser l'orchestre de l'Opéra, qui trop souvent sommeille, comme parfois le bon Homère, et qui joue autant de la lorgnette que des instruments de musique.

Puisse aussi le nouveau directeur mettre à la retraite les choristes des deux sexes qui ont depuis longtemps atteint la limite d'âge et qui ne donnent plus au public, selon l'expression de Bossuet, que les restes d'une voix qui tombe.

⁂

Le mois a vu disparaitre Joséphin Soulary, le poète lyonnais auquel on doit le vers si original :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

La foule ne connait guère de Joséphin Soulary que son sonnet intitulé : *Les deux Corteges.* Deux cortèges se sont rencontrés à l'Église ; l'un pour le baptême, l'autre pour l'enterrement d'un enfant,

Et, merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mere pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-ne

C'est gracieux ; mais le qualificatif : auteur des *Deux Cortèges*, était devenu un cauchemar pour Soulary, comme celui d'auteur du *Vase brisé* pour Coppee.

La popularité est une paresseuse qui acclame volontiers quatorze vers pour se dispenser de lire le reste. Les géants seuls, comme Hugo, Gautier, Musset ou Baudelaire, arrivent à secouer l'apathie de la masse lettrée, à s'imposer aux mémoires indolentes. Et encore !...

⁂

Nous avons donné, dans notre précédent numéro, le dernier portrait du prince Napoléon — une vraie medaille antique, — d'après une photographie du comte L. Primoli.

La physionomie du prince Victor est assez connue pour que nous n'ayons pas a la reproduire ici, mais nos lecteurs nous sauront gré de publier aujourd'hui le portrait du prince Louis, dans son uniforme simple et coquet à la fois de lieutenant-colonel des dragons de Nijni-Novgorod.

Le prince Louis Napoléon est né en 1864. Il est grand, mince, elancé; quand il cause, il a une façon toute particulière de regarder son interlocuteur dans le blanc des yeux, et qui intimiderait si la pénétration de ce regard n'etait temperée par l'aménité de la parole.

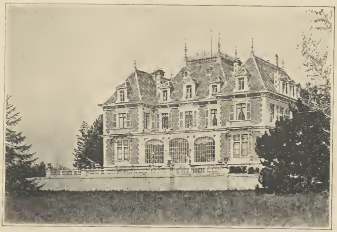
Le prince Louis s'est voue tout entier à l'état militaire. Après avoir accompli en France son annee de volontariat dans un régiment de ligne a Blois — d'où il est sorti avec le grade de caporal — il est entré au service de l'Italie comme officier de dragons. L'adhesion de l'Italie a la triple alliance exposant les troupes italiennes a combattre un jour la France, c'est au Tzar que le prince a demande à servir dans une armée amie.

Le prince Louis s'est toujours tenu à l'écart de la politique, et il est bien décidé à décliner la charge que lui impose le testament paternel, en le transformant en chef de parti.

LA GRAND'VILLE.

La dernière Résidence du Prince Napoléon

La dernière residence du prince Napoléon, la villa de Prangins, est une construction vaste et confortable bâtie sur une partie des terrains dépendant du domaine de Prangins. Ce domaine, ainsi que le château de Prangins, apres avoir appartenu au prince Napoléon sous l'Empire, a ete vendu par lui en 1874. Une portion en a ete distraite et a constitue le parc de la villa dont nous donnons ici l'aspect.



La façade que represente notre dessin regarde le lac de Genève, dont elle n'est séparée que par une immense pelouse bordée d'une allee qui longe les eaux bleues du Léman. Les grandes baies vitrées qui occupent le milieu du bâtiment éclairent une vaste galerie sur laquelle ouvre le grand salon où se trouvent rangés, dans de hautes vitrines, tous les precieux et nombreux souvenirs de l'epoque impériale, catalogues et etiquetés par les soins du prince defunt.

La façade opposée, où se trouve l'entrée, reproduit la même disposition architecturale que celle du lac : mais les baies centrales sont remplacées par trois fenêtres au premier étage, sans compter une fenêtre pour chaque avant-corps.

La porte d'entree s'ouvre, non pas au milieu, mais sur le côté droit de la façade; elle est protégée par un toit que supportent des piliers de briques et de pierre blanche.

Après avoir traverse un vestibule, on penètre dans un hall de vaste dimension, aux murailles garnies de tableaux, puis on passe dans le salon dont nous avons parlé plus haut.

A droite, dans le pavillon de droite, au rez-de-chaussée, se trouvent l'office, la salle à manger et une grande salle de billard, donnant sur la façade du lac ; à gauche la chambre a coucher du prince, un petit cabinet de travail et un grand cabinet qui fait pendant à la salle de billard.

Un parc, relativement considérable, enveloppe la propriété. Il est perce de larges allees, orné de statues, de colonnes, etc., rafraichi par de petits lacs intérieurs ; on y trouve une ferme, une scierie, un port pour les yachts, et diverses autres dépendances ; sur le point le plus élevé se dresse une statue de bronze de Napoleon Ier, médiateur de la Confédération suisse.

Le prince s'occupait beaucoup de Prangins ; tous les détails d'amé-

nagement, d'exploitation et d'entretien étaient réglés par lui avec cette précision qui est dans le caractère de sa race. Et quand on le voyait donner ses ordres à son modeste personnel, on ne pouvait s'empêcher à penser au grand exilé, à Napoléon administrant son royaume de l'île d'Elbe, comme il avait gouverné l'Europe.

T. G.

PRIME AUX ABONNÉS

Figaro Illustré *mensuel, première année (avril à décembre 1890). Un magnifique volume richement relié avec fers spéciaux*, **24 francs** *(port en sus) au lieu de 32 francs.*

Figaro-Exposition. *Recueil sur l'Exposition de 1889, même format que le* Figaro Illustré, *nombreuses illustrations en noir et couleurs, édition Boussod, Valadon et Cie. — Prix :* **20 francs** *(port en sus) au lieu de 30 francs.*

Adresser les demandes à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

Les Livres

Ce qui rend parfois très facile, trop facile même, à notre gré, les fonctions de bibliographe, c'est la disette fréquente de bons livres.

Des médiocres, il y en a toujours en abondance, — hélas ! car nous sommes obligés de les lire — et je ne crois pas que la satisfaction que l'on peut éprouver à déguster les ouvrages de mérite, parvienne à compenser la souffrance que l'on ressent à ingurgiter les productions sans valeur.

Mais le public, que nous avons mission d'amuser et de distraire, n'a que faire de nos plaintes. Il peut assurément les apprécier, étant lui-même quelquefois trompé, mais il demande à s'y soustraire et désire que nous l'aidions à éviter les lectures ennuyeuses ou malsaines. C'est à quoi nous nous efforçons.

⁂

Pour ceux que charme une érudition aimable, voici sans conteste le livre de la saison : c'est le *Rabelais* d'Arthur Heulhard. En racontant avec sa science de bénédictin, mais aussi avec son brillant talent de journaliste, les voyages à Rome, l'exil à Metz, les démêlés avec la Sorbonne du premier romancier français, notre collaborateur a édifié une véritable restitution du XVIe siècle. Traité par tout autre, le sujet n'eût pas manqué d'être indigeste et seuls les érudits y eussent trouvé plaisir. Mais tel n'est pas le cas. A l'aide de recherches patientes et sûres, Heulhard a ressuscité une des plus charmantes époques de l'histoire de la société française ; et l'évocation, sous sa plume, s'est trouvée attrayante comme un roman. A la suite du grand Rabelais, en le suivant à travers ses pérégrinations en Italie ou en Lorraine, il y a — vous pouvez m'en croire, — quelques bonnes journées à passer sous le règne de François Ier.

⁂

Venons maintenant aux romans. Ce dernier mois en est fécond.

L'Institutrice, de M. Adrien Chabot, qui a été très remarqué dans la *Revue des Deux-Mondes*. C'est une étude psychologique fort émouvante et d'une observation très serrée. Le style élégant n'est pas le moindre mérite de ce livre.

Je me garderai de recommander aux lecteurs du FIGARO ILLUSTRÉ *Là-bas*, le livre à sensation, dans lequel M. Huysmans a rassemblé tous les documents connus et inconnus sur la sorcellerie diabolique. Je me sers à dessein du mot « document », parce que tout en étant une œuvre de pure imagination dans la forme, dans le fond, *Là-bas* est remarquable par la connaissance approfondie des pratiques étranges du moyen âge. Ce livre, encore une fois, mérite d'être signalé aux curieux, parce qu'il a une valeur d'étude ; mais la lecture n'en doit être abordée qu'avec une extrême prudence.

Parmi les volumes parus tout récemment se trouve le dernier livre de Théodore de Banville ; il a pour titre : *Marcelle Rabbe*. C'est le récit d'une aventure très parisienne, trop parisienne même parce qu'elle est un peu alambiquée et manque passablement de vraisemblance. Mais, à part cela — et faut-il demander au roman et au roman de poète surtout d'être vraisemblable — le charme est touchant et d'un sentiment élevé. Il est du plus pur écrit dans cette langue étincelante et harmonieuse qui appartenait à Banville.

Autre livre posthume : le livre des *Derniers Samedis* de A. de Pontmartin, pour les amateurs de documents historiques, contient de très intéressants souvenirs, où figurent successivement le duc d'Aumale, Blaze de Bury, le comte de Paris, M. de Falloux, Nisard, la duchesse de Berry, Monseigneur Darboy, la marquise de la Rochejacquelein, etc.

⁂

En quittant la France, où il laissait les plus vives sympathies, le général Tcheng-Ki-Tong, a laissé aussi en guise de P. P. C. un livre d'observation des plus amusants, qui vient de paraître à la Librairie Charpentier, sous ce titre : *Les Parisiens peints par un Chinois*.

Mais il a laissé une autre œuvre littéraire encore, dont la lecture sera un régal de raffiné. C'est un vaudeville chinois des plus curieux, qui paraîtra prochainement dans le *Figaro Illustré*, accompagné de charmantes illustrations de Félix Régamey.

⁂

Le *Journal du Canonnier Bricard (1792-1807)* est un digne pendant des fameux *Cahiers du Capitaine Coignet*. Coignet nous a dépeint avec son inimitable sincérité la période glorieuse de l'épopée impériale. Bricard, lui, n'a pas été à la même fête : rien de lamentable comme ces campagnes de Flandres et de Hollande, sous une pluie continuelle, avec des bivouacs dans la boue et dans l'eau ; en route nuit et jour, sans pain et sans souliers. Bricard est un enfant de Paris, mais de la race des bons Parisiens de ce temps-là. Son style est net, précis et, de sa simplicité, jaillissent à chaque instant des effets littéraires que ne préméditait certes pas le brave canonnier, quand il traçait son journal au jour le jour.

Nous pouvons, sans scrupule, parler ici de Xanrof, puisqu'il a maintenant entrée dans les salons officiels. Son recueil, intitulé *Pochards et Pochades*, est tout simplement désopilant. C'est du Paul de Kock resserré, avec une note particulière d'ironie macabre et concise. Et comme on ne lit plus de Paul de Kock, il faut lire Xanrof si l'on veut rire un peu.

R. M.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSION de PARIS aux CHATEAUX de la LOIRE par trains rapides et à prix réduits

FÊTES DE LA PENTECOTE EN TOURAINE

ET VISITE DE

BLOIS ET DE CHAMBORD

Départ de Paris le Dimanche matin 17 Mai. — Retour à Paris le même jour

D'accord avec la *Société des Voyages économiques*, la Compagnie fera émettre, du 1er au 15 mai inclus, des billets d'excursion comprenant :

1° Le transport en chemin de fer. — 2° Les repas (vin compris). — 3° Le transport en omnibus et en voitures. — 4° Les entrées dans les monuments. — 5° Les soins des Guides Conducteurs. *Par les soins et sous la responsabilité de la* **Société des Voyages économiques.**

Prix de l'Excursion complète : 1re classe, **29 fr. 50** ; 2e classe, **25 fr. 25**

LE NOMBRE DES PLACES EST LIMITÉ

Les Billets sont délivrés :

1° A la gare de Paris-Austerlitz ; 8, rue de Londres ; 7, rue Paul-Lelong ; 5, rue Gaillon ; 30, rue Notre-Dame-de-Nazareth ; 6, place Saint-Sulpice ; 6, rue Française ; 7, place de la Madeleine ; 21 bis, rue de Paradis ; 34, boulevard de Sébastopol ; 63, rue des Archives ; 18, rue Jean-Jacques-Rousseau.

2° Aux Bureaux de vente de la *Société des Voyages économiques*, 10, rue Auber et 161, rue Montmartre, à Paris.

AVIS. — Les Voyageurs n'auront pas droit à la franchise des bagages.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets d'Aller et Retour

de PARIS à BERNE et à INTERLAKEN (via Dijon-Pontarlier-Neuchâtel).

Valables pendant 60 jours

Trajet direct et rapide de Paris à Berne (1re et 2e classe) sans changement de voiture

De Paris à Berne : 1re classe, 110 fr. 30 ; 2e classe, 82 fr. 30 ; 3e classe, 60 fr. 45.

De Paris à Interlaken : 1re classe, 121 fr. 95 ; 2e classe, 91 fr. 85 ; 3e classe, 66 fr. 30.

Billets délivrés du 15 avril au 15 octobre 1891 et donnant le droit d'arrêt dans toutes les gares du parcours. Ils sont valables pour tous les trains comportant des voitures de la classe du billet, à la condition, toutefois, que pour le parcours à effectuer l'affiche de la marche des trains dispose que les voyageurs de même classe à plein tarif, ont accès dans le train.

Franchise de bagages de 30 kilogs sur le parcours P.-L.-M. — Aucune franchise sur le parcours suisse.

Aller : Paris, 1re et 2e classe, 7 h. 50 soir ; 3e classe, 10 heures soir. — Berne, 1re et 2e classe, 9 h. 15 matin ; 3e classe, 5 h. 38 soir. — Interlaken, 1re et 2e classe, 1 h. 55 soir.

Retour : Interlaken, 1re et 2e classe, 9 h. 40 matin, 1 h. 17 soir ; 3e classe, 1 h. 17 soir. — Berne, 1re et 2e classe, 4 h. 50 matin, 3 h. 25 soir, 6 heures soir ; 3e classe, 6 heures soir. — Paris, 1re et 2e classe, 11 h. 13 soir, 5 h. 35 matin, 7 h. 5 matin ; 3e classe, 11 h. 10 matin.

Voitures directes (1re classe, coupé-lit)

De Paris à Berne, dans le train partant de Paris à 7 h. 50 du soir ;

De Berne à Paris, dans le train arrivant à Paris à 7 h. 5 du matin.

On peut se procurer des billets à la gare de Paris et dans les bureaux-succursales : rue Saint-Lazare, 88 ; rue des Petites-Écuries, 11 ; rue de Rambuteau, 6 ; rue du Louvre, 44 ; rue de Rennes, 45 ; rue Saint-Martin, 252 ; place de la République, 8 ; rue Sainte-Anne, 6, et rue Molière, 7 ; rue Étienne-Marcel, 18 ; au bureau général des billets de chemins de fer de l'Hôtel Terminus de la gare de Paris-Saint-Lazare (General-Ticket-Office) ; à l'agence Lubin, boulevard Haussmann, 36 ; à l'agence Cook et fils, place de l'Opéra, 1, et Grand-Hôtel, boulevard des Capucines ; à l'agence des Wagons-Lits, place de l'Opéra, 3 ; à l'agence H. Gaze et fils, rue Scribe, 7 ; à l'agence des Voyages économiques, rue Auber, 10, et à l'agence des Indicateurs Duchemin, rue de Grammont, 20.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS — LONDRES

Cinq services rapides dans chaque sens. — Trajet en 7 h. 1/2. — Traversée en 1 h. 1/4.

Tous les trains, sauf le Club-Train, comportent des 2e classes.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 8 h. 22, 11 h. 30 du matin, 3 h. 30 (Club-Train n'a pas lieu le samedi) et 8 h. 25 du soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 10 du matin.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 8 h. 20, 11 h. du matin, 3 h. 15 (Club-Train n'a pas lieu le dimanche) et 8 h. 15 du soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin.

Un service de nuit accéléré à prix très réduits et à heures fixes via Calais, en 10 heures.

Départ de Paris à 6 h. 10 du soir. — Départ de Londres à 7 h. du soir.

Un service de nuit à prix très réduits et à heures variables, via Boulogne-Folkestone.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré *sont sa propriété exclusive.*

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU *FIGARO ILLUSTRÉ*

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale :* UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières

LA LÉGENDE DE JUAN GARIN

PAR MAURICE SPRONCK

A quarante kilomètres environ de Barcelone, vers l'ouest, dans la direction de Saragosse, le Montserrat se dresse, dominant de son ampleur énorme les derniers contreforts des Pyrénées. C'est là que les saintes légendes ont placé l'ermite Juan Garin. Depuis des temps très anciens, chaque année, à date fixe, des théories de fidèles continuent d'y affluer, et l'image miraculeuse de la Vierge noire elle-même, ses trésors et son église, ne sont pas l'objet d'une vénération plus populaire que la farouche retraite qui abrite l'homme de Dieu, ses péchés et son expiation.

La grotte est creusée dans la paroi abrupte de la profonde fissure qui fendit la montagne en deux jusqu'au tiers de sa hauteur, il y a bientôt dix-neuf cents ans, à l'heure et à la minute précises où, dans Jérusalem, le voile du temple se déchira par le milieu, tandis que le Sauveur expirait sur la croix. On arrive à ce repaire âpre, étroit et bas, par un dangereux sentier qui s'élève en lacets au-dessus des vieux bâtiments monastiques. Maintenant il est fermé par une grille scellée; au fond, dans la pénombre, la statue de l'anachorète, assise sur la terre, frôlée par les lianes, tachée par des plaques de moisissure, prend, avec sa pâleur, un aspect à moitié fantastique; le sol est couvert d'une couche épaisse de cartes de visite cornées, bizarre hommage des âmes pieuses à celui qui vécut là sa vie à la fois mystique et romanesque.

Cette vie, il n'est pas très malaisé d'en connaître l'histoire. Le *fraile* qui vend des médailles, des cierges et des chapelets bénis, ne refuse jamais de la conter pendant ses loisirs à ceux qui lui en font la demande, et dont la requête ne semble pas dictée trop ostensiblement par un futile appétit de curiosité mondaine.

* * *

La vocation de Juan Garin ne le poussait pas d'abord vers le renoncement érémitique. Il avait été soldat avant d'être ascète; et, à vingt ans, il avait déjà guerroyé un peu partout contre les Sarrasins, envahisseurs des pays d'Espagne, ennemis de Dieu et adorateurs de trois idoles qui ont nom Mahomet, Apollon et Tervagant. Bien des fois, il avait assisté à des assauts et pillages de villes; et son cœur se dilatait dans les cris et les mêlées des combats, aux escalades des murailles croulantes ou bien dans les plaines labourées par les sabots des chevaux et le piétinement des hommes d'armes, alors que, de sa large épée à deux mains, il s'ouvrait

un chemin sanglant au milieu des lignes païennes. C'étaient là ses vraies joies; car il était brave et robuste, et rien ne l'enivrait plus que les périls et les prouesses des batailles, pas même la douceur d'entendre les filles chuchoter d'admiration à son passage, quand il promenait sa belle prestance à travers les rues.

Un jour pourtant, ayant été étourdi d'un coup de masse à l'attaque du castel de Val-Fonde, il tomba prisonnier des infidèles, et ceux-ci l'emmenèrent en leurs cités maudites, à pied, les mains liées derrière le dos, et ils le soumirent, ainsi qu'un esclave, à des ouvrages durs et vils, parce qu'il refusait de renier la foi du Christ pour sacrifier à d'impures images. Il lui fallut vivre ainsi dans l'humiliation et la misère, et son désespoir en devint si grand qu'il manqua de mourir, loin de ses compagnons, sans secours, sans confession, peut-être en état de péché, traînant comme un chien, le long d'un mur, sa douloureuse agonie.

Cette épreuve lui fit faire réflexion; dans une prière ardente, il promit au Seigneur, s'il le guérissait et s'il le délivrait de sa servitude, de renoncer à jamais aux plaisirs et à la société du monde, et de se consacrer aux devoirs du solitaire, dans les montagnes de sa province, en un lieu si escarpé, si âpre, que les chevriers eux-mêmes ne conduisent pas jusque-là leurs troupeaux, et que, à certaines heures seulement où la brise monte des vallées, on entend quelques notes grêles de la chanson des pâtres et le tintement cristallin des clochettes pendues au cou des chèvres.

Son vœu fut écouté; dans la nuit suivante, il sentit s'apaiser la fièvre qui consumait ses membres, et, peu après, les princes de l'Aragon ayant taillé en pièces les troupes des rois maures et conquis de nombreux captifs, ils proposèrent des échanges; Juan Garin se trouva parmi ceux que l'emyr renvoya en liberté vers les régions du Nord, et il pleura de bonheur quand, à la place des minarets blancs d'où le moueddin gémit ses appels, il revit les clochers d'églises pointant au-dessus des villages.

* * *

Il ne prit que le temps de courir à Barcelone embrasser son père et sa mère; il leur fit part de son serment et de sa résolution, puis, vêtu d'une robe de grosse laine brune, les reins serrés par une corde, un bâton à la main, il partit pour le Montserrat avec l'intention de n'en plus revenir.

La pratique de la vie religieuse commença aussitôt pour lui,

et il s'y adonna avec l'ardeur qu'il portait dans le sang et qu'il dépensait jadis en son métier de soldat. Les longues oraisons, les veillées méditatives, les mortifications, les jeûnes émacièrent son corps et firent briller ses yeux; mais son âme s'emplit d'une béatitude qui lui semblait un avant-goût des allégresses éternelles que Dieu réserve à ses élus aux séjours paradisiaques.

En ses extases, il n'était pas rare qu'il entendît au-dessus de sa tête le frémissement du vol des anges, ou bien de suaves harmonies qui glissaient à travers les branches des arbres, sans qu'il fût possible de savoir d'où elles émanaient. Des visions de formes blanches et sveltes s'ébauchaient aussi parfois à ses regards; et elles n'étaient sûrement pas des fantasmagories du diable, car jamais Garin n'éprouvait un bien-être plus parfait qu'après ces apparitions fugitives, et il savait par expérience quel accablement douloureux laisse en nos cœurs la présence des démons.

Tous les monstres de l'enfer l'avaient hanté en effet au début de sa solitude, et il avait eu à lutter contre les malices insidieuses par où ils cherchaient à irriter ses sens. Mais, peu à peu, lassés et vaincus, ils s'étaient retirés au loin, et pas un n'osait affronter l'homme que protégeait Dieu. Les nuits de Sabbat, quand la chevauchée des boucs et des sorcières passait au galop près des cimes du Montserrat, les bêtes se cabraient dans les nuages, comme prises d'effroi, et faisaient un détour pour éviter l'asile de l'ermite. On le savait dans les villages de la plaine, et la réputation de Juan Garin était grande parmi les personnes avisées.

C'est pourquoi, dès qu'une femme ou un enfant paraissaient en proie à quelque possession, on les lui amenait et il les guérissait. Souvent même il n'était pas besoin de paroles consacrées ni de l'imposition des mains: aussitôt qu'on entrait dans les sentiers sauvages qui conduisaient à la grotte de l'ascète, les esprits du mal, saisis de crainte, abandonnaient le corps de leurs victimes, et on les voyait distinctement s'enfuir à travers les herbes, sous la forme de renards, de rats, de serpents, de lézards ou d'autres animaux ignobles.

* * *

Il avait trente-deux ans, et depuis sept années il ignorait le monde, quand arriva l'aventure qui faillit perdre son âme et qui modifia si profondément le cours de son existence.

La ville et la province de Barcelone étaient gouvernées alors par le comte Vilfrédo. Ce seigneur, assuré contre les incursions sarrasines par la force de ses armes, intelligemment servi par ses ministres et aimé de ses sujets, aurait été le plus heureux des souverains absolus, si sa fille unique Riquilda n'eût souffert d'un mal étrange qui la prenait à des intervalles variables et qui agitait son corps de tressauts involontaires. Non seulement les remèdes terrestres de la médecine, mais aussi les remèdes célestes, les exorcismes, avaient été employés en vain; aussi, bien qu'elle fût merveilleusement belle, nul gentilhomme ne la demandait en mariage.

Son père se répandait en lamentations; malgré son peu de succès, il continuait ses tentatives thérapeutiques avec l'espoir tenace et de plus en plus improbable d'un résultat final. Mais les semaines s'ajoutaient aux semaines, et les mois aux mois; et les moindres chances de guérison avaient été épuisées, quand le

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

... Comme elle s'était mise les pieds nus,
pour aller cueillir une touffe d'iris...

(LA LEGENDE DE JUAN GARIN).

Chromotypographie BOUSSOD, VALADON & Cie

comte entendit parler des incroyables miracles qu'opérait l'ermite du Montserrat.

Il vit là une épreuve suprême qu'il ne convenait pas de négliger, et, réunissant une nombreuse escorte de cavaliers et de dames, il se dirigea vers la résidence de l'ascète, afin de lui conduire sa fille et de la laisser entre ses mains jusqu'à l'heure où il aurait acquis la certitude qu'elle était délivrée de toute espèce de maléfices.

C'était une grave imprudence, et que le fait d'avoir vécu au moyen âge ne suffit pas à excuser. Elle fut cause d'incalculables malheurs et de crimes qui auraient certainement rebuté la miséricorde de Dieu, si cette miséricorde n'était pas infinie.

* * *

Quand, en effet, les démons abandonnèrent Riquilda, ce fut pour se rabattre impitoyablement sur Juan Garin. Jamais l'infortuné n'avait été plus assailli de leurs embûches.

Il eut beau se mortifier avec persistance et s'agenouiller sur la terre en serrant entre ses bras l'humble croix de bois où il avait jadis puisé tant de paix et de foi, maintenant son âme volait vers d'autres objets, et des images profanes hantaient sa pensée. Il n'entendait plus l'écho des cantiques que chantent les bienheureux; il ne sentait plus, dans son sommeil, passer sur son front le souffle des anges; et il se surprit à regretter les vœux éternels qui liaient sa jeunesse et sa force en ce sombre désert. Que n'était-il soldat encore, à courir les routes et à chercher fortune! Pourquoi avait-il changé sa cotte de mailles contre un froc de bure, plus lourd à ses épaules que son ancien équipement d'acier? Tristesse et misère! Il était moins libre et moins riche à présent qu'au temps où il subissait l'esclavage dans les villes des rois maures.

Il soupçonna bien un moment que la vue de sa compagne pouvait n'être pas étrangère à ses mauvaises rêveries. Descendant alors au fond de son cœur, il s'était interrogé avec la minutie d'un directeur attentif : rien de suspect ne lui était apparu. Et pourtant, à mainte reprise, pour plus de certitude, il était revenu sur ce sujet, s'énumérant en détail les perfections de Riquilda, évocant avec une complaisance inconsciente son fin profil de vierge, un peu délicat et pâle, sa démarche, le son de sa voix, la clarté de ses yeux, la grâce de ses gestes, tout ce qui en elle eût pu susciter une cause de séduction dangereuse. Ces examens intimes, fréquemment renouvelés, avaient dissipé ses doutes; il était sûr de lui, maître de ses sens et inaccessible au péché.

D'ailleurs, quand il parlait à la jeune fille, il le faisait toujours sur un ton de brusquerie hautaine afin de mieux écarter la moindre tentation de familiarité amicale. Il commandait, et elle obéissait, craintive et muette d'admiration devant cet homme qui domptait les puissances des ténèbres.

Un soir cependant, au milieu du calme crépusculaire, comme elle s'était mise les pieds nus pour aller cueillir une touffe d'iris en fleurs, à l'autre bord du torrent, près d'une sorte de bassin sablonneux plein d'eau transparente, Garin la vit sans qu'elle le soupçonnât, et il ressentit une subite commotion.

Il était à l'une de ces périodes de trouble où les idées les plus contradictoires se heurtaient en désordre dans le chaos de son esprit. Il aurait voulu éprouver quelque atroce souffrance physique, les dislocations du chevalet, ou l'horrible agonie du feu, ou pis encore, non pas pour mortifier la chair infâme, non pas pour gagner la gloire du martyr, mais pour la volupté seule de la torture. Des énergies incoercibles s'amoncelaient dans son sein; et quand Riquilda l'aperçut et s'approcha, une flamme emporta sa raison, et il commença à lui parler d'amour, comme un fou, sans comprendre ses propres paroles.

Mais elle les comprenait, bien qu'elle n'en eût jamais entendu de semblables, et elle les écoutait avec délices; et ils restèrent l'un à côté de l'autre tandis que la nuit montait vers eux du fond des plaines, silencieuse et lente. A l'aube seulement, la jeune femme s'endormit dans un sourire, à l'heure indécise où l'horizon se teignait de blancheurs et où les étoiles mourantes s'effaraient à travers les cieux.

Et aussitôt, dès que la lumière du soleil eut envahi l'espace, elle dissipa brusquement, comme une brume matinale, le délire de passion qui avait halluciné Juan Garin. Il se redressa avec un frisson; il aperçut son crime; il en jugea en une seconde l'infamie ineffaçable, et lui qui n'avait tremblé devant aucun péril, il frémit d'une peur lâche en pensant au comte Vilfrédo. La colère divine l'effrayait moins en ce moment que la honte publique de la justice humaine; et c'est à elle surtout qu'il voulait échapper.

Supplier Riquilda de se taire? Implorer sa pitié et son pardon? Quel affront! Quelle impossibilité! En admettant qu'elle fût assez habile pour dissimuler d'abord leur faute commune, ne se trahirait-elle pas bien vite dès qu'elle serait rentrée au palais paternel? Il la contemplait endormie et sereine; il réfléchissait au temps où elle n'était pas venue le troubler dans sa solitude, à ce temps où il vivait heureux et qui ne se retrouverait plus, et qui lui semblait passé depuis des siècles. Peu à peu, en songeant qu'elle avait été l'origine première de sa perte, il sentait une rage sourde, puis une haine furieuse l'envahir contre elle; des mots d'injures brutales lui sifflaient entre les lèvres; un besoin de la frapper, de la meurtrir de coups injectait ses yeux de sang. A la fin, avec un cri rauque, il saisit un couteau, et subitement ivre de fièvre, de colère et d'angoisse, il lui coupa la gorge.

Alors, sans même attendre que le cadavre fût refroidi, il creusa un trou dans la terre, y déposa sa victime, et s'enfuit par la campagne, au hasard, droit devant lui, interpellant de phrases incohérentes les paysans qu'il croisait sur sa route.

* * *

Il erra longtemps ainsi, mendiant son pain, couchant la nuit sur les revers des fossés, pleurant sa déchéance, plus misérable que les plus pauvres d'ici-bas qui possèdent la suprême richesse du sommeil. En vain il tendait vers le ciel ses mains décharnées pour en implorer le repos de sa conscience; nulle parole d'en haut ne consolait son repentir. Plusieurs fois, il crut que la mort était proche, et il en conçut encore plus d'épouvante; car la mort, c'était la damnation sans espoir en son éternité.

Las de traîner partout son fardeau de crimes, il aurait voulu au moins en alléger le poids, et trouver une autre âme où il pût déposer l'abominable secret de la sienne. Un seul homme, le vicaire de Jésus-Christ, le représentant du maître crucifié qui n'avait pas maudit ses bourreaux, lui paraissait assez puissant pour le relever par son absolution, et il résolut d'aller l'implorer à Rome même. Il partit donc comme un pèlerin, parcourant des contrées inconnues où des brigands manquèrent de le tuer, et où la soif, la faim et la froidure achevèrent de briser son corps et de blanchir ses cheveux. Il était presque comme un vieillard quand il arriva dans la cité sainte, et qu'il fut entendu en confession par le successeur de l'apôtre Pierre.

Le souverain pontife l'écouta avec mansuétude et essuya ses larmes; il ne voulut néanmoins pas l'absoudre immédiatement de ses forfaits, avant qu'il eût mérité sa grâce par une nouvelle et longue période de remords et de vertus. Mais il l'assura que cette expiation ne demeurerait pas inutile; un jour viendrait où Dieu même lui indiquerait, par des marques manifestes, que ses péchés étaient remis. Seulement, il avait failli par orgueil, par confiance présomptueuse en sa sagesse et en sa force; c'était par l'humilité qu'il devait racheter son salut, une humilité telle que le monde n'en aurait point vu d'exemples semblables.

Il retournerait au Montserrat, en marchant sur les genoux et sur les mains, en ne prononçant jamais aucune parole, en ne levant jamais les yeux vers le ciel, en ne se nourrissant que d'herbes et de racines, comme font les bêtes dans les bois; et il continuerait à vivre ainsi jusqu'à l'heure où il recevrait le signe de son pardon. Alors toute souillure serait lavée en son âme, et le bonheur perdu refleurirait en lui.

* * *

Vingt-sept années se passèrent. On avait oublié Juan Garin, quoiqu'il habitât toujours la grotte témoin de sa sainteté et de ses égarements; mais maintenant

il n'y entrait que la nuit, comme un fauve, et, le reste du temps, il rampait à travers les halliers, cherchant pâture, évitant les hommes et attendant l'indulgence divine. Peu à peu ses vêtements, pourris par l'eau et arrachés par les ronces, étaient tombés en lambeaux, et sa nudité n'était couverte que de longs poils épais, pareils à la fourrure des loups et des ours. Les pâtres qui, par hasard, avaient pu l'apercevoir, ne le reconnaissaient pas, et ils le fuyaient.

Or, un jour que Vilfrédo chassait dans la montagne, ses piqueurs s'emparèrent de l'ermite, et le comte, croyant tenir un animal d'une espèce étrange, le ramena à Barcelone pour le montrer à ses amis et le faire servir à l'amusement des fêtes.

On l'exhibait après les festins dont on lui jetait les miettes, et les femmes et les enfants le regardaient avec terreur, quoiqu'il portât au cou une lourde chaîne de fer. Souvent aussi le peuple était admis à le contempler à travers les barreaux d'une grande cage, et il fallait empêcher qu'on l'assommât a coups de pierres, tant les spectateurs étaient unanimes à le trouver hideux.

Il supportait pourtant sans plaintes ses souffrances et ses humiliations; leur dureté lui était même une douceur, et il pensait qu'elles avançaient l'approche du moment où l'offrande de sa pénitence serait acceptée en paiement de ses crimes. Cette heure arriva enfin, et dans des circonstances telles qu'il n'était pas permis de mettre en doute leur caractère miraculeux.

Une fois qu'on avait, comme de coutume, conduit l'ermite devant la cour de Barcelone, on entendit un enfant qu'allaitait sa nourrice crier au captif d'une voix forte : « Lève-toi, Juan Garin, et bénis le Seigneur, car il t'annonce par ma bouche que tu es pardonné. »

Ce fut un singulier émoi dans la salle, surtout quand on vit l'être monstrueux et velu, que les gardes surveillaient avec défiance, se redresser, puis s'agenouiller en face de Vilfrédo et raconter, les mains jointes, les abominables tentations auxquelles il avait cédé.

Dieu ayant usé de miséricorde, il eut été délicat pour le comte de se montrer moins accommodant. Il consentit donc à oublier, et ne demanda qu'à connaître la place où reposait sa fille, afin de la faire ensevelir avec les honneurs conformes à son rang. Par un dernier prodige, quand on eut creusé le sol et découvert le corps de Riquilda, on la trouva, au bout de trente années, telle qu'elle était, vivante; et dès que la lumière eut frappé son visage, ses yeux s'ouvrirent, la couleur revint à ses joues, et elle s'éveilla de son sommeil. Une fine ligne rouge marquait seulement sur la blancheur de son cou la trace du poignard, et elle affirma ne plus avoir aucune souvenance des accidents passés.

Cette considération ne fut sans doute pas étrangère à l'amour que lui voua un gentilhomme de haut lignage qui, peu après, demanda sa main; elle l'épousa, et ils furent heureux.

* * *

Quant à Juan Garin, il se retira définitivement au Montserrat et y vécut jusqu'à la plus extrême vieillesse dans une piété édifiante. C'est à elle seule qu'il doit la vénération des pèlerins; mais ce fut son existence tout entière qui lui valut d'être chanté au XVIe siècle par don Cristoval de Viruès, capitaine des armées du roi Philippe II, en un poème de trente mille vers, qu'on ne lit plus parce qu'il est bien long, mais qui contient d'admirables beautés, si l'on en croit l'auteur de *Don-Quichotte*.

MAURICE SPRONCK.

(Illustrations de Albert Lynch.)

Acquittée !

ROMAN PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

— *Suite* (*) —

III

Serait-ce une mauvaise nouvelle ? demanda madame de Noyal à Robert en voyant qu'il fronçait le sourcil.

— Je n'en sais rien, car ce n'est pas clair du tout, répondit Robert avec humeur. Ecoutez et dites-moi si vous comprenez ce langage des nègres :

« *Accours dare-dare. T'attends gare, cinq heures. Surtout, manque pas train. Si manquais, sauterions.* »

« C'est parfaitement adressé : « à M. Robert du Plessis, chez « madame la baronne de Noyal, villa des Roses, Chatenay. »

« Dans ce galimatias électrique il n'y a d'intelligible que cette indication... et la signature : « Raoul Vignemale. »

— Un de vos amis, je crois ? demanda la baronne.

— Oui... vous ne le connaissez pas, mais je vous ai parlé de lui.

— Vous lui avez dit que vous passeriez la journée chez moi ?

— Non... et je ne m'explique pas comment il a pu le savoir.

— C'est étrange, en effet... mais pourquoi vous rappelle-t-il à Paris, en toute hâte ?

— Du diable si je le devine !

— Il affirme que si vous manquiez le train, vous *sauteriez*... qu'entend-il par ces paroles ?

— C'est de l'hébreu pour moi.

— Ne m'avez-vous pas dit que ce monsieur fait des affaires ?

— Parfaitement et celles que j'ai faites avec lui ne m'ont pas réussi.

— Il me semble que dans l'argot qu'on parle à la Bourse, *sauter*... signifie : perdre tout son argent.

— Parfaitement !... mais, pour le moment, je n'ai rien de pareil à craindre, car je me suis liquidé avant-hier et à moins que Vignemale ne se soit permis de m'engager dans une nouvelle opération sans me prévenir...

— Quoi qu'il en soit, vous ne pouvez pas rester dans l'incertitude. Partez, mon ami !... partez vite ! le train qu'il vous recommande de ne pas manquer, quitte la gare de Sceaux à quatre heures trente-quatre... vous n'avez pas de temps à perdre.

— Au diable Vignemale et les affaires !... Je suis venu à Chatenay pour vous voir... J'y suis ; j'y reste.

— Et moi, je vous supplie de partir. Je me reprocherais toute ma vie d'avoir été, en vous retenant ici, la cause d'un désastre financier qui pourrait compromettre votre fortune... et si vous restiez malgré ma prière, je serais si tourmentée que je ne vous parlerais pas d'autre chose... nous passerions une triste journée... mieux vaut cent fois que vous reveniez demain me rassurer, quand vous aurez vu votre ami et prévenu la catastrophe qui vous menace. »

Robert commençait à se dire que ce serait plus sage. Il ne doutait pas de l'honnêteté de Vignemale ; il le croyait incapable de s'être servi de son nom pour tenter un coup de Bourse insensé, mais il se défiait des entraînements de ce brave garçon qui ne rêvait que spéculations colossales et qui voyait toujours la hausse quand même.

Avec un associé de cette trempe, une mauvaise nouvelle tombant subitement sur le marché pouvait ruiner l'association en vingt-quatre heures.

Il y avait donc urgence et c'eût été une folie de manquer la chance qui lui restait de se tirer de ce mauvais pas.

La veille encore, après avoir lu ce télégramme alarmant, Robert n'aurait pas hésité une minute et maintenant il lui en coûtait de quitter brusquement cette veuve charmante à laquelle il venait de se fiancer, au pied levé, tout près d'un nid de merles.

« Vous le voulez ? demanda-t-il.

— Je l'exige.

— Vous en avez le droit, puisque je vous appartiens. Promettez-moi seulement que vous me recevrez demain matin.

— Aussi matin qu'il vous plaira.

— Alors, je pars et je reviendrai demain, par le premier train. Vous n'aurez pas peur de rester seule, cette nuit, dans votre villa, à l'entrée du parc où on entend marcher derrière les charmilles ? » demanda Robert du Plessis.

Il souriait en évoquant ce souvenir ; mais madame de Noyal pâlit.

Et Robert qui lui avait pris la main, sentit cette main trembler dans les siennes.

« Je ne m'y promènerai plus qu'avec vous, dans ce parc maudit, murmura la baronne en se serrant contre lui.

— Je l'espère bien ! s'écria-t-il gaiement. Je crois que vous n'y courriez aucun danger ; mais il y a trop de petites portes et la grand'route passe trop près du mur. C'est très gai les environs de Paris, mais ils sont trop mal fréquentés, surtout le dimanche, et vous ferez bien de ne plus vous asseoir sur ce banc, là-bas, devant la grille.

— Je m'en garderai bien... J'ai eu trop peur de cette vilaine bande... Je vais de ce pas voir mes pauvres rosiers que l'hiver a gelés... Mais ne vous attardez pas, je vous en prie... Je serais au désespoir si vous manquiez votre ami, et je ne serai rassurée qu'après vous avoir revu. A demain, donc !... Pensez à moi et promettez-moi de ne plus jouer.

(*) Voir le *Figaro illustré*, fascicules de Mars et d'Avril 1891.

— Je pourrais vous répondre : Je le jure !... Mais je ne veux pas abuser des serments. Je tiendrai celui que nous venions d'échanger quand ce malencontreux *petit-bleu* nous a dérangés.

— J'ai le pressentiment qu'il va vous sauver d'un désastre, car vous arriverez à temps, dit la baronne après avoir regardé à sa montre. Voulez-vous, avant de traverser la cour, prier Séverine de venir me rejoindre au champ des roses...

— Vous croyez donc que je vais la rencontrer ? demanda Robert un peu surpris de la commission.

— Elle est certainement dans le petit salon du rez-de-chaussée, assise près de la fenêtre ouverte... Elle y passe toutes ses journées à écrire...

— A écrire quoi ?... Ses mémoires ?

— Peut-être bien, répondit gaiement madame de Noyal. Ne prenez pas la peine de monter le perron... La fenêtre du salon où elle se tient est de plain-pied avec l'allée où vous devez passer... En vous approchant, vous verrez mademoiselle Dahun courbée sur son pupitre ; vous lui direz que je la demande et elle voudra bien, j'espère, interrompre ses écritures.

— Compris !... Je vais vous l'envoyer.

— Si, par hasard, elle était sortie, ne vous attardez pas à la chercher... ce serait pour se promener dans le jardin et je saurais bien l'y trouver. Allez, mon ami !... Le temps s'écoule et les trains n'attendent pas.

— Je me sauve, » dit Robert en prenant sa course vers la villa, pendant que madame de Noyal s'acheminait à pas lents vers le champ des roses qui s'étendait de l'autre côté de la pièce d'eau.

Robert, avec cette mobilité d'esprit qui était le moindre de ses défauts, n'aspirait plus qu'à rejoindre Vignemale le plus tôt possible, et il se serait volontiers dispensé de faire un crochet pour avertir la demoiselle de compagnie que la baronne l'attendait.

Il le fit pourtant et il trouva la fenêtre ouverte. Mais il eut beau s'en approcher, jusqu'à s'y accouder, il ne vit qu'un fauteuil vide devant un vaste bureau chargé de registres et de papiers. Fatiguée sans doute de rédiger des lettres ou de régler des comptes, mademoiselle Séverine avait quitté la place, et Robert allait passer son chemin, lorsqu'il avisa, accroché au mur, en face de la fenêtre, un portrait en pied que le soleil de mai éclairait en plein. Il l'éclairait même trop, car en tombant d'aplomb sur le personnage représenté, la lumière crue de midi lui faisait comme une auréole qui gênait la vue de Robert placé à contre-jour.

Tout ce qu'il put distinguer d'abord, ce fut un nom gravé en lettres noires, sur une moulure, au bas du cadre doré, et ce nom lui sauta aux yeux : un nom et une date : *P. Cadornac — 1889*.

Le nom du peintre, évidemment, et la date de l'Exposition où le tableau avait figuré.

Il n'en fallait pas tant pour piquer la curiosité de Robert du Plessis qui ne s'attendait guère à trouver là une œuvre de son ami, l'artiste montmartrois.

Le portrait était un portrait d'homme. Robert en changeant de place et en se faisant un abat-jour avec sa main, finit par trouver le point de vue pour examiner la figure sans être ébloui par des reflets aveuglants.

Et il reconnut tout de suite le monsieur qui avait posé.

Ce monsieur, c'était le marquis de Chénerailles.

Robert n'en pouvait croire ses yeux. Cadornac, en entrant au Moulin-Rouge, un soir de novembre, lui avait parlé du portrait à lui commandé et royalement payé par le marquis. Mais comment cette œuvre d'art ornait-elle le petit salon ou, pour mieux dire, le cabinet de travail de Séverine Dahun. L'ancienne institutrice de Jeanne Caristie était-elle donc la parente ou la maîtresse de ce seigneur plus ou moins authentique ?

Pendant que Robert se posait cette question, difficile à résoudre instantanément, sa mémoire se réveilla tout à fait.

« La voilà, parbleu ! la ressemblance que je cherchais ! dit-il entre ses dents. Les traits ne sont pas les mêmes; mais l'air du visage et l'expression du regard... C'est frappant et je ne sais comment l'idée de comparer ces deux têtes ne m'est pas venue plus tôt. Il est vrai que je n'en avais pas encore eu l'occasion. Maintenant que j'ai revu Chénerailles en peinture, après avoir causé de près avec la Séverine, je suis sûr qu'ils sont du même sang... Il paraît qu'ils ne s'en cachent pas, puisque cette espèce de gouvernante expose dans ses petits appartements le portrait du marquis. A quel degré sont-ils parents ?... S'ils étaient frère et sœur, la Dahun qui est... ou se dit... demoiselle, s'appellerait Chénerailles comme ce marquis... à moins que celui-ci ne se donne un nom qui n'est pas le sien... et je n'en serais pas très surpris... Madame de Noyal doit savoir à quoi s'en tenir sur la famille et sur les relations de sa gouvernante. Demain, elle me renseignera.

« Maintenant, conclut Robert en pirouettant sur ses talons avec la belle insouciance qui formait le fond de son caractère, il s'agit de ne pas manquer le train. »

Il ne le manqua pas. Sceaux n'est pas loin de Chatenay et il avait de bonnes jambes. Il arriva cinq minutes avant l'heure du départ et il sauta dans un compartiment vide, en maugréant tout haut contre le *petit-bleu* qui le rappelait à Paris.

Au fond, il était très inquiet. Il redoutait un désastre financier qui l'aurait ruiné et il savait gré à Vignemale de l'avoir averti, quoiqu'il ne comprît rien à sa dépêche.

Passagèrement éclairé par une lueur de sagesse, Robert se disait que cette alerte lui servirait de leçon et se promettait de renoncer définitivement à cet infernal jeu de Bourse qui ne lui avait jamais procuré que des émotions désagréables.

C'était d'ailleurs le seul parti qu'il eût à prendre, puisqu'il était décidé à quitter Paris et à n'y revenir que marié.

Il l'avait juré et il comptait tenir sa parole; mais il savait bien — et madame de Noyal savait aussi — qu'on ne se marie pas du jour au lendemain, pas plus à l'étranger qu'en France. Il y a de longues formalités à remplir, et les fiancés de la villa des Roses auraient forcément le temps de réfléchir avant de s'unir par un lien irrévocable.

Aussi, pendant le court voyage de Sceaux à Paris, en chemin de fer, Robert pensa-t-il beaucoup moins à l'avenir conjugal qui l'attendait en Italie qu'aux menaçantes nouvelles qu'il allait apprendre en descendant du train.

Il ramenait peu de voyageurs, ce train de cinq heures. Les excursionnistes du dimanche dînent volontiers à la campagne, et les premières classes étaient presque vides.

En descendant, à l'arrivée, Robert chercha des yeux Vignemale. Il n'y avait pas dix personnes dans la salle d'attente, et Vignemale n'y était pas.

Le train était entré en gare quelques minutes après l'heure réglementaire. Vignemale, arrivé trop tôt, avait-il déjà quitté la place ? Évidemment non; mais il pouvait être en retard. L'embarcadère de Sceaux est très loin des grands boulevards, et les fiacres, à Paris, ne vont pas vite. Robert attendit. Il se planta sur la plus haute marche de l'escalier et il y resta en observation, espérant voir poindre à l'entrée de la cour, Vignemale assis dans quelque victoria attelée d'un cheval poussif. Il n'aperçut que des cochers en maraude qui circulaient au pas, cherchant pratique. Pas le moindre Vignemale à l'horizon.

Dix minutes se passèrent. Robert trépignait d'impatience et les suppositions les plus incohérentes lui venaient à l'esprit.

Pour quelle cause Vignemale manquait-il au rendez-vous donné par le télégraphe ?... Fallait-il croire que le désastre qu'il voulait prévenir était consommé et que le pauvre garçon n'avait pas osé venir apporter à son ami la nouvelle de ce malheur ?

« Je le connais, l'animal, gromelait du Plessis; il est fou en affaires; mais il n'est pas malhonnête. S'il m'a joué le tour de me ruiner, il est très capable de se faire sauter la cervelle... Je serais dans une jolie situation !... Mais dans quelle mauvaise opération a-t-il bien pu me fourrer, depuis que je l'ai quitté, hier, à trois heures ?... Ce serait donc, hier soir, à la petite Bourse... Qu'est-il arrivé depuis ?... Ce matin, il n'y avait aucune apparence de crise ministérielle, et il n'était question d'aucun incident avec l'Allemagne.

C'est impossible !

Un homme arriva, criant les journaux du soir. Robert les acheta et y chercha vainement l'annonce d'un événement politique ou financier.

Vignemale n'arrivait toujours pas.

Robert, outré, eut une velléité de retourner à Sceaux par le premier train qui allait partir, et il n'aurait peut-être pas mal fait; mais la colère l'emporta.

« Je le trouverai, dit-il entre ses dents; il faut que je le trouve et qu'il m'explique sa conduite. . L'amitié a des bornes. . S'il s'est moqué de moi, il me le paiera cher. »

Sans plus délibérer, Robert héla un cocher qui passait et sauta dans la voiture en disant : « Rue de Provence, 36 » — l'adresse de Raoul Vignemale. Il n'espérait pas l'y rencontrer, mais il espérait qu'on l'y renseignerait.

Par extraordinaire, le fiacre marchait bien et vingt minutes après, il entra dans la rue Drouot.

C'était là que se trouvaient les bureaux de l'agent de change qui comptait Vignemale parmi ses associés — associé pour un huitième. L'idée vint à Robert de demander en passant si on ne l'y avait pas vu.

C'était dimanche; mais la veille d'une liquidation les employés ont de la besogne, et justement Robert aperçut, sous la porte cochère, le vieux caissier des titres qu'il connaissait et qu'il appela. Ce brave homme sourit quand du Plessis s'informa si Vignemale était venu, en ayant soin d'ajouter :

« Oh ! je sais bien qu'il ne travaille pas les jours fériés... mais le bruit court qu'il est arrivé de grosses nouvelles... d'Egypte... »

Il disait « d'Egypte », comme il aurait dit « des Iles Baléares », au hasard.

« Pas que je sache, répondit le caissier. Je viens de voir le patron... il m'en aurait parlé. Calme plat partout, cher monsieur. On est à la hausse en plein... et demain, en Bourse, la rente montera comme une soupe au lait. »

Décidément, l'aventure tournait à la mystification.

Délivré d'une grosse inquiétude, Robert respira; mais il ne se tint pas pour satisfait, et il se fit conduire rue de Provence.

Il se demandait maintenant s'il avait bien interprété les termes du télégramme de Raoul. Le mot « *sauterions* » pouvait s'entendre de plus d'une façon. Il s'agissait peut-être d'une affaire qui n'avait rien de commun avec la *situation de la place* et par suite de laquelle Vignemale avait absolument besoin de l'assistance immédiate de son ami. Ils étaient assez liés pour que du Plessis lui pardonnât de l'avoir dérangé dans un cas pareil

Restait à expliquer pourquoi Vignemale n'était pas venu à la gare.

Rue de Provence, Robert apprit que Vignemale venait de sortir en disant à son concierge qu'il allait au cercle.

Sur quoi, Robert, à bout de conjectures, pensa que son camarade avait ramassé une querelle et cherchait des témoins.

Il le savait mauvais coucheur. La supposition n'avait donc rien d'invraisemblable.

Le cercle dont ils faisaient partie tous les deux était à deux pas, boulevard des Capucines.

Robert y courut, toujours en fiacre, et quand il y arriva, la première figure qu'il aperçut en levant les yeux vers le premier étage, ce fut celle de Robert Vignemale, appuyé sur la rampe du balcon et fumant tranquillement un énorme cigare.

« C'est trop fort ! grommelait Robert en sautant sur le trottoir, après avoir payé son cocher. Monsieur flâne ici, pendant que je cours après lui ! Je ne sais pas s'il a un duel, mais c'est à moi d'abord qu'il va avoir affaire. »

Vignemale, du haut de son observatoire, l'avait aperçu et il exécutait une joyeuse pantomime, levant les bras au ciel pour saluer l'apparition d'un ami qu'il n'attendait pas, et, à grand renfort de gestes, l'invitant à monter.

Robert ne se fit pas prier. Il enjamba quatre à quatre les marches du large escalier, et il entra comme un obus dans les salons du cercle, à peu près déserts par ce dimanche printanier : quatre joueurs de whist attablés dans un coin et deux ou trois vieillards sommeillant, allongés sur des fauteuils à bascule. Personne au balcon où Vignemale prenait le frais.

« Te voilà ! s'écria-t-il en se reculant pour faire une place à du Plessis. Parbleu ! tu tombes bien ! . . J'étais en train d'avaler ma langue et j'aurais dîné ici avec des birbes qui m'assomment. Nous allons fréter un cab qui nous mènera faire un tour au Bois. et nous finirons notre soirée aux Ambassadeurs ou au cirque. Ça te va-t-il ?

— Je te répondrai quand tu m'auras dit pourquoi tu m'as rappelé à Paris.

— Moi !... Ah ! elle est raide, celle-là ! J'aurais été fort empêché de t'écrire... je ne savais pas où tu étais.

— Tu le savais si bien, que tu as parfaitement mis l'adresse.

— Villa des Roses, hein ? demanda Vignemale en clignant de l'œil d'un air moqueur.

— Oui... villa des Roses... et

— Bon ! tu entres dans la voie des aveux. Tu es si cachottier que tu ne m'as jamais dit où tu passes tous tes dimanches depuis six semaines. et tu me rendras cette justice que je ne te l'ai jamais demandé... Mais je l'ai deviné... et si tu te figures que je suis le seul !... Tes voyages à Chatenay, c'est le secret de Polichinelle, dans notre monde de la Bourse. .

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit sèchement Robert. Tu m'as télégraphié que tu m'attendrais à cinq heures, à l'arrivée du train de Sceaux. Je veux savoir pourquoi tu ne t'y es pas trouvé.

— Par la raison bien simple que je ne t'y avais pas donné rendez-vous.

— Tu oses le nier ?

— Absolument. »

Robert tira de sa poche le télégramme et le mit sous le nez de Vignemale qui demanda, sans s'émouvoir :

— Qu'est-ce que c'est que ce *petit-bleu ?*

— C'est toi qui me l'as expédié. Nieras-tu ta signature ?

— Je ne la nierais pas si je la voyais sur l'original de la dépêche; mais une signature télégraphiée ne signifie rien... Quelqu'un s'est servi de mon nom et je serais curieux de savoir qui.. Laisse-moi un peu examiner ce papier suspect. »

Et après y avoir jeté les yeux, Vignemale s'écria :

« Tu as cru qu'il venait du bureau de Sceaux ?

— Naturellement.

— As-tu vu le petit télégraphiste qui l'a apporté ?

— Non, il m'a été remis par un valet de pied qui l'a reçu.

— Alors, je suis fixé. Mon cher, ceci est un faux télégramme, et je m'étonne que tu t'y sois trompé. Si tu l'avais regardé avec

un peu d'attention, tu aurais remarqué que l'enveloppe ne porte pas de timbre d'arrivée et que le corps de la dépêche a été écrit à la main, au lieu d'être imprimé par l'appareil.

— C'est vrai, murmura du Plessis après avoir vérifié. On aurait donc volé ce papier bleu dans un bureau de télégraphe?...

— Probablement... Et ce n'est pas difficile. Il y a toujours des formules qui traînent sur les tables où le public écrit les télégrammes.

— Mais pourquoi m'a-t-on envoyé cette fausse dépêche?

— Pour te faire une farce, parbleu!

— Mais, qui?

— Tout ce que je sais, c'est que je n'y suis pour rien. Quant à l'auteur de cette fumisterie, tu finiras certainement par le découvrir.

— Je ne vois pas comment je pourrais...

— Si j'étais à ta place, je me dirais : Nous sommes en mai... donc ceci n'est pas un poisson d'avril. Un simple farceur n'aurait pas pris tant de peine pour l'unique plaisir de me faire faire un voyage inutile. Il avait un but

— Je commence à le croire; mais quel but?...

— Si tu étais marié, on pourrait supposer qu'un joli Monsieur a inventé ce truc pour te décider à lui laisser le champ libre auprès de ta femme... Mais comme tu n'as pas encore fait la sottise de te conjoindre, tu n'es pas dans ce cas-là... A moins que...

— Achève!

— Non... non... je ne me mêle jamais des affaires de cœur de mes amis, quand mes amis ne m'en parlent pas, et comme tu ne m'as jamais dit un mot des tiennes, tu trouveras bon que je garde mes hypothèses pour moi. »

Robert commençait à comprendre et comme il n'avait plus de motifs pour cacher ses visites à la baronne, puisque Vignemale et d'autres les connaissaient :

« Eh bien! oui, dit-il brusquement, j'étais chez madame de Noyal, quand on m'a remis cette fausse dépêche. Es-tu toujours d'avis qu'on me l'a expédiée pour m'éloigner?

— Ça m'en a tout l'air. Je ne sais pas où tu en es avec elle; mais assurément, ce n'est pas pour voir si les feuilles poussent aux arbres que tu vas tous les jours à Chatenay... tu y vas pour *flirter*... Tu n'es peut-être pas le seul et un rival que ta présence gênait à bien pu te jouer ce tour.

— D'accord avec la baronne?

— Tout au moins avec le *larbin* qui t'a apporté ce *petit-bleu*, comme s'il l'avait reçu des mains d'un employé du télégraphe... Mais dis-moi donc un peu ce que tu t'es imaginé en lisant ce logogriphe...

— J'ai cru que tu m'avais engagé sans ma permission dans une mauvaise affaire et que je risquais de perdre beaucoup d'argent.

— Tu as une jolie opinion de moi!

— Je n'ai pas pris le temps de réfléchir.

— Bon! mais moi qui réfléchis, je constate que le faussaire me connaît et sait que nous opérons à la Bourse de compte à demi... La preuve c'est qu'il s'est servi de mon nom... Je la trouve mauvaise!... et je voudrais mettre la main sur ce polisson pour lui tirer les oreilles... et même pour les lui couper, s'il en vaut la peine. Veux-tu m'aider à le chercher?

— Je ne demande pas mieux.

— Alors, il faut me dire toute la vérité sur les relations que tu as renouées avec la baronne de Noyal. Il me semble que tu as un peu changé d'opinion depuis le jour où elle a été acquittée... Tu la croyais coupable...

— J'ai acquis la certitude qu'elle était innocente, dit vivement Robert.

— Et moi qui la défendais, j'en doute maintenant.

— Parce que tu ne la connais pas. Si tu la voyais, si tu l'entendais, tu serais convaincu, comme je le suis, qu'elle a été accusée à tort.

— Ainsi soit-il! Ce qu'il y a de certain, c'est que sa cousine a été bel et bien assassinée...

— Par un inconnu qui rôdait autour de la villa des Roses et qui poursuivait la pauvre enfant de ses déclarations.

— Qu'en sais-tu?... Si c'est madame de Noyal qui te l'a dit, le témoignage est sujet à caution... Mais je n'ai pas la moindre envie d'instruire à nouveau le procès de la baronne... Je n'ai qu'une question à te poser et je te prie d'y répondre nettement. Es-tu son amant?

— Non, et je ne le serai jamais.

— Voilà qui est catégorique... et incompréhensible. Est-ce qu'elle ne te plaît pas?... Ou bien qu'elle ne veut pas de toi?

— Je ne serai pas son amant, parce que je veux l'épouser.

— Te moques-tu de moi?... Ou parles-tu sérieusement?

— Très sérieusement. Je l'aime, je suis sûr d'être aimé, et je suis las de vivre comme je vis.

— A quand la noce? demanda Vignemale avec un sang-froid imperturbable.

— Madame de Noyal va retourner en Italie; je partirai avec elle ou j'irai l'y rejoindre, et nous nous marierons là-bas

— C'est dommage... Si tu te mariais à Paris, on refuserait du monde à la porte de l'église.

— Fais-moi grâce de tes appréciations, répliqua sèchement Robert du Plessis. Tu m'as demandé où j'en étais avec madame de Noyal; je viens de te le dire, et je ne t'ai pas demandé ton avis. Je ne te demande même pas de me garder le secret. Peu m'importe que le monde m'approuve ou me blâme. J'ai le courage de mon opinion. Maintenant, restons-en là, je te prie. Toutes les objections que tu pourrais me faire ne changeraient rien à ma résolution.

— Moi, te prêcher!.. Pour qui me prends-tu, mon cher? Tu es bien libre de te marier à ta fantaisie. Tous les goûts sont dans la nature; le meilleur est celui qu'on a... Voilà ma devise.... Et s'il ne fallait pas passer les Alpes pour être un de tes témoins, je t'en servirais très volontiers... Je ne te reproche qu'une chose, c'est de ne pas m'avoir averti plus tôt.

— Je viens de m'engager aujourd'hui seulement.

— Là-bas?... A la Villa des Roses?... Alors le *petit-bleu* qui t'a rappelé à Paris est bien mal tombé, et puisque tu as cru qu'il était de moi, tu as dû m'envoyer à tous les diables.

— J'en conviens. C'est en nous promenant dans le parc que nous avons échangé notre parole, madame de Noyal et moi. On m'a remis le télégramme un quart d'heure après.

— L'as-tu montré à la baronne?

— Naturellement... et c'est elle qui m'a conseillé de partir. Je la reverrai demain matin.

— Où cela?

— A Chatenay... Et je ferais peut-être bien d'y retourner dès ce soir pour la rassurer. »

Vignemale hocha la tête comme un chirurgien qui se trouve en présence d'un beau cas pathologique Et il se disait :

« Toi, mon bonhomme, tu es pincé dans les grands prix; mais je te sauverai malgré toi.

Et il dit gaiement :

« Tu aurais tort. Elle s'imaginerait que tu es jaloux et d'ailleurs il ne faut jamais surprendre les femmes. Maintenant, j'espère que tu ne te défies plus de moi et que tu vas me permettre de chercher à éclaircir avec toi le mystère de la fausse dépêche.

— Très volontiers; je te l'ai déjà dit.

— Alors, tu ne te fâcheras pas si je te demande comment vit madame de Noyal, à la campagne.

— Elle y vit très retirée... elle n'y reçoit que moi.

— Mais elle a un état de maison?

— Très restreint. Une femme de chambre, un valet de pied et une gouvernante.

— Que diable peut-elle faire d'une gouvernante?

— C'est l'ancienne institutrice de sa cousine... elle l'a gardée

comme demoiselle de compagnie... une demoiselle de trente-cinq ans qui répond au joli petit nom de Séverine.

— Elle en a un autre, je suppose ?

— Son nom de famille est Dahun.

— Dahun ?... c'est drôle... la charge où je suis intéressé compte parmi ses clientes une dame Dahun qui fait de grosses opérations... elle a acheté l'autre jour pour huit cent mille francs de Suez... à terme... et elle est venue hier lever les titres.

— Assurément, ce n'est pas celle-là que j'ai vue à la villa des Roses.

— La capitaliste dont je te parle habite Paris... dans le quartier des Champs-Elysées... je ne l'ai jamais vue, mais je ne sais qui m'a raconté qu'elle s'était enrichie en gérant la fortune d'un ménage de millionnaires. Elle aurait commencé par être la maîtresse du mari et elle serait restée l'amie de la femme. Je me renseignerai plus exactement. Comment est la demoiselle de compagnie de la baronne ?

— Pas mal du tout, en dépit de son âge... une rousse avec des yeux superbes... des yeux de feu et une physionomie étonnamment intelligente.

— Sur quel pied est-elle avec madame de Noyal ?

— Sur un pied d'intimité et presque d'égalité, autant que j'ai pu en juger... je ne la connaissais guère que de vue quand aujourd'hui, pour la première fois, elle m'a parlé.

— Assistait-elle au coup de la dépêche ?

— Non. Pourquoi cette question ?

— Pourquoi ?... voyons !... tu sais bien qu'un chien d'arrêt avant de se mettre à quêter, commence par prendre le vent de tous les côtés... tu es le chasseur, et je suis le chien puisque je vais t'aider à chercher le drôle qui t'a mystifié.

— Bon ! mais cette Séverine n'y est pour rien.

— Qui sait ?... suppose que tes fréquentes visites à la baronne lui déplaisent... Elle aurait pris un bon moyen pour t'en dégoûter.

— Et pourquoi mes visites à madame de Noyal lui déplairaient-elles ?

— Elle a peut-être une toquade pour toi. Ça arrive aux vieilles filles, ces choses-là. J'en ai connu une qui était folle d'un jeune homme. Il ne voulait pas d'elle et elle ne pouvait pas le forcer à l'épouser, mais elle l'a empêché de se marier. Dès qu'il faisait la cour à une femme, elle tendait des pièges à sa rivale et elle réussissait toujours à la perdre de réputation. Elle l'aurait tuée, je crois, plutôt que de souffrir que le monsieur l'épousât... et elle en est venue à ses fins... il est resté garçon.

— Ta supposition n'a pas le sens commun. Cette Séverine se soucie fort peu de moi... mais je sais que madame de Noyal a des ennemis qui voudraient la contraindre à s'éloigner de Chatenay.

— Vraiment ?

— Je ne voulais pas le croire, mais j'en ai eu la preuve aujourd'hui. Une troupe de polissons est venue chanter devant une des grilles de son parc des chansons injurieuses et j'ai reconnu le chef de la bande... Tu l'aurais reconnu aussi, car tu le rencontres tous les jours... c'est un ancien danseur des bals publics qui s'est fait remisier...

— Colimard !... Jules Colimard !

— Au Moulin-Rouge, on l'appelait Fil-de-Soie.

— Parfaitement. Et maintenant, il travaille pour un coulissier. C'est à dégoûter de la Bourse.

— Et il a des clients ?

— Des clients très calés. J'en connais un qui lui fait gagner de très beaux courtages... le marquis de Chénerailles... tu le connais aussi, car tu m'as raconté jadis qu'un soir, il t'a tiré des mains de trois chenapans qui t'avaient assailli dans la rue. Est-ce que tu l'as revu depuis qu'il t'a secouru si à propos ?

— Je l'ai rencontré, voilà tout.

— Tu auras maintenant l'occasion de le voir de près et assez souvent. Il s'est fait présenter au Cercle. Il y a dîné hier et après le dîner il m'a gagné vingt-cinq louis à l'écarté... juste la moitié des cinquante que t'a fait perdre jadis contre moi l'acquittement de la baronne. »

Ces souvenirs, évoqués coup sur coup, mirent Robert du Plessis dans un état d'agitation qu'il cherchait inutilement à dissimuler.

Vignemale semblait prendre à tâche de le surexciter, en remettant sur le tapis de vieilles histoires qui n'avaient, en apparence, aucun rapport avec ce qu'il appelait le coup du *petit-bleu*.

Et Robert commençait à se demander si Vignemale n'avait pas touché juste en insinuant qu'il y avait au fond de tout cela une rivalité de femmes. Séverine n'avait-elle pas dit que si la baronne se remariait, elle quitterait la maison ? M. de Chénerailles n'avait-il pas offert son portrait à l'ancienne institutrice qui lui ressemblait tant ? Et ce gentilhomme employait comme intermédiaire à la Bourse, Colimard, dit Fil-de-Soie, qui s'en allait le dimanche, à Chatenay, narguer madame de Noyal.

Tous ces gens-là s'entendaient-ils contre la baronne ? Si M. de Chénerailles eût été son ennemi, il n'aurait pas pris sa défense dans la chambre des délibérations du Jury. L'était-il devenu depuis l'acquittement qu'il avait enlevé si brillamment ?

Autant de problèmes que Robert n'était pas en état de résoudre.

Vignemale, qui l'observait du coin de l'œil, ne cherchait point à le tirer d'embarras. On eût dit qu'il prenait plaisir à l'y voir et il coupa court à la situation, en disant d'un air dégagé :

« Mon cher, tu as bien de la bonté de te mettre martel en tête pour si peu de chose. Tout s'éclaircira, un jour ou l'autre. D'ailleurs, puisque tu es décidé à épouser, l'histoire du faux télégramme ne signifie rien et je ne comprends pas que tu t'en préoc-

cupes si fort. Il sera temps demain d'y penser. La nuit porte conseil, allons dîner aux Champs-Elysées.

— Allons! » dit Robert plus resigné que rassuré.

Ils avaient quitté le balcon et ils traversaient le grand salon pour descendre sur le boulevard, quand un valet de chambre du Cercle présenta sur un plateau une lettre à Robert du Plessis, en disant :

« Elle est arrivée hier... Mais monsieur n'est pas venu le soir. »

Robert la prit avec un geste d'impatience. Les messages le poursuivaient.

« J'ai comme une idée que c'est d'une femme, » dit Vignemale.

Le pli large et carré n'avait pourtant pas l'air d'un billet doux.

Robert fit sauter le cachet et chercha inutilement la signature.

« Serait-ce encore une fumisterie? » demanda gaiement Vignemale.

La lettre avait quatre pages d'une grosse écriture régulière, une écriture de teneur de livres, et Robert y lut ceci :

« Un ami que vous ne connaissez pas tient à vous empêcher « de faire une sottise dont vous vous repentiriez toute votre vie. « Vous vous êtes laissé enguirlander par la plus fausse et la plus « perverse des baronnes. Elle a des vues sur vous et depuis « qu'elle vous a attiré à Chatenay, elle a déjà réussi à vous per- « suader qu'elle n'a pas tué sa cousine. La vérité est qu'elle ne « l'a pas tuée de sa main; elle est bien trop lâche. Mais c'est elle « qui l'a condamnée à mort et le meurtrier n'a fait qu'exécuter la « sentence. J'ai des preuves et quoique l'ineptie du jury qui l'a « acquittée lui ait assuré l'impunité, il ne tiendrait qu'à moi de la « livrer au mépris et à l'exécration des honnêtes gens. Mais son « complice qui, lui, n'a pas été jugé, paierait pour elle, si je le « dénonçais et ce serait injuste, car il n'a été qu'un instrument. « Je ne le dénoncerai pas, mais il faut que vous sachiez ce que « vaut cette femme et ce qu'elle veut. Il y a cinq ans qu'elle s'est « juré de vous épouser. Le jour où Jeanne lui a avoué qu'elle « vous aimait, le crime a été décidé et, le lendemain, la malheu- « reuse enfant tombait frappée à mort dans une allée du parc où « la guettait le meurtrier que la baronne y avait amené. Cette « femme est un monstre. Elle ferait sauter une ville pour satis- « faire un de ses caprices et elle compte sur vous pour lui rou- « vrir les portes du monde qui l'a chassée. Elle n'a pas encore « osé démasquer ses projets, mais elle ne tardera guère, car sa « situation à Chatenay n'est plus tenable. Elle va être forcée de « partir et elle vous proposera de la suivre. Si vous aviez la fai- « blesse d'y consentir, vous seriez un homme à la mer. Il est « encore temps de rompre. Vous voilà averti. Si vous ne suivez « pas l'avis désintéressé que je vous donne, ne vous en prenez « qu'à vous-même de tous les malheurs qui résulteront de votre « folie! »

« Eh bien? » interrogea Vignemale.

Robert lui passa la lettre, en disant :

« Lis. Elle est anonyme. Qu'en penses-tu?

— Qu'elle a été écrite par une femme, dit Vignemale, après avoir lu.

— Je n'en crois rien. C'est une écriture d'homme.

— Les idées sont certainement d'une femme... quant à l'écriture, c'est la même que celle du télégramme; vois plutôt, reprit Vignemale, en mettant sous les yeux de son ami la pièce de comparaison.

— Il y a de l'analogie, mais...

— C'est la même, te dis-je, et voilà une découverte qui pourra nous mettre sur la bonne voie. On t'a écrit hier pour te détourner d'aller à Chatenay. On t'a télégraphié aujourd'hui pour t'en faire déguerpir. Et les deux messages sont de la même main...

— Et tu en conclus?...

— Que la baronne a une ennemie dans son entourage...

— Une ennemie qui la calomnie indignement.

— Je ne sais pas si elle la calomnie. C'est très canaille les lettres anonymes, mais on n'a pas toujours tort de faire son profit des indications qu'on y trouve.

— Alors, tu crois que madame de Noyal a payé un scélérat pour assassiner sa cousine, à seule fin d'empêcher sa cousine de m'épouser?

— Je n'affirme rien, mais il y a longtemps que cette idée-là m'est venue. Te rappelles-tu notre conversation à la cour d'assises?... Je t'ai demandé si la baronne n'avait pas eu un sentiment pour toi. Tu t'es fâché tout rouge. Je plaisantais alors, mais il me paraît maintenant que j'avais deviné... et tu peux t'attendre à de nouvelles dénonciations, quand madame de Noyal sera ta femme. Mais je n'ai pas de conseils à te donner, car je suis pour la liberté individuelle... je t'ai déjà fait à ce sujet ma profession de foi. Epouse ou n'épouse pas, mon cher!... nous resterons toujours bons amis. Et si je pince l'aimable farceuse qui s'est servi de mon nom, j'aurai avec elle une petite explication qui lui ôtera l'envie de recommencer. Pour le moment, nous n'avons rien de mieux à faire que de dîner en plein air, pour nous rafraîchir les idées. Je propose la terrasse du café des Ambassadeurs. Nous y trouverons peut-être des gens de connaissance et nous terminerons cette petite fête au concert.

Tu as renoncé, je suppose, à l'idée saugrenue de retourner, ce soir, à Chatenay?

— Complètement.

— Alors, en route pour les Champs-Élysées et à demain les affaires sérieuses. »

Robert suivit son ami sans se faire prier. La lettre anonyme et les commentaires de Vignemale avaient jeté une douche d'eau froide sur l'enthousiasme de l'amoureux de la baronne et il s'apercevait un peu tard qu'il s'était trop pressé de s'engager. Il n'était certes pas convaincu que madame de Noyal fût coupable, mais il commençait à douter qu'elle fût innocente et il était disposé à prendre le temps d'éclaircir ses doutes, avant de se lier pour la vie.

Il ne craignait pas d'être ruiné, puisque l'avis qu'il avait reçu n'était qu'une mystification et tout en se promettant de renoncer aux spéculations hasardeuses, il se préoccupait surtout de sa nouvelle situation vis-a-vis de la dame de la villa des Roses. Mais il ne lui déplaisait pas d'oublier jusqu'au lendemain les soucis qui le tourmentaient et il agréa très volontiers la proposition de passer la soirée en joyeuse — ou tout au moins en nombreuse compagnie.

Les deux amis avaient causé longuement avant de quitter le Cercle et quand ils arrivèrent au restaurant des Ambassadeurs, ils le trouvèrent encombré. La température de ce dimanche printanier avait attiré là le ban et l'arrière-ban des amateurs de dîners en plein air. Il y en avait partout et, sur la terrasse qui domine le concert, toutes les tables étaient occupées. Des étrangers appartenant au genre *rastacouère* l'avaient envahie; des gommeux de troisième catégorie y faisaient la fête avec des demoiselles sans importance, et des couples bourgeois s'y étaient installés pour se régaler de bonne cuisine et de musique gratuite.

« Diable! grogna Vignemale, nous sommes volés... pas une tête de notre monde!... pas une horizontale un peu cotée... et qui pis est, pas une place!... Nous allons être obligés d'aller chercher fortune ailleurs. »

Robert, mieux avisé que son camarade, venait d'apercevoir, tout près d'eux, assis tout seul à une table où quatre convives auraient pu dîner à l'aise, un monsieur qu'il ne s'attendait guère à rencontrer là et qui s'était empressé de le saluer.

« Tiens! dit à demi-voix Vignemale, le gros client de Colimard!... s'il était gentil, ce capitaliste, il nous offrirait de faire mettre, en face de lui, deux couverts pour nous. Tu le connais

de longue date et depuis qu'il est de notre Cercle, il m'a déjà gagné vingt-cinq louis. Il ne lui en coûterait rien de nous faire une politesse et nous ne serions pas obligés de décamper faute de chaises pour nous asseoir ».

Le gros client de Colimard, c'était le marquis de Chénerailles, et il devina sans doute ce que Vignemale disait à son ami, car il se leva et vint, de la meilleure grâce du monde, les inviter à prendre place à la table où il dînait solitairement.

« J'attendais, leur dit-il, deux amis qui m'ont fait faux bond ; je ne les attends plus et j'ai deux places à vous offrir. »

Vignemale ne fit pas de façons pour accepter et Robert n'en fit que pour la forme.

En d'autres circonstances, il aurait peut-être hésité, mais il lui sembla qu'il fallait profiter de cette rencontre imprévue pour élucider certains côtés obscurs de sa situation présente : l'histoire du portrait, par exemple : ce portrait qu'il avait vu chez la demoiselle de compagnie. Il y avait aussi les rapports entre le marquis et Colimard, dit Fil-de-Soie, qu'il aurait voulu tirer au clair. Deux sujets difficiles à aborder ; mais, entre hommes, dans un dîner improvisé, la causerie va par ricochets. Il ne s'agissait que de trouver un joint, et ce joint Vignemale pourrait le fournir, Vignemale qui parlait à tort et à travers de tout, même de ce qu'il ne savait pas.

M. de Chénerailles, que Robert du Plessis avait peu pratiqué, était d'un naturel beaucoup moins exubérant et les rares relations qu'ils avaient eues ensemble étaient toujours restées cérémonieuses ; mais, ce soir-là, il semblait disposé à se livrer davantage et il se montra si aimable et si simple que toute gêne disparut dès le début du pique-nique.

On dîna au champagne, chacun pour son écot, et le Rœderer, carte noire, délia les langues des convives.

Le marquis avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup retenu ; il avait dû vivre dans le meilleur monde et il tint, comme on disait autrefois, le dé de la conversation, racontant avec esprit d'amusantes anecdotes, sans trop se mettre en scène personnellement, ce qui est le comble de l'art de la causerie.

Robert crut même s'apercevoir qu'il évitait de parler de sa famille, de son passé et de son pays d'origine; mais les vrais nobles ne parlent jamais noblesse. Si celle de M. de Chénerailles ne datait pas des croisades, M. de Chénerailles était incontestablement un gentleman accompli, et si ses antécédents eussent été douteux, il n'aurait pas été porté, à Paris, sur la liste du jury, où sont inscrits beaucoup plus de bourgeois patentés que de grands seigneurs et où son nom avait figuré à côté de celui de M. Dauphin, tapissier.

Vignemale lui donnait la réplique et la conversation ne languissait pas ; mais Robert n'avait pas encore réussi à l'amener sur les sujets qui le préoccupaient, quand, à propos d'une mondaine déclassée qui venait de s'enrégimenter dans la grande armée des horizontales, M. de Chénerailles se mit à dire :

« Savez-vous, messieurs, ce qu'est devenue, depuis ses aventures judiciaires, la petite baronne de Noyal ? »

Robert s'attendait si peu à cette question qu'il resta coi.

« Vous croyez peut-être, reprit le marquis, qu'elle a disparu pour toujours comme une étoile filante ?... Eh bien ! pas du tout !... Après une éclipse de quelques mois, elle s'est réinstallée tout près de Paris, dans la villa où elle fut arrêtée l'an dernier. Je le tiens de bonne source.

— C'est très crâne de sa part, dit Vignemale. J'étais à la Cour d'assises quand elle y a passé et j'avais deviné que cette blonde suave était une maîtresse femme. Vous verrez qu'elle finira par reprendre sa place dans le monde où elle a brillé.

— Pourquoi pas ? demanda timidement Robert. Elle a été acquittée.

— J'étais du jury, dit M. de Chénerailles, et j'ai beaucoup contribué à la faire acquitter. J'étais convaincu de son innocence. »

Dans les quelques visites qu'il avait échangées autrefois avec le marquis, Robert avait toujours hésité de lui parler de ce qui s'était passé dans la salle des délibérations. M. de Chénerailles, qui ne lui en avait pas dit un mot, lui faisait maintenant la partie belle, puisqu'il y venait de lui-même. Et il continua :

« Je n'avais jamais été reçu chez madame de Noyal quand j'ai été appelé à la juger et je ne connaissais que les faits du procès. Maintenant que je suis mieux informé, si c'était à refaire...

— Vous le referiez, chantonna Vignemale sur l'air des *Brigands* d'Offenbach.

— Je ne crois pas, dit gravement M. de Chénerailles. La baronne s'en est tirée ; mais elle l'a échappé belle.

— Auriez-vous donc acquis plus tard la preuve qu'elle était coupable ?

— La preuve matérielle, non ; mais la conviction absolue. Et cette conviction, je l'ai puisée dans les renseignements que m'a donnés une personne que je connais depuis de longues années et qui a été beaucoup mêlée à la vie de madame de Noyal. Elle n'a pas vu commettre le crime, mais elle sait pourquoi il a été commis, et cette personne, c'est l'ancienne institutrice de la jeune fille assassinée.

— La Séverine ! s'écria Robert du Plessis.

— Mademoiselle Sévère Dahun... Vous l'avez vue souvent chez la baronne.

— Qui l'a comblée de bienfaits et qu'elle récompense en l'accusant d'un crime odieux !

— Elle aurait pu la perdre et elle n'a rien dit au juge qui a instruit le procès. C'est beaucoup plus tard... tout récemment, qu'elle est venue me consulter, comme elle aurait consulté son confesseur sur un cas de conscience... Vous pourriez vous étonner qu'elle m'ait choisi pour me confier un secret qui lui pesait, si je ne vous disais que sa famille a été alliée à la mienne et qu'elle est un peu ma parente. »

Peu s'en fallut que Robert n'interrompît M. de Chénerailles pour lui dire : « Elle vous ressemble comme si elle était votre sœur ». Il se tut, de peur d'arrêter le marquis dans la voie des confidences où il s'était engagé sans qu'on l'en priât.

Vignemale, moins réservé, s'empressa d'ajouter :

« Elle doit être parente aussi d'une de nos clientes qui porte le même nom et qui vient de retirer huit cent mille francs de valeurs qu'elle avait chez mon patron.

— Cette cliente, c'est elle, répondit tranquillement M. de Chénerailles. Ma vieille amie a su, à force d'intelligence et

d'économie, se constituer un très joli capital... et c'est moi qui lui ai conseillé de réaliser. Elle va se retirer en province, et j'espère qu'elle s'y mariera, quoiqu'elle ait un peu trop attendu. J'ai eu de la peine à obtenir qu'elle se séparât définitivement de la baronne ; mais je suis parvenu à lui faire comprendre que sa place n'était plus à la villa des Roses.

— Madame de Noyal n'a pas, je crois, l'intention d'y rester, murmura du Plessis.

— Elle fera bien de partir, et le plus tôt sera le mieux, si elle veut éviter des avanies.

— Elle en a déjà subi.

— Oui, dit Vignemale, mon ami du Plessis m'a raconté que le petit Colimard, aidé par d'autres polissons, s'est permis de lui donner un charivari devant la grille de son parc... Vous le connaissez bien Colimard, hein ? monsieur le marquis ?

— Celui qu'on appelait Fil-de-Soie au Moulin-Rouge ?

— Justement.

— C'est là que j'ai fait sa connaissance, dit en riant M. de Chénerailles. Il était au mieux avec toutes ces dames ; il m'a été fort utile, et quand je l'ai retrouvé à la Bourse où il s'est faufilé, je lui ai fait gagner des courtages... Mais je vous prie de croire que ce n'est pas moi qui l'ai envoyé à Chatenay. »

Depuis que Robert avait quitté la villa des Roses, tout concourait à lui prouver que la baronne avait abusé de sa crédulité et de sa faiblesse pour lui arracher une promesse.

Le langage clair et franc de M. de Chénerailles venait de dissiper les vagues soupçons que lui avait inspirés la découverte du portrait chez Séverine. Ce loyal et correct gentilhomme avait été le premier à parler de ses relations de famille avec l'ancienne institutrice, et même de la protection qu'il accordait à l'équivoque Fil-de-Soie. Et il était impossible de supposer que ces éclaircissements avaient été préparés, car le marquis n'avait pas pu deviner que Robert du Plessis et Vignemale viendraient, ce soir-là, aux Ambassadeurs.

Vignemale proposa d'aller finir la soirée au Cirque, et le marquis accepta tout de suite.

Robert n'était pas d'humeur à les y accompagner. Il s'excusa en disant que son excursion à la campagne l'avait fatigué et que le soleil de mai lui avait donné une migraine que le vin de Champagne n'avait pas guérie. Finalement il déclara qu'il préférait aller se coucher.

« Tu feras bien, dit Vignemale en lui glissant dans la main la lettre anonyme et le *petit-bleu* qu'il n'avait pas encore songé à lui rendre. Dors comme un juste et ne fais pas de mauvais rêves. J'irai te réveiller demain matin et nous déjeunerons à Tortoni. »

Robert ne dit pas non, quoiqu'il eût promis à la baronne de revenir à Chatenay par le premier train, et, à la sortie du restaurant, les trois dîneurs bifurquèrent après avoir échangé force poignées de mains.

Le marquis et Vignemale, qui étaient maintenant une paire d'amis, remontèrent vers le Cirque, et l'amoureux désabusé de madame de Noyal prit le chemin de son domicile.

La maison qu'il habitait faisait le coin de l'avenue Percier, et il n'était plus qu'à deux pas de la porte cochère, quand il aperçut, adossée à cette porte, une femme qui avait l'air d'y monter la garde. Il n'y avait pas de quoi l'arrêter, et sans regarder cette belle de nuit il mit la main sur le bouton de la sonnette. Mais la femme lui dit, en lui barrant le passage :

« Bonsoir, monsieur. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Pas du tout, répondit Robert qui crut avoir affaire à une chercheuse d'aventures. »

Si ç'en était une, elle prenait mal son temps, et il allait la rudoyer ; mais elle reprit :

« Vous m'avez pourtant vue souvent à la villa des Roses. Je suis la femme de chambre de madame la baronne. Si vous ne vous rappelez pas ma figure, vous vous rappellerez peut-être mon nom... Sylvie ?

— C'est vous que madame de Noyal a ramenée d'Italie ?

— Oui, monsieur, de Pise, où ma dernière maîtresse m'avait laissée en gage à l'auberge... un fier service que madame la baronne m'a rendu. Je me jetterais au feu pour elle.

— Très bien ; mais je ne comprends pas pourquoi je vous trouve ici.

— Il y a vingt minutes que j'y suis. Votre concierge m'a dit que vous n'étiez pas rentré. Je vous ai attendu dans la rue et j'ai bien fait, puisque vous voilà.

— Enfin, que me voulez-vous ? demanda Robert.

— J'ai d'abord à vous remettre ceci de la part de madame la baronne. »

Robert, stupéfait, prit des mains de la soubrette un feuillet de papier qui avait tout l'air d'avoir été arraché d'un carnet de poche, et, à la clarté d'un bec de gaz planté sur le trottoir, il déchiffra sans trop de peine deux lignes hâtivement crayonnées.

« Un danger me menace. Un danger terrible. Je n'espère qu'en vous. Venez. Vous pouvez vous fier à Sylvie. Dieu veuille qu'elle vous trouve et qu'elle vous ramène !... Si je ne dois pas vous revoir, souvenez-vous de moi. »

C'était bien l'écriture de la baronne. Robert, qui la connaissait, ne pouvait pas s'y tromper, mais la première idée qui lui vint fut que ce singulier appel n'était qu'une nouvelle mystification, à moins qu'il ne cachât un piège.

« Madame de Noyal, demanda-t-il, ne vous a-t-elle pas fait quelque recommandation particulière, à mon égard ?

— Oh si ! monsieur : je dois vous ramener avec moi, coûte que coûte.

— Ah ! Savez-vous ce que m'écrit votre maîtresse ?

— Non, monsieur ; mais je m'en doute.

— Alors, vous allez m'expliquer...

— Oui, monsieur. Vous connaissez la Séverine ?

— L'ancienne gouvernante de mademoiselle Jeanne Caristie ?...

— Vous y êtes ! En voilà une que James et moi nous détestons cordialement.

— Qui est-ce, James ?

— Le valet de pied que madame a ramené d'Italie, avec moi. Un Anglais superbe ! vous ne l'avez pas remarqué ?

— Ma foi, non, Sylvie. Mais continuez. Vous me parliez de la Séverine... »

FORTUNÉ DU BOISGOBEY.

(Illustrations de F. de Myrbach.) *(A continuer).*

A.-A. ANDERSON

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LE MATIN APRÈS LE BAL

ANNE DE KERLAZ

PAR E. DE KÉRATRY

Le vent d'ouest souffle en tempête. Pas une étoile au ciel. La lumière verdâtre du phare qui se dresse au haut du roc, face à l'île d'Ouessant, parvient seule à percer de temps à autre le brouillard que l'ouragan rejette sur la côte. Les grandes lames de l'Océan accourent sans trêve du large, blanches d'écume, et se brisent dans un fracas infernal, au fur et à mesure qu'elles montent à l'assaut de la falaise granitique que couronne la vieille et gothique abbaye de Saint-Mathieu, sentinelle avancée du continent sur la Manche et sur l'Océan.

Dans l'ombre, muets et immobiles, fouettés par le grain, transis sous les embruns des vagues rebondissantes, veillent deux guetteurs. Soudain, un large éclair, trouant la nuée, illumine leurs rudes visages et laisse entrevoir, à l'entrée de la passe du Conquet, un brick à demi démâté, pavillon tricolore à la corne, fuyant devant la tourmente. C'est un transport de Bleus qui, sortis du goulet, essaient de débarquer sur la plage plus abritée des « Blancs-Sablons ». Ce sont les Bleus expédiés de Brest pour prendre à revers les rassemblements de Bretons restés fidèles au roi et déjà cernés sur terre par les milices nationales du district, que dirige Jean Bon-Saint-André, le commissaire du Salut public, récemment délégué de Paris.

Les deux guetteurs se sont levés du même coup. Ils se sont saisis de deux fanaux d'ordonnance tout allumés et dissimulés sous les ajoncs, l'un rouge et l'autre vert, de ceux qui servent à marquer la position des navires à l'ancre. Puis ils les fixent aux deux bouts d'une longue perche qu'ils élèvent et balancent méthodiquement, en imitant le mouvement du tangage. Trompé par le stratagème, le brick laisse arriver sur les feux qu'il croit ceux d'un bâtiment au mouillage : il approche ; on distingue déjà partie de l'équipage grimpant dans les haubans pour serrer la toile. Tout à coup, un sourd craquement sur les récifs ; un long cri de désespoir, puis plus rien ! La mer avait accompli son œuvre. Un cri de mouette monta dans les airs ; un cri de hibou lui répondit du haut du clocher. Aussitôt, les guetteurs disparurent sous les obscurs arceaux de l'antique église, et tout rentra dans le silence rythmé de la rafale.

* * *

Un peu avant l'aube, les airs et le flot s'étaient assoupis. La lune, nacrant d'argent les flaques d'eau laissées derrière elle par la marée descendante, s'éteignait à l'horizon. Du pied de la falaise, s'éleva une voix chaude et sonore entonnant, dans le dialecte de Cornouaille, par strophes coupées, la chanson des Bleus (*Ar re c'hlaz*), le cri de guerre de l'époque : (1)

« J'entends les chiens qui hurlent ! Voilà les Bleus ! Fuyons vers les bois ; chassons devant nous ce que nous aimons.

« Ils ont ravagé les belles vallées de la Basse-Bretagne, jadis si vertes, où l'on n'entend plus la voix de l'homme et des troupeaux.

« Ils ont volé les vases sacrés, détruit nos ossuaires et dispersé les reliques !

« Notre croix sainte, ô mon Dieu, a été abattue partout, et la croix de la bascule (guillotine) dressée à sa place.

« Nos prêtres, qui ont pu s'enfuir, se cachent dans les forêts où ils disent la messe, la nuit, parmi les rochers, le jour, sur mer, en bateau.

« Nobles et hommes d'Église, hommes des champs, au front haut, tous les Bretons sont persécutés parce qu'ils sont chrétiens.

« Frappe fort ! Frappe à la tête ! Frappe plus fort encore ! Tu te reposeras demain. »

A peine le barde improvisé se fut-il tû, que les vitraux de l'abbaye s'illuminèrent comme par enchantement. Le son des cloches monta dans l'espace embrumé, mariant sa voix grave aux chants funèbres qui pleuraient sous les voûtes du temple.

A travers son portail qui s'était ouvert à deux battants pour laisser passage aux fidèles dont le nombre allait grossissant, le spectacle, que présentaient la nef et le cloître qui la précédait, était aussi imprévu que touchant. Les murailles étaient nues comme l'autel dépouillé de tous ses ornements. Sur les flancs d'un cercueil, recouvert d'un large voile noir, sans autre insigne qu'un bouquet de bruyères sauvages, se tenaient droits six paysans, aux cheveux longs, vestes et culottes courtes, porteurs de torches de résine dont la flamme grésillante vacillait au gré du vent qui s'engouffrait dans l'enceinte. Au pied de l'autel, le recteur de la paroisse, tête blanchie par les années, psalmodiait l'office des morts. L'assistance répétait sourdement les versets dans un recueillement profond. Nobles et vilains étaient confondus sans distinction de rang, hommes d'un côté, femmes de l'autre.

On récitait les dernières prières sur les restes d'un jeune enseigne de vaisseau, le chevalier de Kerorven, de la corvette *le Ballon*, accusé d'avoir arboré à son bord la cocarde blanche, durant sa dernière croisière, et guillotiné, l'avant-veille, à Brest, 20 pluviôse 1793, sur la place du Champ-de-Bataille. Des amis

(1) Extrait de *Barzaz Breiz* de M. de Villemarqué.

dévoués avaient pu rapporter nuitamment, au Conquet, le corps mutilé de l'enfant du pays, tombé le second dans le Finistère, victime du massacre révolutionnaire.

Tous priaient agenouillés. Seule, une jeune fille de noble stature, placée au premier rang, était restée debout, le regard obstinément attaché sur la modeste bière. Le visage pâli, les narines contractées, les yeux secs, l'allure fière, elle apparaissait de corps figée dans la douleur, d'esprit transportée dans la contemplation de l'au delà. C'était mademoiselle Anne de Kerlaz, la plus riche orpheline du Treshir, naguère fiancée au malheureux supplicié.

Aux accents plaintifs du *Miserere*, les six porteurs de torches firent demi-tour, soulevèrent le cercueil d'un commun effort, et, sur les pas tremblants du vieux prêtre, se dirigèrent au fond du

cloître, vers une fosse béante où l'on descendit la bière. Après le tassement de la dernière pelletée de terre, chacun défila silencieux, secouant sur la dépouille ensevelie un rameau de buis béni ; puis le recteur, d'une voix entrecoupée, annonça que la triste cérémonie était terminée. Alors Anne, éclatant en un déchirant sanglot, se laissa tomber à genoux et s'écria douloureusement : « Personne pour le venger ! »

Aussitôt, de la foule frémissante sortit un homme aux épaules athlétiques, vêtu du costume des équipages de la flotte, qui, brandissant au-dessus de sa tête un long poignard ayant forme de crucifix, s'arrêta aux pieds de la fosse : « Moi, Hervé Legludic, s'écria-t-il, enrôlé au service du roi, fils des vieux serviteurs de la famille Kerorven, je jure sur cette croix que leur fils sera vengé ». Du même coup il planta brusquement le poignard dans la terre humide de la sépulture et l'y laissa. Les cris de « Vive Legludic ! Vive le Roi ! » éclatèrent de toutes parts. Le jour était venu. Chapeaux ronds et capelines noires disparurent peu à peu dans la buée, à travers les chemins creux, et le cloître redevint désert.

* * *

Anne de Kerlaz, suivie de ses femmes, avait repris la route de son manoir. Par besoin de solitude elle était descendue par la grève, pour regagner la côte du Treshir dont le clocher à jour se profilait à l'horizon du goulet. Brune, élancée, au nez aquilin, teint hâlé par le vent de mer, mais d'une beauté tendre et énergique a la fois, on voyait en elle une fille de race qui avait grandi chastement, en pleine nature, au fond d'un vieux château, sous l'œil maternel d'une tante abbesse qui lui avait tenu lieu de famille.

Elle s'en allait fièrement, d'un pas décidé, pleine de poignants ressouvenirs. Elle revoyait ses douces années d'enfance écoulées dans le voisinage des Kerorven, disparus tour à tour. Elle songeait a la veillée où elle s'était promise au chevalier, puis à l'heure cruelle de la séparation où le jeune enseigne, monté sur les vaisseaux de Sa Majesté, lui avait envoyé, du haut de sa corvette, le dernier adieu. Par moments, elle se sentait presque défaillir à l'horrible nouvelle, entrée brutalement au manoir, que son fiancé, de retour à Brest, à peine débarqué, avait été arrêté et jeté a l'échafaud sans qu'elle eût même le temps de courir à lui pour essayer de le défendre et recevoir son suprême regard.

Désormais en proie a d'invincibles colères contre les meurtriers, elle se dérobait a grands pas, l'oreille pleine du brisement de la lame et du cri de guerre de Legludic ; résolue à se joindre aux bandes des blancs qui allaient tenir la campagne, la jeune fille était devenue subitement femme : elle ne pensait plus qu'à venger son amour martyr.

Au brusque détour d'une roche, elle s'arrêta soudain les yeux fixés devant elle. Au fond d'une anfractuosité de la grève, un corps était étendu sur le sable, enlacé de varech, encore a moitié baigné par le reflux. Elle s'en approcha après avoir appelé ses compagnes. Alors lui apparut, la tête ensanglantée, respirant a peine, un jeune officier des Bleus. Le visage d'Anne demeura impassible. Les femmes effrayées, restées a distance, se détournèrent du chemin, et la fiancée du chevalier reprit froidement sa marche en avant vers le manoir dont la vieille tourelle recouverte d'un lierre séculaire dominait la falaise.

* * *

La chambre de la tourelle est haute et boisée. Des poutres de chêne grossièrement équarries forment la voûte du plafond. Une vaste et unique fenêtre à petits vitraux, par où l'on découvre le large jusque vers la pointe du Raz, laisse entrer les premières lueurs du jour. Sous un énorme manteau de cheminée de granit, la flamme flambe a petit feu et éclaire le visage d'une religieuse aux traits ascétiques, assoupie, assise sur un escabeau. Sur un lit a baldaquin, protégé par de vieilles tapisseries du souffle du vent qui, montant par l'escalier de pierre, se lamente à travers les corridors, est étendu un blessé, la tête entourée d'un bandeau. C'est l'officier des Bleus, rapporté par le flot, que mademoiselle de Kerlaz a fait recueillir après sa rentrée au logis. Cinq jours durant, le naufragé s'est débattu entre vie et mort. Grâce aux soins de l'abbesse qui veille encore à son chevet, il est presque rétabli. A cette heure, il repose encore : le calme réparateur a succédé aux visions troublantes où se confondaient les bruits de la tempête, l'effondrement du navire à la pointe Saint-Mathieu, la lutte désespérée contre la lame en fureur, enfin la courte apparition d'une femme jeune étanchant le sang qui l'aveuglait.

L'aube s'est levée. La religieuse, réveillée par le frisson du matin, présente une potion au convalescent qui a ouvert les yeux.

« Merci, ma sœur, je vais bien et me sens fort maintenant. Vous m'avez comblé de vos bontés, et je vous en remercie, comme un soldat, du fond du cœur. Je n'ai plus qu'une grâce a réclamer de vos bons offices, avant de partir où le devoir m'appelle. Veuillez demander aux maîtres de cette maison hospitalière a quelle heure je pourrai leur témoigner toute ma gratitude. »

L'abbesse s'inclina et sortit. Lorsque l'officier fut sur pied, elle rentra.

« Monsieur le capitaine, dit-elle d'un air grave, tout en égrénant son rosaire, mademoiselle Anne de Kerlaz, ma nièce et la maîtresse de céans, me charge de vous dire qu'elle accepte vos remerciements et que tout est disposé pour vous conduire là où vous ordonnerez. »

L'étranger avait compris ; il salua avec une certaine fierté la religieuse raidie sous sa robe de bure.

Peu d'instants après, on entendit les chiens aboyer au bruit de la cloche suspendue a l'un des angles du portail écussonné dont les battants se refermaient. La ferraille d'une carriole, roulant sec sur le roc, résonna en s'affaiblissant dans le lointain ; puis tout redevint muet dans la campagne, aux alentours du manoir.

* * *

C'était en vendémiaire de la même année. Le ciel était pur. La lande aux genêts et aux ajoncs fleuris d'or, s'étendait solitaire et morne, bornée à l'ouest par les dunes de Lampaul, dominée au nord par la flèche irradiée de lumière de l'église de Ploudalmezeau. Au nord-ouest, à l'entrée de l'anse de Porsal, se dresse vaporeusement le haut donjon carré de Tremazan, au-dessus duquel tournoient les vols de goélands. Les « menhirs », espacés et muets comme des sentinelles dans le désert, coupent l'horizon de leurs arêtes granitiques. Nul autre bruit ne s'élève des profondeurs de la plaine, que les hennissements des chevaux sauvages au pacage, mis en éveil par les senteurs nocturnes des loups en chasse. Rien en vue, excepté, vers Ploudalmezeau, quelques fumées bleuâtres montant lentement dans les airs. C'était là le bivouac des Bleus qui venaient de reprendre les opérations contre les royalistes et les curés réfractaires. Au haut du clocher de la paroisse flottait le drapeau tricolore, signe de leur quartier général.

La lande, jusqu'alors assoupie sous les ardeurs d'un dernier soleil d'automne, s'emplit peu à peu de bruissements d'abord confus. Les cimes des genêts commencèrent à trembloter, comme si la brise de mer se fût élevée subitement. Bientôt, à chaque

coin de carrefour, derrière les calvaires découronnés de leurs Christs de pierre primitifs, on vit apparaitre, à la dérobée, des têtes chevelues de gars se glissant dans la broussaille.

C'étaient les blancs en marche. Sortis mystérieusement des souterrains du château-fort de Tremazan, rendez-vous général de l'insurrection, ils allaient essayer de surprendre et d'envelopper les troupes conventionnelles expédiées de Brest au proche district de Lesneven. La tâche, d'ailleurs, s'annonçait rude. On savait l'ennemi en forces. Les espions, déguisés en racoleurs de volontaires pour l'armée républicaine, les avaient bien comptées. Un

détachement de canonniers matelots, deux cents hommes de la garnison de Brest, et pareil nombre de miliciens nationaux, munis de quatre mille cartouches à balles délivrées par les magasins de la marine, le tout renforcé par une compagnie de dragons de la garde nationale, avaient reçu l'ordre d'en finir avec les rebelles du « vieux Léon », et de ne plus faire aucun quartier.

Les dragons entre autres n'avaient pas perdu leur temps au bourg de Ploudalmezeau. La veille même, pendant que l'on chantait vêpres, ils avaient pénétré jusqu'au pied de l'autel; ils en avaient arraché les deux prêtres non assermentés, Gourmelon et Causeur, qui officiaient, et, sous une grêle de pierres, avaient dégaîné et sabré l'assistance affolée. La fermentation était à son comble chez la population. De leur côté, les Bleus se gardaient bien des paysans aux longues braies qui se promenaient en

jouant du « bigniou » ou porteurs de « pen-bas » (gros gourdins), s'en allaient débitant sur le pouce des galettes de sarazin.

* * *

Le jour tombait. L'Angelus tintait mélancoliquement à travers l'espace. Aux derniers sons, l'éclatement d'une fusillade nourrie déchira l'air de ses crépitements répétés. Faible au début, la riposte ne tarda pas a s'accélérer. A entendre les cris de détresse et les rumeurs triomphantes qui emplissaient la lande, il était certain que les deux partis se heurtaient corps à corps. A une certaine heure, à suivre de l'œil le nuage d'épaisse fumée qui gagnait du terrain vers le bourg où l'incendie venait d'apparaître fulgurant, on devinait que les Blancs prenaient avantage sur les Bleus surpris. La nuit sombre avait tout enveloppé. L'Angélus changé en tocsin frappait furieusement à tous les échos. La lutte acharnée battait son plein; mais, d'aucun côté, pas un fuyard. Chacun sentait qu'il fallait vaincre ou périr. Les rues de Ploudalmezeau étaient en feu. A la tête des gars, on apercevait a cheval, impassible, le pistolet au poing, le chapeau noir marqué d'une croix blanche, un garde-chasse a sa gauche, un prêtre a sa droite, crucifix en mains, on apercevait une femme donnant ses ordres à un groupe serré d'assaillants qui l'entouraient comme des gardes du corps. Et, chemin faisant, les gars frappaient fort, frappaient toujours, comme dans la ballade de Cornouaille.

Mais au son du tocsin qui n'a cessé de gronder, voici des renforts de garde nationale qui accourent de Lannilis au secours des

troupes de la nation. La lutte recommence plus violente; alors, la face du combat ne tarde pas à changer. Les Blancs, d'abord réduits à la défensive, se sentent bientôt pris à revers et d'écharpe par deux pièces de campagne. La déroute commence. Le bruit se propage que les munitions font disette et que les faux sont fatiguées de faucher. Les vainqueurs de la première heure se voient forcés à la retraite. Les Bleus, qui ont repris une vigoureuse offensive, les poussent, sabres dans les reins, les délogent des mille replis de la lande et les acculent, épuisés en force comme en nombre, au château de Tremazan, leur dernier refuge.

Les quatre etages du donjon carré s'illuminent de poudre, et les quatre couleuvrines dont il est armé vomissent une grêle de mitraille. Mais la nuit est devenue si obscure que l'ennemi reste désormais invisible, défiant, dans un silence de mauvais augure, les coups mal ajustés. Peu à peu, le calme revient sur la lande, et les défenseurs du donjon n'entendent plus que le bruit des vagues déferlant sur les hautes assises du château-fort, bâti à pic du côte de la mer. L'agonie de la défense commençait.

* * *

Depuis trois longs jours les blancs sont bloqués par la famine. Toutes leurs sorties ont été repoussées par les Bleus solidement abrités derrière des monceaux de fascines, et par les salves des flûtes embossées hors la rade de Porsal. Le commissaire du district, préposé aux armées, a fait savoir depuis la veille aux rebelles que s'ils veulent se soumettre et déposer leurs armes, vie sauve leur sera octroyée, a condition que trois personnes, choisies volontairement parmi les chefs de l'insurrection, seront envoyées au tribunal révolutionnaire de Brest, c'est-a-dire à l'échafaud.

La résistance a succombé, le drapeau parlementaire vient d'être hissé au sommet du donjon dont les portes se sont ouvertes. Les conventionnels prennent position autour du château et forment la haie, a travers laquelle défilent les vaincus, haves, mornes et désarmés. Trois de leurs chefs, qui se sont désignés spontanément à la vindicte du vainqueur, attendent dans la salle basse du donjon la venue du commissaire national.

Les tambours battent aux champs. Le procureur-syndic, revêtu de l'écharpe aux trois couleurs, suivi de son greffier et d'un piquet de canonniers, accompagné du commissaire du district et du commandant des troupes, s'avance sur le pont-levis. Le cortège pénètre dans la grande salle où les trois prisonniers sont gardés à vue. Le public fait irruption sur les bas côtés.

L'interrogatoire sommaire commence. Le premier interrogé porte un costume de garde-chasse.

« Citoyen, vos noms, prénoms et profession ?

— Hervé Legludic, gabier à bord de la *Galatee*, au service seul du Roi, déserteur de la flotte républicaine, qui n'a qu'un regret, celui de ne pas vous avoir vu tous rôtir dans le dernier coup de chien ! »

Legludic est garrotté sur place.

Le second prévenu est un vénérable prêtre à cheveux blancs : il se nomme Jean Jezequel, natif et recteur non assermenté de la paroisse du Treshir. Le commandant, pris de compassion pour l'infortuné vieillard, rappelle au procureur-syndic, à haute voix, que la Convention accorde un pardon généreux à tout prêtre âgé de soixante-dix ans révolus. Le recteur se porte en avant et déclare, avec une fermeté dédaigneuse, qu'il n'a que soixante-neuf ans et onze mois, qu'il fera son devoir jusqu'au bout, et ne s'abaissera pas à un mensonge pour céder à un autre sa place de martyr pour la foi.

L'émotion du public redouble quand survient le tour d'interrogatoire du dernier chef des rebelles. C'est l'amazone au chapeau noir marqué d'une croix blanche, qu'elle porte aussi fièrement devant son juge que sous le feu de l'ennemi.

« Citoyenne, vos noms et prénoms ?

— Anne de Kerlaz, dernière du nom, de famille noble par tous ses aïeux, châtelaine du manoir de Treshir, l'unique et véritable chef de l'insurrection contre les plus odieux des bourreaux ! »

Après cette déclaration, dite d'un air glacial, l'intrépide jeune fille fixa hardiment son regard sur le commandant, qui avait failli tomber à la renverse en l'écoutant parler.

Le même soir, le donjon de Tremazan, bourré de fascines, était livré aux flammes, en châtiment de l'hospitalité accordée aux insurgés. A la lueur de son incendie, on embarquait les vaincus à bord des flûtes destinées à faire croisière en Manche contre les vaisseaux anglais, et les trois prisonniers, étroitement surveillés, prenaient la mer, à destination de Brest, sur une barque pontée, de réquisition, la *Diligente,* la même qui, six semaines auparavant, cruelle ironie du sort, emportait à la liberté les neuf députés girondins, traqués et fugitifs dans le Finistère, depuis Quimper jusqu'au bec d'Ambès.

* * *

La ville de Brest est en pleine terreur. L'église Saint-Louis est transformée en temple de la Raison. Les fédérés logent dans la chapelle des Carmes. La chapelle de la marine est consacrée aux séances du tribunal révolutionnaire. Les équipages des vaisseaux sur rade et les ouvriers de l'arsenal sont les maîtres du port. Un canot d'honneur attend, au bord de la Penfeld, l'arrivée du bourreau, invité à dîner à bord du vaisseau-amiral. La « sainte guillotine », suivant le rapport lu à la Convention, est en permanence sur la place de la « Liberté » (champ de bataille). C'est jour de grande fête, 30 vendémiaire (21 octobre) 1793. La nouvelle est arrivée, disent les affiches apposées rue de Siam, à la porte de la Société populaire, que Marie-Antoinette « a subi une justice trop tardive. » Les spectateurs sont partis en file de la Comédie, et réunis au pied de l'arbre de la Liberté, chantent la Carmagnole, « l'hymne chéri des vrais patriotes ». Salve de vingt-trois coups de canon et illuminations, sont suivies d'un grand bal public où les tricoteuses et les matelots font « florès ».

A l'autre extrémité de la ville, au bout du cours d'Ajot, d'où se découvre la plus belle rade du monde, s'élève le château. Ses hautes tours crénelées se découpent sur le noir horizon : l'aspect en est lugubre. Les « passez au large » des sentinelles, qui menacent de faire feu sur le passant inoffensif, indiquent suffisamment que c'est là la prison. Elle est en effet encombrée de parents d'émigrés, de nobles et de paysans déclarés suspects, de prêtres réfractaires et de prisonniers anglais. La grande chambre qui donne sur la rade, longue de vingt-deux metres sur onze de largeur, contient à elle seule cinquante-quatre détenus que l'accusateur public a déjà marqués au front. A droite du porche, défendu par une lourde grille de fer quadrillé, on entrevoit, à travers le premier vestibule, côté cour, un corps de garde : c'est la seule pièce encore éclairée. Sur une table bancale et huileuse, encombrée de verres pleins d'eau-de-vie, au milieu d'une buée épaisse, des gardes nationaux jouent aux cartes. Ils paraissent tous aussi gris que le guichetier, sauf un milicien à longue barbe, qui, tout en allumant sa pipe sur le seuil de la porte, semble observer et écouter tout ce qui se passe au dehors du poste. La ronde de nuit vient de rentrer avec ses falots. Profitant du brouhaha causé par les nouveaux venus, l'homme barbu a disparu, non sans avoir caché sous son vêtement une lanterne sourde.

* * *

Juste au-dessus du corps de garde où le tumulte a grandi, se trouve la cellule n° 45, dont la lucarne grillée prend jour sur la cour intérieure du château. Une jeune femme y est en prières, agenouillée dans l'obscurité sur la paille qui lui sert de lit. On a frappé un coup discret à sa porte. Elle se relève en sursaut, pendant que la porte s'ouvre et se referme sur un inconnu. Anne de Kerlaz et l'officier Bleu sont en présence et se sont vite reconnus.

« Que me voulez-vous, Monsieur, s'écria la jeune fille avec indignation.

— Vous sauver, Mademoiselle, d'une mort horrible. Il n'y a pas une minute à perdre. Tout est préparé pour votre fuite en lieu sûr. Je vous ai dû la vie ; je viens m'acquitter de ma dette. »

Après une seconde d'hésitation, la prisonnière répondit avec une certaine émotion : « Ce que vous faites là, même au péril de votre honneur, est brave, Monsieur, et Dieu vous en tiendra compte. Mais je ne saurais rien accepter d'un ennemi juré de tout ce que j'aime et je vénère. Rien de commun n'est possible entre nous. D'ailleurs, je veux mourir !

— Mademoiselle, ne désespérez pas un honnête homme qui est bien résolu à vous faire le sacrifice de son existence. Ce serait vous blesser que de parler à pareille heure du sentiment profond que j'ai gardé à la châtelaine du Treshir.

— N'allez pas plus loin, s'écria Anne, l'interrompant. Je suis la fiancée et la veuve du chevalier de Kerorven, dont vous et les vôtres avez jeté la tête au bourreau ! Un fleuve de sang nous sépare à jamais ! »

L'officier Bleu se jeta aux genoux de mademoiselle de Kerlaz, faisant appel à tous les sentiments qui devaient la rattacher à la vie; il lui apprit que le fidèle Legludic, audacieusement évadé, l'attendait sur le glacis. Prières, supplications, rien n'y fit.

Au moment de se séparer, Anne laissa tomber ces mots : « A vous seul je pardonnerai, à une condition, la promesse que vous arracherez mon voisin de captivité, le malheureux recteur du Treshir, à l'abominable supplice. Vous lui porterez mon dernier vœu, celui d'être ensevelie par ses mains à l'abbaye de Saint-Mathieu, et de recevoir de ses lèvres la dernière prière.

— Je vous le jure, répliqua l'officier, les yeux mouillés de larmes. »

Au moment où il allait franchir la porte, Anne lui tendit la main sur laquelle il s'inclina avec un long respect, empreint de désespoir ; puis elle lui jeta d'une voix presque défaillante cette dernière parole : « Je compte sur votre parole de soldat. »

* * *

Le lendemain, dès le point du jour, la place du Champ-de-Bataille était envahie par la populace. Là où s'élève aujourd'hui un gracieux kiosque musical, se dressait l'échafaud dont les bois rouges se dissimulaient mal sous le brouillard. On avait annoncé, dès la veille, une belle fournée. Donzé Verteuil, le pourvoyeur de gibet, avait, en effet, bien fait les choses. La charrette qui gravissait péniblement la montée de la rue de la Rampe était comble.

Prignot, ancien notaire, de Kerlean père et fils, le canonnier Hippolyte et la citoyenne Galabert, le charpentier Levée et le tailleur Roussel ouvrirent la marche funèbre, sans lasser les appétits sanguinaires et les lazzis de l'ignoble foule. Après les trois abbés Habasque, Peton et Brannelec, apparut Anne de Kerlaz, accompagnée de Bulot, prêtre assermenté dont elle repoussait dédaigneusement les exhortations. Les cris « à mort » redoublèrent au sein de la populace déjà ivre de sang.

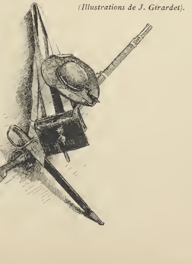
Arrivée sur la plate-forme, les mains liées derrière le dos, la noble fille s'agenouilla et pria. Au moment où elle se relevait insensible aux clameurs, pour se tourner vers la bascule, elle entendit une voix mâle, partie du fond de la foule, qu'elle eut vite reconnue et qui lui criait : « L'ami est sauvé. » Anne remercia l'officier Bleu d'une lente inclinaison de tête, en fermant les yeux avec un sourire ineffable : puis, le front haut, elle se livra à l'exécuteur.

Aussitôt le couteau tombé, le corps d'Anne, « qu'on ne laissa pas refroidir, » fut porté à l'amphithéâtre de dissection de l'hôpital de la marine.

Les dépouilles des deux fiancés, suppliciés sur la même place, resterent ainsi séparées jusque dans la mort. Aussi, lorsque le vent vient à gémir, la nuit, sur la grève de Saint-Mathieu, la légende du pays prétend que c'est l'âme plaintive d'Anne de Kerlaz qui plane sur le cloître de l'abbaye, aujourd'hui en ruines, où repose solitairement le corps du chevalier de Kerorven.

E. DE KÉRATRY.

(Illustrations de J. Girardet).



Zéphyrine

MONOLOGUE

Par PAUL POIRSON

Une chambre à coucher élégante à la campagne, grand lit avec rideaux. Sur la table, verre d'eau et fleur d'oranger. Cheminée, toilette avec glace, miroir à main et vaporisateur, lampe allumée avec abat-jour. Portes à droite, à gauche et au fond; fenêtre praticable; au lever du rideau, la scène est vide. Musique en sourdine pendant tout le temps de la scène première.

SCÈNE I

(*On entend frapper à la porte de droite, doucement d'abord, puis plus fort... puis une troisieme fois et la porte s'ouvre.*)

RAOUL. (*Il est en tenue de chambre fort elégante, chemise de soie*). *Il entre, un bougeoir à la main, inspecte la chambre d'un coup d'œil, n'y voit personne; son regard s'arrête sur le lit dont les rideaux sont à peu près fermés. Il s'en approche doucement, comme s'il avait peur de reveiller la personne qu'il croit y trouver. Il en ecarte les rideaux avec précaution et marque son desappointement de trouver le lit vide. Il va écouter à la porte de gauche et paraît rassuré. Il depose son bougeoir et tire de sa poche un portefeuille et des clés qu'il pose a côte du bougeoir, sur la toilette; il se regarde dans la glace, caresse et frise sa moustache qu'il doit avoir très longue. Il se parfume avec le vaporisateur.*

Il retourne au lit qu'il contemple d'un air vainqueur; l'arrange légèrement; il verse un verre d'eau sucrée avec beaucoup de fleur d'oranger; il va à la lampe, la baisse un peu, et la place de façon qu'elle laisse le lit dans la pénombre, en faisant tomber l'abat-jour de quelques centimètres, puis il va fermer hermetiquement les rideaux du lit; tout cela se fait de l'air satisfait et un peu febrile d'un nouveau marié impatient qui attend sa femme. On frappe à la porte du fond. Raoul y va.

VOIX AU DEHORS, ACCENT ANGLAIS. — C'est moi, Boby, le groom, monsieur le comte; je demande pardon à monsieur le comte de le déranger, mais Zéphyrine est très malade; elle a une attaque. (*Mouvement de Raoul.*) Une colique de tous les diables, et nous avons absolument besoin de monsieur le comte... (*Mouvement de Raoul indiquant qu'il ne peut pas se deranger.*) Si monsieur le comte pouvait venir... rien qu'un instant... rien qu'un instant! ..

(*Raoul va ecouter à la porte de gauche, puis il indique, par un mouvement, qu'il va revenir, et il sort vite par la porte du fond.*)

SCÈNE II

(*La scene reste vide un instant; on entend frapper doucement à la porte de gauche; silence; on frappe un peu plus fort; silence. On frappe de nouveau et la porte s'ouvre doucement donnant passage a Florentine.*

Elle est en toilette de nuit très élegante; peignoir brodé, petit bonnet, etc..., elle a un bougeoir à la main et elle entre avec une extrême timidite, les yeux baisses et l'air embarrassé d'une jeune fille qui pénetre pour la premiere fois dans la chambre nuptiale qu'elle croit deja occupee par son mari. Elle s'avance doucement, son bougeoir à la main, leve les yeux et regarde de tous les côtés; la musique de scene, qui a ete decrescendo depuis la sortie de Raoul, cesse completement.)

FLORENTINE. — Personne!... C'est bizarre!... Il m'avait semblé entendre du bruit. (*Elle depose son bougeoir sur la cheminee, après avoir souffle la bougie.*) J'aurais juré que Raoul... que mon mari était ici.

(*Elle va ecouter à la porte de droite.*)

Je n'entends rien. (*Elle se retourne.*) Personne! Eh bien! j'aime mieux cela! C'est drôle! mais j'ai une peur!... Dame!... se trouver toute seule... pour la première fois... la nuit... avec un jeune homme!... C'est mon mari, je le sais bien... mais depuis ce matin seulement... Et maman qui n'est pas là!... Qu'est-ce qui va m'arriver?... Maman m'a parlé d'abnégation, de sacrifice, de mystère, d'obéissance... elle avait l'air bien embarrassé maman!... Je n'ai rien compris!... sinon que ce devait être... terrible.

Oh! maman! maman! j'ai peur! (*Se roidissant.*) Allons! Madame! qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que nous ne sommes pas une femme mariee! Du courage! (*Au public.*) Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas? D'abord moi, je ne voulais pas quitter Paris; c'est lui qui a voulu venir passer sa lune de miel dans son château... dans notre château.

Enfin il est trop tard pour récriminer! Je suis mariée et bien mariée. Aujourd'hui a midi precis à Saint-Thomas-d'Aquin, monseigneur l'évêque *in partibus* de Tombouctou nous a bénis; il parait qu'il a été fort onctueux dans son petit discours, mais je n'ai rien entendu, j'étais si émue! Pas tant que maintenant, pourtant... Par exemple, ce que je me rappelle bien, c'est la sacristie! Non, je n'ai jamais été embrassee comme cela! Incalculable le nombre de levres, les unes seches, les autres humides, chaudes, froides, rouges, blanches, bleues, souriantes, pleurantes. minces,

épaisses, pincées, qui se sont collées sur mes pauvres joues, et Raoul, qui me regardait d'un air de détresse et qui avait l'air de se dire : Mais vous allez me les user, mes pauvres petites joues. et il n'en restera plus pour moi. Eh bien ! il en est resté tout de même. *(Confuse.)* En chemin de fer ! *(Au public.)* Oui, il m'a embrassée. Oh ! mais embrassée ! plus à lui tout seul que tous ceux de la sacristie. Après tout, c'est mon mari ! et il me semble qu'il a bien le droit... Du reste, il a tous les droits, il paraît !... même celui de se faire attendre... *(Elle regarde partout.)* car il ne vient pas vite !

(Elle va à la porte de droite écouter.)

Je n'entends rien, est-ce qu'il ne serait plus dans son cabinet de toilette ? *(Elle regarde sur la cheminée.)* Son portefeuille, ses clefs... il est venu ici *(elle voit le bougeoir éteint)*, son bougeoir... éteint... ce verre d'eau sucrée préparé...

(Un regard sur le lit dont les rideaux ont été hermétiquement fermés par Raoul. Elle fait un geste indiquant qu'elle croit son mari couché dans le lit.)

Ah !!! là ! *(Elle met un doigt sur ses lèvres et s'avance sur la pointe des pieds.)* Il est là ! chut ! *(Elle tousse légèrement et avec affectation.)* Hum ! hum ! *(Appelant à voix basse.)* Raoul ! Raoul ! Mon cher mari, c'est moi ! moi ! votre petite femme ! Raoul ! *(Avec un sentiment de désappointement.)* Mais il dort ! *(Étonnée.)* Ah ! *(Légère nuance de colère.)* Il dort ! *(Maternellement, voyant le verre d'eau sucrée préparé.)* Voyez donc ! Ce pauvre ami, il avait préparé son verre d'eau sucrée, il n'a pas eu seulement le temps de le prendre !... Il n'a peut-être pas mis de fleur d'oranger.

(Elle verse beaucoup de fleur d'oranger. Redescendant la scène.)

Eh bien ! et moi !... qu'est-ce que je vais devenir ? *(Remontant vers le lit et avec une certaine émotion.)* Ma foi ! je m'en vais le réveiller ! *(Hésitant.)* Oh ! non, je n'oserai jamais !... Et puis, il est peut-être bien fatigué, ce pauvre petit mari ! La journée a été dure, une journée de noce. *(Un soupir.)* Ah ! Et puis le voyage ! Trois grandes heures en chemin de fer ! Je sais bien qu'il ne s'y est pas ennuyé en chemin de fer ! *(Se tournant vers le lit.)* Non, Monsieur, on ne vous réveillera pas... Chut ! chut !

Ah ! si j'osais... *(Elle fait le geste d'ouvrir les rideaux.)* Sans le réveiller, je voudrais tant le voir !... Il est si beau mon petit mari !... Oui, il est beau ! très beau !... Il doit être si beau en dormant ! *(Très près du lit, hésitant.)* Non, décidément je n'ose pas... Il n'aurait qu'à se réveiller !... C'est dommage !... J'aurais tant voulu le voir. Seulement... le bout de sa moustache... *(Vivement et redescendant.)* Oh ! sa moustache !... *(Elle sourit. Avec enthousiasme.)* Elle est longue comme cela, sa moustache... *(Au public.)* C'est que vous ne savez pas ; c'est elle qui a tout fait. C'est cette bienheureuse moustache qui est cause du grave événement qui s'est accompli aujourd'hui en l'église Saint-Thomas-d'Aquin...

Comment cela ?... Oh ! c'est toute une histoire !...

(Regardant le lit.)

Il dort si bien, que j'ai le temps de la dire.

C'était, il y a trois mois environ, au bal chez les Fontbrun, ce fameux bal des habits de toutes les couleurs ! J'avais une adorable toilette rose, avec une masse de petits ruchés, et puis des petits plissés, et puis des petits bouillonnés... Mon oncle le général trouvait que j'avais l'air d'un bonbon. Le fait est que j'étais à croquer... *(Avec admiration.)* J'étais coiffée... à ravir... un peu ébouriffée... mais c'était d'un léger et d'un... flou, comme dit mon cousin le peintre ; Raoul, qui n'était alors pour moi que M. de Frécourt, vient m'inviter à danser. On jouait une polka ! *(Elle fredonne un air de polka : C'est le printemps.)* Ta la la la ! Ta la la la !... Je me la rappellerai toujours. *(Reprenant.)* Nous nous mîmes à bostoner. Tout à coup, je sens là, sur la joue, un léger chatouillement. . C'était là... là dans le petit coin de la bouche... *(Elle indique la place avec son doigt.)* Allons bon ! me dis-je, me voilà décoiffée ! C'est une mèche de mes blonds cheveux qui vagabonde ; ça me chatouillait !..... *(Énervée.)* ça me chatouillait. Et la polka qui continuait. *(Elle fredonne.)* Ta la la la ! Ta la la la ! Pas moyen de s'arrêter. Alors, j'ai une idée, une brillante idée : Je fais un mouvement... comme cela... *(Elle indique le mouvement.)* Et je saisis à belles dents ce qui me chatouillait, sans interrompre la danse. *(Elle fredonne, les dents serrées.)* Ta la la la ! Ta la la la ! Tout à coup l'orchestre s'arrête, mon danseur, se séparant brusquement de moi, pousse un cri de douleur, et je sens là *(elle indique sa bouche)* une secousse terrible... Ce que j'avais pris pour une mèche folle, dérangée de ma coiffure, c'était le bout de la très longue moustache de Raoul ! J'avais mordu à belles dents la moustache d'un jeune homme que je connaissais à peine ! Que voulez-vous, j'étais compromise ! *(Gaiement.)* Et il n'y a pas eu à dire, il a fallu épouser le propriétaire de ces moustaches.

(Se tournant vers le lit.)

Mais je me vengerai ! Oh ! chères petites moustaches, vous en verrez de cruelles *(elle fait le geste de mordre)*, maintenant que cela m'est permis. *(Après un temps.)* Cela ne fait rien ! Ce n'est pas ainsi que je me figurais mon premier tête-à-tête avec mon mari ! Des idées de petites filles probablement. *(Elle va à la glace et se fait de petites mines.)* Vous êtes pourtant bien gentille, petite, dans votre jolie toilette blanche. Et cette coiffure *(elle prend la glace à main et se regarde de profil et par derrière)*, est-ce assez réussi ?... Très bien ! mignonne ! Et ce Monsieur qui dort au lieu de regarder tout cela.

(Elle pousse un cri en se retournant du côté du lit qu'elle a cru voir remuer dans la glace. Elle a immédiatement reposé le miroir à main.)

Ah ! les rideaux ont remué... Non ! C'est une fausse peur... Monsieur dort... et quel sommeil calme et tranquille. Un enfant... ce n'est pas comme petit père... *(Elle ronfle légèrement.)* Cela doit être bien gênant quelquefois... Quel calme ! Quelle tranquillité ! Tout repose dans le château !

(Elle va à la fenêtre.)

Il est très beau le château de mon Raoul ; un peu délabré, et puis il y a des bêtes, j'ai vu dans mon cabinet de toilette une grosse... grosse araignée... qui m'a fait une peur... et puis j'ai entendu un petit crri crri... pourvu que ce ne soit pas une souris, les souris... *(Avec un geste d'effroi.)* c'est mortel !... Il me semble que je l'entends encore... là... non ! non !... Oh ! ces vieux châteaux !... Mais celui-ci, nous allons le réparer.

(Se tournant vers le lit.)

Oui, Monsieur ! nous ferons des réparations !... D'abord, vous me l'avez dit, vous ferez tout ce que je voudrai ; et j'ai tant de choses à lui demander ! Maman prétend que dans les premiers moments on obtient tout ce qu'on veut de son mari... D'abord, Monsieur, plus de club ! Vous donnerez votre démission de tous vos cercles... excepté du Mirliton... Dans celui-là ils sont gentils... on y reçoit les dames !... Pourtant quand j'étais demoiselle, mon frère Georges n'a jamais voulu m'y conduire ; il paraît que quelquefois on y joue. . des choses !... Maintenant j'irai... *(Au lit.)* N'est-ce pas, Monsieur ? Et puis j'irai aussi au Palais-Royal !. . *(Au lit.)* N'est-ce pas, Monsieur ?... Et puis au bal de l'Opéra... et puis, au café-concert ! *(Au lit.)* Vous dites ?... Non... Oh ! mais si !... Ma cousine Berthe, qui s'est mariée l'an passé, y a été... Vous voyez bien ! Et puis vous savez, petit mari, deux cigares seulement... *(Elle fait le geste avec ses deux doigts.)* Deux cigares par jour... Tout cela est d'accord : le Mirliton, le Palais-Royal, le bal de l'Opéra, le café-concert ! et les deux cigares, n'est-ce pas ? Et ne venez pas après me dire que cela n'a pas été convenu... Il y a des témoins... *(Elle désigne le public. Sérieuse.)* Mais

je ris là ! et ma position commence à devenir embarrassante... Mais non, cela ne se passera pas ainsi... (*Résolument.*) Je vais le réveiller.

(*Elle marche bravement vers le lit.*)

Non, je n'ose pas... pas encore !... et puis, il va peut-être se réveiller tout seul dans un instant... Attendons un peu, cinq minutes... Tiens, je vais compter jusqu'à cent, et s'il n'est pas réveillé... ma foi !... (*Elle s'assied.*) Commençons. (*Vite d'abord.*)

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 (*Ralentissant.*), 12, 13, 14, 15, 16. Cela ne fait rien ! Je n'aurais jamais pensé qu'une premiere nuit de noces... (*Vite.*) 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23 (*Ralentissant.*), 24, 25, 26, 27, 28, 29... Monsieur dormant bien chaudement et confortablement, et moi là, dans ce fauteuil, au froid... (*Impatientee.*) car il fait froid, et je suis bien légèrement vêtue. (*Reprenant.*) Voyons, où en étais-je... 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10... J'ai très froid... 11, 12, 13, 14, 15, 16, et le feu qui s'éteint, 17, 18, 19, 20... Je peux au moins le rallumer. (*Elle va à la cheminée.*) 21, 22, 23. (*Elle prend les pincettes et fait un grand bruit en les laissant tomber sur la pelle, elle pousse un petit cri et regarde le lit.*) Il n'est pas reveillé... (*Nerveuse.*) Ah ! il a le sommeil dur ! (*Elle fait encore un peu de bruit avec les pincettes en les faisant résonner à chaque chiffre qu'elle compte.*) Qu'est-ce que je fais ! Ah ! voilà ! 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10... (*Elle regarde sur la cheminée.*) Ah ! tiens !... son portefeuille... (*Elle le regarde sans y toucher.*) Qu'est-ce qui passe là ? un papier... (*Elle lit.*) « Des nouvelles de Zéphyrine ». Un nom de femme ! Oh ! non !... c'est indiscret ce que je fais la... (*Elle regarde le lit.*) Et puis il pourrait me voir !... 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18. (*Elle regarde encore la lettre.*) Je n'y touche pas du reste... je regarde seulement... et s'il l'a laissée ouverte, c'est qu'il n'y a rien de caché !... Oh ! non ! non !... 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10... Qu'est-ce que ça peut bien être que mademoiselle Zéphyrine ?... 11, 12, 13, 14... (*Elle regarde.*) Du reste, on ne peut rien lire ; la lettre est pliée, il faudrait y toucher... et jamais ! jamais !... On ne voit que des mots sans suite...

(*Lisant.*)

« Des nouvelles de Zéphyrine qui est bien la plus jolie... » Ah ! la feuille est retournée... « l'œil des plus vifs, la bouche fine... Quant à ses jambes... » La feuille est retournée ! Comment ! « Quant à ses jambes... » — Ah ! mais il est très inconvenant... « Quant à ses jambes... » Qu'est-ce qui peut parler comme cela de mademoiselle Zéphyrine !... Au fait, cela ne me regarde pas... Où en étais-je ?... (*Avec les pincettes et en accentuant comme plus haut.*) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10...

(*Tout à coup elle pousse un grand cri, en désignant un coin de la chambre où elle voit une souris qui passe ; elle a les pincettes à la main.*)

Là !... là !... une souris... Maman ! maman !... (*Elle monte sur une chaise.*) Oh ! la vilaine bête... Raoul ! Raoul ! Mon ami !... Au secours !... La souris !... Ah ! ma foi tant pis ! (*Elle avance le bras et, avec les pincettes, elle ouvre les rideaux du lit qui, naturellement, est vide.*) Personne ! Raoul ! Raoul !... Il n'est pas là... (*Dans la plus grande agitation.*) Et pas de sonnette... Oh ! ces vieux châteaux... Qu'est-ce que je vais devenir ?... Où est mon mari ? Je ne peux par rester comme cela... Et ma femme de chambre... Julie !... Julie !... Et la souris !... (*Elle regarde.*) Elle n'y est plus... Je n'ose pas descendre... et pourtant ! mon mari, il me le faut !... (*Elle descend avec des petits gestes peureux, traverse la chambre en courant, va à la porte de droite.*) Raoul ! Raoul ! (*Elle ouvre la porte.*) Personne ! Où est-il ? Je meurs d'inquiétude. (*Elle retraverse la chambre et va à la porte de gauche qu'elle ouvre.*) Julie ! Julie ! Personne ! (*Elle va à la fenêtre qu'elle ouvre.*) Ah ! quelqu'un ! (*Elle appelle.*) Eh ! eh ! mon ami !

La voix du groom au dehors, par la fenêtre. — Madame la comtesse m'appelle ?

Florentine. — Savez-vous où est Monsieur le comte ?

La voix. — Oui, Madame la comtesse, il est en train de soigner Zéphyrine qui est bien malade.

Florentine. — Zephyrine ! Zephyrine ! cette si jolie personne dont il est question dans cette lettre... (*Elle va à la cheminée.*) Ah ! mais non ! cela n'est pas possible ! Cependant j'ai bien lu... « Des nouvelles de Zéphyrine qui est bien la plus jolie... » C'est écrit... et c'est pour cette Zéphyrine que M. de Frécourt me délaisse ! Déjà !... Ah ! Raoul !... (*Fermement.*) Ah ! mais je veux voir ! (*Elle prend la lettre.*) « De Zephyrine qui est bien la plus jolie bête que l'on puisse voir. » La plus jolie bête... « Cette jument a l'œil des plus vifs... » (*Riant.*) Ah ! quelle peur j'ai eue ! Et moi qui ne savais pas si j'étais jalouse ! Je suis fixée maintenant ! Mais au fait... c'est une jument, je le veux bien, mais c'est pour cette bête qu'il me laisse là toute seule depuis une heure... Oh ! cela ne se passera pas ainsi, je veux me venger...

(*Elle va aux portes pousser les verroux.*)

Maintenant, Monsieur mon mari, à votre tour d'avoir froid, à votre tour d'attendre... Puisque vous preférez votre jument à votre femme, votre écurie à sa chambre, grand bien vous fasse, mon cher mari. (*Elle ouvre le rideau et fait mine de se coucher ; elle boit le verre d'eau sucrée avec une petite grimace.*) Ah ! il y a trop de fleur d'oranger... (*Gracieusement et ironiquement à son mari.*) Bonsoir, petit mari...

(*On entend frapper à la porte de droite.*)

Le voila... (*Elle va à la porte.*) Ne prenez pas la peine... mon ami, j'ai mis le verrou... (*La porte s'ébranle.*) Non, c'est inutile (*avec depit*), Zéphyrine a besoin de vous, allez prodiguer vos soins à votre jument... (*Ecoutant.*) Vous dites : Ce n'est pas votre jument... Zéphyrine n'est pas à vous, mais à moi... Elle m'était destinée, et c'est pour cela que vous la soigniez si bien... (*Au public.*) Ma foi cela me désarme ! (*A la porte.*) Eh bien, voyons, j'ai pitié de vous, je vais vous ouvrir. (*La porte remue.*) Attendez un instant ! Une seconde et je suis à vous, mon cher mari.

(*Au public, en regardant la porte.*)

Ce soir, en voyant mon emoi,
Mesdames, ayez souvenance.
Qu'en pareil soir, pas plus que moi
Vous n'aviez beaucoup de vaillance !
Prenez pitié de ma frayeur.
Accordez-moi votre suffrage !
Et des bravos le bruit flatteur
Saura me donner du courage !

(*Illustrations de F. de Myrbach*). PAUL POIRSON.

HYDROTHÉRAPIE CHEZ SOI

Récompenses aux Expositions

1839, 42, 54, 55, 62, 72, 78, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 1888

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Appareils pour douches en pluie, en lames, en cercles, locales, verticales, vaginales, etc.

APPAREILS POUR BAINS DE VAPEUR SECHE ET HUMIDE, TÉRÉBENTHINÉS AU PIN MUGHO
Appareils pour chauffage de bains, baignoires, bains de siège et bidets à effet d'eau

WALTER LÉCUYER

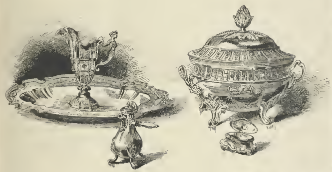
138, rue Montmartre, PARIS

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

BOIN-TABURET

ORFÈVRE

3, Rue Pasquier
PARIS



LITS, FAUTEUILS, VOITURES & APPAREILS MÉCANIQUES

Pour Malades et Blessés

Chaise à porteur dans laquelle le général Faidherbe se faisait conduire à la Chambre des députés

Fauteuil roulant dans lequel le général Faidherbe se promenait dans le Palais de la Légion d'honneur

DUPONT, *fabricant S. G. D. G. fournisseur des hôpitaux* 10, rue Hautefeuille.

Femmes

F. PINET

Chevalier de la Légion d'Honneur

PARIS — **44, rue de Paradis, 44** — PARIS
TÉLÉPHONE — TÉLÉPHONE

MAISON FONDÉE EN 1855

MARQUES DE FABRIQUE

COUSU A LA MAIN

EXIGER
cette disposition des marques.
Le nom **F. PINET**
est imprimé avec la pointure dans
le haut des tiges.

COUSU A LA MACHINE

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

Les personnes qui ne trouvent pas les chaussures **F. PINET** *dans la ville qu'elles habitent peuvent s'adresser directement à la maison de Paris.*

Envoi franco du Catalogue sur demande.

Hommes

TRAINS DE LUXE
(En hiver) Nice-Express — Calais-Rome-Express.
(En hiver) Méditerranée-Express.
Péninsulaire-Express.

C^IE INT^LE DES WAGONS-LITS

" Sleeping-Cars " — " Dining-Cars "

TRAINS DE LUXE
Club-Train — Orient-Express
Sud-Express.
(En été) Suisse-Express — Pyrénées-Express.

Billets de Chemins de fer et de Bateaux — 3, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS — *Enregistrement des bagages, etc., etc.*

JAMBONS
COLEMAN

MARQUE « GENUINE »

3
GRANDS DIPLOMES
D'HONNEUR

4
MÉDAILLES
D'OR

EXIGER LA MARQUE « **GENUINE** »

PARFUMERIE DES ORKIDÉES

LENTHÉRIC

245, Rue Saint-Honoré

La brochure : **Conseils de Beauté** *est envoyée à toute personne qui en fait la demande*

1. Commencement de la coiffure.

On fait une raie tout autour de la tete; ramener la moitie des cheveux en avant et maintenir les autres dans un chignon.

2. Pose des wavers et mouillage des cheveux à l'eau du waver.

Séparer les cheveux en meche de 10 centimètres à la base et les tourner autour de l'epingle waver apres les avoir mouillés de l'eau du waver

5. La coiffure terminée et accessoires.

NOTA. — *Tous les cheveux doivent alors être réunis et rejetés en arrière avec un peigne à larges dents.*

Former le chignon grec et le surmonter d'une epingle haute dans le genre de celle qui figure dans le dessin ci-dessus.

La merveilleuse invention due à Lenthéric coûte : *La boite de 5 wavers :* **12 fr. 50**

Le flacon d'eau du waver servant à faire onduler les cheveux : **6 fr.**

3. Les wavers posés.

Aspect de la tête une fois la pose des wavers terminée

4. Vue des ondulations terminées.

Apres la complete sécheresse des cheveux, les enlever soigneusement des wavers

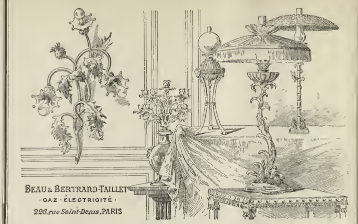
La "*Phosphatine Falières*" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

FACILITE LA DENTITION, ASSURE LA BONNE FORMATION DES OS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Lenthéric 245, rue St-Honoré.

LA COIFFURE AUX WAVERS et ses accessoires.



Leoty

Pihan

4, Faubourg Saint-Honoré.

LES BOITES POUR BAPTÊMES

Ce qui ne se fait plus : LES DRAGÉES

Ce qui se fait : LES BONBONS EN CHOCOLAT PIHAN

MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

La plus Grande Manufacture de Voitures

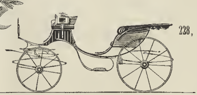
(Ancienne Maison Ad. SAMUEL)

LA CARROSSERIE INDUSTRIELLE

BUREAUX & MAGASINS

228, rue du Faubourg-Saint Martin

PARIS



Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE) Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, *à Paris*

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LA SEULE VÉRITABLE EAU DE BOTOT

17, rue de la Paix.

ENCRES DE CH. LORILLEUX ET Cie. 1re MARQUE Delion 1re MARQUE PAPETERIES DU MARAIS.

PASSAGE JOUFFROY PARIS

Neuvième Année. Deuxième série. — N° 15.

FIGARO ILLUSTRÉ

Juin 1891

LE THÉATRE DE MARIE-ANTOINETTE AU PETIT TRIANON

M. Delaunay récitant « A Trianon », poésie de M. Jules Claretie.

(Dessin de F. de Myrbach).

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Polichinelle et l'Aubergiste, par J.-G. Vibert.

La Fête du Patron, par Victor Gilbert.

Le Théâtre de Marie-Antoinette au Petit-Trianon, par T. G. Dessin de F. de Myrbach.

Le Mois parisien, par La Grand'ville.

La Vache noire dans la prairie, par Van Marcke.

La Mode, par Claire de Chancenay.

Les Livres, par R. M.

Edward Spell, par Lydie Paschkoff. Illustrations en couleurs de Albert Lynch.

Acquittée ! roman par Fortuné du Boisgobey (quatrième et dernière partie). Illustrations en couleurs de F. de Myrbach.

Urbain l'Invincible, par Paul Foucher. Reproduction de clichés de Paul Nadar.

Le Crack, par Paul Devaux. Illustrations de Courboin.

Couverture : *L'Ouverture de la Pêche,* par G. Clairin.

Le Mois Parisien

Les Salons de peinture. — Conseils aux gens épuisés. — Les professions libérales. — Tout le monde peintre ! — Figaro-Salon. — Tout-Paris à l'huile. — Le maréchal de Moltke. — J.-J. Weiss. — Les chefs-d'œuvre de Van Marcke.

C'est une grosse affaire que les Salons de peinture. Que de mouvement ils créent dans une ville comme Paris ! Ils remuent tout un monde d'idées, déplacent et passionnent les foules, activent le commerce, agissent sur le goût et sur la mode. Aussi ne faut-il pas se montrer pessimiste et se plaindre de la place que prennent les peintres dans les préoccupations publiques.

Comme la musique, la peinture est un art qui adoucit généralement les mœurs.

Les jolies personnes, sans voile et sans détours, qui nous font admirer dans nos toiles de maîtres leurs convexités et leurs concavités, donnent rarement lieu à des émeutes et leur agréable aspect n'est pas sans exercer quelque influence sur la repopulation de notre beau pays. Les gens épuisés ont le choix entre deux médications : contempler le sérail de Balthazar dans le tableau de Rochegrosse ou se faire inoculer avec de l'extrait de cochon d'Inde. Il est rare que la première de ces deux médications ne leur semble pas plus suave.

Néanmoins, on peut trouver que le nombre des peintres devient alarmant. Il n'est personne aujourd'hui qui ne veuille avoir une profession dite libérale.

Des concierges se disent sportsmen, musiciens ou journalistes.

Ils sont sportsmen dès qu'ils ont parié trois francs sur un cheval quelconque, musiciens dès qu'ils accompagnent leur fille jusqu'au Conservatoire, journalistes dès qu'ils ont envoyé à un canard quelconque le compte rendu d'un feu de cheminée ou une annonce pour demander une place de valet de chambre.

S'il leur arrive de marquer d'un doigt poussiéreux le coin d'une lettre destinée à un locataire, ils s'écrient immédiatement : « Et moi aussi, je suis peintre ! »

Très fier, l'artiste improvisé couvre de taches, avec son balai trempé dans la boîte aux ordures, des draps de lit qu'il tend ensuite sur châssis et qu'il envoie au Salon sous divers titres : *Une Tempête aux îles Baléares, Portrait de mon Petit dernier, Un dessert sous Louis XIII,* etc.

Bien entendu, ces toiles sont refusées. Alors le concierge, furieux, passe à l'état d'incompris et se suicide en maudissant la société et en se gorgeant du vin fin des locataires. La voilà bien, l'injustice sociale !

⁂

Tout le monde est peintre, c'est certain ; mais, afin que nul n'en ignore, il conviendrait de rendre un décret ainsi conçu :

Article premier. — Dès le jour qui l'aura vu naître, tout Français est promu à la dignité de peintre.

Article 2. — Les peintres au-dessous de deux ans seront classés par écoles, par un jury de nourrices, d'après l'examen de leurs langes, examen qui permettra d'apprécier leurs plus ou moins de dispositions à marcher sur les traces de Rembrandt.

Article 3. — Pour stimuler ces dispositions, tous les biberons seront désormais baptisés *Biberon Paul Robert,* et auront la forme d'un tube dans lequel le lait figurera sous l'étiquette : *Blanc d'argent.*

Article 4. — Dans les écoles et autres établissements d'enseignement, les écoliers renverseront leurs encriers sur leurs cahiers au début de chaque classe. Ils chercheront à tirer parti de ces taches et à les transformer en eaux-fortes qu'ils intituleront : *Le Soleil de minuit au pôle arctique* ou *La Traite des Nègres sur la côte de Zanzibar.*

Article 5. — Seront condamnés à mort et passés par les armes :

1° Les Français qui hésiteraient à déclarer que leurs peintures sont supérieures à la *Joconde ;*

2° Ceux qui ne croiraient pas fermement mériter la médaille d'honneur au futur Salon.

Ce décret n'est qu'un projet. Nous le soumettrons modestement au ministre des Beaux-Arts, qui ne peut manquer de le compléter et de l'améliorer. L'armée, par exemple, serait munie de pinceaux imbibés des couleurs les plus vénéneuses et barbouillerait quiconque tenterait de violer le territoire national, qui serait délimité par des poteaux sur lesquels on lirait : *Prenez garde à la peinture.*

⁂

Ces grandes réformes ne sont pas, je le reconnais, sur le point d'être accomplies.

En attendant, nos groupes picturaux ont dépensé des sommes folles pour embellir le Palais de l'Industrie et le Champs de Mars.

Cinquante mille francs au moins ont été dépensés aux Champs-Élysées, cent vingt mille au Palais des Beaux-Arts, soit près de deux cent mille francs. C'est un joli denier.

M. Pretet, l'inspecteur des Beaux-Arts, chargé du placement des tableaux acceptés par le jury d'examen, a pu opérer dans des milieux favorables aux arrangements les plus flatteurs pour l'œil.

Aussi, les journées de vernissage ont-elles arraché aux multitudes, d'ailleurs écrasées et foulées aux pieds, des cris d'admiration.

Mon rôle n'est pas de parler ici des œuvres exposées. C'est l'affaire du *Figaro-Salon,* où Albert Wolff s'acquitte de cette tâche avec la maestria dont il est coutumier.

Le *Figaro-Salon* en est déjà à sa septième année d'existence et il a vu croître sans cesse son succès auprès des artistes et du public.

On a dit avec raison que MM. Boussod et Valadon apportaient à cette publication — comme à celle du *Figaro Illustré* — une sûreté de goût qui excite l'admiration des plus difficiles.

Les procédés de gravure de la maison Goupil ont d'ailleurs acquis, sous la direction de M. Manzi, une incomparable perfection.

Le *Figaro-Salon* a six fascicules, dont trois consacrés au Salon des Champs-Élysées et trois au Champs de Mars.

Ces six fascicules forment un album charmant, d'une haute valeur artistique et digne d'être feuilleté par des doigts de duchesse.

⁂

Les deux Salons de cette année abondent en portraits des notoriétés de la politique, de la diplomatie, de la littérature ou du théâtre.

Aux Champs-Élysées, on a admiré le mignon portrait de mademoiselle Brandès, par Chartran. Voici Marais dans son rôle de *Thermidor,* voici Paul Mounet, Jean Coquelin, Got, Delaunay, Dupont-Vernon, Fugère, mademoiselle Deschamps, mademoiselle Eames, mademoiselle Invernizzi, Sarah-Bernhardt, peinte par elle-même, et le buste d'Yvette Guilbert.

Voici le portrait de madame Carnot, celui de M. Constans, celui de M. Corbon, qui vient de mourir (il n'est pas mort de ça) ; ceux de MM. Jules Simon, Le Royer, Magen, sénateurs, Peytral, Déroulède, Windhorst, Patenôtre, du premier président Larombière, du baron de Morenheim, etc.

Au Champ de Mars, portraits de Coquelin père et fils, par Friant ; de Gounod et de René Billote, par Carolus Duran ; d'Alphonse Daudet et de sa fille, de Paul Verlaine et de Berton, par Carrière ; de Coquelin cadet, par Muenier ; deux portraits de Maurice Barrès, l'un par Blanche, l'autre par Rondel ; Josephin Peladan, le fameux Sar, par Desmoulins ; Prevost, par Gervex ; Henry Maret, par Lebayle ; Tirard et l'amiral Krantz, par Roll ; Spuller, par Zorn ; Paul Ollendorf, par Weertz ; le baron Franchetti, par Courtois ; Ernest Renan, par Ary Renan, son fils ; Arthur Meyer, par Rondel ; monseigneur Foulon, archevêque de Lyon, par Duez, etc...

Et que de beaux ou curieux portraits de femmes : madame Gauthereau, par Courtois ; madame Abel Hermant, madame Blanche, madame Reichemberg, par Blanche ; madame Guillaume Dubufe, par Boldini ; madame de Loqueyssie, par Paul Robert ; mademoiselle Sanderson, par mademoiselle Lee Robbins ; mademoiselle Yvette Guilhert, par M. Dinaumare, etc.

Dans la section de sculpture, le buste d'Albert Wolff, par Dalou ; celui de Puvis de Chavannes, par Rodin ; celui de M. Alphand, par madame Coutant ; Coquelin cadet, par Bourdelle, et un groupe de médaillons de Théodore de Banville, Catulle Mendès, Rodolphe Darzens, Henri Ceard, Lucien Descaves, Paul Alexis, Jules Ancey, par Charpentier.

Ce n'est pas tout ; mais on me pardonnera plus facilement d'en passer beaucoup que quelques-uns. D'ailleurs, il faut savoir se borner et ne pas confondre le *Bottin* avec la littérature.

⁂

Le maréchal de Moltke vient de mourir à quatre-vingt-onze ans, au sortir d'une partie de whist. En apprenant sa mort, l'empereur Guillaume, qui se trouvait au château de la Wartburg, a télégraphié : « Je viens de perdre une armée ! » Le vieux maréchal, stratège admirable, semblait en effet synthétiser l'armée allemande.

Il avait débuté dans la vie militaire au service du Danemarck. En 1822, il passa au service de la Prusse comme sous-lieutenant.

C'était un bureaucrate de génie, préparant les guerres futures du fond de son cabinet, ayant dans ses cartons les plans de campagne de l'avenir, ceux qui ont amené Sadowa, puis Sedan, et avec lesquels nous aurons peut-être à compter un jour.

Pendant des années on le crut poitrinaire, et cet aspect souffreteux de long dadais monté en graine lui fit manquer un mariage avec la fille du général de Bulow. Il épousa plus tard mademoiselle de Burt.

Ce grand massacreur d'armées avait les goûts les plus simples. Dans sa propriété de Kreisau, vêtu comme un vieux jardinier, il jouait parfois au crocket et aux quilles avec ses petits-neveux. C'est dans le

parc de cette propriété qu'on l'a enterré auprès de sa femme, qu'il avait aimée autant qu'il était capable d'aimer. On pourrait en effet appliquer à de Moltke ces vers que le poète appliquait à Napoléon :

Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure ;
Sans haine et sans amour tu vecus pour penser ;
Comme l'aigle, planant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour dominer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

☙

Autre disparu : Jean-Jacques Weiss, qui signait J.-J. Weiss. Il est mort au palais de Fontainebleau, dont il était bibliothécaire depuis le mois d'août 1885, c'est-à-dire depuis l'epoque où, se sentant fatigué et souffrant, il avait cédé son feuilleton des *Débats* à Jules Lemaître.

Ancien normalien de la bonne époque des Taine, des About et des Sarcey, J.-J. Weiss commença par végéter comme professeur en province. Fatigué de cette vie d'obscurité, il brisa ce cadre trop étroit pour sa haute intelligence, débuta au *Journal des Débats*, passa au *Courrier Français* où il fit campagne avec Prévost-Paradol, puis au *Journal de Paris* avec Édouard Hervé.

Libéral, il fut un de ceux qui donnèrent à Napoléon III l'idée tardive de fonder « l'Empire libéral ».

D'abord très ardent monarchiste au début du régime républicain, il se rallia peu à peu au gouvernement légal, fit la guerre au régime du 16 mai, défendit Gambetta et accepta de lui un siège au conseil d'État.

Révoqué en 1879, il rentra dans le journalisme, y retrouva ses succès passés, mais le quitta, comme je l'ai dit, pour cause de santé.

Il est mort tranquillement dans sa sinécure de Fontainebleau où, de temps en temps, un reporter lui rappelait sa notoriété d'autrefois en allant lui extirper une interview.

LA VACHE NOIRE DANS LA PRAIRIE (*effet d'orage*) PAR VAN MARCKE

☙

Une vente intéressante a eu lieu ce mois-ci à l'Hôtel Drouot : celle du peintre Émile Van Marcke, un des meilleurs élèves de Troyon, et dont les toiles ne sont pas loin d'acquérir des prix fabuleux.

Il débuta au Salon de 1857 par un tableau à propos duquel on ne pourrait pas l'accuser d'idealisme : *L'arrosage au purin, prairies normandes.* Il avait alors trente ans et il était déjà en pleine possession de son talent. Son envoi ne fut pas récompensé, mais il fut très remarqué.

Depuis, Émile Van Marcke a exposé à peu près tous les ans. Il excellait à peindre les animaux de ferme dans le milieu où ils vivent.

On croit respirer, devant ses œuvres, la fraîche senteur de la terre et de l'herbe épaisse.

Qu'il peigne les étangs des Landes ou les abreuvoirs bretons, les pâturages au bord de la mer ou les pâturages sous bois, les herbages où les vaches luisantes semblent rêver ou les troupeaux de moutons dispersés dans les vastes prés, il fait preuve d'un sentiment profond de la vie. Rien de plus séduisant que les magnifiques esquisses exposées en ce moment, dans leur succursale du boulevard Montmartre, chez les éditeurs du *Figaro illustré*, qui s'en sont rendus acquéreurs. Il y a là des chefs-d'œuvre que les musées de l'Europe se disputeront.

Nous donnons, plus haut, le fac-simile d'une de ces toiles, qui valent celles de Troyon. L'élève a égalé le Maître sans le copier ; car son vrai Maître fut la nature, et il a mis dans ses peintures des qualités très personnelles une originalité des plus rares.

LA GRAND'VILLE.

LE
Théâtre de Marie-Antoinette
AU PETIT TRIANON

Notre collaborateur et ami Philippe Gille donnait, il y a quinze jours, dans le *Figaro*, le programme des élégances et des curiosités de la fête de Trianon; il racontait comment, pour assurer le succes de la souscription au monument du sculpteur Houdon, le Comité diecteur avait imaginé d'exhumer pour quelques heures, de sa poussière et de son obscurité, la charmante salle que Marie-Antoinette s'était fait construire au Petit-Trianon, pour satisfaire à son goût du théâtre.

Les chroniques de ces jours derniers ont décrit par le menu cette représentation unique, si suggestive par tous les souvenirs et tous les attendrissements qu'elle évoque. Nous n'avons pas à y revenir. Mais nos lecteurs nous sauront gré de compléter ces récits, par une reproduction due au crayon d'un artiste aimé, de cette délicate et ravissante bonbonniere : personne, pour ainsi dire, ne la connaissait avant cette representation et le nombre si restreint des élus qui y ont assisté, laisse a notre reproduction toute la saveur de l'inédit.

La salle est restée, à bien peu de chose près, telle qu'elle était en 1785, époque où eut lieu la dernière representation sur le Theâtre de la Reine. Les décors dans lesquels a joué Marie-Antoinette se trouvent encore plantés sur la scène, portant, inscrite au dos, de la main des machinistes de l'epoque, l'indication des pièces auxquelles ils sont destinés, indications émaillées de fautes d'orthographe tout à fait documentaires.

La décoration de la salle n'est point cependant, aujourd'hui, ce qu'elle était il y a cent ans, ainsi qu'en témoigne la description suivante que j'emprunte au livre de M. P. de Nolhac : *Marie-Antoinette :*

« Quelle jolie salle que celle de Marie-Antoinette, en son éclat neuf et pimpant comme une toilette de bal du XVIIIe siècle ! Elle est bleu et or. Les fonds sont tendus de moire bleue et un velours de même couleur revêt les sièges, les appuis des loges et des galeries. Les balustres du grand balcon et les boiseries de l'orchestre sont peints en brèche violette, et l'ébrasement de la scène en marbre blanc veiné. Tout le reste, moulures, figures et ornements en saillie, apporte les tons joyeux de l'or jaune ou de l'or vert. On a multiplié les sculptures ; elles ne sont qu'en pâte de carton, mais la vulgarité de la matière n'enlève rien à l'elégance de l'exécution. »

Comme on le voit, des tentures rouges ont remplacé le bleu : c'est sous le règne de Louis-Philippe qu'a éte opérée cette substitution. Mais il eût été trop coûteux de rendre à la salle sa gracieuse toilette d'autrefois. Telle qu'elle est cependant, aujourd'hui, et avec le mouvement, la lumière, les toilettes, la salle donne très suffisamment l'illusion de l'époque disparue, et, en fermant à demi les yeux, on peut y voir revivre toutes les grâces du XVIIIe siècle.

T. G.

La Mode

Si l'on considère la date du calendrier, il est peut-être un peu tard pour parler des toilettes de printemps. Mais, comme jusqu'à présent, le printemps ne s'est que fort peu manifesté, et qu'il a été à peu pres impossible de quitter les costumes de demi-saison, sinon d'hiver, nous pouvons encore donner à celles qui ont attendu le retour du soleil des indications utiles.

D'abord, quelques mots sur les tissus. Ils sont de deux sortes : la laine et la soie. Comme laine, nous avons les crépons qui se font côtelés, plissés ou gaufrés. Les nuances en sont toujours douces : maïs, liège, sauge, lavande, houblon, mauve, beige et gris. Ces nuances se font tantôt unies, tantôt rayées ou côtelées sur fond blanc.

Comme soie, nous avons le foulard. La nuance qui domine est le bleu avec des fleurettes de diverses couleurs, mais surtout bleu plus clair ou blanc. Une grande nouveauté, c'est le satin foulard, plus brillant que le foulard ordinaire.

Inutile de dire que, pour la grande toilette, la faille et la peau de soie gardent toujours leur supériorite.

Comme forme, les robes se font plus plates que jamais. On a même renoncé aux gros plis qui étaient en usage l'hiver dernier. La jupe se fait maintenant de biais, toute plate autour des hanches, avec la queue formée de petits plis peu profonds mis les uns dans les autres.

Comme corsage, le corsage jaquette à revers de soie. Manches très épaulées, bouffant du haut et retombant sur un haut poignet mitaine.

Enfin la jaquette reste, malgré toutes les innovations, le vêtement de dessus préféré. On porte bien encore le manteau à col Médicis, mais l'abus qu'en a fait la confection lui a beaucoup nui. Il faut qu'il soit tout à fait distingué et d'une coupe savante pour être véritablement habillé.

Par les quelques toilettes que je vais vous décrire, vous pourrez du reste juger et faire votre choix.

Voici d'abord une robe en crêpon côte de cheval, couleur tabac : jupe longue à petite traine, taillée en biais ; corsage-veste s'arrêtant sur un gilet de soie havane decolleté en rond ; le haut du gilet garni d'une guipure de Venise découpée en dents, les revers bardés de guipure bise.

Costume de drap ivoire : jupe piquee, jaquette croisée avec grands revers faille. Gros boutons de nacre gris.

Modeles de Montaillé

Costume homespan, en laine d'Écosse beige : jupe en biais à traine, corsage croisé, basque rapportée dentelée à l'écossaise, ornée de ganse loutre et or.

Robe en vigogne rosée marbrée de noir, corsage rentrant sous la jupe, bordé autour de la taille d'un petit cache-point de jais avec rosaces de jais. L'ouverture du corsage est encadrée par deux revers de faille rose sous lesquels est un plastron de guipure disposé à plat et formant guimpe.

Robe de satin Nil, avec bordure de plumes Nil au bas de la jupe. Casaque en broché Louis XIV. Basque de dentelle vrai Alençon. Bord de plumes Nil au col.

Pour les jaquettes, nous reproduisons tout d'abord ici, deux ravissants modèles, dus à l'obligeance de Montaillé.

En voici d'autres :

Une très simple ; elle est en drap couleur ivoire avec grands revers double piqure et gros boutons de nacre ;

Une autre, en drap bleu marine, doublée de chamois et or pouvant se fermer et s'ouvrir à volonté ;

Une troisième, croisée, ajustée, en drap gris fer. Grands revers paille à l'incroyable. Ganse argent et gris tout autour ;

Très riche jaquette en bengaline ornée d'application de jais, grand volant de dentelle formant basque ; manches en guipure perlée.

Une très jolie originalité. La casaque Louis XIV en Ottoman blanc brodé or et soie.

Je n'ai point de conseil à vous donner sur les chapeaux. Je me contenterai, comme pour les robes et les jaquettes, de vous exposer quelques modèles. Voici les plus jolis que j'ai vu ces jours-ci :

Une ravissante petite capote dentelée en paille Suède, rehaussée de velours avec pouf de plumes noires ;

Un tout petit chapeau à bords plats avec deux ailes diaprées émergeant des roses ;

Une mignonne petite capote en paille fine, d'un vert tendre, le fond recouvert de perles noires enfilées formant résille. Deux petites ailes mercure vert tendre sont posées sur le devant. On dirait un petit oiseau prêt à s'envoler ;

Un grand chapeau rond en paille mordorée, avec bord en paille d'Italie, passe se repliant sous un cache-peigne de plumes noires formant panache sur le fond. Nœud de ruban mais attachant la brisure des bords. Écharpe de dentelle noire drapée sur la passe, resserrée au milieu du devant par un nœud de rubans ;

Modèles de Montaillé

Enfin, grand chapeau de paille d'Italie avec grande plume soufre rejetée en arrière et retenue sur le devant par un simple nœud de ruban mais dans lequel sont piquées deux petites aigrettes soufre.

Il me resterait encore beaucoup à dire ; mais c'est assez pour un premier courrier. Dans le prochain, je pourrai vous fixer tout à fait sur la mode adoptée. Je ne puis, en terminant, que vous recommander une nouveauté délicieuse : l'éventail fleurs, le dernier *cri* de cette saison printanière.

CLAIRE DE CHANCENAY.

Les Livres

Les livres continuent à paraître ! Les uns ont des couvertures jaunes, les autres les ont bleues, ou rouges, ou blanches. Il y en a de bons ; mais il y en a de médiocres aussi. Il y en a de vertueux, mais il y en a également de risqués, c'est même la majorité.

Au hasard, je cite ceux qui méritent une citation, en prenant soin — bien entendu — de crier : « Gare », à l'occasion.

Passionnette est un délicieux roman de Gyp, qui, décidément, se lance avec succès d'ailleurs, dans les compositions de longue haleine. Je ne vous analyserai point *Passionnette*, dont le titre révèle suffisamment le fonds et l'esprit. Ce livre, d'une émotion douce et d'une gaieté charmante, sera savouré par les jeunes femmes.

Pierre Decourcelle, qui a entrepris de peindre les « Tempêtes du cœur », continue la série par un nouvel ouvrage intitulé : *le Crime d'une Sainte*. C'est un roman très dramatique, d'une allure vive et d'un intérêt admirablement soutenu. L'intrigue, d'ailleurs, est des plus ingénieuses et je prédis deux cents représentations à la pièce que Pierre Decourcelle ne manquera pas de tirer de son livre, pour l'Ambigu ou la Porte-Saint-Martin.

Une étude très fouillée du monde forain, qui paraît dans la bibliothèque Charpentier, sous la signature d'Oscar Méténier, a pour titre *Zézette*. C'est une histoire de dompteurs, horriblement émouvante, puisque quatre personnes, ni plus ni moins, sont successivement mangées par les lions. La vie curieuse des forains est prise sur le vif et décrite avec autant de talent que d'intérêt. Le personnage de Zézette, la petite dompteuse, est délicieusement tracé et le roman, bien que se passant dans un monde baroque, est moral, puisque la vertu en sort triomphante.

Nul lettré n'ignore qu'Émile Bergerat fait du théâtre et que ce théâtre est en vers. Personne, en conséquence, ne sera étonné d'apprendre que notre collaborateur vient de faire paraître un volume intitulé *Théâtre en vers*.

Ce volume contient trois pièces : *Enguerrande*, un poème dramatique d'une troublante étrangeté ; *La Nuit Bergamasque*, charmante recherche du vers comique aux rythmes éblouissants et le *Capitaine Fracasse*, une comédie héroïque tirée du célèbre roman de Théophile Gautier et encadrée dans des rimes exquises.

Deux livres me parviennent trop tard, pour que je puisse les lire et en dire beaucoup de bien. Ce sont *Péril*, d'Henry Gréville et *Plus fort que la Haine*, par Léon de Tinseau. Chacun de ces deux écrivains mérite également qu'on s'arrête à leur nom. J'y reviendrai, mais d'avance, je suis convaincu qu'on prendra le plus vif plaisir à les lire.

Un livre fort curieux encore, mais dont je ne puis véritablement recommander la lecture à nos lecteurs, est un roman de M. Henri Nizet, publié par la librairie Tresse et Stock. *Suggestion...* (avec trois points) est une étude d'hypnotisme passionnel. L'auteur, s'appuyant sur des observations médicales, indique la part de la suggestion et de l'anti-suggestion dans l'amour et la psychose criminelle. C'est somme toute une excursion dans le domaine du merveilleux qui confine à la science. Le roman est tout ce qu'il y a de plus original, mais malheureusement le nombre des personnes qui peuvent le lire est restreint.

Puisque nous sommes dans la littérature médicale, citons encore, malgré son titre quelque peu rébarbatif, le livre intitulé : *Du paludisme et de son hémotozaire*, par le docteur Laveran ; C.-G. Masson, éditeur. Les travaux du docteur Laveran lui ont valu d'être couronné par l'Académie des Sciences : ils ont défini, avec la plus rigoureuse exactitude, les causes de la fièvre intermittente et de l'affection paludéenne, la plus ancienne, la plus étendue, la plus grave de toutes celles qui ont effrayé l'humanité. A côté de l'examen scientifique de la question, l'auteur a consacré un chapitre entier au traitement de cette redoutable maladie.

Et enfin, un volume de biographies, édité avec un grand luxe typographique, *Nos grands Médecins d'aujourd'hui*, par Horace Bianchon, avec préface du docteur Maurice de Fleury. Les soixante-huit biographies figurant dans cet in-octavo, accompagnées de portraits par F. Desmoulin et Profit, ont paru dans le Supplément littéraire du *Figaro*.

R. M.

Chemin de Fer d'Orléans

Billets d'Aller et Retour de Famille

POUR LES STATIONS THERMALES DE

Chamblet-Néris (**NÉRIS**), **ÉVAUX**, Moulins (**BOURBON-L'ARCHAMBAULT**), Laqueuille (**la BOURBOULE et le MONT-DORE**), **ROYAT**

Réduction de 50 0/0 pour chaque membre de la famille en plus du troisième

Il est délivré, du *15 Mai* au *15 Septembre*, dans toutes les gares du réseau d'Orléans, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris), aux familles d'au moins quatre personnes payant place entière et voyageant ensemble, des *Billets d'Aller et Retour collectifs* de 1re, 2e et 3e classe pour les stations ci-dessus indiquées.

Les Billets sont établis par l'itinéraire à la convenance du Public ; l'itinéraire peut n'être pas le même à l'Aller et au Retour.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces Billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

La durée de validité des Billets, à compter du jour du départ, *ce jour non compris*, est de *30 jours*.

Cette durée peut être prorogée une ou plusieurs fois d'une période de quinze jours. Chaque période de prolongation part de l'expiration de la période précédente et donne lieu à la perception d'un supplément de **10 0/0** du prix total du Billet.

La prolongation ne peut être demandée que pour les Billets non périmés.

AVIS. — Les voyageurs obtiennent, sur leur demande, soit à la gare de départ, soit au Bureau du Correspondant de la Compagnie, à Laqueuille, *des* Billets d'Aller et Retour réduits de 25 0/0 *pour* Le Mont-Dore *et* La Bourboule.

Les demandes de Billets doivent être faites, **quatre jours** au moins avant celui de départ, à la gare où le voyage doit être commencé.

Chemins de Fer Paris-Lyon-Méditerranée

Nouveaux services rapides entre PARIS et LYON

En 1re et 2e classe.

Trajet rapide en 8 heures 3/4 à l'aller et 8 heures 1/2 au retour

Le 1er juin 1891, la Compagnie P.-L.-M. inaugurera un nouveau service quotidien supplémentaire de deux trains express, le premier de Paris à Lyon desservant Laroche, Dijon, Mâcon, le second, celui du retour, en provenance de Cette, desservira Tarascon, Avignon, Valence, Lyon, Mâcon, Dijon et Laroche.

Le train partant de Paris aura des correspondances directes, savoir : à Dijon pour Besançon et à Mâcon pour Modane et l'Italie.

Le train de retour, en provenance de Cette, recevra à Cette les correspondances du réseau du Midi et d'Espagne, et à Dijon les correspondances de Belfort et de Besançon.

Départ de Paris : 1 h. 45 soir ; arrivée à Lyon : 10 h. 29 soir.

Départs de Cette : 3 h. 15 matin ; de Lyon : 9 h. 30 matin ; arrivée à Paris : 5 h. 55 soir.

Ces trains prendront des voyageurs de 1re et 2e classe ; toutefois ils ne prendront en 2e classe que les voyageurs ayant à effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres.

Il est prévu un arrêt de 25 minutes à Dijon, à l'aller et au retour, pour le repas des voyageurs.

La couverture en couleurs du Figaro Illustré *est projetée à la lumière oxhydrique tous les soirs, 15, boulevard des Italiens, à l'Office des Théâtres.*

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré *sont sa propriété exclusive.*

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU *FIGARO ILLUSTRÉ*

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.

ÉTRANGER, *Union postale* : Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. Hazard, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant : René Valadon.

Gustave Hazard, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

POLICHINELLE ET L'AUBERGISTE

EDWARD SPELL

PAR LYDIE PASCHKOFF

Edward Spell est un garçon bien pris, très élégant, fleurant bon, à la figure fraîche et ronde, aux manières distinguées bien qu'un peu brusques parfois.

Dès le jour de son arrivée, ce grand jeune homme au regard fier d'acier bleu, au geste énergique, au front grave et reveur, a fait sensation parmi les habitués de l'hôtel Khédivial, à Alexandrie, rendez-vous des touristes et des voyageurs qui viennent poser un instant dans la cité d'Alexandre-le-Grand, avant de reprendre le vol vers les plus lointaines contrées.

Bien qu'il ne paraisse pas posséder ce qu'on appelle une grande fortune, c'est avec aisance qu'Edward Spell évolue parmi les Pachas, les Beys, les banquiers égyptiens, les financiers grecs, les avocats italiens, les touristes de tous pays qui, de sept heures à minuit, affluent d'ordinaire au restaurant très à la mode de cet hôtel cosmopolite. Les femmes surtout ont pour Edward un œil tout bienveillant.

Elégantes amies des banquiers, couvertes de diamants et de dentelles, femmes coquettes des fonctionnaires européens, raides anglaises, toutes, et même les hanums circassiennes des harems, ont un regard et un sourire pour ce jeune homme attirant et mystérieusement sympathique, qui passe tantôt en calèche, tantôt à cheval par la rue Mehemet-Aali pour se promener sur les bords du canal Mahmoudieh. Lui, aucunement grisé par un succès qu'il ne cherche point, se contente de saluer ou de répondre à chacun un mot juste, sans découvrir jamais un coin de vie intime, planant de haut, comme d'un nuage, sur cette société bigarrée.

La volonté immense reflétée sur son visage, l'éclair qui passe un instant dans ses yeux, peuvent déceler en lui tantôt l'officier qui commande, tantôt l'artiste épris qui rêve, mais quelque chose encore est enfermé en son âme, que le jeune homme ne dit pas.

Si Edward Spell, par cet abord froid et ce masque impassible, pense désarmer la curiosité de ses voisines de l'hôtel khédivial, il se trompe de beaucoup. Chaque jour devient plus vif le désir de percer ce qu'on croit être un incognito.

Cependant la femme d'un fonctionnaire européen, habitant le même étage, a poussé l'indiscrétion jusqu'à profiter de ce que le *barbarin* (domestique arabe) a laissé entr'ouverte la porte d'Edward Spell pour jeter un coup d'œil dans son intérieur. Elle a vu une grande malle aux plaques métalliques ciselées, des sacs-nécessaires confortables, un très riche appareil photographique instantané, des boites à couleurs, un chevalet, et dans un grand cadre-placard de velours, rangées par lignées et de grandeurs différentes, une trentaine de portraits photographiés, peints à l'huile ou à l'aquarelle.

Chose étrange, ces portraits représentent tous la même femme, en différentes poses gracieuses, mais toujours vêtue de la longue robe à larges manches des orientales ou enveloppée d'un grand manteau (*férédjeh*), la tête voilée, avec de grands yeux de gazelle, charmants, doux et fiers.

C'est elle qui apparaît à la fenêtre d'un coupé arrêté près d'une mosquée, à Constantinople ; c'est elle qui se promène en *caïck* sous un parasol rose, puis dans un jardin de la côte d'Asie, marchant accompagnée de deux suivantes ; c'est elle encore, cette jeune femme contemplant d'un œil mouillé un *turbé* (tombeau) à Scutari, ou suivant d'un regard mélancolique les rives des Dardanelles, appuyée au bastingage d'un bateau à vapeur.

Elle, toujours et partout : sur une *dahabieh* à voile haute triangulaire, ou montant un superbe âne arabe fringant et tout blanc, ou encore assise à l'ombre bleue des palmiers du désert avec, au loin, les Pyramides. C'est toujours la même orientale gracieuse et imposante, dont on remarque sur les chevalets des profils pris à la hâte et quelques ébauches imparfaites.

L'indiscrète voisine a été stupéfiée et le lendemain tout l'hôtel connaît le résultat de son étrange équipée. C'est à qui corrompra le barbarin Aali qui sert Edward Spell pour contempler un instant les portraits de la mystérieuse inconnue.

Alors que tout homme eût désespéré de découvrir le nom de la femme si secrètement aimée par Edward, une dame a l'idée de mettre en présence des portraits une arabe du nom de Essaed-Om (la mère d'Essaed), qui a l'entrée des harems où elle vend des étoffes et des bijoux.

« Cette dame est Emyneh Hanum, fille d'Osman Saïd Pacha, veuve de Chérif Aali Bey, s'est écriée aussitôt la marchande, ajoutant qu'elle était depuis peu revenue de Constantinople, où elle avait passé l'été au palais de sa tante, la princesse Fitné Hanum.

— Je me souviens, fait une des curieuses, avoir lu cela dans le *Phare d'Alexandrie*. Elle est arrivée par le bateau russe.

— Le bateau d'où débarqua Edward Spell, fait une autre.

— Mesdames, nous y sommes, il est amoureux de la princesse Emyneh !

— Il serait curieux d'en porter la nouvelle à la princesse.

— C'est cela, allons-y vendredi, dimanche des musulmans, le rendez-vous sera à son palais du Moharembey. »

Et là-dessus, les jeunes étourdies s'envolent, laissant seuls dans la chambre d'Edward Spell les portraits de la princesse qui semblent avoir pris un air indigné de l'audace grande.

* * *

Edward Spell remarque bien autour de lui une recrudescence de curiosité, mais il en ignore la cause. Rentrant au soir dans sa chambre, il a humé dans l'air un parfum de chypre qui l'a intrigué un moment. Mais plus que jamais il est préoccupé.

Dès le matin, il va s'enfermer dans une sorte de grange éloignée de la ville, ou bien il rend visite aux autorités; le soir venu, il sort régulièrement, monté sur un bel arabe que lui a vendu un Syrien de Beyrouth, et, passant la porte Rossetti, suit le canal en longeant les palais jusqu'au quartier de Moharembey où se trouve un grand palais, belle construction d'architecture ancienne arabe, entourée d'immenses jardins.

En ce moment stationne sur le canal une jolie *dahabieh*, et sur le quai, sur une espèce de place encadrée de petits murs très bas, sont gravement assis de gros eunuques noirs. L'un surtout, leur chef, a la figure large, lippue et la peau brillante comme l'ébène bien poli.

Les eunuques saluent le cavalier et regardent son cheval avec des airs de connaisseurs.

« *Al hossan gamil* (Le cheval est joli), dit le chef. »

— *Arid abiou laken moch bél felouss* (Je le vends, mais pas pour de l'argent), répond Edward Spell en s'arrêtant.

— *Tayb. Khalina nat Kallem* (Bien, causons!) », rient les eunuques. »

Edward Spell descend de cheval. Les eunuques l'invitent à prendre le café. Quelques-uns essaient son coursier et lui trouvent d'excellentes allures. Les noirs fils de Nubie sont gais et quittent leur air grave de sphinx rêveurs.

On commence à parler des conditions du marché. Edward Spell déclare incidemment qu'il est fort curieux de voir les jardins intérieurs d'un palais égyptien : une envie de touriste.

« Cela est défendu, s'exclame l'eunuque effarouché.

— Si ce ne l'était point je ne te le demanderais pas. »

Le gros eunuque exprime qu'il condescend à satisfaire le désir de l'ami étranger en montrant, dans un large rire, ses dents éblouissantes.

« *Tayeb-Tayeb* (Bien, bien), reviens après-demain, quand les *sittis* (maîtresses) seront à la promenade. J'enfermerai les esclaves et te montrerai le jardin.

— Mon cheval sera à toi quand j'en sortirai », répond Edward Spell en frappant dans les mains du chef des eunuques.

Tous deux, le surlendemain, sont exacts au rendez-vous.

Le gros noir attend Edward toujours assis au bord du canal.

« Allons vite, dit-il, la princesse Emineh est avec ses suivantes chez la femme du ministre de l'intérieur Schérif Pacha. »

Ils franchissent un petit pont de pierre jeté sur le fossé, traversent deux cours intérieures puis une galerie, et se trouvent dans un de ces heureux jardins orientaux privilège des pays où l'homme n'a pas à lutter contre les intempéries du climat.

Les figuiers multipliants font l'effet de colonnades de cathédrale. A travers les larges feuilles donnant sur le sable une ombre indigo, filtrent les rayons du soleil africain, et çà et là un coin de ce ciel bleu intense et réjouissant l'âme, le cœur et les yeux, inconnu à notre grise et brumeuse Europe.

Les eaux glacées d'un ruisseau coulent, dans une rigole de marbre blanc, jusqu'à une piscine limpide où se tiennent immobiles des petites barques en forme de coquilles et de cygnes.

« Quand les femmes se baignent, dit l'eunuque, elles s'amusent à naviguer dans ces barques. Veux-tu voir ?... Elles font comme cela... »

Et l'eunuque monte dans un esquif et navigue en faisant des grâces au milieu de l'eau.

« Tu peux essayer, invite-t-il. Ne crains rien, la piscine est pavée de marbre. L'eau ne vient que jusqu'au cou...

— Non, merci », fait Edward Spell qui, sans écouter l'explication, marche de long en large, le front dans la main, calculant, en proie à une idée fixe, et pousse une reconnaissance vers le rond-point formé par la terrasse en faïence d'un kiosque dont les marches de marbre descendent jusque dans l'eau.

« C'est de là, fait l'eunuque en le rejoignant. que viennent les femmes pour se baigner. »

Edward Spell semble ne pas entendre, toujours ses yeux vont de la terre à l'espace :

« J'ai trouvé !... j'ai trouvé !... » répète-t-il à voix basse.

Les cris de l'eunuque le tirent de sa rêverie.

« *Roch! Roch Yella!* (Allez! allez vite!) clame le Nubien à des esclaves qui viennent d'apparaître au détour d'une allée, et qui s'enfuient à sa voix.

— Que vont-elles croire en me voyant, dit Edward Spell.

— Oh! rien. Que tu es un menuisier ou un maçon. Je crie toujours comme cela quand j'amène des ouvriers. Mais il est grand temps de partir; les *sittis* vont revenir. »

Edward Spell contemple une dernière fois le jardin et l'étang, remet son cheval à l'eunuque, retrouve sur le quai son coureur, son *saïs*, qui l'attend avec une autre monture, et prend la route d'Alexandrie au galop.

* * *

Depuis près d'une semaine tous les journaux d'Alexandrie ont annoncé à l'Egypte, et en particulier aux habitués de l'hôtel Khédivial, que l'aéronaute Edward Spell doit accomplir dans son ballon *l'Eblis* (le Démon) une ascension à Ramleh, village au bord de la mer, à six ou sept kilomètres d'Alexandrie, et doit atterrir à Port-Saïd, en passant au-dessus d'Aboukir et du lac Menzaleh.

Les feuilles du Caire et d'Alexandrie sont remplies de détails au sujet de cette tentative périlleuse; on y rappelle entre autres faits, la mort épouvantable, en 1839, de Charles Leroux, précipité de son ballon dans la baie de Reval, en Livonie.

Mais ce qui rend surtout cette entreprise intéressante, c'est que l'aéronaute doit expérimenter une machine de son invention destinée à révolutionner le monde, déclarent les reporters assiégeant, du matin au soir, l'hôtel Khédivial. Des affiches énormes annoncent l'ascension prochaine aux habitants d'Alexandrie.

Edward Spell semble entouré d'une nouvelle auréole d'intrépidité. Il paraît assuré du succès de son invention. Il a obtenu des autorités anglaises les soldats nécessaires aux manœuvres de son aérostat. Demain consacrera son triomphe.

Ce même jour, les dames de l'hôtel Khédivial font à la princesse Emineh la visite projetée, satisfaites d'avoir à lui parler de l'aéronaute au moment où il est l'objet de l'attention générale.

La princesse Emineh les reçoit dans une salle toute blanche décorée de sculptures, éclairée par une coupole percée de fenêtres en forme d'étoiles, garnies de vitraux aux dessins arabes. Des canapés de velours bleu brodés d'or font le tour de la salle dont le pavé en mosaïque est couvert de riches tapis persans.

La princesse est assise sur un divan de soie rose brochée d'or auquel on accède par des marches. Elle roule entre ses doigts un chapelet d'ambre gris des Indes garni de rubis. Sur un meuble de nacre, est placée près d'elle une cassette en or surmontée d'une

grappe de raisins d'émeraudes, et renfermant encore des chapelets de corail, de perles et de musc orné de pierreries. La princesse écoute impassible. Ses yeux immenses ont le regard calme et tranquille des reines d'Égypte de l'antiquité. Les racontars des petits ne la touchent point. Existent-ils seulement pour elle qui vit dans le rêve du passé?

Son père était un prince arabe et sa mère descend de la plus vieille race Egyptienne, celle de Phara, dont parlent des livres arabes-cophtes. Sa famille a régné et ses tombeaux sont dans la vallée de Thèbes.

Pourquoi lui parler des merveilles de la civilisation européenne? Cette civilisation elle la hait; elle lui attribue la ruine de l'Égypte qui a entraîné la sienne. Elle qui voyageait sur ses propres yachts, n'est-elle pas réduite à prendre quelques cabines de premières lorsqu'elle va à Constantinople? Aussi, elle passe sur cette terre comme une reine outragée; elle s'enveloppe dans ses voiles sacrés et ne veut rien voir.

Quand on lui parle de l'aéronaute et des portraits, elle répond aux visiteuses que ce *giaour* est bien audacieux et aurait payé son forfait de sa vie si son père à elle existait encore.

Puis la princesse fume, dans le narguileh que lui présente une esclave, un tabac dont la fumée s'embaume en traversant une eau de jasmin d'Afrique, tandis que des danseuses miment devant elle une danse charmante en des poses imitées des peintures des hypogées.

Des musiciennes et des chanteuses cadencent les pas des danseuses en jouant d'instruments bizarres et en chantant d'une voix gutturale.

Bientôt, sur des plateaux d'argent, les esclaves présentent aux visiteuses cette liqueur blanche faite d'orge, de dattes et d'épices, que l'on sert dans les harems quand le moment est venu de reconduire les invitées.

Les dames européennes boivent, saluent à l'orientale, en posant la main sur le cœur et ensuite sur le front, et se retirent, accompagnées chacune de deux esclaves, jusqu'à la porte où les eunuques ont fait avancer les voitures.

La princesse est restée accroupie, immobile sur son divan, jusqu'au départ de la dernière dame, elle se lève alors dans sa magnifique robe de velours rose traînant en longs plis sur les tapis; ses esclaves la soutenant sous les bras, la conduisent respectueusement dans une autre salle; elles étendent un carré de velours brodé d'or, couvrent leur maîtresse d'un long voile de gaze, et, tournée du côté de La Mecque, la princesse Emineh, descendante des Phara, prie pour l'Islam et son triomphe contre les infidèles. Elle invoque son Dieu contre ce *giaour* qui a osé prendre son image et la contempler audacieusement chez lui, dans sa chambre d'infidèle; elle lui demande son châtiment, car son âme altière souffre de ce sacrilège attentatoire à sa dignité de princesse, de femme et de Mahométane voilée contre les regards impurs.

* * *

C'est à Ramleh, à l'extrémité d'un cap qui s'avance dans la mer houleuse, que doit se faire l'ascension de l'*Eblis*.

Une foule immense venue du Caire et de toute la côte d'Égypte se presse autour de l'enceinte où le ballon se gonfle et se balance sous un soleil tropical, comme impatient de prendre son vol. Les costumes étranges de la population musulmane font contraste avec les toilettes élégantes des dames européennes, miroitant dans un fouillis de couleurs vives sur l'azur impeccable du ciel, et le bleu de la mer tranchant sur les sables jaunes.

Edward Spell, dans son costume d'aéronaute, très dégagé et très correct, s'occupe des préparatifs avec son sang-froid et son calme habituels.

Seuls ses yeux métalliques, brillant plus qu'à l'ordinaire, trahissent sa préoccupation.

En ce moment on voit sortir d'une tente, gardée par la police, une machine étrange en forme de bateau long, terminé par des proues à palettes mobiles. Cet engin merveilleux, de l'invention d'Edward Spell, est bientôt amarré au-dessous de la nacelle. Le ballon se soulève.

« Lâchez tout! » crie l'aéronaute. Il enjambe la nacelle, et l'*Eblis* file verticalement, suivi dans le ciel par les cris de la foule. Déjà il est au-dessus des abîmes bleus de la mer, et se perd bientôt dans l'empyrée.

Resté seul, devant Dieu, entre le ciel et l'eau, Edward Spell se recueille un instant, puis se place dans l'appareil qu'il a inventé, ne laissant entre lui et l'*Eblis* qu'un câble. Longtemps il monte et descend dans l'espace, cherchant le courant qui le portera vers la terre et le Moharembey. Enfin il le découvre, et, sûr de lui, le cœur débordant de joie, il plane bientôt sur les jardins du palais de la princesse Emineh.

Le jour baisse. C'est l'heure où les femmes du harem se préparent pour le bain.

Telle une reine entourée de ses esclaves, la princesse Emineh, dans son esquif en forme de valve marine, se laisse pousser par la brise sur sa piscine pavée de marbre. Ses femmes nagent autour d'elle, pareilles à des néréides. Elle se laisse aller à cette rêverie, à ce *kief* inconnu à l'Europe, sentiment de bien-être que ni le chaud ni le froid n'altèrent, où l'âme est pleine de quiétude et l'air rempli de senteurs douces

Soudain les esclaves poussent des cris de terreur. Un objet noir, épouvantable, descend du ciel comme un oiseau immense, se dirigeant vers le lac. Les femmes fuient, pleines d'épouvante. Les unes gagnent le rivage, d'autres plongent, éperdues, sous les eaux; d'autres, médusées, montrent seulement de leurs bras le monstre qui s'avance. « *Eblis! eblis!*... s'écrient-elles; le Démon! » Et ce nom, écrit en lettres arabes énormes sur l'enveloppe du ballon les paralyse, glacées de terreur.

Emineh reste seule un instant. La machine a touché l'eau. Un homme se penche, l'enlève d'un bras vigoureux, la porte dans la nacelle, tandis que l'*Eblis*, remontant d'un bond énorme, disparaît déjà dans le ciel.

* * *

Grelottante, dévoilée, à peine enveloppée de son écharpe de bain, la princesse Emineh revient à elle. O honte! ô sacrilège!...

Elle est seule, dans le vide, sans secours, et devant elle ce *giaour*, cet homme infernal qui l'a prise.

Edward Spell, d'une voix suppliante. et tombant à ses genoux, lui dit :

« Pardonne ! je t'aime !... »

Mais elle :

« Arrière ! *giaour* !... Arrière !...

— Pardonne ! répète l'aéronaute, tu ne pouvais être enfermée dans les ténèbres d'un harem. Viens avec moi dans ce monde dont tu ne connais point la splendeur. »

Emineh pleure dans ses mains.

Le ballon passe sur Alexandrie bruyante et éclairée ; bientôt il flotte au-dessus du lac Maréotis ; on aperçoit la ligne du chemin de fer passant sur la digue étroite, puis Damanhour et Tantah, la ville sainte de l'Izlam fanatique, dont les mosquées blanchissent dans le bleu de la splendide nuit égyptienne.

Vainement Edward Spell la supplie ; en vain il lui promet les bonheurs de la vie brûlante et raffinée, et l'or que donnera la découverte qu'il a faite uniquement pour la posséder, la découverte qui doit révolutionner le monde en donnant aux hommes un nouvel empire : celui de l'air.

Avec ferveur Emineh a imploré le secours d'Allah, puis, voyant que tout l'abandonne, elle fixe sur l'aéronaute ses deux grands yeux chargés d'éclairs :

« Tu t'es trompé, *giaour* ! Je ne suis point ta prisonnière ! Je suis le passé qu'on respecte et que tu as profané !... Tu es l'avenir, et je te hais !... »

Et avant que l'aéronaute ait pu la retenir, Emineh franchit le bord de la nacelle et disparaît dans la nuit.

. . . .

Un instant, Edward Spell veut se précipiter après elle. Une larme brûlante mouille sa paupière, puis il regarde le ciel étoilé, pense à la seconde de vie à lui accordée par le créateur à l'homme et au devoir d'être utile à l'humanité par son invention.

La mort n'est-elle pas là qui le guette à tous les instants, dans sa profession hasardeuse. S'il sacrifie son être, ce sera pour la science. non pour un amour, pour un regret.

Mais pour atterrir miraculeusement dans l'île de Chypre, Edward Spell est obligé de couper le câble du bateau aérien, l'invention qui lui a coûté tant de peine. Il le voit tomber dans la mer avec un amer regret.

Edward Spell continue sa carrière avec un succès ascendant, on peut le dire ; il reconstruit le bateau et il trouvera la solution définitive de l'aérostatique.

Un cercueil est sorti du palais du Moharembey, couvert de *cachemyrs valideh* blancs. Sur la tête de la bière, suivant l'usage musulman, un diadème de diamants scintillant de mille feux, dit au profane qu'une princesse y repose.

On va conduire en la vallée de Thèbes, à la tombe de ses aïeux, la dépouille mortelle d'Emineh Hanum, fille d'Osman Saïd Pacha, trouvée brisée un jour sur les dalles de la cour de la grande mosquée de Tantah.

Parmi les esclaves qui suivent le cercueil en pleurant, on remarque un grand nègre, soutenu par deux eunuques, et dont la douleur est navrante : c'est Ambar Agah. Le vieux serviteur ne peut se consoler d'avoir voulu le cheval d'Edward Spell, et il s'accuse de la mort de sa maîtresse adorée.

Ambar Agah a tort ; ce qui a tué la princesse Emineh, c'est la civilisation. Comme le char du dieu Hindou, elle s'avance en écrasant des victimes, tuant ceux qui s'attardent dans le rêve. et supprimant les vieilles races.

* * *

Et toi, fille de l'ancienne Egypte, dors dans la terre des Pharaons, faite des poussières de momies. Les murs solides de ton palais, tes eunuques et tes esclaves n'ont pu te défendre des entreprises d'un *giaour* maudit.

Repose dans ce passé que tu aimais, près de ce Nil mystérieux. Sommeille dans ta tombe isolée et bientôt oubliée, car le désert la couvre de sables, envahissant la vieille Egypte gémissante dans sa tragique agonie.

LYDIE PASCHKOFF.

(Illustrations de Albert Lynch).

Acquittée !

ROMAN PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

— *Suite* (*) —

Robert allait-il avoir la clé du mystère que son entrevue du soir avec le marquis de Chénerailles avait encore obscurci ? En attendant, il se tenait sur ses gardes, décidé à ne rien prendre au sérieux, sans preuves, et surtout à ne pas retourner de nuit à Châtenay, sans nécessité.

« Depuis près d'un mois, reprit Sylvie, je surveillais constamment la Séverine. Les voisins m'avaient conté l'histoire de madame et, comme j'adore madame, je m'entendis avec James pour observer de près cette grande rousse aux yeux perçants, qui ne m'a pas l'air catholique du tout. Je la voyais écrire continuellement, faire des comptes à-n'en plus finir. Oh ! elle ne laisse pas traîner ses papiers, et c'est toujours elle qui porte ses lettres à la poste, de crainte, sans doute, qu'on ne voie le nom de sa *connaissance ;* car, pour moi, elle a une connaissance.

— Abrégez, Sylvie, le temps presse et si nous voulons prendre le train...

— Oui, monsieur, à dix heures quarante. Partons tout de suite, je vous expliquerai la chose en route. »

Elle se permit de lui prendre le bras et de le tirer légèrement en avant.

« Non, Sylvie, fit-il en se dégageant, je veux savoir d'abord...

— Savoir quoi ? que madame court un grand danger là-bas ? Elle a dû vous l'écrire, et c'est la vérité du bon Dieu.

— Quel danger ?

La Séverine, et les coquins avec qui elle s'entend. J'en ai vu rôder deux, ce soir ; un que je connais bien, un assez joli garçon, mais qui vous a un air canaille... Tenez ! c'est ce propre à rien qui est venu, pas plus tard que ce matin, faire un charivari à madame, avec de la clique de son espece. »

Robert recommençait à s'intéresser aux malheurs de la baronne.

« Partons, monsieur, répéta Sylvie. Si nous perdons encore une minute, nous risquons de manquer le train de dix heures quarante...

— Nous prendrons l'autre train, voilà tout. Il y a des départs jusqu'à minuit.

— L'autre train ! Et si nous arrivions trop tard !

— Mais enfin, demanda Robert, pourquoi madame de Noyal n'est-elle pas venue elle-même, au lieu de vous envoyer ?...

— A cause des rôdeurs ; madame est si craintive ! Moi, je n'étais pas trop rassurée. J'avais un trac, je ne vous dis que ça. J'ai filé par la petite porte du parc, et j'ai gagné le chemin des écoliers, mais pas pour mon plaisir. »

Une victoria vint à passer.

Sylvie héla le cocher, ouvrit la portière et dit à l'amoureux de « madame » :

« Allons ! monsieur, montez ! »

Il monta.

« A la gare de Sceaux ! commanda au cocher l'étonnante soubrette. Arrangez-vous pour arriver à dix heures trente-cinq et vous aurez un bon pourboire. »

Elle s'élança dans la voiture, s'assit sans façon auprès de Robert, qui la trouvait amusante au possible.

« Je vous écoute, Sylvie. A votre avis, et à celui de James, dit-il en souriant, la Séverine serait tout simplement un chef de bande, une manière de Cartouche en jupon...

— Pis que cela, peut-être ! Ecoutez-moi bien, monsieur, et vous jugerez : ce matin, quand vous êtes venu, je me suis parfaitement aperçue que la grande rousse, qui a, j'en suis sûre, un fort béguin pour vous — ma foi, elle n'est pas dégoûtée — vous avait *cramponné* à l'arrivée. J'étais à la fenêtre du premier, quand vous avez franchi la grille. Il n'y avait personne pour vous recevoir. Vous comprenez, c'est dimanche, James était allé faire sa partie de boules et il n'est rentré que deux heures après.

Quand elle disait : « James », elle en avait plein la bouche.

« J'ai prêté l'oreille, continua Sylvie, et je vous ai entendu entrer dans le petit salon préféré par madame. J'ai entendu aussi que la Séverine vous y avait rejoint et le son de vos deux voix me parvint comme un bourdonnement à travers le plancher. Ma foi, je n'y tins plus, et pardonnez-moi, monsieur, mais c'est à cause de Madame... vous comprenez ..

— Pas du tout !

— Eh bien, je m'allongeai sur le plancher et j'y collai mon oreille.

— Je comprends.

— Et j'ai retenu ce qu'elle vous a dit pour finir : « Angélique est libre de s'enchaîner encore une fois, comme je suis libre, moi, de me séparer d'elle, si elle fait cette folie ». On a de la mémoire !...

— Et de bonnes oreilles.

— Oui, monsieur, à votre service et au service de madame. Oh ! j'en sais long, allez ! D'abord, mes maîtres n'ont jamais rien pu me cacher. Enfin, bref, je me dis : « Toi, la Séverine, tu ne veux pas que madame se remarie, surtout avec celui pour qui tu as un béguin ! » Quand vous vous êtes perdu dans le parc, où madame vous attendait — vous voyez si je suis renseignée ! — j'ai voulu voir de près le nez de la Séverine, et tout en allant et venant, sans avoir l'air de rien, je l'ai guettée. Elle faisait une tête ! je ne vous dis que ça. Elle enrageait, quoi ! Elle pensait bien que, madame et vous, vous et madame, vous ne perdriez pas votre temps à parler politique. Quand la bande des voyous est partie en chantant : « Dans la rue Tique-Tiquetonne », une drôle de balançoire fabriquée pour la circonstance, je regardai par le trou de la serrure, la Séverine dans sa tanière. Elle riait, la drogue ! elle se faisait un bon sang !...

— Vraiment !

— Je n'ai pas mes yeux dans ma poche.

— Ni vos oreilles non plus.

— Pour sûr, alors ! Pas longtemps après, je l'entends qui sort dans le parc. Je monte tout en haut et je me poste à une fenêtre

(*) Voir le *Figaro Illustré* (fascicules de Mars, Avril et Mai 1891).

de l'escalier par où on domine toute la propriété. Qu'est-ce que j'aperçois? la Séverine, qui filait en se glissant sous les arbres comme un serpent, et je la vois, comme je vous vois, monsieur, se cacher sous la charmille où elle disparaît, toujours comme un serpent. »

Mais la victoria venait de s'arrêter brusquement devant la gare de Sceaux. Robert tira sa montre : il était dix heures trente-cinq.

Il donna un bon pourboire au cocher et prit le train sans aucune hésitation.

Ils étaient montés, en première classe, dans un compartiment non occupé, mais au moment où le train allait se mettre en route, deux autres voyageurs arrivés en retard, prirent place en face d'eux et force fut à Sylvie d'arrêter son récit.

Robert pestait contre la sage lenteur avec laquelle le chemin de fer de Sceaux suit son interminable courbe. Ils descendirent enfin, et comme ils avaient deux kilomètres à faire à pied, par le clair de lune, Sylvie en profita pour terminer ses aveux et confidences.

« De mon observatoire, je guettais la Séverine, et je vous avoue que mon petit cœur battait bien fort. C'est de cette charmille, vous le savez mieux que moi, qu'est parti l'année dernière, le coup de feu qui tua net la cousine de madame. Et je me faisais de drôles de réflexions. Encore si James avait été là; mais le gaillard s'attardait à son jeu de boules, où il est de première force, et d'autre part, je me disais que votre présence garantissait, au moins pour le moment, cette pauvre madame, contre ses ennemis.

— Bien raisonné, Sylvie. Achevez; mais pressons le pas. »

Il faisait de grandes enjambées et elle le suivait en trottinant.

« Quand je vous vis vous arrêter, tous les deux, devant cette charmille où le serpent faisait faction, mon cœur se mit à battre de plus belle. Tout à coup, voila madame qui chancelle en vous montrant d'un air effrayé la cachette de Séverine. Oh! je crus bien que cette coquine avait été prise sur le fait; mais pas du tout, vous soutenez madame, et votre conversation reprend de plus belle. Bon! que je me dis, elle ne doit pas en perdre une bouchée! elle est aux premières loges pour entendre, et je voyais bien de là-haut que madame et vous, vous ne vous disiez pas des choses désagréables.

— Abrégez, Sylvie, je vous en supplie. »

Elle fut obligée de s'arrêter une demi-minute pour reprendre haleine.

Ils apercevaient les arbres du parc de la villa des Fleurs; ils

n'en avaient plus que pour dix minutes de marche forcée; mais combien elles semblèrent longues, ces minutes!

« Et alors, Sylvie, dit-il, en invitant la soubrette à s'appuyer sur son bras de gentilhomme, ce qu'elle fit avec un petit air fort satisfait de cet honneur.

— N'avez-vous pas, monsieur, tenté une reconnaissance dans la charmille?

— Oui, Sylvie.

— Un merle ne s'en est-il pas échappé de la haie, et ne vous êtes-vous pas mis a rire?

— Mais oui. Après?

— Ce merle se faisait le complice de la Séverine. Mais voici bien une autre affaire : James vous apporte une dépêche et vous partez, après avoir fait une petite station dans le salon du rez-de-chaussée où le serpent confectionne ses grimoires. »

Robert l'interrompit pour lui demander qui avait apporté la dépêche.

« Un des chanteurs de la rue *Tique-Tiquetonne*, le petit brun à l'air déluré. Je l'ai reconnu au signalement que James m'a donné du personnage. »

Encore Fil-de-Soie!

« Ah! le gredin! fit Robert. Mais continuez Sylvie, ou plutôt achevez; car nous arrivons. »

Elle le força de s'arrêter deux minutes et termina ainsi sa narration :

« Avant le dîner, j'ai pu saisir madame dans un coin et lui parler seule à seule. Je lui ai tout raconté et elle est devenue blanche comme de la cire. Soudain, j'entends fermer la grille d'entrée, je cours à la fenêtre et je vois la Séverine qui filait au galop, sans doute pour aller à la gare porter les lettres qu'elle écrit chaque jour. Madame la regarde et descend précipitamment au petit salon du rez-de-chaussée. Je la suis, et comme elle ne me dit pas de m'en aller, je reste. Madame essaie toutes les clés de son trousseau aux tiroirs du secrétaire. Pas une n'allait. « Attendez, madame », que je m'écrie. Je monte dans ma chambre et je reviens avec un tas de petites clés qui me viennent de l'héritage d'un vieux monsieur italien chez qui j'ai servi à Pise. Madame les essaie les unes après les autres. Le croiriez-vous! c'est la dernière seulement qui a ouvert le pot aux roses. Madame s'est mise a fureter dans les papiers de la Séverine. Elle tremblait comme la feuille, mais elle ne perdait pas la carte et avait soin de remettre tout en ordre. Enfin, elle tombe sur une lettre dont la lecture lui fait pousser un grand cri. J'ai bien cru qu'elle allait s'évanouir. Mais elle tient bon, replie la lettre, la remet sous le tas, referme le tiroir et monte dans sa chambre à coucher, où je la suis, comme vous pensez.

— Après! après!

— Madame écrit le petit mot que je vous ai remis, le met sous enveloppe et me dit de vous le porter et de vous ramener immédiatement. Elle vous attend dans le parc, à côté de la petite porte par où je suis sortie. C'est pourquoi je vous ai retenu ici, afin que nous tournions la propriété. Mon Dieu! pourvu qu'aucun des gens de la bande ne nous ait aperçus! »

Robert examina le terrain tout autour de lui. On y voyait comme en plein jour : il n'y avait personne.

Ils longèrent le mur du parc jusqu'à la grille fixe à demi cachée par les rameaux du lierre retombant de l'intérieur en guirlandes naturelles.

Ils marchaient a pas de loup, comme des amoureux... ou des voleurs.

A la grille, ils firent un arrêt.

De là, ils pouvaient distinguer le banc placé sur un tertre de gazon.

Il n'y avait personne sur ce banc.

Robert se risqua à annoncer sa présence :

« Angélique », fit-il d'une voix douce et mystérieuse.

Point de réponse.

Sylvie lui saisit la main.

« J'ai peur, dit-elle tout bas. Si nous allions tomber dans un guet-apens. Avez-vous une arme au moins?

— Chut! »

Il avait cru entendre marcher derrière le mur.

Ils prêtèrent l'oreille.

Mais non! ce n'était que le bruit du vent dans les arbustes.

Sylvie, toute frémissante, lui donna la clé de la porte bâtarde. Elle se plaça derrière lui, s'effaçant le plus possible.

Il ouvrit.

La porte grinça légèrement sur ses gonds.

Avant de la refermer, Robert fit une légère pause.

Si madame de Noyal avait été aux environs, elle n'eût pas manqué d'accourir à la rencontre de son fidèle serviteur.

Personne !

Robert examina la soubrette avec méfiance.

Était-ce une mystification ?

Mais le minois chiffonné de Sylvie exprimait une épouvante si réelle que l'amoureux d'Angélique prit peur à son tour, non pour lui, mais pour la baronne, livrée, dans sa solitude, aux fureurs de la Séverine.

Il fouilla le parc et quand un rayon de lune jetait sa traînée blanche, entre deux troncs d'arbres, dans l'ombre d'un bouquet de bois, il croyait apercevoir, de loin, une femme étendue sur le sol, tellement son imagination était surexcitée par l'inquiétude.

Il s'avança vers la villa.

« Avez-vous la clé ? demanda-t-il à Sylvie.

— Oui, monsieur ; mais si nous entrons par la porte, le serpent nous entendra et qui sait ce qui nous attend.

— Le serpent ne nous avalera pas tous les deux.

— Oh ! monsieur, n'entrez pas par la porte.

— Mais par où voulez-vous que j'entre, donc !

— Par la fenêtre ».

Cela tournait à la comédie italienne, mise en tragédie par Shakespeare. Robert du Plessis ne se souciait nullement de renouveler, à Châtenay, la scène du balcon des Amoureux de Vérone. Il trouvait la baronne un peu mûre pour le rôle de Juliette, et tout en ayant fort bonne opinion de lui-même, il ne prétendait plus à jouer les Roméo.

« Si Vignemale me voyait grimper là-haut, dit-il, il m'enverrait un joueur de mandoline pour pincer une sérénade sous les murs de ma belle. »

Mais on a vu Sylvie à l'œuvre. Quand cette parisienne, qui a déjà beaucoup vu et pas mal retenu, a un projet en tête, il faut qu'on en passe par ses volontés.

« Monsieur, dit-elle, trouvera une échelle dans la remise où James m'attend.

— Ah ! James vous attend ? Parfait ! Eh bien, ma belle, vous n'avez rien à craindre, puisque l'Angleterre nous protège. Vous allez me faire le plaisir de monter chez madame et de lui demander si elle a encore besoin de ma protection. Vous me rapporterez la réponse dans cinq minutes au plus tard. Passé ce délai, je m'en retourne à Paris par le chemin que nous avons suivi. J'ai la clé de la petite porte, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais, monsieur, si la Séverine ?...

— Ça m'est égal ! »

Sylvie comprit qu'il n'en démordrait pas et se résigna à obéir.

« C'est bon, monsieur, on y va. Je vais tâcher de faire le moins de bruit possible. La Séverine a sa chambre de l'autre côté, sur la rue. Peut-être bien qu'elle ne m'entendra pas ! Donnez-moi deux minutes de plus pour prévenir James.

— Allez !... »

Il lui tourna le dos, mais il la regardait de côte filer comme une sylphide, sur le sable qui craquait à peine sous ses pas.

Il se prit d'un remords tardif : si cette fille courait un danger réel ? Vraiment, ce n'était ni galant, ni chevaleresque, de l'avoir laissé partir toute seule en éclaireur.

Bah ! le valet de pied n'était-il pas là pour veiller au grain.

Robert se contenta de se rapprocher tout doucement de l'habitation.

En passant devant la charmille, où s'était embusqué, jadis, l'assassin inconnu de Jeanne Caristie et où mademoiselle Séverine Dahun s'était cachée, l'après-midi, il éprouva une certaine appréhension.

Ce fut plus fort que lui, il pressa le pas.

Bientôt il aperçut l'impassible James qui développait sa haute taille devant la porte entr'ouverte.

Il le rejoignit et, lui frappant sur l'épaule :

« Qu'en pensez-vous ? lui demanda-t-il à voix basse.

— Rien », fit James.

Robert tira sa montre. Les sept minutes de délai accordées à Sylvie allaient expirer.

Soudain, des pas légers se font entendre.

Quelqu'un descend l'escalier précipitamment.

C'est une femme. Non, ce n'est pas Angélique ; Robert aurait parfaitement distingué le froufrou de sa robe.

C'est Sylvie. Elle apparaît très pâle et les yeux égarés !

« Oh ! monsieur ! oh ! James !... »

Elle veut parler, mais elle est si oppressée que les mots ne peuvent lui sortir de la bouche.

Enfin, elle surmonte son émotion.

« J'ai frappé à la porte de madame, dit-elle, et madame ne m'a pas répondu.

— C'est que vous n'aurez pas frappé assez fort, fit observer Robert, qui supposait la baronne endormie et était vexé d'être accouru à son appel.

— Si, monsieur. D'abord, madame a le sommeil léger. Et puis, madame s'est enfermée à clé, ce qui prouve qu'elle est chez elle. Et puis, il m'a semblé sentir une odeur de charbon qui passait sous la porte. J'ai voulu regarder par le trou de la serrure et je me suis aperçue qu'il était bouché avec un tampon de linge. Alors, je me suis sauvée et me voilà. »

Un suicide ! Et c'était pour lui faire constater sa mort qu'Angélique avait appelé l'ami, l'amant, qui venait de lui offrir, pour la protéger contre la malveillance, l'égide de son nom.

Pauvre et vaillante femme !

Oh ! il la sauverait s'il en était temps encore.

« Vite, James, apportez-moi l'échelle qui est dans la remise. Saurez-vous ouvrir les persiennes ?

— Yes, monsieur. »

L'Anglais revint quelques secondes après, tenant l'échelle à deux mains et une pince dans les dents, un *monseigneur* comme en emploient les dévaliseurs de villas.

James posa l'échelle contre la façade, monta lestement jusqu'à la fenêtre, crocheta les persiennes et dit :

« C'est fait.

— Que voyez-vous ? demanda Robert.

— Rien.

— Descendez. »

L'Anglais obéit, Robert prit sa place, et sans plus de précautions, cassa un carreau dont les débris retombèrent à l'intérieur sans trop de fracas.

Une bouffée d'acide carbonique s'échappa par l'ouverture.

Robert fut obligé de se pencher de côté pour reprendre l'air ; mais du même mouvement il tourna l'espagnolette.

Une seconde après, il était dans la place.

III

Les confidences de Sylvie étaient d'une exactitude scrupuleuse.

Oui, elle avait *filé* la Séverine avec la finesse et la vigilance d'un limier de police ; oui, elle la vit se cacher dans la charmille ; oui, elle prévint sa maîtresse qui opéra une perquisition immédiate dans le secrétaire de la gouvernante.

Qu'y avait-il donc de si effrayant dans la lettre que madame de Noyal découvrit parmi les papiers secrets de la grande rousse aux yeux perçants ?

Pour bien comprendre ce document, il faut savoir que la riche veuve avait commis l'imprudence de confier à cette fille la gestion de sa fortune.

Très ignorante en matière de chiffres, un peu paresseuse d'esprit, et sachant que feu ce grand dadais de Noyal avait eu souvent recours, pour des affaires d'intérêt, aux lumières de la gouvernante, elle la conserva auprès d'elle et en fit son intendante.

Quand une veuve, habituée à se laisser vivre sans autres fatigues que celles des plaisirs, est à la tête de deux millions, elle ne suppose pas qu'elle en verra jamais la fin. D'ailleurs, Angélique dépensait très peu en proportion de ses revenus, et chaque fois que mademoiselle Dahun lui rendait ses comptes de fin de mois, elle se contentait de lui dire :

« C'est très bien ! Mais je vous en prie, Sévère, pas de détail. Epargnez-moi ce casse-tête. Il me suffit de savoir que je suis encore à mon aise. »

Elle la payait largement et lui faisait de riches cadeaux.

Elle n'aurait pas souffert qu'elle achetât, de ses deniers, la moindre fanfreluche. Elle lui avait donné licence de se vêtir chez sa couturière. Même elle admirait la réserve avec laquelle Sévère usait de cette libéralité.

Aussi faillit-elle tomber de son haut en découvrant que cette créature se jouait d'elle depuis près de huit ans, qu'elle avait été la maîtresse de son mari dont elle exploitait la faiblesse d'esprit et la prodigalité, qu'elle l'avait volée sur toute la ligne et qu'elle la volait encore; qu'enfin elle ne devait pas être étrangère au crime de la villa des Roses.

Cela résultait de la lettre suivante signée « M. DE C. », et datée de la veille :

« Chère sœur,

« Tu n'es vraiment pas raisonnable de t'entêter dans un pro- « jet qui ne saurait réussir et qui t'a déjà coûté tant de larmes et « de remords.

« En admettant même que le petit monsieur en question qui, « à mon avis, n'a rien de si séduisant, veuille bien te donner son « nom, il ne tardera pas à savoir ce que tout le monde sait, « excepté *elle*, grâce aux bavardages du défunt qui fut notre « poule aux œufs d'or. Il ap- « prendra, par la voix publique, « que tu dois une partie de ta « fortune aux libéralités du « mari et que le reste te vient « des dépouilles de sa veuve.

« Crois-moi, renonce à un « rêve irréalisable. Liquide et « rejoins-moi au plus tôt à « Londres, d'où nous passerons « en Amérique pour y filer une « existence dorée à l'abri des « curieux.

« Que si, négligeant mes « sages avis, tu te laisses aller « une seconde fois aux conseils « de la jalousie, je ne serai plus « là pour te sauver la mise.

« Seulement, avant de partir, « aie soin de mettre tes comp- « tes en règle. Gare à la balance! « Mais quelle que soit ton ha- « bileté dans les questions de « chiffres, tu manques encore « de pratique. Il nous faudrait « une petite séance de trois ou « quatre heures pour faire l'exa- « men de tes livres et mettre « une forte soudure au défaut « de la cuirasse.

« J'arriverai à Châtenay la « nuit prochaine, à deux heures « du matin, et nous emploie- « rons la nuit à préparer ensem- « ble une liquidation à laquelle « *elle* ne verra que du feu.

« En somme, *elle* ne sera « pas trop à plaindre, puisqu'il « lui restera un joli million.

« Quant à moi, j'ai fait, la « semaine dernière, mon der- « nier coup de Bourse qui a « doublé notre avoir. C'est fini, « je n'y touche plus. J'avais « failli sauter, l'autre mois, et « je m'en souviendrai toute ma « vie.

« En somme, je serais le « plus heureux des hommes si « cet animal de Cadornac ne « m'avait joué le tour d'exposer « mon portrait au dernier Sa- « lon.

« Selon ton désir, j'ai char- « gé mon *danseur* d'embêter la « patronne en venant lui dé- « goiser, demain, en joyeuse « compagnie, une *scie à clé;* « mais ce sont là piètres moyens « qui m'étonnent de ta part et « qui ne te conduiront à rien. « Le petit monsieur ne t'a ja- « mais seulement regardée, « même quand tu le dévisa- « geais. Tu comptes sur ta « fortune pour l'éblouir; mais « il est riche lui-même, et ton « or ne saurait le tenter.

« Donc, à après-demain, « deux heures très précises.

« Aie soin de brûler cette « lettre. »

« M. DE C. »

JAMES POSA L'ÉCHELLE CONTRE LA FAÇADE (p. 107).

Angélique n'eut pas de peine à traduire ces initiales : M. DE C., c'était ce marquis de Chénerailles dont Sévère disait être la sœur par « accident de mariage », et qu'elle avait acquis, assurait-elle, à la cause de sa maîtresse, lors du procès en cour d'assises.

Cette fille n'avait-elle pas eu l'audace de le lui amener un jour et de lui reprocher de l'avoir reçu froidement?

A coup sûr le marquis de Chénerailles était un faux marquis; mais alors d'où tenait-il ce titre que personne ne lui discutait et sous lequel il avait été du jury de la Seine. On pouvait tout supposer d'un tel bandit; il avait dû voler ses papiers, ses parchemins au vrai marquis de Chénerailles, et c'était peut-être dans le sang qu'il les avait ramassés.

Ainsi donc, le baron de Noyal avait entretenu Sévère Dahun jusque dans le domicile conjugal. Quelle infamie! Quelle honte!

Mais de cela, Angélique se souvenait fort peu maintenant. Elle avait eu bientôt fait, au bout de quelques semaines de mariage, de constater la nullité du mari que sa famille lui avait imposé par gloriole. Elle ne le regrettait guère, bien qu'elle renouvelât pieusement les couronnes de son mausolée au cimetière Montparnasse.

Mais le début de la lettre de M. de C. l'intéressait plus que tout le reste. Peu lui importaient les tristes préférences du baron de Noyal! Du million volé, elle n'avait cure. Elle ne se souvenait que de l'atroce supplice de la cour d'assises, de sa réputation à jamais perdue par un acquittement arraché à la majorité, grâce à l'éloquence persuasive de M. de C.

« ... Qui t'ont coûté tant de larmes et de REMORDS » : cette fin de phrase était une révélation. L'assassin de Jeanne Caristie, aimée de Robert et qui l'aimait, ce ne pouvait être qu'*elle* ou *lui*, le frère ou la sœur; car ils étaient bien du même sang, cela se voyait dans leur regard de fauve.

Pourquoi s'était-elle cachée, Séverine Dahun, l'après-midi, derrière la charmille? Pour savoir si l'homme qu'elle voulait à tout prix, n'était pas déjà lié, avec une seconde rivale, par une promesse sacrée.

Elle avait tout entendu!

En se faisant ces réflections, Angélique sentait la sueur froide lui couler du front.

Elle était incapable de prendre une décision. Il lui fallait un appui, un conseil, une amitié sûre, un dévouement sans bornes.

Ce dévouement, elle le trouverait en celui dont elle ne soupçonnait pas les hésitations.

« Robert, se dit-elle, m'aime assez pour ne pas douter de mon innocence. Le monde me soupçonne encore, et il brave le monde. Il n'hésite pas à m'abriter sous son nom, à m'acquitter une seconde fois en me prenant pour femme. Lui seul est capable de me protéger.

Et c'est pourquoi, craignant, par un départ subit, d'exciter les soupçons de l'infâme, la baronne de Noyal avait envoyé chercher immédiatement son fiancé qu'elle devait attendre, le soir même, à la petite porte du parc.

Avant de partir, Sylvie avait pris soin de lui dire :

« Je supplie Madame de se faire servir à table par James. Madame peut avoir confiance en James. James aura l'œil sur tout. Avec James, Madame n'a rien à craindre. »

La baronne de Noyal, un peu remise de son émotion, s'appliqua à ne plus en rien laisser paraître sur sa physionomie. Elle essaya de se faire souriante; mais c'était plus fort qu'elle : des lueurs de dépit, d'indignation et de vengeance inassouvie, brillaient dans ses yeux; sa bouche se serrait avec un léger tremblement des lèvres.

A force d'énergie, elle arriva

pourtant à se faire une tête a peu près semblable à celle de tous les jours, et quand la cloche annonça que le dîner était servi, elle descendit d'un pas ferme a la salle a manger.

Séverine était déjà à table, les sourcils froncés. le front tragique.

Angélique prit place en face d'elle.

Quand les femmes se mettent à dissimuler leur pensée de derrière la tête, elles y arrivent encore plus facilement que nos diplomates les plus fermés.

« Eh bien! Sévère, dit la baronne à son intendante, vous avez l'air tout triste, ce soir. Je parierais que vous avez commis dans vos comptes quelque erreur d'addition. Que cela ne vous retire ni l'appétit, ni le sommeil. A votre place, je ne ferais pas de comptes du tout. Pourquoi se donner tant de peine! On reçoit de l'argent, c'est bien; on s'en sert, c'est encore mieux, et pourvu que la dépense ne dépasse pas la recette. on est certain de ne pas faire de dettes, ce qui est l'essentiel. »

Il y avait dans cette plaisanterie dite sur le ton de bonne humeur une épigramme qui parut inquiéter la Séverine.

Elle leva les yeux sur sa bienfaitrice et se rassura pleinement : Angélique riait.

James apporta le potage.

« Où donc est Sylvie? demanda la gouvernante.

— Sortie; elle a la permission de dix heures. »

Le valet de pied s'était mis en grande tenue pour faire le service de Madame. Il posa gravement la soupière sur la table et sortit.

« Mes comptes sont, en effet, un peu en retard, dit mademoiselle Dahun; mais ils seront apurés d'ici à après-demain, au plus tard.

— Apurés est un bien vilain mot, fit Angélique moqueuse. »

Elles mangeaient toutes les deux du bout des lèvres : la diète convient aux grandes émotions.

Après le repas, suivant leur habitude, elles se retirèrent au salon.

Angélique découvrit le piano et joua sans conviction une valse de Chopin.

Sévère se mit gravement à marquer une douzaine de mouchoirs neufs. Quelle précieuse auxiliaire que mademoiselle Dahun! Jamais elle ne perdait une minute. Vraiment, à la voir si active et si entendue, ceux qui ne connaissaient pas son passé estimaient qu'elle était née pour faire le bonheur d'un mari sérieux. Quant aux familiers qui savaient tout et n'en disaient rien à la principale intéressée, ils se contentaient de sourire en la regardant faire.

James n'ayant plus aucun prétexte pour surveiller la Séverine. les deux femmes restèrent seules une couple d'heures.

Angélique attendait avec impatience que l'intendante voulût bien se retirer dans sa chambre, ce qui avait lieu généralement sur les neuf heures.

Fatiguée du piano, elle se rapprocha de la table et feuilleta un journal de modes.

De temps a autre, elle examinait à la dérobée son ennemie; le visage de Sévère Dahun ne lui disait rien de bon.

Sachant que le marquis de Chénerailles ne ferait pas son entrée clandestine à la villa des Roses avant deux heures du matin, la baronne en tirait une conclusion favorable pour sa tranquillité. Mais malgré le charme d'une délicieuse soirée printanière, elle ne songeait nullement à aller se promener sous les arbres du parc; elle aurait eu trop peur de passer devant la charmille.

Mademoiselle Dahun rompit la première un silence qui commençait a devenir embarrassant.

« Madame la baronne, dit-elle brusquement. m'inquiète beaucoup depuis quelque temps...

— De quelle baronne voulez-vous parler? demanda Angélique, feignant la surprise. »

L'orage grondait.

« Mais de vous, madame, répondit l'intendante.

— Alors je vous inquiète, ma bonne Sévère? Et pourquoi?

— Madame me blâmera peut-être de me mêler de ce qui ne me regarde pas?...

— Mais non, Sévère, tout vous regarde ici. Je vous ai laissé la direction de ma fortune. vous avez été la confidente de tous mes chagrins. Cela vous donne le droit de me parler à cœur ouvert, qu'il s'agisse de *mon* ou de *mes* intérêts. Et pour commencer, ne m'appelez donc plus : « madame la baronne » gros comme le bras. C'est la centième fois que je vous le dis.

— Oh! madame, que vous êtes bonne, et combien je vous aime! »

Angélique se détourna pour cacher le rouge d'indignation qui lui montait au visage et donnait à ses yeux, d'ordinaire si doux. une dureté presque féroce.

« Parlez, Sévère. Donc, je vous inquiète.

— Et beaucoup. Je soupçonne madame de vouloir se remarier.

— Et après?

— Je redoute pour Madame une seconde union. J'aurais voulu d'abord que Madame fût parvenue à démontrer, preuves en main, son innocence dans le mystère de cette villa maudite. Ah! si je m'étais trouvée auprès de vous. ce jour-là, combien mon témoignage eût été plus probant a la Cour d'assises. Quelle fatalité!

— Oh! oui, mademoiselle Dahun, quelle fatalité! »

L'intendante la considera, effrayée par ce grand mot de « mademoiselle », prononcé sur un ton de sourde menace.

Mais la baronne de Noyal comprenant son imprudence, la répara par un éclat de rire suffisamment réussi.

« Ah! ah! ah! fit-elle, Sévère qui ne veut pas que je me remarie!... Ah! et pourquoi?

— Je viens de le dire à Madame. La lune de miel passée, et Madame est payée pour savoir que cette lune-la n'éclaire qu'un instant les joies du mariage, son époux ne tardera guère a s'apercevoir que le monde le regarde de travers; il réfléchira, il doutera, comme tant d'autres imbéciles. et la zizanie se mettra dans le ménage. »

Tant d'impudence dépassait en audace tout ce qu'on aurait pu attendre de l'ancienne maîtresse du baron de Noyal.

« Alors, vous croyez, Sévère, que le monde doute encore de mon innocence, et qu'il fera retomber son mépris sur Robert?...»

A ce nom : « Robert », prononcé d'une voix douce, aimante, amoureuse. la Séverine laissa tomber son ouvrage sur ses genoux.

Elle était devenue très pâle.

Qu'il lui tenait donc au cœur, le « petit monsieur » que le marquis de Chénerailles trouvait si peu séduisant!

« Alors, fit-elle, c'est monsieur Robert du Plessis que madame la baronne veut épouser?...

— Il ne doute pas, lui!

— Oh! si madame la baronne connaissait monsieur du Plessis comme je le connais! »

Ce fut au tour d'Angélique de prendre de la jalousie.

« Que voulez-vous dire par la?

— Il a eu beaucoup d'aventures, affirma l'intendante.

— Tous les hommes en sont là, avant de clore la série par un mariage de cœur ou de raison. ce qui ne les empêche pas, le plus souvent, de la recommencer. quelques années, sinon quelques mois après la noce. »

Sévère se mordit les lèvres et une méchante ride se creusa entre ses deux sourcils.

« Il est joueur, continua-t-elle, joueur acharné ! Il a perdu des sommes considérables à la Bourse ! Il est à la veille de la ruine, et s'il pose devant madame la baronne pour le désintéressement et l'absence de tous préjugés, c'est uniquement en vue de se refaire.

— Mais comment en savez-vous si long, Sévère, sur monsieur du Plessis ?

— Par mon frère, le marquis de Chénerailles, qui le connaît, a suivi ses opérations à la Bourse et l'a vu ponter, au Cercle, des sommes fantastiques. »

Cette dénonciation souleva le cœur de la baronne de Noyal, et elle ne put, malgré le danger qu'elle sentait suspendu sur sa tête, dissimuler plus longtemps.

« Eh bien ! mademoiselle, s'écria-t-elle, vous direz au marquis de Chénerailles, votre frère par aventure, qu'il fera bien, à l'avenir, de ne plus se mêler de mes affaires ! »

Sévère recula sa chaise, d'un mouvement brusque, et se levant toute droite : « Madame la baronne, dit-elle, ne pensait pas ainsi de mon frère quand il a pris la peine de la sauver.

— Taisez-vous ! »

Les deux femmes se mesurèrent du regard.

A ce moment, la porte s'ouvrit et James entra apportant sur un plateau le courrier du soir.

L'intendante se retira lentement, sans se retourner.

La brouille était complète ; mais Sévère ne pouvait, de l'avis de la baronne, en soupçonner la véritable cause.

« James, commanda-t-elle au valet de pied, vous direz à la cuisinière de m'apporter tout à l'heure, dans ma chambre, une tasse de thé.

— Oui, madame la baronne. »

Angélique suffoquait. Elle remonta dans sa chambre. Il était neuf heures et demie. Elle ne tarderait pas à descendre et irait se poster dans un bouquet de bois, à proximité de la porte bâtarde.

Pour la première fois depuis l'inique procès, Angélique essaya de la prière.

« Mon Dieu ! disait-elle, faites que Sylvie trouve, ce soir, mon ami Robert. Mon Dieu ! protégez-moi ! »

La cuisinière ne lui apporta le thé qu'au bout d'un grand quart d'heure.

« Comme vous avez été longue ! lui dit-elle doucement.

— Excusez-moi, madame la baronne ; mais je n'avais plus de thé, et j'en ai demandé à Mademoiselle qui rangeait ses papiers et m'a fait attendre cinq miuutes. »

La baronne ressentit une grande frayeur : si Sévère allait découvrir qu'on avait fouillé dans ses tiroirs ! Qu'on avait lu la lettre de M. de C. !

Une soif ardente lui brûlait la gorge. Elle se versa une tasse de thé et la but d'un trait, sans sucre.

Un goût d'amertume lui resta au fond du gosier.

« Que ce thé est mauvais ! » murmura-t-elle.

Soudain, une pensée terrifiante lui fait pousser un cri de détresse. Elle reverse du thé dans la tasse, l'examine, le sent.

Si c'était... du poison ! Si l'assassin de Jeanne Caristie n'avait pas reculé devant un second crime !...

Et la baronne se dit qu'un tel forfait resterait encore impuni : le monde, qui ne croyait pas à son innocence, ne manquerait pas de conclure à un suicide causé par les remords.

Angélique se regarde dans la glace. Elle est épouvantée de sa pâleur. Une torpeur invincible l'envahit.

Elle porte les mains à son front, d'où la pensée s'en va.

Elle fait trois pas vers la sonnette, étend les mains, appelle au secours d'une voix étouffée, et retombe au milieu de la chambre, sur l'épais tapis qui amortit sa chute.

Elle ne sent aucune douleur, mais elle a conscience, durant quelques secondes encore, que toutes ses facultés s'éteignent.

C'est fini ! La baronne de Noyal s'est abîmée dans un sommeil cataleptique.

IV

Quand elle se réveilla, elle était étendue sur son lit et Robert, assis auprès d'elle, lui souriait avec une infinie tendresse.

« Robert... c'est vous ?

— Oui. Oh ! la folle, qui voulait mourir sans moi !... »

La vie parisienne n'avait pas encore éteint chez lui une sensibilité native. N'en déplaise à Raoul de Vignemale, Robert du Plessis avait des larmes dans les yeux en assistant à la résurrection de la jolie veuve.

Angélique lui tendit les mains. Il les prit et, se penchant au-dessus d'elle, le visage si près du sien que leurs haleines se confondaient :

« Oh ! la folle ! répétait-il. Pourquoi désespérer du bonheur ? Alors, c'est comme cela que vous vouliez emporter dans la mort ma promesse d'amour ?...

— Dans la mort ?. . » fit-elle

Elle cherchait à comprendre, à se rappeler.

« Et quelle mort ? dit-il, la plus affreuse de toutes : l'asphyxie par le charbon. Que vous avez dû souffrir, ma pauvre amie, avant de perdre connaissance !

— Souffrir ?.. non, je n'ai pas souffert.. Je dormais, voila tout. Tenez !... je rêvais de vous .. et de moi... Je nous voyais tous les deux, recevant la bénédiction nuptiale, à Venise ; de belles jeunes filles et de beaux jeunes hommes, aux vêtements éclatants de couleur, nous regardaient avec envie. »

Ce fut plus fort que lui : il abusa de la situation ; il l'embrassa longuement et elle ne protesta point.

« Angélique !

— Robert !

— Je t'aime ! »

Mais voici que les souvenirs reviennent à la belle endormie. Tout le drame de la soirée se reconstitue devant elle avec une netteté surprenante. Elle se redresse.

« Non, Robert, je n'ai pas voulu mourir. C'eut été une lâcheté après votre serment, auquel j'ai foi. On a essayé de me tuer, on m'a fait prendre un narcotique, tenez ! là, dans ce thé. A peine avais-je bu le breuvage, que j'ai senti un poids sur mon cerveau,

sur mon cœur. Mes jambes se dérobèrent sous moi, je voulus sonner, j'appelai au secours, et je m'abattis au milieu de la chambre. Qu'est-il arrivé ensuite? je ne sais plus rien... rien! Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici?

— Par la fenêtre.

— Comment!...

— Oui, par la fenêtre. Sylvie était venue frapper à votre porte et vous n'aviez pas répondu. La serrure était bouchée avec un tampon d'étoffe; une odeur d'acide carbonique filtrait sous la porte. La pauvre fille est venue m'avertir et James m'a procuré une échelle. »

La baronne se relève.

Une terreur indicible se peint dans ses yeux.

« Je comprends, dit-elle. Fuyons, Robert... *il* nous tuerait tous les deux!

— Qui donc?

— Le marquis de Chénerailles!

— Lui! » s'écria Robert.

Il courut à la fenêtre restée grande ouverte.

« James, dit-il, avez-vous une arme?

— J'ai mon fusil, monsieur, répondit l'Anglais. J'ai aussi mes poings.

— Prenez votre fusil et attendez des ordres. »

Puis il courut à la porte et prêta l'oreille.

« Rien! » fit-il.

Revenant à Angélique, il lui tendit un papier qu'il venait de prendre sur le guéridon.

« Est-ce vous, Angélique, qui avez écrit ce billet?

— Je n'ai rien écrit, dit-elle.

— Lisez. »

Le billet était ainsi conçu :

Qu'on n'accuse personne de ma mort!

C'est moi qui ai assassiné Jeanne Caristie. Acquittée par une erreur du jury, je me suis fait justice.

Angélique Rabutin, veuve de Noyal.

« Oh! les infâmes! s'écria Angélique. Infernale combinaison! On m'a endormie d'abord, puis on a allumé le charbon, calfeutré toutes les issues par où l'air pouvait passer; enfin, on a rédigé ce billet en imitant mon écriture. »

Robert lui montra le réchaud de charbon qui brûlait encore dans le foyer, à côté d'un amas de linges mouillés.

« Ces linges, dit-il, obstruaient la cheminée hermétiquement quand je pénétrai dans la place; le réchaud était déjà aux trois quarts consumé. Comment avez-vous échappé à la mort? Je ne puis me l'expliquer que par l'état cataleptique où vous vous trouviez. L'assassin qui a versé le narcotique, a dû, par ignorance, forcer la dose. Une syncope s'est produite. Ce qui vous a sauvée, c'est que vous ne respiriez plus. »

Angélique regarda la pendule. Il était minuit et demi.

« Rien à craindre, dit-elle. *Il* ne viendra qu'à deux heures du matin.

— Le marquis?

— Oui. »

Elle lui raconta tout ce qui s'était passé, depuis les confidences providentielles de Sylvie. La lettre signée : « M. DE C. », l'avait tellement frappée qu'elle put la répéter presque mot pour mot.

« Quel idiot que ce Noyal! » conclut Robert.

Elle lui rapporta exactement la conversation qu'elle avait eue, après le dîner, avec Sevère Dahun, et la dénonciation dont il avait été l'objet.

« Eh bien oui, j'ai joué à la Bourse et au Cercle, avoua Robert, mais j'avais mon excuse. Quand on est riche et qu'on n'y trouve pas sa félicité, on tue le temps en se ruinant. Cela se voit tous les jours, à la joie de la galerie qui en profite. Mais maintenant que tu m'aimes, Angélique, et que tu dois être ma femme, je te jure solennellement, non pas de ne plus jouer, ce qui serait trop dur, mais de ne plus me ruiner au jeu. »

Elle termina son récit par où elle l'avait commencé : il savait tout maintenant.

« Ah! fit-il, le marquis de Chénerailles viendra ici, cette nuit, à deux heures?... Il sera bien reçu! Mais j'y pense : cette femme qui prétend m'aimer va sortir tout à l'heure pour aller attendre son frère au fond du parc. Et James, qui est là devant la porte avec son fusil! et cette brave Sylvie, qui soutient James de sa présence!... »

S'apercevant qu'Angélique regardait la porte avec terreur :

« Vous ne voulez pas rester seule ici, et je le comprends; nous allons prendre nos précautions. »

Il constata que la serrure était fermée à double tour.

« Où est la clé? demanda-t-il.

— Quand je suis entrée elle était en dedans. On l'aura emportée.

— Non, fit une voix gutturale, on l'a jetée par la fenêtre. La voici. »

C'était James qui, ayant découvert la clé au beau milieu de la cour, s'était permis d'aller la chercher.

Robert la lui prit des mains.

« Ecoutez-moi, James ?

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez qu'un fusil ?

— Oui, monsieur ; mais si monsieur veut un revolver, j'en ai un ; le voici. »

Et il tira de sa poche un superbe six-coups dont Robert s'empara aussitôt.

« Les six balles y sont, ajouta-t-il.

— Parfait !

— Dites à Sylvie de se mettre à l'abri des horions et des curieux. Vous, allez vous poster au fond du parc, dans le petit chalet qui domine le mur donnant sur la campagne. Moi, je me cacherai derrière la charmille. Tout à l'heure, vous verrez mademoiselle Dahun passer devant vous et se rendre à la porte bâtarde où elle attendra un individu. Vous ne bougerez pas ; mais, quand elle reviendra avec cet individu, vous vous avancerez par derrière et vous le mettrez en joue. Je ferai de même en avant. Quand vous m'entendrez dire : « Rendez-vous ! » vous crierez : « Halte-là ! » Ils seront pris entre deux feux et ils se rendront. Nous les enfermerons en lieu sûr et vous irez chercher le commissaire de police.

— C'est entendu, monsieur. »

James disparut de la fenêtre comme un héros de pantomime.

Malgré ces précautions, Angélique ne put se décider à affronter la solitude dans sa chambre et Robert se vit obligé de l'aider à descendre par l'échelle, ce qu'elle fit avec une legereté remarquable. Il n'y a que la peur pour délier les jambes.

Robert éteignit les lumières, referma les persiennes sur la fenêtre ouverte et, revolver en main, se hâta vers la charmille, suivi de la baronne.

Sylvie, voyant que Madame entendait partager les dangers de son amoureux, se cramponna à James qui se résigna facilement à l'emmener au châlet.

Tout était rentré dans le calme et le silence. C'était merveille que la Séverine, plongée sans doute dans ses comptes, n'eût rien entendu.

Le piège était tendu ; le gibier s'y laisserait-il prendre ? encore une petite heure et on en aurait le cœur net.

Ce ne fut pas sans effroi que madame de Noyal se blottit, à côté de son fiancé, à l'endroit même où l'assassin de Jeanne Caristie s'était aposté pour tirer sur sa victime.

Elle se serra, tremblante, contre Robert, et lui dit tout bas :

« J'ai peur ! cet homme doit être un bandit déterminé...

— Les bandits se rendent toujours quand ils ne sont pas en force. »

A une heure et demie, environ, ils entendirent le sable de l'allée craquer sous les pas d'une personne arrivant de la villa.

Grâce au clair de lune, ils distinguaient parfaitement, à travers le feuillage, la Séverine, qui marchait sur la pointe des pieds.

Elle était d'une pâleur livide. En passant devant la charmille, elle s'arrêta, et ils l'entendirent pousser un : « ah ! » qui leur fit craindre d'abord d'avoir été découverts.

Un sanglot déchirant suivit cette plainte.

La sœur du marquis de Chénerailles s'éloigna lentement, semblable à lady Macbeth, errant la nuit dans son domaine.

L'heure approchait.

Robert fit comprendre à Angélique la nécessité où il se trouvait de s'éloigner d'elle pour son embuscade. Le dos courbé, il s'avança sous les arbres et arriva ainsi à un tournant d'où, abrité, il pouvait voir arriver les scélérats.

Le marquis de Chénerailles était exact à ses rendez-vous. A deux heures cinq minutes, il s'engageait dans l'allée principale, accompagné de Sévère. C'était le moment d'agir.

James, fidèle à la consigne, venait de descendre du chalet. A grandes enjambées, il accourait par derrière.

Robert se démasqua. Il n'était plus qu'à vingt pas du marquis.

« Rendez-vous ! cria-t-il en le mettant en joue.

— Halte ! fit James, d'une voix de tonnerre. »

Le marquis s'était retourné vers l'Anglais. Il n'hésita pas à défendre chèrement sa vie.

Le bandit tenait, dans sa poche, un revolver armé.

« Je me rends, dit-il en s'avançant d'un pas rapide vers James.

— Halte ! répéta ce dernier. »

Le marquis fit un bond de coté et distribua en avant et en arrière ses six coups de revolver.

Robert ne fut pas atteint, mais James, éraflé à l'épaule gauche par un projectile, poussa un cri de douleur.

Une détonation retentit. Le marquis roula, foudroyé, sur le sol.

Deux femmes accoururent : la baronne, tremblant pour Robert, et Sylvie, pour James.

A la vue de son frère, étendu, la tête fracassée, Sévère s'était évanouie.

« Je suis touché, dit James, mais le gredin a son compte. »

Ils transportèrent l'intendante dans la remise, et l'y enfermèrent à clé. Ainsi qu'il était convenu, James, sans prendre le temps d'être pansé, courut chercher le commissaire de police.

Ce magistrat n'arriva qu'à cinq heures du matin, avec son secrétaire, deux inspecteurs et un médecin.

Il constata la mort du marquis et confia Sévère, qui s'était ranimée toute seule, a la garde des agents.

Après avoir dressé un long procès-verbal des faits, tels que les acteurs du drame les lui rapportaient, il se décida à fouiller le cadavre.

Le marquis était porteur d'une lettre qu'il avait reçue le soir même et qui fut suffisante pour établir son identité. Elle émanait d'un dangereux récidiviste, nommé Renard, lequel, ayant eu l'idée d'aller flâner, un dimanche, a l'Exposition de peinture, y avait reconnu, au portrait signé : Cadornac, l'ami Dahun, un ancien compagnon, échappé, comme lui, de Nouméa.

Toutes les pièces comptables et particulières, qui se trouvaient dans le secrétaire de l'intendante, furent saisies, y compris la lettre signée : « M DE C. », si utile à l'éclaircissement du crime de la villa des Roses.

Sévère Dahun subit un commencement d'interrogatoire. Elle ne fit que des réponses incohérentes.

Au moment où le commissaire de police allait l'emmener, elle demanda la permission de passer dans sa chambre pour revêtir un manteau. Le magistrat y consentit, espérant la surprendre au moment où elle essaierait de faire disparaître quelque pièce compromettante.

D'un mouvement rapide, Sévère s'empara d'une fiole cachée dans le placard où elle fouillait, l'ouvrit et y prit un flacon.

Les agents se jetèrent sur elle. Ils arrivèrent trop tard :

« Je n'ai pas deux minutes à vivre, leur dit-elle, mais j'échappe à l'échafaud et c'est tout ce que je veux. C'est moi qui ai tué autrefois Jeanne Caristie. C'est moi qui viens d'essayer d'empoisonner la comtesse de Noyal.

— Je vous pardonne, » murmura la comtesse, glacée de terreur par cette scène effroyable.

Son frère, le faux marquis, était déjà mort dans des convulsions horribles.

On ne les a ni jugés ni condamnés. A quoi bon ? La comtesse n'a pas réclamé ce qu'ils lui avaient volé.

L'instruction s'est faite sans bruit, mais elle a été sérieuse : plus sérieuse que certains verdicts rendus par douze jurés.

C'est l'opinion publique, c'est la presse tout entière, qui ont proclamé l'innocence d'Angélique et cette absolution vaut mieux qu'un arrêt d'acquittement.

Au lieu d'aller se cacher à Venise pour se marier sous les voûtes de Saint-Marc, elle a épousé à la Madeleine, en plein Paris, Robert qui ne regrette rien et qui est le plus heureux des hommes.

Le mot de la fin a été dit en sortant de l'église par le peintre Cadornac, auteur du portrait du faux marquis :

« Quelle réclame pour mon tableau de l'Exposition universelle de 1889, s'est-il écrié après la cérémonie. J'ai peint cet affreux marquis, mais j'espère bien peindre aussi les nouveaux mariés et vous verrez quel succès ! »

F. DU BOISGOBEY.

(Illustrations de F. de Myrbach.)

FIN

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LA FÊTE DU PATRON

Urbain l'Invincible

Par Paul Foucher.

Étrange ! Urbain est invincible et il n'est pas du Midi.

Je le blague déja ; donc, il est mon ami.

Excusez-moi de vous le présenter vêtu d'un simple caleçon de lutteur.

Urbain a l'œil vif, le nez aquilin, des dents de loup, les cheveux en brosse et des biceps, et des pectoraux ! Un mètre trente de tour de poitrine, chère Madame... Je n'insiste pas. J'ajoute cependant qu'Urbain est un grand cœur, mais sans pouvoir dire combien il a de tour de cœur. Vous faut-il un défenseur vaillant ? Faites un geste d'appel suprême... Urbain accourra, prêt à la lutte. . Tout pour les dames !

Je l'ai connu dans un bureau de journal boulevardier. Il causait avec quelques gens de lettres ; et, sans cesser de deviser des faits du jour, il sortait machinalement de son gousset des pièces de dix centimes qu'il coupait, d'un coup sec de ses canines, comme de simples pastilles de chocolat. Parfois, un secret instinct l'avertissant sans doute qu'il faut éviter de tomber dans la banalité, il prenait un décime entre ses deux pouces et ses deux index et, distraitement, il en faisait un petit cornet. Ses interlocuteurs ne s'en étonnaient pas. Souriant et courtois, distingué même, il crachotait du cuivre. Un jeune romancier entra.

« Bonjour, Urbain. .

— Bonjour, Oscar. Ça va toujours ?...

— Pas mal . Mais je suis un peu engourdi .. J'aurais besoin d'exercice.. »

Urbain se leva, prit le jeune rédacteur et se mit à jongler avec, délicatement, évitant de le chiffonner. En l'air, Oscar souriait, plein de confiance, se sachant en bonnes mains. Voltige excellente, hygiénique ; rien de meilleur pour faire circuler le sang.

Oscar revivifié, Urbain le remit sur ses pieds :

« Merci, dit Oscar.

— A ton service », dit Urbain.

On causait d'attaques nocturnes. Urbain, tranquillement, plaça son mot :

« Mon Dieu, murmura-t-il d'un ton doux, je ne sais pas pourquoi l'on s'en émeut tant quand il est si simple de s'en préserver. Un rôdeur vous attaque : vous lui donnez, sous le nez, un coup de poing qui lui broie la mâchoire supérieure. Vous le chargez alors sur votre épaule et vous l'emportez chez un pharmacien. S'il est mort, le pharmacien le constate, vous prévenez le poste et tout est dit ; mais, s'il respire encore, on le soigne. En ce bas monde, il faut être humain, et l'arnica n'est pas fait exclusivement pour les caniches. »

* * *

Urbain a de l'instruction. Il est presque riche et sera probablement millionnaire un jour. C'est un lutteur amateur. Il a pour principe que le coup de poing est l'ami de l'homme. Si vous lui inspirez de la sympathie, il vous dira d'un ton courtois :

« Flanquez-moi donc quelques bons renfoncements, en pleins pectoraux, de toute votre force !... Allez-y carrément, comme un tigre ! Tapez sur la poitrine, sur l'épaule, sur le bras ! Mes muscles aiment ça.. »

Puis il ajoute, gracieux :

« Plus vous tapez fort, plus vous aurez de chances de vous décrocher les phalanges et de vous fouler le poignet droit... »

On tape, on se fait mal, il sourit :

« Enfant, dit-il, vous ne savez pas lancer un coup de poing. Je vous demande du poivre rouge et vous me donnez du jujube. Voilà comment cela s'applique. »

Alors, tranquille et discret, il défonce une porte ou fend une table de chêne. Puis, dédaigneux :

« Ça, du chêne ? C'est du papier mâché... Le poing y entre comme dans du beurre.. Parlez-moi d'un bon bloc de marbre massif ! C'est là-dessus qu'on a du plaisir à taper, à faire rebondir ses os. Mais cette porte, cette table ! Ça fait pitié ! Les ouvriers ne fabriquent plus aujourd'hui que de la menuiserie de myrmidon. Camelotte ! Camelotte ! »

* * *

Comment Urbain est-il devenu invincible ? Demandez-le lui et il vous répondra :

« Rien n'est plus simple : C'était en 1870, par une belle soirée d'été.. J'étais jeune, — 16 ans, ô Roméo ! — j'étais mince, j'étais élégant et je regardais, sous les étoiles, la sortie de la *Reine Blanche*. Un rôdeur de barrière voulant humilier mes souliers vernis, vient me marcher sur le pied. Je l'appelle poliment voyou. Il hèle des camarades qui se ruent sur moi, le couteau à la main. En quelques secondes, je reçois quatorze coups de surin. On me ramène chez ma mère. J'étais comme mort et, pendant six mois, je dus garder le lit. Je suis bon garçon, mais vindicatif. Les

voyous avaient fait de la peine à maman et je n'aime pas ça. Alors, j'ai eu l'idée de prendre ma revanche. L'estomac était bon, la poitrine solide. Dès que j'ai été sur pied, je me suis mis à manger du bifteck cru et à faire des poids. J'ai appris la boxe, la lutte, la savate. Je puis maintenant, de temps à autre, me payer un petit tour de boulevards extérieurs ou de bois de Boulogne vers les deux heures du matin. Je laisse passer ma chaîne de montre. Il y a des gens que ça tente, les métaux précieux. Je les vois venir et je pense à part moi : « Voilà des gourmands qui vont goûter de mes croquignolles ». Je m'arrête. Ils croient que j'ai peur. Ils tombent sur moi. Alors, c'est une marmelade. J'ai un *coup simple dessous* au creux de l'estomac qui vous étend son homme sans qu'il ait le temps de faire : *couic!*... J'ai également un *coup de poing de côté* sur la mâchoire inférieure qui la sépare radicalement de sa compagne. J'ai de jolis *coups de pieds bas*, sur le tibia, qui le cassent comme du verre. La boxe est une très belle science, très intéressante, très morale. On ne la cultive pas assez. Quoi de plus agréable, pourtant, que de se dire : « En voilà un qui voulait me trouer la peau par amour du lucre. Il a maintenant deux côtes enfoncées. Ça lui servira de leçon. Quand il sera rétabli, il renoncera à attaquer les passants, il se mettra à exercer un métier honnête, ouvreur de portières ou ramasseur de bouts de cigares et il sera considéré dans son quartier. » Régénérons! Moralisons! Un œil au beurre noir est quelquefois le commencement de la sagesse... »

* * *

Parfois, Urbain va faire un tour dans les bals de barrière. Les municipaux le connaissent :

« Subséquemment, se disent-ils entre eux, que voilà monsieur Urbain qui entre... qu'il va en démolir une demi-douzaine... que ce sera toujours ça de moins et que c'est le moment de fermer la paupière et d'aller, dehors, fumer une cigarette. »

Il y a quelques années, ça ne ratait pas. Entrée d'Urbain, valse, quadrille; puis, tout à coup, grand brouhaha, et la vraie danse commençait. Jambes brisées, bras cassés, épaules luxées, nez écrasés, mâchoires fracassées. Les municipaux rentraient et menaient les blessés au poste, où on les passait à tabac pour les remettre. Aujourd'hui, c'est fini de rire. Urbain est connu dans les bals. Quand il y pénètre, les escarpes, impressionnés, lui font le salut militaire. Quelques-uns de ceux qu'il a endommagés sont devenus ses amis respectueux et dévoués. Il y en a qui s'écrient :

« Il est susceptible, mais c'est un rupin. D'un seul coup de poing, il m'a fait cracher le sang pendant trois mois... On dira de lui ce qu'on voudra, mais n'empêche que c'est un frère'.. »

* * *

Urbain est gai. Il a des coups joyeux tout à fait inattendus et qu'il décrira un jour où l'autre, dans sa *Methode de pavé* — un livre des plus curieux que Paul Nadar illustrera de photographies instantanées.

En voici deux, le coup de la blouse et le coup du veston :

Coup de la blouse : Un individu en blouse, que l'on croise en chemin, devient tout à coup familier et se sent attiré irrésistiblement par votre porte-monnaie ou par votre épingle de cravate. Vous l'attendez de pied ferme — le pied ferme est indispensable. D'un mouvement rapide, vous saisissez sa blouse par le bas, vous la lui ramenez par-dessus la tête, vous l'en coiffez comme un faucon et vous nouez sous le menton les deux bouts de ce vêtement démocratique. L'homme est dans le sac, dompté. Alors, de la main droite, vous le maintenez coiffé, tandis que, du poing gauche, vous lui caressez vigoureusement le bec. Inutile de vous presser; vous pouvez prendre votre temps, taper à votre aise et même accompagner cette correction de quelques réflexions morales empruntées aux meilleurs auteurs. La leçon, très frappante, ne peut manquer de causer à votre agresseur une vive et salutaire impression.

Coup du veston: Vous êtes attaqué par quelqu'un de chic, par un rôdeur en veston, par un de ces dandys qui s'habillent chez les grands tailleurs de la Villette et de la plaine Saint-Denis. Prompt comme l'éclair, vous saisissez les parements de son veston et vous lui rabattez, en deux temps, le vêtement dans le dos, à la hauteur des coudes, ce qui lui emprisonne solidement le haut des bras. Le veston joue admirablement le rôle de camisole de force. Alors, si vous avez une canne solide, vous pouvez vous exercer, lancer vos coups en donnant toute votre allonge, selon le système de Larribeau, de Chanderlot et de Charlemont L'adversaire fera de vains efforts pour se dégager. Peut-être vous appellera-t-il lâche, car les coups de canne sur la mâchoire sont durs à avaler quand on est mis dans l'impossibilité de se défendre. Vous vous laisserez insulter, mais sans cesser de taper en choisissant l'endroit. Il est rare que l'agresseur persiste à crâner dans ces conditions éminemment désavantageuses. Si votre canne se casse, car il y a des rôdeurs qui ont la tête dure, un joli coup de pied tournant, le coup de pied du chausson marseillais, étendra fort élégamment le souteneur sur le sol. La boxe française, combinaison intelligente de l'ancienne savate et de la boxe anglaise, vous offre toute une série de coups que vous pouvez fignoler à loisir contre un adversaire réduit au rôle passif de mannequin. *All right!*

* * *

Shakespeare nous montre Richard Ier se faisant aimer d'une jeune princesse pour avoir fait vaillamment le coup de poing

devant elle. Urbain est subjuguant, mais chaste. Il n'abuse pas de son prestige. C'est un mari modèle; et, s'il passe parfois la nuit dehors, c'est pour contusionner le crime, pour protéger l'innocence, pour défendre la vertu que le vice se plaît à opprimer. Le cœur d'Amadis dans le thorax de Milon de Crotone!

Ses aventures sont innombrables. Le soldat marche au canon. Urbain marche au cri du faible. Passants défendus contre les rôdeurs, femmes protégées et ramenées chez elles avec une courtoisie dix-huitième siècle, enfants soustraits aux violences des mauvais garnements, c'est toute une épopée. Quand une charrette est embourbée, il ne manque jamais, même s'il vient de revêtir un costume neuf, de la sortir de l'ornière en lui donnant le coup d'épaule de Jean Valjean. Il tire d'affaire le charretier; mais, si celui-ci a été brutal avec son cheval, Urbain lui administre généralement une râclée au cours de laquelle il lui rappelle les termes de la loi Gramont.

Urbain, en effet, adore les animaux. Il a rapporté sur ses épaules, en plein jour, à travers Paris ébaubi, une chèvre qui avait eu le pied écrasé par une voiture. Il l'avait achetée à l'un de ces chevriers, en béret pyrénéen, qui promènent par les rues, au son de la flûte de Pan, leur petit troupeau qui déambule en mâchonnant de vieux débris de journaux ramassés sur les trottoirs. Ce pâtre se lamentait devant sa bête tombée boiteuse.

« Vends-la moi, dit Urbain... Je la panserai, je lui mettrai une jambe de bois et, dans un mois d'ici, elle courra sur les gouttières. »

La chèvre fut baptisée *Banban*. Elle est depuis longtemps rétablie, elle donne d'excellent lait, et elle est nourrie de cœurs de laitues et de bottes de carottes; ce qui ne l'empêche pas de brouter la garde-robe d'Urbain, ses pantalons d'été et ses chapeaux de paille.

Banban est d'ailleurs savante. Quand Urbain s'ennuie, il dit à sa chèvre :

« Allons, Banban, une petite partie ?... »

Et tous deux font un domino.

* * *

Dans la rue, à toute heure, Urbain est généralement accompagné d'un défenseur vaillant et charmant. C'est un minuscule griffon écossais, haut de vingt centimètres, long de trente centimètres, queue comprise, couvert d'une épaisse toison de poils café au lait qui balaient les trottoirs et lui couvrent les yeux, qu'il a magnifiques.

On a vu des toutous faire du trapèze, tirer des coups de fusil ou jouer du bâton.

Le griffon d'Urbain boxe et lance des coups de patte.

Si vous faites mine d'attaquer son maître, il s'assied, se dresse sur son séant, vous regarde avec des yeux de flamme, tombe en garde et simule, avec ses pattes de devant, les principaux coups de la boxe française.

S'il voit que vous ne prêtez aucune attention à son terrible défi, il reprend la position normale, se dirige gravement vers vous et vous décoche un coup de patte de derrière.

Tout, dans son attitude, vous crie, ou plutôt vous aboie :

« Viens-y donc, grand lâche ! »

Le griffon d'Urbain ne craint rien. Il défierait les champions du monde entier. Il regarde d'un œil tranquille les plus robustes lutteurs de profession. Quoique bien élevé, il lui arrive de flairer le bas de leur pantalon; et, superbe, de lever la patte, faisant pleuvoir sur leurs bottines quelques gouttes de son dédain.

* * *

Urbain cherche partout, depuis longtemps, jusque chez les marchands de vins, jusque dans les baraques de lutteurs, quelqu'un de plus fort que lui.

Il ne le rencontre pas, et ça le rend mélancolique; car Urbain est un modeste et sa gloire lui pèse. Il est las de s'entendre appeler *l'Invincible*.

Il crut un jour avoir trouvé son maître dans un garçon boucher qui promenait, à bras tendu, au-dessus des verres d'un comptoir, un poids de quarante. Urbain prit le même poids de quarante par le rebord, entre le pouce et l'index, posa sur le dessus du poids, comme sur une légère soucoupe, un verre plein de petit bleu, porta la santé des assistants à bras tendu et vida son verre d'un trait en continuant de se servir du poids comme de soucoupe.

Le garçon boucher était émerveillé. Il s'écria :

« Nom d'un nom ! Boulanger n'en ferait pas autant. »

Puis, avec la conviction d'un athlète antique acclamant Dioclétien ou Maximien :

« C'est empereur que vous devriez être ! Si vous vouliez faire un coup d'État, les garçons bouchers sont vos hommes... »

Urbain aime les calembours :

« Merci, mon garçon, dit-il... Je ne fais pas de *Coup d'étal*. »

* * *

Il arrive toujours à Urbain des aventures extraordinaires.

Certain soir, très tard, il se promenait au bois de Boulogne. Un coup de feu part d'un taillis, sur sa droite. Urbain bondit et lance, au hasard, un formidable coup de poing qui fracasse quelque chose dans l'ombre, puis il allume une allumette. Un homme du monde gisait, étendu. C'était un financier qui, n'ayant pu payer ses différences à la Bourse, venait de se loger une balle dans la tête. Il avait attendu que quelqu'un passât, afin que son corps ne séjournât pas dans le taillis.

Urbain eut un moment de crainte. Il se demanda si le financier ne s'était pas raté et si ce n'était pas son coup de poing qui lui avait fait sauter la cervelle. Heureusement, ce coup de poing n'avait fracassé qu'un jeune bouleau. La conscience d'Urbain resta donc blanche et sereine.

Il y a quelques mois qu'Urbain n'est plus attaqué quand il rentre chez lui le soir. C'est une véritable déveine, mais ça ne peut pas durer. En attendant, il continue de s'exercer. Il se durcit les poings en les cognant sur un bloc de marbre, jongle avec des poids de quarante, avale des gigots entiers à son déjeuner et simule, sur ses amis, au dessert, un coup droit simple très élégant « qui fait jaillir les deux yeux ». Il pourra dire au premier qui l'attaquera :

« Mauvaise idée que tu as là, mon vieux... »

Il y a tant de gens qu'on peut dévaliser sans danger... Mais s'en prendre à Urbain, c'est n'avoir pas de chance...

La dernière fois qu'Urbain a été attaqué, c'est à Marseille, par une bande d'Italiens. Il en a fait une bouillabaisse. A Paris, Urbain est déjà d'une force incomparable; zuze un peu, mon bon, de ce que doit être la force d'Urbain.. à Marseille!

PAUL FOUCHER.

(Clichés de Paul Nadar.)

LE CRACK

PAR PAUL DEVAUX

Après le souper, la nuit qui précéda le grand jour du Prix du Gouvernement, Thos Saddler, le grand entraineur, dit au head-lad Cutling :

« Je veillerai dans la buanderie. »

Cutling était le bras droit de l'entraineur, son factotum. Saddler ne pouvait être avec les soixante chevaux qu'il entrainait de cinq heures du matin a huit heures du soir. Tandis qu'il faisait sa correspondance avec les sociétés de sport pour les engagements et les forfaits, tandis qu'il étudiait le *Bulletin des Courses*, qu'il assistait aux réunions, Cutling le remplaçait pour les distributions de nourriture, la surveillance du travail et l'ordonnance générale de l'écurie

Un cerveau puissamment organisé que celui de ce head-lad; aucun détail d'administration ne lui échappait : c'était sous ses yeux que se rédigeait le livre d'inscription des suees, des galops, des sorties d'écurie, des doses de médecines prises par chaque cheval. Au moyen de cette comptabilité hippique, chaque bête avait son compte, et le cheval ne parlant pas pour reclamer, le livre faisait foi de l'égale répartition des soins donnés.

Lorsqu'il recevait de son patron l'ordre de préparer la buanderie, Cutling savait ce que cela signifiait. Saddler parlait peu, et il aimait à être compris sans explications.

La nuit qui précédait les épreuves importantes, la buanderie, une petite annexe des bâtiments de la cour centrale, changeait de destination. Le head-lad allumait un feu de rôtisseur sous le haut manteau de la cheminée, une flambée de bûches énormes qui devait durer jusqu'au matin.

La porte et les fenêtres de l'annexe étaient maintenues ouvertes, afin que l'œil et l'oreille du maître fussent avertis de ce qui se passait à l'extérieur, et Saddler s'y installait pour y bivouaquer Ces nuits-la, personne ne dormait dans l'écurie, le dernier des grooms devait suivre l'exemple du training. Cutling divisait le personnel en patrouilles, le réfectoire était transformé en poste-vigie : la garde descendante y attendait le retour de la garde montante en dégustant les grogs et les dumplings livrés aux amateurs jusqu'a l'indiscretion. La consigne était de veiller autour des bâtiments et d'écarter tout individu suspect ; car, à la veille d'un prix important, lorsque les paris faits sur un cheval engagé sont trop forts, les bookmakers forment une coalition contre lui. Des spécialistes sont soudoyés pour se faufiler dans l'écurie, pour acheter la complaisance d'un palefrenier qui fera avaler au cheval une pilule fortement opiacée, ou qui mettra dans son eau de l'arsenic, du sublimé corrosif, ou un bon kilogramme de nitre dans la ration. En astreignant son personnel a rester une nuit sur pied, Saddler n'écartait pas les *touts*, mais il empêchait les tentatives criminelles de la dernière heure; les rondes étant contrôlées, ses gens se surveillaient mutuellement. Il raisonnait d'après cet axiome : que les fraudes aiment le mystère, et il pensait juste

Vers onze heures, après une dernière promenade aux lanternes dans les boxes, après avoir constaté que son crack, *Cheltenham*, reposait avec son mouton favori, après avoir fait coucher un lad en travers de la porte d'entrée, comme un nouveau Roustan, Saddler alla s'embusquer dans la buanderie en compagnie de sa pipe et d'une bouteille de Scotch wisky. Cutling le suivit. Sans qu'une parole eût été échangée entre eux, ils retournèrent gravement les baquets a lessive ; aux courses du printemps, ils y avaient decouvert un espion payé par un syndicat de parieurs, pour sur-

prendre le secret de l'ecurie dans un handicap. Saddler avait si rudement châtié le *tout*, qu'il avait été attaqué par ce dernier en police correctionnelle pour coups et blessures. Cette correction avait refroidi les zélés, car, cette fois, les baquets étaient inhabités. Saddler ouvrit aussi la porte d'une horloge monumentale, et vérifia minutieusement les profondeurs de la gaine. A la dernière veillée de la saison d'été, il en avait tiré un maigre gavroche parisien expédié par une agence de renseignements pour assister à une conférence de propriétaires. Interrogé sur ce qu'il attendait au fond de la gaîne, le gavroche osa répondre « qu'il attendait le tramway ! » Cette saillie fit tellement rire le vindicatif entraîneur, qu'il oublia de gratifier le voyou de la taloche qu'il méritait.

Cette visite domiciliaire terminée, Thos s'assit le dos au feu, les yeux fixés sur la porte du box de *Cheltenham;* il remplit son

verre d'eau pure, la coupa de wisky et bourra sévèrement une pipe d'écume enrichie de rubis et de brillants, un souvenir du duc d'Hamilton a propos de la victoire d'*Innisfail*, un poulain mal bâti. une tête de brochet, un dos court, une côte plate, une encolure trop droite, le rein mal attaché, les genoux creux, enfin cornard et panard ! Un vrai biquot, et le biquot les avait battus tous!

Cette pipe qu'il appelait : « la Duchesse. » il ne s'en servait que dans les nuits fameuses. C'était un fétiche, une idole. A travers les nuages qui s'élevaient de son fourneau, il entrevoyait le gagnant du lendemain. Tour à tour il y avait vu *Velleda, Boston, Antinoüs, Gaspardo, Richemond* et cent autres ; cette nuit, il voyait distinctement *Cheltenham. Cheltenham*, un fils de *Huxtable*, le huitième des fils de *Huxtable* qui faisait briller sur le turf la casaque tricolore : le « vieux cheval », comme il disait, et les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il parlait du « vieux cheval ». C'est que son existence était intimement liée a celle de *Huxtable. Huxtable*, c'était son début dans la vie sportive, le commencement de sa fortune ; sans *Huxtable*, il ne fût pas devenu Thos Saddler, le grand entraîneur.

Il était fils de John Saddler, le jockey célèbre mort si tragiquement dans le grand steeple de Liverpool ; aussi, sa mère, fille d'un entraîneur tué dans un galop, avait-elle songé à retirer son unique enfant d'une carrière aussi désastreuse pour les siens, en le plaçant chez un pâtissier de Londres, afin qu'il y apprît la cuisine. Mais le jeune marmiton témoignait peu de sympathie aux fricots, il mettait du poivre dans le *plum-cake*, du sucre dans l'*oxtail*, et ce vrai gâte-sauce lâchait l'office les jours de *races* aux environs de Londres, pour suivre les chevaux sur la piste. Désespérée, la mère le fit entrer comme groom dans l'écurie de lord Gooseberry. De simple groom, Thos passa bientôt lad, de lad il devint petit jockey.

Lord Gooseberry était un grand seigneur qui n'entendait rien aux courses, mais qui ne s'en rapportait qu'à lui-même. Tous les propriétaires guignards sont ainsi faits. Aussi engageait-il ses chevaux à l'aveuglette, sans aucun profit, de sorte que des vainqueurs possibles devenaient entre ses mains des chevaux morts. Il avait acheté fort cher une des gloires du turf de son époque, *Huxtable*, une bête de quatre ans remarquable, une puissance d'arrière-main prodigieuse, un cheval qui, en plein galop, mesurait des foulées de sept mètres. L'animal pouvait poursuivre encore trois ans sa carrière en plat, il avait cent mille guinées dans les pattes: Gooseberry le fit dresser sur l'obstacle pour en faire un hunter ! *Huxtable* fit un pauvre sauteur ; il ne broussait pas l'obstacle, il le surmontait en cheval de cirque, et mettait quinze secondes de plus que les autres a franchir une haie. Très brillant pour un cross-country mondain. il ne valait rien en épreuve publique. Bref, tombé en de mauvaises mains, le cheval ne gagna plus un prix et devint vieux prématurément. Lord Gooseberry, qui avait la guigne à l'état aigu, l'envoya au chenil pour être abattu et donné en pâture à ses chiens (fox hounds). *Huxtable* avait pour compagnons d'écurie un chat et un agneau ; le chat et l'agneau suivirent le vieux crack dans la cour du chenil, lieu d'exécution de leur ami, et pendant que le piqueur chargeait son fusil pour tuer le pauvre animal. le matou et l'agnelet rôdaient autour de leur ami comme pour le défendre contre ses bourreaux. Tout ce que l'on tenta pour les écarter fut inutile, le félin et l'ovin continuèrent a se frotter aux jambes du vieux cheval, l'un

bêlant l'autre miaulant. Ils semblaient lui dire, dans leur langage de bonnes bêtes : « Tant que nous serons avec toi, il ne t'arrivera rien de désagréable. »

Sur ces entrefaites, le jeune Saddler vint à passer par le chenil, il vit ce spectacle navrant du condamné attaché au piquet fatal, il s'informa. Quand il apprit que Gooseberry avait ordonné de l'abattre, il se demanda si le noble lord n'était pas fou. On n'abat pas un cheval qui a coûté quarante mille francs et qui n'a pas une tare ! Il se rappelait les arrivées foudroyantes de *Huxtable*, à Sandown Park, à Kempton, a Doncaster, à Epsom, à Newmarket, il devait au vaillant racer une cinquantaine de guinées ; un parieur satisfait n'oublie jamais ces choses-là !

Par reconnaissance et par pitié, Saddler prit sur lui de faire surseoir à l'exécution et fut solliciter lord Gooseberry.

« Milord, lui dit-il, j'achète *Huxtable*.

— Tu n'as rien, répliqua le lord.

— J'ai mes gages, riposta l'enfant, et j'abandonne une année de salaire pour avoir *Huxtable*.

— Prends-le, répondit le lord, mais que je ne voie plus cette bête a chagrins. »

Le soir même, le petit jockey, tout joyeux, emmenait dans une ferme voisine *Huxtable*, son chat et son agneau.

Plus tard, lorsque Gooseberry commença la vente de son *stud*, Thos fut chargé d'amener à Boulogne-sur-Mer un étalon anglais acquis par un propriétaire français et engagé spécialement dans une journée de courses de la saison balnéaire. Il faut croire que cet étalon avait la nostalgie du pays, car au tournant de la piste, en apercevant les dunes du Devonshire, au dela de la mer, il se débarrasse de son cavalier, quitte l'hippodrome. approche des falaises, en suit l'ourlet, cherche une pente praticable, s'y lance, gagne le rivage, prend le large et met le cap sur l'Angleterre! Saddler, qui était libre ce jour-là, se promenait sur la plage. Il voit l'accident, saute dans une barque, vogue dans la direction du fuyard, l'atteint, saute en selle, saisit les rênes, le fait virer de bord et le ramène en France aux applaudissements des baigneurs que ce sport nautique ébahissait.

Cette aventure attira sur Saddler l'attention du propriétaire de l'étalon nageur, il lui demanda ce qu'il voulait en récompense.

« Rester en France, » répondit Saddler.

Il pressentait qu'il ne ferait rien en Angleterre avec un maître aussi stupide que Gooseberry, et que la France était une terre vierge qui s'ouvrait au sport hippique.

« Je te prends chez moi, repartit le propriétaire.

— Oh ! dit Saddler, je ne suis pas seul : il y a *Huxtable*.

— Qui ça, *Huxtable ?*

— Mon vieux cheval.

— Amène *Huxtable*

— Ce n'est pas tout, il y a Boletus.

— Un autre cheval ?

— Non, le chat de *Huxtable*.

Soit, je recevrai Boletus.

— Bien ; mais il y a Pretty-Lamb.

— Un second chat ?

— Non, l'agneau favori de *Huxtable*.

— C'est tout une ménagerie, mon garçon.

— Je ne me séparerai jamais de *Huxtable*, affirma Saddler, et *Huxtable* ne viendrait pas sur le continent sans sa suite.

— C'est donc un prince du sang que ton *Huxtable ?*

— C'est un grand cheval, » répliqua le petit Saddler en se redressant orgueilleusement.

Les conditions du jockey furent acceptées ; c'est ainsi que *Huxtable*, Boletus et Pretty-Lamb furent admis à s'établir et à se reproduire sur la terre de France.

* * *

Depuis vingt ans que Saddler résidait à Chantilly, *Huxtable* s'était distingué comme reproducteur en donnant à l'hippophile qui lui avait sauvé la vie huit grands vainqueurs et un

nombre assez considérable d'honnêtes pouliches. Pretty-Lamb avait été rejoindre ses ancêtres au Walhalla des bêtes à laine, laissant une postérité moutonnière qui broutait maintenant l'herbe de la prairie et qui causait l'étonnement des visiteurs surpris de rencontrer ce troupeau dans une écurie de courses. Boletus, à l'exemple de son ami, était devenu père d'une race innombrable de chatons, lesquels devenus grands se partageaient fraternellement la police intérieure et ratière des bâtiments. Saddler prétendait que le nombre des victoires d'une écurie est en raison directe du nombre de ses chats. Cette opinion n'a rien de paradoxal. Les rats connaissent l'heure des repas, ils guettent le départ du palefrenier et s'introduisent par familles dans la mangeoire. Ils dévorent la ration des poulains, qui ne paraissent pas se soucier de cette invasion, mais qui ne touchent plus une nourriture sur laquelle un animal a soufflé. Le secret de l'entraînement est dans le sac d'avoine; si le cheval ne mange pas, il ne travaillera plus. Pas d'avoine, pas de prix, le propriétaire peut en faire son deuil. Le chat, ennemi naturel du rat, est un auxiliaire d'entraînement indispensable, de même que le mouton, nourri de la provende que le cheval délaisse, en assure l'économie.

Ces grands principes, mis en pratique par Saddler, avaient assuré sa fortune. Et cela, malgré les revers de l'entraînement. Il avait à subir les mêmes pertes que les industriels d'un autre ordre. Des propriétaires lui confiaient des chevaux sans le payer jamais; ils changeaient d'entraîneur, laissant des comptes de deux ans pour aller chercher crédit ailleurs.

Tout à coup, à l'extérieur, une fusée de rire troubla le silence de la nuit : les lads en faction avaient vu surgir sur l'arête des toits la tête d'un personnage effronté.

Saddler sauta sur une lanterne et sortit.

« Un *tout!* » s'était écrié le lad qui l'avait signalé le premier.

Et tous ramassèrent des pierres sur le chemin pour lapider l'espion, mais lorsqu'ils se redressèrent pour lancer leurs projectiles, ils aperçurent un chat qui se profilait sur la lune, portant superbement sa queue comme voile en poupe.

Le fils de Boletus veillait.

La nuit se passa sans autre incident, l'entraîneur put rebourrer sa pipe et poursuivre sa rêverie.

Son écurie n'était pas surveillée comme de coutume; il attribuait ce manque d'intrigues à la précaution qu'il avait prise le jour de l'essai. Huit jours auparavant, il prévenait le gardien du terrain de faire baisser les chaînes de la piste du Jockey-Club pour essayer *Cheltenham* contre *Stockwell*, un autre crack d'une écurie rivale qui s'annonçait bien.

Pour cet essai, Saddler, afin de tromper le jockey et les témoins sur le résultat de l'épreuve, avait fixé six kilos de surcharge dans le tapis de la selle. Il prenait cette précaution parce qu'il savait par un espion que Glaston, l'entraîneur de *Stockwell*, un vieux rouleur, surchargerait également son cheval dans la même intention. Dans cette épreuve secrète, *Cheltenham* avait nettement battu *Stockwell* de deux longueurs, et le jockey du premier avouait avoir dix livres en mains à l'arrivée. Les deux entraîneurs s'étaient séparés satisfaits. Glaston surtout, qui se figurait que son poulain portait seul un excédent de poids, se disait : « Si *Stockwell*, avec douze livres de surcharge, suit *Cheltenham* à deux longueurs, il le battra quand il courra de nouveau contre lui avec la même décharge. » Raisonnement faux, puisque les deux bêtes avaient couru à poids égal. Les partisans des écuries rivales, informés du résultat de l'essai, nageaient dans la joie; ils escomptaient la victoire du lendemain, ils contractaient des dettes, ils empruntaient sur leurs propriétés pour grossir leurs enjeux. Les bookmakers ayant deux favoris dans l'épreuve équilibraient leurs paris : les malins donnaient tous les chevaux sauf ceux-là; les mieux renseignés donnaient du *Stockwell* à robinet ouvert. Les roués du betting ne mettaient pas en comparaison un cygne préparé chez Saddler avec un canard dégraissé par Glaston.

Tous les sportsmen qui tenaient un livre au Salon des courses marchaient pour *Cheltenham*, la race de *Huxtable* était indiscutable.

Cheltenham avait pour mère *Miranda*, une jument fameuse; fille de *Dollar*, elle était de la descendance de *The Flying Dutchman*, l'un des premiers étalons anglais importés sur le continent, et portait sur le front, entre les oreilles et les yeux, les deux rudiments de cornes parfaitement indiqués, qui distinguent les produits de cette provenance.

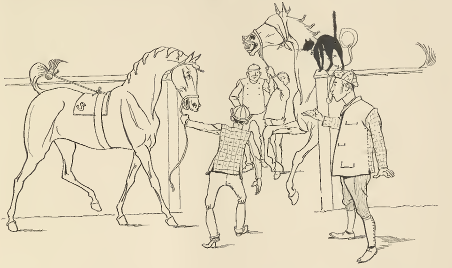
Thos Saddler avait rusé pour obtenir ce croisement. *Huxtable* avait pour favorite une jument nommée *La Louvière*, aussi refusait-il toutes les poulinières qu'on lui présentait. Pour le rendre infidèle et obtenir le croisement qu'il souhaitait, Thos eut l'idée de se servir de sa passion. Il lui présenta *La Louvière*, et pendant que le cheval la regardait avec plaisir, il lui banda les yeux

et substitua vivement, à la favorite, *Miranda*, qui produisit *Cheltenham*. Ainsi le sang de *Dollar* et celui de *Huxtable* se trouvèrent alliés.

Cheltenham, produit combiné par l'inspiration de Saddler, devait la vie à ses parents et la naissance à son entraîneur. *Huxtable* était son père, mais Saddler était son créateur, et le training voyait dans l'avenir les descendants de *Cheltenham* remporter des victoires sur tous les hippodromes du continent et perpétuer la race qu'il aurait inventée.

Ce poulain prédestiné s'annonçait comme une des terreurs du du turf. Durant la campagne de Normandie, il avait triomphé de tous ses concurrents, sur toutes les distances. Il tenait de son père ce galop calme et majestueux que les autres chevaux s'épuisaient à suivre vainement. Saddler était fier de son poulain, il ne doutait pas de la haute célébrité qui l'attendait. Jamais il n'avait voulu laisser à un autre la gloire de le dresser. Il l'avait exercé au piquet, il avait placé sur son dos le premier surfaix, la première selle avec des torchons pendus de chaque côté pour l'habituer à l'attouchement des jambes du cavalier; il l'avait assoupli lentement aux exigences du métier de coureur avec des délicatesses d'amante; aussi, à deux ans, le poulain le récompensait de ses soins en lui rapportant quatre-vingt mille francs d'argent public. Et il ne s'arrêterait pas là.

L'entraîneur sentait ce que valait son produit, d'autant mieux que la possession de ce crack lui suscitait des menaces de mort, des offres perfides, de faux télégrammes, enfin des lettres anonymes, cette plaie des écuries d'entraînement. Cela l'obligeait à une vigilance de tous les instants, à un assujettissement d'esprit assez semblable à celui d'un mari jaloux, avec plus d'acharnement, plus d'âpreté encore. *Cheltenham* ne représentait-il pas une partie des cent mille guinées restées dans les pattes de son père?



A cinq heures, au petit jour, Saddler éteignit sa pipe et quitta la buanderie pour assister au branle-bas du matin.

Les patrouilles cessèrent, les chevaux sortirent de l'écurie sur deux files pour la promenade, les boxes furent nettoyées et l'entraîneur monté sur un hack suivit au pas ses pensionnaires et ses garçons. Il surveillait de près *Cheltenham*, descendant de quart d'heure en quart d'heure visiter les pieds du poulain, voir si quelque caillou ne s'était pas logé dans le sabot.

A la rentrée, pendant que les grooms s'occupaient du pansage, Thos fit remplir les seaux d'eau de pluie. Les seaux pleins, il y fit jeter des poissons vivants pour éprouver la pureté de leur contenu : la malveillance aurait pu tenter d'empoisonner le réservoir.

Vers dix heures, tandis que l'eau chauffait lentement au soleil et que les poissons se dégourdissaient dans les seaux, un gentleman très correct vint détourner Saddler de ses travaux. Ce dernier, voyant que l'inconnu s'avançait dans la direction des seaux rangés en ligne, sans y être prié, se lança au-devant de l'étranger pour en défendre l'approche.

L'autre ne s'offusqua pas de cette précipitation bourrue. Il prit son temps pour informer l'entraîneur du but de sa visite.

Saddler lui indiqua brusquement la buanderie et, pressé de retourner auprès de *Cheltenham*, le mit en demeure de s'expliquer rapidement.

Le gentleman venait savoir si *Cheltenham* courait sa chance, ou si son propriétaire le réservait pour une épreuve plus importante.

L'entraîneur était dans son droit s'il répondait à l'indiscret qui osait, avec cet aplomb, lui poser une pareille interrogation : « De quoi vous mêlez-vous, et que vous importe? »

Mais Saddler, habitué aux démarches les plus extraordinaires, aux combinaisons extravagantes, ne s'émut pas; par d'habiles questions il força l'inconnu à découvrir le mobile de sa démarche.

L'autre venait lui offrir cent mille francs, argent sur table, s'il donnait ordre au jockey de ne pas persévérer à l'arrivée.

L'offre était tentante : le prix ne rapporterait que quarante mille francs, les entrées comprises; une différence de trois mille louis n'était pas à dédaigner, mais Saddler n'était pas l'homme des tripotages, son parti fut bientôt pris.

Néanmoins, il ne voulut pas laisser partir l'inconnu sans lui faire payer l'audace de son insolente proposition. Le croire capable d'une tricherie, c'était l'insulter : il se vengea.

« Si j'acceptais, dit-il à son tentateur, je serais un malhonnête homme, car *Cheltenham* ne peut rien faire pour vous dans la course, il boîte bas depuis hier. »

Un éclair de satisfaction jaillit des yeux du gentleman; il remercia Saddler et le quitta en le félicitant de son intégrité.

A midi, l'entraîneur se fit servir à déjeuner au milieu de sa cour; à mesure que l'heure décisive approchait, il devenait de plus en plus nerveux, il refusait de s'asseoir à table avec sa famille, fuyait sa femme qui avait la fâcheuse habitude de lui souhaiter « a good luck » avant le départ pour la course. Le « good luck » de madame Saddler était fatal. Les jours de courses, Thos avait sa femme en haine.

La première année de son mariage, elle s'était avisée d'embrasser sur les naseaux un grand favori qui marchait au triomphe, et le grand favori avait ramassé les casquettes à la queue du peloton! Thos, vexé de sa déconvenue, certifia que le baiser de sa femme avait ensorcelé le cheval.

Tandis qu'il donnait les ordres aux jockeys qui devaient monter pour lui dans les différentes épreuves de la journée, Cutling vint lui annoncer qu'un roulier l'attendait dans son bureau.

« Que le diable soit du roulier! s'écria Saddler qui s'obstinait à demeurer dans la cour, en face du box de *Cheltenham*, qu'il vienne ici! »

Cutling alla pour engager le roulier à venir trouver l'entraîneur, et revint dire que le roulier refusait de sortir du bureau.

Saddler entra en rage; d'un coup de pied il fit sauter sa table et son couvert au nez des jockeys interdits. Il ne voulait pas laisser *Cheltenham* un moment seul. Il alla le prendre dans son box, lui passa un bridon, l'emmena avec lui vers la maison et l'attacha à la balustrade d'une croisée. Alors, il regarda si personne ne l'avait suivi jusque-là, et, rassuré, pénétra dans son cottage. Quelques secondes après, la fenêtre à laquelle le cheval était attaché s'ouvrait, et *Cheltenham* avança curieusement la tête à l'intérieur du cabinet de son maître.

Le roulier qui dérangeait Saddler était un gros homme trapu, couvert d'une blouse bleue à épaulettes brodées de fil blanc. D'épais favoris encadraient un visage joufflu ; une casquette de toile cirée à galons, avec une visière rabattue sur les yeux lui donnait un faux air de poussah.

Thos dévisagea avec un sourire ce singulier bonhomme. Ce dernier, s'apercevant qu'il était deviné, leva sa casquette. et Saddler reconnut son collègue et son voisin, le gros entraîneur Pickles.

« Que veut dire cette farce, demanda Saddler ?

— Cette farce veut dire que je suis ruiné, répondit Pickles, qui s'écroula sur une chaise en s'épongeant le front.

— Ruiné ?

— Hé oui ! ruiné, ruiné ! puisque *Cheltenham* ne court pas sa chance et que j'ai hypothéqué ma maison pour mettre dessus.

— *Cheltenham* ne court pas sa chance ! hurla Saddler en sursautant.

— Fais donc l'étonné, poursuivit Pickles, tu as traité ce matin avec une agence de paris pour laisser la course à *Stockwell*.

— J'ai traité avec une agence, moi ! master Pickles, vous êtes un menteur ! *Cheltenham* n'est pas un cheval de bookmaker !

— Oui, des grandes phrases, et l'on sable le champagne à l'hôtel d'Angleterre, on fête *Stockwell*, la bique à Glaston, et demain mes enfants n'auront plus d'abri.

— Tu m'embêtes avec ton Glaston, ton champagne et tes histoires de tipsters !

— Parbleu ! tu palpes cent mille francs pour perdre la course ; ma ruine ne te touche pas ! »

Un soufflet formidable retentit sur la joue de Pickles.

Saddler, blême de fureur, écumait devant lui.

« Oh ! fit Pickles en se caressant la joue, une canaille n'aurait pas frappé si fort. Et regardant à la fenêtre le cheval qui tendait l'encolure dans le bureau : C'est *Cheltenham ?*

— Oui, c'est un vrai fils de *Huxtable*, il le prouvera tantôt, imbécile ! »

Cette gracieuseté s'adressait à Pickles, qui ramassa sa casquette tombée au contre-coup du soufflet.

« Sans rancune, dit-il en tendant la main à Saddler.

— Au revoir, monsieur le déguisé. »

Cette visite et la nouvelle qu'il venait d'apprendre rendit Saddler quinteux. Il retourna dans la cour en passant par la fenêtre, par crainte de rencontrer sa femme ; il rudoya son personnel et oublia de rentrer *Cheltenham* à l'écurie ; il le promena à sa suite, la bride passée au bras.

L'heure du pesage approchait, l'entraîneur se fit apporter une bouteille de vin blanc et des œufs frais. La bouteille qu'on lui apporta n'ayant pas son cachet de cire intact, il en fit prendre une autre. Il déboucha sa bouteille devant *Cheltenham* qui ne le quittait plus, il brisa ses œufs, s'assura de leur fraîcheur, sépara les blancs des jaunes, délaya les blancs et les battit dans un demi-litre de vin blanc. Ce breuvage préparé, toujours en présence du cheval qui suivait ce manège avec intérêt, Saddler tira de sa poche une feuille de papier spécial, la tourna en entonnoir, remit son mélange en bouteille et boucha soigneusement. C'était la gourmandise réservée à *Cheltenham* un quart d'heure avant la lutte, pour l'encourager.

« Cutling, dit-il à son head-lad après ce travail de bar, faites sortir le vieux cheval et conduisez-le sur la pelouse, qu'il soit témoin de la victoire de son fils. »

Alors, on vit une chose curieuse, *Huxtable* quitta son box, suivi à distance de son inséparable Boletus, lent, caduc et vénérable ; le vieux chat accompagnait son camarade. A la porte de sortie, il avança prudemment le nez, mais n'alla pas plus loin, il s'assit sur son derrière, le suivit de l'œil et se pelotonna pour attendre son retour.

Trois quarts d'heure avant la course importante, Saddler fourra la bouteille du poulain dans une poche de son pardessus et se dirigea vers l'hippodrome, précédant son crack et repoussant du pied les pierres et les cailloux qui se présentaient sous les pas du cheval. Le jockey qui devait monter l'accompagnait dans le trajet, tout botté, la toque en tête, la casaque dissimulée sous un pardessus court.

« Ne vous promenez pas devant les tribunes, lui recommandait-il, restez au vestiaire des jockeys jusqu'au moment du départ. »

Ce jockey était un lad qui lui devait sa licence de monter, et dont la réputation commençait avec celle du cheval ; il était sûr de son honnêteté. Il ne le fatigua pas d'observations.

Saddler ne lâcha le bridon de son poulain qu'à la sortie du pesage, puis il vint s'appuyer à la balustrade d'enceinte, près la tribune du juge.

Sur la pelouse, *Huxtable*, monté par Cutling, galopait au milieu de la foule, chassant devant lui les cuisinières poltronnes venues dans l'espoir d'augmenter leurs économies avec les bénéfices du pari mutuel.

Le départ donné, *Cheltenham* régla l'allure à sa guise, son compas s'ouvrait et se fermait mécaniquement avec l'aisance d'une charnière bien graissée. *Stockwell* s'acharnait à sa poursuite pendant que le fils de *Huxtable* s'étendait dédaigneusement en grand cheval, sans accélérer son train.

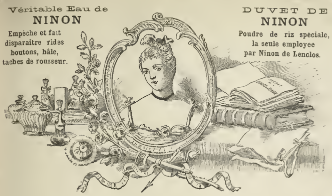
« Ah ! s'écriaient les petits jeunes gens qui ne se gênent pas pour manifester ouvertement leurs impressions, regardez donc *Cheltenham*, il gagne en se promenant ! »

Sur la pelouse, *Huxtable* prenait part à la course malgré les efforts de son cavalier qui tentait en vain de le retenir, le vieux cheval se rappelait les beaux jours de Doncaster, au temps de ses triomphes ; il suivait les racers en se maintenant à hauteur des premiers. Cette chasse en dedans n'était pas du goût des paisibles bourgeois empilés sur cinq rangs le long des barrières. Devant le galop du vieux cheval, tous s'enfuyaient et s'éparpillaient épeurés.

Quand *Cheltenham* eut dépassé le disque, aux acclamations de la foule, *Huxtable*, emporté par l'élan des dernières foulées, franchit d'un bond prodigieux la barrière de la piste, renversa quelques chapeaux et vint se mêler aux cracks du peloton ; puis, portant haut la tête, le jarret nerveux, il rentra derrière son fils par la porte des vainqueurs.

PAUL DEVAUX.

(Illustrations de Eugène Courboin.)

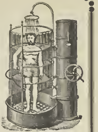


ÉVITER LES CONTREFAÇONS — PROPRIÉTÉ EXCLUSIVE DE LA
PARFUMERIE NINON, 31, RUE DU 4 SEPTEMBRE, **PARIS**

HYDROTHÉRAPIE CHEZ SOI

Recompenses aux Expositions
DE
1839, 42, 54, 55, 62, 72, 78, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 1888
MÉDAILLE D'OR
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

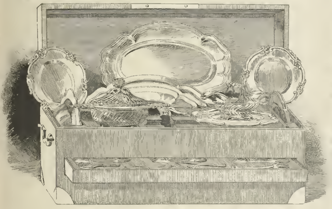
Appareils pour douches en pluie, en lames, en cercles, locales, verticales, vaginales, etc.



APPAREILS POUR BAINS DE VAPEUR SÈCHE ET HUMIDE, TÉRÉBENTHINÉS AU PIN MUGHO
Appareils pour chauffage de bains, baignoires, bains de siège et bidets à effet d'eau

WALTER LÉCUYER
138, rue Montmartre, PARIS

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ



BOIN-TABURET, orfèvre, 3, rue Pasquier, PARIS

LITS, FAUTEUILS, VOITURES & APPAREILS MÉCANIQUES
Pour Malades et Blessés

Chaise à porteur dans laquelle le général Faidherbe se faisait conduire à la Chambre des députés.

Fauteuil roulant pour convalescente Promenade dans le parc

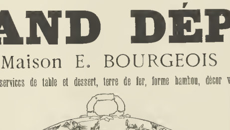
DUPONT, *fabricant S. G. D. G. fournisseur des hôpitaux* 10, rue Hautefeuille.

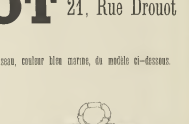
PRIMES EXCEPTIONNELLES AUX LECTEURS ET AUX ABONNÉS
Du *FIGARO* et du *FIGARO ILLUSTRÉ*

Par le **GRAND DÉPOT** 21, Rue Drouot

Maison E. BOURGEOIS

Pour les départs à la campagne, mise en vente de 5,000 services de table et dessert, terre de fer, forme bambou, décor vol d'oiseau, couleur bleu marine, du modèle ci-dessous.





COMPOSITION POUR 12 COUVERTS

Table 74 pièces, prix exceptionnel	**32** fr.
Dessert 42 pièces, prix exceptionnel	**19** fr.
Caisse-emballage pour les deux services	**6** fr.

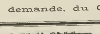
MISE EN VENTE

D'un nouveau service, cristal gravé, modèle Amiral, composé pour 12 couverts de 52 pièces au prix de. . . . . **35** fr.

Exceptionnellement ces services cristal seront expédiés par la fabrique, franco de port et d'emballage dans toutes gares françaises.
Envoi franco, sur demande, du Catalogue illustré.

TRAINS DE LUXE
(En hiver) Nice-Express — Calais-Rome-Express.
(En hiver) Méditerranée-Express.
Péninsulaire-Express.

Cie INTle DES

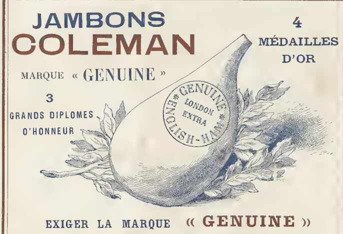


WAGONS-LITS

" Sleeping-Cars "
" Dining-Cars "

TRAINS DE LUXE
Club-Train — Orient-Express
Sud-Express.
(En été) Suisse-Express — Pyrénées-Express.

Enregistrement des bagages, etc., etc.



GRANDE MAISON DE NOIR

MONTAILLÉ

27 et 29, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Costume de voyage et de plage.

Jaquette en bengaline ornee d application de jais,
grand volant de dentelle formant basque ; manches en guipure perlee

Costume de voyage et de plage.

Composée de poudres végétales et aromatiques, la véritable
“ POUDRE LAXATIVE DE VICHY ”
est le laxatif le plus sûr, le plus facile à prendre pour combattre la *constipation.*

Une cuillerée à café, délayée dans un peu d'eau et prise le soir en se couchant amène le lendemain matin, sans fatigue, l'effet attendu.

2 fr. 50 le flacon de 25 doses environ.

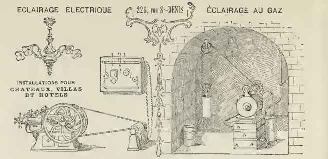
FIGARO ILLUSTRÉ

Lenthéric — 245, rue St-Honoré.

LA COIFFURE AUX WAVERS et ses accessoires.

H. BEAU & BERTRAND TAILLET

ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE — 226, rue St-DENIS — ÉCLAIRAGE AU GAZ



Moteurs au Pétrole, au Gaz ou à Vapeur
DYNAMOS, ACCUMULATEURS

L'AIR-GAZ
Appareil pour faire le Gaz chez soi sans charbon et sans feu.

Leoty

Pihan

4, Faubourg Saint-Honoré.

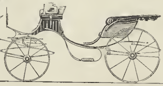
MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

EXPN UNIVLLE PARIS 1889

La plus Grande Manufacture de Voitures
(Ancienne Maison Ad. SAMUEL)

LA CARROSSERIE INDUSTRIELLE

BUREAUX & MAGASINS
228, rue du Faubourg-Saint-Martin
PARIS



Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale

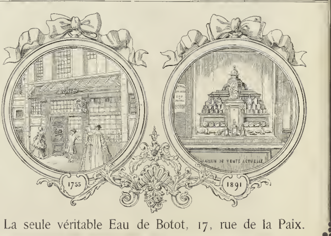
CHOCOLATS

DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE) Composée exclusivement de THÉS NOIRS
La Boîte grand modèle (300 gr. environ) **6** fr.; petit modèle (150 gr. environ) **3** fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, *à Paris*

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



La seule véritable Eau de Botot, 17, rue de la Paix.

ENCRES DE CH. LORILLEUX ET Cie. — PAPETERIES DU MARAIS.

1re MARQUE — Delion — 1ere MARQUE
PASSAGE JOUFFROY — PARIS

FIGARO ILLUSTRÉ

Juillet 1891

THÉATRE DU FIGARO

Mademoiselle Félicia Mallet dans Figaro-Revue *(cliché de Camus).*

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Persée et Andromède, par Bryan Hook.

Où sont-ils? par Paul Grolleron.

Mademoiselle Félicia Mallel, dans Figaro-Revue (cliché de Camus).

Le Mois parisien, par La Grand'ville.

La dernière Carlouche, reproduction du tableau d'Alphonse de Neuville.

Les Livres, par R. M.

La Mode, par Claire de Chancenay; illustrations de L. Vallet.

L'Amour héroïque, vaudeville chinois, par le général Tcheng-Ki-Tong; illustrations en couleurs de Felix Régamey.

Alegria, duetto en un acte, par Quatrelle; illustrations en couleurs de F. de Myrbach.

Les Drapeaux de la France, par le commandant D.; illustrations en couleurs de Paul Jazet.

Les Rois chez Eux. — *Le Tzar et la Tzarine,* par Lydie Paschkoff; photographies directes.

Un Duel chez le Coiffeur, par Maurice Valcaire; illustrations de Guillaume.

Couverture : *Yachting,* par Albert Lynch.

Le Mois Parisien

Bouquet de mondanites. — Le Grand-Prix et M. Edmond Blanc. — Les pirouettes du high-life. — Molier for ever. — *Les Roistaquoueres. — Le roi Milan et le prince de Galles. — Les dangers du tapis vert. —* Dieu *et le Sacre-Cœur. — La vente Rœderer.*

Avant de se disperser gaiement pour aller chercher l'Océan, la montagne ou les champs paisibles, nos mondains ont prodigué les fêtes et ça ete un feu d'artifices de folies charmantes.

On se souviendra longtemps du bal costume de la princesse de Léon, une féerie, un rêve où des déguisements, empruntés à tous les temps, a tous les pays et à toutes les fantaisies, ont accumule ce que le grand luxe a de plus exquis et ce que l'esprit parisien a de plus delicieusement original.

Les invites reverront longtemps la princesse de Léon en merveilleuse Louis XVI, la marquise de Lasteyrie en anglaise Georges II, la comtesse de Puiseux en robe à paniers, corsage brodé de perles et d'émeraudes, et mademoiselle de Rohan-Chabot, en Colombine Watteau, satin blanc, criblé de perles, velours rose et toque pourpre, et la duchesse de Luynes en jupe de gaze pailletée d'or, et toutes les charmantes femmes de la noce Directoire, où le rôle de la mariee etait tenu par la comtesse de Pracomtal, ravissante dans sa robe de moire blanche semée de roses et de jasmins. Quel mouvement! Quel entrain! Que d'ingénieuses surprises! C'est un cirque forain qui fait son entrée, bientôt suivi d'une troupe de mimes de la comédie italienne. Et, après tout cela, pour clore la fête, un cotillon eblouissant où tourbillonnent les danseuses et les joyaux inestimables.

Et que d'autres superbes fêtes : les soirees de madame de Janzé et de la comtesse de Chevriers, les matinées de la princesse Gortchacow, les garden party de lady Lytton, les receptions exquises de madame J. Ricard, où se rencontre le Tout-Paris de l'élégance, de la littérature et des arts. Signalons aussi les réceptions de madame Madeleine Lemaire et l'inauguration du ravissant hôtel de notre aimable et spirituel confrere Gaston Berardi.

Très jolies aussi, malgré leur caractère officiel, les réceptions de l'Élysée, où M. Carnot dépense trente ou quarante mille francs par bal et où l'on sert à ses invités du vin de champagne à dix francs la bouteille, du vin de Bordeaux à six francs et des chaufroids truffés à 50 francs le kilogramme. Nous voilà loin du petit bleu et de l'humble veau des banquets démocratiques d'autrefois. Spartacus revêt l'habit noir et soupe chez Lucullus. C'est moins héroïque, mais c'est plus gai.

♣

A part la princesse de Sagan et quelques élégantes qui avaient fait avec elle le serment de défier le ciel brumeux, on a vu peu de jolies toilettes au Grand-Prix. Disons cependant que madame Carnot avait risque une ravissante toilette mauve. M. Edmond Blanc n'a pas été trop surpris du succès de *Clamart,* qui lui a valu un gain de 161,600 francs, sans compter les paris. Le jeune sportsman a décidément recueilli la succession du comte de Lagrange. Son écurie de courses a passé tout à fait au premier rang. Quant à T. Lane, le jockey qui montait *Clamart,* c'est un abonné du Grand-Prix. Il montait *Stuart,* il y a trois ans et, l'an dernier, *Fitz-Roya.*

♣

Le Cirque Molier continue de passionner nos mondains. Bien des gens donneraient des sommes folles pour s'asseoir sur les dures banquettes de ce hangar d'amateurs; mais on refuse l'argent et les reunions conservent leur caractère sélect. Il n'est pas donné à tout le monde d'aller rue Benouville.

C'est Molier, le centaure moderne, qui ouvre toujours la représentation. Cette fois, il présentait un pur sang de trois ans dressé en liberté. Nous avons eu ensuite le jeune Paillard, un écuyer de huit ans, d'une hardiesse de chulo, sur son cheval sauteur; puis un briseur de chaines, M. San Marin, qui eût délivré Prométhée. La jeune Blanche Allarty — seize ans, ô Roméo! — a fait du trapèze à cheval, M. Vavasseur passe par-dessus la tête des dames avec un joli saut périlleux. Tous les numéros sont inédits : luttes athlétiques, mâts de cocagne pour dames, danses espagnoles par la ravissante Julia Récio, etc. Et tout cela dure jusqu'au matin. Il est vrai que le cirque ne donne que deux représentations par an, dont une pour les garçonnières et une autre pour les familles. C'est la version officielle; mais, officieusement, l'on fusionne et les curiosites sont innocemment satisfaites. C'est d'ailleurs ce qui se passe un peu partout, et l'on aurait tort d'être si rigoriste au Cirque Molier quand on l'est si peu chez Franconi ou aux grandes premieres.

♣

Le roi Milan continue de tailler des banques sous le nom de comte de Takovo, ce qui lui vaut d'être qualifié de *Roistaquouere* par les deveinards à qui il enlève de temps à autre quelques centaines de mille francs. C'est un joueur intrépide, qui voit presque chaque jour lever l'aurore devant le tapis vert de la rue Royale. On dit que la rente que lui font ses sujets passe tout entière au baccara ou au pocker. Qu'il prenne garde, car il pourrait avoir encore plus de désagréments avec la cagnotte qu'avec la reine Nathalie. L'exemple du prince de Galles suffit à prouver que les peuples, qui pardonnent si facilement aux souverains de s'adonner à ce terrible jeu de hasard qu'on appelle la guerre, voient d'un mauvais œil les rois se mettre à cheval sur les deux tableaux. Ils sont alors tentés de s'ecrier avec le croupier : « Rien ne va plus. »

Il arrive d'ailleurs au prince de Galles cette chose bizarre qu'on le traite absolument, dans les feuilles anglaises et dans les prêches de pasteurs, comme si c'était lui qui s'était adonne aux émotions de la poussette. Encore un peu de temps, et il ne pourra plus jouer qu'en wagon, avec les bonneteurs. Sir Gordon Cumming, au contraire, voit sa mésaventure se terminer par un riche mariage. N'est-ce pas un profond sujet de méditations pour les philosophes?

♣

Victor Hugo a publié *Dieu* et l'on a inauguré la basilique de Montmartre. Je dis que Victor Hugo a publié *Dieu,* parce que ses exécuteurs testamentaires, en nous donnant ses œuvres à un certain moment et dans un certain ordre, n'ont fait qu'obéir aux instructions du grand écrivain. *Dieu* est une œuvre escarpée et d'une lecture redoutable pour les cerveaux habitués à la littérature facile. Toutefois, c'est une joie pour les poetes que de lire ces vers si robustes, si solides et d'une si belle coulée. C'est de la grande langue française et cela repose de la poésie menue et plus obscure encore de certains symbolistes qui font des vers dénués de rime, de césure et de sens.

Hugo croyait en Dieu, mais il croyait aussi que l'imprimerie tuerait la basilique. « Ceci tuera cela », a-t-il écrit dans *Notre-Dame de Paris.* Quoi qu'il en soit, *Dieu* a surgi au moment où l'on bénissait solennellement l'église du Sacré-Cœur. Je me borne à noter la coincidence. Cette église est une grande œuvre architecturale réalisée par de petits moyens. Le Comite du monument, pour exciter le zèle des souscripteurs, leur a concédé les pierres de l'édifice. Pour cent vingt francs, on avait une pierre sans inscription; pour trois cents francs, une pierre avec initiale peinte ou gravée; pour cinq cents francs, une pierre avec écusson. Les colonnes étaient chères (de mille à cinq mille francs), et les piliers hors de prix. On en a vendu un cent mille francs. Il est vrai qu'une grande dame avait, dit-on, propose à l'archevêque de Paris de construire l'église à ses frais et de verser, dans ce but, la modique somme de trente millions. Le cardinal Guibert aurait refusé, voulant que le monument fût l'œuvre d'un groupe important de fidèles. Refuser trente millions, c'est un beau mouvement; mais la grande dame les eût-elle donnés? J'aime à le croire; toutefois, il se trouvera peut-être des mécréants qui n'auraient pas été fâchés d'assister au versement de la somme, ne fût-ce que par curiosite.

♣

Une grande vente, ce mois-ci : la vente Rœderer. Quarante toiles, un million vingt et un mille francs d'enchères. Trois Corot ont été adjugés : le *Cavalier,* 32,000 francs; le *Passeur,* 45,000 francs; le *Souvenir d'Italie,* 29,200 francs.

Les Daubigny ont été très disputés. *Portijoie,* payé 2,500 francs par M. Rœderer, a atteint 54,000 francs et a été acquis par M. Boussod. La *Saulaie* a été vendu 44,000 francs et la *Mare au clair,* 4,000 francs.

Voici quelques autres prix : le *Denier de Saint-Pierre,* de Delacroix, 21,100 francs; *Sous bois,* par Diaz, 24,500 francs; la *Mare au Chêne,* de Théodore Rousseau, 90,000 francs; la *Passerelle,* du même, 72,000 francs; le *Pâturage en Normandie,* de Troyon, 67,000 francs; l'*Abreuvoir,* du même, 45,000 francs; le *Retour à la ferme,* du même, 55,000 francs; et, du même encore, la *Mare aux canards,* 81,000 francs.

Deux pastels de Millet se sont vendus : l'*Enfant malade,* 25,000 francs; la *Balayeuse,* 27,000 francs; l'*Angelus,* un petit pastel de cinquante

centimètres sur trente-cinq de large, 100,000 francs (cent mille francs). Ce pastel avait eté payé vingt-cinq louis par M. Rœderer.

Les quarante toiles vendues plus d'un million n'avaient pas coûté ensemble cinquante mille francs à l'homme de goût qui avait deviné le génie des peintres auxquels il les avait achetées.

LA GRAND'VILLE.

La Dernière Cartouche

D'ALPHONSE DE NEUVILLE

La *Dernière cartouche* fut l'événement du Salon de 1873. De Neuville avait peint son tableau sous l'impression de nos malheurs recents, il l'avait exécuté sur place, au milieu des ruines de Bazeilles, renseigné par les spectateurs survivants de ce drame sanglant.

Le succès de cette toile fut immense et, aujourd'hui, elle est devenue un symbole patriotique, en même temps qu'un hommage à l'héroïsme obscur de nos soldats.

Achetée par la maison Goupil, la *Dernière cartouche* devint ensuite la propriété de M. Lefèvre, de Chamand, qui l'a gardée jusqu'à ces derniers temps. Elle vient d'être acquise par le commandant Hériot, l'un des fondateurs des Magasins du Louvre. Cette toile si éminemment française ne pouvait venir en de meilleures mains. Les grandes conceptions industrielles dont M. Hériot a été l'initiateur ont laissé intact chez lui son cœur de soldat : il l'a prouvé par les libéralités nombreuses dont il fait profiter l'armée.

La *Dernière cartouche* n'a, jusqu'à présent, été traduite qu'en gravure par Amédée et Eugène Varin, et éditée par la maison Boussod, Valadon et Cie, à un prix relativement élevé. Nous avons pensé être agréables aux lecteurs du *Figaro Illustré* en mettant sous leurs yeux une réduction en typogravure qui constitue une intéressante réminiscence de cette œuvre nationale.

T. G.

Les Livres

S'il me fallait rendre compte de tous les livres qui ont paru depuis un mois, le présent fascicule n'y suffirait pas. Non seulement le tas est énorme, mais les genres sont les plus variés.

Comme il est de toute impossibilité d'établir des classifications, plus ou moins raisonnées, et que mon seul but est de fixer le choix de nos lecteurs, je demande la permission de ne me conformer à aucun ordre logique, et je prends au hasard sur la pile.

Voici, chez Charpentier (et, à cette occasion, je constaterai en passant que la Bibliothèque Charpentier produit dans des profusions vraiment extraordinaires; on pourrait s'en plaindre si la qualité ne valait la quantité), donc, chez Charpentier, voici *Outamaro, le peintre des maisons vertes*, c'est le titre du premier volume d'une série que prépare Edmond de Goncourt et qui embrassera les différentes manifestations de l'art japonais au XVIIIe siècle. Le livre est plein de descriptions, de légendes et d'anecdotes fort curieuses.

Même maison, *Fils d'Etoile*, le nouveau roman de Jacques Madeleine, ingénieuse étude où se trouve analysée la vie du fils d'une actrice célèbre, mêlé trop jeune au monde des coulisses et aux aventures de sa mère.

Les *Ogresses*, de Paul Arène, sont encore de la bibliothèque Charpentier, ainsi que *Prison Fin-de-Siècle*, de Gégout et Malato, et le *Choix de Poésies*, de Paul Verlaine. Le premier de ces trois ouvrages promène le lecteur, à la suite d'un poète charmant, dans le monde où l'on ne s'ennuie pas un seul instant; le second volume conduit les amateurs de fantaisies paradoxales à travers les prisons où on se la coule douce, et comme le livre est illustré délicieusement par Steinlen, la promenade n'a rien de désagréable; enfin, le troisième in-18, œuvre d'un poète de mérite, bien que peut-être un peu surfait, invite à une aimable excursion dans un Parnasse Nouveau-Siècle.

Dans un tout autre ordre d'idées, signalons, à la librairie Savine, deux très intéressants ouvrages de notre collaborateur Jean Rameau. *Simple*, un roman; c'est un livre etrange dont on peut dire beaucoup de bien et presque autant de mal. On ne peut pas dire, en tout cas, que ce soit banal. Il y a des scènes ravissantes et des situations horribles. Telles pages caressent le cœur, mais telles autres donnent la chair de poule. En somme un roman qui peut provoquer des frissons d'enthousiasme et des crises de nerfs.

L'autre livre de Rameau est un volume de vers intitulé *Nature*. Il est de grande allure et de solide poésie, d'un charme exquis, et point du tout fin-de-siècle. Nos lectrices se souviendront que ce poète a été révélé par le *Figaro Illustré*, lors de son concours de 1887, dans lequel Jean Rameau a remporté le premier prix de poésie avec son admirable *Légende de la Terre*.

Aimez-vous le Midi? Clovis Hugues, doux poète en même temps que farouche député, en a mis partout dans son roman villageois *Monsieur le Gendarme*, qui vient de paraître dans la « Nouvelle Collection » des éditeurs Charpentier et Fasquelle. Ce joli livre d'un rare mérite littéraire, a l'avantage de pouvoir être, comme d'ailleurs les autres volumes de cette collection, placé entre toutes les mains, même entre celles des jeunes filles. C'est une qualité peu commune par le temps qui court.

Les volumes de luxe sont rares en cette saison. Il vient d'en paraître un qui est digne d'occuper une place d'honneur dans les grandes bibliothèques; je veux parler de *la Bretagne*, texte, dessins et lithographies de A. Robida.

Sous ce titre général : *la Vieille France*, Robida a entrepris une série d'études artistiques sur notre pays. Le volume *la Bretagne* décrit l'antique et légendaire Armorique en une tournée complète dans ses cinq départements si pittoresques. Tout ce pays original est évoqué sous le crayon habile de l'artiste délicat et consciencieux, amoureux des belles choses.

Je termine en recommandant deux ouvrages d'un genre différent mais qui méritent d'attirer également l'attention des gens de goût. Chez Plon, pour continuer la série des albums humoristiques, un charmant album de Crafty, qui a pour titre *les Chevaux*. Puis, chez Hachette, un ouvrage illustré du plus haut intérêt descriptif et documentaire, *l'Escrime et le Duel*, par C. Prévost et G. Jollivet.

Mais j'allais oublier, et je ne me le serais pas pardonné, le *Scaramouche*, de Maurice Lefèvre, pantomime délicieuse, illustré d'une façon ravissante par Job et présenté sous une étincelante couverture, signée Jules Chéret. Autre mention à ne pas omettre pour la *Grisélidis*, d'Armand Silvestre et d'Eugène Morand, qui vient de paraître à la librairie Kolb. La critique théâtrale a fait un si grand et si légitime éloge de la pièce du Théâtre-Français, où le diable est si spirituellement représenté par notre ami Coquelin Cadet, que je puis me borner à constater qu'on éprouve autant de plaisir à la lire qu'à la voir jouer.

Et cela n'est pas fini, comme on dit à la foire de Neuilly! car voici encore un bouquin d'Alphonse Allais, intitulé *A se tordre*, et qui contient toutes les gaietés, toutes les fantaisies les plus extravagantes. Et dans la « Collection des guides illustrés de la vie pratique », un nouveau volume auquel je demande la permission de m'intéresser un peu plus qu'aux autres et qui a pour titre : *La Maison de campagne*. Il a au moins le mérite d'être d'actualité.

R. M.

Figaro-Revue

Le *Figaro* a clos par une revue la série de ses « five o'clock ».

La salle avait été décorée avec un art exquis; elle était bondée de tout ce que Paris compte d'illustrations ou de notoriétés, et les comédiens les plus en vogue s'étaient disputés à qui jouerait un rôle dans la pièce.

Les organisateurs, n'ont eu vraiment que l'embarras du choix.

Le compère était joué par mademoiselle Félicia Mallet, et la commère par M. Dailly.

C'est une grande artiste que mademoiselle Félicia Mallet.

On pourrait dire d'elle qu'elle montre du génie dans des genres considérés jusqu'ici comme secondaires.

Son masque de mime, d'une mobilité merveilleuse, reflète avec intensité toutes les passions de l'âme.

Il semble qu'elle n'aurait pas besoin de parler pour se faire comprendre — et c'est une diseuse incomparable! Il n'y a pas de côté par où son talent soit médiocre, et c'est peut-être ce qui la rend presque inquiétante pour les dispensateurs de renommée. Ils n'aiment pas les tempéraments qui ne donnent pas prise à la férule. Mademoiselle Félicia Mallet a obtenu, dans *Figaro-Revue*, un immense succès.

Gaston Serpette et André Messager ont conduit l'orchestre de *Figaro-Revue*... composé d'un piano. La musique était exquise, et le bruit des applaudissements a retenti d'un bout à l'autre de la pièce, soulignant chaque mot d'esprit et chaque couplet.

P. F.

La Mode

Avec le mois de juillet commence la véritable saison de villégiature. La chaleur tardive s'est enfin décidée à arriver, et malgré les orages dont nous menacent ceux qui s'occupent de prédire la température, on peut, sans trop de crainte, porter enfin les robes d'été.

On continue à employer presque exclusivement la laine, qui a le double avantage d'être souple et légère, et de n'occasionner, pour les promenades à la campagne, aucune inquiétude; car, en cas

d'averse subite, la robe de laine ne s'abîme pas comme certaines autres étoffes, le foulard, par exemple. Le seul dommage qui puisse lui arriver, c'est d'être un peu fripée, et un coup de fer repare ce dommage en une heure.

Voici quelques-unes des jolies toilettes de ce genre que je puis recommander à mes lectrices :

Toilette de ville en lainage beige. Jupe ondulée devant et rejetée en plis derrière, avec le bas orné d'une broderie. Corsage-jaquette à longues basques, à créneaux derrière, ouverte devant sur un gilet de piqué anglais fantaisie. Les revers du gilet, les poches et les parements de la jaquette sont ornés d'une broderie assortie à celle de la robe.

Une toilette de casino, style Louis XVI, dessinée par Vallet. Chemisette en mousseline de soie (prise dans le *Cabinet des Modes* de 1787), formant pointe très bas devant, et serrée par un large ruban aubergine. Jupe en étoffe Louis XVI, fond vert-d'eau, très pâle, raies aubergine et petits bouquets. Bas de la jupe garni de dents en mousseline de soie aubergine. Chou à chaque pointe.

Costume de campagne. Jupe en mousseline de laine vieux bleu, impression fantaisie, vaguée devant et plissée derrière, avec dos forme princesse. Corsage-jaquette en drap gris, à longues basques ouvrant sur une chemisette drapée, semblable à la jupe et retenue à la taille par une ceinture de soie brodée à cabochons. Gants de soie bleue.

Autre costume de campagne en lainage beige, à fleurettes bleues. Corsage-blouse retenu à la taille sous une ceinture coulissée en surah bleu, avec nœud flot sur le devant; manches courtes en forme de jockey bouffant, terminées par un petit volant. Jupe plate devant, plissée derrière, garnie dans le bas par un volant semblable, relevé en baldaquin par des coques de ruban bleu.

Enfin, costume pour dîner au « Royal Yacht squadron club ». Smoking-jacket en corscrew, revers de soie. Gilet de piqué anglais blanc à châle et à transparent de moire noire. Jupe de flanelle blanche avec un galon d'or. Chemise d'homme à jabot, cravate de satin noir. Comme coiffure, la casquette blanche.

Avec les robes collantes que nous portons maintenant, c'est toute une histoire quand on a besoin de se retrousser un peu. On a, du reste, les mains embarrassées par l'éventail, l'ombrelle, etc... Aussi pour les relever on place au-dessus de l'ourlet, un peu à gauche, derriere, un petit anneau dans lequel on passe un cordon qui vient se boutonner par une boucle à un bouton sous la ceinture. C'est une modification de ce qu'on appelait autrefois les « tirettes ». Naturellement le cordonnet doit être assez long pour qu'on puisse le lâcher lorsqu'on veut laisser la jupe reprendre toute sa longueur.

Il ne faut pas songer seulement aux grandes personnes. Les enfants eux aussi ont une grande part dans les plaisirs de la plage et de la villégiature, et la maman doit s'enorgueillir autant des compliments qui lui sont faits sur son bébé que de ceux que mérite sa toilette à elle. Voici donc une série de costumes gradués d'après les âges :

Robe de petit enfant. En voile rose ou blanc, corsage froncé à pièceinent coulissé garni par un volant brodé. Manches courtes et bouffantes garnies d'un volant, jupe froncée tout autour et brodée dans le bas, séparée du corsage par une écharpe plissée formant ceinture nouée derriere.

Toilette de fillette en lainage blanc, corsage froncé, décolleté en cœur, manches courtes et bouffantes, jupe froncée tout autour, retenue par une ceinture de ruban nouée en flots sur le côté. On peut assortir la couleur de ce ruban à celle de la toilette que porte la mère. Cela forme en quelque sorte un ensemble, mais le costume se modifie à volonté.

Toilette de fillette de dix à quatorze ans. Corsage-blouse en lainage bleu uni, manches bouffantes à carreaux blancs et bleus taillés en biais, avec poignets bleus unis. Jupe plissée à carreaux avec bordure bleue unie dans le bas.

Le même costume peut se faire en bleu et beige, rose et blanc, rose et beige, etc...

Je tiens à faire remarquer que les robes longues, dont, à l'imitation des Anglais, on avait affublé, l'hiver dernier, les fillettes même toutes petites, font place aux jupes courtes, beaucoup plus gracieuses et surtout bien plus commodes pour courir et jouer sur la pelouse et sur la plage. De même pour les petits garçons, on revient aux pantalons courts qui permettent d'avoir la jambe nue et de l'exposer à la salutaire brise de la Manche ou de l'Ocean.

Je reviens aux grandes personnes pour dire un mot des chapeaux.

On continue à en porter de toutes formes. Les petits chapeaux ronds à bords droits en paille marron avec garniture d'ailes émergeant de flots de rubans jaunes, roses ou bleus, ou bien encore de mousseline ou de passementerie de soie conviennent très bien pour le voyage, la mer et les villes d'eaux. La petite capote formée d'une couronne de dentelles perlées, surmontée d'une guirlande de fleurs est également très commode et tres seyante.

Malgré cela, le grand chapeau a toujours sa vogue; la paille d'Italie est ce qu'il y a de plus beau et de plus riche pour l'été, et les imitations à bas prix dont sont remplis les magasins ne peuvent lui enlever ni son cachet ni sa richesse. On fait aussi de très beaux chapeaux en crin ajouré sur le bord formant dentelle, avec garniture de dentelles et plumes noires. Je ne donnerai, du reste, que fort peu de conseils pour les chapeaux, car il faut absolument, avant d'adopter telle ou telle forme, consulter sa modiste et aussi son miroir.

C'est ce que je vous conseille de faire, et je suis certaine que vous vous en trouverez bien.

CLAIRE DE CHANCENAY.

Chemin de Fer d'Orléans

SAISON THERMALE

Le Mont-Dore, La Bourboule, Royat, Néris-les-Bains, Évaux-les-Bains

A l'occasion de la saison thermale de 1891, la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans a organisé un double service direct de jour et de nuit, fonctionnant du 8 juin au 21 septembre, entre Paris et la gare de Laqueuille, par Vierzon, Montluçon et Eygurande, pour desservir par la voie la plus directe et le trajet le plus rapide les stations thermales du Mont-Dore et de La Bourboule

Ces trains comprennent des voitures de toutes classes et, habituellement, des wagons à lits-toilette, au départ de Paris et de Laqueuille

La durée totale du trajet, y compris le parcours de terre entre la gare de Laqueuille et les stations thermales du Mont-Dore et de La Bourboule est de onze heures à l'aller et au retour.

Prix des places, y compris le service de correspondance de Laqueuille au Mont-Dore et à La Bourboule, et *vice versa* :

1re classe, **58 fr. 15.** — 2e classe, **43 fr. 75.** — 3e classe, **31 fr 60.**

Aux trains express partant de Paris le matin, et de Chamblet-Néris dans l'après-midi, il est affecté une voiture de 1re classe pour les voyageurs de ou pour Néris-les-Bains, qui effectuent ainsi le trajet entre Paris et la gare de Chamblet-Néris sans transbordement, en six heures environ.

On trouve des omnibus de correspondance à tous les trains, à la gare de Chamblet-Néris pour Néris, et *vice versa*.

Chemins de Fer de l'Ouest

Nouvelles Cartes d'Abonnement, avec Parcours circulaires sur la Banlieue de Paris.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre des cartes d'abonnement (1re et 2e classe), de 3 mois, de 6 mois ou d'une année, pour les quatre itinéraires suivants :

1e de Paris (Saint-Lazare, Montparnasse ou Champ de Mars) à Saint-Cloud, Pont-de-Saint-Cloud, Garches, Sèvres (Ville-d'Avray et rive gauche) et *vice versa*;

2e de Paris (Saint-Lazare ou Montparnasse) à Versailles (rive droite et rive gauche) et *vice versa*;

3e de Paris (Saint-Lazare) à Saint-Germain (via Le Pecq et via Marly-le-Roi) et *vice versa*;

4e de Paris (Saint-Lazare, Montparnasse ou Champ de Mars) à Versailles (rive droite et rive gauche) et à Saint-Germain (via le Pecq et Marly-le-Roi) et *vice versa*

Arrêts facultatifs à toutes les gares intermédiaires.

Faculté de régler le prix de l'abonnement de six mois ou d'un an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

Les cartes des 1er, 2e et 4e itinéraires sont, moyennant un supplément de prix, rendues valables sur la Ceinture, de Paris (Saint-Lazare) à Ouest-Ceinture

Chemin de Fer du Nord

Services directs entre PARIS et BRUXELLES

Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.
Départs de Bruxelles à 7 h 30 du matin, 1 h 15, 6 h 20 du soir et minuit.
Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h 20 du soir et de Bruxelles à 7 h 30 du matin.
Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 15 du matin et de Bruxelles à 6 h. 20 du soir

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE

Trajet en 10 h. 1/2.

Départs de Paris à 8 h 15 du matin, midi 40 et 11 h. du soir
Départs d'Amsterdam à 7 h. 30 du matin, midi 55 et 5 h 55 du soir.
Départs d'Utrecht à 8 h 16 du matin, 1 h 37 et 6 h. 37 du soir.

La couverture en couleurs du Figaro Illustré *est projetée à la lumière oxhydrique tous les soirs, 15, boulevard des Italiens, à l'Office des Théâtres.*

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré *sont sa propriété exclusive.*

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU *FIGARO ILLUSTRÉ*

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.

ÉTRANGER, *Union postale :* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.

Le Directeur-Gérant : René Valadon.

Gustave Hazard, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

L'AMOUR HÉROÏQUE

VAUDEVILLE CHINOIS PAR LE GÉNÉRAL TCHENG-KI-TONG

PERSONNAGES :

IN-TAO, fiancée de Ling-Chang-Keng ;	LING-LANG, beau-père de In-Tao ;
LIEN-HOA, servante de In-Tao ;	TCHANG-TIEN-I, père de In-Tao ;
LI-TCHE, femme de Ling-Lang ;	TAI-HO, cousin de In-Tao ;
	CHANG-KENG, fiancé de In-Tao.

(La scène représente un petit salon chinois. Les murs sont garnis de draperies et de bannières. Deux portes de chaque côté du salon. Au milieu, et un peu à gauche, une table entourée de chaises ; à droite, un guéridon garni de vases de fleurs ; au fond, une étagère chargée de bibelots et de livres.)

SCÈNE I

IN-TAO et LIEN-HOA.

In-Tao *(en habit de deuil, assise sur une chaise et accoudée à la table, la tête appuyée sur la main, tandis que Lien-Hoa range sur l'étagère)*. — Me voici donc dans la maison de Ling-Chang-Keng, dans la demeure du fiancé que je n'ai pas connu, du mari que je ne verrai jamais.

Quelle triste destinée que la mienne ! Il y a quelques mois à peine, chacun me prédisait la vie la plus heureuse. Mes parents, selon l'usage de notre pays, m'avaient fiancée à Chang-Keng. Je ne devais le voir qu'au moment de notre mariage, mais, au dire de mon père, mon futur était grand, beau, de caractère très doux, d'excellente éducation, enfin très instruit et plein d'avenir. Nos deux familles avaient une fortune largement suffisante. Tout semblait donc se réunir pour me promettre de longues années de bonheur. Et maintenant, vouée au veuvage éternel, je vais passer ma vie dans le deuil et les larmes. *(Elle pleure).*

Lien-Hoa. — Allons ! Voilà que vous pleurez encore, Mademoiselle, je veux dire Madame ! *(A part.)* C'est que je ne peux m'y faire, à l'appeler Madame. Il y a une heure, elle était encore demoiselle et la voilà madame. Oui, mariée ! et comment et à qui ? Demoiselle à perpétuité ; ni femme, ni fille ; mariée avec un mort. *(Haut.)* Je vous demande un peu si ça devrait être permis. On vous prend une belle fille fraîche comme une fleur de thé, on la fait agenouiller devant un autel et la voilà, du coup, mariée et veuve. Est-ce que ce n'est pas révoltant ! Je partage votre chagrin, mais vraiment, il y a bien de votre faute. Personne ne vous forçait à vous engager ainsi, et je ne comprends pas que vous ayez agi de la sorte.

In-Tao. — Et pourtant, Lien-Hoa, je ne pouvais faire que ce que j'ai fait. Toute jeune, je m'étais déjà habituée à me regarder comme la femme de Chang-Keng. Nos parents nous avaient fiancés, alors que nous étions encore des enfants. Depuis, je ne pensais qu'à lui, je ne vivais que pour ce futur dont je n'avais pas même entrevu le visage, mais en qui se résumaient tous mes rêves de bonheur. Lorsqu'il partit, pour passer son dernier examen, celui qui devait lui ouvrir toutes les carrières de l'Etat, l'on nous dit que nous serions bientôt unis. Je lus, tu sais avec quelle émotion, la lettre qui nous annonçait, avec ses succès, son prochain retour. *(Elle se lève.)*

Tout était prêt pour la cérémonie. On n'attendait plus que l'arrivée de Chang-Keng. Tout a coup, un messager entre, l'air effaré, et nous annonce que le navire qui ramenait mon fiancé a fait naufrage dans une horrible tempête sur la côte de Formose ; que pas un passager n'a échappé à la plus affreuse des morts !

Tu as vu notre désespoir : tu sais à quel affreux chagrin je m'abandonnai d'abord. Puis, quand je réfléchis à la douleur des pauvres vieux parents de mon fiancé, je trouvai une promesse à tenir, un devoir à remplir. Je songeai que leur arbre généalogique allait mourir avec leur fils unique, si personne ne le remplaçait pour célébrer le culte de ses ancêtres. Je m'imaginai l'isolement dans lequel ils passeraient leurs derniers jours, si je ne devenais leur fille pour les soigner, comme c'eût été mon devoir dans le cas où Chang-Keng aurait vécu. Alors je résolus de me sacrifier pour que, du moins, il n'y eût qu'un seul être malheureux.

Lien-Hoa *(pleurant à son tour)*. — Ah ! je sais combien vous êtes bonne et dévouée, mais je ne me console pas de voir Mademoiselle, je veux dire Madame, qui pouvait être si heureuse.... *(Elle ne peut continuer.)*

In-Tao. — Je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je savais qu'il était permis de changer les fiançailles en mariage valable et que je pouvais ainsi devenir la fille des parents de Chang-Keng, et vivre auprès d'eux comme si j'avais été véritablement la femme de leur fils. De plus, je pourrai bientôt adopter un jeune garçon, qui deviendra le chef de la famille, continuera le nom qui allait s'éteindre et rendra aux ancêtres le culte qui ne doit jamais être interrompu.

Lien-Hoa. — Et, cependant, vous avez quitté votre propre père pour des étrangers.

In-Tao. — Ne t'imagines pas que j'en aime moins mon père ; mais il a d'autres enfants pour soutenir sa vieillesse ; tandis que les parents de mon pauvre Chang-Keng n'avaient que lui seul. Tu n'ignores pas, d'ailleurs, que c'est avec l'approbation de tous les miens que j'ai accepté.

Si je pleure, parfois, ne crois pas que je regrette la décision irrévocable. Mais la tristesse de mon entrée dans cette maison où le deuil remplace la fête joyeuse des épousailles, a renouvelé toutes mes douleurs !

Maintenant, c'est fini. Tu ne verras plus couler mes larmes. Je ferai mon devoir jusqu'au bout et nul étranger ne pourra deviner que la pauvre In-Tao a épousé un mort.

Lien-Hoa. — Du reste, si la situation vous paraît intolérable, vous êtes toujours libre d'agréer les hommages d'un autre mari...

In-Tao. — Jamais, non jamais! Je ne voudrais pour rien au monde faire ce chagrin à ceux dont je suis devenue la fille. Je resterai fidèle à celui que je considérerai toujours comme mon mari. Je souffrirai peut-être, mais je serai consolée par cette pensée que j'aurai rempli mon devoir et que personne n'aura rien à me reprocher. Veuve je vivrai, et veuve je mourrai. Mon cœur est comme notre vieux puits, d'où aucune vague ne s'élèvera! *(Elle chante.)*

Parfois, au doux printemps, quand sur sa tige frêle,
Le lotus veut s'ouvrir, par le soleil mûri;
L'orage éclate et, sous les assauts de la grêle,
Le lotus, déchiré, meurt sans avoir fleuri.
C'est ainsi que je meurs, helas, avant de vivre,
Que mon astre s'éteint avant d'avoir paru!
Car de mes propres mains, j'ai dû fermer le livre
De l'amour, où mon cœur n'aura jamais rien lu!

Lien-Hoa. — Pourtant vous avez déjà un adorateur. Je crois que depuis qu'il vous a aperçue ce matin, à votre arrivée, certain cousin rôde autour de la maison.....

In-Tao. — Tu veux parler de Tai-Ho. Pauvre garçon *(elle rit)*, je ne puis m'empêcher de rire, malgré tout mon chagrin, lorsque je pense à la mine avec laquelle il me reçut.

Lien-Hoa *(riant)*. — Et, encore, vous n'avez pas tout vu. Moi qui pouvais mieux le regarder, j'ai eu peine à tenir mon sérieux. La bouche ouverte, les yeux écarquillés, il semblait pétrifié d'admiration. Et, avec cela, il a une expression si bizarre, un bon air naïf de bon garçon un peu bête, qui semblait vous dire *(elle imite sa voix)* : « Voulez-vous me permettre de vous consoler, mademoiselle la veuve. »

In-Tao. — Ne te moques pas trop de lui, Lien-Hoa. Il est ridicule de manières et d'accoutrement, mais c'est un excellent homme et un bon ami, qualités qui me font oublier ses petits travers d'éducation. Quand il aura compris que ses soupirs et ses regards adoratifs sont en pure perte, il deviendra raisonnable et nous n'aurons qu'à nous louer de lui. Du reste, c'est un intime de mon beau-père et, à ce titre, nous le verrons souvent.

Lien-Hoa. — Il doit venir déjeuner ici ce matin. En attendant que vous retrouviez votre soupirant, je crois que vous feriez bien d'aller rejoindre madame Li-Tche, votre belle-mère, qui m'a exprimé le désir de vous voir.

In-Tao. — Tu as raison, je vais me mettre tout de suite au courant des choses de la maison; et, pour commencer, c'est moi qui me charge de la cuisine aujourd'hui, puisque la coutume veut que la bru offre aux parents le déjeuner du mariage, préparé de ses propres mains. *(Elle sort.)*

SCÈNE II

LIEN-HOA, seule.

Lien-Hoa. — Ma pauvre maîtresse! J'admire son courage, mais je la plains de tout cœur. Quelle existence! Quel avenir! Condamnée à vivre en tête-à-tête avec des vieillards qui ne lui feront pas toujours la vie gaie. Passer sa jeunesse dans la solitude, rivée au souvenir d'un mort! Encore, s'il avait été vraiment son mari, ne fût-ce qu'un jour! Eh bien, oui! j'admettrais cet amour d'outre-tombe! Mais se sacrifier à un inconnu! traîner après soi un spectre, et un spectre sur lequel on ne peut même pas mettre un visage. Voyez-vous que le Grand-Juge des Enfers, prenant pitié de ma maîtresse, s'avise de lui renvoyer son mari! Elle ne le reconnaîtrait même pas, puisqu'elle ne l'a jamais vu!

C'est beau ce qu'elle a fait là! C'est grand, c'est généreux, c'est héroïque! Mais, par Confucius, comme dit le cousin Tai-Ho, c'est absurde, absurde, absurde!

Le plus joli de l'affaire, c'est que me voilà condamnée au célibat éternel, puisque je ne veux pas quitter ma maîtresse. Pauvre fille, avec laquelle j'ai été élevée, qui m'a traitée comme une sœur. Jamais je ne pourrai l'abandonner, la sachant si malheureuse. *(Elle pleure et rit dans ses larmes)*. Je vais être héroïque à mon tour. Telle maîtresse! telle servante! L'une mariée à un mort; l'autre célibataire à jamais. O Bouddha, que tes créatures sont bêtes! *(On frappe)*. Entrez!

SCÈNE III

LIEN-HOA, TCHANG-TIEN-I, pere de In-Tao.

Tchang-Tien-I *entre précipitamment et salue très cérémonieusement.* — Madame permettez-moi de vous présenter..... *(la regardant.)* Ah! c'est toi, Lien-Hoa! Comment va ma pauvre fille?

Lien-Hoa. — Aussi bien que possible, Monsieur. Elle vient de prendre la direction de la maison des mains de sa belle-mère et prépare le repas de noces.

Tchang-Tien-I. — C'est navrant! C'est navrant! Et dire que tous mes raisonnements n'ont pu la détourner de sa résolution. Se précipiter soi-même dans l'abîme! Est-ce du bon sens! Enfin, ce qui est fait, est fait! Va avertir Ling-Lang et sa femme de mon arrivée et dis leur que je désire leur présenter mes respects. *(Lien-Hoa sort. Resté seul il se promène de long en large en gesticulant; puis :)* Pour un mariage héroïque, c'est un mariage héroïque; mais pour un mariage insensé, c'est un mariage insensé!

Et dire que j'ai eu beau la prier, la supplier, l'adjurer; rien n'a pu ébranler ma fille! Quel caractère! C'est tout mon portrait. Une volonté! Une énergie! Ah! je reconnais mon sang. Elle me ressemble tant! Au moral autant qu'au physique! *(Il pleure.)* Pauvre In-Tao! Te voilà donc malheureuse pour toute la vie. Et moi, qui me voyais déjà grand-père! Que de fois je m'étais représenté mes petits-enfants assis sur mes genoux et jouant avec moi. Maintenant plus rien! Tous mes beaux rêves sont noyés dans la mer de Chine! Ah! *(Il s'assied à gauche du théâtre.)*

SCÈNE IV

TCHANG-TIEN-I, LING-LANG et LI-TCHE.

(Ling-Lang et Li-Tche entrant par la droite, les trois se saluent cérémonieusement et prennent place : Tchang-Tien-I à gauche des spectateurs, Ling-Lang et Li-Tche en face de lui, à quelque distance vers le milieu du théâtre. La table sur laquelle se servira le déjeuner est alors un peu à droite. Au moment de mettre le couvert, on la roulera au milieu de la pièce.)

Tchang-Tien-I *(levant les mains au ciel et se lamentant)*. — Oh!

Ling-Lang et Li-Tche *(lui répondant de même)*. — Oh!

Tchang-Tien-I. — Pauvre enfant, enlevé si jeune à ses parents!

Tchang-Tien-I, Ling-Lang et Li-Tche *(ensemble)*. — Oh!

Tchang-Tien-I. — Malheureux parents, privés de leur soutien, de l'appui de leur vieillesse.

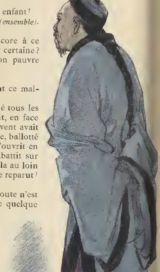
Tchang-Tien-I, Ling-Lang et Li-Tche *(ensemble)*. — Oh!

Ling-Lang. — Fille infortunée que son mari ne pressera jamais sur son cœur!

Ling-Lang, Li-Tche et Tchang-Tien-I *(ensemble)*. — Oh!

Li-Tche. — Veuve sans mari, femme sans enfant!

Li-Tche, Ling-Lang et Tchang-Tien-I *(ensemble)*. — Oh!



Tchang-Tien-I. — Je ne puis croire encore à ce désastre. La nouvelle est-elle donc tout à fait certaine?

Ling-Lang. — Trop certaine, hélas! mon pauvre fils est bien mort!

Tous trois *(ensemble)*. — Oh!

Tchang-Tien-I. — Et savez-vous comment ce malheur est arrivé?

Ling-Lang. — Le messager nous a donné tous les détails. La jonque était, à la tombée de la nuit, en face de Formose, en vue de la terre ferme. Le vent avait tour à tour arraché toutes les voiles. Le navire, ballotté par les flots, fut poussé sur les écueils et s'ouvrit en deux. A ce moment, une vague énorme s'abattit sur l'épave, la brisa en mille morceaux et éparpilla au loin les débris. Pas un de ceux qui le montaient ne reparut!

Tous trois *(ensemble)*. — Oh!

Tchang-Tien-I. — Je vois, hélas! que le doute n'est plus possible. Jusqu'ici, je conservais encore quelque espoir de salut pour votre malheureux fils, mais votre récit me prouve bien que tout est fini!

Li-Tche. — Et votre fille, si courageuse et si dévouée! Comment saurons-nous reconnaître jamais tant d'abnégation! A dix-huit ans, alors que la vie n'avait pour elle que des rayons de soleil, des fleurs de lotus et des clairs de lune, se vouer au désespoir! se sacrifier pour des vieillards qui ont bien assez vécu, et passer toute son existence dans la solitude et les pleurs!

Tous trois *(ensemble)*. — Oh!

SCÈNE V

LES MÊMES, TAI-HO.

Tai-Ho *entre et salue cérémonieusement. Démarche grotesque, costume bizarre, parler affecté.* — Mon oncle, ma tante, je vous salue.

Ling-Lang *à Tchang-Tien-I.* — C'est Tai-Ho, mon neveu.

Tchang-Tien-I *(échangeant des salutations avec Tai-Ho)*. — Je

suis heureux de vous voir, Tai-Ho. J'ai appris que vous étiez un lettré distingué; le philosophe, qui n'a pas de secrets pour vous, a mis sur votre front les marques de la sagesse.

Lien-Hoa *entre et commence à mettre le couvert*

Tai-Ho *(modestement satisfait)*. — Par Confucius! je ne suis que le dernier des ignorants. J'ai lu un peu. Oh! très peu. Les quatre livres du philosophe, deux ou trois cents commentaires et quatre ou cinq mille commentaires des commentaires. C'est bien insuffisant, comme vous le voyez, monsieur Tchang-Tien-I.

Tchang-Tien-I. — Si Confucius vivait encore, il vous déclarerait « digne d'être considéré comme paré des ornements de l'éducation ».

Tai-Ho *(modestement)*. — J'ai encore beaucoup à apprendre; beaucoup, beaucoup! Le philosophe dit : « L'homme supérieur s'élève continuellement en intelligence et en pénétration. »

Tchang-Tien-I. — Mon sage ami est-il déjà marié et père de nombreux enfants?

Tai-Ho *(embarrassé)*. — J'ai toujours lu des livres, encore

des livres, sans songer au reste. Le philosophe dit : « Quant à moi, je n'ai pas assez de loisir pour m'occuper de ces choses. » *(Il salue et se retire à droite, où il s'assied à l'écart, pendant que Tchang-Tien-I se rapproche de Ling-Lang et de Li-Tche, et cause à voix basse avec eux.)*

Lien-Hoa. — Pourriez-vous vous déranger un peu, monsieur Tai-Ho, je voudrais mettre le couvert.

Tai-Ho *(empressé)*. — Certainement, Lien-Hoa, avec le plus grand plaisir. Mais, d'abord *(il s'approche d'elle comme pour lui parler bas)*, comment se porte ta maîtresse, la jolie, la charmante, l'enchanteresse, la divine In-Tao. *(Déclamant.)* Le rayon de soleil de mon désespoir, la tristesse et la joie d'un pauvre cœur d'ignorant lettré!

Lien-Hoa *(très grave)*. — Le philosophe dit : « Quant à moi, je n'ai pas assez de loisir pour m'occuper de ces choses. »

Tai-Ho. — C'était vrai, autrefois; mais maintenant, depuis que j'ai vu In-Tao, en rêve, marchant avec toi sur des pivoines gigantesques, In-Tao, aux yeux de phénix, aux cheveux plus noirs que le nuage de la montagne, aux lèvres plus rouges que les fleurs du grenadier, aux dents plus brillantes que la nacre des grandes huîtres de l'île de Haï-Nang... Je ne pense qu'à la beauté de ce jade incomparable et... je ne peux plus vivre.

Lien-Hoa *(se moquant)*. — Ah! mais c'est affreux! Que vont devenir vos pauvres livres, vos centaines de commentaires et vos milliers de commentaires des commentaires?

Tai-Ho *(désespéré)*. — J'ai tout laissé là! Depuis ce matin, j'erre comme un revenant. Je ne lis pas, je n'écris pas. Mon pinceau dort sur mon encrier, desséché comme mon cœur!

Lien-Hoa *(riant)* — Ah! ah! ah! *(L'imitant.)* Son encrier desséché comme son cœur. Voilà pourtant ce qu'on apprend à force de lire.

Tai-Ho *(plaintivement)*. — Vous riez, au lieu de chercher à me consoler, ce n'est pas bien, par Confucius!

Lien-Hoa *(sérieuse)*. — Monsieur Tai-Ho, ma maîtresse ne vous épousera jamais, puisqu'elle est mariée à perpétuité et ne divorcera pas! Qu'espérez-vous donc?

Tai-Ho *(étonné)*. — Moi? rien! J'espère et je désespère. Je ne sais trop lequel des deux.

Lien-Hoa. — Je vais vous donner un bon conseil : il faut vous adresser ailleurs. A moins que vous ne préfériez vous replonger

dans vos livres, grands et petits. Vous savez bien *(déclamant)*, les commentaires des commentaires, quatre à cinq mille ? C'est ça qui vous fait sauver l'amour !

Tai-Ho *(se rapprochant d'elle)*. — Le cocon n'est achevé que par la mort du ver à soie, et les larmes de cire ne cessent de couler que lorsque la bougie est éteinte. Moi, je veux espérer jusqu'à la mort. Mais, du moins, dites-moi seulement...

Lien-Hoa *(l'ecartant du geste)*. — Le philosophe dit : « Laissez les servantes mettre le couvert, sinon, le déjeuner sera en retard. »

Tai-Ho *lève les bras au ciel et s'assied desespére, en faisant de grands gestes. (Lien-Hoa sort.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, IN-TAO

In-Tao *(suivie de Lien-Hoa, toutes deux apportant des plats qu'elles posent sur un guéridon)*. Soyez le bien venu, mon père.

Tchang-Tien-I. — Ma bonne fille !

(Tout le monde est debout.)

In-Tao. — Tout est prêt, Lien-Hoa ?

Lien-Hoa. — Oui, madame. *(Elle pousse la table au milieu : son père, ses beaux-parents et Tai-Ho y prennent place. In-Tao et Lien-Hoa les servent.)*

Tai-Ho *(regardant In-Tao)*. — C'est la déesse de la lune qui est descendue sur terre. Je lui consacrerai un poème en douze mille vers. *(Enthousiaste.)* Allons ! vole, mon esprit, vole !

Lien-Hoa *(lui offrant un plat)*. — Tenez, voila un potage aux nids d'hirondelles.

Tai-Ho *(plaintif)*. — Je l'adore.

Lien-Hoa. — Encore ! Vous n'êtes pas raisonnable !

Tai-Ho. — Je parlais du potage aux nids d'hirondelles. C'est mon faible !

Lien-Hoa *(à part)*. — Il paraît que l'amour ne lui coupe pas l'appétit ! Son cas n'est pas grave.

Tchang-Tien-I. — Ah ! cette soupe est délicieuse !

Li-Tche. — C'est In-Tao qui s'est chargée de la cuisine.

Tchang-Tien-I *(la bouche pleine)*. — Ma pauvre fille !

In-Tao *(a Ling-Lang)*. — Puis-je vous offrir de ce plat ?

Ling-Lang. — Qu'est-ce que c'est ?

In-Tao. — Des ailerons de requin, avec des pousses de bambous. Voici encore du riz, puis des pattes de pieuvres, et enfin de la biche de mer au gingembre !

Li-Tche. — Comme elle connaît déjà nos goûts ! *(Ils mangent en se servant de petites cuillers de porcelaine et des baguettes.)*

Lien-Hoa *(versant à boire)*. — Monsieur Tai-Ho, un peu de vin de riz, pour rafraîchir votre cœur desséché !

Tai-Ho *(désespere de nouveau)*. — Ah ! j'en ai bien besoin ! *(Il vide sa tasse et se verse à boire à plusieurs reprises.)*

(In-Tao et Lien-Hoa s'éloignent un peu et causent sur le devant de la scène.)

In-Tao. — Je vois avec plaisir qu'on fait honneur à mon premier repas.

Lien-Hoa. — Votre amoureux surtout. Il soupire et jette au plafond des regards navrés. Cela ne l'empêche pas de manger comme trois et de boire comme quatre.

In-Tao *(le regardant)*. — C'est vrai, il dévore.

Lien-Hoa. — Il vous dévore aussi, vous ; des yeux seulement, s'entend. Mais je pense que ça se passera bientôt. Il aime trop les nids d'hirondelles et le vin de riz pour être bien amoureux.

In-Tao. — Tant mieux ; car, malgré ses ridicules, je serais désolée qu'il fût malheureux à cause de moi.

Lien-Hoa. — Rassurez-vous ! Confucius, les commentaires et les bons repas l'auront vite guéri. *(On entend du bruit au dehors.)*

In-Tao *(à Lien-Hoa)*. — Va donc voir ce qu'il y a. *(Lien-Hoa sort.)* Encore un peu, mon cousin.

Tai-Ho *(extatique)*. — Merci, avec bonheur !

Lien-Hoa *(rentrant)*. — C'est un monsieur qui demande si M. Tai-Ho ne pourrait venir lui parler un instant.

Tai-Ho. — Il n'a pas donné son nom ?

Lien-Hoa. — Non ! Il dit qu'il est très pressé.

Tai-Ho. — Allons ! J'y vais ! Vous me garderez un peu de biche de mer, je l'adore ; surtout au gingembre. *(Il sort.)*

Lien-Hoa *(riant, bas à In-Tao)*. — Que n'adore-t-il pas ?

SCÈNE VII

LES MÊMES

Tai-Ho *rentre en criant*. — Au secours ! au secours ! Un revenant ! un revenant ! *(Il tombe sur une chaise.)*

Ling-Lang. — Quelle folie, mon neveu ! Est-ce qu'il y a des revenants ?

Voix au dehors. — Tai-Ho, viens donc, Tai-Ho !

Li-Tche *(debout)*. — Cette voix ! Est-ce possible !

Ling-Lang. — On dirait... Mais non, je me trompe.

Tai-Ho. — Ah ! je n'en puis plus. Je suis mort ! Je l'ai vu ! Un revenant. Je l'ai vu, vous dis-je, c'est lui...

(Tous, debout.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHANG-KENG

Chang-Keng *(entrant par la porte que Tai-Ho a laissé ouverte)*. — Eh bien ! oui, c'est moi, bien vivant ! Rassurez-vous. *(Regardant son cousin.)* Ce Tai-Ho, avec ses peurs !

Li-Tche. — Mon enfant !

Chang-Keng. — Ma bonne mère !

Ling-Lang. — Mon fils vivant !

Chang-Keng. — Mon père ! *(Ils s'embrassent.)*

In-Tao *(à Lien-Hoa)*. — Chang-Keng revenu ! Ah ! je suis trop heureuse.

Lien-Hoa *(battant les mains)*. — Fini le veuvage ! Quel bonheur !

Li-Tche. — Mais est-ce possible ! Te voilà donc, mon enfant ! C'est bien toi ! Je n'ose le croire encore.

Chang-Keng. — C'est bien moi, mère chérie ! J'ai vu les signes de deuil qui marquent la maison, et j'ai compris que vous me croyiez mort. Je n'ai pas voulu que mon arrivée vous causât une surprise trop forte, et j'ai fait appeler mon cousin, qui m'a pris pour un revenant.

Tai-Ho *(ouvrant les yeux, et comiquement)*. — Alors, c'est toi-même ? Tu n'es pas mort ? Ah ! je suis bien content ! *(Se reprenant et regardant In-Tao.)* C'est-à-dire non, je suis très triste. *(Haut.)* Mais je suis bien content tout de même ! Moi qui te prenais pour un revenant.

Lien-Hoa *(bas, à Tai-Ho)*. — Le philosophe dit : « Un sage ne doit pas être poltron ! »

Li-Tche. — Mais, dis-nous comment il est possible...

Ling-Lang. — Laisse-moi, d'abord, présenter mon fils à nos hôtes. Monsieur Tchang-Tien-I, vous connaissez déjà mon fils Ling-Chang-Keng qne nous croyions mort et que la faveur du sort nous a conservé. *(Salutations.)* In-Tao, je vous présente Chang-Keng, votre fiancé. *(In-Tao baisse les yeux ; ils se saluent.)*

Et maintenant, dis-nous comment tu as échappé au naufrage ; comment, surtout, chacun a pu te croire mort. Si tu savais ce que nous avons souffert !

Chang-Keng. — Je me le figure bien, mes bons parents. Voici ce qui s'est passé : lorsque la jonque se brisa, je fus assez heureux pour saisir un débris du mât et m'y cramponner, en invoquant la déesse des navigateurs. A plusieurs reprises, porté au sommet des vagues, je pus voir sur la rive, à la lueur des éclairs, des gens qui auraient pu me secourir. Je criai, mais comment être entendu, dans le fracas du tonnerre et de la tempête !

Les flots, peu à peu, me poussèrent vers l'Est ; c'est ce qui me sauva. Me défiant de mes forces, je cherchai à m'attacher, à l'aide de ma ceinture, au débris qui me portait. Je réussis enfin, et me sentis un peu rassuré.

Je dérivai ainsi jusqu'aux premières clartés du matin. Alors, je pus voir que la terre ferme était là, tout près, devant moi. Je rassemblai ce qui me restait d'énergie pour me diriger de ce côté. Après avoir vingt fois désespéré du salut, je touchai le sable de la côte. Je pus me détacher de mon tronçon de mât et me traîner à quelque distance. Mais alors mes forces m'abandonnèrent, je sentis que tout tournait autour de moi. Je vis comme un cercle lumineux se dessiner dans les nuages, du haut desquels la déesse me regardait d'un air bienveillant ; puis je perdis connaissance.

In-Tao *(à Lien-Hoa)*. — Courageux autant que beau et bon. Comme je suis heureuse, Lien-Hoa !

Chang-Keng. — Je me réveillai dans la cabane d'un pêcheur. Ce brave homme et sa femme m'avaient trouvé sur le rivage, à moitié mort. Ils me soignèrent comme un frère. Aussitôt que je me sentis assez de force, je partis, accompagné de mon hôte, qui me conduisit au village voisin. Là, je pus me procurer un cheval et me hâter vers la maison paternelle.

Li-Tche. — Pauvre enfant ! Comme il a souffert !

Tai-Ho. Et nous aussi, hélas !

Ling-Lang. — Le malheur est passé, ne songeons plus qu'à nous réjouir de l'heure présente. Mais avant tout, Chang-Keng, il faut que je te parle de In-Tao. Tu ne sais pas encore ce qu'elle a fait pour nous.

In-Tao. — C'était bien naturel, à quoi bon en parler.

Ling-Lang. — Il faut bien qu'il le sache ! Dès que cette excellente fille apprit le malheur qui nous frappait, elle nous annonça qu'elle se considérait comme ta femme et te remplacerait auprès de nous. Ce matin même elle arriva ici, et, pour se lier à jamais à nous, s'engagea éternellement à toi devant le ciel et devant l'autel de nos ancêtres.

Chang-Keng *(s'approchant de In-Tao)*. — Je ne sais que vous dire pour vous remercier, mais si vous y consentez, je passerai ma vie à vous prouver ma reconnaissance et mon dévouement. Le voulez-vous, In-Tao ? La parole que vous aviez donnée au mort, voulez-vous la tenir au vivant ?

In-Tao *(émue)*. — Nos parents avaient décidé notre union. Je serai heureuse, bien heureuse de leur obéir.

Tchang-Tien-I. — Alors, Ling-Lang et vous, Li-Tche, si vous le trouvez bon, nous célébrerons immédiatement le mariage, pour terminer dans la joie cette journée commencée par la tristesse.

Ling-Lang. — C'est aussi notre plus cher désir.

Tai-Ho. — Alors, vive la noce ! Par Confucius, je demande à remplir les fonctions de maître des cérémonies.

Ling-Lang. — Accordé. Ta profonde connaissance des rites te désigne pour ce rôle. *(Appelant.)* Lien-Hoa ?

Lien-Hoa. — Me voici.

Ling-Lang. — Fais enlever le papier blanc qui couvre en signe de deuil la porte d'entrée. Vite, des étoffes rouges partout, pour annoncer notre allégresse. Qu'on décore la porte, devant laquelle tu feras placer une paire de grosses lanternes. Que la tablette mortuaire de Chang-Keng disparaisse ! Garnis la table de soie rouge ; elle nous servira d'autel pour la cérémonie.

(Lien-Hoa sort et rentre avec des domestiques, qui apportent la table et arrangent la salle. Sur la table, deux candelabres ; au milieu, un brûle-parfum, trois tasses et deux coupes de vin attachées l'une à l'autre par un fil rouge. Ling-Lang défait sa ceinture blanche et la tend à sa femme : Tchang-Tien-I et Tai-Ho l'imitent.)

Ling-Lang. — Allons ! enlevez ces habits ; que le blanc, couleur de deuil, disparaisse, car le bonheur est rentré dans notre maison.

Li-Tche *(à sa bru)*. — Venez ma fille vous parer pour la noce.

(Li-Tche, In-Tao, Chang-Keng sortent, et rentrent bientôt, vêtus d'habits de fête.)

Tchang-Tien-I. — Je me demande encore si c'est bien vrai, et si je dois croire à cet heureux retour.

Ling-Lang *(débordant)*. — Moi je ne me le demande plus. Je sais que ça est, et je ne pense plus qu'à me réjouir.

Tchang-Tien-I. — Dire que ma fille ne sera plus veuve !

Ling-Lang. — Plus d'adoption ! Je veux avoir vingt-quatre petits-enfants

Tchang-Tien-I. — Il me semble déjà les voir, les jolis petits mignons, me sourire et jouer avec ma natte !

SCÈNE IX

LES MÊMES

Tai-Ho *(annonçant)*. — Les fiancés vont entrer dans la salle du mariage. *(Il allume les cierges des candelabres et les bâtons d'encens. Li-Tche, en riche costume, entre, laissant la porte ouverte, et se place auprès de son mari. Puis, Chang-Keng s'avance seul derrière la table et reste debout, un peu à gauche. In-Tao, couverte d'un voile rouge, entre, soutenue par Lien-Hoa, et se place à la droite de son fiancé, un peu à droite derrière la table, mais de manière à ne pas être cachée par celle-ci.)*

Ling-Lang *à sa femme*. — Te rappelles-tu, ma bonne Li-Tche ? Voilà comme nous étions, nous aussi, il y a trente ans !

Li-Tche. — Tais-toi donc.

Tai-Ho *(criant)*. — Premier salut !

Prosternez-vous devant le ciel, devant la terre ! *(Les fiancés se prosternent devant la table.)*

Levez-vous ! *(Ils se lèvent.)*

Changez de côté. *(La jeune fille passe à gauche, le jeune homme à droite.)*

Deuxième salut.

Prosternez-vous devant le ciel, devant la terre. *(Ils se prosternent de nouveau, puis s'agenouillent.)*

Tai-Ho *(leur apportant les deux coupes reliées par un fil rouge)*. — Buvez, en signe d'union, à ces coupes qu'un lien rouge unit. Levez-vous. *(Chang-Keng et In-Tao se lèvent, des domestiques enlèvent la table et la rangent de côté ; en même temps, ils mettent deux chaises au fond du théâtre.)*

Tai-Ho *(à In-Tao)*. — Venez ici. *(Elle approche). (A Chang-Keng.)* Approchez. *(Chang-Keng se place en face de In-Tao.)* Epoux, levez le voile de l'épouse. *(Chang-Keng enlève le voile de In-Tao.) (Aux parents de Chang-Keng.)* Et vous, parents fortunés, prenez place ! *(Ling-Lang et Li-Tche s'assoient sur les deux chaises. Les nouveaux mariés se placent devant eux.)* Saluez, époux ; prosternez-vous devant votre père et votre mère. *(Ils saluent et se prosternent. Avant qu'ils se relèvent, Li-Tche fixe un bijou dans les cheveux de In-Tao.) (Au père de la mariée.)* Vous aussi, heureux père d'une heureuse fille, prenez place. *(Tchang-Tien-I s'assied.) (Aux mariés.)* Saluez, époux ; prosternez-vous devant votre père ! *(Ils saluent et se prosternent.)* A mon tour je vous salue, ô mes cousins ! *(Ils se saluent en baissant les mains jointes, et en s'inclinant.) (Saluant ses oncle et tante et le père de In-Tao.)* Je vous salue ! Je vous salue ! Et maintenant, Chang-Keng et In-Tao, vous voilà mariés, et je vous souhaite que le son de vos instruments s'harmonise toujours en parfait accord !

Lien-Hoa. — Par Confucius ! voilà un admirable maître de cérémonie.

Ling-Lang. — Mes enfants, reposez-vous ! Demain, tous nos parents, tous nos amis s'uniront à nous pour fêter le retour de mon fils et votre heureux mariage ! *(Ils sortent.)*

Tai-Ho *salue le public*. — J'espère que vous êtes contents de moi, car maintenant j'ai été, moi aussi, par Confucius, héroïque et absurde.

GÉNÉRAL TCHENG-KI-TONG.

(Illustrations de Félix Régamey).

Duetto en un Acte
Par Quatrelles

Scénario

DÉDIÉ A MESSIEURS

Gounod, Massenet, Delibes, Dubois, Joncières...
et autres compositeurs émérites,
selon que le cœur en dira à l'un ou à l'autre.

ENVOI

« Messieurs et illustres amis,

« Je vous dédie le scénario ci-joint.

« J'y vois un joli prétexte à musique, à costumes, décors, et, au besoin, en dehors du théâtre, une forme nouvelle de *suite d'orchestre* à la fois symphonique, chantée et dialoguée.

« Je sais, par expérience, que les seuls vers qui plaisent aux compositeurs dramatiques sont ceux qui n'existent pas encore; aussi ne trouverez-vous guère ici que de la prose. Je crois préférable d'indiquer simplement, jusqu'à nouvel ordre, la place que les morceaux occuperont. Ce point, comme tous les autres, sera, s'il y a lieu, l'objet d'une entente préliminaire entre le compositeur et

« Votre bien dévoué

« QUATRELLES ».

Sur ce, je frappe les trois coups et commence.

Personnages :

ALEGRIA, 16 ans; — DON SILVANO, 20 ans;
CHŒUR DE BOHÉMIENS.

ALEGRIA est une gitana jeune, belle, endiablée, vêtue d'étoffes voyantes, couvertes de paillons et de clinquant, un morceau friand pour qui voudrait : ou l'aimer, ou la peindre, ou la faire chanter.

DON SILVANO est un gentil seigneur auquel, celui qui mettra la pièce en scène, pourra concéder, sans restrictions, tous les charmes et toutes les élégances.

La scène se passe dans le midi de l'Espagne, au temps des pourpoints et des rapières, dans un jardin fleuri, plein de palmiers, d'aloès et de lianes, appartenant à Don Silvano.

A droite... ou à gauche, si le musicien le préfère, — je suis de très bonne composition, — une maison rustique. Au fond, une haie de clôture. Pour entrée, un large portique de bois façonné, avec grillage de joncs enlacés.

SCÈNE I

(Alegria, en scène, chante une sérénade sous la fenêtre de Don Silvano. Derrière la haie basse, et à l'entrée du jardin, les gitanos l'accompagnent.)

ALEGRIA, CHŒUR DE GITANOS

ALEGRIA

Le Soleil vient de s'éveiller,
Tout joyeux, il se lève.
Abandonne sur l'oreiller
Le reste de ton rêve.
Sur le ciel bleu, les hirondelles
Tracent, du fin bout de leurs ailes,
Les paroles de leurs chansons.
La cetoine d'or, dans les roses,
Rêvasse à de si douces choses,
Que la fleur en a des frissons.
Seul ici bas,
Tu n'aimes pas.

2e Couplet :

A quoi songes-tu donc, fou que tu es? Les loups et les louves s'accouplent. Les monstres eux-mêmes se livrent à d'amoureux

intermèdes. Les fauves, les mâchoires encore sanglantes se rapprochent tendrement.

Seul ici bas,
Tu n'aimes pas.

(Silvano paraît sur le seuil. Alegria fait signe à ses compagnons de la laisser. Le chœur s'éloigne, en effet, en répétant le dernier couplet en sourdine.)

SCÈNE II

ALEGRIA, DON SILVANO.

Don Silvano. — Que fais-tu là, l'Égyptienne. les yeux fixés sur moi?

Alegria. — J'attends que tu me dises d'entrer, muchacho fino.

Don Silvano. — La porte est ouverte. Profites-en. Qui t'amène, niña?

Alegria. — Tu t'en doutes bien.

Don Silvano — En vérité, je n'en sais rien.

Alegria — Fais donc le modeste!

Don Silvano. — Je te le dis sans arrière-pensée.

Alegria. — Lorsqu'une fille de mon âge donne la sérénade à un joli garçon, dans tous les pays que le soleil caresse, cela peut passer pour significatif. Vas-tu, pour te divertir, me laisser le rôle d'amoureux et te réserver celui de coquette?

Don Silvano. — Quelle idée!

Alegria. — A la bonne heure! La façon galante et hardie dont tu m'as défendue l'autre soir, sans me connaître, m'a été droit au cœur. Je te le dis comme cela est.

Don Silvano. — C'est donner plus d'importance qu'il ne convient à quelques méchants coups d'épée.

Alegria. — Non pas! Parmi les bandits qui me traquaient se trouvait *El Descabezado*, un gueux trois fois condamné à mort et qui trois fois s'est évadé. Mettre en fuite une pareille canaille est un triomphe dont tu peux être fier.

Don Silvano. — Bah! si je suis fier de quelque chose, *Palomilla negra*, c'est bien plutôt de te voir ainsi chez moi, l'amour au cœur, l'aveu aux lèvres.

Alegria. — C'est une phrase cela, une phrase et rien de plus. Je sais à quoi m'en tenir.

Don Silvano. — En vérité!

Alegria. — Depuis huit jours que je passe et repasse devant ta porte, crois-tu que je n'aie rien appris?

Don Silvano. — Et quoi donc, par exemple?

Alegria. — Ne fût-ce que les équipées de certaine Carmen Guadalenta qui, trois fois, t'a rendu visite. Elle te portera malheur, cette maudite; je t'en avertis

Don Silvano. — Je ne comprends rien à ce que tu oses dire. et te préviens, à mon tour, qu'il t'arrivera quelque méchante aventure, si tu continues à me surveiller.

Alegria. — Rassure-toi. Dans une heure, je serai loin. Jamais plus tu ne me reverras.

Don Silvano. — Pars. Que m'importe!

Alegria. — Ah! niño. faut-il se mettre en colère pour un avis que l'on vous offre?

Don Silvano — Qui t'a dit de me le donner?

Alegria. — Le ciel, dans lequel je l'ai lu.

Don Silvano. — Quelle folie!

Alegria — Dans ce livre sombre, ouvert chaque nuit, nous lisons plus couramment que vous ne le faites dans vos grimoires. Ce livre-là, c'est Dieu qui l'a écrit.

Don Silvano. — Ne mêle pas Dieu à cette affaire. A ce jeu, tu te feras brûler un jour ou l'autre en place publique.

Alegria. — Qu'importe! Je suis en ce monde comme l'oiseau en cage. Je chante pour qui m'aime et bénirai qui me délivrera.

Don Silvano. — Tu avais un but, enfin! en venant ici?

Alegria. — Certes! Dans une heure, notre longue caravane va se remettre en marche, au gré des chemins, jusqu'à ce que la mer l'arrête. Je n'ai pas voulu partir sans t'avoir dit que tu me plais et que je t'aime.

Don Silvano — Tu m'aimes?... toi? A quel propos?

Alegria. — N'as-tu pas été vaillant à mon profit? Je te dois beaucoup *(lui envoyant un baiser)* et je ne veux pas laisser de dettes dans ce pays.

Don Silvano. — Je ne savais pas les Zingali si consciencieux.

Alegria. — Tu te moques! Ah! que tu aurais mieux à faire! Quand l'amour passe, bien fou est celui qui ne lui retire pas son chapeau.

Don Silvano. — Je ne puis cependant pas saluer à tort et à travers, niña; il faut être juste. Ne m'as-tu pas dit que j'étais amoureux?

(Il me paraît y avoir place ici pour un duo
avec couplets de Don Silvano.)

Alegria. — Dieu te préserve d'aimer celle qui trois fois t'a visité. La mort a les lèvres moins froides que les siennes. La nature en la pétrissant dans un instant de colère, s'est plu à mettre en elle tous ses poisons.

Don Silvano. — Tais-toi, maudite. si tu aimes la vie.

Alegria. — Brise-moi si c'est ton caprice. La vie ne vaut que ce qu'elle procure. Il me plaît d'être ton jouet, ton esclave soumise jusqu'au moment où le carillon de nos mules, tintant devant ta porte, m'appellera sur le chemin. Comment ne pas rêver de qui vous a sauvée... lorsque le libérateur a si belle mine? Et... ce n'est pas impunément que l'on rêve à seize ans.

(Air ou couplets d'Alegria.)

Aime celle qui te tuera si tu ne peux pas t'en défendre. Réserve lui les ardeurs fébriles. les transports insensés; qu'elle se débatte, enveloppée par ta flamme, comme un scorpion dans un cercle de feu. Mais... le brasier est-il moins ardent pour quelques étincelles qui voltigent et meurent aussitôt nées? Laisse pétiller ton cœur au gré de la jeunesse. Je n'attends de toi ni protestations, ni serments frauduleux...

Don Silvano — Mon cœur n'est pas friand de maraude;

poursuis ton chemin. L'ai-je bien ou mal donné? L'avenir en décidera. Je n'en puis plus disposer; fût-ce pour une heure.

Alegria. — C'est dommage, vrai! pour tous deux, que tu aies ces idées-là.

Don Silvano. — Et puis, tu te plais à grossir le montant de tes dettes. Un baiser les acquittera, et au delà.

Alegria. — Donne-moi ta main.

Don Silvano. — La voici.

Alegria. — Tu trembles.

Don Silvano. — Dame! à mon âge on ne remonte pas les courants amoureux sans quelque peine.

Alegria. — Je veux voir ce que te réserve celle à laquelle tu te donnes si complètement.

Don Silvano. — A ton aise. Eh bien?... C'est toi qui trembles, maintenant.

Alegria. — Oui.

Don Silvano. — Ta main est glacée.

(Il me paraît y avoir place dans ce qui suit pour un duo.)

Alegria. — Ah! tu as eu tort de refuser les quelques instants de joie que la vie t'offrait encore.

Don Silvano. — A quoi suis-je donc condamné que te voilà si émue? Tu te tais... Parle. Je ne crois pas à ta science.

Alegria. — Je te jure que tu as tort de rire. Tiens-toi sur tes gardes; sinon, avant un mois tu mourras.

Don Silvano. — En vérité! Tu peux te rassurer, ma toute belle. Si ma main gauche t'a dit cela, ma main droite, armée de cette épée, la fera mentir, j'en réponds.

Alegria. — On ne meurt pas toujours une arme au poing.

Don Silvano. — En voilà assez. Sur tes lèvres empourprées, les baisers réclament toute la place; les arrêts de mort y font piteuse mine. Viens un instant dans mes bras, et, si tu sens battre mon cœur, dis-toi bien que ce sont mes vingt ans qui le font danser. Eh bien, tu ne ris plus, mignonne?

Alegria. — Antonio mio!

Don Silvano. — Niña?

Alegria. — Au nom de cet amour stérile qu'il me faut étouffer, accorde-moi une grâce; veux-tu?

Don Silvano. — Parle.

Alegria. — Laisse-moi te passer au cou cette amulette. Ne ris pas!... Elle renferme, m'a dit ma mère, des cheveux du Prophète.

Don Silvano. — Mais, c'est me vouer au diable que porter cela. Donne-moi plutôt cette fleur à demi cachée dans tes cheveux.

Alegria. — Vrai!... Tu la veux? Je l'avais apportée pour toi et je n'osais plus te l'offrir.

Don Silvano. — Pourquoi?

Alegria. — Ah! Dame! les fleurs, cela n'a de prix que pour les amoureux. Et puis, vois, celle-ci est couverte de sang.

Don Silvano. — En effet!

Alegria. — Sur la crête moussue des vieux murs arabes,... près de l'hôpital de *La Sangré*, tu sais? hier soir, je l'ai vue. Son parfum me l'a révélée. Elle s'inclinait, frissonnante, sous la brise de nuit, comme si elle eût tenté de venir à moi. Je l'ai trouvée si belle, que j'ai tout aussitôt décidé de te la porter. Oui, mais elle me regardait de trop haut pour que j'y pusse prétendre. Ce matin, alors, j'ai lancé à l'escalade deux de mes amoureux: deux vaillants qui m'aiment autant qu'ils se haïssent; deux garçons lestes et résolus qui voleraient à Dieu ses étoiles s'ils croyaient que j'en eusse envie. La fleur semblait les attendre. Celui qui l'a cueillie a reçu, en mettant pied à terre, un coup de *navaja* dans le flanc. Il vient d'en mourir, consolé par un baiser de moi. Le second, qui me l'a rapportée, toute ensanglantée, attend une récompense... Il ne l'aura jamais.

Don Silvano. — Quelle femme es-tu donc?

Alegria. — Une femme qui aime.

Don Silvano. — Quoi! un homme meurt pour satisfaire un de tes caprices et tu n'en es pas plus émue?

Alegria. — Si tu m'avais refusé cette fleur, j'aurais eu des remords,... peut-être; mais elle t'a fait envie... Je ne regrette rien. — Ecoute.

(Finale.)

Don Silvano. — Ce sont tes compagnons qui approchent.

Alegria. — Les clochettes des troupeaux se mêlent aux grelots des mules.

Don Silvano. — De seconde en seconde les chants deviennent plus distincts.

Alegria. — Ah! que c'est peu, une heure, pour dire que l'on aime! Si j'en avais eu deux, qui sait! tu m'aurais adorée, peut-être. Je voudrais mourir, à l'instant, sous tes baisers.

Don Silvano. — Prends ceci en mémoire de moi.

Alegria. — De l'argent! oh! Niño! l'offre est peu galante. Une fille qui se respecte n'en reçoit que de ceux qu'elle n'aime pas.

Cris dans le lointain. — Arry! la mulata!

Alegria *(près de la porte)*. — Arry! Gonzalvo!

Voix dans le lointain. — Bamos!

Alegria. — Bamos! *(Revenant en scène.)* Encore un baiser, chère âme!

Don Silvano. — De grand cœur.

Alegria. — Je t'ai aimé une semaine; je te l'ai dit une heure; te le rappelleras-tu demain?

Don Silvano. — Toute ma vie.

Alegria. — Ah! comme je t'aurais aimé!

(La caravane défile dans le fond. Bruits de mandoles, de grelots et de clochettes. Alegria rejoint à regret ses compagnons qui l'entraînent. Don Silvano, attendri, la suit des yeux.)

FIN.

QUATRELLES.

(Illustrations de F. de Myrbach.)

LES DRAPEAUX
DE LA FRANCE

La première enseigne militaire que l'on rencontre dans l'histoire de France est la *cape de saint Martin* [1]. Elle fut inaugurée par Clovis dans la guerre contre les Wisigoths; ces derniers étant hérétiques, le chef des Francs, en fin politique qu'il était, voulut faire appel au sentiment religieux, et, en conséquence, il fit jeter le manteau bleu du saint sur une croix et le fit porter en tête de son armée. On sait que les Wisigoths furent défaits à Vouglé, près de Poitiers, et que leur roi Alaric fut tué de la main même de Clovis.

Ce fut encore dans les plaines de Poitiers que le maire du palais Charles, marchant sous la même bannière, écrasa les Sarrazins de telle façon qu'il fut surnommé *Martel*.

La cape de saint Martin fut enfin arborée avec le même succès dans la bataille livrée près de Tours en 838, par les Français, aux Scandinaves idolâtres; une chapelle fut érigée sur le lieu du combat sous cette invocation : *Sanctus Martinus de bello* (saint Martin protecteur dans la guerre), et le village qui s'y bâtit prit, par corruption, le nom de *Saint-Martin-le-Beau*.

Il appartenait aux héroïques zouaves pontificaux de 1870 de faire revivre le culte du protecteur de notre pays; leur blanche bannière portait comme inscription, d'un côté : *Cœur de Jésus, sauvez la France*, et, de l'autre, *saint Martin, patron de la France, priez pour nous*.

Quand les Rois de France eurent adopté la fleur de lis pour emblème, la cape de saint Martin se transforma en bannière royale, ainsi définie par un ancien auteur :

D'azur fin sur cendral parfaite
Et à fleurs de lys d'or pour traicte.

Ce fut sous Louis VII que cette bannière fit réellement son apparition. Philippe-Auguste l'avait avec lui au siège de Ptolémaïs, et ce fut sous ses glorieux plis qu'il remporta la victoire de Bouvines.

Par suite de la réunion du Vexin au domaine royal, au XIe siècle, les Rois de France héritèrent de la bannière de saint Denis [2], qui, en raison de sa couleur rouge, reçut le nom d'oriflamme :

Oriflamme est une banniere
De cendral roujoiant et simple
Sans pourtraicture d'autre afaire.

Cet étendard fut arboré fort souvent par nos Rois, notamment par Saint-Louis dans ses croisades; Louis XI en fit usage le dernier, en 1465, dans la guerre qu'il entreprit contre les Bourguignons.

Les hommes d'armes français, servant à pied, n'avaient pas, au XVe siècle, d'uniforme spécial et portaient, pour signe de reconnaissance, une croix blanche sur la poitrine. Jeanne d'Arc, en fille du peuple, crut devoir adopter la couleur des combattants roturiers et fit choix d'une bannière blanche.

Telles sont les origines des trois couleurs, bleu, rouge et blanc, qui se trouvent être aujourd'hui celles de la nation française; au bleu, se rattachent surtout les combats soutenus en faveur de la religion, au rouge ceux que livrèrent les Rois pour l'affermissement de la monarchie, et enfin au blanc les luttes pour l'indépendance nationale. En outre, deux emblèmes principaux viennent se rattacher à ces couleurs, le lis, comme signe de l'autorité royale, et la croix blanche comme personnification du peuple en armes, c'est-à-dire des troupes d'infanterie.

Aussi voit-on pendant toute la durée de l'ancienne monarchie les régiments à pied avec des enseignes carrées à croix blanche, alors que la cavalerie a des étendards sans croix, et généralement moins hauts que larges, afin de mieux flotter au vent.

Parmi les drapeaux d'infanterie les plus marquants, nous citerons celui des bandes de Picardie [5], une des premières troupes permanentes à laquelle Louis XI donna, en 1480, une enseigne rouge à croix blanche, le drapeau que les Gardes françaises reçurent en 1563 et qui était bleu, toujours avec la même croix, et orné des fleurs de lis et de la couronne royale.

Lors de l'organisation de la garde nationale de Paris en 1789, chaque district forma un bataillon ayant son drapeau particulier. Dans tous ces drapeaux, qui figurèrent à la fête de la Fédération, les trois couleurs dominaient, et presque tous présentaient la croix habituelle. La disparition de cette dernière eut lieu sous la Révolution, comme conséquence de la fureur antireligieuse qui sévit à cette époque.

En dehors de la bannière royale, nos Rois eurent encore des drapeaux particuliers; c'est ainsi que Charles VII, à son entrée dans Paris, en 1437, marchait sous les plis d'un étendard rouge constellé de soleils [6] et présentant l'image de saint Michel, qui était récemment apparu comme protecteur des Français sur le pont d'Orléans. François Ier eut un guidon à ses couleurs, rouge et jaune [9], qui fut victorieusement porté à Marignan. Enfin Henri IV arriva au trône avec une cornette aux couleurs bleue, blanche et rouge [10], qui furent toujours celles de la maison de Bourbon.

Quant à l'étendard blanc qu'avait porté pour la première fois Jeanne d'Arc [3], il fut appelé à la plus haute fortune. Regardé pendant longtemps comme marque de commandement supérieur, il devint plus tard le drapeau colonel de chaque régiment d'infanterie, et par suite celui même du Roi; il présentait, dans les derniers temps de la monarchie, la croix blanche constellée de fleurs de lis; la Révolution les respecta tout d'abord, se bornant à y mettre la cravate tricolore.

Mais en dehors de ce drapeau colonel, il en existait un très grand nombre d'autres; sous Louis XIV, chaque compagnie avait un drapeau particulier que portait un sous-lieutenant appelé enseigne dans l'infanterie et cornette dans la cavalerie; sous Louis XV, l'infanterie n'eut plus par bataillon que trois drapeaux qui, dans la formation en bataille, étaient placés devant le centre

du front de la troupe; sous Louis XVI, il n'y eut plus qu'un drapeau par bataillon. Ces divers étendards étaient très variés de couleurs, mais portaient généralement la croix blanche caractéristique de l'infanterie française [8]. Par exception, les gardes françaises [4] et suisses conservèrent jusqu'au licenciement des unes, en 1789, et jusqu'au massacre des autres, en 1792, un drapeau par compagnie. Le 9 août 1792, les Suisses, appelés aux Tuileries pour la défense du Roi, enterrèrent leurs enseignes dans la cour de la caserne de Courbevoie; ils consentaient à mourir, mais ne voulaient laisser aucun trophée aux mains de la révolution.

* * *

La Révolution devait évidemment changer les drapeaux comme tout le reste; une circulaire du 20 mai 1791, sans toucher aux drapeaux, étendards ou guidons existants, se borna à y remplacer la cravate blanche par la cravate tricolore [12]; peu après, sur la proposition d'Alexandre de Beauharnais, le drapeau colonel dut être remplacé par un drapeau blanc bordé de rouge et de bleu et portant à l'angle supérieur, près de la hampe, les trois couleurs tracées verticalement; au centre devaient se lire l'inscription « discipline et obéissance à la loi, » ainsi que le numéro du régiment; enfin la loi du 22 avril 1792 prescrivit de brûler tous les drapeaux et, en 1794, on adopta pour drapeau de demi-brigade le carré divisé en trois bandes verticales, bleue, blanche et rouge, avec les mots : « République française », entourés de branches de laurier; quant aux drapeaux de bataillon, ils présentèrent les trois couleurs avec arrangements des plus variés, leur tracé ayant été laissé a la disposition des différents corps. En 1796, le drapeau de demi-brigade [11] fut affecté au bataillon du centre et présenta avec le drapeau de 1794 quelques différences; c'est ainsi que les mots : « République française » furent remplacés par un faisceau de licteur surmonté d'un bonnet phrygien, auquel les brodeurs ignorants substituèrent souvent un simple casque.

A la bataille d'Arcole, le général Bonaparte portait un drapeau de bataillon de la 5e demi-brigade; cette enseigne était blanche, ayant vers chaque angle un losange rouge ou bleu, les deux losanges rouges étant placés diagonalement, de même que les deux bleus.

Pendant la première campagne d'Italie, le général Bonaparte eut l'idée de faire inscrire sur les drapeaux de chaque demi-brigade les noms des batailles auxquelles elle avait pris part; il y fit mettre aussi des devises dans le style ronflant des temps héroïques où les demi-brigades se qualifiaient d'invincibles, d'intrépides, de victorieuses, etc.

Le Premier Consul adopta un modèle de drapeau de régiment consistant en un carré blanc ayant ses angles sur les milieux des côtés; des quatre triangles, deux étaient rouges et deux bleus; ces drapeaux furent ceux de l'infanterie de ligne pendant tout le premier Empire [7]; mais la grande innovation qui eut lieu à cette époque fut l'aigle qui surmontait la hampe et qui était la partie la plus importante de l'emblème; il appartenait en effet au moderne César de ressusciter les aigles romaines. Tous les régiments n'avaient pas d'aigle et il ne leur en était accordé que lorsqu'ils avaient donné des preuves éclatantes de valeur et d'intrépidité [16]. Napoléon ne badinait pas au sujet de la conservation des drapeaux qu'il confiait aux troupes et qu'elles devaient défendre jusqu'a la mort. Nous en trouvons un exemple dans les mémoires du général Girod de l'Ain, mémoires qui n'ont pas encore été portés a la connaissance du public.

Le 25 janvier 1807, le 9e léger, où vivait comme sous-lieutenant le jeune Girod de l'Ain, prit part au combat de Morunghen, dans lequel Russes et Français se battirent avec une opiniâtreté singulière. Le 2e bataillon du 9e léger s'étant trouvé en avant, au début de l'action, fut inopinément aux prises avec des forces écrasantes; il plia et ne fut rallié que lorsque Bernadotte, arrivant au galop, l'eut fait soutenir. Je laisse la parole au général Girod :

« Dans la déroute de notre deuxième bataillon, trois porte-aigle avaient été successivement tués; un carabinier avait saisi le drapeau et l'emportait en se sauvant lorsqu'il fut atteint par un officier russe à cheval; le carabinier lança le drapeau par-dessus une clôture de jardin; mais cela n'empêcha pas qu'il ne tombât aux mains de l'ennemi; par un heureux et singulier hasard, l'aigle même s'étant, quelques jours auparavant, détachée de son piédestal, avait été mise dans un fourgon pour être raccommodée à la première occasion; de telle sorte que le bâton seulement avec le piédestal portant le numéro du régiment resta au pouvoir des Russes. Le soir du même jour, on apprit que tous les fourgons du régiment avaient été pris à l'exception d'un seul dont, pendant trois jours, on n'eut aucune nouvelle; enfin, on le vit reparaître, et il se trouva que c'était justement celui-là qui renfermait le précieux oiseau; on s'empressa de l'en retirer et on l'attacha au bout d'une perche à houblon; son apparition fit taire le bruit qui commençait à circuler parmi les autres corps de la division que le 9e léger avait perdu son aigle. On mit dans le *Moniteur* que le régiment, combattant en tirailleurs, avait, en effet, perdu *une de ses aigles*, mais qu'aussitôt que les soldats en avaient eu connaissance, ils s'étaient précipités au milieu des ennemis et

6
7
8

9
10
11
12

13

14

15

16

avaient glorieusement reconquis l'honneur du régiment. La vérité demeura longtemps un secret; mais, deux ans après, le colonel Meunier ayant été proposé pour le grade de général de brigade, l'Empereur raya de sa propre main son nom de dessus l'état de proposition, en disant : « *Ce colonel a perdu un drapeau* « *à Morunghen* ». Il l'avait appris par les gazettes russes. »

Le drapeau personnel de l'Empereur, celui qui flottait au faîte de ses résidences, était le drapeau blanc avec l'aigle au centre et une bordure rouge et bleue [15]. Lorsque, en 1814, après avoir été à la tête du plus puissant des empires, il fut devenu le souverain de l'île d'Elbe, il adopta le drapeau blanc constellé d'abeilles d'or.

Quant aux Bourbons, ils rétablissent le drapeau blanc portant au centre l'écusson de France et semé de fleurs de lis ; les numéros des régiments étaient inscrits aux quatre coins. Les drapeaux du premier Empire ont presque complètement disparu et on n'en voit aujourd'hui que fort peu ; nous signalerons cependant celui du 1er grenadier de la Garde impériale qui figure au musée d'artillerie. Une légende veut que les vieux soldats les aient brûlés et aient bu leurs cendres dans un verre de vin.

Napoléon distribua de nouveaux drapeaux au Champ de Mai en 1815 ; ces emblèmes étaient des plus simples et présentaient les trois couleurs suivant la disposition actuelle.

A la deuxième Restauration, on vit reparaître dans les légions, en même temps que le drapeau blanc, les drapeaux de bataillon avec les couleurs verte et blanche, rouge et blanche ; mais après 1820, l'infanterie ayant été reconstituée en régiments, n'eut plus qu'un seul drapeau.

Que devinrent les drapeaux blancs en 1830 ? Il n'en est guère resté plus que des tricolores du premier Empire. Si la légende veut que ces derniers aient été incinérés, une autre tradition nous apprend que les drapeaux de la monarchie qui sombra aux journées de Juillet furent enterrés solennellement devant la troupe en armes et en grande tenue.

Depuis 1830, les armées françaises ont conservé le drapeau tricolore, qui est devenu le symbole définitif de la nation.

* * *

Nous terminerons cette rapide étude par quelques mots sur les divers pavillons qui ont flotté sur nos navires de guerre. Le vaisseau étant la personnification du pays, ces pavillons doivent être considérés comme représentant l'étendard national ; aussi les lois diverses qui ont été promulguées au sujet des drapeaux n'ont-elles jamais concerné que le pavillon de marine.

Au XVe siècle, le pavillon des vaisseaux royaux n'est autre chose que la bannière de France bleue semée de fleurs de lis avec une boule rouge au sommet de la hampe. Au siècle suivant apparaît la croix blanche avec deux cantons or, le troisième bleu et le quatrième rouge [13] ; puis l'or disparaît en 1583 et les cantons sont bleus et rouges ; peu après, le pavillon se transforme encore ; les quatre cantons sont bleus et l'écusson de France s'étale au milieu de la croix blanche [17].

En 1661, Louis XIV adopte le pavillon blanc avec les armes de France [14].

En 1790, ces dernières sont enlevées et il leur est substitué, dans l'angle supérieur, près de la hampe, un petit carré tricolore [18]. Enfin, en 1794, le pavillon tricolore est adopté tel qu'il est encore aujourd'hui [19].

Le 26 février 1848, le Gouvernement Provisoire prescrivit, par décret, que le pavillon national aurait ses couleurs interverties ; le bleu restait près de la hampe, mais le rouge était mis au milieu et le blanc à l'extérieur. Devant les vives réclamations qui surgirent de toutes parts, ce décret fut promptement rapporté. Rien de plus curieux que cette tentative des Républicains de 1848 contre le pavillon adopté par les Républicains de 1794.

LE COMMANDANT D.

(Illustrations de Paul Jazet).

17

18

19

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

OU SONT-ILS?

Chromotypographie BOUSSOD, VALADON & Cie

BRYAN HOOK

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

PERSÉE ET ANDROMÈDE

LES ROIS CHEZ EUX

Le Tzar et la Tzarine

PAR LYDIE PASCHKOFF

OFFICIER DE LA GARDE PARTICULIÈRE DE L'EMPEREUR

Quand Saint-Pétersbourg reçut la nouvelle de la mort du Tzaréwitch Nicolas Alexandrowitch, ce fut d'abord une stupeur; puis les princes, les boyards, les marchands, le peuple se précipitèrent vers la plus grande cathédrale de la ville, celle de Saint-Isaac, pour s'assembler dans une commune prière, comme il est d'usage lors d'un malheur dans l'antique et sainte Russie.

Après la première explosion de douleur, on se regarda, se demandant : « Et le nouveau Tzaréwitch, quel est-il? » Alors seulement on se souvint d'un jeune homme grand, mince encore, au front pensif, au regard sévère et rêveur, à la conduite d'une remarquable austérité.

Au contraire du défunt Tzaréwitch, qui ressemblait à sa mère l'Impératrice Maria Alexandrowna, Alexandre Alexandrowitch représentait le type des anciens Romanow d'avant Pierre le Grand, figure slave au caractère déterminé.

On prétend que la perspective de régner trouva le nouveau Tzaréwitch plus troublé que satisfait, ce qui ne l'empêcha point de se préparer à remplir sa tâche en prenant pour devise cette phrase qui peut résumer son caractère : « La règle de la vie du Tzar est le devoir. »

La princesse Dagmar de Danemark qui était venue à Nice pour assister aux derniers moments du défunt Tzaréwitch, son fiancé, était revenue éplorée à Copenhague, et on attendait la fin des premières explosions de regrets pour lui dire qu'elle était destinée à être Impératrice de Russie.

Alexandre Alexandrowitch savait que la princesse Dagmar conservait pieusement le souvenir du feu Tzaréwitch Nicolas, dont elle ne quitta le portrait toujours suspendu dans un médaillon à son cou, qu'en mettant sa robe de mariée.

C'est peut-être à cette raison qu'il convient d'attribuer la froideur polie du Tzaréwitch à l'époque qui précéda son mariage, mais il est certain que ce fut à ses frères qu'incomba alors le soin d'être aimables auprès de la princesse Dagmar, et que, toujours présent aux cérémonies officielles, le Tzaréwitch se dérobait aux réceptions intimes.

SOLDAT CIRCASSIEN DE LA GARDE

Cependant le Tzar Alexandre II et l'Impératrice se montraient enchantés de la fiancée impériale, et celle-ci, dès le premier cercle qu'elle tint au palais d'Hiver, en robe de cour rosée, avec son voile de fils d'or et son kakochnick de diamants, montra qu'elle était vraiment une future souveraine. On admira fort sa manière inédite de parler avec les ambassadeurs, elle leur dit un mot aimable dans la langue du pays dont chacun d'eux était le représentant respectif. Ce ne fut qu'un concert d'éloges sur les charmes personnels et ceux de l'esprit de la charmante et auguste fille des rois de Danemarck.

On présumait à la cour qu'une union imposée par les convenances et les devoirs politiques serait ce que sont les mariages contractés sous de pareils auspices, mais on se trompa en cela du tout au tout : la Tzarine Maria Federowna

est la plus aimée et la plus heureuse des femmes, sans parler des souveraines.

L'auguste et jeune couple vécut alors sous le règne du feu Tzar en donnant l'exemple des plus hautes vertus et d'une entente conjugale qui contrastait (il faut bien le dire puisque c'est l'histoire) avec ce qui se passait à la grande cour et dans les ménages des frères du défunt Empereur. Le Tzaréwitch s'était dès lors entouré d'un cercle de gens jeunes et de mœurs pures. Les viveurs menant la vie à grandes guides si favorisés sous les règnes précédents, étaient soigneusement éliminés du salon de Maria Federowna, de ce salon suprêmement élégant où, jusqu'à présent, il y a un coin séparé par des paravents réservé aux souvenirs de sa vie de jeune fille, auxquels, il va sans dire, se rattache l'image jamais oubliée et toujours vénérée du feu Tzaréwitch Nicolas

LE PALAIS D'HIVER A SAINT-PETERSBOURG

Alexandrowitch. Parmi ces souvenirs on doit citer la croix en lapis et or garnie de pendeloques en perles, en forme de larmes, que les dames de Russie envoyèrent en Danemarck comme un emblème de douleur et d'espoir tout à la fois.

* * *

On sait dans quelles circonstances épouvantables le Tzar Alexandre III monta sur le trône et en raison de quels dangers il se retira à Gatchina avec sa famille.

Le palais d'Hiver était autrefois des plus accessibles, il n'en est pas de même à Gatchina où l'on n'entre pas comme dans un moulin. Le palais d'Anitschkoff fut installé en vue des précautions les plus minutieuses; un hôtel de la perspective Newsky, qui avait vue sur les murs du palais, a été désintéressé et fermé, tant ces mesures furent rigoureuses et le sont toujours.

LE GÉNÉRAL WORONZOFF DASCHKOFF
MINISTRE DE LA COUR

Le séjour favori du Tzar est Gatchina. Cette ville, admirablement située au centre d'une forêt d'arbres séculaires, a l'avantage de pouvoir être très bien surveillée. On ne peut y vivre qu'avec une permission spéciale, chacun y est connu, et il faut subir, pour entrer au palais, tout un système d'inspection et de contrôle auquel les plus haut placés sont tenus de se soumettre. A l'arrivée des bagages des invités ou des personnes mandées pour le service, des hommes chargés d'une sérieuse responsabilité, examinent et secouent chaque robe, chaque objet de toilette et fouillent dans les nécessaires de voyage. Cette première réception qui étonne est vite oubliée à cause de la suprême bonté du Tzar et de la Tzarine.

Gatchina est célèbre par ses gobelins merveilleux et par un salon-hall très original unique dans son genre. Il est partagé en compartiments par des arcs et des colonnades sans que les invités soient dispersés tout en se divertissant de manières différentes. Ce salon contient un cabinet de travail pour le Tzar, où il prend connaissance des dépêches et donne des ordres, un salon de conversation, un billard, une salle à manger et un théâtre où jouent, chantent et dansent les artistes des théâtres impériaux dirigés par l'excellent et intelligent M. Wsewolodsky, un directeur correct, charmant et juste, choisi aussi dans l'esprit de la cour actuelle. Ainsi, l'école dramatique et de danse des théâtres impériaux est maintenant visitée par le Tzar, la Tzarine et toute la famille impériale; chaque année, il y a spectacle et souper pendant lequel la grande duchesse Xénie se place au milieu des élèves, tandis qu'autrefois c'était un espèce de parc aux cerfs où l'on n'allait qu'en garçon. L'art musical russe doit son existence au Tzar Alexandre III par l'élimination de l'Opéra italien et la fondation de l'Opéra russe, comme grand opéra national. M. Wsewolodsky conduit cette œuvre difficile d'une jeune musique et d'une école récente d'artistes d'une main ferme sans jamais dévier de la route tracée qui a pour but de faire jouer avec le temps un grand rôle dans l'univers à l'art musical russe. Il va sans dire que l'impulsion est donnée de haut et quand on sait que sous les règnes précédents les malheureux artistes russes étaient humiliés jusqu'à porter les costumes mis au rebut des Italiens, on ne peut qu'admirer l'ordre de chose actuel qui a rendu à l'art russe sa dignité.

La faveur de jouer à Gatchina est vivement recherchée par les artistes. Le Tzar et la Tzarine se montrent fort généreux en présents choisis avec une auguste attention parmi les célèbres pierreries du cabinet impérial, dirigé toujours par un haut fonctionnaire. Le cabinet impérial est connu pour n'avoir que des pierreries d'une eau et d'une couleur de premier choix; il se fournit aussi en Europe, mais les diamants, les émeraudes, les améthystes à feux rouges, les topazes, les alexandrites, les grenats et nombre d'autres gemmes proviennent des mines appartenant à l'apanage impérial dans l'Oural. Les Tzars de Russie ont aussi les plus étonnantes turquoises de Perse, des perles d'Orient et de la Dvina du nord, notre fleuve glacial. Les artistes invités à Gatchina sont comblés d'une quantité de bijoux superbes.

Le palais et ses alentours sont, la nuit, éclairés au point qu'un voyageur venant d'Europe pourrait penser que l'étoile du Nord elle-même est tombée là, sur la neige, à deux heures de Saint-Pétersbourg, car il ne fait jamais nuit à Gatchina. Le service militaire est fait par les cuirassiers jaunes et le *convoi* particulier du Tzar, des mahométans-circassiens superbes.

Une vie retirée et le sentiment de la toute-puissance ont donné au Tzar le regard étrange de ces Pharaons demi-dieux de l'antique Égypte, devant lesquels passaient les événements sans troubler l'expression majestueusement hiératique de leurs traits. Ce n'est que par hasard et en certaines occasions que le visage du

souverain s'illumine d'un sourire aimable et sympathique; il a le calme des puissants; sa force physique est connue, et lors de la catastrophe de Borki, il sut en faire un utile usage.

* * *

La journée de l'autocrate russe commence tôt; dès sept heures il sort de la chambre conjugale et, après une rapide toilette, vêtu d'un paletot mi-ajusté en drap militaire, il reçoit d'abord ses enfants qui, le Tzaréwitch en tête, viennent lui souhaiter le bonjour. Immédiatement après, il se met au travail avec ses aides de camp et ses secrétaires, quelquefois avec les ministres venus de Saint-Pétersbourg, mais il reçoit ceux-ci le plus souvent l'après-midi, vers deux ou trois heures et leur donne des ordres avec une rapidité qui n'est pas toujours exempte de brusquerie.

L'armée et la flotte sont ses plus grands soucis. Il veut aussi chaque année cent millions d'or dans les caves de la forteresse et va lui-même voir si ces trésors de l'Empire sont bien conservés et bien gardés.

Quand il est au travail, l'empereur ne se laisse influencer par personne, il veut tout savoir et se fait tout expliquer dans les moindres détails; on sent que la Russie est bien tout entière en lui, le Tzar. Dans un moment d'impatience contre les représentations d'une puissance que nous ne nommerons point, il cassa en mille pièces une table devant les assistants épouvantés de cette juste et suprême colère. « C'est ainsi que je les briserai tous ! » s'écria-t-il!

Alexandre III est toujours entouré du comte Woronzow Dachkow, ministre de la Cour, et du général Richter, commandant de la maison militaire, qui tous deux habitent Gatchina et se partagent sa confiance avec les généraux Woeikow et Tcherevine, hommes d'un cœur excellent et d'un désintéressement remarquable, du prince Obolensky, etc.

Il est à noter ici que le Tzar a en horreur les concussionnaires, les hommes de mœurs déréglées; il ne déteste pas moins ce qu'on nomme les finesses diplomatiques. Il aime par-dessus tout la droiture et met une obstination caractéristique à suivre le but qu'il s'est une fois tracé.

La matinée passe à l'expédition des affaires. Les journaux russes sont envoyés dans le cabinet du Tzar imprimés sur papier de Chine. Il jette quelquefois un coup d'œil sur le *Swet*, un journal qui résume toutes les nouvelles du jour. On présente aussi au Tzar une feuille où on imprime, exprès pour lui, ce qui peut lui être utile de savoir. Sous le Tzar Nicolas on opérait autrement; l'autocrate lisait les nouvelles marquées au crayon rouge par un jeune chambellan. Cette lecture prenait trop de temps précieux. L'Impératrice, dans ses loisirs, lit le *Figaro*.

Le Tzar déjeune à midi en famille. Ce repas commence toujours par un potage, et le menu en est emprunté aux cuisines française et russe. Le Tzar a un excellent appétit; il est ce qu'on nomme une bonne fourchette.

La Tzarine porte à ce premier repas des robes de maison de couleurs claires, avec devant de jupe en dentelles ou en broderies. L'Impératrice aime les élégances de la toilette parisienne et sait concilier la simplicité de mise d'une princesse austère avec le suprême luxe. La grande duchesse Xénie et la grande duchesse Olga, sa jeune sœur, portent d'habitude des robes blanches, soit de dentelles et de mousseline, soit de fine laine brodée.

SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE, EN COSTUME BYZANTIN

Le grand bonheur et le délassement du Tzar, après le premier repas, est de se promener seul avec ses enfants : « Habillez-vous, enfants! » s'écrie-t-il, et il va les chercher jusque dans leurs appartements où les serviteurs les enveloppent de pelisses et, sur leurs fines chaussures, leur mettent des bottes fourrées. Bientôt la famille impériale est partie respirer l'air vivifiant, sec et glacial, marchant sur la neige craquante et durcie, au milieu des arbres poudrés de givre, sous le pâle soleil du Nord.

Le Tzar, grand et fort, a fait jeter sur ses épaules son large manteau militaire à pèlerine, la Tzarine, mince et petite de taille, porte une de ses magnifiques pelisses de renard bleu ou de zibeline, et un bonnet russe en velours garni de fourrure précieuse. Devant et autour d'eux marchent les enfants très vigoureux, surtout le grand duc Georges, « le marin, » comme on l'appelle dans la famille. Seul le Tzaréwitch paraît délicat et nerveux. Il supporte cependant fort bien le grand voyage qu'il fait actuellement sous les tropiques.

Après une heure ou deux de repos au milieu des siens, Alexandre III doit se souvenir qu'il est Tzar et reprendre les soucis du gouvernement. Il est alors environ deux heures, et il se fait dépouiller une énorme correspondance, plongeant un regard dédaigneux sur les turpitudes humaines qu'il connaît surtout, grâce à la section des affaires de famille, et à la commission

LE PALAIS IMPÉRIAL DE GATCHINA

des requêtes du palais Marie qu'il a fondée pour éviter les réceptions de plaignants, admises à certains jours sous les précédents empereurs.

Suivant un usage antique, c'est seulement le dimanche, avant son entrée à l'église, que le Tzar apostille les demandes de secours.

La famille impériale se trouve de nouveau réunie au dîner, après une courte promenade en traîneau ou en équipage suivant la saison.

A la table impériale sont souvent invités : la grande maîtresse de la cour, comtesse Stroganow, qui a succédé à la feue princesse Kotchoubey, les comtesses Golesnichew-Koutouzow, comtesse Stroganow et Mademoiselle Ozérow, demoiselles d'honneur, et quelques personnes de la suite.

La Tzarine aime beaucoup le monde, sauf les spectacles au palais avec les artistes des théâtres impériaux; il y a souvent des réunions où l'on danse, plaisir fort goûté de la souveraine. C'est uniquement pour complaire à la Tzarine que l'Empereur assiste à ces soirées qui conviennent peu à son caractère plutôt mélancolique; aussi il lui arrive, quand une réunion intime se prolonge

un peu tard. de tourner le bouton de l'électricité et de forcer les assistants à la retraite en les plongeant dans l'obscurité.

* * *

Un côté remarquable du caractère d'Alexandre III est sa vénération pour la religion orthodoxe qu'il considère comme la pierre fondamentale de l'Empire. Il est très pratiquant et assiste tête nue, chaque 6 janvier, jour de l'Épiphanie, à la cérémonie de l'immersion de la croix dans les eaux de la Néva. L'Empereur est chauve, et la température étant à cette époque de l'année d'environ vingt-cinq degrés de froid, les moujiks sont persuadés que c'est Dieu lui-même qui protège le crâne du Tzar de la congélation pendant la demi-heure que dure la cérémonie. Le clergé adore le Tzar qui, malgré bien des difficultés, continue à le relever de la position médiocre dans laquelle les prêtres orthodoxes se trouvent, de par des usages séculaires trop compliqués pour que nous puissions en parler ici.

La nature pensive du Tzar le porte à l'amour des arts. Il est un amateur éclairé. Son cabinet de Gatchina en particulier et ses appartements dans tous les palais qu'il habite sont remplis de tableaux et d'œuvres d'art. A Gatchina, des œuvres de Neuville sont placées à portée de ses yeux. Des tableaux de moyenne grandeur ou petits, de Henner, de Chaplin, de Troyon, de Dagnan-Bouveret, de Rousseau, Daubigny, etc., se mêlent à ceux des maîtres modernes russes : Aïwazowsky, Makowsky, Bogoliouboff, Pochilonoff, Polenoff, Soutrowsky, Mestchersky et autres. Le Tzar suit le mouvement et n'ignore aucune vente célèbre. Les collections de Bazilewsky, du prince Galitzine, de Sabourow, de Gregorowitch, furent achetées par lui. Il a aussi décidé de fonder un musée impérial de l'art russe pour réunir les tableaux, statues et objets d'art disséminés dans les palais impériaux. On devra au Tzar la rénovation de l'art russe personnel, pictural, sculptural et musical.

LA FAMILLE IMPÉRIALE DE RUSSIE

* * *

Chaque hiver des fêtes et des bals intimes ont lieu au palais Anitschkoff où la famille impériale habite quelques mois. Chaque année aussi le Tzar et la Tzarine offrent un arbre de Noël splendide au régiment des cuirassiers de Gatchina; la Tzarine leur distribue elle-même des cadeaux choisis et utiles et toujours accompagnés d'une bonne parole. Il y a aussi des arbres de Noël pour les enfants pauvres. Le plus touchant est celui des Enfants incurables; la Tzarine tient à leur donner la joie de sa présence.

PAVILLON DANS LE PARC DU PALAIS D'ALEXANDRIA

Les grands bals de trois mille personnes et les fêtes des ordres de chevaliers se donnent toujours au palais d'Hiver; il n'existe nulle part au monde de salles aussi belles, aussi impériales. La salle Saint-Georges sert pour les *sorties* de la cour au nouvel an et pour le baise-main. Le cortège. le Tzar et l'Impératrice en tête de la famille impériale, traverse cette salle éblouissante, au milieu des dames ayant entrée à la cour et des dignitaires. Le palais de l'Ermitage est contigu au palais d'Hiver; à part la galerie de tableaux, c'est une suite de salons. La galerie de Pierre le Grand où il y a un automate le représentant qui se lève sur son trône, donne accès à un jardin d'hiver; puis vient une salle mauresque, partagée par des arcades en deux parties; pendant les bals où ne sont invitées que deux cent cinquante personnes, on y danse d'un côté. et dans l'autre partie de la salle on étend des tapis superbes sur les parquets : c'est là que l'Impératrice préside le cercle. On soupe dans le jardin d'hiver, sous les bosquets de palmiers. d'orangers, de jasmins d'Afrique et de lilas.

Les grandes réceptions d'été ont lieu au palais de Péterhof, mais c'est à Alexandria que réside la famille impériale. Ce petit palais, situé au bord du golfe, est tout à fait inaccessible; il est entouré d'un parc, et les abords en ont été de tout temps défendus, au point qu'une femme qui était venue à Saint-Pétersbourg pour offrir à l'Impératrice Maria Alexandrowna un châle de dentelle merveilleuse, véritable travail de fée, dut se poster, pour faire parvenir son présent. à la porte du parc d'Alexandria, donnant dans celui de Péterhof, et attendre le moment du passage de la calèche de l'Impératrice pour lui jeter le châle sur les genoux. On risquerait très gros a faire aujourd'hui pareille chose, si même elle était possible.

Les grandes eaux de Péterhof sont reconnues pour être beaucoup plus riches et plus abondantes que celles de Versailles même. Le Tzar Nicolas a tenu à dépasser Louis XIV sous le rapport de la splendeur d'arrangement de cette résidence. Le pavillon nommé *Monplaisir* avec sa terrasse au bord du golfe est une merveille de situation; quant aux jardins ils sont féeriques. Le Tzar Alexandre II préférait Tsarskoe-Sélo, avec ses salons en ambre et en laque de Chine, ses souvenirs de Catherine II, son parc bien aligné et son village bizarre composé de pavillons chinois servant à loger les dignitaires de la cour. Alexandre III aime Péterhof comme son aïeul et, du reste, c'est bien le séjour d'été d'un Tzar, que ce superbe palais au bord du golfe de Finlande.

* * *

Le luxe de la cour dépasse tout ce qu'on peut rêver dans le genre féerique, et depuis le faste des grands Mogols, on n'en a point vu de comparable.

Ce ne sont que velours et dentelles d'or, étoffes tissées d'or et d'argent, broderies merveilleuses, uniformes chargés d'or et constellés de diamants. Grands maîtres de cérémonies, grands veneurs, chambellans, gentilshommes de la Chambre, pages, généraux, officiers de la garde en grand uniforme, passent dans un éblouissement, ainsi que les dames du palais. les dames d'honneur, les grandes maîtresses de Cour, toutes en robes de Cour russes, les demoiselles d'honneur en robes de satin blanc avec traîne de velours rouge, toutes brodées d'or et coiffées du kakochnik duquel descend jusqu'aux pieds un grand voile blanc, l'antique fata des boyardes.

Le service est composé de valets en livrée a la française vert et or, de gardes-chasse, de nègres aux costumes orientaux étonnants. Rien ne peut se comparer aux fêtes de la Cour, éblouissant mélange de tout le luxe de l'Europe et des pompes asiatiques.

On connaît l'empressement du Tzar dans les bals de la Cour. Il ne s'assied presque jamais. Pendant le souper, il fait le tour des tables, accompagné du comte Woronzow-Dachkow, trouve pour chacun un mot aimable, et seulement après ce devoir d'hospitalité accompli, revient à la table présidée par la Tzarine, dont la silhouette se détache délicate et élégante sur un fond arrangé à dessein, de pyramides de plats d'or et d'argent étincelants parmi les fleurs. La Tzarine porte des diamants dont les plus ordinaires valent chacun trois cent mille roubles.

Alors, comme en toute circonstance, on comprend que l'autocrate de cent millions d'hommes préfère à tout sa famille.

* * *

La Tzarine est le fétiche du Tzar, il ne se sépare jamais d'elle, et ce n'est pas sans raison que le célèbre archevêque d'Odessa,

Nikanor, récemment décédé, a pu dire dans une prédication récente et mémorable, que l'auguste couple donnait a l'univers l'exemple d'une union chrétienne. « Des anges, ajoutait-il en parlant de la Tzarine et de ses enfants, des anges entourent le Tzar de leur pureté, en protégeant, par leurs ardentes prières, sa santé et sa vie. »

Avant de terminer ce court et modeste aperçu sur ce qu'est

LE PALAIS D'ANITCHKOFF, A SAINT-PETERSBOURG

le Tzar vénéré des Russes, disons un mot sur ceux qui sont l'espoir de la Russie, sur les enfants de l'autocrate tout puissant.

Le Tzaréwitch maintenant en voyage dans l'océan des Indes avec son frère le grand duc Georges, est le plus charmant et le meilleur des princes qu'on puisse rêver. Il met chacun à son aise par sa bonté et son sourire bienveillant.

Le grand duc Georges est énergique, bouillant, vigoureux (il a contribué à armer avec une hâte étonnante la frégate sur laquelle s'effectue son voyage de circumnavigation ; en outre, il est gai, c'est lui qui est la joie et la vie du palais impérial.

La grande duchesse Xénie commence, malgré son extrême jeunesse, à compter parmi les plus séduisantes princesses. Le grand duc Michel et la dernière née, la grande duchesse Olga, sont de charmants enfants donnant beaucoup d'espoir par leurs excellents caractères.

Alexandre III a placé son bonheur dans sa famille, son devoir dans le développement de la civilisation de son vaste Empire, et quand on songe que dans l'antiquité on prenait pour emblème de la force les Titans, on se demande maintenant ce qu'étaient ces demi-dieux des bords de la petite Méditerranée auprès de celui qui a l'immense force morale de supporter le poids de sombres soucis et l'effrayante responsabilité devant l'Être suprême de gouverner le plus vaste empire du globe et un peuple qui est prédestiné à un grand et mystérieux avenir !

Le Titan moderne c'est notre Tzar, le « Tzar espoir » *(Nadejda Gosoudar)* Alexandre III !

LYDIE PASCHKOFF.

Un duel chez le Coiffeur

PAR MAURICE VAUCAIRE

ILLUSTRATIONS DE A. GUILLAUME

M. Tancrède est honteusement gras et sanguin. S'il veut vivre de longs jours, il devra éviter tout ce qui peut faire éclater de joie ou crever d'ennui un homme de son volume et de son tempérament.

M. Venize est maigre et tout en nerfs. Aussi, sans lui prédire l'immortalité, est-on en mesure d'affirmer qu'il connaîtra les enfants de ses neveux ; sa constitution et sa surface n'offrant pas de prise aux événements.

Après avoir été liés, ces deux êtres se haïssent jusqu'au dégoût, parce que M. Venize a épousé mademoiselle Aimée Pitoir dont M. Tancrède était tellement amoureux !

Dès qu'ils se rencontrent, ils s'évitent. M. Venize devient blanc, M. Tancrède devient rouge.

I

Hier ils se bousculèrent en poussant la porte d'un modeste coiffeur du quartier dont ils avaient besoin l'un et l'autre.

M. Venize s'élança prestement sur la chaise suppliciale. M. Tancrède, retardataire, s'entassa dans le fauteuil d'attente.

« Ça ne sera pas long », déclara le coiffeur à M. Tancrède en lui remettant une gazette de l'avant-veille.

M. Venize conçut une vive joie de tout ceci.

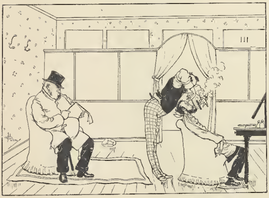
II

« Monsieur désire ? lui demanda le coiffeur.

— Taillez-moi la barbe. »

Le coiffeur posa le peignoir sur les épaules de son client et tranquillisa d'un petit signe de tête M. Tancrède, comme pour lui dire une seconde fois : « Ça ne sera pas long. »

M. Tancrède parcourut la gazette de l'avant-veille avec des yeux injectés.



III

Le coiffeur fit vite.

La barbe taillée, il s'apprêta à retirer le peignoir.

« Jamais, jamais, jamais, pensa M. Venize.

— Coiffeur ! soupira-t-il d'une voix qu'il essaya de rendre désintéressée de toute idée infernale.

— Monsieur...

— Frisez-moi la barbe au grand fer et au petit fer.

— Parfaitement. »

M. Tancrède ne perdit goutte de la conversation. Ses yeux s'injectèrent davantage et il résolut de ne point abandonner la partie pour n'avoir pas l'air de céder.

Le coiffeur lui mima d'un geste aussi juste que possible : « Ça ne sera pas long. »

IV

La grande et la petite frisure terminées, M. Venize se hâta de retenir le peignoir qui semblait vouloir quitter ses épaules :

« Pardon ! Pardon ! Veuillez me raser maintenant. »

Le coiffeur le contempla avec stupéfaction, comme s'il eût possédé un fou ou un maniaque entre ses mains.

De la même voix désintéressée, M. Venize raconta :

« ... C'est que ma femme a horreur de la barbe. Chaque jour elle me supplie de me raser complètement. Je ne me décide qu'aujourd'hui et Dieu sait si je me suis présenté devant vous dans cette intention. Ne vous ai-je point prié, au contraire, de me la tailler et de me la friser ?

— Bien. Fort bien, Monsieur. »

Le coiffeur noua élégamment une serviette autour du cou de M. Venize et remit à M. Tancrède une gazette de la veille.

« Ça ne sera pas long... »

M. Tancrède commençait d'étouffer.

Il se décoiffa et déboutonna trois boutonnières de son ample gilet.

Après avoir été rasé et tandis qu'on lui caressait la peau des joues et du menton avec l'impondérable houpette, M. Venize constata qu'il ressemblait à tous les acteurs de Paris et songea

intimement que madame Venize goûterait fort peu la plaisanterie.

V

« Monsieur désire une friction ? »

En parlant de cette manière (les coiffeurs ne gagnent vraiment que sur la friction), l'homme de l'art eut encore l'air de rassurer M. Tancrède d'un : « Ça ne sera pas long. »

La tête de M. Venize fut mouillée, agitée, frictionnée et séchée dans du linge.

VI

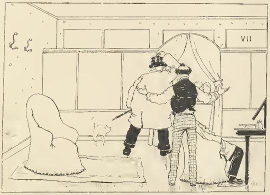
« Coiffeur ? dit-il.

— Monsieur désire...

— Mon ami, qu'est-ce que vous venez de me renverser sur les cheveux ?

— Du portugal, Monsieur, du portugal.

— J'ai l'horreur du portugal! s'écria M. Venize. Hâtez-vous de me corriger l'odeur de cette odeur, soit avec de l'eau des Almées ou du Royal-Lilas. »



Le coiffeur atteignit un grand flacon mauve, le déboucha et le promena sous les narines de M. Venize :

« Voici du lilas, Monsieur.

— Excellent. Allez et dépêchez-vous. »

VII

M. Tancrède continuait de déboutonner son gilet. Puis il se leva et marcha lentement jusqu'à la porte.

« Restez, Monsieur, restez; ça ne sera pas long. Dans une minute, une légère minute ! » insista le coiffeur.

M. Tancrède grommela :

« C'est se moquer ! C'est se moquer ! »

M. Venize parut ne point entendre le rapide monologue de son furieux adversaire.

Il commanda au coiffeur de lui friser les cheveux au grand fer et au petit fer.

« Je ne me suis pas fait friser depuis mon mariage », racontait M. Venize.

Cet homme ne se contentait pas de taquiner sauvagement son ennemi ; il osait encore lui rappeler qu'il avait épousé la très belle et très douce mademoiselle Pitoir. Il manquait à la fois d'esprit et de tact.

VIII

M. Tancrède fit la sourde oreille ; mais en maniant, par contenance, quelques bigoudis que la femme du coiffeur rangeait dans des boîtes, il devint si cramoisi que la charmante personne eut peur et gagna aussitôt ses appartements.

Puis M. Tancrède se détourna.

A ce moment les deux antagonistes se regardèrent.

Tandis que le grand sympathique du pâle Venize comprimait ses veines carotides et refoulait son sang vers le cœur, à l'inverse, le grand sympathique du flamboyant Tancrède lui dilatait les veines jugulaires et envoyait de gros bouillons de sang dans sa tête.

Effroyable signal. Il fallait céder.

La cérémonie touchait à sa fin, d'ailleurs, et M. Tancrède allait donc avoir droit à la brosse et au peigne fin. Se servir de la brosse et du peigne fin d'un homme après lequel on n'aurait jamais bu dans le même verre, c'était odieux.

IX

Non. Non. Cent mille fois non. M. Venize ne lâcherait pas.
« Coiffeur ?
— Monsieur.
— Vous m'avez indignement frisé. Je suis complètement ridicule. Je préférerais de beaucoup être chauve. Coupez-moi les cheveux, passez-y la tondeuse, qu'il ne reste plus un poil sur ma tête. Mieux vaut être horrible que grotesque. »

X

Décidé à tout, en un clin d'œil, le coiffeur, à l'aide de cette petite machine agricole appliquée si heureusement aux moissons capillaires, fit disparaître le feuillage de M. Venize.

Rien n'en resta.

En secouant légèrement le peignoir qu'il allait bientôt ravir aux épaules de son bizarre client, le coiffeur esquissa à M. Tancrède un dernier : « Ça ne sera... »

Mais il resta pétrifié.

XI

M. Tancrède qui s'était rassis, ne respirait plus que par saccades, aussi homard que possible, les bras ballants, la tête comme decollée.

« Ce monsieur est frappé d'apoplexie. De l'air ! Un médecin ! Du secours ! » appela le coiffeur.

Sa femme descendit. Des voisins entrèrent.

« J'ai outrepassé la mesure », constata M. Venize.

Et sans prendre même le temps de se démancher de son long peignoir, il s'agenouilla devant M. Tancrède, lui tapa gentiment dans les mains, laissant le coiffeur déboucler ses bretelles et sa femme le vaporiser.

Avec beaucoup d'air, de tapes dans les mains, de poussière de vinaigre parfumé, M. Tancrède rouvrit les yeux et sa figure se décolora.

Son regard s'attacha sur M. Venize, toujours à genoux devant lui, figure et crâne nus.

Ils se sourirent ; mais ils ne s'en tinrent pas là.

XII

Ils eurent la même pensée : ils s'embrassèrent. Terrible choc en retour, M. Tancrède, après avoir considéré la tête de M. Venize devenu d'un coup moine et Pierrot, se prit à rire, à rire, comme une gargouille de cathédrale, comme un colossal Bouddah, à rire tant et tant que les gens de la boutique qui se réjouissaient également de la mine pittoresque de M. Venize eurent peur que M. Tancrède ne rendît de nouveau sa grosse âme dans une nouvelle secousse.

Puis les deux réconciliés partirent ensemble.

M. Tancrède encore gai.

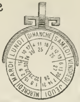
M. Venize encore bouleversé, au point de n'avoir plus *sa tête à lui.*

MAURICE VAUCAIRE.

BRELOQUE-CALENDRIER PERPÉTUEL

dite EXCELSIOR

BREVETÉ S. G. D. G.



En France et à l'Etranger.

Se fait en OR et en ARGENT et se trouve chez tous les bijoutiers.

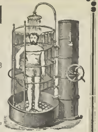
2 8 13 19 24 | 1 7 12 18 24 | 0 6 12 17 23 | 0.5 11 16 22 | 4.10 16.21 27 | 4 9 15 20 26 | 3 8.14 20 25

Pas plus grande qu'une médaille ordinaire, cette nouvelle breloque, grâce à un simple déplacement du disque central, permet de connaître à quel jour de la semaine correspond une date quelconque, ancienne ou récente, et réciproquement à quel quantième se trouvait le premier lundi, mardi, etc., de tel mois de telle année.

Les dames portent cette breloque après la chaîne d'accessoires de toilette.
Les messieurs la portent après leur chaîne de montre.

L'EXCELSIOR est à la fois un bijou utile et nouveau.

HYDROTHÉRAPIE CHEZ SOI



Récompenses aux Expositions

DE

1839, 42, 54, 55, 62, 72, 78, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 1888

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Appareils pour douches en pluie, en lames, en cercles, locales, verticales, vaginales, etc

APPAREILS POUR BAINS DE VAPEUR SÈCHE ET HUMIDE, TÉRÉBENTHINÉS AU PIN MUGHO

Appareils pour chauffage de bains, baignoires, bains de siège et bidets à effet d'eau

WALTER LECUYER

138, rue Montmartre, PARIS

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

Boin-Taburet

Orfèvre, 3, Rue Pasquier

FUSILS ANGLAIS

Le fusil hammerless à éjecteur automatique de W.-W. GREENER, est le plus complet, le plus simple, le plus parfait des modèles connus.

Les trois uniques pièces qui composent toute la platine servent en même temps pour l'éjection automatique des cartouches tirées, par une simple modification aussi heureuse qu'ingénieuse de la pièce d'armement.

Qualité extra, gravure artistique . .	1.500 fr
Première qualité, gravure riche à sujets	1.325 fr
— — gravure riche. . .	1.200 fr.
— — sans gravure . .	1.075 fr

Ces armes, toutes absolument hors pair, ne diffèrent guère entre elles que par le luxe de l'ornementation, la délicatesse des canons, le fini de la mise en bois. Envoi franco sur demande du catalogue complet des fusils GREENER.

Hammerless.	de 450 à 1.500 fr
A chiens, Top lever, triple verrou.	de 450 à 1.400 fr
A chiens, Top lever, double verrou	de 250 à 400 fr
A chiens, clef anglaise. . .	de 275 à 400 fr

Carabines express. Carabines de chasse à répétition et autres. Munitions de premier choix. Accessoires des meilleures marques.

A. GUINARD

8, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

MERCIER FRÈRES

100, Faubourg Saint-Antoine et rue Traversière, 80

PARIS

AMEUBLEMENTS

Chambre pitch-pin. . . . **285** fr.

Salon Louis XV, bois peint, cretonne de Jouy. . . . **750** fr.

Salle à manger Louis XV, genre normand. . . . . **800** fr.

Armoire américaine, depuis **280** fr.

Armoires Duchesses Brevetées S. G. D. G.

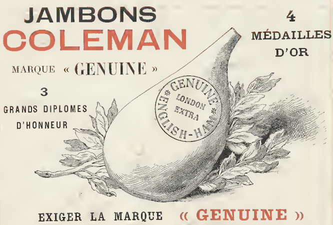
TRAINS DE LUXE
(En hiver) Nice-Express — Calais-Rome-Express.
(En hiver) Méditerranée-Express.
Péninsulaire-Express.

Cie INTle DES WAGONS-LITS

" Sleeping-Cars " — " Dining-Cars "

TRAINS DE LUXE
Club-Train — Orient-Express
Sud-Express.
(En été) Suisse-Express — Pyrénées-Express

Billets de Chemins de fer et de Bateaux — 2, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS — Enregistrement des bagages…



LE PHOTOSPHÈRE

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE INSTANTANÉ

Breveté S. G. D. G.

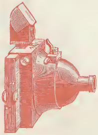
Le plus léger, le plus coquet et le plus solide de tous les appareils connus

DÉPOT GÉNÉRAL :

Hector MAQUET FILS, 19, avenue de l'Opéra, Paris.

Poinçon de [Hor MAQUET FILS / PARIS / 19, Avenue / DE L'OPÉRA / DÉPOT GÉNÉRAL] garantie

Ces trois instantanés ont été obtenus avec le Photosphère

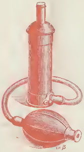


Le Photosphère vu de profil.

Appareil 8 × 9 avec 3 châssis doubles, etui en cuir pour porter en sautoir et viseur. 113 f

Appareil 9 × 12 avec les mêmes accessoires 150 f

Photosphere stéréoscopique, a 2 objectifs avec les mêmes accessoires et muni d'un niveau. 175 f



La lampe Photosphère.

La lampe complete contenant 30 charges de poudre de magnesium pur. . . . 15 f.

Chaque paquet de poudre de 30 gr . . . 1 f.

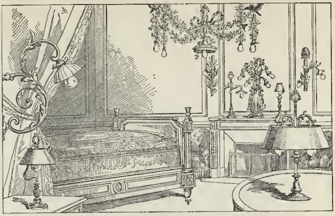
La "*Phosphatine Falières*" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

FACILITE LA DENTITION, ASSURE LA BONNE FORMATION DES OS.

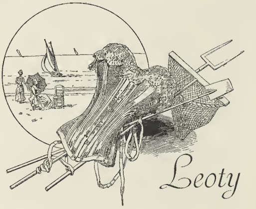
PARIS, 6, avenue Victoria, et Pharmacies.

FIGARO ILLUSTRÉ

Cabinet de toilette pour un enfant de 3 à 10 ans
Lotion, Eau de Cologne, Eau dentifrice, brosses, démêloirs, lissoirs et rubans
Sortant de chez LENTHÉRIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris



Éclairage électrique pour Chambre à coucher
MAISON H. BEAU & M. BERTRAND-TAILLET, 226, rue Saint-Denis.



Pihan

4, Faubourg Saint-Honoré.

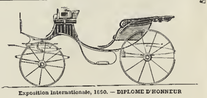
MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

EXPOSITION UNIVERSELLE — MÉDAILLE D'OR — PARIS 1889

La plus Grande Manufacture de Voitures
DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE
La Carrosserie Industrielle
ANCNE MAISON AD SAMUEL

228 Faubg St Martin PARIS
USINES MODÈLES 78 Rue Claude Decaen REUILLY-PARIS ET 10, Rue de l'Abreuvoir COURBEVOIE Seine

EXPON INTLE — DIPLÔME D'HONNEUR — PARIS 1890



Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement de THÉS NOIRS
La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, *à Paris*

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

La seule véritable Eau de Botot, 17, rue de la Paix.

ENCRES DE CH. LORILLEUX ET Cie. 1re MARQUE 1ere MARQUE PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Août 1891

LE MONUMENT DE VICTOR HUGO

Par AUGUSTE RODIN

(Maquette en plâtre).

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Les Voilà! par Paul Grolleron.

La Fête de Papa, par Victor Gilbert.

Le Monument de Victor Hugo, par P. F.; reproduction directe de la maquette en plâtre du projet de Auguste Rodin.

Le Mois parisien, par La Grand'ville.

La Mode, par C. de Chancenay; illustrations de L. Vallet.

La Mêlée. — Le Tout au Blanc, jeux nouveaux, par Georges Laun.

Louis XIV en gondole, par Charles Yriarte; illustrations en couleurs de Maurice Leloir.

Marine, par André Lemoyne; illustrations en couleurs de Théodore Weber.

Les Profondeurs de Kyamo, par J.-H. Rosny; illustrations en couleurs de Edwin Lord Weeks.

Dans le Brouillard, par Jane Mairet; illustrations de Edelfelt.

Permission de Vingt-quatre heures, par Jules Moinaux; illustrations de Steinlen.

Couverture : *Dans la Montagne,* par Gustave Jacquet.

Le Mois Parisien

Pruderies britanniques. — Tableaux et realités. — Le général Boulanger. — Petites miseres et grande douleur. — Le mouvement mondain. — Paris au châlet des Iles. — Les grands mariages. — La croix de M. Camille Doucet. — La conquête de l'air et des flots.

C'est une belle chose que la pudeur, mais il faut avouer que nos voisins les Anglais ont parfois une façon bizarre de manifester celle qu'ils se vantent d'avoir. Tandis que les realités les plus fâcheuses s'étalent à Londres à peu près impunément, on intente un procès à un certain nombre de peintres français dont les tableaux, reproduits par la photographie, ont paru indecents à un petit groupe de rigoristes d'outre-Manche. Quand nous aurons constate que ces peintres sont MM. Gérome, Bouguereau, Cabanel, Maignan, Dantan et une cinquantaine d'autres non moins respectueux de leur art et de leur dignite, on comprendra que la pudeur se montrant sous cet aspect n'est que la pruderie d'Arsinoe, dont Molière a dit :

Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
Mais elle a de l'amour pour les realités.

Comme il est injuste de rendre tout un peuple responsable, ainsi qu'on le fait trop volontiers dans les journaux, des maladresses et des hypocrisies de quelques fanatiques, hâtons-nous de dire que l'initiative de ces ridicules poursuites est due à un certain comité de vigilance qui s'est donné pour mission de dénoncer à la police les images qui leur semblent manquer de *cant* et de *respectability*. Le president de ce comité, un snob burlesque, qui s'appelle Cont, a jure sur la Bible, devant le Police-Court, que M. Loze lui avait affirmé que les photographies en question seraient également saisies en France. Or, il est à peine besoin de dire que notre préfet de police qui a, en effet, reçu M. Cont, ne lui a rien dit de semblable. La police française s'est bornee a empêcher l'exhibition dans les vitrines des papetiers ou maroquiniers, de photographies dont le coloriage brutal denaturait d'une façon fâcheuse le caractère de certaines reproductions de tableaux. Il est d'ailleurs fort difficile de dire, dans la reproduction du nu, où commence la pornographie et en quoi elle consiste. Certaines gens, à l'imagination ombrageuse, voient des images obscènes dans les plus chastes productions de l'art. Nous avons eu en France, dans nos assemblées, quelques échantillons de ces gens-là. Un député à l'Assemblée nationale demandait que l'on mit des pantalons aux statues de nos jardins et de nos squares. Precedemment, un iconoclaste resté inconnu lançait le contenu d'un encrier contre le groupe de *la Danse* qui orne le péristyle de l'Opéra. D'autres se voilent la face en parcourant le musée du Louvre et feraient volontiers badigeonner les Rubens, les Titien et les Giorgione. Cette excitabilité particulière semble denoter chez ceux qui s'y abandonnent une médiocre possession d'eux-mêmes, et une foi bien chancelante dans leur force de résistance aux séductions de leur imagination vagabonde. Quand l'esprit est si prompt à s'émouvoir, c'est que, selon le mot de l'Ecriture, la chair est bien faible.

☘

Le géneral Boulanger, dont on parlait peu depuis quelques mois, est redevenu « sujet de chronique ». Un farceur lui a joué le mauvais tour de lui attribuer un volume de *Réflexions et pensees* qui semblaient extraites du *Tintamarre*, mais dont quelques-unes, cependant, étaient empruntées à la correspondance privee du « brav' general ». D'autre part, il a été question, en police correctionnelle, d'un paquet de lettres amoureuses dues à la plume facile du même *galantuomo*, et dérobees à une ancienne amie du général par une femme d'affaires qui paraissait vouloir donner à ces poulets une publicite productive. Ce sont là de petits malheurs. Evidemment, Boulanger a beaucoup trop écrit pour avoir eu le temps de peser les termes de ses lettres. Il en resulte qu'il est peu désireux de voir publier ses œuvres complètes, où ses impressions d'un moment se montrent sans vêtements et sans gaze et où ses jugements sur les hommes et sur les choses portent la trace d'une precipitation regrettable.

Au milieu de ces petites misères, le général a éprouvé une grande douleur par suite de la mort de madame de Bonnemain, qui etait pour lui, depuis près de quatre ans, une compagne devouée, très douce, et d'une grande distinction d'esprit. On a discuté la question de savoir si cette liaison n'avait pas contribue à arrêter le géneral dans la lutte audacieuse qu'il avait entreprise, et si ce n'est pas à l'influence de madame de Bonnemain qu'est due cette fuite en Belgique qui a eté, pour les boulangistes, une si grande déception. Il est difficile d'être fixé sur ce point.

Madame de Bonnemain était l'epouse divorcée d'un ancien militaire, le vicomte Pierre de Bonnemain. Elle est morte phtisique, a trente-cinq ans, et elle laisse a sa famille une fortune considerable dont elle avait herité de madame Thiphaine-Desauneaux, sa tante.

☘

Par suite du bouleversement des saisons, on part tard pour la campagne ou pour la mer et il en resulte que Paris garde longtemps les elements de ses fêtes mondaines. Celles qu'a donnees Madame Madeleine Lemaire ont eté des plus suivies et l'on conservera longtemps le souvenir d'une amusante et charmante matinee dansante que la gracieuse grande artiste avait organisee au Châlet des Iles, au Bois de Boulogne. Il y avait là le vrai Tout-Paris, non seulement celui de l'aristocratie, mais celui de l'art. On y rencontrait lord Lytton et Mademoiselle Brandes, la duchesse d'Uzès et Madame Sanderson, des diplomates et des comediennes, de grands noms et de grands talents. On s'est amuse de l'arrivee d'une trentaine de peintres deguisés en touristes anglais, avec des casques blancs, des voiles bleus ou verts et des lorgnettes en bandoulières. Cette invasion, qui avait d'abord un peu inquiete, a fini gaiement par des sauteries.

☘

Les mariages n'ont pas chômé et « les nuptiaux », ceux qui sont de toutes ces cérémonies, ont eu d'innombrables occasions d'offrir « leurs vœux » ou même leurs presents. L'union de Mademoiselle de Rohan-Chabot et du comte Louis de Talleyrand-Perigord, qui a eu lieu a Saint-François-Xavier, a eté un événement considérable. D'innombrables présents ont comblé la corbeille et l'on a beaucoup admire ceux du duc de Chartres, du prince Henri d'Orleans, de l'Impératrice Eugenie, du duc de Rohan, du duc de Sagan, de la princesse de Léon, du baron Adolphe de Rothschild, etc.

Signalons encore les mariages du prince Ferdinand de Faucigny-Lucinge avec Mademoiselle Cahen d'Anvers, de M. Urbain Chevreau avec Mademoiselle Madeleine de Cholet, du comte Picquet de Magny avec Mademoiselle Lambrecht et de M. Maurice Barrès, notre sympathique collaborateur, avec Mademoiselle Paule Couche.

☘

Parmi les décorations données à l'occasion du 14 juillet, il en est une qui a ete accueillie avec la plus vive sympathie : c'est la croix de grand officier attribuee à M. Camille Doucet. Depuis quinze ans secretaire perpetuel de l'Academie, M. Camille Doucet est, depuis le

même temps, président de la Commission des auteurs et compositeurs dramatiques. Il y a vingt cinq ans qu'il est commandeur de la Légion d'honneur. La nouvelle distinction qui vient de lui être conférée lui a valu un monceau de lettres de félicitations et la sympathie dont il est entouré, en un moment où il est souffrant et éloigné de Paris, constitue une médication morale dont les effets sont, en général, excellents.

Il est à remarquer qu'une certaine presse nous a épargné, cette année, les déclamations auxquelles elle se livre d'habitude contre la Légion d'honneur. On commence à comprendre que, même en démocratie, et surtout en démocratie, il faut bien avoir une façon de récompenser tout ce qui ne se paie pas en argent, le mérite sous toutes ses formes. Et puis, ce petit bout de ruban rouge fait tant de plaisir à ceux qui l'obtiennent et coûte si peu à ceux qui le donnent!

♣

Un savant nous annonce qu'il a construit un système de plans inclinés disposés de telle sorte qu'ils peuvent se soutenir dans l'air, y glisser doucement et y être dirigés. Cette nouvelle, qui nous arrive par la grave entremise de l'Académie des sciences, réjouira Robida et tous les amants du bleu. Il serait fort agréable, en cette saison, de se rendre à Trouville *par air* et de respirer l'oxygène des hautes régions au lieu d'avaler, en wagon, de la fumée et des escarbilles. Prochainement, il n'y aura pas que les serins, les grues et les pintades qui seront oiseaux et la science aura réalisé le vœu de Banville s'écriant :

Plus haut ! Plus loin ! De l'air ! Du bleu !
Des ailes ! Des ailes ! Des ailes !

En attendant, un autre progrès rêvé par Jules Verne est réalisé. La navigation sous-marine est un fait accompli. Les expériences officielles faites à l'aide du bateau sous-marin *le Goubet*, ont parfaitement réussi à Cherbourg. Espérons que cette découverte ne sera pas, comme beaucoup d'autres, uniquement utilisée pour favoriser les massacres de la guerre.

LA GRAND'VILLE

La Mode

Malgré les efforts, les prédictions et même les tentatives infructueuses de quelques couturières qui trouvent que les robes actuelles n'emploient pas assez d'étoffe, la jupe collante est de plus en plus à l'ordre du jour. On a eu beau objecter que, pour la campagne et la plage elle gênerait la liberté des mouvements, cet argument n'a touché personne, et le « fourreau » persiste.

Je ne m'en plains pas, et toutes les femmes bien faites sont comme moi. Il n'y a que celles que la nature a affligées de quelque défaut physique qui gémissent et soupirent après le retour de la bienheureuse et obligeante crinoline, sous laquelle tout pouvait se dissimuler.

Donc, pour la campagne, pour la mer, pour les stations d'été, comme Aix ou Vichy, toujours la robe collante.

Elle peut se faire de plusieurs façons. D'abord, comme je l'ai dit dans ma précédente causerie, en forme de « parapluie » en lés biaisés de chaque côté, réunis les uns aux autres par des entre-deux de jours très étroits. Jours aussi dans le milieu du devant. C'est d'un effet très gracieux.

Puis vient la jupe « à pointes » : une ancienne forme remise au goût du jour. Elle se fait avec cinq lés biaisés ; celui du devant biaisé de chaque côté avec une pointe à droite, une pointe à gauche, et les deux autres lés suivants réunis dans le milieu, derrière, par une couture en biais.

Enfin on peut, si l'étoffe a la largeur voulue, ne mettre qu'un lé devant, droit, et deux lés droits également, un de chaque côté, réunis derrière avec le biais nécessaire. Si l'étoffe est étroite, on réunira le nombre de lés voulu, mais en ne biaisant toujours qu'une seule fois, et toujours derrière.

J'ai vu ainsi un ravissant costume en lainage blanc, pekiné de filets bleus de deux tons, avec garniture de crêpe de Chine bleu clair et guipure blanche. Fond de jupe en soie blanche, bordée de guipure. Avec cela la jaquette, toujours en vogue, faite en même lainage que la robe, mais soutenue par une doublure de soie. Elle s'ouvre sur une chemise de crêpe bleu clair, froncé dans l'encolure. Manche à coude, boutonnée, avec parements guipure.

Voici maintenant une toilette de plage très pratique et très coquette. Elle est en mousseline de laine fond gros bleu à impressions roses. Jupe fourreau encadrée de côté par un dépassant de soie bleue fixé par des boutons. Biais de soie dans le bas, corsage court, manches plates épaulées du haut.

Autre toilette de plage en lainage gris. Jupe plate plissée derrière, recouverte par une tunique formant tablier, découpée en dents ornées de boutons. Corsage jaquette découpé à dents, orné de boutons sur les côtés et ouvert sur une chemisette de soie plissée, retenue par un col droit et une ceinture de passementerie. Manches plates très épaulées. Avec cette toilette, on porte le petit chapeau canotier en paille, garni de rubans posés en hautes coques derrière.

Toilette de villes d'eaux. Robe de voile gris, mais, beige ou vert Nil, selon les goûts, garnie de velours assortis et de broderies en soie de même nuance que la robe, et jais noir. Corsage à basques rapportées, drapées en arrière et formant deux larges pans qui se nouent dans le dos. Le corsage ouvert devant sur une chemise en tulle assorti à la robe avec broderies et jabot de tulle sur le milieu. Col montant en voile, bande de velours et broderies ornant les devants ouverts et les basques.

Deux costumes de campagne. Le premier, en petit drap gris. Jupe plate devant, plissée à plis couchés derrière. Haute broderie devant, dans le bas, plus petite derrière sur les plis. Corsage plastron orné de boutons. Revers de soie pekin même nuance, petit plastron hordé de soie noire. Manches épaulées à jockey, crêtes à parements brodés.

Le second, en flanelle de teinte forcée, imprimée de fleurs de la même couleur, mais plus claire. Jupe plate devant, plissée derrière, garnie dans le bas d'une large bande imprimée. Corsage drapé en bretelle, ouvert en pointe sur un plastron à col droit en flanelle imprimée, grandes basques rapportées, manches plates coupées en dessus par un crevé.

Je recommande à mes lectrices les deux costumes spécialement dessinés par Vallet pour le *Figaro Illustré*.

Pour les chapeaux, la mode a toujours la même fantaisie. On les fait grands, moyens et tout petits. Les chapeaux à petits bords servent pour les promenades du matin, les excursions à pied ou en bateau. Les grands chapeaux sont pour les visites à la campagne et les promenades du soir. On a presque complètement abandonné, pour les grands chapeaux, les fleurs dont on les couvrait au commencement de la saison. On les remplace par des rubans, de la gaze de soie, de la dentelle blanche et surtout des plumes. Rien n'est joli et distingué comme le grand chapeau de paille d'Italie avec une très belle plume d'autruche bien frisée émergeant d'un gros nœud de ruban crème ou maïs.

Sur le chapeau de grandeur moyenne, un nœud de ruban et des ailes qui sont plus que jamais en vogue.

Une nouveauté très distinguée, c'est le chapeau de paille noire sur la robe claire. J'en ai vu un très joli en paille de riz noire avec double torsade en crêpon vert d'eau et maïs; en arrière et en avant, ailes de même ton avec nœud de tulle.

A l'encontre des grands chapeaux, la capote se fait toute en fleurs. Elle est de plus en plus petite et ne se compose, pour ainsi dire, que d'une couronne, avec guirlandes faisant rejoindre les deux branches.

La lingerie de couleur est tout à fait de saison. Elle est d'une coquetterie charmante. La chemise, forme Empire, est celle qui a, en ce moment, le plus de succès. Elle est, du reste, très seyante et fait valoir admirablement la poitrine. Le pantalon se fait large, sans bracelets. Comme bas, c'est toujours le noir qui domine. C'est du reste une question de distinction, car le bas noir à bon marché est impossible. Il déteint sur la peau et se ternit. Il faut donc forcément le prendre de très belle qualité. C'est une des rares choses où la camelote ne peut faire concurrence au beau.

CLAIRE DE CHANCENAY.

LE MONUMENT DE VICTOR HUGO

PAR A. RODIN

Nous donnons à notre première page le fac-similé d'une photographie de la maquette du monument de Victor Hugo tel que l'a conçu le grand statuaire Rodin. On connaît les difficultés contre lesquelles Rodin a dû lutter. Il avait fait un premier projet qui a été refusé par la commission. Il ne s'est pas rebuté, s'est remis au travail, et nous a donné un nouveau chef-d'œuvre plus conforme, paraît-il, aux exigences de l'emplacement.

Le Victor Hugo que nous montre Rodin est celui des *Misérables*. Le poète, la main sur son cœur, regarde avec commisération le groupe lamentable des damnés de l'existence, tandis que l'ange de la pitié l'inspire et lui dicte les pages émouvantes que lira l'avenir. Nous avons dit que le groupe que nous reproduisons n'est qu'une maquette. Il ne peut donc donner que l'idée du *mouvement* de ce groupe, mais il est admirable de fougue et palpitant de vie. L'œuvre de Rodin effarouche quelque peu les amateurs de sculpture paisible et correcte. Il en est qui ne la comprendront que plus tard. Il en est d'autres qui ne la comprendront jamais, et qu'elle exaspère. Elle appartient cependant

à la grande école de la pensée et elle porte le sceau du génie. Elle est troublante, elle émeut, elle a en elle tout ce que la realité peut contenir de rêve. Elle est hors du goût passager, hors de la mode. Elle vit à travers les siècles, dans l'humanité.

P. F.

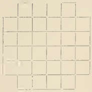
LA MÊLÉE

(NOUVEAU JEU DE CARTES ET DE COMBINAISON)

On se sert pour ce jeu d'un damier de trente-deux cases, qui n'est autre que le carré de trentre-six cases auquel manquent les quatre sommets ; on emploie aussi un jeu de piquet et le damier doit être assez grand pour que chaque case puisse renfermer une carte.

On joue deux à ce jeu. A l'un sont attribues les seize cartes rouges, à l'autre les seize noires. Les joueurs doivent distribuer les cartes à tour de rôle.

Le donneur mêle, fait couper, et dispose, en les découvrant, les cartes sur le damier, une dans chaque case, en ayant soin de procéder avec régularite dans cette distribution.



Cela fait, chaque joueur jouera à son tour en deplaçant une de ses cartes. Ce deplacement doit se faire rectangulairement, d'une ou de plusieurs cases, de même que pour les tours au jeu d'échecs ; et quand une carte ira prendre la case d'une autre de la couleur opposée, cette dernière sera considérée comme prise et devra disparaître du damier. Il faut cependant observer qu'une carte ne peut prendre que celles qui ne lui sont pas supérieures ; en conséquence, le roi ne pourra prendre d'as, la dame de roi et d'as, le valet de dame, de roi et d'as, etc.

Le gagnant est celui qui parvient à prendre toutes les cartes de son adversaire.

Il va sans dire que la partie est nulle quand aucun des joueurs ne peut parvenir a réaliser cette condition.

On peut aussi jouer quatre à ce jeu, soit chacun pour soi, soit associés deux à deux ; chacun a alors une couleur particulière ; on applique les mêmes règles que precédemment pour la conduite du jeu.

LE TOUT AU BLANC

(NOUVEAU JEU DE DOMINOS)

Les joueurs sont au nombre de quatre, jouant chacun pour son compte. Avant de commencer la partie, ils achètent un certain nombre de jetons auxquels il est donné une valeur convenue.

Chaque coup s'exécute selon les régles suivantes :

Le gagnant du coup precédent mêle les dés de la façon habituelle, et chaque joueur prend sept dominos, le mêleur se servant le dernier. Chacun étale son jeu devant soi, de façon que les autres puissent en prendre connaissance, et les dés doivent rester ainsi visibles pendant toute la durée du coup.

Le joueur qui se trouve être possesseur du double as le pose au milieu de la table ; son voisin de droite doit alors se débarrasser d'un as, de même le suivant et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un joueur fasse l'annonce qu'il n'a pas d'as ; ce dernier met alors un jeton au panier et ne se débarrasse d'aucun domino.

Le joueur suivant pose un deux, celui d'après de même, et cela se continue de la sorte jusqu'à ce qu'un joueur déclare ne pas avoir de deux ; ce dernier met alors deux jetons au panier.

Il est procedé à l'égard des trois, quatre, cinq et six, de la manière dont il vient d'être dit pour l'as et le deux, les joueurs boudant à ces couleurs mettant au panier successivement trois, quatre, cinq et six jetons.

Les six couleurs de l'as au six ayant été ainsi appelées, on passe au blanc de la même façon et le joueur qui, le premier, peut se débarrasser d'un blanc, gagne le panier dont le total des jetons doit s'elever à vingt et un.

S'il arrive qu'un joueur s'est débarrassé de tous ses dés avant que le blanc ait été appele, il gagne le coup et prend possession du contenu du panier.

GEORGES LAUN.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

1° Billets d'aller et retour à prix réduits, valables du vendredi au lundi.

De Paris aux gares suivantes .

Dieppe (Criel, Puys, Pourville, Berneval) . 1re elasse, 30 fr.; 2e classe. 22 fr — Le Tréport (Mers) 1re classe, 33 fr 29, 2e classe, 23 fr. 60 — Cany (Veulettes, les Petites-Dalles). Saint-Valery-en-Caux (Veules) Le Hâvre (Sainte-Adresse, Bruneval) Fecamp, Les Ifs (Yport, Etretat). Trouville-Deauville Villers-sur-Mer, Honfleur, Caen . 1re classe, 33 fr.; 2e classe, 24 fr — Cabourg, (le Home-Varaville) Dives, Beuzeval (Houlgate) 1re classe, 37 fr. , 2e elasse, 27 fr — Luc, Lion-sur-Mer, Langrune , prix pour le parcours total 1re classe, 37 fr. ; 2e classe, 27 fr. — Saint-Aubin, Bernieres, Courseulles (Ver-sur-Mer) ; prix pour le parcours total 1re elasse, 38 fr. , 2e classe, 28 fr — Bayeux (Arromanches, Asnelles), etc. 1re classe, 40 fr ; 2e classe, 30 fr — Isigny (Grandeamp, Sainte-Marie-du-Mont) : 1re classe, 44 fr , 2e classe, 33 fr. — Montebourg et Valognes (Saint-Vaast de la Hougue, Quinéville) 1re elasse, 50 fr , 2e classe, 38 fr. — Cherbourg : 1re elasse, 55 fr. , 2e classe, 42 fr. — Coutances (Agon, Coutainville, Régneville) 1re classe, 57 fr , 2e classe, 44 fr — Granville (Saint-Pair, Donville) . 1re classe, 50 fr ; 2e classe, 38 fr — Saint-Mâlo-Saint-Servan (Paramé), Dinard (Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac) Lamballe (Erquy, le Val-Andre, la Garde-de-Saint-Cast, Pléneuf, Saint-Jacut-de-la-Mer) : 1re classe, 66 fr , 2e classe, 50 fr — Saint-Brieue (Portrieux, Saint-Quay) . 1re classe, 68 fr. ; 2e classe, 51 fr — Lannion (Perros-Guirec) . 1re classe, 79 fr ; 2e classe, 59 fr — Morlaix (Saint-Jean-du-Doigt) : 1re classe, 81 fr . 2e classe, 61 fr — Saint-Paul de-Léon et Roscoff (Ile-de-Batz) 1re classe, 85 fr. ; 2e classe, 64 fr — Brest 1re classe, 90 fr , 2e classe, 67 fr 50. — Saint-Nazaire 1re classe. 66 fr , 2e classe, 50 fr

Eaux thermales. — Bagnoles de l'Orne, par Briouze 1re elasse, 45 fr , 2e elasse, 34 fr —Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure) 1re classe, 21 fr. 45, 2e classe, 16 fr 05

Depart du Vendredi au Dimanche — Toutefois, ces billets sont valables le *Jeudi* par les trains partant de Paris des 6 h 30 du soir — *Retour les Dimanches et Lundis* seulement — Les billets pour Saint-Malo, Dinard, Lamballe, Saint-Brieuc, Lannion, Morlaix, Saint-Paul-de-Leon, Roscoff, Brest et Saint-Nazaire sont valables, au retour, jusqu'au mardi inclus — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilises *par la meme personne* ; en conséquence, la *vente* et *l'achat* des coupons de retour sont interdits

2° Billets collectifs dits « Billets de familles ».

Comportant 40 °/₀ de reduction

(Minima de perception par place 61 fr 60 en 1re classe ou 46 fr 20 en 2e classe, aller et retour).

Ces billets sont delivres aux familles comprenant quatre personnes au moins pour les Stations balneaires distantes de plus de 250 kilomètres du point de depart — Ils sont valables pendant *33 jours* et peuvent être prolonges une ou deux fois de *30 jours*, moyennant le paiement, pour chacune de ses périodes, d'un supplement egal a 10 0/0 du prix du billet

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Voyage d'excursion aux plages de la Bretagne.

Jusqu'au 31 Octobre, il est delivre des billets de Voyage d'excursion aux Plages de Bretagne, *a prix reduits*, et comportant le parcours ci-apres

Le Croisic, Guerande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploermel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin

Durée : 30 jours.

Prix des billets (aller et retour) : 1re classe, 50 fr ; 2e classe, 40 fr.

Avis — Ces billets comportent la faculté d'arret a tous les points du parcours, tant a l'aller qu'au retour. Le voyage peut être commence a l'un quelconque des points du parcours

La durée de validité peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de dix jours, moyennant paiement, avant l'expiration de la durec primitive ou prolongée, d'un supplement de 10 0/0 du prix des billets

Les voyageurs partant d'un point situe en debors de l'itinéraire ci-dessus ont a leur disposition, soit les billets de bains de mer, réduits de 40 0/0, délivres à toutes les gares du reseau, pour les plages de la Bretagne, denommées au Tarif A n° 8 et situées à 250 kilometres au moins du point de depart, soit, lorsque la gare de départ est eloignee de moins de 250 kilometres, des billets de parcours supplementaires, reduits de 25 0/0, permettant d'aller rejoindre l'itineraire du billet d'excursion.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VACANCES DE 1891 — TRAINS DE PLAISIR

Paris-Clermont.

1er Train. — *Aller :* Départ de Paris, le 8 août à 11 h 55 du soir Arrivee a Clermont, le 9 août a 11 h 15 du matin — *Retour :* Depart de Clermont, le 16 août à 11 h 10 du soir Arrivee à Paris, le 17 août a 10 h. 10 du matin.

2e Train — *Aller :* Depart de Paris, le 5 septembre à 11 h 55 du soir Arrivee a Clermont, le 6 septembre a 11 h 15 du matin — *Retour :* Départ de Clermont, le 13 septembre a 11 h 10 du soir. Arrivee a Paris, le 14 septembre a 10 h 10 du matin

Prix (aller et retour) 2e classe, 30 fr. ; 3e classe, 21 fr

Paris-Genève.

1er Train. — *Aller :* Départ de Paris, le 8 aout a 2 h. 20 du soir Arrivée a Genève, le 9 août à 6 h. 46 du matin — *Retour :* Depart de Geneve, le 16 août à 10 h. 45 du soir. Arrivée a Paris, le 17 août a 3 h. 45 du soir.

2e Train. — *Aller :* Depart de Paris, le 29 août a 2 h 20 du soir. Arrivee a Geneve, le 30 août à 6 h 46 du matin — *Retour :* Depart de Geneve, le 6 septembre a 10 h 45 du soir. Arrivée a Paris, le 7 septembre a 3 h 45 du soir.

Prix (aller et retour) 2e classe, 50 fr ; 3e classe, 35 fr

Paris-Grenoble.

Aller : Départ de Paris, le 19 août a 2 h 20 du soir. Arrivee a Grenoble, le 20 août à 7 h du matin — *Retour :* Départ de Grenoble, le 27 août a 9 h 15 du soir Arrivee à Paris, le 28 août a 2 h 45 du soir

Prix (aller et retour) 2e classe, 49 fr , 3e classe, 34 fr.

Paris-Aix-Chambery.

Aller : Départ de Paris, le 8 septembre à 2 h 20 du soir. Arrivée a Aix-les-Bains, le 9 septembre a 4 h 33 du matin Arrivée a Chambéry, le 9 septembre a 5 h du matin — *Retour :* Depart de Chambéry, le 16 septembre a 10 h 10 du soir. Départ d'Aix-les-Bains, le 16 septembre a 10 h 45 du soir Arrivee a Paris, le 17 septembre a 3 h. 45 du soir

Prix (aller et retour) 2e classe, 44 fr. , 3e classe, 32 fr

Paris-Interlaken, via Pontarlier.

Un avis ultérieur fera connaître les dates et prix de ce train d'excursion

La couverture en couleurs du FIGARO ILLUSTRÉ *est projetee à la lumière oxhydrique tous les soirs, 15, boulevard des Italiens, à l'Office des Theâtres.*

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré *sont sa propriété exclusive.*

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU *FIGARO ILLUSTRÉ*

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale :* UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs a vue sur Paris, peuvent être adressees indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant ; RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnieres.

PAUL GROLLERON

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LES VOILA!

Louis XIV en Gondole

ÉPISODE DE LA DIPLOMATIE VÉNITIENNE, 1674

Par CHARLES YRIARTE

La Seigneurie de Venise, mieux qu'aucun gouvernement du monde, a reconnu la vérité du vieil adage « *Les petits présents entretiennent l'amitié* » et a su le mettre en pratique. Nous allons voir un ambassadeur de la Sérénissime essayer de se concilier les bonnes grâces de Louis XIV, et nous suivrons pas à pas, dans ses dépêches encore inédites, les progrès des négociations qui ont pour but d'offrir au grand Roi des gondoles d'apparat pour son palais de Versailles, négociations qui ne tendent à rien moins qu'à favoriser des décisions importantes pour le salut de la République. Comme une exilée de la lagune, la gondole légère qui va promener le Roi-Soleil sur le grand canal de Versailles, lui rappellera cette colonie de pêcheurs qui, à force de génie, de prudence et d'audace, ont su se rendre maîtres de l'Adriatique, régner un instant sur le Bosphore, résister aux Sarmates, subjuguer les Soudans, fonder des comptoirs jusque dans la Perse, et, à une heure de leur histoire, rassurer l'Europe en opposant une digue à l'invasion des Ottomans.

C'est le 24 avril 1665, Louis XIV abandonne Paris pour sa résidence de Saint-Germain ; il a résolu de faire lé trajet par eau et montera une superbe galère à douze bancs, spécialement construite dans les arsenaux de l'État ; vingt galériens venus de Toulon composent l'équipe. Quelques ambassadeurs ont été conviés a accompagner Sa Majesté ; le Roi, venu en voiture jusqu'à Passy, s'embarque à peu près au lieu où s'élève aujourd'hui le Pont d'Iéna ; au moment de déraper, les galériens sont impuissants à quitter la rive, on a dû les renforcer de quarante rameurs peu expérimentés, choisis le matin même ; chaque coup de leur rame à babord, contrarie celles de tribord, il en résulte une singulière confusion. Le Roi, qui a fait mieux que de faillir attendre, est de bonne humeur ce jour-là, il rit du contretemps et fait des excuses à ses hôtes. On dérape enfin et, très lentement, on vogue sans encombre jusqu'à Saint-Cloud, où Sa Majesté veut mettre un instant pied à terre. Le nonce du Pape, qui est du voyage, s'approche alors d'Alvise Sagredo, l'ambassadeur de la Sérénissime et, entre autres propos, lui demande s'il est vrai que le Sénat de Venise ait décidé d'envoyer au Roi deux gondoles d'apparat pour l'étang du Palais de Fontainebleau. Sagredo qui ne sait rien, du fait — ou fait semblant de n'en rien savoir — demande au Nonce d'où lui vient cette nouvelle qui le touche et le surprend ; celui-ci la tient de Vittorio Siri, ministre de Parme, un peu caillette il est vrai, mais qu'on sait être très avant dans les bonnes grâces de M. de Lyonne, le secrétaire d'État pour les Affaires étrangères. Le lendemain même de cet incident, Sagredo, dans sa dépêche de ce jour, qui nous a donné les détails ci-dessus, fait son rapport à la Seigneurie, il raconte toute la promenade, l'incident de la galère et le propos tenu par le Nonce « *dont la Seigneurie fera son profit* ».

En réalité, Sagredo joue au plus fin, il est au courant des choses et a eu vent de certaines propositions faites à Sa Majesté par Pierre de Bonzi, évêque de Béziers, envoyé de France à Venise au sujet d'un envoi de gondoles. Louis XIV a appris par son ambassadeur en Angleterre que la République de Venise, à l'occasion du mariage du roi d'Angleterre Charles II avec la princesse Catherine de Portugal, a fait présent à ce souverain de deux gondoles qui, manœuvrées à Greenwich devant toute la cour, ont ravi le Roi, très amateur d'embarcations de toute sorte, il en a conçu une certaine jalousie. C'est le moment où le Roi n'a qu'une idée en tête, les embellissements de Versailles ; on vient de creuser le grand canal, toute une petite flottille y est à l'ancre ; une frégate, la *Dunkerquoise*, y montre déjà le pavillon étranger ; ce serait un attrait nouveau si on voyait glisser sur ces eaux une gondole vénitienne, conduite par ces habiles *Barcaroli* si alertes dont le roi d'Angleterre a loué si fort l'élégance et la prestesse. Évidemment on a glosé de tout cela à Venise ; quelque courtisan a prévenu notre ambassadeur de France du désir du Roi, et celui-ci, en bon courtisan, a voulu le satisfaire. Comment en serait-il autrement puisque nous lisons dans une dépêche de Pierre de Bonzi, évêque de Béziers, ambassadeur du Roi de France à Venise, les lignes suivantes : « Si j'osais faire redorer ma plus belle gondole et l'envoyer au Roi avec deux gondoliers, je croirais faire un présent à Sa Majesté qui lui pourrait être agréable pour le canal de Fontainebleau et plairait par sa nouveauté et sa commodité ». — Remarquons que cette dépêche est du 2 janvier 1665, c'est-à-dire plus de quatre mois avant le propos tenu par Vittorio Siri. M. de Lyonne, le secrétaire d'État, a répondu, courrier par courrier, à notre envoyé à Venise : « J'ai dit au Roy la pensée que vous aviez, et Sa Majesté a témoigné vous savoir bon gré de l'intention, mais elle ne désire pas que vous la mettiez à effect. Si nous eussions dû aller à Fontainebleau cette année, j'aurais davantage insisté là-dessus pour avoir la gondole dans le

canal, mais Sa Majesté passera tout l'été à Saint-Germain et aura une galère sur la rivière, pour laquelle elle a fait venir vingt forçats de Toulon ».

Voilà bien notre galère citée dans la dépêche de Sagredo quatre mois plus tard, et, en effet, de Lyonne a dit vrai, le Roi passe l'été à Saint-Germain et s'y rend par eau. Il est facile de voir que le Roi a vraiment été impressionné par cet envoi des gondoles à Charles II, mais on conçoit qu'il ne désire pas les demander directement à Venise, la Seigneurie en prendrait acte, elle voudrait les offrir, il ne lui convient point d'être à ce point son obligé. D'un autre côté Sa Majesté ne permet pas à son ambassadeur de lui faire un tel présent; on a donc dû remercier Bonzi et on a laissé tomber la proposition. C'est évidemment par M. de Lyonne, son ami, que Vittorio Siri, le ministre de Parme, a été au courant du désir du Roi; on en aura parlé un jour à Versailles devant le grand canal; de là le propos tenu à Sagredo, qui, lui, a saisi la balle au bond et avisé la République.

Pendant quatre années il n'est plus question de l'incident, mais il faut croire cependant que le désir a mordu le Roi au cœur, ou que les courtisans sont gens persévérants; car le 20 janvier 1669, M. le président de Saint-André, conseiller du Roi, revient sur le sujet dans une dépêche à notre ambassadeur à Venise : « Que sont donc devenues les gondoles de M. de Béziers ? » L'ambassadeur, répond l'envoyé, a fait prendre toutes les étoffes et ornements qu'il pouvait emporter, et quand son successeur est arrivé il n'a pu recouvrer que le corps de la gondole

et quelques glaces : « En l'état qu'elle était du temps de M. de Béziers, ajoute-t-il, c'estait un bâtiment bien irrégulier, je l'ay mise en tel estat qu'elle est plus belle que jamais. Je l'ay fait redorer à neuf, garnir de damas d'or à belles fleurs, de beaux velours et de grands passements et franges d'or; j'y ai beaucoup ajouté en sculptures, en sorte qu'elle a passé à mon entrée pour une des plus belles gondoles et des mieux entendues qui aient paru à Venise. Je m'estimerais bien glorieux si elle pouvait agréer au Roy... »

Le secrétaire d'État remercie pour la forme et le temps passe; il est tout à fait évident que le soin de sa grandeur attache Louis XIV au rivage; il ne peut pas accepter de présents de ses ambassadeurs. Cependant, M. de Lyonne meurt, M. de Pomponne lui succède, comme Alvise Sagredo qui, le premier, a signalé le désir du Roi à la Seigneurie, s'est vu remplacer à Paris auprès de Sa Majesté par Francesco Michieli.

Mais le propos de Sagredo n'est pas, comme on dit, tombé dans l'oreille d'un sourd; et dès que la Seigneurie, qui sait tout, qui voit tout par les dénonciateurs du Conseil et par ses espions officiels, a appris qu'on persiste à demander des nouvelles des gondoles de M. de Béziers, elle a ordonné à son ambassadeur d'aller de l'avant. « Hier, écrit Michieli à la date du 13 novembre 1671, je suis allé à la cour m'acquitter de mon office. J'ai rencontré le matin le maréchal de Bellefond qui, une fois les affaires faites, m'a conseillé de visiter les jardins... A déjeuner, M. de Bellefond a vu le Roi et lui a transmis mes félicitations et parlé de mon enthousiasme pour la splendeur de ses monuments; le Roi, touché de mes hommages, a décidé de me donner l'après-midi le spectacle des jets d'eau; il s'en fait une fête et il y assistera... »

A l'heure dite, M. de Bellefond, de la part du Roi, vient prendre Michieli dans son petit pied à terre de Versailles et le conduit au parc par l'allée des Marmousets; bientôt, de l'allée même, débouche Sa Majesté qui conduit elle-même une voiture de parc traînée par des poneys; elle s'arrête à la vue du patricien qu'accompagne le maréchal, descend de voiture, s'avance « le visage ouvert et souriant » et l'invite à parcourir les jardins. Ils vont ainsi de fontaine en fontaine, toutes ornées de statues de métal plus grandes que nature, les unes dorées, les autres de bronze. A chaque moment on s'arrête; le Roi demande l'avis de Michieli; il lui explique toute chose, s'assied avec lui sur les exèdres et l'égare dans les coins les plus cachés, bref, la dépêche est pleine des menus détails de la visite; mais venons au point principal : « Une des œuvres les plus merveilleuses, ornement de cette immense création, c'est le grand canal, très large et long d'une lieue, que le Roi m'a dit vouloir border à droite et à gauche de petits pavillons charmants. Son intention serait de réunir là toutes sortes de constructions navales, des Felouques, des Tartanes, des Barques Napolitaines et de Provence, des Frégates et des Hollandaises. Il me vint alors à l'idée, afin de découvrir la pensée secrète de Sa Majesté, de lui dire que pour voguer sur les canaux, rien n'était mieux approprié que les gondoles. *Le Roi ne me répondit que par un sourire gracieux et courtois* ».

Voilà l'attaque; si elle reste discrète, elle est directe; une fois en voiture avec le maréchal auquel le Roi, qui veut honorer la Sérénissime, a donné l'ordre de reconduire l'envoyé de Venise à son logis, Michieli fait allusion à son offre et M. de Bellefond minaude et se défend; sans doute l'envoi serait tenu pour agréable, il est tout à fait en situation, mais ce serait induire la République en dépenses. Michieli, qui sait ce que parler veut dire, écrit le jour même au Sénat, et la Seigneurie, à la lecture de la dépêche, met les fers au feu.

Le 13 novembre l'ambassadeur a écrit, le 28, le secrétaire du Sénat lui répond : « Vous avez été prudent, Michieli, c'était un honneur pour vous de rencontrer ainsi le Roi, son accueil nous prouve en quel estime Sa Majesté tient la République et ses ministres. En ce qui concerne les gondoles dont on pourrait se servir sur ce délicieux canal, *selon l'allusion que nous vous avons suggérée*, et qui a paru plaire au Roi, mais beaucoup plus à M. de Bellefond, considérant que la République est toujours disposée à saisir toutes les occasions propices de montrer sa satisfaction et son désir de plaire, nous donnons les ordres nécessaires pour l'exécution des gondoles et pour leur transport. »

L'affaire est lancée; la Seigneurie a déjà fait les propositions au Sénat, on a discuté, voté : cent trente-cinq membres ont dit

oui, cinq intransigeants ont voté *non*, cinq bulletins sont annulés. Pour les dépenses, il y a des précédents; les gondoles du roi Charles II ont coûté six mille ducats d'or (une grosse somme même pour le temps), on a donc une base et un contrôle.

Michieli, avisé, écrit sur l'heure aux commissaires spéciaux : « Bannissez le vert et le noir, le Roi n'aime pas les couleurs sombres ». Tout sera donc blanc et or; on ne tiendra plus de compte des lois sur les pompes qui règlementent l'ornementation des gondoles, on fera grand, on fera riche; il faut être digne des splendeurs de Versailles et du Roi-Soleil. »

Mais bientôt se produit un singulier épisode; au cours de l'exécution des gondoles on a changé l'ambassadeur de France à Venise, et le nouveau, M. le comte d'Avaux, a fait une très brillante entrée le 20 avril 1672. On sait ce que sont ces *entrées*, occasions du plus splendide apparat, joutes galantes entre les États qui rivalisent de luxe et veulent éblouir les foules. L'ambassadeur de France a si bien fait les choses que la Seigneurie ordonne la suspension du travail des gondoles royales; elle se sent surpassée, on en jugera : « Il y a trois semaines qu'on ne travaille plus aux gondoles du Roi, on attend que les miennes soient achevées pour se régler sur elles, il fallait tout recommencer. En ce pays les gondoles font partie de l'ambassade; au lieu

qu'on ne mettait qu'un felce (1) de velours noir à la première avec deux galons d'or et un filet de damas, et des galons de soie à la seconde, j'ai mis le felce de velours noir à la seconde et le damas à la troisième; quant à la première, je l'ai faite d'une invention nouvelle, avec un felce de velours bleu couvert de fleurs de lys d'or en broderie et les tapis et les coussins de même velours, couverts du galon d'or le plus pur que j'ai pu trouver. J'ai voulu aussi avoir quatre gondoles au lieu de trois comme d'ordinaire et quatre gondoliers à chaque gondole au lieu que les autres ambassadeurs n'en avaient quatre qu'à la première seulement, si bien que les seize gondoliers avec beaucoup de pages et de laquais faisaient une assez belle livrée ».

Je passe les délais et j'arrive a conclusion; les gondoles sont terminées. M. le comte d'Avaux avise M. le marquis de Louvois, on procède au transport. Le cardinal Basadonna et un abbé de sa domesticité ont fait des vers qu'on présentera en même temps au Roi. « Ils ont animé les gondoles qui parleront et porteront au Roi les vœux de la Sérénissime. » Les gondoles sont déjà à Marseille, Francesco Michieli et Antonio Giustiniani, les deux ambassadeurs de Venise à Paris, se rendent à Versailles pour en aviser M. de Pomponne, à cette occasion on leur montre les nouveaux appartements qu'ils décrivent de la sorte : « La somptuosité de ces nouvelles chambres royales est incomparable, les tapisseries tissées d'or en représentent la partie la plus simple. Il y a là deux coffres incrustés de pierres précieuses qui représentent quatre mille doubles-ducats d'or, et une simple table d'argent qui, par le seul travail des bas-reliefs qui la décorent, a coûté cinquante mille écus. Tout cela n'est rien; la garde-robe du Louvre est pourvue d'un tel nombre d'orfèvrerie que les étrangers en sont émerveillés et qu'il est difficile de croire qu'aucun coin du monde puisse se glorifier d'une telle magnificence. »

Enfin, le 16 janvier 1674—neuf ans après qu'on a prononcé le mot de gondoles pour la première fois dans les dépêches — la présentation officielle est faite au Roi en présence de la Cour, en plein hiver, au bord du grand canal. Le Roi est venu de Saint-Germain, il a amené mesdames de Montespan et de La Vallière, le duc d'Orléans, M. de Louvois et M. de Pomponne, la réunion de Cour est si choisie, que tout le monde a regardé comme une suprême faveur d'y être convié : « A peine en présence du Roi, écrit Giustiniani à la Seigneurie, il m'a demandé si je préférais être reçu dans ses appartements ou au bord du canal; j'hésitais, mais il a insisté très vivement et m'a fait comprendre qu'il me laissait le choix pour prouver à la Sérénissime quel cas il faisait de son présent. Il croyait, quant à lui, ne pouvoir mieux faire que de me

(1) On sait que *felce* est le nom vénitien de la cabine, qui peut s'enlever pendant la belle saison.

recevoir sur le lieu même, en face des gondoles ». On fait avancer les carrosses, tout le monde y monte, et on descend au bord du canal. A peine le Roi a-t-il mis pied à terre, Giustiniani s'avance le chapeau a la main, le Roi se découvre ; il constate d'abord qu'il

est venu de Saint-Germain uniquement pour la présentation, puis il s'approche du bord, toujours tête nue. Giustiniani proteste du dévouement de la République à Sa Majesté ; avec les deux gondoles la Seigneurie présente quatre gondoliers dans leur costume national, qu'elle désire voir rester au service du Roi ; on échange encore les politesses d'usage puis Louis XIV, se couvrant pour la première fois, malgré le froid piquant et le vent qui souffle, s'approche du quai et, mettant la main sur le felce, loue la souplesse de l'étoffe, un brocart d'or magnifique, et considère le corps de la gondole, ses sculptures et le goût des accessoires. Le ciel est couvert, les eaux sont agitées, il fera l'épreuve de la barque et y montera ; Madame de Montespan proteste. Le Roi persiste et invite son frère, le duc d'Orléans, puis l'ambassadeur, enfin le capitaine de ses gardes « qui ne le quitte jamais ». Il faut remarquer que le Roi, jusque-là, ne s'est pas encore couvert, forçant ainsi toute la société à rester tête nue pour le plus grand respect à l'égard de la Sérénissime. Ce sont là des façons que nous n'avons plus.

Une fois sous le felce le Roi presse Giustiniani de questions, il veut tout savoir, si les accidents sont fréquents, combien Venise compte de gondoles, leur forme, leur décor, les lois qui les régissent. Cependant le vent souffle, la vague clapote et le temps est peu propice, le Roi, à son aise comme sur le parquet de la Galerie des glaces, sourit constamment et Giustiniani fait observer à Sa Majesté « qu'elle en remontrerait pour le calme à ceux qui sont nés sur les lagunes ».

On met pied à terre, on rejoint les dames, et le Roi, malgré le froid vif, insiste pour montrer ses nouvelles créations : les *Fables d'Esope*, réalisées en jeux d'eaux, et le *Salon de Marbre*. Il se flatte d'avoir tout imaginé. « Tout, m'a-t-il dit, est de son invention, et il en a eté l'architecte. » En fin courtisan Giustiniani parle de la difficulté vaincue pour amener les eaux sur ce haut plateau de Versailles. « En effet, dit le Roi, jetez les yeux partout, et voyez, malgré cela, avec quelle abondance l'eau jaillit de toute part. »

La promenade dure deux heures, les dames, fatiguées, ont demandé la permission de suivre dans les carrosses, mais le Roi est dans son élément, Versailles est sa folie, il persiste jusqu'à la nuit tombante. Enfin la Cour repart pour Saint-Germain, Giustiniani rejoint son hôtel de la rue Garancière, et tout à fait le soir, quelqu'un de la suite du vénitien lui rapporte que les gondoliers sont enchantés de leur journée, car M. de Pomponne leur a fait compter soixante doubles ducats.

* * *

Cette fantaisie du Grand Roi ne sera point passagère et durera longtemps ; on construit d'abord spécialement pour les gondoles et les gondoliers, une *darsena* qui existe encore : *la Petite Venise*. En 1674, l'équipe comptait quatre hommes, elle en compte six en 84, sept en 85 et quatorze en 86, tous Vénitiens et fils de la lagune, sous les ordres de deux frères, les *Massagati*. Nous relevons tous les noms et les appointements dans les papiers des archives nationales : « Comptes des bâtiments du Roy. » Les deux pilotes touchent chacun quatorze cents livres, les douze autres douze cents, nourris, logés, habillés et défrayés ; ils relèvent de M. de Colbert ; leur chef immédiat est le gouverneur du canal. Les gravures de Lepaute, les tableaux de Martin au musée de Versailles nous montrent la flottille en action sur le grand canal. Des calfats, venus du Nord, construisent des gondoles à Versailles même. « Quand la duchesse de Bourgogne s'installe au Grand-Trianon, dit Dangeau, elle montre une vraie passion pour ces embarcations, s'embarque en plein été vers minuit, soupe sous le felce avec ses dames et ses favoris, et ne rentre parfois qu'après le lever du soleil. » Le dernier passager qui va de Trianon a la ménagerie, à bord de la gondole, présent de la République, c'est Pierre-le-Grand, hôte d'importance qui visite Versailles. Au commencement de l'hiver de cette même année, le budget de Versailles est supprimé, le Régent licencie l'équipe et les barcaroli sont rapatriés. Les Massagati sont encore au service, avec les Borelli, les Palmarini, Vincenzo Doria ; et l'un d'eux manie la rame au service du Roi depuis trente-quatre années. Si on fait des économies, on gardera cependant trois gondoliers : en 1736, le marquis d'Antin, gouverneur du grand canal, a sous ses ordres un capitaine de la flottille, officier de la marine du Roi, trois Vénitiens, dix matelots et six charpentiers et calfats, tous logés à la *Petite Venise*.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE EN GONDOLE

(Épisode de la diplomatie italienne, 1863).

Autre temps, autres mœurs, mais les fantaisies sont les mêmes. Nous sommes sous le troisième Empire, en 1863. Le comte Sormani Moretti, secrétaire de la légation italienne a Paris, sur un désir de l'Impératrice Eugénie, a prié le marquis Guiccioli, de Venise, de se charger de la construction d'une gondole qu'elle voudrait lancer sur la pièce d'eau du palais de Fontainebleau. Le patricien a pris la tâche à cœur et, détachant de sa maison le meilleur de ses gondoliers, Luigi Zanovello, il l'a chargé de transporter l'embarcation à Gênes par la voie ferrée, de l'embarquer sur le vapeur français *le Roi-Jérôme*, à destination de Marseille, et, une fois à Fontainebleau, de rester au service de l'Impératrice comme son gondolier privé. Le 7 mai eut lieu l'inauguration de la gondole, et pendant cette saison de 1863, la souveraine usa de l'embarcation presque chaque soir, prolongeant souvent sa promenade bien avant dans la nuit. Ce n'était point une gondole d'apparat, elle était toute noire, sans la moindre dorure, suivant l'usage et les lois strictes de la République, et de la dimension de celles en usage dans les grandes familles du pays. L'embarcation, construite dans les ateliers d'Andrea Fassi, à San Giovanni et Paolo, était pourvue de la cabine ordinaire, le felce, avec ses larges coussins de cuir et ses miroirs de verre gravé, les *fiocchi* de soie noire, les chevaux marins de cuivre, finement ciselés, et la riche lanterne aux armes impériales. Comme on était à l'époque des chaleurs et que la gondole devait surtout servir pendant les nuits d'été, le marquis Guiccioli, en résidence au palais de Fontainebleau, avait pris goût à diriger le tapissier de la couronne qui avait substitué au felce une tente ou *padiglione* d'un drap vert orné d'une frise d'or. Le costume du gondolier différait peu de ceux des *Barcaroli* du palais de Venise ; il portait la veste de toile blanche, le large col du marin de l'Etat et le chapeau de paille orné d'un ruban vert terminé par une frange d'or et brodé de la couronne impériale ; le brassard vert portait l'aigle aux ailes éployées. A la saison suivante, Luigi fut invité à revêtir un élégant costume de *majo* andaloux, mais le vêtement sembla lourd et peu approprié, on lui substitua la petite tenue des marins de l'Etat. Zanovello ramait seul ; maintes fois on tenta de lui adjoindre des compagnons, mais la manœuvre particulière, la forme plate de la gondole qui repose sur l'eau et glisse au lieu de fendre

le flot, enfin le léger coup de rame qui doit déterminer le virage et l'extrême sensibilité de l'embarcation déroutèrent les matelots les plus habiles.

M. Armand Baschet, l'auteur de la *Diplomatie vénitienne,* qui avait l'habitude de remonter aux sources et apportait dans la moindre enquête relative aux faits contemporains la même conscience que lorsqu'il s'agissait de découvrir dans les archives l'intime pensée du Sénat ou les secrets de la Sérénissime, longtemps après le retour du gondolier à Venise, reçut la déposition de Zanovello. L'Impératrice et ses hôtes prolongeaient souvent leur promenade bien avant dans la nuit, et, à la pâle clarté des étoiles, Luigi, debout à la proue, jetait aux échos les joyeux chants de la lagune. Interrogé sur ceux qui plaisaient davantage et qu'on lui demandait le plus volontiers, il en a cité les titres : *Vieni la barca ze pronta, — la Biondina in gondoletta, — la Notte ze bella fa presto Ninetta ! —* et *Liseta guarda come la luna ze bella !* c'est-à-dire les *canzonette* populaires qui résonnaient le plus souvent sur la lagune au commencement du siècle, celles qui charmaient Byron pendant les nuits du Lido, que nous a transmis George Sand dans les *Lettres d'un voyageur* et que tous les *barcaroli* savent encore. Luigi a ajouté après coup, à l'interrogatoire dont j'ai le procès-verbal sous les yeux : « *E qualche volte qualche strofa del Tasso alla barcarola.* » Chanter les vers du Tasse, c'était encore dans le caractère, mais la tradition est bien morte, et le Torquato ne figure plus au répertoire des *traghetti.* Le dernier *barcarolo* qui chantait les vers du Tasse s'appelait Antonio Maschio, il fut mis à la disposition du comité français chargé de ramener à Venise les cendres de Daniel Manin, lorsque ses compatriotes voulurent lui donner une tombe à Saint-Marc. Non seulement Maschio chantait les *stanze alla Barcarola,* mais il commentait le Dante dans la chaire du *Ridotto,* et le président de l'Académie de Venise lui ayant fait quitter la rame, le Roi galant homme attacha Maschio à sa personne.

On sait que les ambassadeurs accrédités auprès de la Cour de France sous le second Empire étaient tour à tour conviés à l'accompagner dans ses divers déplacements. Celui d'entre eux qui représentait alors l'Italie était *persona grata,* et bien des fois il lui fut donné de prendre place dans la gondole pendant les promenades des nuits d'été ; comment un patriote qui avait porté le mousquet à Novare, un élève de Cavour, un diplomate et un poète, en entendant les chants de la lagune chantés par le gondolier, n'eût-il pas évoqué l'image de Venise frémissante sous le joug des étrangers et déçue dans ses espérances ? Comme jadis le cardinal Basadonna et l'abbé Capellari avaient prêté une voix aux gondoles de la Sérénissime pour porter à Louis XIV les vœux de la Reine de l'Adriatique, un soir d'été de l'année 1865, celui qu'on appelait alors le chevalier Nigra improvisa ces stances a la fois fières et mélancoliques qu'il dédiait à l'Impératrice mais qui devaient rappeler plus directement au signataire du traité de Villafranca sa déclaration solennelle :

LA GONDOLE VÉNITIENNE A FONTAINEBLEAU

J'ai reçu le baptême des vagues irritées de l'Adriatique, et la fatale ville des Doges m'envoie vers toi, blonde Impératrice, pour déposer à tes pieds les colères, les espérances et les larmes d'un peuple malheureux.

Le fier lion ailé est chargé de fers, l'étranger foule la terre de Saint-Marc, la mer infidèle a brisé l'anneau des mystiques fiançailles, et les chants ne resonnent plus sur les lèvres des gondoliers.

La lune tristement s'efface derrière les coupoles dorées, muette est la lagune et la mer est sans voiles. Couché sur son lit d'algues, le lion, pour se réveiller, attend le jour de la vengeance.

Femme ! si parfois le muet Empereur glisse avec toi sur ton lac paisible, dis lui qu'aux rives de l'Adriatique pauvre, nue, sanglante, mais vivante encore, Venise souffre et attend toujours.

Ces vers ont eu leur destin. Pendant que tous les organes politiques les commentaient à l'envi, ils étaient reproduits par la presse des deux mondes, la *Revue de l'instruction publique,* sous la signature de M. Lafargue, en publiait une traduction en langue française et une autre en vers latins, et cette poésie prenait la valeur d'un document historique. Dans nos lycées on prit « la Gondole vénitienne » pour sujet de concours, et la jeunesse française d'alors, animée d'une flamme généreuse, et émue de pitié au souvenir de Venise enchaînée, se plut à répéter les vers du diplomate italien. Une année après l'Italie était libre « depuis les Alpes jusqu'a l'Adriatique. »

CHARLES YRIARTE.

(Illustrations de Maurice Leloir).

Marine

Le soleil se voilait sur les eaux de la Manche :
Tout le ciel était noir, et tout l'Océan vert.
En fuite horizontale, une mouette blanche
Rasait les flots montants, de son vol grand ouvert.

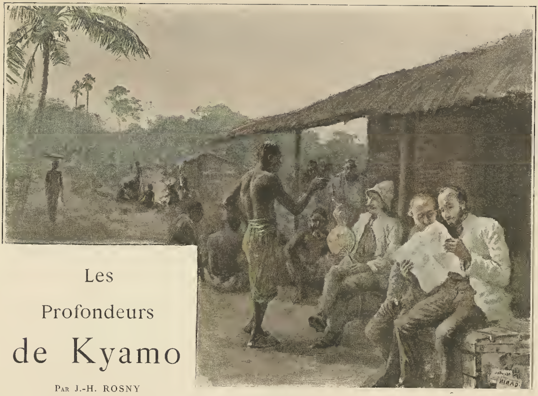
Les Normands qui passaient en grosses barques rondes,
Du large apercevaient des groupes de faucheurs,
De leur champ déjà mûr, coupant les moissons blondes,
Et qui, d'en haut, rendaient leur salut aux pêcheurs.

Et les faucheurs pensaient : « Robustes et valides,
A pied sûr nous marchons sous la pluie et les vents ;
Nous travaillons du moins sur des terrains solides,
Vous c'est à l'aventure, au gré des flots mouvants. »

Et les pêcheurs songeaient : « Dans le sillon des lames,
Aux rumeurs de la mer éternellement sourds,
Nous manœuvrons sans peur nos voiles et nos rames,
Et labourons l'écume en souriant toujours. »

Quand un rais de soleil tombait par échappées,
Les faux jetaient de longs éclairs intermittents,
Et les rames, au loin, dans l'eau de mer trempées,
Des barques répondaient en échos miroitants.

ANDRÉ LEMOYNE.



Les Profondeurs de Kyamo

Par J.-H. ROSNY

C'était le soir, au village nègre d'Ouan-Mahléi, le plus proche, à l'Orient, de la forêt de Kyamo, une des plus vastes du Continent mystérieux.

Au firmament, la lune écornée par le décours, flottait entre des nuages à peine visibles, des nuages longs et frêles, en forme d'esquifs, qui tous partaient, se perdaient lentement vers un même horizon. La plaine se prolongeait en ondes légères, avec des palmiers sur les hauteurs; dans ce mois de floraisons la confidence des parfums était suave, dans le chuchottis de la brise, semblait le Verbe profond et pénétrant des plantes, l'hymne de leur amour, de leur ardeur à vivre et à se multiplier.

Le vent se levait et se taisait alternativement. Il était triste et doux comme le ciel sous sa couverture mince de nues. Il soulevait, dans un rythme de mouvement et de musique, pour l'œil et pour l'oreille, les herbes longues, les feuillages dentelés. Des insectes vibraient, on entendait par intervalles le rugissement d'un lion, et, plus lointain, le rugissement d'un autre lion, puis des cris, des abois, des rumeurs imprécises, — tout cela, comme la brise, se taisait par minutes dans un magnifique silence. Les Nègres ne dormaient pas. Beaucoup se tenaient auprès de la case centrale, la case du chef, où trois Européens contemplaient la nuit et causaient entre eux ou avec les indigènes. D'autres préparaient un grand brasier pour cuire un festin, un repas colosse en l'honneur des hôtes. Des trois voyageurs, deux, l'autrichien Kamstein et le français Hamel, étaient des explorateurs dans toute la force du terme, soucieux de parcourir et de décrire avec exactitude des contrées inconnues, braves jusqu'à l'héroïsme, mais ayant préféré le système de la douceur à la méthode conquistadorienne des Stanley. Magne, le troisième, était plutôt un naturaliste — et de la plus haute lignée — noblement curieux, répugnant aux sacrifices inutiles, aux meurtres inconsidérés de la bête, empreint de ce système de philosophie zoologique qui voit dans le massacre abusif de l'animal, à la fois un danger pour le progrès futur de l'humanité et une diminution de beauté sur la Terre.

Il interrogeait avec ferveur un vieillard d'Ouan-Mahléi, sur la forêt de Kyamo. Et celui-ci contait des choses mystérieuses, légendaires peut-être, infiniment intéressantes et poétiques.

Kyamo était, selon lui, longue comme quarante journées de marche en plaine et large de vingt journées. Elle était vieille incroyablement — depuis le commencement des âges — et l'Homme nègre ne l'avait jamais traversée par troupes, le lion la redoutait, avait été expulsé tout autour de sa frontière. Aussi loin que va la mémoire des ancêtres dans les récits des époques passées, elle avait appartenu sans conteste au grand homme des bois, au gorille noir géant, elle avait été impérieusement et victorieusement gardée.

A ce récit, Magne s'était ému, une épopée merveilleuse et grandiose avait grandi dans son cerveau en même temps que l'âpre curiosité du savant : « As-tu vu l'homme des bois?...

— Je l'ai vu, j'ai été dans Kyamo. L'homme des bois est plus grand que nous, mais surtout plus large. Il a la poitrine plus profonde que celle du lion; ses bras sont invincibles; plus d'un des nôtres a pénétré dans la grande forêt, sans armes, solitaire. Lorsqu'on est humble et doux, il ne vous arrive pas de mal... mais la colère de l'homme des bois est terrible!

— Les hommes des bois sont-ils en grand nombre?

— Oui, ils sont nombreux, sûrement, la forêt en renferme plusieurs centaines de villages...

— Mais ils ne vivent pas en groupes?

— Non, chaque homme vit à part, avec ses femmes, mais très voisin d'autres familles. Ils se réunissent quelquefois par villages et par tribus pour des expéditions. Ils savent alors choisir un chef... »

Magne baissa la tête et rêva. Son rêve était doux à son cœur. Il voyait, dans l'hermétique vastitude de Kyamo, un majestueux vestige de la très antique histoire de l'être. En ce domaine vierge, l'intelligence de celui qui fut le rival de l'homme avait gardé des traces d'un état supérieur : des rudiments d'organisation, un système de défense forte et réfléchie, une énergie vitale considérable.

Là vivait l'analogue de ce qu'avait été l'homme à l'époque tertiaire, un animal qui, pour des raisons mystérieuses, avait échoué où son émule avait réussi. Là vivait la genèse de l'humanité avant l'homme doué du verbe, c'est-à-dire un des plus émouvants, sinon le plus émouvant des poèmes épiques *arrivés* que puisse concevoir notre cerveau.

Magne résolut fortement, intensément, qu'il pénétrerait dans Kyamo, qu'il assisterait à la vie de ces êtres, qu'il les verrait agir dans l'intimité de leurs refuges...

Cependant, le grand brasier s'allumait à l'orée du village. Sa lueur effaça celle de la lune et pâlit encore les étoiles. Les nègres poussèrent des clameurs joyeuses d'enfants.

Dans la plaine, les bêtes, étonnées, se turent d'abord, puis reprirent leur clameur de chasse, de terreur et d'amour. La fumée dissipa les aromes exquis de la plante, et bientôt un buffle, des antilopes, furent mis à rôtir sur la flamme.

Magne, pensif, sentit s'accroître, plus forte de minute en minute. sa résolution de pénétrer dans les profondeurs de Kyamo.

* * *

La forêt des vieux âges! Plus vénérable, plus vierge qu'aucune forêt des Amazones, qu'aucun buisson australien, peuplée d'arbres millénaires, et pourtant percée de vagues sentiers, de voies frustes. Magne y avait pénétré, seul, d'après l'affirmation répétée des sauvages que les Hommes des Bois immoleraient

irrésistiblement les téméraires qui y pénétreraient à deux ou en troupe.

Étonné de ces sentiers qui la parcourent à travers le désordre immense des végétations, il marchait depuis quatre heures; l'atmosphère lourde, les demi-ténèbres, la vie trop abondante, trop menaçante, tout pesait lourdement sur son imagination et l'emplissait d'angoisse. Deci, delà, quelque grosse bête avait fui devant lui, parmi la multitude des petits organismes où quelque respiration puissante l'avait tenu aux aguets.

Mais nulle part, il n'avait aperçu ce qu'il cherchait, le Grand Anthropoïde, roi de cette prodigieuse patrie des Arbres. Des traces, cependant, des empreintes digitales, et son cœur avait battu, tandis qu'il tâtait involontairement ses revolvers dissimulés dans ses poches. Il fouillait les pénombres d'un regard un peu trop attentif, un peu trop fébrile, plusieurs fois avait eu un peu d'hallucination optique. cru apercevoir la large face noire, le crâne à cheveux rares, les énormes bras velus d'un gorille : mais de réalité, aucune.

Las, il s'assit sur une racine géante, il réfléchit. Malgré le nerveux malaise provoqué par la forêt, par la sensation d'être aussi loin de tout secours, de toute humanité, que s'il avait été à mille lieues au fond d'un désert, sa résolution n'avait pas bronché. Au rebours, plutôt. Il se sentait un désir plus indomptable, une curiosité plus extrême de connaître les mystérieux souverains de

Kyamo. Il était de la lignée de ceux dont l'ardeur s'éveille devant l'obstacle, dont la volonté se double par la crainte. Et au simple projet primitivement formé de voir, d'observer quelques gorilles dans leurs habitats, se substituait lentement une pensée plus étendue : vivre parmi eux, pendant que Kamstein et Hamel contourneraient Kyamo, être pour une saison un des leurs, admis volontairement parmi eux.

Par quel stratagème, par quel acte y parvenir, il ne le savait guère lui-même, et il y songeait, la tête basse, le front contracté. Mais, comme toujours chez ceux qui, ayant connu beaucoup d'aventures, en savent les vicissitudes, il dut finir par espérer quelque hasard — un de ces hasards dont ne profitent, au reste, que les hommes de volonté et de flair.

Comme il rêvait à ces choses, une clameur lointaine le fit tressaillir. Il se leva en sursaut, il regarda.

Dans la lueur incertaine, verdâtre, tremblotante, les branchages, les lianes, les fûts des arbres séculaires, à peine s'il voyait à deux cents pas. Cet horizon court ajoutait à l'impression de vitalité saisissante, d'occulte et noire puissance et, comme d'âmes antiques flottant dans l'atmosphère alourdie, comme d'une infinité de forces organiques mortes ou en formation électrisant ce terreau où la même forêt s'était reproduite peut-être dix mille fois depuis les âges tertiaires.

La clameur continua, vaguement ressemblante au bruit d'une foule humaine. L'oreille tendue, Magne chercha à l'analyser — et quoiqu'il ne fût pas sans appréhension, je ne sais quelle force l'entraînait, irrésistible, à aller voir.

Machinalement, il se mit en marche, à pas étouffés. A mesure qu'il approchait, la clameur se fit plus haute, ressembla moins à un tapage humain. Plutôt était-elle grondante comme celle des buffles et aboyante comme celle des grands dogues. Elle s'apaisait parfois, pour reprendre plus haute, formidable.

Magne eut un instant d'hésitation. Comment calculer le péril auquel il marchait — mal peut-être — et comment l'éviter s'il approchait trop? Vaines raisons! Sa curiosité devint excessive, presque morbide. Il avait la certitude d'approcher d'un mystère, d'une scène inconnue de tous les savants du monde, et qui, de plus, se rapportait au Grand Anthropoïde.

Il avança donc, il avança malgré lui, malgré toute raison, malgré toute sagesse. Le voilà à portée de la vue. A travers les ramures d'un boabab il voit une troupe d'êtres noirs, velus, de grande taille, mais indéterminables encore. Il *faut* approcher, il *faut* voir. Toute prudence l'abandonne; sa curiosité est devenue une ivresse, une auto-suggestion : rien ne le fera reculer. Il épie, il s'oriente. Là-bas, un tronc énorme, creux, fissuré, lui apparaît, — son œil de botaniste lui dit qu'il existe d'autres fissures, dans la direction opposée, révélées par des effets de lumière, et par lesquelles il pourra observer l'étrange pandémonium entrevu.

Que faire pour passer inaperçu? Et le flair des Anthropoïdes ne le découvrira-t-il pas, même si leur regard ou leur ouïe ne perçoivent sa présence?

Il osa espérer. Il se dit que la foule même qu'ils faisaient, d'odeur animale forte. dissimulerait sa faible odeur d'homme blanc, vêtu d'habits qui la diminue encore. Et, sans plus ratiociner, il s'abandonna à l'aventure. Rampant, de souche en souche, de plante en plante, de fût en fût, il se rapprocha de l'arbre creux. Plus de la moitié du chemin fut ainsi parcourue. Soudain, il eut un violent battement de cœur. Un silence s'était fait. Des têtes noires, des yeux brillants se tournaient dans sa direction. Il se fit un épouvantable silence : « Je suis trahi! » songea-t-il.

Aplati contre terre, il attendit, résigné, comprenant qu'il ne pourrait pas fuir, se dissimulant pourtant avec soin. Du reste, plus un doute, les grandes bêtes noires, accroupies, dans des poses de meeting, c'étaient bien les Hommes des Bois géants, les terribles gorilles de Kyamo. Deux minutes coulèrent, puis une voix mugit, d'autres suivirent; Magne, avec une joie profonde, constata qu'on ne l'avait pas vu : « Ils sont assez les maîtres de la forêt pour ne pas se troubler vite. Depuis tant de siècles de domination, comme leur sécurité doit être grande! »

Immobile, il les admira. C'étaient des colosses, de superbes organismes musculaires. Certains devaient avoir trois fois le poids d'un homme, quoique leur hauteur dépassât à peine la moyenne humaine. Mais leurs jambes étaient courtes, leur poitrine énorme, profonde, herculéenne. Leurs bras devaient étouffer les lions et terrasser les rhinocéros.

Magne se sentit un singulier orgueil. En ces bêtes athlétiques, il fut heureux de reconnaître le prototype de l'homme primitif; il fut heureux de se dire que notre ancêtre n'avait pas été, à l'origine, l'animal faible et désarmé des vieilles théories. mais au contraire un redoutable adversaire « physique » des plus grands fauves. Oui, nos aïeux d'avant la parole, furent puissants de muscles, formidables dans la lutte corps à corps, avant de dominer le monde par le cerveau. Sans affirmer que leur pouvoir de combat immédiat fût à la hauteur de leur victoire intellectuelle, sans dire qu'ils furent la bête *la plus forte*, ils furent du moins parmi les bêtes les plus fortes...

Hanté, à travers son émoi, de ces réflexions, Magne avait cependant repris son évolution vers l'arbre creux — et il y arriva, sans nouvel encombre. — Ainsi qu'il l'avait prévu, l'arbre était fissuré suffisamment pour voir tout ce que feraient les gorilles. Il s'y glissa, il s'y tapit dans un recoin obscur, il contempla la scène extraordinaire que. plus tard, il nomma le Grand Conseil de l'Homme des Bois.

* * *

Spectacle extraordinaire, en effet. Dans un espace de dix à douze ares, le terreau de la forêt était nu, couvert de quelques mousses, de quelques menues plantes, et cet espace, elliptique sous les branches des arbres d'alentour qui interceptaient en grande partie la lumière, formait une espèce de hall naturel.

Là se tenaient accroupis une multitude d'hommes des bois, environ quatre cents, tous mâles, tous adultes. Une espèce d'ordre présidait à leur groupement, comme aussi à leurs attitudes. Tantôt l'un, tantôt l'autre, faisait des gestes réguliers, que les yeux de tous suivaient attentivement. Des cris accompagnaient ces gestes, cris qui portaient évidemment les caractères soit de l'approbation, soit de la désapprobation. A voir les jeux des phy-

sionomies, la répétition de certains mouvements, Magne ne douta pas qu'il n'eût devant lui une espèce de grand conseil de ces bêtes singulières. Pendant les silences, c'était un visible recueillement, des contentions d'esprit, tout l'aspect d'une assemblée humaine dans une circonstance importante. Sans doute, les faces étaient presque canines, les mâchoires énormes et proéminentes, le front fuyant et peu ample, mais tout cela n'infirmait pas la relative intelligence de l'ensemble : et Magne se souvint d'avoir rencontré des africains aussi éloignés en apparence du type homme que ces anthropomorphes...

Que discutaient-ils? Quel péril a conjurer, quelle expédition, quelle œuvre en commun a accomplir? Magne ne pouvait en aucune manière le deviner, mais certes, la chose en dispute devait être importante. La seule indication probante était une indication de direction. En effet, les mains, les visages se tournaient fréquemment d'un même côté, à peu près vers le sud.

« Est-ce un ennemi, un phénomène... quelque aventure heureuse ou malheureuse ? »

Qu'il eût été intéressant de le savoir! Mais quant à prétendre deviner, Magne se persuada vite que ç'eut été vain : pour embryonnaire, ce langage de l'Homme des Bois devait exiger du temps pour s'acquérir. Quant à douter que ce fût un langage, non! Le naturaliste, expert aux nuances de la vie, démêla avec certitude des retours de combinaisons, une mathématique des doigts et des bras bien simple si on la compare à la subtile mimique de nos sourds-muets, mais bien savante et complexe par rapport à tout ce qu'on observe parmi les mammifères supérieurs.

Ah! oui, qu'il eût été intéressant de le savoir. Quel enseignement profond sur l'origine du langage, quelle page à ajouter au beau livre de la préhistoire imprimé dans les diverses couches de la terre!

« Je serai des leurs, résolut Magne... Quel que soit le sacrifice de dignité que j'y doive faire... dussé-je être le plus humble de leurs serviteurs... leur chose... leur esclave... et je SAURAI! »

C'était simple à dire. Mais comment y parvenir? En se livrant, en se faisant volontairement leur captif? Y consentiraient-ils seulement? Ne le déchireraient-ils pas, surtout, s'il osait paraître à l'heure (sans doute sacrée) du Conseil? Ou, s'ils dédaignaient de le mettre à mort, ne le chasseraient-ils pas piteusement de la forêt?

Ces réflexions coururent en désordre par le cerveau de Magne. Elles ne le découragèrent pas. L'auto-suggestion scientifique, l'état hypnotique de Pline périssant dans l'éruption du Vésuve, le tenait solidement. Il ne songea pas une minute à reculer, mais seulement a tourner les difficultés.

Comme il rêvait a ces choses, il entendit, tout près de lui, un léger grattement. Il se tourna, il vit dans la demi-ombre une espèce d'enfant noir, un petit anthropoïde qui fixait sur lui des yeux ronds et surpris. D'où venait-il, que faisait-il là? Il n'eut pas le temps de s'en rendre compte : l'enfant venait de pousser un cri, un cri d'effroi provoqué par un mouvement de tête du naturaliste. Aussitôt, il se fit un silence dans le rond-point du conseil. L'enfant répéta son cri. Les hommes des bois se levèrent, une douzaine se précipita vers l'arbre creux. Magne n'attendit pas qu'ils le surprissent au gîte, il voulut les recevoir au grand jour. Il sortit de son abri, après avoir écarté doucement l'enfant anthropoïde, il se tint dans une attitude paisible, résignée, en évitant, selon les conseils des nègres, de lever les yeux sur les arrivants.

Soudain, il se sentit soulevé de terre; il étouffa dans une étreinte irrésistible. Il crut sa dernière heure venue, il porta machinalement la main à sa poche pour chercher son revolver. Des hurlements s'élevèrent, l'étreinte formidable se desserra un peu.

Magne, entre ses paupières mi-closes, observa.

Il était environné d'une multitude agitée, curieuse, de têtes noires où apparaissaient des mâchoires puissamment endentées, et qui, à ce moment, apparurent féroces et sanguinaires. Sa vie n'appartenait plus qu'au hasard. Quoi qu'il tentât, son effort serait misérable, piteux, inutile. Son extermination par les mains d'un seul de ces géants ne prendrait assurément pas une demi-minute, si une fois elle était résolue.

Il eut alors la singulière sensation notée par Livingstone sous la griffe d'un lion : un effarement si grand qu'il en abolissait la terreur, une *impossibilité* de souffrir du péril. Il entendait, il voyait un débat s'engager à propos de lui; quelques mains musculeuses se portèrent vers lui en menace. Puis, il y eut un répit. Un

homme des bois, colosse parmi ces colosses, s'avança. Il fit quelques gestes d'apaisement à la foule, il parla, il discourut. Le calme se fit. Celui qui tenait le prisonnier l'emporta vers la clairière où on le déposa sur le sol. Graduellement, il revint à l'émotion *lucide*, à l'angoisse de ce qui allait se passer.

Il remarqua qu'il était l'objet d'une curiosité intense. Jamais pareil être n'avait paru dans la forêt de Kyamo. Ses cheveux blonds, son pâle visage, ses vêtements gris-pâle, sa casquette à double visière, tout en faisait pour des gorilles une bête extraordinaire, une bête mystérieuse, inconnue de toute éternité dans les pénombres sylvestres. Le nègre leur était familier, ils l'avaient combattu, maintenu hors de leur domaine, ils devaient le considérer comme un rival moins redoutable que le lion.

Mais celui-ci, d'où est-il, comment est-il arrivé, menace-t-il la sécurité de la race? Et une inquiétude apparaît sur les lourds visages, une incertitude. Faut-il, ne faut-il pas le sacrifier? Faut-il le tuer, le chasser avec dédain ou le garder en servitude?

Ces questions furent agitées avec, sans doute, des arguments bien indéfinis; mais enfin ils le furent (du moins c'était la pensée de Magne). A un moment, un homme des bois approcha, sembla vouloir se livrer à quelque suprême violence. Terrassé, les bras maintenus, Magne se sentit sans force. Il baissa les paupières, il attendit. Aucun coup ne tomba sur lui. Le nouveau venu fut écarté par ses compagnons. En rouvrant les yeux, le naturaliste comprit à l'attitude de tous que, provisoirement, son existence était sauve. On le transporta hors de la clairière, on l'étendit entre des racines, sous la garde de deux anthropoïdes, et ses membres furent enchevêtrés par des lianes, en manière de liens.

Il entendit, au loin, que le Conseil continuait sa séance. Son incertitude était profonde, sa tristesse amère, et pourtant il ne regretta pas encore de s'être livré à cette ténébreuse aventure, sa curiosité de savant persista, se compliqua, avec cette ténacité d'illusion qui a, de tout temps, caractérisé les grands chercheurs.

* * *

C'est au matin. L'aurore resplendissante et rapide a passé, l'Astre de vie gravit le firmament, le grand jour est venu. La forêt semble finir, mais ce n'est qu'une illusion : le large fleuve qui passe, qui s'étend, en largeur, presque aux confins de l'horizon, perce Kyamo, mais ne la limite pas : elle continue au loin sa grande vie végétale. On peut voir sommeiller de monstrueux crocodiles sur les rives, planer de grands vautours dans les altitudes bleues, des hippopotames flotter lourdement sur les eaux verdâtres. Une autre vie, plus sournoise, parasitaire, cachée, opulente, belle, sinistre ou joyeuse, se devine parmi la fécondité des végétaux.

Sur un des replis des rives, des anthropoïdes se tiennent en campement. Leur nombre est considérable : ils sont mille peut-être; et, parmi eux, humble, se tient un homme d'Europe, un pâle prisonnier.

Magne est nu, car on lui a déchiré ses vêtements. Il a faim, car on le nourrit à peine de quelques rogatons. Il est las, car on lui laisse peu de repos; on lui trouble perpétuellement ses sommeils. Le roi des êtres terrestres est humilié, écrasé par la splendeur des anthropoïdes, par leur force colossale, par leur haine — mais non par leur mépris.

Le premier jour de captivité, après que la vie lui eut été définitivement laissée, ses maîtres furent plus curieux que cruels, ils dédaignèrent sa faiblesse. Mais à certains de ses mouvements, de ses gestes, de ses attitudes, il leur inspira de l'inquiétude. Leur instinct devina en quelque sorte qu'il était, lui, l'inconnu, d'une race parvenue où jamais ils ne parviendraient. Ils le surveillèrent plus étroitement, ils se défièrent, et chaque jour, il devint plus incertain *s'ils ne se décideraient finalement pas à l'immoler*. En même temps, ils se cachaient de lui; pour tous leurs actes les plus importants, ils lui ôtaient cette possibilité de les observer à laquelle il avait fait un si terrible sacrifice.

Magne songeait à ces choses, misérablement. Après une petite marche matinale, ses maîtres et lui venaient d'arriver au bord du fleuve; ils y avaient rejoint une nouvelle bande d'anthropoïdes au moins aussi nombreuse que la leur, qui semblait les y attendre.

A travers le brouhaha de la rencontre, les gestes indicateurs, les mimiques, Magne comprit ce qui amenait ces êtres en ce coin de la forêt.

Là-bas, à quatre cents mètres environ du bord, on apercevait une île très longue, quoique médiocrement large; des êtres y gesticulaient, interpellaient les anthropoïdes du rivage. Magne reconnut en eux des frères de ceux-ci. Ils semblaient souffrants, maigris, en détresse — surtout les femelles avec leurs petits.

Et le drame du Grand Conseil s'expliquait, l'appel des gorilles à travers la forêt, les réunions, les expéditions, en même temps que se décelait une organisation très humaine, une solidarité entre les divers groupes d'hommes des bois qui, de moins en moins, permettait de les confondre avec les gorilles vulgaires.

Mais par quelle aventure était échouée là-bas, sur cette île en plein fleuve, toute une tribu, toute une tribu d'êtres qui évidemment ne connaissaient ni la nage, ni le plus rudimentaire procédé de navigation?

Ce problème passionna Magne, lui fit oublier ses souffrances. Il analysa le paysage, il suivit avec attention la discussion des gorilles du rivage (car en ce moment d'excitation on oubliait de le surveiller). Deux caractéristiques capitales dirigèrent ses recherches : un grand roc, comme rompu fraîchement à la cime, émergé au bord du fleuve, un autre roc debout sur l'île : « Y avait-il un pont? » se demanda-t-il.

Un pont? Construit par eux?

Non... Une bizarrerie de la nature plutôt; un pont naturel, — et, chez les anthropoïdes, une habitude séculaire de le franchir pour aller à l'île (habitat d'une petite tribu ou campement provisoire), puis un cataclysme... l'écroulement du pont...

Il se retint de se frapper le front pour ne pas attirer l'attention; il murmura : « Oui... oui... cent fois oui... j'y suis... C'est là la solution du problème... »

La mimique expressive des gorilles paraissait encore confirmer ses conjectures. Alors, il lui vint au cœur une vaste, une douce espérance.

* * *

Qu'est-ce, en effet, que désiraient les hommes des bois, vers quel but allaient-ils condenser leurs efforts? Evidemment, sauver les autres là-bas, essayer de trouver un mode de communication quelconque : « Et, se dit-il, sûrement ils ne réussiront pas... Ignorant l'art de nager, incapables de comprendre l'esquif, radeau ou tronc d'arbre, — car sinon, ceux de là-bas se fussent évadés — jamais ils n'atteindront l'île... et moi, je pourrais... je pourrais mériter leur reconnaissance... gagner mon droit de séjour libre... »

Son cœur tressaillit. Il regarda de nouveau les anthropoïdes. Son intelligence surexcitée interpréta le plus fréquent de leurs gestes actuels : une confuse mimique de mensuration de distance

entre les deux rocs : « Un pont !... Ils rêvent un pont !... Pauvres diables ! »

Il s'assit, il attendit. Deux heures s'écoulèrent — et les gorilles s'étaient mis à l'œuvre. Ils avaient déterré l'arbre le plus élevé des environs — un arbre de plus de soixante mètres de hauteur. Lentement, maladroitement, ils l'avaient hissé au sommet du roc : « Ah ! les enfants ! se dit Magne. Ils vont essayer de le faire toucher, par l'autre bout, à l'île... »

Tout à la fois il s'apitoyait sur leur ingénuité et la trouvait merveilleusement intelligente pour des anthropoïdes : « De vrais hommes, après tout... car l'idée du pont *existe* en eux... Et qu'importe qu'ils ne sachent pas calculer la largeur de l'abîme ? »

L'arbre fut redressé, mais sans appareil, sans essai de leviers ou de lianes-cordes, par simple traction sur ses énormes racines et par la vigueur indomptable des travailleurs. Puis, lentement, après l'avoir orienté, on le laissa tomber. Il tomba, il croula dans le fleuve. Il y eut une clameur rugissante, furieuse, puis un découragement morne, une douloureuse taciturnité.

Alors, Magne s'avança.

Il s'avança vers le groupe de ceux qui venaient d'échouer dans

leur tâche et vers leur chef, celui que, depuis son séjour parmi les gorilles, il avait reconnu comme le plus intelligent.

D'un geste expressif il montra l'arbre à trois reprises, puis il se montra lui-même et il recommença ; il établit une coordination de gestes entre lui et l'île, *il fit vaguement comprendre qu'il voulait faire quelque chose* pour ceux de là-bas. Curieux, avec aussi quelque défiance, on le regardait. Il insista, puis il marcha vers un arbre tombé, il chercha une pierre pointue sur le rivage, il se mit en devoir de détacher des branches.

Il y eut, entre tous les gorilles, une série de conversations gesticulées, et l'impression qu'avait voulu faire naître Magne se propagea : une *vague* espérance.

Quand il eut détaché une première branche, il réussit à se faire partiellement aider : il frappait, entamait, et les hercules gorilles arrachaient, en la tordant, la branche. Il travailla ainsi jusque vers les deux tiers du jour, puis se trouva posséder une cinquantaine de branches qui, jointes à quelques vieux troncs de saules, pouvaient constituer un radeau. Il était allègre. plein d'espoir. Ses apprentis étaient devenus rapidement plus adroits qu'au début. En outre, on lui avait distribué de la nourriture.

Il commença à chercher des lianes. Tout de suite il eut des centaines d'assistants. Puis il lia ensemble les pièces du radeau, se faisant apporter les branches et les troncs de saules. Cela dura jusqu'à trois heures avant le crépuscule du soir.

Et le radeau fut construit.

Alors, faisant aux anthropoïdes un grand geste d'allégresse, il recommença obstinément à montrer l'île.

* * *

Ici se présente la difficulté capitale de son projet : décider un des anthropoïdes à l'accompagner sur le radeau. Car de partir seul, de se présenter aux échoués sans intermédiaire, c'était trop évidemment exciter leur défiance. Pourquoi se résoudraient-ils à risquer ce qu'aucun de leurs frères de la rive n'aurait osé risquer pour venir à leur secours ?

Magne essaya d'exprimer cela. Il ne fut pas compris. Faisant alors mettre le radeau au fleuve, non sans peine, non sans risquer des malentendus et de mauvais traitements, il le manœuvra d'une godille grossière, il s'éloigna de la rive, puis il y revint. Un linéament de prescience parut alors se faire dans l'esprit de quelques-uns, et Magne, dix fois, vingt fois, montra l'île et le radeau alternativement, imita le mouvement de godille, l'avance de l'esquif sur l'onde.

Une fois de plus il se fit une compréhension *vague*. L'anthropoïde le plus intelligent parut songer à courir le risque. Mais sa profonde terreur de l'eau le retenait évidemment. Remontant en radeau, Magne évolua, quitta la rive, y revint, montra de vingt manières la sécurité de cette navigation primitive. Alors, lentement, avec une hésitation, une angoisse évidentes, avec les mouvements frileux d'un enfant qui trempe son pied dans l'eau, le chef gorille descendit sur le radeau.

« Ah ! enfin !... » pensa Magne.

Il lui monta par la tête un sentiment d'orgueil, une satisfaction de savant qui a triomphé de la rebelle matière. Tandis qu'il lançait de nouveau son embarcation, il souriait, il songeait qu'il avait su faire tourner au profit de ses projets ce hasard auquel il rêvait dans l'intérieur de l'arbre creux.

Lentement le radeau approcha de l'île, avec une dérivation point trop considérable. Le compagnon de Magne, d'abord nerveux, agité, tremblant, se rassurait par degrés. Son œil intelligent observait les mouvements de l'homme, établissait une relation entre ces mouvements et l'avance de l'esquif. Une sympathie naissait aussi, née de ce qu'il y avait d'extraordinaire pour le

gorille dans une telle aventure. Magne sentit qu'il acquérait un camarade, un protecteur, peut-être un élève.

Enfin le radeau aborda, et tandis qu'on l'amarrait dans une crique, une foule d'êtres hâves, fiévreux, impatients, se pressa tout autour.

« Ne nous inquiétons plus... pensa Magne. C'est *lui* maintenant qui expliquera toute l'aventure. »

En effet, le compagnon se mit à haranguer, du geste, ses congénères. Un solennel silence s'établit. Les faces maigries, les yeux dilatés se fixaient sur lui avec une acuité intense. Et la scène ne manquait pas de grandeur. Il sembla que ces infortunés fussent un peu affinés par la souffrance, qu'ils comprissent plus vite tout ce qui avait rapport à leur sauvetage. Ce qu'ils comportaient d'humain se marquait mieux en eux : c'est qu'ils avaient connu l'horreur des détresses, l'épouvante de l'abandon. Leurs âmes avaient passé par ces secousses suprêmes où l'animal puise des ruses nouvelles ou des notions plus fines.

En moins d'un quart d'heure, une douzaine d'entre eux étaient décidés à être du premier retour à la rive. Magne les disposa soigneusement au centre de l'embarcation, démarra avec des précautions infinies. Un recueillement attentif accompagna ce départ. Les passagers, à part un grelottement d'effroi, se soumettaient aux recommandations du chef gorille. Et l'on fila vers la rive, sans hâte.

Un quart d'heure s'écoula. L'eau était paisible, presque étale, le tangage du radeau très faible. La rive fut facilement atteinte.

Alors s'éleva une rumeur immense, un brouhaha sauvage, joyeux, frénétique. Magne fut entouré, caressé par des mains colossales, en proie à des étreintes amicales. Toute haine, toute défiance avaient disparu contre la bête pâle et mystérieuse qui sauvait de la mort les hommes des bois naufragés.

Le début de la Nuit. Une lune vague et vaste à peine vient de paraître à la base de l'horizon. Elle est semblable d'abord à un globe de laine rouge, puis à un métal dépoli, puis à un disque aigu qui se dore et s'argente. Magne rêve au bord du fleuve. Ses vœux sont remplis. Il est devenu l'hôte sacré des anthropoïdes, l'être qu'on respecte, admire, et à qui peut-être, confusément, on rend un culte! Il peut les étudier sans souci, sans hâte, et quel livre adorable s'édifie dans sa tête, à mesure que ses observations augmentent! Par lui, le poème merveilleux de l'homme tertiaire sera révélé, non pas le poème d'imagination — si beau puisse-t-on le concevoir — mais la haute, la religieuse, la divine vérité. Par lui on pourra deviner ce que furent ces âges de l'enfance cérébrale où un être fut élu parmi les êtres pour prendre place au-dessus de toutes les bêtes.

Et ce rêve est plein de bonheur, plein de tendresse : il aime ces frères de notre précurseur préhistorique, il aime leur forte sauvagerie, leur fière lutte contre la Mort de l'Espèce, il voudrait fermement trouver quelque moyen de leur conserver les profondeurs de Kyamo contre l'envahissement des explorations, contre la rage conquistadore des Européens.

Il se perd dans ce songe; la lune monte en se rapetissant, à mesure que sa lumière augmente. Des bêtes se lamentent au fond des forêts, les rumeurs du fleuve sont semblables à une vaste et intermittente respiration.

Et Magne se sent envahir par une sérénité aussi calme, aussi délicate, aussi charmante que le tremblement des rayons parmi les feuilles des saules.

En décembre 188., la sentinelle qui gardait le poste français de Nouvelle-Metz, un des postes les plus avancés dans l'Afrique centrale, vit venir vers elle un être humain fantastique, vêtu d'une espèce de tissu de fibres couleurs de tabac, la chevelure et la barbe démesurées. Cet être portait sur son dos un gros rouleau attaché comme une giberne, rouleau qui rappelait les papyrus des temps antiques.

Au cri de la sentinelle, qui le prit pour un spécimen de race inconnue — (il était blond, le teint hâlé mais nullement noir ni olivâtre), l'arrivant répondit :

« Citoyen français!... Je demande l'hospitalité... »

La sentinelle héla. Des hommes du poste accoururent avec un officier. Le nouveau venu réitéra sa phrase et l'hospitalité lui fut cordialement accordée.

Aux questions des hommes du poste, il répondit d'abord :

« Je suis Magne. . un naturaliste explorateur... donnez-moi quelque chose à boire... je me meurs d'épuisement! »

Réconforté par une petite collation de pain, de figues, de poisson et d'eau, il raconta une merveilleuse histoire à ses auditeurs. Il dit ses pérégrinations à travers des contrées inconnues, de vastes terres, de marécages et de fièvre, de sinistres et stériles déserts. Il dit ses fuites devant des tribus féroces, la mort cent fois évitée de la main de l'homme, de la griffe des fauves, les heures de famine et de maladie où tant de fois il faillit succomber. Il dit tout cela aux braves gens que sa parole charma comme un beau conte, comme une fabuleuse odyssée.

Mais (malgré qu'il en fût bien tenté après des années de solitude), il ne divulgua pas le principal. Il céla son aventure de la forêt de Kyamo, le peuple anthropoïde, les mœurs extraordinaires de ces derniers représentants d'une race tertiaire qui avait *failli* devenir une race humaine. Il céla ces choses à l'officier et aux soldats de Nouvelle-Metz. Il les céla ensuite au cours de tout son long voyage d'Afrique à Paris — et même parmi nous, il l'eût célé encore, si les explorations, de plus en plus nombreuses et précises (et parfois si cruellement sanglantes) n'avaient fini par le persuader que la découverte de Kyamo était désormais une chose fatale, une question de mois plutôt que d'années.

Il lui a paru alors préférable de dévoiler son secret — dans l'intérêt même des anthropoïdes, — et que l'éloquence de son plaidoyer, ses raisons si péremptoires pour la conservation d'une race infiniment curieuse, déciderait un grand mouvement de savants européens; et que, enfin, au minimum, son œuvre retarderait plutôt qu'elle n'avancerait la destruction de l'antique frère tertiaire de l'Homme.

C'est pourquoi il a fait paraître sa grandiose *Étude sur les Anthropopithèques de la Forêt de Kyamo.*

J.-H. ROSNY.

(Illustrations de Edwin Lord Weeks.)

DANS LE BROUILLARD

Par JEANNE MAIRET

A bord de *The Ocean Queen*, ce 18 août 188...

... La vie a bord a changé. Nous sommes a moins de deux journées de terre. On renaît, on se regarde, on cause. Les passagers qui, en descendant ou en montant, examinent la carte sur laquelle de petits drapeaux piqués indiquent le trajet accompli dans la journée, ont perdu leur air de résignation lugubre ; ils se frottent les mains, ils se disent « bientôt »...

J'avais connu, pendant tout le commencement du voyage, cet isolement de la table qui m'est si particulièrement odieux. La mer avait été abominable ; presque toutes les femmes, beaucoup d'hommes aussi, avaient été fort malades. Des autres tables, où se trouvaient quelques vaillants, j'entendais des bribes de conversations plus anglo-saxonnes les unes que les autres ; je reconnaissais ces voix un peu nasillardes qui, depuis deux mois, me poursuivaient dans mon voyage aux Etats-Unis. La table que je présidais en ma qualité de voyageur solide était réservée aux quelques Français qui, en rentrant chez eux, désiraient passer par l'Angleterre. Depuis deux jours elle se garnit un peu. La place à ma droite reste pourtant vacante. Elle doit être occupée par une veuve, une madame Deraysme, qui a particulièrement souffert, à ce que j'ai compris. A ma gauche, un compatriote au teint brouillé est venu s'asseoir depuis hier. Il est encore obligé de temps à autre de s'éclipser rapidement et parle d'une voix dolente. Il me déplaît. Ses moustaches sont trop noires et cirées — même par ce temps de mal de mer. Il est d'une politesse obséquieuse. Je me tiens sur la réserve ; je n'aime pas les hommes plus âgés que moi qui cherchent à me flatter. Il paraît que la solidité de mon estomac lui inspire une admiration presque craintive. Son visage huileux. ses yeux d'un bleu mort, sa tête chauve ornée de quelques cheveux soigneusement ramenés ne me sont pas inconnus. Où ai-je pu voir cet animal-là?...

Deux heures de l'après-midi.

... Comme je n'ai rien à faire, que j'ai lu les livres que j'avais emportés, que je ne connais personne dans cette ville flottante, du moins personne qui me soit le moins du monde sympathique et que je suis las de regarder les petites Américaines bien portantes et infatigables maintenant, qui se font accompagner par des jeunes gens en ulsters et en casquettes de loutre dans leurs promenades sur le pont, je reprends mon journal où j'avais pourtant griffonné quelques mots ce matin. Je crois que je le reprends pour dire que madame Deraysme a déjeuné à ma droite tantôt. L'homme a la moustache cirée la connaît évidemment, car il l'accapare d'une façon indécente, lui lançant des compliments énormes et du plus mauvais goût. Je me suis contenté de lui dire deux mots. Elle a répondu très gentiment en levant de beaux yeux bruns encore un peu cernés. Le son de la voix est très agréable ; quelque chose de particulier cependant dans l'intonation frappe l'oreille. Elle n'a pas, à proprement parler, d'accent. Mais je doute qu'elle soit une compatriote, malgré son nom. Est-elle jolie ? Je crois que non. Fine, plutôt et élégante. Un peu plus de trente ans, je pense... Voilà ce que c'est que la vie à bord. Comme on n'a rien à faire, on s'intéresse à des incidents infiniment petits que, dans la vie ordinaire, on négligerait totalement. Pour satisfaire ma curiosité naissante j'ai fait causer le docteur avec qui j'ai plus d'une fois fumé mon cigare. Voici ce qu'il sait d'elle :

Madame Deraysme n'est pas française ; j'avais deviné juste. Mais elle n'est pas, à proprement parler, Américaine, malgré sa naissance. Née et élevée à Paris, elle a épousé un Français qui, paraît-il, ne l'a pas rendue fort heureuse. Elle est maintenant veuve, n'a jamais eu d'enfant, et vient de faire un voyage aux États-Unis pour recueillir un héritage assez estimable — très estimé surtout du monsieur à la moustache qui se fait appeler M. de Mirbon. Il laisse entendre qu'il aurait droit au titre de comte, mais que sa famille ayant laissé tomber la couronne, il ne l'avait pas ramassée, n'étant pas assez riche pour y faire honneur ; il se contente de la particule. Je ne crois pas beaucoup plus a la particule qu'à la couronne. Cet individu, avec ses bagues, m'a tout l'air d'un garçon coiffeur en rupture de boutique. Je ne comprends pas que madame Deraysme, qui paraît une femme distinguée, puisse supporter sa présence. Elle n'a pas l'air de s'apercevoir qu'il lui fait la cour. Après tout, qu'est-ce que cela peut bien me faire ?... Je devrais savoir, tout ingénieur que je suis — ingénieur et ours — que ce que les femmes aiment avant tout, c'est la flatterie, de quelque qualité qu'elle puisse être. Madame Deraysme a, du reste, un regard suppliant qui semble demander aide et protection de tout homme a qui elle parle et qui doit encourager les présomptions masculines.

Il fait très beau et très doux maintenant ; la mer est toute

calme, presque sans vagues ; on a peine à se figurer qu'il y a trente-six heures seulement elle était furieuse, qu'elle battait notre pauvre bateau de ses vagues énormes, comme enragée de ne pouvoir le mettre en morceaux. Il est superbe, notre paquebot, tout flambant neuf, doré sur toutes les coutures ; il a déjà acquis une réputation de vitesse dont son capitaine est très fier ; aussi, filons-nous avec une rapidité qui met tout le monde de belle humeur. Il semble que ce soit affaire d'honneur pour les passagers comme pour les officiers de faire le trajet en tant de jours, tant d'heures et d'humilier ainsi toutes les Compagnies rivales.

La vie maintenant est toute sur le pont. Les malades les plus éprouvées se font installer sur leurs *ship-chairs*, emmitouflées dans leurs couvertures. Elles restent là, sans bouger, n'aimant pas à parler, écoutant à peine. Mais celles-là sont rares. La plupart des femmes ont repris leur animation avec leurs belles couleurs ; il se forme des groupes ; les promenades à deux font rage. On va d'un bout à l'autre du vaste bâtiment, jusque là-bas où les pauvres sont entassés. Les malheureux, ont-ils dû souffrir pendant la tempête ! Moi, je me promène aussi, désœuvré, assez triste et solitaire. Il y a parmi ces femmes, serrées dans leurs jaquettes et qui portent de drôles de petites casquettes masculines, plusieurs personnes qui paraissent aimables. Je crois que si je me mêlais à leur société, je n'y serais pas mal reçu. Je n'ose pas et je suis sûr qu'à leurs yeux je passe pour un monsieur très fier et très peu sociable.

Ma foi ! j'en ai assez de ma solitude. Je tâcherai, après le dîner, de devancer l'homme à la moustache. Je demanderai à madame Deraysme de faire un bout de promenade avec moi...

Ce 19 août.

Je suis seul a peu près sur le pont, par cette belle matinée douce, un peu voilée. Je m'installe pour écrire, et de temps à autre je lève les yeux, j'admire cette immensité d'un gris-bleu qui est la mer et qui se confond à l'horizon avec le beau ciel d'été ; la brume les rapproche, les marie.

Hier soir, nous avions un clair de lune admirable. A l'arrière du bateau, madame Deraysme et moi, accoudés au bastingage, nous ne nous lassions pas de regarder le sillon lumineux que nous laissions derrière nous ; cela faisait comme une voie d'argent se perdant dans un lointain mystérieux. Tout en admirant cette mer phosphorescente, ces petites vagues incessamment renouvelées, dont chacune portait au front comme une aigrette de diamants, j'apercevais, non sans une intime satisfaction, M. de Mirbon qui errait comme une âme en peine, n'osant interrompre notre tête-à-tête, furieux, je le devinai, de ne l'oser. Mais après son dîner, il lui faut son petit *poker*. Il est très joueur, l'homme au teint brouillé. Les vices se paient, monsieur le comte, même en cette vie, parfois !

Il semblait que nous ne fussions pas étrangers l'un à l'autre, la veuve et moi. Il y a des natures qui se comprennent tout de suite, comme des visages aperçus pour la première fois et qui nous sont pourtant familiers. En marchant côte à côte, sur le pont, nous causions à bâtons rompus. Elle me questionnait sur mon voyage, sur mes impressions ; elle me permettait, n'étant qu'une demi-Américaine, de faire mes réserves, de formuler quelques objections, tandis que, pendant mon séjour aux Etats-Unis, j'avais fini par comprendre que l'admiration est obligatoire ; qu'on l'exige impérieusement à la façon de ceux qui vous crient : « La bourse ou la vie ! ». J'avais voyagé en ingénieur, curieux des travaux hardis des compatriotes de madame Deraysme, des ponts suspendus, de celui de Brooklyn surtout, et mon appréciation de cette hardiesse lui faisait plaisir. Malgré sa vie passée en France, elle a gardé la fierté de son pays.

Cependant, ce qui est peu américain chez elle, c'est sa façon douce, ses yeux implorants, sa réserve aussi. Elle est bien femme — comme nous entendons ce mot, nous autres. Lorsque, fatigués de la promenade où l'on était par trop coudoyé par d'autres couples, flirtant et riant a qui mieux mieux, nous nous fûmes accoudés dans notre coin solitaire, elle se laissa questionner à son tour :

« Et vous, Madame, vous qui avez visité votre pays presque à la façon d'une étrangère, quelle a été, en définitive, votre impression — la dernière, la vraie ?

— C'est assez difficile à définir, dit-elle après un instant d'hésitation. J'aime beaucoup mon pays, je l'admire surtout, je viens d'y passer six mois et...

— Et vous lui tournez le dos.

— Je crois, fit-elle avec un demi-sourire, que c'est lui qui m'a tourné le dos.

— Et on prétend que c'est le pays de la chevalerie !

— En effet, je crois qu'il serait difficile de trouver une nation plus courtoise envers les femmes, plus respectueuse, plus amoureuse d'elles.

— Alors ?

— Alors, monsieur Larive, voilà... c'est que je suis un peu une exception. Je me suis sentie dépaysée, et c'est chez nous un crime de lèse-patriotisme de se sentir dépaysé. On a pour les criminels de l'indulgence un peu méprisante, on plaide les circonstances atténuantes ; mais le crime, s'il est pardonné, n'en reste pas moins un crime. J'avais déjà, étant jeune fille, fait un séjour d'un an à New-York, et, pieusement, j'avais cherché, comme un musicien dans un concert, à accorder mon instrument, à trouver le *la*, je croyais y avoir à peu près réussi. Cette fois-ci, mon violon n'était plus au diapason — oh ! mais plus du tout. Je jouais de mon mieux et il en résultait des tons faux à faire grincer les dents. Le concert n'était plus le même, ou mon violon avait terriblement baissé de ton — je ne sais pas bien lequel. Ce qui avait été bien vu, il y a quatorze ans, était honni maintenant. Les engouements étaient aussi violents que par le passé, mais ils avaient changé d'objet. Les admirations littéraires de ce temps-là et que, naïvement, je conservais encore, me firent toiser par des jeunes filles de dix-huit ans avec un mépris que rien ne saurait rendre. Mes toilettes étaient critiquées, mes paroles épluchées, mes moindres démarches étaient presque sujet de scandale. J'avais beau m'observer sévèrement, je faisais de perpétuelles bévues. Ayant eu le malheur de faire allusion à une naissance prochaine, je fus mise presque en quarantaine. On voulut bien ne pas me tenir rigueur à la fin, parce que, ayant vécu à Paris, portant un nom français, j'étais devenue incapable de distinguer le bien du mal, les convenances des inconvenances. Je vous assure que les juges en jupons, de dix-huit à vingt ans, sont des juges impitoyables devant qui je tremble ; je sais si bien d'avance qu'ils me condamneront !

— Mais je suppose que les petites filles ne jugent pas en dernier ressort. Il y a pourtant en Amérique des hommes et des femmes, une société enfin qui n'est pas un perpétuel bal blanc !

— Mais c'est le bal blanc qui règne, en somme.

— Joli avenir que celui d'une nation qui se laisse gouverner par de petites impertinentes au nez retroussé et à la voix haute ! Un théâtre, une littérature obligés de se soumettre à la critique de fillettes à qui on coupe encore le pain en tartines — cela promet !

— Ne prenez pas ma boutade pour vérité d'évangile, dit en riant madame Deraysme. Il y a un peu de vrai dans tout cela, mais seulement un peu.

— Il résulte de cette expérience, Madame, que votre place est de notre côté de l'Océan et non de l'autre. »

La veuve resta quelques instants silencieuse, comme attristée. Elle regardait la voie d'argent qui scintillait si gaiement. Puis elle dit d'un ton changé, non plus doucement railleur, mais très sérieux :

« Ma place est je ne sais où. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que chacun de nous doit appartenir franchement à un pays, quel qu'il soit ; que c'est un malheur d'être comme moi, cosmopolite ; d'être à peu près française sans l'être tout à fait ; de me trouver une étrangère chez moi, parmi ceux qui parlent ma langue ; d'être aussi une étrangère dans le pays où j'ai grandi. Je crois — et ceci je le dis dans la sincérité de mon âme — que lorsque le patriotisme, robuste et sain, ne fait pas partie intégrante d'une nature, quelque chose manquera toujours à cette nature. Si j'avais eu des enfants, j'en aurais fait des Français, rien que des Français. Si je m'étais mariée il y a quatorze ans, en Amérique, je serais restée là-bas fidèlement et mes enfants auraient parlé l'anglais un peu nasal de leurs camarades... »

Puis elle se tut, restant un peu songeuse. Je devinai qu'elle pensait au passé, à son mariage qui, on le sentait rien qu'au son attristé de sa voix, n'avait pas été bien heureux ; on devinait aussi que l'avenir ne lui souriait guère. Elle était comme désignée pour être la proie de quelque chercheur d'aventures, d'un Mirbon quelconque, tant on sentait en elle un besoin de sympathie, d'affection. J'aurais aimé provoquer ses confidences, mais je n'osais pas. Enfin, je me hasardai à dire :

« Vous devez vous tromper, Madame, lorsque vous dites

qu'en France vous êtes, malgré votre éducation, restée une étrangère. Ce n'est guère possible.

— Ah ! que si. J'ai pu adopter la langue, les idées sur bien des matières de mon pays nouveau, je n'en ai jamais adopté les préjugés. Et, voyez-vous, il n'y a que les préjugés qui comptent réellement. »

Elle avait de nouveau son petit air à demi moqueur derrière lequel elle s'abrite, derrière lequel elle cache volontiers ses pensées intimes. Bientôt elle me quitta, prétextant la fatigue, car elle est encore affaiblie par ses souffrances passées.

Je tâcherai, aujourd'hui, de reprendre notre conversation. Elle est très charmante, cette jeune femme — puis cela m'amuse tellement de faire enrager le Mirbon !

Quatre heures de l'après-midi.

Ce n'est pas moi qui fais enrager le Mirbon, c'est lui qui me fait enrager. Dès l'apparition de madame Deraysme, il s'est installé auprès d'elle et il ne la quitte plus. De mon coin, j'entends des bribes de sa conversation, des plaisanteries plates et qui ont couru le monde, des compliments nauséabonds qu'elle écoute avec placidité. Les femmes sont toutes les mêmes. J'avais cru celle-ci plus intelligente, plus fière que les autres. Je m'étais trompé, évidemment. J'aurais dû faire comme cet imbécile, lui dire qu'elle est belle — ce qui n'est pas vrai ; — qu'elle est éblouissante d'esprit — ce qui est faux. Ce qui est vrai, c'est qu'elle cause agréablement lorsqu'elle ne se trouve pas à côté d'un triple idiot comme l'homme à la moustache cirée ; mais elle ne cherche nullement à faire de l'esprit, ce dont je lui sais gré... Oui, j'aurais dû lui mentir effrontément au lieu de la traiter comme une créature raisonnable. J'ai toujours considéré la flatterie envers une femme réellement distinguée, comme une insulte grossière. Evidemment, c'est moi qui ai tort.

Elle n'a pas l'air de s'amuser outre mesure, cependant. La voilà qui ouvre son livre. S'il ne comprend pas ce congé qu'on lui donne, c'est que, décidément, il ne veut pas comprendre.

Ce matin, nous avons échangé deux mots. Il m'a paru qu'elle se montrait plus réservée qu'hier. Je me le suis tenu pour dit. Cependant, à plusieurs reprises, elle m'a regardé. Elle s'attendait peut-être à ce que le pliant où, avec une certaine ostentation, elle avait déposé son volume de Tauchnitz, pourrait me contenter. Je n'aime pas les trios.

Il fait triste. La brume de ce matin est devenue un brouillard intense ; l'air est doux, la mer toute calme et blanchâtre, on semble voyager à travers une espèce de matière ouatée. Le sifflet strident, une sirène qui déchire l'oreille, retentit à des intervalles réguliers. Cela a quelque chose de singulièrement lugubre, comme une plainte surnaturelle au milieu d'un monde irréel. Nous devons approcher des côtes de l'Irlande ; on redouble de précautions.

Et de ce brouillard sinistre surgissent devant moi les images désolées que je connais si bien. Le spectre du passé me hante ; la vieille blessure que je croyais bien fermée se rouvre et saigne. Je suis triste, triste !

Pourquoi, en ce moment, ce passé se dresse-t-il ainsi devant moi, pourquoi ?...

Ce 20 août.

Ma phrase a été coupée en deux brusquement, brutalement, et par quel effroyable choc !...

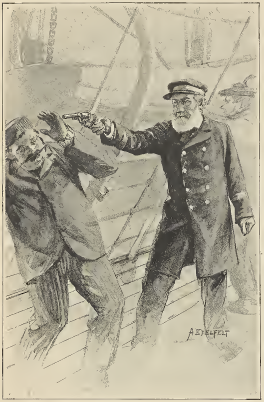
Il faut que je tâche de me rappeler, de revoir, de comprendre ce qui s'est alors passé en moi, en cet instant suprême où j'ai vu la mort de si près.

Mes pensées étaient perdues au loin ; je ne songeais plus ni à l'endroit où je me trouvais, ni même à madame Deraysme et à son agaçant amoureux qui, tout en lui permettant de lire, restait auprès d'elle, imperturbablement. Il fumait une cigarette et dégustait un *sherry-cobbler*.

Puis, en un instant, le verre lui est tombé des mains, madame Deraysme s'est levée d'un bond ; tout autour de nous des gens effarés se serraient les uns contre les autres. Notre vaisseau s'était heurté avec un choc affreux à quelque chose — on se demandait à quoi. Le brouillard nous enveloppait, nous semblions perdus dans des nuées blanches qui, mystérieusement, nous étouffaient. Puis, bien vite on comprit. La mort, toute proche, nous regardait

tous. Dans le brouillard traître on avait touché sur un roc; le bâtiment, comme une chose humaine blessée, cherchait à fuir, à se soulever, et ne le pouvait pas.

Les familles, d'instinct, cherchaient à se réunir pour mourir ensemble. Une jeune fille qui m'avait parfois irrité avec ses airs triomphants, sa casquette de garçon, sa cour qu'elle menait à la



baguette, passa devant moi, rapide comme un éclair; presque de suite je la vis reparaître avec sa mère malade; puis la jeune fille, la soutenant de ses deux bras, l'embrassa; toutes deux, immobiles, attendaient. Je vis sur le visage de plusieurs une angoisse indicible; ils cherchaient les êtres aimés et, dans la foule, ne les trouvaient pas.

Il n'y eut presque pas de cris. M. de Mirbon faisait exception. Hurlant, il se précipitait à droite, à gauche, suppliant qu'on le sauvât. Je ne sais comment je me trouvai à côté de madame Deraysme; elle me donna la main, sans un mot, et leva sur moi ses beaux yeux. Elle était très pâle, mais calme.

Alors, nous vîmes un spectacle extraordinaire, d'une beauté sauvage. Subitement le brouillard se leva comme un voile, ou plutôt comme se lève un rideau sur une apothéose de féerie. Inondés d'un soleil radieux, des rochers hérissés, noirs par endroits, recouverts ailleurs de lichens verts, superbes dans leur désordre tourmenté, nous apparurent. Nous étions échoués sur la côte d'Irlande. Si, par hasard, il y eût eu quelques vagues, rien au monde ne nous eût sauvés : nous nous serions brisés; pas un seul d'entre nous peut-être n'eût échappé. Et cependant le spectacle était d'une beauté telle que, malgré tout, on le regardait comme fasciné. Puis, de nouveau, le brouillard se reforma, nous prit et nous garda.

On commençait pourtant à reprendre ses esprits. Les officiers, tout en donnant des ordres rapides, rassuraient les passagers. Grâce aux cloisons étanches on avait pu empêcher l'invasion de l'eau. Avec un ordre admirable, la manœuvre des canots fut exécutée par les matelots. Tout fut prêt en quelques minutes pour l'embarquement, en cas d'urgence; et cela sans hâte apparente, en silence. Le calme des officiers rassurait, leur courage raffermissait le courage des autres.

Dès que le premier canot fut prêt à être lancé, l'homme à la moustache se précipita, il voulait à tout prix arriver au canot, s'y cramponner. Le capitaine se trouvait à portée; il s'avança et, le plus tranquillement du monde, il sortit un revolver de sa poche et ajusta le Mirbon.

« Monsieur, si vous faites un pas de plus, je vous brûle la cervelle. »

Le lâche, le seul lâche de toute cette foule où se trouvaient tant de femmes, alla s'écrouler sur un banc, livide de peur.

Alors, subitement, je revis une scène à laquelle j'avais assisté dix ans auparavant. On m'avait, je ne sais plus comment, entraîné dans un tripot d'assez louche apparence. Le feu prit à des rideaux; ce fut une panique, et je vois encore le croupier bousculant les joueurs, criant, se précipitant vers la porte. Ce croupier n'était autre que M. le comte de Mirbon. Seulement, il avait alors plus de cheveux et moins de particule.

Tout se passa plus rapidement que je n'ai pu le raconter. Le brouillard, moins épais qu'auparavant, nous laissait apercevoir la vague silhouette des rochers menaçants. Lentement, presque imperceptiblement, l'énorme bâtiment, obéissant à une savante manœuvre, se souleva, secoué comme d'un tremblement; il bougea, il recula, il se dégagea. Puis les rochers nous semblèrent s'éloigner, fondre, disparaître dans la brume blanchâtre.

« Nous sommes sauvés. »

En disant ces mots à madame Deraysme, je m'aperçus que je lui tenais encore la main. Si nous avions péri, nous aurions sombré ainsi ensemble.

« Merci, fit-elle, vous m'avez donné du courage.

— Vous n'aviez pas besoin qu'on vous en donnât. Vous avez été très crâne.

— Ne croyez pas cela. J'ai eu très peur. J'aime la vie quand même. Et puis... mais pourquoi vous montrer mes faiblesses? — et puis cela me faisait de la peine de penser que je ne serais guère pleurée. Je n'ai plus de parents... personne. Des amis, oui. Ils auraient dit : « Pauvre petite femme! » et puis ils auraient été dîner en ville tout de même... Souvent, au milieu de la nuit, quand je pensais à notre bateau environné de cette immensité d'eau, perdu en plein Océan, cela me semblait comme une image très agrandie, très noble, de ma pauvre petite vie perdue dans la foule. Alors, je pleurais.

— Vous aviez à bord quelqu'un qui ne demandait qu'à vous consoler, à ce que je crois. »

Madame Deraysme jeta un regard vers le misérable qui, sur son banc, commençait à relever la tête, voyant, qu'après tout, l'on n'avait pas sombré, et comprenant que, sans doute, en usant de mille précautions, on arriverait à bon port. Ce regard de femme était chargé d'un mépris tel, d'un si profond dégoût, que toute parole devenait superflue. Une femme, bonne comme celle-ci, pardonne bien des faiblesses, bien des défaillances; mais la lâcheté, elle ne la pardonnera jamais.

Le piteux sire cependant chercha à se rapprocher. Je lui dis :

« Je vois, monsieur le croupier, que vous craignez l'eau autant que le feu. Gare à vous; vous ne mourrez que de mort violente. »

Je ne sais comment il fit, mais il disparut si rapidement qu'il sembla fondre, se dissiper en vapeur, se mêler au brouillard.

Avant de descendre à terre, je demanderai à madame Deraysme la permission de l'aller voir à Paris. Elle ne me la refusera pas, j'en suis certain.

Et alors... qui sait?

JEANNE MAIRET.

(Illustrations de A. Edelfelt).

LA FÊTE DE PAPA

Permission De Vingt-Quatre Heures

Par Jules Moinaux

Quand je vous aurai appris que le cuirassier Lafrite avait la permission de vingt-quatre heures et dix francs dans sa poche, vous vous direz : « Voila un cuirassier qui a prémédité une de ces noces !... Car enfin, pour demander une permission de vingt-quatre heures... »

Ce n'est pas une raison ; la preuve c'est que Lafrite n'avait rien prémédité ; il avait reçu dix francs de sa famille, voilà tout. Quant à sa permission, il pensait : « Un cuirassier qui a dix francs, vingt-quatre heures et son prestige, peut s'en fier au hasard du soin de la lui bourrer d'agréments variés. »

Et c'est sur cette foi qu'il sortit de la caserne avec la démarche et le visage triomphant d'un troupier assuré d'une de ces bordées qui comptent dans la vie militaire.

Sur le seuil de la porte, il s'arrêta, indécis, regarda à droite, puis à gauche, fit un pas de ce côté, changea d'idée, parut pencher pour la droite, et enfin se décida pour la gauche, sans plus de raisons qu'il n'en eût eu pour le côté opposé. La vérité est qu'il ne savait où aller.

En pareil cas, on va généralement devant soi ; il alla donc devant lui, ce qui, forcément, le menait quelque part ; cela le mena d'abord sur la place Vendôme. Il s'arrêta devant la colonne, fut fier d'être Français en la regardant ; mais l'ascension de ce monument ne pouvait entrer dans le programme des réjouissances d'un cuirassier en position de s'offrir un de ces tours de cadran dont les défenseurs de nos foyers ont si rarement la perspective. Il passa donc devant le trophée de nos gloires, jeta un regard compatissant sur le factionnaire du commandant de place, gagna la rue de Rivoli, se demanda s'il devait la descendre ou la monter, et comme ça lui était égal, il prit sur sa gauche, arriva à la statue de l'amiral Coligny, et demanda à un vieux monsieur qui examinait la victime de la Saint-Barthélemy :

« S'il vous plaît, Monsieur, qu'est-ce que c'est que ce particulier-là ?

— C'est Coligny, mon brave, répondit le vieux monsieur.

— Coligny ! Ce cocher de fiacre dont j'ai beaucoup entendu parler, qu'avait assassiné son bourgeois ? »

Il confondait avec Collignon.

Sur ce, il entra chez un marchand de vin et se fit servir un petit verre, en se demandant, à propos du vieux monsieur qui se tordait : « Qu'est-ce qu'il a à rire, cette vieille chabraque ? »

*
* *

Son petit verre avalé, notre cuirassier, sans intention et même sans s'en apercevoir, revint sur ses pas, ce qui le conduisit aux Champs-Élysées ; là, il aperçut une bonne d'enfants assise seule sur un banc et un bébé sur ses genoux. Il s'approcha du banc, adressa à la bonne un de ces sourires niais particuliers aux imbéciles qui ne savent que dire, s'assit, chercha une entrée en conversation, la trouva, et le dialogue suivant s'engagea :

« Mademoiselle... voilà un temps qui... que je n'en mettrais pas la main au feu... Vous me direz que si il se débarbouille, il fera peut être beau après, mais que s'il ne se débarbouille pas, il pleuvera peut-être.

— Pour sûr, affirma la bonne.

— Après ça, continua Lafrite, on a vu des fois qu'il se débar-

bouille ou qu'il ne se débarbouille pas, que ça n'y fait tout de même rien.

— Pour sûr.

— Pour ce qui est de moi, ça m'embêterait ferme, tout de même, qu'il pleuvasse, vu qu'étant en permission de vingt-quatre heures...

— Ah ! oui, alors.

— Et, de la pluie, il n'en faudrait pas.

— Ah ! non, alors.

— D'autant qu'en ce moment, ayant votre charmante conversation, s'il venait de la pluie, ça me priverait de votre aimable présence.

— Ah ! oui, alors. »

Sur ce ton-là, ça pouvait aller longtemps sans que les affaires de notre cuirassier en fussent plus avancées, il prit donc une autre voie, et le bébé le regardant avec de grands yeux étonnés :

« Ah ! ah ! dit-il, c'est le petit bourgeois ? Il est rudement gentil, tout de même.

— Pour sûr.

— C'est-i'vous, des fois, que vous êtes sa nourrice ?

— Ah ! non, alors, il a deux ans.

— C'est que m'étant laissé dire que c'était une profession qui rapporte pas mal... et... (ici, Lafrite esquissa un sourire extrêmement malicieux) quand on a... comme vous... des avantages... heu... de la nature... qui... je m'étais fait la supposition que vous en étiez une. »

La bonne baissa les yeux sans répondre, et notre cuirassier continua :

« Alors, qu'est-ce qu'on le nourrit, le petit bourgeois ?

— Tiens ! il mange de la bouillie... comme vous quand vous étiez petit.

— Je m'en rappelle plus... Ah ! du bouilli, par exemple... oui... Ah ! là là... tous les jours... Vous me direz que c'est plus nourrissant pour l'armée... Et quel état qu'on en fera, du petit bourgeois ?

— Ah ! ben, alors... on a le temps.

— Moi, dit Lafrite, j'en connais un bon, d'état, et avantageux... que j'ai toujours désiré de l'être ; c'est marchand de bouchons.

— Ah ! oui, alors... et puis ça fait une jolie boutique. »

Lafrite saisit l'à-propos :

« Ah ! certainement, dit-il, une jolie boutique... avec une épouse... très aimable... comme qui dirait vous... et un petit môme gentil comme celui-là. »

Et le bébé tendant la main pour saisir la crinière du casque du cuirassier, celui-ci prit le petit bonhomme sur ses genoux, retira son casque et l'en coiffa, en accompagnant cette farce d'un gros rire partagé par la gardienne du marmot.

A ce moment un tumulte se produisit, une foule courait vers une voiture lancée à grande vitesse.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda la bonne.

— C'est monsieur Yves Guyot qui va inaugurer un chemin de fer, lui répondit-on a la hâte.

— Oh ! dit-elle, moi qui ne l'ai jamais vu !... Gardez donc un peu le petit ; je reviens tout de suite.

— Allez ! allez ! dit Lafrite. J'aime beaucoup les enfants, soyez tranquille. »

Une bousculade se produisit dans la foule de curieux désireux de voir le ministre ; une femme fut renversée, piétinée, relevée évanouie et portée dans une pharmacie ; c'était la bonne qui avait confié l'enfant au cuirassier.

* * *

Deux heures s'étaient écoulées depuis son départ, et Lafrite, dont la physionomie trahissait une inquiétude toujours croissante, promenait autour de lui des regards éperdus, fous ; l'en-

fant s'était mis à crier, il l'avait bercé, aux rires ironiques des passants. A ce soin, avaient succédé des soins plus intimes ; puis le mioche avait recommencé ses cris. Le cuirassier, alors, trépignant dans une agitation plus facile à comprendre qu'à décrire, murmurait : « Mais qu'est-ce qu'il y a, qu'elle ne revient pas ? Mais qu'est-ce qu'il y a ? »

La marchande de sucre d'orge installée près de là et à qui il avait confié sa position critique, lui avait dit qu'on voyait, a chaque instant, des coquines de mères abandonner leurs enfants,

et Lafrite affolé, de répéter : « Mais qu'est-ce que je vas devenir avec un enfant sur les bras ? »

Et sur le refus de la marchande qui avait déjà six enfants. de se charger d'un septième, le malheureux cuirassier, doué d'un cœur sensible, de gémir : « Je ne peux pourtant pas le laisser la, ce pauvre môme... l'emporter, qu'est-ce que j'en ferai ? Me voilà bien... Ah ! là là... là là ! »

Le moutard continuant à crier, notre cuirassier lui acheta un sucre d'orge, puis l'enfant calmé, il l'emporta aux regards étonnés des promeneurs.

Une foule s'était formée autour d'un physicien en plein vent ; Lafrite s'en approcha et dit au bébé : « Ah !... tu vas voir le Monsieur, comme il fait des jolis tours ! Tiens, la bouboule ; tu vas voir, elle va s'en aller ; regarde... Ah ! elle n'y est plus !... Tu vas voir, elle va revenir... Coucou !... ah ! la voilà !... C'est joli, ça, hein ? »

« Messieurs et dames, dit l'escamoteur, ceci n'est rien ; je me charge, moi, a vos aimables regards, d'escamoter un enfant.

— Voilà ! cria Lafrite. »

Et il se dit : « Comme ça fait mon affaire ! »

Le physicien prit l'enfant, le couvrit d'un grand morceau d'étoffe : « Partez ! jeune homme ! » ordonna-t-il ; aussitôt il retire le morceau d'étoffe, l'enfant avait disparu. Lafrite poussa un soupir de soulagement, et il s'éloignait, lorsque l'escamoteur lui cria : « Eh ! militaire !... un moment ! Le tour n'est pas fini ». Puis replaçant son morceau d'étoffe : « Revenez, jeune homme ! » cria-t-il, et le jeune homme reparut aux applaudissements de l'aimable société.

Lafrite, désespéré, saisit la crinière de son casque, croyant s'arracher les cheveux, prit le mioche et le plaça sous son bras, comme les maçons y mettent leur pain, et il se demandait de nouveau ce qu'il allait en faire, lorsqu'un orage qui menaçait

depuis quelque temps éclata tout à coup et dispersa curieux et promeneurs ; Lafrite, toujours sensible, mit son casque sur la tête du bébé, ainsi couvert jusqu'aux épaules, et prit sa course, pataugeant dans la boue, éclaboussé par les voitures, ahuri par les cris du petit bonhomme englouti sous sa coiffure guerrière.

Une boutique de marchand de vin s'étant présentée sur son passage, l'infortuné cuirassier s'y précipita, délivra son petit compagnon du casque qui l'étouffait et l'apostropha : « Ah ! ça ! est-ce que tu ne vas pas te taire ? Vingt nom d'un chien !... Comment, je t'emporte, je te paye du sucre d'orge, je te fais voir l'escamoteur, et tu gueules comme un âne ! Est-ce que je te connais, moi, galopin !... Tu es un petit malheureux, un enfant perdu ; si j'ai soin de toi, c'est que je le veux bien... parce que j'ai bon cœur ; mais je ne te dois rien. »

Puis voyant entrer un individu armé d'un parapluie crevé :

« Tiens, Boucleux ! fit-il.

— Ah ! Lafrite ! » répondit le nouveau venu.

Boucleux était un ancien camarade de régiment, de la dernière classe libérée.

« C'est à toi, ce bonhomme-là ? demanda-t-il.

— A moi !... Tu ne voudrais pas. »

Et Lafrite conta l'affaire à Boucleux et lui exposa son embarras.

« Et dire, ajouta-t-il, que j'ai dix francs et permission de vingt-quatre heures !... et que voilà déja la moitié de ma permission passée comme tu vois... Jolie partie de plaisir !

— T'as dix francs ?

— Oui, j'ai dix francs.

— Sors-les un peu voir. »

Et quand il les eut vus :

« C'est tout ce que tu paies ? demanda-t-il.

— Fais servir ce que tu voudras, » répondit Lafrite en berçant le petit braillard.

Des clients entrant à ce moment et paraissant décidés à aller boire dans un établissement plus calme, le cabaretier servit les deux amis dans son arrière-boutique où il n'y avait personne.

Pendant que Boucleux emplissait les verres, le cuirassier faisait des efforts dignes de la plus tendre mère pour calmer le bambin, lui montrant le monsieur qui verse du bon lolo rouge, puis lui racontant des farces de troupier, le chatouillant, le berçant avec accompagnement de la chanson :

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Tantôt, peut-être; mais, pour l'instant, il n'y paraissait pas disposé.

« Il a soif, ce pauvre moutard, dit Boucleux ; si on lui faisait boire un peu de vin.

— Du vin ?... fit le bon cuirassier. Oui... un peu... mais avec du sucre. »

Il fit alors apporter du sucre, en mit fondre un morceau.

« Attends ! dit-il. Tu vas avoir du bon nanan ; vois-tu ça !... C'est pour mon petit garçon. Ah !... ça va être bon !... Tiens !... tiens, mon petit ! »

Et Lafrite, comme dans la chanson de Pierre Dupont,

Lui donne à téter dans un verre.

Et les deux hommes de rire de l'avidité avec laquelle leur petit compagnon suçait ce que les vieux chansonniers appellent un *rouge bord*.

« A ta santé ! » dit Boucleux en présentant son verre à Lafrite.

Mais Lafrite, pour trinquer, avait besoin de la main employée à faire boire l'enfant, et celui-ci, à chaque tentative de retrait de la main qui lui versait le doux breuvage, protestait bruyamment. Le brave Lafrite dut donc laisser son ami boire seul, jusqu'au moment où le nourrisson de Bacchus, sous l'influence du bon lolo rouge, eut fermé ses paupières alourdies et retiré ses lèvres du verre. Les deux amis, alors, purent trinquer, fumer et converser à l'aise.

Ils épuisèrent, deux heures durant, leur stock d'inepties et le contenu de quatre litres et de deux carafons, ce qui les mena jusqu'à la nuit.

A ce moment, les sons lointains d'un orchestre exécutant des valses et des polkas vinrent charmer leurs oreilles.

« C'est le bal du *Lapin borgne,* dit Boucleux. Si nous y allions.

— Ça va », dit Lafrite lancé par les libations généreuses.

Aussitôt il frappa sur la table, paya sept francs cinquante au garçon venu à son appel, prit sur son bras le moutard endormi, et ronds comme des boules, gais comme des pinsons, nos deux lurons sortirent, titubant et riant comme deux petites folles.

* * *

L'entrée au bal du *Lapin borgne* d'un cuirassier portant un enfant, excita une rumeur bientôt apaisée par les rires du bébé que le bruit avait réveillé et que les sons des instruments, le

mouvement des danseurs et aussi le verre de vin sucré, avaient mis en gaieté. Une grosse mère le prit sur ses genoux ; les deux

nouveaux venus, alors, purent exécuter diverses danses nationales inconnues de nos aïeux, et se désaltérer consciencieusement entre chacune d'elles.

Dans un élan de fraternité, ils troquèrent quelques objets d'accoutrement et s'en affublèrent : Boucleux coiffa le casque et ceignit le sabre de Lafrite, lequel prit la casquette et le parapluie de Boucleux, et nos deux farceurs exécutèrent, dans cette tenue, un nouveau quadrille qui mit le comble à la gaieté générale.

Mais le cuirassier n'ayant plus le sou pour renouveler les consommations et payer les cachets de danse, le maître du bal éprouva tout à coup une indignation tardive et professionnelle contre les deux ivrognes amenant au bal un pauvre enfant qui serait bien mieux dans son lit, et il les expulsa.

Ils sortirent en continuant dans la rue une chorégraphie accompagnée, par eux, de cette chanson de troupier :

Quand les godillots vont en avant,
Ça s'arrang' de manière
Qu'un pied reste toujours devant,
Devant c'lui qu'est derrière ;
A la jambe droite, on met du foin,
A la jambe gauche, on met d'la paille,
Et, des plus crétins, le moins qui vaille,
De connaitr' sa droit'n'a pas besoin.
Foin ! Paille !
Foin ! Paille !
Comme un ange, il marque le pas :
Foin ! Paille !
Foin ! Paille !
C'est comme ça qu'on fait de jolis soldats.

Et à chaque gambade, ils faisaient jaillir des gerbes de boue qui les éclaboussait des chevilles jusqu'aux cheveux. Et ils riaient, comme jadis les Dieux d'Homère, du rire desquels ont hérité, dit-on, les bossus.

La gaieté du cuirassier fut arrêtée net à la vue d'un officier de son escadron, dressé devant lui et qui l'examinait à la lumière électrique d'un candélabre.

« V' êtes propre, dit l'officier en le toisant ; v' êtes mis boueux ? C'reur d'égout ? V'dangeur ? »

Lafrite, subitement dégrisé, la main ouverte à la hauteur de l'œil, balbutiait :

« Mon lieutenant...

— V'z'avez une casquette ? Un parapluie ? Jolie tenue ! Prêté vot' casque et vot' sabre à un pochard ?...

— Mon lieutenant, je...

— V'allez rentrer au quartier ; v'z' aurez d'nouvelles du colonel, d'main matin ! »

Et l'officier s'éloigna.

« J'y suis de mes vingt jours de prison », gémit l'infortuné cuirassier en reprenant son sabre et son casque.

En recevant, en échange, sa casquette et son parapluie, Boucleux, avec le manque d'égards dus à un camarade qui n'a plus de quoi régaler, lui dit :

« Aussi, quand on est soldat français, c'est dégoûtant de se donner des *cuites* comme la tienne et de déshonorer son uni-

forme ; que tu me fais honte qu'on me voie dans ta société. Tiens, v'là ton gosse. Bonsoir ! »

Cet homme n'avait pas la reconnaissance des litres.

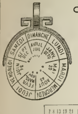
Lafrite, abasourdi de tant d'ingratitude, prit le bambin et arriva à la caserne en continuant à se demander ce qu'il allait faire du petit abandonné. Une exclamation de joie le tira de ses réflexions ; il regarda qui l'avait poussée : c'était la bonne des Champs-Élysées. Elle avait retenu le numéro matricule de son voisin de banc, et elle attendait, éperdue, à la porte du quartier, la rentrée du permissionnaire.

Tel fut l'emploi des dix francs et de la permission du cuirassier Lafrite.

Jules Moinaux.

(Illustrations de Steinlen.)

BRELOQUE-CALENDRIER PERPÉTUEL



dite **EXCELSIOR**

BREVETÉ S. G. D. G.

En France et à l'Etranger.

Se fait en OR et en ARGENT et se trouve chez tous les bijoutiers.

| 2 8 13 19 21 | 1 7 12 19 24 | 0 6 12 17 23. | 0.5 11 16 22. | 4.10.16.21 27. | 4 9 15 20.26 | 3 8 14 20 25 |

Pas plus grande qu'une médaille ordinaire, cette nouvelle breloque, grâce à un simple déplacement du disque central, permet de connaître à quel jour de la semaine correspond une date quelconque, ancienne ou récente, et réciproquement à quel quantième se trouvait le premier lundi, mardi, etc., de tel mois de telle année.

Les dames portent cette breloque après la chaîne d'accessoires de toilette.
Les messieurs la portent après leur chaîne de montre.

L'EXCELSIOR est à la fois un bijou utile et nouveau.

HYDROTHÉRAPIE CHEZ SOI

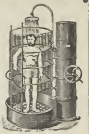
Récompenses aux Expositions

DE

1839, 42, 54, 55, 62, 72, 78, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 1888

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889



Appareils pour douches en pluie, en lames, en cercles, locales, verticales, vaginales, etc.

APPAREILS POUR BAINS DE VAPEUR SÈCHE ET HUMIDE, TÉRÉBENTHINÉS AU PIN MUGHO

Appareils pour chauffage de bains, baignoires, bains de siège et bidets à effet d'eau

WALTER LÉCUYER

138, rue Montmartre, PARIS

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

Boin-Taburet

Orfèvre, 3, rue Pasquier

LITS, FAUTEUILS, VOITURES & APPAREILS MÉCANIQUES

Pour Malades et Blessés

Chaise à porteur dans laquelle le général Faidherbe se faisait conduire à la Chambre des députés.

Fauteuil roulant pour convalescente. Promenade dans le parc

DUPONT, *fabricant S. G. D. G. fournisseur des hôpitaux* 10, rue Hautefeuille.

FUSILS ANGLAIS

Le fusil hammerless à éjecteur automatique de W.-W. GREENER, est le plus complet, le plus simple, le plus parfait des modèles connus.

Les trois uniques pièces qui composent toute la platine servent en même temps pour l'éjection automatique des cartouches tirées, par une simple modification aussi heureuse qu'ingénieuse de la pièce d'armement.

Qualité extra, gravure artistique	1.500 fr.
Première qualité, gravure riche à sujets	1.325 fr.
— — gravure riche	1.200 fr.
— — sans gravure	1.075 fr.

Ces armes, toutes absolument hors pair, ne diffèrent guère entre elles que par le luxe de l'ornementation, la délicatesse des canons, le fini de la mise en bois. Envoi franco sur demande du catalogue complet des fusils GREENER.

Hammerless	de 450 à 1.500 fr.
A chiens, Top lever, triple verrou	de 450 à 1.400 fr.
A chiens, Top lever, double verrou	de 250 à 400 fr.
A chiens, clef anglaise	de 275 à 400 fr.

Carabines express. Carabines de chasse à répétition et autres. Munitions de premier choix. Accessoires des meilleures marques.

A. GUINARD

8, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

MERCIER FRÈRES

100, Faubourg Saint-Antoine et rue Traversière, 80

PARIS

AMEUBLEMENTS

Chambre pitch-pin	**285** fr.	Salle à manger Louis XV, genre normand	**800** fr.
Salon Louis XV, bois peint, cretonne de Jouy	**750** fr.	Armoire américaine, depuis	**280** fr.

Armoires Duchesses Brevetées S. G. D. G.

TRAINS DE LUXE
(En hiver) Nice-Express — Calais-Rome-Express.
(En hiver) Méditerranée-Express.

C[IE] INT[LE] DES WAGONS-LITS

TRAINS DE LUXE
Club-Train — Orient-Express
Sud-Express

JAMBONS
COLEMAN
MARQUE « GENUINE »
3 GRANDS DIPLOMES D'HONNEUR

4 MÉDAILLES D'OR

EXIGER LA MARQUE **« GENUINE »**

WYNAND FOCKINK
AMSTERDAM

SEUL DÉPOT EN FRANCE
2. RUE AUBER
PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

LE PHOTOSPHÈRE

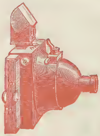
Appareil photographique instantané.
Breveté S. G. D. G.

LE PLUS LÉGER, LE PLUS COQUET ET LE PLUS SOLIDE DE TOUS LES APPAREILS CONNUS.

Dépôt général
HECTOR MAQUET FILS
19, avenue de l'Opéra, Paris

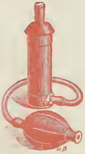
POINÇON DE | H^{rs} MAQUET FILS PARIS 19, Avenue DE L'OPÉRA DEPOT GÉNÉRAL | GARANTIE

Ces trois instantanés ont été obtenus avec le Photosphère



Le Photosphère vu de profil.

Appareil 8×9 avec 3 châssis doubles, etui en cuir pour porter en sautoir et viseur. . 113 f
Appareil 9×12 avec les mêmes accessoires. 150 f
Photosphère stéréoscopique, á 2 objectifs avec les mêmes accessoires et muni d'un niveau . . . . 175 f



La lampe Photosphère.

La lampe complète contenant 30 charges de poudre de magnésium pur . . 15 f.
Chaque paquet de poudre de 30 gr . 1 f.

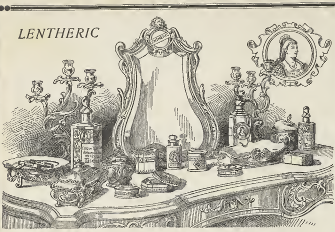
Composée de poudres végétales et aromatiques, la véritable
“POUDRE LAXATIVE DE VICHY”
est le laxatif le plus sûr, le plus facile à prendre pour combattre la *constipation.*

Une cuillerée à café, délayée dans un peu d'eau et prise le soir en se couchant amène le lendemain matin, sans fatigue, l'effet attendu.

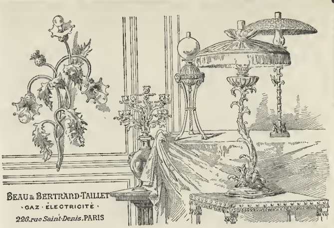
2 fr. 50 le flacon de 25 doses environ.

N.-B. — Prière d'éviter les contrefaçons et d'exiger le vrai nom (déposé) “POUDRE LAXATIVE DE VICHY.”

FIGARO ILLUSTRÉ

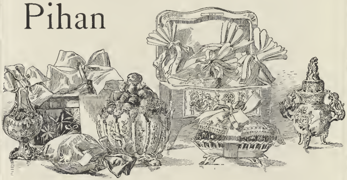


FARDS DU TINTORET. — 245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS



Leoty

Pihan



4, Faubourg Saint-Honoré.

MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

EXPOSITION UNIVERSELLE — MÉDAILLE D'OR — PARIS 1889

La plus Grande Manufacture de Voitures

DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE

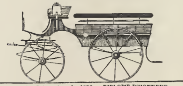
La Carrosserie Industrielle

ANCne MAISON AD SAMUEL

228 Faubg St Martin PARIS

USINES MODÈLES 78 Rue Claude Decaen REUILLY-PARIS ET 10, Rue de l'Abreuvoir COURBEVOIE Seine

EXPON INTLE — DIPLÔME D'HONNEUR — PARIS 1890



Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE) Composée exclusivement de THES NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, *à Paris*

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

La seule véritable Eau de Botot, 17, rue de la Paix.

ENCRES DE CH. LORILLEUX ET Cie. 1ère MARQUE 1ère MARQUE PAPETERIES DU MARAIS.

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

... Elle se pencha en avant, livrant son cou charmant...

(LA DEMOISELLE D'HONNEUR).

Neuvième Année. Deuxième série. — N° 18.

FIGARO ILLUSTRÉ

Septembre 1891

LA CARAVANE ÉGYPTIENNE

AU JARDIN D'ACCLIMATATION

(Photographie directe).

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

La Demoiselle d'honneur, par Stanislas Rejchan.

Isabelle, par Gustave Jacquet.

La Caravane égyptienne au Jardin d'Acclimatation (reproductions directes).

Le Mois parisien, par La Grand'ville.

Le Hohenzollern, *yacht de l'empereur d'Allemagne* (reproduction directe).

La Mode, par Claire de Chancenay ; illustrations de L. Vallet.

La Demoiselle d'honneur, par Augustin Filon ; illustrations en couleurs de S. Rejchan.

Les Pommes de Saint-Jean, par Jean Rameau ; illustrations de Laurent-Desrousseaux.

La Noël de Lucette, par Henry Greville ; illustrations en couleurs de André Brouillet.

Une Commission locale, par Lucien Descaves ; illustrations de Eugène Buland.

Couverture : *Pêcheuse de Moules*, par Deyrolles.

Le Mois Parisien

« *Sainte Russie* ». — *La fin de l'isolement.* — *L'incognito des souverains.* — *Les rois à Paris.* — *Le* Hohenzollern *et l'*Aigle. — *Souvenirs fragiles et souvenirs d'airain.* — *La statuomanie.* — *Le collier de Léonide Leblanc.* — *Les mots sans féminin.* — *Conversations avec les planetes.* — *Auguste Vitu.*

Tout à la Russie ! La réception de Cronstadt et la visite du grand duc Alexis ont « emballé » Russes et Français, qui se donnent la main par-dessus l'Europe, car ils ont le bras long. C'est de l'enthousiasme.

On l'a trouvé un peu exagéré ; mais il n'est du moins pas deplacé.

Que n'a-t-on pas dit au sujet de notre fameux « isolement en Europe ? »

Aujourd'hui, cet isolement cesse et les avantages que présente une alliance franco-russe, même latente, pour le maintien de la paix comme pour l'éventualité d'une guerre, éclatent nettement a tous les yeux.

Au sujet du grand-duc Alexis, la curiosité un peu gênante des foules et les indiscretions du reportage ont égayé les chroniqueurs et les vaudevillistes.

L'incognito des souverains et des princes nous fait toujours rire C'est le secret de Polichinelle. En général, d'ailleurs, l'incognito a l'avantage de permettre aux princes qui sont l'objet d'ovations de déclarer qu'ils ne les ont point sollicitées et les subissent malgré eux.

En cas de réception discrète, l'incognito explique également cette discrétion qui, sans lui, pourrait passer pour de la froideur. C'est donc une tres jolie invention de la saine diplomatie.

En fait de personnalites impériales ou royales, nous avons été gâtés ce mois-ci, et la foule idolâtre a pu acclamer, outre le grand-duc Alexis, le roi des Hellenes et le roi Alexandre de Serbie.

Ce dernier, qui n'a que quinze ans, est le filleul de l'empereur de Russie Voila trente mois qu'il regne par l'intermédiaire de ses ministres. Il lui a fallu souscrire a l'abdication de son père, a l'exil de sa mère, à beaucoup de mesures rigoureuses qui ont dû faire trembler sa main.

La vie se présente souvent, pour les jeunes souverains, sous un aspect austère et melancolique. Ils sont les prisonniers de l'étiquette et de la police des cours. Ils ne vivent pas pour eux, ils n'ont pas d'âge et ils ignoreront toujours la joie d'être libre.

⁂

N'y a-t-il pas une sorte de fatalité qui plane sur certains souverains ?

Quelle chose étrange que ces accidents successifs arrivés à Guillaume II à bord du *Hohenzollern*, au moment même où la France et la Russie consacraient leur bonne entente ! Des gens superstitieux verraient dans ce rapprochement un avertissement et comme un présage. Les empereurs et les empires sont fragiles, et les faux pas du souverain semblent annoncer quelquefois le danger que court leur œuvre.

Nous donnons dans ce numéro un dessin représentant le *Hohenzollern* d'après une photographie.

Tandis que ce yacht impérial allemand faisait parler de lui dans des conditions si mystérieuses, un autre yacht impérial, l'*Aigle*, relique d'un empire écroulé, était vendu à Cherbourg.

Que de souvenirs rappelle ce navire !

C'est sur l'*Aigle* que Napoléon III fit son voyage d'Algérie en 1865.

C'est sur l'*Aigle* que l'Impératrice s'embarqua pour aller assister à l'inauguration du canal de Suez. L'empire était alors à l'apogée de sa puissance et l'Impératrice fut l'objet, à Constantinople comme à Port-Saïd, d'une réception inouie et triomphale. Depuis, l'*Aigle* est resté tristement dans le port de Cherbourg, où il a subi l'injure lente et mordante des flots et du ciel. Ce n'est maintenant qu'une ruine historique, vouée aux démolisseurs. *Sic transit...*

⁂

LE HOHENZOLLERN, YACHT DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Tandis que se dispersent les souvenirs fragiles, le bronze se dresse partout en souvenirs impérissables et les statues se multiplient sur tous les points du territoire. Paris en fait une consommation que beaucoup trouvent excessive. Que d'hommes de bronze on deterrerait dans le sol si jamais la *Ville lumière* passait à l'état de ruine ! C'est toute une population de politiciens, d'artistes, de littérateurs et de savants.

On inaugure un jour la statue de La Fontaine et le lendemain celle de Danton. On parle de statuefier également Robespierre, afin de donner satisfaction aux admirateurs de ce personnage tranchant. Espérons que nous aurons aussi la statue d'Hébert et celle de Carrier (pas Belleuse).

Consolons-nous en songeant que ces débauches statuaires permettent aux sculpteurs d'exercer leur art ingrat et de toucher quelques sommes sur les budgets municipaux.

Ces artistes devraient bien, toutefois, varier un peu les attitudes de leurs héros. La statue de Danton fait le même geste que celle de Gambetta, laquelle fait le même geste qu'un Mirabeau très reproduit en simili-zinc. C'est toujours le même bras et le même index tendus sous le même angle. Il en résulte une déplorable monotonie. Les politiciens ont fait assez de pirouettes dans leur vie pour que les sculpteurs n'aient que l'embarras dans le choix de leurs attitudes successives.

⁂

Des souvenirs d'un autre ordre et assurément moins anciens ont été évoqués par la vente de Léonide Leblanc.

La gracieuse artiste n'a guère, paraît-il, que quarante-cinq ans, bien que des dictionnaires peu courtois l'aient fait naître vers 1839. Tout a été dit sur cette vente et sur les débats de Léonide Leblanc avec M. Bloch au sujet de l'achat du fameux collier dont celui-ci a refusé de prendre livraison.

La question de savoir s'il avait raison ou tort est bien délicate. Il est certain qu'un objet peut avoir de la valeur non seulement parce qu'il est précieux, mais parce qu'il se rattache à un ordre de souvenirs soit intimes, soit historiques.

Le petit chapeau de Napoléon, sa redingote grise, n'ont aucune valeur intrinsèque. On n'en voudrait pas au Temple, dans le rayon des *décrochez-moi ça ;* mais, comme reliques du grand homme, elles pourraient atteindre un prix élevé en vente publique.

Si donc on met dans une vente, comme ayant appartenu à une certaine personne, un objet qui n'a pas été sa propriété, il y a une sorte de fraude commise.

Toutefois, puisque Léonide Leblanc affirme que le collier qu'elle a vendu était bien celui qu'elle portait dans *Joseph Balsamo,* il faut l'en croire. La galanterie la plus élémentaire et peut-être même l'équité nous le conseillent.

⁂

On sait que Léonide Leblanc a publié deux romans : *Les Comédiennes de l'amour* et *Mademoiselle Maxima.* Doit-on dire qu'elle en est l'*auteur*, ou qu'elle en est l'autoresse ? Une femme de lettres talentueuse, madame Gagneur, a soulevé la question de ces mots jusqu'ici sans féminin : *auteur, écrivain, orateur*, *administrateur*, *sculpteur*, *partisan, témoin, confrère, sauveur*, etc. Elle voudrait que l'Académie ne laissât pas ces vocables éternellement seuls, et qu'elle leur donnât des compagnes.

L'Académie y peut-elle quelque chose ? J'en doute. En pareille matière, c'est l'usage qui est le grand maître, et ce sont les écrivains qui créent l'usage.

Déjà, sous nos yeux, et récemment, le mot *docteur* a pris femme, et *doctoresse* est devenu du langage courant.

Il en sera de même des autres mots. On commence à dire *oratrice*, *administratrice* et *sauveuse*. On écrit également *autoresse*, « auteuse » étant une rime trop exacte à « menteuse », et surtout à « sauteuse ».

Partisane ne serait pas mal, sculptrice est possible, quoique bien dur ; témoine me semble sans intérêt. Quant au féminin de confrère, qui ne peut être que consœur, la nécessité ne s'en fait pas beaucoup sentir ; mais, si madame Gagneur y tient, rien ne l'empêche de l'écrire quand elle s'adresse aux autres femmes de lettres. C'est innocent et, à la longue, on s'y ferait. Il y a des mots plus choquants, et l'on s'habitue d'ailleurs à tout.

⁂

Tandis que madame Gagneur (pourquoi pas Gagneuse ?) rêve une réforme de la langue, madame veuve Guzman, qui ne connut pas d'obstacles, lègue cent mille francs au terrien qui trouvera le moyen de parler par signes avec les habitants d'une autre planète et de recevoir leur réponse. Le téléphone n'étant pas encore établi entre les diverses planètes, on comprend l'impatience de madame Guzman. C'est un besoin bien féminin que de tailler une bavette avec l'univers entier. Toutefois, aucune femme n'avait donné jusqu'ici une preuve aussi convaincante de son goût pour le bavardage. On ignore encore si l'Académie des sciences acceptera le legs Guzman.

Madame Guzman a excepté de son legs ceux qui arriveraient à causer avec la planète Mars. Pourquoi ? C'est injuste. Si j'étais à la place de la planète Mars, je serais vexé. Madame Guzman est, dit-on, veuve d'un capitaine d'artillerie ; voilà peut-être la clef de l'énigme. Elle ne veut pas que des demoiselles de mœurs légères puissent causer avec l'âme de son mari, qui se promène évidemment dans la planète Mars, en sa qualité d'âme d'ancien militaire.

⁂

Nous ne saurions clore cette chronique sans rendre hommage à Auguste Vitu, que ses amis, c'est-à-dire quiconque a un nom dans les arts et dans les lettres, conduisaient récemment à sa dernière demeure. Vitu, qui savait tout et qui avait montré dans toutes les branches du journalisme des facultés de premier ordre, rédigeait depuis vingt ans, au *Figaro*, la critique théâtrale. Ses jugements, dictés par un goût sûr, par une probité absolue et par une incomparable érudition, faisaient autorité et avaient une grande influence sur le verdict du public. Sa physionomie était archiconnue, et l'on sera étonné de ne plus voir, aux premières, son profil de bonapartiste classique, aux moustaches noires et cirées.

Vitu, en politique, était resté fidèle aux hommes et aux souvenirs du second Empire, qu'il avait soutenus d'une façon énergique et brillante dans divers journaux.

En littérature, il était de tendances romantiques, et il défendit toute sa vie, comme un de ses amis l'a rappelé avec justesse, ces deux grandes choses dont il avait le respect : la langue française et la moralité dans l'art. Les symbolistes et le Théâtre libre ont attristé ses derniers jours.

LA GRAND'VILLE.

La Caravane Égyptienne

AU JARDIN D'ACCLIMATATION

Le *Figaro Illustré* aurait manqué à tous ses devoirs vis-à-vis de ses lecteurs, s'il n'avait pas braqué son objectif sur la caravane égyptienne, dès son arrivée à Paris, comme il l'a fait pour les Somalis et les Dahoméens.

Nous sommes heureux, d'ailleurs, de nous associer à l'œuvre si intéressante de la Société du Jardin d'Acclimatation. Cette exhibition est la dix-huitième que cet établissement offre au public, et l'on ne saurait trop le remercier de ses efforts ; il faudrait pouvoir raconter en détail le dessous de toutes ces exhibitions, en exposer les incroyables difficultés et les sacrifices qu'elles nécessitent.

C'est là de la géographie et de l'ethnographie en action ; ce sont des leçons de choses, des leçons d'hommes et des leçons de bêtes. Le public, souvent peu éclairé qui défile devant ces spectacles exotiques, en reçoit, sans s'en rendre compte, un certain élargissement de notions : il comprend que le monde n'est point limité dans le cercle borné de son activité personnelle, et que d'autres individus vivent, agissent et semblent heureux dans des conditions d'existence toutes différentes.

Ce ne sont point ici des sauvages ni des peuples primitifs : ce sont au contraire les descendants de races qui, depuis bien des milliers d'années, nous ont précédés dans la civilisation. Alors que nos aïeux vivaient dans des cavernes, couverts de peaux de bêtes, cousant leurs vêtements avec des aiguilles faites d'arêtes de poisson et taillant leur bois avec des outils de silex, l'Arabe et l'Égyptien étaient déjà tels que nous les voyons aujourd'hui, et munis d'une civilisation complète.

Notre premier dessin, où nous avons groupé la plus grande partie de la caravane, nous dispense d'une description détaillée.

Cette caravane se compose de cent vingt personnages, Fellahs, Bédouins, Arabes, Berbérins, Souahelis ; elle mène à sa suite quatre-vingts animaux, ânes blancs, dromadaires et chevaux du désert, buffles, chèvres, moutons.

Le défilé de cette troupe, sur la grande pelouse transformée en oasis, grâce à deux bouquets de hauts palmiers, est certainement le spectacle le plus féerique que l'on puisse imaginer. Elle est commandée par un cheick, d'admirable tournure.

L'exhibition est complétée par un campement arabe, avec ses tentes basses, par un village nègre avec ses cases recouvertes de bambous et de joncs, et enfin par un bazar égyptien qui réunit toutes les industries spéciales : on y rencontre un atelier de potier, une boutique de barbier, un marchand de tapis, etc., le tout complété par un café où l'on boit le moka dans de petites tasses, au son du tarabouk et en regardant les poses lentes et ondulées de jeunes danseuses.

T. G.

La Mode

Une femme de beaucoup d'esprit et de goût disait, ces jours derniers, que la mode doit être « ce qui vous sied le mieux ».

Elle avait absolument raison et, en effet, c'est folie de vouloir servilement suivre les indications que vous donnent certains couturiers ou couturières, en vous disant que c'est la mode et qu'il n'y a pas à sortir de là. En agissant ainsi, on se met, non pas en femme élégante, mais tout simplement sur le même pied que ces employées qui, d'après un nouveau système de réclame, se promènent à travers la ville exhibant la nouvelle étoffe ou la nouvelle coupe que leur patron est en train de lancer. On les appelle des « mannequins ». Si elles sont souvent

ridicules, elles ont au moins, comme compensation, le plaisir de porter une riche toilette qui ne leur coûte rien. Mais, payer très cher pour être le « mannequin de la maison X ou de la maison Y, c'est une naïveté trop grande.

Il faut donc, tout en suivant les règles générales de la mode en faveur, savoir l'approprier à sa propre personne. Ainsi la robe collante qu'on porte en ce moment est excessivement gracieuse et sied à merveille aux personnes bien faites qui ne l'abandonneront, c'est le cas de dire, qu'à leur corps défendant. Au contraire pour certaines femmes trop maigres ou trop boulottes, elle devient grotesque. Il faut donc pour ces dernières une légère modification. J'ajouterai que c'est là que se révèle le véritable talent de la couturière qui doit corriger le patron, de façon a dissimuler les défauts de sa cliente. La robe, prise dans son ensemble, n'en reste pas moins collante et par conséquent a la mode. Mais il y a certains petits détails qui l'empêchent d'être ridicule, ce qui arriverait forcement si on se contentait de la tailler d'après les indications générales.

C'est même là ce qui motive la campagne que continue à outrance tout un parti qui a déjà été baptisé le clan des « mal bâties », en faveur du retour des paniers, grâce auxquels les femmes les plus disgracieuses mettraient a leur niveau celles à qui la nature a donné les grâces de la Vénus de Milo.

En ce moment, la mode rend facile un choix intelligent. Ainsi nous avons comme choix de manteaux la jaquette, toujours en grande faveur, et le petit collet qui commence à être adopté. Pour quelqu'un qui a les epaules etroites ou, au contraire, trop carrées, il devient précieux. Je dois à la justice de declarer que ce n'est pas son seul avantage. Le collet ou pèlerine est d'un usage commode, pas trop chaud et pas encombrant. Son seul défaut est d'avoir trop été banalisé par les magasins de confections. Mais nos grands couturiers ont créé quelques modèles nouveaux qui permettent de se distinguer quand même. Par exemple le petit collet abbé de cour, un peu flottant, et très simple, nous repose un peu des profusions d'ornement et surtout de cabochons qui tiraient l'œil cet hiver.

Très commode et très pratique aussi la grande pèlerine cape, en soie écossaise ou changeante. Elle est, pour ainsi dire, indispensable aux eaux ou aux bains de mer. Elle protège la toilette délicate que compromettrait si vite la poussière d'eau de mer, causée par le choc de la vague sur les rochers.

Je sais bien que pour les excursions sur la plage ou sur la falaise, le mieux est encore de s'en tenir au lainage. On en fait de si souples, de si légers, qu'ils valent bien les autres tissus dits d'été, mais c'est egal, il faut quand même prendre ses précautions.

Je ne ferai point aujourd'hui beaucoup de descriptions de toilettes. Celles d'été sont toutes sorties et nous avons encore le temps de songer à celles d'automne. Une pourtant, celle dont nous donnons le dessin. C'est une adorable toilette de promenade : veste Louis XV en pékin vert d'eau et noir ; haut de manches a l'italienne en gaze vert d'eau ; chemisette de surah vert ; jupe de lainage blanc, avec, dans le bas, deux galons de satin noir.

J'y joindrai la description de l'autre dessin, fait à l'usage de celles de mes lectrices qui, après les plaisirs des courses, de la navigation de plaisance et du lawn-tennis, voudraient goûter ceux de la chasse.

C'est un costume à la fois elégant et pratique : veston de velours à côtes, vert bouteille ; gilet de flanelle blanche, culotte Chantilly en velours vert ; bas ecossais ; guêtres de cuir fauve. Il est bien entendu que ce costume est uniquement pour la chasse a pied. Je m'occuperai de la chasse à courre en même temps que de la vie de château.

CLAIRE DE CHANCENAY.

Chemins de Fer de l'Ouest

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1re, 2e et 3e classe.

Ces cartes donnent droit a l'abonné de s'arrêter a toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit. Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année. — Ces abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Chemin de Fer d'Orléans

Voyages dans les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant quatre itinéraires différents permettant de visiter le *Centre de la France*, les stations hivernales des *Pyrénées* et du *Golfe de Gascogne*.

Les prix des billets sont les suivants ;

1er Itinéraire : 1re classe, 225 francs. — 2e classe, 170 francs

Durée de validité : 45 jours

2, 3 et 4e Itinéraires : 1re classe, 180 francs. — 2e classe, 135 francs.

Durée de validité : 30 jours

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0 du prix du billet.

Enfin, il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi, des billets *Aller et Retour* de 1re et 2e classe réduits de 25 0/0, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

Chemins de Fer Paris-Lyon-Méditerranée

VOYAGES A PRIX RÉDUITS

Excursions en Suisse

Billets d'aller et retour de Paris à Berne et à Interlaken, via Dijon, Pontarlier, Neuchâtel, ou réciproquement, valables pendant 60 jours. — De Paris à Berne : 1re classe, 110 fr. 30 ; 2e classe, 82 fr. 30 ; 3e classe, 60 fr. 45. — De Paris à Interlaken : 1re classe, 121 fr. 95 ; 2e classe, 91 fr. 85 ; 3e classe, 66 fr. 30. — Franchise de 30 kilogr. de bagages sur le réseau P.-L.-M. Arrêts facultatifs sur tout le parcours. Ces billets sont délivrés du 15 avril au 15 octobre, à la gare de Paris-Lyon et dans les bureaux-succursales et agences de la Compagnie P.-L.-M.

Billets de Voyages circulaires à itinéraires fixes de 1re et 2e classe, à prix réduits, pour excursions en France, en Algérie, en Tunisie, en Italie, en Suisse, en Autriche, en Espagne et en Portugal. Arrêts facultatifs. Combinaisons très variées. Délivrance permanente des billets. Consulter le Livret-Guide de la Compagnie P.-L.-M., vendu 0 fr. 30 dans toutes les gares du réseau.

Billets individuels et Billets de famille de Voyages circulaires à itinéraires tracés par les voyageurs eux-mêmes, 1re, 2e, et 3e classe, pour excursions sur le réseau P.-L.-M. Validité : 30, 45 ou 60 jours. Faculté de prolongation. Réductions : 20 à 50 0/0. Arrêts facultatifs. Délivrance permanente des billets dans toutes les gares du réseau. Demander les billets 5 jours à l'avance. Consulter le Livret-Guide de Compagnie P.-L.-M. vendu 0 fr. 30 dans toutes les gares du réseau.

Chemin de Fer du Nord

PARIS — LONDRES

Cinq services rapides dans chaque sens. — Trajet en 7 h. 1/2. — Traversée en 1 h. 1/4.

Tous les trains, sauf le Club-Train, comportent des 2e classes.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 8 h. 22, 11 h. 30 du matin, 3 h. 30 (Club-Train n'a pas lieu le samedi) et 8 h. 25 du soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 10 du matin.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 8 h. 20, 11 h. du matin, 3 h. 15 (Club-Train n'a pas lieu le dimanche) et 8 h. 15 du soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin.

Un service de nuit accéléré à prix très réduits et à heures fixes via Calais, en 10 heures.

Départ de Paris à 6 h. 10 du soir. — Départ de Londres à 7 h. du soir.

Un service de nuit à prix très réduits et à heures variables, via Boulogne Folkestone.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré *sont sa propriété exclusive.*

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU *FIGARO ILLUSTRÉ*

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.

ÉTRANGER, *Union postale :* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. Hazard, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant : René Valadon.

Gustave Hazard, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières

LA DEMOISELLE D'HONNEUR

PAR AUGUSTIN FILON

Lorsque Florence Damville et Minnie Floyd s'embrassèrent en pleurant, à la porte de *Gordon-House*, où elles avaient été élevées ensemble dans le pensionnat des vénérables demoiselles Pettman, à Brighton, elles se jurèrent de s'écrire tout ce qui leur arriverait, tout ce qu'elles feraient, tout ce qu'elles penseraient, jour par jour, heure par heure, minute par minute. Vingt jeunes figures excitées paraissaient aux fenêtres, encadrées dans des flots de cheveux blonds ou bruns; vingt menottes blanches (à part quelques taches d'encre) s'agitaient gentiment en signe d'adieu; vingt bouches fraîches criaient : *good bye, dear !* mais Minnie Floyd était la seule qui fût vraiment émue. Les bonnes joues ruisselantes de pleurs, la poitrine gonflée de gros sanglots, elle ne savait que serrer son amie sur son cœur en murmurant : « O ma Florry, *my darling !* »

La malle était déjà chargée sur l'omnibus, lorsque miss Damville souffla ces mots dans l'oreille de son amie :

« Si vous vous mariez avant moi, je veux être votre demoiselle d'honneur, rappelez-vous !

— Je vous le jure, chérie. D'abord, il faut qu'*il* vous plaise !... Je ne veux pas épouser un homme qui ne plairait pas à ma meilleure amie ! »

Ces mots se perdirent dans le bruit des roues.

C'est en exécution de cette promesse sacrée que miss Damville, quatre ans plus tard, descendait à la gare de Blackheath, près Londres, venant de Liverpool où son père (Damville Ritchie and C°), demeurait avec toute sa famille.

« Miss Damville, je pense ? dit un jeune homme en soulevant son melon brun d'un air assez gauche.

— Parfaitement, répondit Florence avec aplomb.

— Ces demoiselles n'ont pu venir au-devant de vous. La modiste est arrivée par le dernier train; on essaye des chapeaux. C'est pourquoi je suis venu vous chercher avec le *trap.* »

Il oubliait de se présenter, de dire qui il était. Un domestique ? Impossible ! Un commis de M. Floyd (Floyd, Barnard and C°, *limited*, chevilles et boulons en bois, Saint-Mary-Axe, East London) ? Pourquoi pas ? Serait-ce le fiancé par hasard, ce garçon aux gros pieds, à l'air bonasse et un peu attristé, qui marchait bêtement à côté d'elle, en tendant le cou, et qui lui faisait répéter tous les mots avec un stupide : *I beg pardon ?* comme s'il eût été sourd. Et cette jaquette défraîchie, cette fleur fanée dont la tige est cassée ! Non, vraiment, si c'est là le fiancé !... Pauvre Minnie !

Tandis que ces idées désobligeantes lui traversaient l'esprit, elle souriait d'un sourire céleste à l'infortuné. On monta dans la petite voiture, à peu près semblable à celles où les bouchers font leur tournée du matin : le genre le veut ainsi. D'un clappement de langue, le jeune gentleman mit en branle le poney.

« Quelle charmante bête ! » fit Florence extasiée.

Et elle continuait le cours de ses hypothèses.

« Qui est ce garçon, pour l'amour de Dieu ? Un frère ?... Mais non, Minnie n'a pas de frères. Rien que des sœurs, cinq, je crois ! Ah ! j'y suis : c'est Teddy. »

Teddy (abréviation d'Alfred), était un neveu de Mr. Floyd, dont le nom revenait sans cesse dans les conversations du pensionnat, et plus tard dans les lettres de Minnie. Orphelin et pauvre, Teddy avait été élevé avec ses cousines. A la fois très utile et très effacé, Teddy, suivant la façon dont vous l'envisagiez, tenait une grande place dans la maison et n'en tenait aucune. Très souple, très complaisant, jamais grognon, jamais fatigué, toujours prêt, agissant sans bruit, capable d'assortir un ruban, d'acheter un cheval, de conduire un procès. En somme, un être sans prétention et sans conséquence. Lorsqu'il frappait à la porte et qu'on criait, d'une voix perçante et effrayée : « Qui est là ? » il s'empressait de répondre : « C'est moi ! » Aussitôt on disait : « Oh ! ce n'est que Teddy ! »

Et on le laissait entrer, même quand on était en jupon et en corset. Les épaules roses et les bras blancs des demoiselles Floyd ne le regardaient pas : tant pis pour lui s'il les regardait !

Pourtant, il y avait eu un petit moment où l'on aurait bien cru que Teddy allait sortir de sa passivité. Un je ne sais quoi avait dû se passer entre lui et sa cousine Minnie. Florence avait flairé un mystère, espéré une confidence ; le mystère ne s'était pas éclairci, la confidence n'était pas venue. Et, peu à peu, le nom de Teddy avait disparu des lettres ; silence profond sur le chapitre du cousin. Depuis trois mois, il n'était plus question que du fiancé, Dudley Lambton, un phénix qui réunissait tous les charmes à toutes les vertus, et qui était fils unique d'un père goutteux ; or, tout le monde sait que la goutte peut remonter au cœur d'une minute à l'autre. Teddy avait-il rien à offrir qui entrât en balance avec de tels avantages ?

Miss Florence, sans perdre son sourire céleste, pensait à tout cela et se disait avec la charmante cruauté de son sexe et de son âge : « Il doit souffrir. Comme c'est amusant ! »

Vraiment, cela valait presque les *Society novels* qu'elle empruntait, à raison de huit par semaine, à la *Circulation library* de son quartier (un pour chaque jour ouvrable et deux pour le jour du Seigneur).

Le *trap,* après avoir couru dans un joli chemin, entre la haie du chemin de fer et le mur d'un parc, passa une barrière de bois peint et fit crier sous ses roues le gravier d'un beau jardin. Une allée tournante l'amena, en vingt tours de roue, devant le perron d'une gentille maison de campagne. C'est là que miss Damville tomba dans les bras de cinq jeunes filles en robe bleu-pâle, dont l'aînée, Minnie, avait dix-neuf ans, tandis que la dernière, Ada, en avait dix. Ce furent un frétillement, une joie, un orage de cris, une tempête de baisers. Les cinq demoiselles Floyd parlaient toutes du haut de leur tête, voulaient tout montrer, tout expliquer

à la fois à la nouvelle arrivante. Elles étaient grises, positivement grises de toute cette aventure matrimoniale, et par-dessus tout, de la venue de cette bienheureuse marchande de modes : « Une Française, ma chère, une vraie ! Et d'un goût ! Tout ce qu'elle fait est si affreusement joli ! (*so awfully nice.*) Non, voyez-vous, c'est à en mourir ! Ce n'est pas comme l'autre, l'ancienne. Celle-là aussi se disait française, se faisait appeler madame Davron. Ma chère, nous avons découvert qu'elle était Irlandaise et qu'elle s'appelait Pattie Malloney. Quelle infamie, n'est-ce pas ? Etre coiffées par Pattie Malloney ! »

Dans la maison, c'était un tohu-bohu adorable. Toutes les portes étaient ouvertes, toutes les tables encombrées. Des bonnes allaient et venaient, trottant menu, faisant tourbillonner les barbes de leur *cap*, un tablier rose en triangle, épinglé sur leur poitrine comme sur une pelote ; de ces petites bonnes au nez retroussé et insolent qui ne peuvent regarder un gentleman sans paraître le sommer de les enlever sur-le-champ.

« Voulez-vous une tasse de thé, chère ? Avez-vous faim ?

— Toujours !

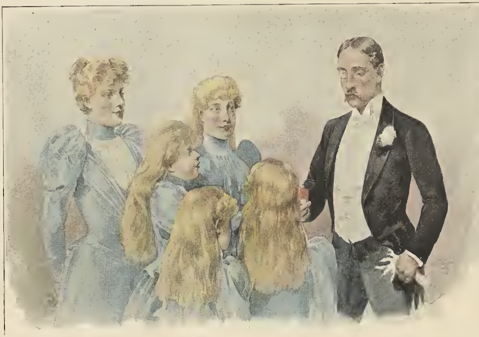
— En attendant, prenez donc de ces bonbons. Ils ont été apportés ce matin par Dudley.

— Ils doivent être excellents.

— Naturellement. Tout ce qu'apporte Dudley est exquis... D'abord, nous sommes toutes folles de Dudley, n'est-ce pas, mamma ? dit la petite Ada.

— Sans doute, chérie.

— C'est un si joli nom, Dudley, pour un nom de baptême ! fit en joignant les mains miss Mabel, qui avait treize ans... Un nom



amoureux, n'est-ce pas ? Je ne connais que Montgomery qui soit encore plus distingué.

— Le nom de notre petit voisin, observa miss Lizzie, alors dans sa seizième année. Cette gamine se permet de songer aux *gentlemen*... Ce qui est vraiment remarquable chez Dudley, c'est la manière dont il joue au cricket. Je voudrais que vous le vissiez, miss Damville, avec sa veste de flanelle bleue et rose... Personne ne « boule » comme lui.

— Ma chère, corrigea avec une certaine aigreur miss Grace qui touchait à ses dix-huit ans, Sandy Nash « boule » mieux que Dudley, mais je conviens que Dudley « batte » comme un ange.

— Est-ce que les anges jouent au cricket ? demanda Teddy.

— Pourquoi pas, si cela les amuse et si Dieu le permet ? » répondit par-dessus son épaule, Grace Floyd, dédaigneuse.

Florence n'en avait pas fini avec les litanies en l'honneur de Dudley.

« C'est un charmant garçon, dit Mrs. Floyd. Il a tous mes goûts. Il déteste Swinburne et il adore Tennyson. Et puis, connaisseur en japonneries, vous n'avez pas idée de cela ! »

Une tante, non mariée, qui complétait la famille, louait les opinions religieuses du jeune homme : « Il est « haute-église » sans être ritualiste, c'est un amour !

— Ils ont une résidence dans le pays de Galles, ajouta Mr. Floyd, dont le retour s'était perdu dans le départ de la modiste. Une vraie résidence de *squire*, vous comprenez ? Une maison en pierres ! »

Dans ce pays de la brique, si l'on a une maison en pierres, à quoi ne peut-on prétendre ?

Enfin les deux jeunes filles se retrouvèrent seules dans la chambre de la future Mrs. Lambton.

« Voyons, Minnie, votre papa, votre mamma, votre tante, vos quatre sœurs et vos deux parlour-maids raffolent de Dudley, c'est bien clair. Et vous ?

— Mon Dieu, chérie...

— Vous vous préparez à mentir, Minnie. Laissez-moi vous regarder bien en face. Je comprendrai vos yeux bien mieux que vos paroles... Hé bien, franchement, je m'attendais à vous trouver dans le septième ciel, et vous n'y êtes pas... Vous êtes d'un calme...

— Quel mal y a-t-il à être calme ?

— Mais, mon pauvre canard, ce n'est pas l'amour, cela !... Rappelez-vous tout ce que nous disions à la pension. Vous vouliez épouser un pirate, un brigand. Il devait vous emporter la nuit, dans la campagne, liée en travers de son cheval. Au besoin vous n'auriez pas refusé de vivre comme la maîtresse du grand comte de Tyrone, dont on détachait la chaîne a l'heure des repas et à l'heure du coucher.

— A la pension nous étions folles... parce qu'on nous disait des choses raisonnables toute la journée. Depuis que je n'entends plus que des folies, je suis devenue très raisonnable.

— Votre fiancé n'est-il pas charmant ?

— On le dit.

— Ne vous aime-t-il pas ?

— Je crois que oui.

— Et Teddy, reprit Florence après un silence, que dit-il de ce mariage ? »

Un nuage de tristesse passa sur la douce figure de Minnie.

« Pauvre Teddy ! que voulez-vous qu'il en dise ? On ne lui a pas demandé son avis. »

Minnie n'en dit pas davantage.

« Comme elle devient sournoise ! » pensa miss Damville, légèrement vexée.

A sept heures et demie, Dudley arriva pour dîner. Un *swell* accompli ; cheveux collés au crâne, raie centrale, bandeaux symétriques ; son nœud de cravate eût fait honneur au comte d'Orsay ; un monocle jouait avec grâce sur son plastron sans reproche ; un gardénia s'épanouissait sur le revers de soie de son habit ; une faible odeur de muguet l'enveloppait d'une atmosphère embaumée. L'air endormi dont il accueillait les agaceries et les empressements de ses futures belles-sœurs, son articulation molle et indistincte était d'un parfait *gentleman*. Dès qu'il entra, toutes les jeunes filles commencèrent à vibrer comme des sonnettes électriques

mises en jeu par le même courant, et leurs pensées folâtres se suspendirent aux deux crocs de sa fine moustache.

Après le dîner, on dansa. Il est toujours facile d'improviser un bal dans une famille où il y a cinq demoiselles. Outre Dudley et Teddy, on avait comme cavaliers Sandy Nash et Montgomery, un charmant collégien de quinze ans, à la veste ronde et au col plat d'Eton, pour le moment en vacances : — les collégiens anglais sont toujours en vacances !

« Cher monsieur Lambton, avait dit Minnie à son fiancé, je vous présente ma meilleure amie, miss Damville. Si vous m'aimez, comme vous avez paru l'insinuer quelquefois, vous lui ferez la cour et vous tâcherez de lui plaire. »

Dudley ricana faiblement et entraîna Florence dans un fougueux tour de valse, après quoi il la conduisit dans la serre où ils s'assirent tous deux. Là il se régala du spectacle de cette jolie fille, renversée dans une *rocking-chair*, un peu haletante et qui s'éventait, à larges coups espacés, d'un mouvement doux et régulier. Sa petite tête brune, frisée en boule, s'appuyait au dossier. Ses longs cils portaient une ombre sur la fine pâleur de sa joue ; ses lèvres, entr'ouvertes d'un sourire vague et charmant, laissaient briller des dents éblouissantes. Un corsage de pourpre, libéralement échancré, se moulait sur son buste élégant et montrait ses poignets blancs, délicats, chargés de bracelets qui évoquaient je ne sais quelle voluptueuse pensée d'un esclavage d'amour.

« Miss Floyd m'a ordonné de vous faire la cour, murmura Dudley... Elle n'est donc pas jalouse, votre amie ?

— Comment le serait-elle ? Elle est si jolie !

— Vous trouvez ?

— Et vous ?

— Moi ! Oh !... miss Minnie est la plus charmante personne que j'eusse rencontrée avant ce soir. »

Une nuance rose illumina la joue de miss Damville, d'un tendre reflet d'aurore.

« Comme vous exécutez bien les ordres qu'on vous donne !

— Ordres imprudents, et, en tout cas, bien inutiles ! »

On n'entendait que le bruit de l'éventail, refermé et déployé tour à tour, pareil à celui d'une foulée d'oiseaux. Les yeux du jeune homme allaient, en s'animant, des petits pieds qui dépassaient la robe de pourpre, aux seins soulevés qui palpitaient sous une ruche de dentelles.

« Comme c'est joli, cette serre ! soupira-t-elle.

— Vous aimez les fleurs ?

— Je les adore ! répondit Florence d'une voix passionnée. »

Et elle ajouta : « Je voudrais vivre dans les pays où elles poussent comme des arbres, me perdre dans une forêt vierge !

— Toute seule ?

— Hé bien... peut-être pas absolument seule.. »

A peine eut-elle laissé tomber ce mot qu'elle sentit un remords affreux. « Hélas ! pensa-t-elle, misérable que je suis ! Voilà que je *flirte* avec le fiancé de ma meilleure amie !

« Les forêts vierges, c'est très humide, remarqua Dudley. Je vous assure qu'à Paris, à l'hôtel Meurice, on est presque aussi isolé... et la cuisine est très bonne.

— Oui, vous avez raison », murmura Florence, le regard vague.

A ce moment, des pas légers broyèrent le sable du jardin. Qui donc se promenait près de la serre ? Est-ce qu'on les épiait ?

Ils se levèrent ensemble et arrivèrent près d'un vitrage ouvert juste à temps pour voir, au clair de lune, Mabel coller ses lèvres à celles de Montgomery. Un éclat de rire de miss Damville mit

en fuite les deux coupables. Dudley et Florence restèrent seuls.

« Quelle nuit délicieuse! dit la jeune fille reprise de vertige. Comme c'est bon de baigner sa tête dans cet air frais! »

Elle se pencha en avant, livrant son cou charmant aux regards avides de Dudley. Aux regards? Fut-ce seulement aux regards? Tout à coup une moustache soyeuse se pressa contre cette peau tiède et polie, à la naissance de l'épaule.

Florence bondit en arrière.

« Monsieur!

— Oh! pardon, chère miss Damville... Votre cou était si tentant!... Les fleurs, le clair de lune, ce baiser que nous venons d'entendre... j'ai perdu la tête... Oh! ne me quittez pas sans me dire que vous me pardonnez!

— Hé bien... je pardonne. Mais laissez-moi. Si vous me parlez encore ce soir, je meurs de honte.

— Qu'avez-vous donc raconté a mon amie? demanda Minnie Floyd à son fiancé. Elle vient d'aller se coucher en nous disant qu'elle avait la migraine.

— Je ne lui ai rien raconté du tout. Ce sont les plantes de la serre qui lui ont fait mal à la tête, je suppose. »

Une heure après, Dudley et Teddy fumaient un dernier cigare en tournant autour de la pelouse.

« Bien charmante fille, cette miss Damville! mâchonna Dudley.

— Fascinante!... Et un caractère! Un cœur! Elle fait la classe, le dimanche, à cinquante petites pauvresses... Et pas de frères ni de sœurs!...

— Le père fait de bonnes affaires?

— La première corderie de Liverpool, tout simplement. »

Le lendemain, il y eut une partie de *lawn-tennis*, qui dura sept heures, et où M. Lambton fit des prodiges de valeur. Miss Damville avait, ce jour-là, une robe violet-clair et un petit air *plus-ne-m'est-rien,-rien-ne-m'est-plus*, des plus gracieusement mélancoliques. On trouva que l'air et la robe lui seyaient à merveille.

Elle avait refusé de jouer. Assise à l'écart sur un pliant, elle semblait absorbée dans une rêverie douloureuse. et, lorsqu'on lui parlait, revenait a la vie avec un soubresaut nerveux.

A certain moment de la journée, Minnie se trouva seule non loin du bon Teddy.

« M. Lambton n'est pas auprès de vous? dit le jeune homme.

— Il paraît que non.

— C'est étrange!

— Mais, non, c'est tout simple. Puisqu'il sera mon mari dans trois jours, il faut bien qu'il s'habitue à me négliger... A propos, que dites-vous de mon amie?

— Entre nous, elle *pose* horriblement : je ne peux pas la souffrir!... Après tout, j'ai peut-être tort de vous dire ce que je pense... »

Minnie le regarda avec une extrême douceur.

« O Teddy, je veux que vous me disiez toujours ce que vous pensez. »

Teddy eut un gros soupir.

« Où en serions-nous, si je vous disais tout ce que je pense? »

Minnie s'éloigna sans répondre et rejoignit les joueurs.

La veille du grand jour était arrivée. C'était le soir et on allait se mettre à table. Mr. Floyd entra dans le salon, une enveloppe rougeâtre a la main :

« Inutile d'attendre mon gendre. Il me télégraphie qu'une affaire de la plus haute importance le retient a Londres.

— Voilà qui est particulier! observa Teddy. Je l'ai aperçu, il n'y a pas un quart d'heure, dans la ruelle qui mène aux Commons, conduisant un *dog-cart*.

— Et miss Damville qui ne descend pas! »

A ce moment, le page parut avec une lettre sur un plateau : « Pour miss Minnie. »

A peine la jeune fille eut-elle ouvert ce message et y eut-elle jeté les yeux, qu'elle poussa un cri et se laissa tomber sur le sofa. On ramassa le papier échappé de ses mains et on lut ceci :

« Chère bien aimée,

« Qu'allez-vous penser de moi?... Je cède à un fol entraînement « je pars avec Dudley... Puissiez-vous ne pas me maudire aujour- « d'hui; peut-être qu'un jour vous me remercierez.

« Votre malheureuse et trop aimante « FLORRY. »

« La coquine! le petit scorpion! criait Mrs. Floyd. Vite, mon flacon! Ma fille se trouve mal! Elle en mourra!

— Hé bien, non, mamma, je ne veux pas me trouver mal. A quoi bon? Je ne l'aimais pas, votre Dudley... Tandis que... ô papa, si vous vouliez être gentil!...

— Pas un mot de plus, interrompit Mr. Floyd. Les affaires d'abord, le cœur ensuite! Donnez-moi cette lettre. Aucune de vous n'a fait attention au post-scriptum. Il est précieux. cependant. » Mr. Floyd en donna lecture.

« Prière de prévenir papa et de m'envoyer ma caisse au *Gran-* « *ville-hotel*. Ramsgate, en la recommandant au garde du train. »

— Quelle impudente! s'écria Mrs. Floyd.

— Il faudrait la remercier, au contraire, de nous avoir donné son adresse. Je vais me mettre en communication téléphonique avec M. Lambton dès qu'il sera arrivé au *Granville*. »

Voici le dialogue transmis par le téléphone :

« Hallo. — Refusez-vous d'être mon gendre? — Hélas! — Restez-vous mon associé? — Avec plaisir. — Très bien. Si je vous intente un procès en rupture de promesse matrimoniale, je suis sûr de gagner. — C'est probable. — D'après votre fortune, on vous cotera à quatre mille livres d'indemnité. — C'est possible. — Au lieu de perdre ce capital, avancez-le à mon neveu Teddy qui vous donnera deux du cent... »

— Un et demi, cria Teddy.

— Soit! « Qui vous donnera un et demi et qui vous remboursera en six ans... »

— En neuf ans!

— Soit! « qui vous remboursera en neuf ans. Cela va-t-il? — Cela va. — Très bien. J'ai l'honneur de vous faire part du mariage de ma fille Minnie avec Mr. Alfred Floyd, mon neveu et *notre* associé. Nous vous attendons demain à déjeuner, avec votre charmante femme. Compliments de tous. Bonne nuit! »

« Cher papa, comme vous êtes bon!

— Et malin! ajouta Teddy.

— Seulement, « bonne nuit » est un peu léger, observa la tante.

— Je n'y avais pas pensé, dit Mr. Floyd. Il n'y a que les dévotes, ma parole! pour découvrir ces choses-là! »

Voulez-vous savoir la suite?

Minnie est très heureuse *avec* Teddy, et Florry ne l'est pas moins *sans* Dudley. Car le mari est toujours en Ecosse lorsque sa femme est à Londres, à Londres ou à Paris lorsqu'elle est a Liverpool. Quelquefois elle lève en haut ce regard céleste que vous connaissez, le regard d'un ange que Dieu vient de gronder, et elle déclare qu'elle s'est sacrifiée pour sa chère Minnie. Voila comme elle est : elle ne peut voir souffrir personne, les amis de son mari le savent bien. Et remarquez-le, sa carrière de dévouement ne fait que commencer!

AUGUSTIN FILON.

(Illustrations de Stanislas Rejchan).

Les Pommes de Saint-Jean

Par Jean Rameau

Emmeline était une de ces fillettes candides qui se mettent à sourire instinctivement, dés qu'une personne les regarde. Elle avait raison de faire ainsi, car ses lèvres étaient toutes fraîches, ses fossettes étaient toutes rondes, et voir se creuser les unes, voir s'entr'ouvrir les autres, constituait un ravissant spectacle pour les jeunes gars qui passaient devant sa maison.

Emmeline avait douze ans peut-être. Mais dans son pays de Béarn, le soleil mûrit vite toutes choses. On y mange des raisins au mois de juillet. La petite béarnaise avait des regards lumineux sous les arcades noires de ses sourcils, et semblait porter une tête de femme sur des épaules menues d'enfant. Très gracieuse du reste, fort brune, et belle de cette beauté particuliére qu'on trouve en général à toutes les primeurs.

Elle était apprentie chez un tisserand depuis quelques années déjà et savait, d'une main légère, envoyer la navette de bois entre deux rangées de fils de lin. Pendant qu'elle travaillait ainsi, ses sourires n'avaient guère l'occasion de se montrer; Emmeline était sérieuse et tissait trois pieds de toile en une journée, comme une grande personne; à peine, de temps en temps, une pensée agréable ou une rêverie tendre venait-elle soulever un peu le coin de ses lèvres et rapetisser un brin ses longs yeux radieux, couleur de la mer de Biarritz. Mais, quand elle sortait pour porter la toile aux pratiques ou pour acheter le lin des fermiéres, ses sourires prenaient bellement leur envolée le long de la route. Il y en avait pour tous les passants, les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes; il y en avait pour le soleil, et pour les arbres, et pour les nuages. Emmeline souriait presque toujours, inconsciemment, de même qu'une rose s'ouvre, ou qu'un ver-luisant brille, et la vue de son visage épanoui faisait plaisir aux mendiants du chemin, qui se trouvaient heureux dans tout leur être, comme si on leur avait jeté une tranche de pain blanc tartinée de fraises!

Donc, un après-midi où il faisait bon aller dans la campagne et respirer l'odeur du vent, et regarder pousser les brins de mousse, Emmeline s'en retournait à la maison du tisserand, son patron, en portant deux bottes de lin, quand elle aperçut dans une aulnaie, un garçonnet qui malmenait un arbre a grands coups de hache. L'aulnaie était ombreuse. Le garçonnet était blond. Emmeline s'approcha. « Bonjour ! » dit-elle.

Et immédiatement elle éprouva un besoin violent de sourire.

A ce salut, le garçonnet posa sa hache, dévisagea la fillette, vit sa risette bienveillante et, souriant lui aussi de toutes ses lèvres :

« Bonjour ! » salua-t-il de son côté.

Emmeline s'en alla.

Mais elle repassa dans cette aulnaie, le lendemain matin, et comme le petit paysan coupait toujours des arbres avec sa hache, elle se mit a sourire du plus loin qu'elle put.

Elle s'approcha ainsi que la veille, regarda le garçonnet dans les yeux, s'arrêta sans le moindre prétexte et déclara : « Moi, je m'appelle Emmeline ! »

Lui répartit : « Et moi, je m'appelle Valentin. »

Puis ils parlèrent de la pluie et du beau temps, comme de grandes personnes bien éduquées, se sourirent une minute et se séparérent.

A la troisième entrevue, qui eut lieu quelques jours plus tard, Emmeline dit, toujours souriante : « Moi, je suis tisserande !

Valentin annonça : « Moi, je suis sabotier !

— Le lin que je porte, c'est pour faire des draps.

— Moi, je coupe des aulnes pour faire des sabots.

— J'ai douze ans passés.

— Moi, j'en ai treize.

Je demeure chez le tisserand de Saint-Léonard, là-bas, au pied de ce coteau.

— Et moi j'habite chez le sabotier de la commune, là-bas, au bout de cette prairie. »

Entre ces confidences, il se souriaient longuement et se regardaient de tous leurs yeux.

« Moi, je me marierai avec un blond ! » dit Emmeline tout à coup. Et elle se sauva vite en riant.

Le lendemain elle lut, sur le sable aplani qui était devant la fenêtre de sa chambre :

« Moi, je me marierai avec une brune. Signé : Valentin. »

Cela devenait sérieux. La petite pensa à son trousseau. Quand elle retrouva le sabotier, elle rougit un peu, et, comme elle était au courant des usages, comme elle avait oui dire qu'on ne se marie pas généralement avec le premier venu, rencontré sur une route ou dans un bois d'aulnes, qu'il est nécessaire de connaître les parents de son futur, et son pays de naissance, et le chiffre de sa fortune, et beaucoup de choses encore, elle apprit à Valentin :

« Moi, j'ai sept frères et sœurs.

— Moi, j'en ai quatre.

— Je suis née à Saint-Léonard-de-Béarn.

— Et moi je suis né à Bordeaux, rue des Trois-Conils.

— J'ai une robe bleue avec tournure !

— J'ai un pistolet qui a coûté dix-huit francs au moins, et que j'ai trouvé en revenant d'une foire.

— Chez le tisserand où je travaille, je gagne vingt-cinq francs par an et un tablier.

— Et moi, chez le sabotier où je suis, je gagne, balbutia Valentin... je gagne... »

Mais il n'osa continuer. Il se tut, baissa la tête et rougit jusqu'au sommet de ses oreilles.

Emmeline pensa : « J'allais faire une mésalliance ! Ce garçon n'a pas le sou ! »

Tout haut elle dit : « Tu gagnes moins de vingt-cinq francs, peut-être ? »

Valentin continuait à rougir.

« Tu ne gagnes rien du tout, je gage ?

— Ah ! mais si ! répondit le sabotier en relevant le front.

— Trente sous par mois ? Ou bien une paire de chaussures, ou bien...

— Oh ! beaucoup plus ! »

Valentin était écarlate. Il n'osait préciser. Ah ! non ! il ne pourrait pas l'épouser, la jolie brune ! Une femme qui gagne vingt-cinq francs par an, ce n'était pas fait pour lui !

Mais, comme Emmeline l'encourageait de son sourire, il risqua, légèrement honteux : « Je gagne... je gagne, par an, les pommes qui poussent sur un pommier de chez nous, celui qui est au bout du jardin, le troisième à gauche en suivant le ruisseau ! »

Et il se mit à pleurer de dépit. Puis, voyant qu'Emmeline avait de la peine à comprendre, il l'initia.

Voici : Le sabotier chez lequel il travaillait était son oncle. Les affaires du pauvre homme n'étaient pas brillantes. Du reste, il lui aurait répugné de payer son neveu comme un vulgaire domestique. Donc, il le logeait, le nourrissait, l'habillait de son mieux et lui attribuait en outre, pour ses menus plaisirs, le revenu de l'un de ses arbres. Valentin avait fait choix du grand pommier qui se trouvait au bout du jardin, le troisième à gauche en suivant le ruisseau, parce que cet arbre était un pommier de Saint-Jean, ce qui signifie que ses pommes étaient mûres, chaque année, à la fête de ce saint apôtre, ou autrement dit, le 24 juin. Ah ! il ne fallait pas dédaigner ces appointements-là ! Ils représentaient une certaine somme après tout. Les pommes de Saint-Jean sont rares. Ce sont des fruits délicieux, très fins, très recherchés, qui se vendent bien au marché de Pau. Il y a des ans où l'on n'en donne que deux pour un sou. Et l'oncle affirmait que, vers 1860, ce pommier avait eu tant, tant de pommes qu'on les avait vendues par charretées et qu'on en avait retiré près de cent francs !

« Combien t'a-t-il rapporté cette année-ci ? » demanda-t-elle.

Valentin avoua : « Oh ! cette année-ci, il n'a eu que cinquante-quatre pommes bonnes à vendre, le pauvre ! J'en ai fait quatre-vingt-dix centimes ! »

Le sourire d'Emmeline exprima une certaine pitié, ce qui froissa énormément Valentin.

« Hé ! ne sois donc pas si fière ! s'écria-t-il avec un beau dédain. Je parie que tu ne sais pas seulement le nom du ministre de la guerre, à Paris ! »

La logique de cette question échappait à Emmeline. Mais, comme le petit sabotier la toisait, en croisant ses bras d'un air supérieur, elle répondit bravement : « Mais si, je le sais, le nom de ton ministre de la guerre ! Il s'appelle Victor Hugo ! »

Le blond Valentin ne daigna même pas éclater de rire. Il haussa les épaules de façon outrageante.

Alors Emmeline s'exclama : « Après tout, quand ce ne serait pas ça !... Tu as tort de tant vanter ta sapience ! Toi, tu sais les choses de Bordeaux ; moi, je sais celles d'ici ! Et celles d'ici sont bien plus importantes, va ! Ah ! oui donc ! Tiens, tu vas voir ! Je parie que tu ne sais pas, toi, ce qu'il faut faire quand on trouve sur une route la trace d'un âne qui s'est vautré ? »

Valentin ouvrit à son tour des yeux fort ébahis.

« Là ! tu es bien attrapé ! continua la petite Béarnaise. Eh bien, Monsieur, quand on trouve sur un chemin une *vautrée* d'âne, il faut cracher dessus, et l'on n'a jamais de furoncles. »

Et, comme le sabotier demeurait stupide, elle reprit :

« Sais-tu ensuite, toi, comment on doit s'y prendre pour que les sorcières n'aient aucun pouvoir sur vous ?.. Non ? Eh bien, on doit, pendant que la sorcière vous parle, faire une croix en cachette avec le pouce de la main droite et le petit doigt de la main gauche !... Et pour ne pas devenir loup-garou, sais-tu ce qu'il faut faire ? Il faut ferrer ses sabots avec des clous qui ont servi à ferrer un cheval !... Et pour guérir d'un panaris ? Il faut faire neuf croix sur la terre avec le doigt malade. Et pour guérir d'une entorse à un bras ou à une jambe ? Il faut faire marcher, sur le bras ou sur la jambe, une femme qui a eu deux jumeaux !... »

Elle continua longtemps ainsi, pour montrer sa science au petit Bordelais ; elle donna des recettes merveilleuses, des formules mirifiques. Il y en avait pour tout, pour reconnaître les suppôts de Satan le dimanche à la messe, et pour empêcher les poules de mourir du choléra pendant les chaleurs de l'été. Elle connaissait toutes les superstitions des bonnes gens du pays et déclarait posséder plus de deux cent cinquante remèdes secrets. Et elle en parlait avec abondance, avec conviction, avec mystère parfois, et Valentin devinait, à la flamme de ses yeux, qu'elle ajoutait une importance énorme à toutes ces choses et que, durant toute sa vie, elle y croirait.

« Eh tiens ! conclut-elle, pour écraser complètement l'impudent qui savait le nom du ministre de la guerre, je connais, moi, le moyen de faire venir des pommes nombreuses sur ton pommier de Saint-Jean ! mais, comme tu t'es moqué de moi tout à l'heure, je ne veux pas te l'apprendre ! »

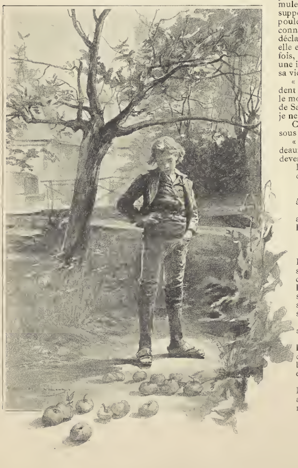
C'en était trop. Le petit sabotier se mit à rire à pleine gorge, sous le nez de la Béarnaise ébahie.

« Oh ! là là ! s'écria-t-il, en tenant ses côtes à la mode de Bordeaux. Les clous de vieux cheval qui empêchent un homme de devenir loup-garou ! et les mères de deux jumeaux qui guérissent les entorses des autres en marchant dessus !... Dieu que c'est drôle ! Ah ! si l'on savait ça rue des Trois-Conils !... »

Puis, redevenant sérieux et tournant gravement ses talons :

« Je ne me marierai jamais avec une paysanne qui croit à toutes ces bêtises ! Bonsoir, Mademoiselle !

— Et moi, déclara Emmeline, je ne me marierai jamais avec un garçon qui n'a pour tout bien que des pommes de la Saint-Jean ! Bonsoir, Monsieur ! »



*
* *

Il passa, là-dessus, des semaines, des mois, des ans. Emmeline grandit. Ce devint une belle fille ronde, à la taille souple, aux mains fines, qu'on aimait voir danser, le dimanche, après vêpres, et dont l'approche était douce à tous les laboureurs émerveillés. Elle souriait toujours à tout le monde, sans penser à mal ; et les gens se trouvaient heureux sous ces sourires, comme des personnes trempées de pluie se réjouissent à sécher leur dos au soleil.

« Dieu vous bénisse, Emmeline ! » lui criait-on dès qu'elle apparaissait sur une route ou dans un champ.

Et des vieillards la suivaient quand elle allait aux offices, la suivaient sans rien dire, ravis seulement d'écouter le son de sa voix, et de marcher dans l'ombre de sa robe. Et Dieu bénissait Emmeline vraiment, car elle était toujours joyeuse et une bonne couleur de santé brillait sur son visage souriant.

Mais quand elle passait devant le blond Valentin, Emmeline ne souriait pas. Elle lui gardait encore rancune. Elle avait été blessée jusque dans son âme par le scepticisme et la moquerie du petit sabotier. Elle détournait la tête pour ne

pas lui adresser son salut, et son ancien amoureux était fort marri.

Lui l'aimait de plus en plus. Il l'attendait souvent sur les routes où elle devait passer pour porter la toile aux pratiques. Mais Emmeline le voyait de loin et s'engageait aussitôt dans des sentiers de traverse. Ou bien, quand elle apparaissait devant Valentin, elle était accompagnée par quelque jeune homme bien assidu, avec qui elle devisait avec tendresse de choses mystérieuses, que le sabotier ne pouvait entendre.

D'ailleurs, elle devenait riche. Le tisserand augmentait ses appointements de cinq francs chaque année. Elle portait des robes éclatantes, des foulards de satin, des mantilles de prix. Les jours de fête, elle avait des mitaines! A vingt ans, elle aurait un trousseau complet et peut-être cent écus de dot! Ah! ce serait un parti sérieux pour Saint-Léonard-en-Béarn!

Valentin, lui, était toujours aussi misérable. Les affaires du sabotier, son oncle, ne se relevaient pas. Certes, le pauvre homme promettait de léguer après sa mort son âne, sa charrette et ses outils à son neveu; mais en attendant il ne lui donnait encore que les pommes du troisième pommier, à gauche, en suivant le ruisseau.

Et chaque année, ces pommes devenaient plus rares. L'arbre devait être épuisé. Il avait cent ans peut-être! Il faisait une drôle de mine au bord de son ruisseau. Il prenait des airs penchés d'invalide. Ses branches mouraient çà et là. Chaque printemps il se couvrait sournoisement de fleurs blanches, de fleurs roses, de fleurs jolies, toutes pleines de promesses. Mais les gelées d'avril venaient les détruire. Les fruits qui se formaient s'en allaient ensuite au vent, ou tombaient sous la grêle, ou devenaient la proie des frelons.

Valentin avait beau fumer, tailler, émonder, écheniller le pommier de Saint-Jean qui devait faire sa fortune, l'arbre se refusait à porter sérieusement des pommes. Il l'arrosa d'eau bénite prise à Lourdes, la grotte voisine, et n'obtint aucune moisson miraculeuse.

Dans les bonnes années, l'arbre lui donnait deux ou trois cents pommes, ce qui lui constituait un revenu de sept francs cinquante environ.

Ce qui l'exaspérait surtout, c'est que dans le voisinage, la plupart des pommiers se chargeaient de pommes. Emmeline elle-même en avait un devant sa maison, qui, chaque année, voyait craquer ses branches sous le poids de ses fruits. Est-ce que la jolie Béarnaise la connaissait vraiment, comme elle le prétendait jadis, la recette mystérieuse qui fait prospérer les arbres fruitiers?

Valentin commençait à se repentir. On ne sait pas tout à Bordeaux! Il y a peut-être des choses qu'ignorent les savants et que connaissent les simples, des formules pour guérir un panaris ou une entorse, qu'on n'enseigne pas dans les écoles de médecine, et qu'on apprend en plantant des choux. Valentin méditait. Le Béarn faisait déjà sentir sur lui son influence irrésistible. Les superstitions locales s'infiltraient goutte à goutte dans son cerveau. Lui aussi commençait à croire aux loups-garous, aux sorcières.

Ayant eu une maladie de foie, il consentit à se laisser imposer les mains par un enfant qui avait six frères plus âgés que lui. Ce traitement est très appliqué en Béarn et dans toute la Gascogne. Et Valentin ne s'étonna pas beaucoup de guérir. Alors, il eut des remords sérieux. Il devait y en avoir, sûrement, des recettes pour faire pousser des pommes sur les pommiers! Et Emmeline les connaissait! Ah! s'il ne s'était pas moqué d'elle jadis, peut-être serait-il riche à présent! Riche et encore aimé!

Il se traitait de crétin, d'ignorant, d'imbécile, tout haut, en frappant sa poitrine avec contrition.

Un jour de printemps, comme il considérait avec tristesse les pommes mûrissantes de son pommier — il y en avait trente-neuf tout juste — Valentin vit venir une belle fille sur la route. C'était une grande personne brune, avec des yeux très longs, dans un visage tout joli.

Elle aperçut Valentin sous le pommier, enjamba le ruisseau, montra dans sa capeline un sourire bien doux, et dit, en rougissant un peu :

« Bonjour, Valentin! Voulez-vous me prendre mesure pour une paire de sabots? »

C'était Emmeline. Le sabotier tressaillit de surprise. Il demeura stupide, pâlit, baissa les yeux et pensa à des choses d'autrefois qui lui remuèrent le cœur. Pourquoi revenait-elle? Sans doute pour le narguer. Elle voulait s'amuser quelques minutes à le voir souffrir.

Il fut sur le point de lui dire : « Mademoiselle Emmeline, vous êtes bien méchante! »

Mais il n'eut plus la force de parler, car il aperçut tout à coup un pied très blanc qui sortait d'une sandale, un pied nu, joli, frais, un pied éblouissant comme un croissant de lune! Et ce pied se posa crânement devant Valentin, sur le sable du ruisseau, tandis que les deux mains d'Emmeline, bridant la jupe par en haut, laissaient paraître un bout troublant de cheville.

Valentin ne sut bouger. Cette vision lui déconcertait les yeux. Ses mains étaient prises de tremblements.

« Eh bien! voulez-vous mesurer? » demanda Emmeline qui s'impatientait.

Le sabotier coupa machinalement une baguette de bois sur le pommier et s'apprêta à noter les mesures du pied d'Emmeline, suivant le procédé en usage. Il prit la cheville blanche avec sa main gauche, pesa dessus afin que le pied s'appliquât sur le sable, puis ouvrant son couteau avec sa main droite, il fit une raie a terre, derrière le talon, en fit une autre au bout de l'orteil, souleva le pied, posa la baguette de bois sur l'empreinte et la coupa aux deux lignes.

« Je vous remercie, mademoiselle ! » balbutia-t-il, les yeux baissés.

Mais Emmeline se récria : « Ce n'est pas tout. Les bons sabotiers ne se contentent pas de ça ! Ils prennent aussi des mesures pour la largeur ! Je veux des sabots qui me chaussent bien, moi ! »

Valentin fut interloqué. Quoi ? Il lui fallait encore mesurer la largeur de ce pied nu si joli, si frais, si blanc ? Cela devenait épouvantable. Un sabotier consciencieux a besoin de prendre le pied dans sa main pour cela ! Et dame...

« Mademoiselle ! déclara-t-il avec véhémence, je défie tous les sabotiers de la région. Mes sabots vont comme des gants. Et vous allez voir que... »

Ses yeux s'injectaient, son cou gonflait comme un cou d'apoplectique; il voyait trente-six chandelles autour du pied d'Emmeline. Il crut défailli. Il eut peur de trembler plus qu'il ne fallait. Il fit provision de courage, cependant, et, doucement, de ses doigts éperdus, il s'apprêta à mesurer.

Mais n'y tenant plus, il se mit à genoux devant le pied de son ancienne amoureuse et, laissant tomber dessus deux grosses larmes toutes honteuses : « Pardon, Emmeline ! balbutia-t-il le front baissé. Voudriez-vous m'enseigner, a présent, ce qu'il faut faire pour que mon pommier de Saint-Jean ait beaucoup de pommes ? »

Une belle fusée de rire fut la réponse. Et Emmeline se sauva.

« Ha ! ha ! ha ! dit-elle en se retournant. Vous y venez donc, monsieur le Bordelais, à croire a toutes ces bêtises ! Eh bien ! moi, je n'y crois plus ! »

Et elle disparut en riant encore.

* * *

Quelque temps après, par une douce nuit de juin, Valentin le Sabotier — qui dormait chez son oncle, dans une chambre basse d'où l'on pouvait voir le pommier de Saint-Jean — Valentin le Sabotier fut réveillé en sursaut.

Là-bas, près du ruisseau, un bruit insolite s'était entendu. Valentin retint sa respiration et prêta l'oreille.

« Dieu vivant ! se dit-il ; on doit voler mes pommes ! »

Il se leva, marcha sur la pointe des pieds, entr'ouvrit sa croisée sans bruit... En effet... quelqu'un montait sur le troisième pommier, à gauche, en suivant le ruisseau. Il faisait noir. Le jour allait venir; mais les objets étaient indistincts encore.

« Oh ! mes trente-cinq pommes ! murmura le sabotier — car il n'en restait plus que trente-cinq ! — Mes trente-cinq pommes, dont j'aurais fait plus de quinze sous ! »

Il prit son fameux pistolet qu'il avait trouvé, jadis, en revenant d'une foire.

Le voleur montait toujours.

« Attends ! attends ! » se dit Valentin.

Justement courroucé, il braqua son arme, visa et fit feu.

Un grand cri retentit dans la nuit et le voleur dégringola.

Fier de son adresse, Valentin sortit et se dirigea vers le jardin. Il fut au pied de l'arbre en quelques secondes. Quelle aventure ! Le voleur était une femme ! Il s'approcha davantage : il reconnut Emmeline.

« C'était vous ? » balbutia-t-il.

La jeune fille criait toujours. Valentin la releva, la tâta, prêt à crier comme elle.

« Mais je n'ai pas dû vous atteindre ! lui dit-il. Je suis bien trop maladroit !

— Vous croyez ? demanda Emmeline qui se tut brusquement.

— Oh ! j'en suis sûr ! Vous n'avez pas de mal !...

— Tiens ! c'est vrai ! » avoua-t-elle.

La peur seule lui arrachait des cris.

« Et comme ça, donc, vous me voliez mes pommes ! » reprit Valentin avec une fureur légitime. Ah ! il n'y a pas à nier. Je vous y ai prise ! Combien en avez vous mis dans vos poches ? Je savais le nombre ! Il y en avait trente-cinq sur l'arbre ! Nous allons compter.

A la faveur de l'aube naissante, il compta.

Mais les pommes étaient toutes sur le pommier !

Emmeline se mit a rougir. Elle pleura brusquement; mais cela semblait de la honte.

Soudain, elle prit Valentin par le cou, bien amicalement, et murmura : « Tu ne vas pas te moquer de moi comme au temps où j'étais petite ? Non ? Tu le jures ? Eh bien ! aujourd'hui, vois-tu. c'est la Saint-Jean, et pour faire pousser des pommes, il faut, avant le lever du soleil, mettre une grosse pierre sur les pommiers, de façon a ce qu'elle reste en équilibre entre deux branches... Regarde là-haut ! »

Et le sabotier aperçut en effet un caillou énorme sur son pommier, à la fourche formée par les deux branches principales.

Et, comme Valentin était confus et voulait joindre ses mains pour remercier Emmeline, celle-ci remit sur ses lèvres son bon sourire d'autrefois, qui semblait toujours, aux vieux mendiants. une tranche de pain blanc tartinée de fraises.

Puis, d'un bout de bois, tout en s'amusant, elle écrivit sur le sable, comme Valentin avait fait jadis : « *Moi, je me marierai avec un blond* ».

Il ne pouvait y avoir de méprise pour Valentin : tous les autres gars du quartier étaient bruns !

Les Béarnais assurent que, l'an suivant, le vieux pommier de Saint-Jean se couvrit de pommes.

JEAN RAMEAU.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)

La Noël de Lucette

PAR HENRY GRÉVILLE

Roger Barrois leva son fusil, épaula, tira... La perdrix sembla s'être fondue dans le brouillard qui envahissait le coteau, car il ne put savoir où elle avait passé. On sentait venir la nuit, dans le gris croissant d'un après-midi qui n'avait point connu la lumière. Le chasseur regarda à sa montre : cinq heures et demie... Aussi quelle idée, à la fin d'octobre, de chasser à cette heure-là! C'était l'avis de Phanor, et depuis plus d'une heure il ne s'était pas privé de le dire, agitant son panache blanc et tournant la tête du côté de la maison.

« Oui, bon chien, c'est toi qui as raison ! fit Roger en lui passant la main sur les oreilles. Tu es bien heureux de ne point porter de chaussures! Il me semble que je traîne à mes pieds toute la terre des coteaux de l'Anjou ! On va rentrer à Paris, Phanor, on va se dire adieu pour jusqu'à l'été prochain, mon ami ! »

La perspective de cette séparation semblait égayer beaucoup Roger, car il répéta sa dernière phrase sur un petit air composé tout exprès.

La nuit était toute noire lorsqu'il franchit la grille de son parc; un bruit lamentable de ferraille rouillée accompagna son entrée.

« Bricou, » appela-t-il.

La tête du gardien apparut, emmitouflée d'un mouchoir rempli de coton.

« Toujours votre fluxion, mon vieux ? C'est fâcheux! Dites-moi, il faudrait huiler cette porte...

— Je le sais bien, Monsieur, mais à cause du bruit, c'est plus commode ; j'entends mieux quand quelqu'un entre ou sort.

— Vous la fermerez et on sonnera. Mettez-moi du suif sur ce gond-là, fit Roger, d'un ton bref, et que je ne l'entende plus.

— Bien, monsieur, » répondit le vieux gardien d'une voix dolente, en rentrant chez lui.

Le jeune homme monta vite dans son cabinet de toilette et y procéda à un changement de costume absolument indispensable.

En laissant choir sur le tapis les vêtements saturés d'eau et souillés par la terre détrempée, Roger se disait que bientôt Bellefeuille ne serait plus, comme les autres années, qu'un rêve brillant de fleurs, de verdure, d'eaux courantes, — ce rêve qu'on commence en juin, qu'on achève en octobre, et qu'on retrouve avec joie l'année prochaine, — mais un rêve. Paris est la réalité, avec sa vie fiévreuse de plaisirs et de travaux...

Justement l'hiver s'annonçait bien; après de brillants débuts qui avaient donné à son nom un commencement de célébrité, Roger Barrois s'était trouvé réduit, depuis trois ou quatre ans, à des affaires fort sérieuses et bien payées, mais sans éclat. Le mois de décembre lui promettait l'occasion d'une brillante plaidoirie, et, comme disait sa femme, de défendre enfin la veuve et l'orphelin.

Roger étant prêt se hâta de descendre. Quatre ans bientôt de mariage n'avaient encore rien ôté de sa fraîcheur à la tendresse qu'il ressentait pour Lucette, mignonne et moqueuse, une vraie Parisienne, qui aimait la province pardessus le marché !

Il la trouva bien confortablement enfoncée dans une grande bergère, pas loin du feu, avec une petite lampe d'argent bruni près d'elle, une revue sur les genoux, et un couteau à papier sur la revue; mais le couteau n'avait pas servi.

En voyant son mari, elle se souleva avec une grâce câline et paresseuse.

« Je t'ai rapporté le dernier lièvre du pays, Lucette, dit-il; c'est fini, il n'y en a plus. »

D'un geste frileux de ses épaules rondes, la jeune femme exprima que rien ne pouvait lui être plus indifférent.

« Tu ne t'es pas enrhumé, au moins ? fit-elle avec sollicitude, en tirant légèrement sur les revers du veston de son mari.

— Pas enrhumé, je l'espère, mais j'ai été assez mouillé! Phanor ruisselait comme une source ; et remarque qu'il n'est pas tombé une seule goutte d'eau ! Ça se tient suspendu en l'air, et ça mouille tout ce que ça rencontre.

— Le brouillard de la Loire, dit la jeune femme. »

Roger se laissa couler au fond d'un grand fauteuil, les pieds dans le voisinage des landiers.

« Joli le pays, mais je ne serai pas fâché de rentrer à Paris.

— Déjà ! fit Lucette sans le regarder.

— Comment déjà ? C'est le moment, je crois !

— Oh ! il y a l'été de la Saint-Martin...

— Quand ça ?

— Attends... la Saint-Martin, ce doit être dans les environs du dix novembre...

— Si tard que ça ? Tant pis pour saint Martin ! Nous le chômerons au bois de Boulogne. Dis, Lucette, quand seras-tu prête à partir ? Tes malles, tes petites affaires... »

Madame Barrois prit un air très gai.

« Roger, tu ne sais pas ? Je n'ai pas envie d'aller à Paris !

— Ah bah! fit l'époux en sursautant. Tu n'as pas envie d'aller à Paris ? Pourquoi ?

— On est si bien ici! »

Roger éclata de rire, et sa femme en fit autant, sur le champ. Le paquet de vêtements humides qui gisait dans le cabinet de toilette, là-haut, représentait si bien les charmes de cette journée d'automne, qu'ils y avaient pensé en même temps.

Lucette reprit son sérieux la première.

« Je veux dire, fit-elle gravement, qu'on y est bien tranquille, et puis, sais-tu, petit mari ? C'est excellent pour la santé!

— Pas celle des chasseurs, peut-être... murmura Roger sans sourciller. »

Lucette ne se sentait pas encouragée. Elle joignit ses deux mains, regarda un peu en elle-même, et tout à coup leva sur son mari deux beaux yeux gris, lumineux et tendres.

« Roger, dit-elle, ce n'est pas une plaisanterie. Je ne voudrais

pas aller à Paris maintenant; je voudrais y aller seulement.. après Noel. »

Cette fois Roger bondit et se trouva debout.

« Après Noel! Rester encore deux mois ici, entre la boue et le brouillard ? Lucette, que t'est-il arrivé ? Tu n'es pas malade?

— Non! répondit la jeune femme dont le visage s'était empourpré. Ces dîners, ces soirées, ces spectacles, c'est horriblement fatigant, au fond! Je t'assure que j'en aurai tout à fait assez entre Noel et Pâques...

— Pâques, à présent? s'écria M. Barrois absolument stupéfait. Tu veux revenir ici à Pâques ?

— Mais oui! fit Lucette avec une nouvelle lueur rose sur son joli visage qui avait déjà eu le temps de pâlir...

— Quelle campagnarde! Mais ce n'est pas sérieux! Tu sais qu'il faut que j'aille à Paris prochainement, ma grande affaire se plaidera du 15 au 20 décembre...

— Je sais bien! fit Lucette d'un air très encourageant, avec de jolis hochements de tête; tu auras un fameux succès, c'est moi qui te le dis!

— Eh bien ? alors ? »

Lucette prit un air de candeur tout à fait irrésistible.

« Eh bien, tu la plaideras, mon ami! Ce n'est pas moi qui la plaiderai! En quoi cela peut-il changer quelque chose, que je sois à Paris ou que je n'y sois pas ?

— Mais... fit Roger.

— Quand tu travailles, tu me dis : « Ma chérie, il ne faut pas me parler, n'est-ce pas? Je ne parle point, et tu pioches, tu pioches... Je ne te sers à rien!

— Mais tu es là! rétorqua Roger, un peu piqué.

— C'est vrai... je suis là! murmura Lucette avec une nuance d'attendrissement. On ne peut pas toujours être là, sans rien dire, reprit-elle. Cela ne sert pas à grand'chose... »

Roger allait répondre, mais le valet de chambre annonça : « Madame est servie. »

Après le diner, Lucette revint à la charge, avec une telle sérénité de décision, que son mari, incapable de comprendre le mobile qui poussait sa femme, crut avoir affaire à l'un de ces caprices enfantins que l'on fait cesser avec un semblant de consentement.

« Puisque tu le veux! dit-il enfin d'un air résigné. Me permettras-tu au moins de venir te voir ? »

Un regard délicieux, tout fait de tendresse et de confiance, fut la réponse de la jeune femme. Elle ouvrit la bouche comme pour parler, puis la referma, en serrant un peu les lèvres, afin de mieux enfermer ses paroles, et attira par la main son mari sur le petit canapé où elle s'était blottie. Elle se pelotonna contre lui en murmurant : « Tu viendras très souvent, toutes les semaines.

— Et si j'étais empêché ? fit Roger, tu viendrais me voir ? Un petit voyage, cela ne compte pas! »

Elle secoua la tête négativement et dit avec fermeté :

« C'est toi qui viendras, — moi pas. »

Elle était si jolie, si malicieusement tendre et douce, que son mari ne put lui tenir rigueur; il se dit que quelques journées de pluie ou de vent auraient bientôt raison de ce caprice, et n'y songea plus.

Quand vint le moment de se rendre à Paris pour ses affaires, Barrois éprouva pourtant un petit serrement de cœur. Il trouvait assez dur de s'en aller tout seul, dans un appartement où il vivrait presque en garçon, et il le dit à sa femme.

« Mais, fit-elle, cela t'est arrivé dix fois d'aller à Paris passer quelques jours sans moi ?

— Pas en hiver, rétorqua Roger, pas en hiver! »

Lucette se mit à rire.

« La saison fait donc une différence ? » demanda-t-elle.

Elle se montrait très gaie, mais ses yeux un peu battus témoignaient contre sa feinte bravoure.

Roger vit charger dans le breack sa malle et sa valise; le cocher l'attendait prêt à lui remettre les rênes... La journée était magnifique, l'été de la Saint-Martin, venu avant son temps, jetait une trompeuse apparence de jeunesse sur le doux paysage; rien ne ressemble à des arbres qui n'ont plus de verdure, comme des arbres qui n'en ont pas encore.

Les peupliers superbes des îles de la Loire faisaient briller au haut de leurs cimes quelques feuilles isolées, pareilles à des paillons d'or ou d'argent; le fleuve roulait ses eaux bleues sur les bancs de sable jaune; les héliotropes des corbeilles, chauffés par le soleil, répandaient un parfum plus pénétrant qu'aux jours d'été. .

Au moment de partir, le jeune homme embrassa du regard le paysage lointain, le parterre, sa jeune femme enveloppée d'un long manteau ouaté, la tête emmitouflée de dentelles. .

Il se pencha vers elle.

« Demande un chapeau et partons ensemble ! fit-il tout bas. »

C'était un véritable regard d'amant qu'il jetait sur sa femme, et le cœur lui battait à la pensée de l'enlever ainsi, à l'improviste. Il lui prit doucement la main et l'attira vers le breack.

Elle recula avec un petit mouvement d'inquiétude.

« Non, dit-elle, cela ne se peut pas. Va, mon cher mari, va, mon amour, ajouta-t-elle plus bas; et surtout reviens samedi soir ! »

Respectueusement, comme il convient devant ses gens, Roger baisa la main de sa femme et monta sur le siège du breack ; il rassembla les rênes et les chevaux partirent d'un trot égal. La grille était ouverte.

« Eh bien ! Bricou, avez-vous graissé les gonds ? demanda Barrois en ralentissant son allure pour tourner.

— C'est huilé, huile, Monsieur ! Il en pleure, de l'huile ! Elle ne fait pas plus de bruit maintenant qu'une souris.

— C'est bien, mon brave, faites bonne garde. Madame est restée au château, ayez bon pied, bon œil ! »

Lucette resta sur le perron jusqu'à ce que le bruit des roues se fût perdu dans l'espace, puis elle fit le tour de son domaine. Sur le perron opposé, on voyait à quelques centaines de mètres la ligne du chemin de fer; les mains appuyées sur la pierre attiédie par le beau soleil d'automne, elle regarda longtemps la vallée de la Loire, pleine d'une lumière si douce que le cœur en était attendri. Attirée par le parfum délicat d'une *Gloire de Dijon* enlacée autour des dessins de la balustrade, elle se pencha vers les roses tardives et leur sourit comme à des personnes aimées; puis tout à coup elle se redressa pour écouter...

Oui, c'était le train qui emportait son mari ; serait-il à la portière seulement ? Aurait-il songé à regarder sa maison en passant ?

Avec un roulement de tonnerre, l'express glissa devant ses yeux éblouis, puis disparut derrière les arbres du parc. Mais dans l'apparition vertigineuse, elle avait vu la figure de son mari, debout dans la portière... et lui, le cœur plein de joie, il avait vu la gracieuse silhouette de sa femme qui l'attendait.

Lucette rentra dans le salon, ouvrit le piano et, sans s'asseoir, d'une main distraite, esquissa la mélodie bretonne du *Fil d'or*, qu'elle chantait souvent avec sa sœur Claire. C'était un souvenir sacré, ce *Fil d'or*... Il avait sinon fait, au moins singulièrement protégé son mariage... Elle voulut chanter le refrain, mais sa voix se brisa dans sa gorge, et elle alla enfouir sa tête dans les coussins d'un canapé en pleurant à chaudes larmes.

« Oh ! que c'est dur, que c'est dur de le laisser partir comme cela, pensa-t-elle à travers ses larmes, mais il le fallait. »

Un sourire parut sur ses lèvres, à travers ses cheveux blonds ébouriffés, semblable au joli soleil d'automne qui jouait dans les menues branches d'un bouleau, en face d'elle, dans le parc ; elle se remit sur son séant, soupira, rétablit une sorte d'ordre dans ses boucles follettes et murmura :

« Voyons, il faut être sérieuse, madame Luce; nous ne sommes pas ici pour nous amuser, tâchons de bien employer notre temps. »

A peine arrivé, Roger fut accueilli par nombre de questions et d'épigrammes. Comment, madame Barrois était restée là-bas ? en cette saison ? Il avait beau alléguer que nombre de femmes ne reviennent qu'en janvier, le petit ménage Barrois n'avait point donné cette habitude à son entourage, et les entourages, — chacun le sait, — ne peuvent souffrir qu'on dérange leurs habitudes.

Le samedi, Roger ne put prendre que le train de cinq heures; il était près de deux heures du matin, par un temps effroyable, lorsque les roues de son coupé firent crier le gravier devant le perron. Lucette attendait derrière la fenêtre; il vit sa silhouette se détacher sur le fond éclairé de la chambre.

« Comment ? pas encore au lit, à cette heure ? fit-il en la serrant contre lui.

— Je n'aurais jamais pu, te sachant en route... »

Ah ! quel dimanche bienheureux ! Il pleuvait à verse, le ciel était de la même couleur que l'eau de la Loire, et le paysage seulement, un peu plus foncé ! Mais nos amis n'y songeaient guère. Une fois, Lucette, ayant regardé au dehors, laissa retomber le rideau et regarda son mari en disant : « Il fait bon ici ! »

Certes, il faisait bon dans le salon, comme dans la salle à manger lambrissée de vieux panneaux de chêne sculpté, comme dans la jolie chambre à coucher, toute tendue de pongee brodé de bleuets, fraîche à l'œil, tiède et engageante. Cela valait le voyage !

Mais il fallait reprendre le train à neuf heures du soir, si l'on voulait être rentré le matin à Paris.

« Une nuit en chemin de fer, c'est dur. Tu ne pourrais pas rester, dis, petit mari ? »

L'envie n'en manquait pas à Roger, mais sa cliente, la veuve avec l'orphelin, avait rendez-vous chez lui à onze heures du matin... Impossible !

Les samedis se suivirent et se ressemblèrent, sauf pour le temps, qui était redevenu fort beau. Roger, à moitié résigné le dimanche, était généralement d'une humeur fâcheuse le lundi matin, ce qui n'étonnait que ses clients.

Lucette, au contraire, semblait s'arranger à merveille de cet état de choses; en semaine, elle faisait toutes sortes de petites courses à pied, seule avec Phanor, qui ne s'était jamais vu à pareille fête. Tantôt elle allait elle-même à la Possonnière mettre à la poste une lettre pour son mari, car elle lui écrivait tous les jours, tantôt elle rendait visite à quelque voisine, tantôt elle allait chez son curé, et revenait de ces endroits divers avec une couleur charmante sur le visage, et un éclat rieur dans les yeux.

« Je n'ai jamais vu Madame se promener comme cela ! déclara un jour la femme de chambre. Ce n'est pas la peine d'avoir des voitures, pour me faire passer ma vie à brosser des bas de jupes ! A la saison qu'il est, et avec ce gros idiot de chien, qui essuie ses pattes après Madame, comme si c'était une serviette ! »

Luce faisait beaucoup de charité cet hiver-là. Elle n'avait encore jamais vu l'hiver à la campagne. Les jolies maisons enchâssées dans la glycine ne sont plus si avenantes quand vient novembre, et elles ne le sont plus du tout, lorsque décembre arrive. Les petits enfants empaquetés de guenilles de laine ressemblent à des colis négligés, leur nez lui-même, ignorant des lois du savoir-vivre et plus difficile à réprimer, dans ses écarts, sur une manche de drap que sur un sarreau de toile, ôtait beaucoup de charme à leurs petits minois ébouriffés. Pourtant Lucette entra partout, et dans chaque demeure laissa des visages souriants.

« Tu ne veux donc pas t'en revenir ? » lui dit un dimanche soir

Roger, qui n'était pas de très bonne humeur. Il commençait à s'apercevoir que sept et sept font quatorze, et que de trente-six heures en passer quatorze en chemin de fer, dont une nuit, était décidément plus fatigant qu'agréable.

« Après Noël, mon Roger! répondit sa femme en s'appuyant câlinement sur son épaule. Que ce sera gentil, Roger, dis, le jour où tu m'emmèneras!

— Ah! oui! ce sera gentil! grommela l'époux mécontent. Ce serait encore bien plus gentil si c'était tout de suite! »

Mais Luce ne voulait pas entendre de cette oreille; elle se mit au piano et chanta le *Fil d'or*.

« N'est-ce pas que c'est joli? dit-elle en se retournant vers son mari d'un air ravi. Moi, je l'aime toujours autant!

— Moi aussi, répondit Roger en bâillant. Huit heures et demie? Quelle misère! Je passerais une si bonne nuit dans mon lit. et voilà ce brigand de Joseph qui va arriver avec son coupé...

Heureusement il n'y a pas de neige! Ce serait à casser la jambe à toute l'écurie!

— C'est pourtant joli, la neige! fit Lucette d'un air rêveur. J'aimerais bien qu'il neigeât pour Noël.

— Pas moi! Avoue que je suis un mari bien indulgent, Lucette!

— Un amour de mari, répondit-elle en l'embrassant dans le cou. Mais il faut convenir aussi que je suis une femme...

— Oh! une femme bien étonnante! La jolie madame Barrois, comme on dit dans les journaux mondains, qui s'enferme à la campagne en hiver, c'est une des choses les plus extraordinaires qui se soient encore manifestées sous le ciel de France!

— Tu viendras pour Noel, Roger? fit Lucette, en le regardant tout à coup d'un air inquiet. La veille, dis? Avant le dîner?

— La veille, oui; avant le dîner, je ne crois pas! Il me faudrait partir à onze heures du matin! Perdre une journee...

— Roger! fit Lucette, les yeux brillants d'une décision irrévocable, si tu ne viens pas pour dîner, je ne te le pardonnerai jamais!

— Oh! oh! fit Roger, et pourquoi?

— Parce que l'autre train arrive trop tard, et il faut que tu viennes avec moi à la messe de minuit. Tu comprends, je ne peux pas y aller seule! et...

— La messe de minuit est très belle à Saint-Augustin, à Paris, et si tu m'en crois, c'est là que nous irons ensemble. Tu partiras d'ici le matin...

— Du tout, du tout! Je veux que ce soit ici! »

Elle était toute rouge et presque fâchée.

« Tu as dit Noël! fit-elle avec autorité, et Noël, c'est Noel! Tu ne voudrais pas manquer à ta parole!

— J'ai dit jusqu'à Noël, répliqua Roger; cela veut dire aussi bien la veille que le lendemain de Noel.

— Oh! s'il est permis! s'écria Lucette, en frappant ses mains l'une contre l'autre, après quoi elle les laissa retomber devant elle d'un air accablé. Si mon mari n'est plus de parole, à qui se fier?

— Un jour de plus, un jour de moins, la belle affaire! insista Roger, qui commençait à s'échauffer.

— Pour moi, cela fait quelque chose! dit Lucette à voix basse, en se détournant. Roger eut honte de sa taquinerie; il allait prendre sa femme dans ses bras, lorsque le valet de chambre annonça:

— Le coupé est avancé; Joseph présente ses excuses à Monsieur, il est un peu en retard, il n'y a plus que juste le temps! »

Roger embrasse Lucette à la hâte et saute dans le coupé, qui part grand train. Pour la première fois de sa vie, madame Barrois s'est séparée de son mari sur l'impression d'une querelle.

Bien futile, bien ténue, en vérité, la querelle! Roger n'a pas été gentil; il savait très bien que jusqu'à Noël cela signifie jusqu'après Noel, et non avant! Mais les hommes sont si ergoteurs!

Lucette pense à son beau-frère d'Espars, qui n'a pas une once de méchanceté dans toute sa haute et large personne, et qui a fait à sa pauvre petite femme Claire la vie la plus intolérable... Il l'aime pourtant à sa façon, et la tient en grande estime... Si Roger veut se mettre sur ce pied-là!... Les larmes de Lucette coulent abondantes pendant un moment... Tout à coup, dans la nuit, on entend le grondement sourd du train qui passe...

« Mon Roger! mon cher mari! soupire Lucette en essuyant ses yeux. Je t'aime tant tout de même, si tu savais! »

Mais elle a beau essuyer ses yeux, les larmes reviennent Alors, le cœur encore tout gros, elle va au piano, et très lentement, joue l'hymne de Noel: *Adeste fideles*. Au bout d'un instant, elle chante tout bas: *Datus est nobis*..., et quoique la voix soit encore mouillée de larmes, Lucette sourit vaguement:

« J'arriverai pourtant à en faire quelque chose! » se dit-elle en fermant le piano.

Sur cette parole énigmatique, madame Barrois remonte à sa chambre, qu'elle trouve froide, triste, et surtout énorme... Comme Roger doit être mal dans son wagon de premières, les genoux plus haut que la tête, s'il y a de la place, et les jambes pleines de crampes, si le wagon est au complet! Et madame Barrois dort médiocrement.

La veuve et l'orphelin avaient vraiment, pour cette fois, une chance extraordinaire; leur affaire se présenta au jour dit, le détenteur inique fut confondu, moins par l'éclat de ses méfaits que par l'éloquence de Me Barrois. Celui-ci, plein de feu et d'audace, fit une plaidoirie des plus brillantes.

Après avoir reçu les compliments de ses collègues et les remerciements de sa cliente, Me Barrois, qui était vraiment épuisé alla

dîner ; il ne s'était pas attendu à une fin si prompte, et se trouvait avoir devant lui deux journées presque vides...

« Demain, je file à Bellefeuille, se dit-il ; c'est Lucette qui sera contente ! Il y a un train le matin à sept heures et demie, par l'Ouest ! Je le prends ! et à trois heures je serai chez nous ! Je n'écris point, pas de télégramme ; une vraie surprise ! Enfin, dans six jours Noël arrive ! Et il en est temps, vraiment ! Je commence à en avoir plus qu'assez ! »

Le lendemain, vers trois heures, Me Barrois descendit de wagon à la Possonnière ; n'ayant pas prévenu, il n'avait point de voiture pour l'emmener ; mais trois ou quatre kilomètres n'effrayaient pas un bon marcheur comme lui. L'après-midi était froid et clair ; le soleil, déja très bas, allait bientôt disparaître derrière les bois. En passant près du vieux moulin à vent encore fort gaillard, perché sur une éminence, il ne put s'empêcher de rire au souvenir d'une aventure survenue là, l'été précédent, où

sa femme et sa belle-sœur avaient berné de la plus piteuse façon une sorte de bellâtre mal intentionné...

« C'est qu'elle est coquette, ma chère petite femme, pensa Roger en arpentant la route. Ce qui m'étonne précisément, avec l'humeur dont je la connais, c'est qu'elle ait voulu rester ici. Qu'y a-t-il dans les environs, maintenant ? Quelques vieilles dames et le curé... Pas moyen de coqueter avec le curé... Un bien brave homme, mais pas mondain pour un sou... Il n'a qu'une fibre artistique, il est fou de musique, et c'est une passion malheureuse ; quand les châtelains de la Possonnière sont partis, je ne vois pas qui pourrait la satisfaire... »

Tout en soliloquant, il était arrivé près de sa maison ; le crépuscule d'hiver envahissait la route. A cent pas devant lui, il vit sortir par la grille à peine entr'ouverte une forme masculine qu'il ne reconnut pas. C'était un homme jeune évidemment, de taille moyenne, qui s'en allait en tournant le dos à Roger. Un chapeau de feutre sur la tête, un cachenez autour du cou, enveloppé d'un paletot sombre assez mal coupé, il ressemblait à tout le monde.

Phanor, en rupture de chenil, arrivait à sa rencontre ; en le croisant, il lui fit la politesse d'un frétillement de queue et fourra son museau dans la main que l'individu sortait de sa poche. Après quoi l'homme et le chien se séparèrent sans se retourner.

En apercevant son maître, Phanor, partagé entre le désir de lui témoigner sa joie et la certitude d'avoir mérité une correction, s'accroupit sur le sol avec des sons et des attitudes en apparence inconciliables.

Roger était si surpris par la sortie de ce visiteur inconnu, qu'il s'en informa près de son chien.

« Le connais-tu, Phanor ? fit-il. Hein ? dis-moi un peu ce que c'est que celui-là ? »

Il indiquait le promeneur qui, les mains dans ses poches, le front en avant, s'en allait comme un homme pressé.

Phanor ne pouvait pas dire grand'chose ; avec des mouvements tout à fait acrobatiques il se faufila derrière son maître et se trouva de l'autre côté de la grille.

« Bricou, dit Roger en ouvrant la porte de la loge, qui est-ce qui sort d'ici ?

— D'ici ? Personne ! Bonjour monsieur Barrois, vous voilà donc revenu par ici !

— Quelqu'un vient de sortir, insista Roger ; un homme avec un chapeau melon.

— Un chapeau melon ? Aussi vrai que vous voila, Monsieur, et encore que je ne vous attendais pas, il n'est sorti personne !

— Mais je l'ai vu ! fit Roger impatienté. Et Phanor l'a vu ! Il l'a même caressé.

— Phanor aura eu la berlue, Monsieur. Je suis sûr que personne n'a ouvert la grille. »

Roger jeta un regard de mépris courroucé sur le mouchoir bourré de coton qui faisait à son vieux gardien une inséparable mentonnière entre la Toussaint et Pâques, et sortit sans insister.

« Incorrigible, ce vieux paysan, pensa-t-il. Ni manières, ni attentions... Il est honnête, le beau mérite ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est sourd et aveugle... »

Sans sonner, Roger entra chez lui ; dans le vestibule, il rencontra le valet de chambre qui portait une lampe ; celui-ci fit un sursaut en le voyant, mais très digne, déposa la lampe sur un meuble et s'approcha pour lui ôter son pardessus.

« Madame est sortie ? demanda le mari.

— Madame est au salon. »

Roger entra, suivi par la lampe. En le voyant Lucette poussa un cri de joie et se précipita à son cou. Elle resta là un instant, un peu essoufflée ; le valet de chambre s'était retiré.

« Que c'est gentil, que c'est gentil ! répétait la jeune femme. Et justement j'avais si grande envie de te voir ! »

Roger l'embrassa une douzaine de fois, et s'assit à côté d'elle.

« Tu ne t'es pas ennuyée ? demanda-t-il. Tu as reçu des visites depuis que je ne suis venu ?

— Pas une, figure-toi, pas une ! Je ne sais pas s'ils sont tous morts, gelés ou partis ! Le curé lui-même, qui m'avait promis de venir dîner hier, s'est fait excuser : il a des malades.

— Mais aujourd'hui, personne n'est venu ?

— Personne ! Quand je te dis qu'ils sont tous ankylosés ! »

Roger se trouvait dans le singulier état d'esprit où l'on est en face d'une évidence désagréable, dont il n'existe aucune preuve. Il avait *vu* le visiteur, il en était sûr ; et pourtant il aurait bien voulu pouvoir se dire que c'était faux. Une idée lui vint.

« Tu ne t'ennuies pas toi ; mais ta femme de chambre, qu'est-ce qu'elle dit de cette villégiature hivernale ?

— Rien ; je crois qu'elle épousera Joseph un jour ou l'autre... et ce sera ce qui pourra arriver de mieux, car vraiment... »

Elle termina sa pensée par un hochement de tête scandalisé.

« Et, dis-moi, personne ne vient voir le valet de chambre ? J'ai défendu les visites...

— Sois tranquille, c'est un garçon très rangé ; il ne sort pas et ne s'est lié avec personne dans les environs. »

La cuisinière avait soixante-sept ans ; de ce côté, rien a craindre. Le jardinier avait une entrée à part, sur une autre route.

« Alors, personne n'est venu te distraire ou te déranger ?

— Personne ! Pourquoi me demandes-tu cela ? »

Lucette avait l'air si surpris que Roger en fut ahuri.

« Après tout, se dit-il, j'ai peut-être rêvé ! J'aurai eu une hallucination ; cela arrive, même en plein jour. »

Lucette, parfaitement heureuse, fut tout sourire et caresses.

« Plus que cinq jours, mon Roger, disait-elle en comptant sur ses doigts ; cinq jours jusqu'à la veille de Noel, et alors tu m'emmèneras ! Nous partirons le lendemain, si tu veux.

— Soit, fit le mari ; comme tu voudras ! »

Il se résignait a subir une destinée obscure qu'il ne pouvait éviter. Lucette avait bien voulu ce qu'elle avait voulu ! Sans doute il eût pu user d'autorité... Mais Me Barrois avait assez l'expérience des choses de ce monde pour savoir qu'avec sa femme user d'autorité est encore le pire moyen pour se faire obéir.

Quand il partit, Lucette l'accompagna a pied jusqu'à la grille. Le temps était sec et froid, mais un peu couvert.

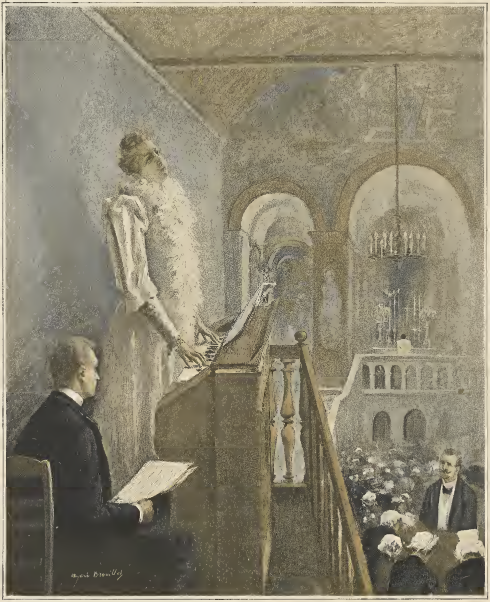
« S'il pouvait neiger ! dit-elle. Un Noël sans neige, ce n'est pas Noel !

— Pour aller à la messe de minuit, tes chevaux ne seraient peut-être pas de cet avis-là !

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien ! Il me faut de la neige ! quand nous devrions revenir à pied ! »

Le jour qui précédait la veille de Noël tant attendue, Roger se trouva libre d'assez bonne heure et s'avisa qu'il ferait bien d'aller coucher à Angers. Quelques menues affaires qu'il devait y régler seraient expédiées dans la matinée et rien ne l'empêcherait alors d'aller surprendre Lucette au milieu de son déjeuner.

Il fit comme il l'avait pensé ; mais le train qu'il avait pris étant un train omnibus qui s'arrêtait a une station beaucoup plus voisine de Bellefeuille que celle des trains express, il n'eut à faire



que quelques centaines de mètres. La température était très rude, le vent glacial coupait la respiration, les nuages bas semblaient vouloir envelopper la terre d'une sorte de ouate irrespirable.

« Ouf ! se dit Roger en prenant haleine, j'ai idée que Lucette aura lieu d'être satisfaite, et qu'il neigera ce soir. »

Comme Barrois passait par la grille, fermée au loquet seulement, il aperçut le dos de Bricou confortablement tourné vers la fenêtre, pendant qu'il se chauffait les pieds au feu. Rien ne lui ayant signalé la présence de son maître, il ne sourcilla point.

« Quelle maison bien gardée, pensa le jeune homme. Quand la grille criait, on l'entendait jusque de la maison ! Et c'est moi qui ai fait huiler les gonds ! On n'a pas de l'à-propos tous les jours ! »

Il entra dans le hall sans avoir été vu, et son humeur n'en devint pas meilleure. Les sons du piano arrivaient à lui à travers les portes fermées. Lucette frappait un dernier accord.

On entendit un bruit de pas, de pas masculins, puis une porte se ferma... Roger pensait voir son visiteur inconnu : point ! Personne ne se présenta. Très nerveux, il entra dans le salon ; Lucette était seule, debout près du piano.

« Roger ! s'écria-t-elle en se retournant pour lui sauter au cou. Quel bonheur ! As-tu déjeuné ?

— Non ! » grommela le mari en l'embrassant tout de même, si grognon qu'il fût. Tu as donc changé l'heure de tes repas ? Je croyais te trouver à table.

— Aujourd'hui seulement. J'ai déjeuné il y a une heure, ne pensant pas que tu viendrais ; mais on va te servir tout de suite. Tu as vu le valet de chambre ?

— Je n'ai vu personne, » répliqua Roger d'un ton gros de sous-entendus que sa femme ne sembla pas comprendre.

Avec mille chatteries, mille câlineries de la voix, du geste et du regard, elle assista au déjeuner de son mari, lui choisissant les meilleurs morceaux, lui versant à boire elle-même, enfin lui

faisant un petit paradis domestique de cet intérieur clos et tiède, pendant que, par les grandes baies vitrées, la campagne apparaissait aussi morose que Me Barrois lui-même.

« Qu'as-tu donc ? lui demanda ingénument Lucette quand, après lui avoir sucré son café, elle vit qu'il ne se déridait point.

— J'ai mal à la tête ! répondit-il d'un ton bourru. Tiens, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est encore de dormir deux heures sur le divan.

— Pauvre Roger ! fit Lucette en tapotant les coussins. Vois-tu, c'est la neige. »

Quel interminable après-midi ! Et quel lamentable dîner ! La gaieté de Lucette était tombée devant l'attitude de son mari.

« Tu as quelque chose, Roger ? lui dit-elle timidement vers neuf heures du soir, alors que l'un et l'autre étaient devenus presque également tristes et maussades.

— Que veux-tu que j'aie ? Est-ce que ma vie n'est pas la plus

belle qui se puisse imaginer ? » répliqua amèrement Me Barrois.

Elle le regarda en silence un instant, puis s'approchant de lui avec précaution commi si elle avait peur de le secouer :

« Tu es nerveux, voilà ! C'est la neige !

— Nerveux ? s'écria Roger du ton dont il eût reçu un mortel outrage. Moi ? Dieu merci ! C'est bon pour les femmes ! »

Avec un regard compatissant, jeté de côté seulement, par prudence, Lucette se dit qu'elle ne dirait plus jamais à personne : « vous êtes nerveux », parce que, en général, ça ne réussit pas.

La neige commençait à tomber, en effet. On voyait, à travers les grandes glaces des baies vitrées, les gros flocons flotter lentement en tournoyant sur eux-mêmes. A la lumière des lampes, ils s'irisaient le long des fenêtres en chatoyant comme une pluie de pierres précieuses. La pelouse était déjà toute blanche ; les sentiers seuls restaient gris, mais bientôt ils seraient recouverts.

« Tiens, fit Roger, la voilà la neige ! Es-tu contente ?

— Oh ! à présent, elle ne me fait plus plaisir ! » dit tristement Lucette.

Enfin, l'heure vint de partir. Après être montée dans sa chambre pour faire toilette, la jeune femme reparut vêtue de blanc ; sa robe de laine était garnie de fourrures d'agneau blanc, douces à l'œil et au toucher.

« Regarde, Roger, dit-elle, moi aussi je suis en neige !

— C'est joli ; mais tu parais moins mince ; le blanc fait souvent cet effet-là ! »

Lucette ne dit rien ; très affairée, elle revêtait sa pelisse. Le coupé les attendait ; ils y montèrent et prirent le chemin de l'église, sous la neige qui tombait de plus en plus épaisse.

C'était une jolie église romane, une des plus anciennes de l'Anjou ; la voûte de charpente planchéiée de sapin produisait l'effet d'une grande quille de vaisseau retournée ; elle était propre, claire et gaie. L'autel ruisselait de lumières, et Roger y reconnut les grands candélabres d'argent qui venaient de sa grand'mère, avec beaucoup d'autres qu'il se souvenait d'avoir vus en dînant chez ses voisins de campagne.

Il s'était assis dans son banc, avec sa femme. Tout à coup il s'aperçut qu'elle n'était plus là ; pendant qu'il passait la revue du luminaire, elle avait disparu.

Surpris, il se retourna et la chercha des yeux... Elle n'était nulle part. — C'était un peu fort ! Comment, le mystère le poursuivait même à l'église ? Il allait se lever pour interroger le bedeau, quand l'orgue retentit, et la messe commença.

Roger se sentait plein de pensées amères et troublantes ; sa femme n'avait plus confiance en lui ! Certes, les cachotteries qu'elle lui faisait devaient être innocentes et sans importance, mais pourquoi ne pas agir franchement ? Pourquoi ne pas lui laisser, car c'était là le fond de son grief, la belle tranquillité passée des quatre années heureuses qui venaient de s'écouler ?

Peu attentif à la messe, il ressassait dans son esprit ces idées pénibles, lorsque l'orgue résonna pour la seconde fois, et une voix d'homme inexpérimentée, mais d'une fraîcheur, d'un velouté qui n'appartiennent qu'à l'extrême jeunesse, entonna la Prose du jour :

Adeste fideles,
Læti triumphantes,
Venite, venite ad Bethleem.

Une autre voix, exquise, un peu tremblante, fondue de douceur et de chaude persuasion, reprit :

Datus est nobis...

Tous les soupçons vagues, toutes les humeurs noires de Roger s'évanouirent dans le nuage d'encens qui montait de l'autel, et il se retourna.

Dans la tribune, sa Lucette, debout, chantait de toute son âme, les yeux levés au ciel, comme si elle voyait vraiment l'Enfant divin entouré d'anges, bien au-dessus de la voûte noircie par le temps et la fumée des cierges. On ne chante pas avec cette voix-là, on n'a pas cette expression-là quand on fait des mystères, même innocents... Il avait tout rêvé... Quel vilain rêve, et que le réveil en était doux !

La voix d'homme reprit en duo avec Lucette :

Venite adoremus...

Roger, sans plus se soucier de scandaliser l'auditoire, se tourna et vit le chanteur. C'était un jeune homme de dix-huit

ans à peine, avec de bons yeux de chien et une barbe naissante, vêtu comme un petit bourgeois d'un complet de confection.

« D'où sort-il, celui-là, qui chante avec ma femme? pensa Roger tout à fait mécontent. Je ne l'ai jamais vu... »

Il voulait être furieux, et n'y parvenait pas; la voix de Lucette tombait de la tribune sur la foule recueillie comme une rosée de paix céleste, et bon gré, mal gré, il fallait s'attendrir. Roger baissa la tête, se souvint du jour où il avait vu Lucette, couverte de ses cheveux d'or, en prière devant la vierge de Behuard, et malgré toutes les évidences, il demanda pardon à sa femme de l'avoir seulement blâmée dans son âme.

La Prose terminée, la messe continua; Lucette revint d'un pas discret et se coula dans le banc, près de son mari. Tout bas, il lui demanda, les yeux encore humides :

« C'est pour cela que tu voulais rester jusqu'à Noel?

— Pour cela et encore autre chose », répondit-elle sans le regarder, mais avec un sourire délicieux.

L'office achevé, on se fit des saluts et des compliments; toute la petite clientèle d'enfants et de pauvres qui appartenait spécialement à Lucette vint lui offrir ses hommages. Enfin on sortit... O surprise! la neige brillait au clair de lune, et le coupé de Barrois n'était plus sur la place qui miroitait comme une flaque d'eau.

« Joseph n'est pas la? » demanda Roger en serrant contre lui le bras de sa femme à qui il n'avait encore pu dire un mot.

L'aubergiste qui demeurait en face s'approcha.

« Il faut que monsieur Barrois excuse, dit-il; le verglas est tombé tout à coup, et si dur que Joseph n'a pas osé rester là. Il a dit qu'il allait rentrer avec ses chevaux qui n'étaient pas ferrés à glace, et que sans ça il leur casserait les jambes pour sûr!

— Ce n'est pas trop mal pensé en ce qui concerne les chevaux, dit Roger; mais nous, comment allons-nous rentrer?

— Joseph va revenir avec le petit duc et le vieux cheval; si Monsieur et Madame veulent me faire l'honneur d'entrer chez moi pour attendre...

— Non, fit tout bas Lucette à son mari; c'est plein de gens qui vont faire réveillon...

— Je vous remercie, dit Barrois tout haut; nous aimons mieux attendre en plein air. »

Après un moment de curiosité, la foule s'était dispersée, non sans quelques chutes qui avaient diverti l'assemblée.

« Tu vas mourir de froid, sous ce porche. à attendre! dit Roger en regardant sa femme avec pitié.

— Ce n'est pas si glissant, fit-elle; en allant très doucement. nous pourrions peut-être faire un bout de chemin. J'aimerais cela, mais bien lentement, Roger; je voudrais ne pas tomber! »

Ils essayèrent quelques pas, mais il fallut y renoncer. Très ennuyé, Barrois allait proposer d'entrer dans l'auberge, lorsqu'un jeune homme bien enveloppé sortit de derrière l'église.

« Léonor, c'est Léonor, dit Lucette. Léonor venez donc ici! »

Sous le paletot épais, Roger reconnut l'inconnu que Phanor avait salué sur la route, et en même temps le chanteur inconnu.

« C'est Léonor, le fils du charpentier; il a une jolie voix, n'est-ce pas, Roger? Il a eu de la peine à chanter en duo, ça ne lui était jamais arrivé; mais il en est venu à bout tout de même. Pour un garçon de dix-sept ans, ce n'est vraiment pas mal.

— Pas mal du tout! répondit Roger qui se fût volontiers donné des coups de cravache à lui-même. Couvrez-vous donc. Léonor, il fait froid; madame le permet.

« Qu'est-ce que vous traînez derrière vous, au bout de cette corde? demanda Lucette.

— C'est le petit traîneau, répondit le jeune garçon de sa voix musicale; on s'en sert en hiver pour porter le linge à la rivière, et aujourd'hui j'ai amené ma petite sœur dessus, parce qu'elle a mal à un pied. Je le ramène chez nous; ma sœur est restée à coucher dans le bourg, chez ma grand'mère.

— Lucette, fit Roger frappé d'une idée subite, si tu voulais, nous te ramènerions en triomphe à Bellefeuille, Léonor et moi?

— Je traînerai bien Madame à moi tout seul! s'écria le jeune garçon dont les yeux brillaient de joie.

— A nous deux, mon garçon; vous devant, moi derrière. »

Lucette s'assit sur le petit traîneau long et étroit, garni seulement d'un méchant bout de tapis, et ses deux chevaliers se mirent à la besogne, l'un traînant, l'autre poussant. La lune était magnifique, le ciel sans nuages, et le temps s'était adouci.

« Une vraie partie de plaisir! dit Roger à l'oreille de sa femme. D'où lui vient ce nom romantique, au jeune charpentier?

— On ne sait pas! A la campagne, ils ont des idées!

— Et toi, tu avais idée d'en faire un ténor?

— Ne te moque pas, Roger, il a une jolie voix, et c'est le meilleur garçon du monde. »

Ils avaient fait à peu près un kilomètre en cet équipage, et pas vite, lorsqu'au détour du chemin ils virent arriver Joseph conduisant le vieux cheval, plus habitué à traîner une charrette de fumier que le petit duc de Madame; aussi ne pouvait-il venir à bout de lui faire prendre une autre allure que le pas.

« Voilà qui est parfait, dit Roger. On attachera le traîneau derrière la voiture, et Léonor va monter sur le siège. Je ne serai pas fâché d'être traîné à mon tour, fût-ce au pas! »

Ils atteignirent enfin Bellefeuille; Léonor détacha son traîneau en remerciant, et continua sa route jusque chez son père qui ne demeurait pas bien loin.

Un réveillon délicat attendait les deux époux. Ils congédièrent leurs gens et s'assirent près du feu. Quand ils eurent apaisé leur faim, — une vraie faim, car ils avaient parfaitement mal dîné, — ils montèrent dans leur chambre, si jolie, si souriante, lorsqu'ils y étaient ensemble.

« Eh bien! Lucette, confesse-toi maintenant, dit Roger d'un air grave, mais les yeux riants. Tu voulais donner de la musique à notre curé pour sa Noel? et c'est pour cela que tu m'as fait morfondre deux mois?

— Ce n'est pas pour le curé, Roger; mais c'était pour la musique... Vois-tu, c'était un vœu, ajouta-t-elle avec un peu d'embarras.

— Un vœu? fit le jeune mari surpris.

— Oui, j'avais fait vœu de chanter l'*Adoremus* dans notre église, si... si... enfin, Roger, nous avons eu beaucoup de chagrin, tu te rappelles, la première année de notre mariage?

— Oui, je me rappelle! dit-il ému au souvenir des fragiles espérances sitôt évanouies.

— Eh bien! j'avais fait vœu, cette fois, de chanter le Noel ici, — et aussi de rester bien tranquille pour que le même malheur n'arrivât pas deux fois... Il y aura un Noel chez nous à la Saint-Jean, Roger... »

Ses yeux brillaient de larmes souriantes, pendant qu'elle annonçait à son mari la grande nouvelle, les mains croisées sur sa jeune poitrine.

« Oh! Lucette, Lucette! fit-il tout bas. Si tu étais tombée! Quel danger tu as couru, et sans me le dire!

— Mais Léonor s'est trouvé là bien à propos! Sais-tu? son petit traîneau avait l'air d'une crèche; cela m'a fait plaisir de m'asseoir là-dedans. »

Ils restèrent pensifs un instant, émus par l'avenir nouveau ouvert devant eux; puis très lentement Roger baisa le front et les yeux de sa femme.

HENRY GRÉVILLE.

(Illustrations de Andre Brouillet).

GUSTAVE JACQUET

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

ISABELLE

Chromotypographie BOUSSOD, VALADON & Cie

UNE COMMISSION LOCALE

PAR LUCIEN DESCAVES

Lorsque j'étais membre de l'une des vingt Commissions entre lesquelles est répartie, à Paris, la protection des enfants du premier âge, je fus témoin d'une scène dont la relation pourrait être annexée au rapport annuel de l'Académie sur les prix de vertu. Je n'ai pas cette ambition. On me permettra même de ne point numéroter l'arrondissement où j'exerçais mon modeste ministère et d'accorder le bénéfice d'une égale discrétion au véritable nom de braves gens que toute reclame offusquerait.

Mais sait-on bien, d'abord, ce que sont ces Commissions de création relativement récente et d'une utilité qu'attestait, dernièrement encore, une statistique de la mortalité décroissante des enfants placés en nourrice, en sevrage ou en garde?

Ce précieux résultat est dû, sans conteste, à la loi du 23 décembre 1874 et à la surveillance qu'elle institue en faveur des enfants de un jour à deux ans confiés, hors du domicile des parents et moyennant salaire, aux nourrices, sevreuses ou gardeuses.

Le carnet que ne leur délivre qu'à bon escient la Préfecture de police, c'est leur livret militaire. Elles le présentent à toute réquisition des personnes qui ont qualité pour le viser et y inscrire leurs observations. En quelques pages, ce *vade-mecum* contient d'essentielles indications : certificats de la nourrice, état-civil de l'enfant, composition de sa layette, paiement des mois échus, notions d'hygiene, texte du reglement d'administration publique, et jusqu'aux articles du Code pénal applicables aux contraventions.

Aussi bien, le nombre en a beaucoup diminué, et les maires, usant du pouvoir dont les arme le décret, n'ont plus que rarement l'occasion de prononcer le retrait d'un enfant à la santé de qui sont préjudiciables la négligence, la brutalité, les écarts de conduite d'une mauvaise nourrice.

La Commission dont je faisais partie se composait du maire (président), d'un secrétaire, du médecin-inspecteur, d'une dame-visiteuse et de sept ou huit membres-adjoints.

Le médecin et la visiteuse sont seuls rétribués. C'est justice. La nature délicate de leurs fonctions, le surcroît d'activité qu'ils y déploient, constituent des droits à cette distinction. Ne doivent-ils pas, en effet, l'un et l'autre, voir la compagnie entière de nourrices dont chaque membre ne visite qu'une escouade, toujours la même, et choisie autant que possible à proximité de son domicile?

Tous les mois, dans la dernière huitaine, nous recevions, en même temps qu'une lettre de convocation, autant de bulletins que notre circonscription conventionnelle groupait de nourrices. Nous nous présentions alors chez elles inopinément, afin de nous soustraire à l'influence d'une mise en scène fallacieuse. Mais tandis que l'inspection du médecin et de la visiteuse se réservait telles constatations dont l'intimité nous arrêtait, notre examen plus discret, mais aussi efficace, portait sur la salubrité du logement, les moyens d'existence de la nourrice, son genre de vie habituel, sa diligence constante, l'exactitude des salaires. Un simple coup d'œil en entrant nous renseignait plus sûrement parfois que le démaillotement de l'enfant. La propreté reluisante de certains ménages d'ouvriers disait tout : la sollicitude éveillée, les habitudes d'ordre et d'hygiène, l'immuable décor planté par le mari, invisible machiniste.

Ailleurs, au contraire, les lits toujours défaits, l'aération méprisée, le linge et les vêtements à l'abandon, le petit poêle sans garde-feu, la table poissée de reliefs anciens, révélaient le taudis où s'étiole l'enfance.

Soumises à un triple contrôle imprévu, encouragées par l'espoir d'une récompense, intimidées par la rigueur du règlement qui les administre, nourrices, sevreuses ou gardeuses, encourent peu de reproches graves, et si je m'emportai contre la déloyale et redoutable présence d'un biberon chez une nourrice payée pour allaiter au sein, ce fut par exception.

* * *

Une fois par mois la Commission se réunissait à la mairie.

J'y arrivais, un jour de l'hiver dernier, vers deux heures, lorsque, dans le couloir obscur conduisant à la salle de nos délibérations, je fus abordé par une femme qui s'était levée en m'apercevant.

Deux mioches s'accrochaient à ses bras ballants allégés d'un nourrisson qu'elle avait remis aux mains complaisantes d'une voisine avant de venir à ma rencontre.

Je l'avais reconnue ; je lui rendis son salut cérémonieux.

« Bonjour, madame Flament. Eh bien! rien de nouveau, depuis que je vous ai vue ?

— Rien. »

Elle baissa la voix et ajouta en m'entraînant :

« On l'a convoquée aussi — elle.

— Ah !... Tant mieux.

— Elle est là. »

Un mouvement de curiosité m'échappa.

« Où donc ?

— Sur la banquette... la femme qui était assise à côté de moi...

— Celle à qui vous avez confié votre nourrisson ?

— Oui. »

Je cherchai à dévisager obliquement la personne qu'avait désignée mon interlocutrice ; mais le demi-jour du couloir embrumait les traits, n'autorisait qu'une opinion conjecturale que j'exprimai cependant.

« Il ne semble pas, à la juger sur sa mise, qu'elle soit dans le dénûment auquel correspond son insolvabilité.

— Oh ! monsieur, on voit bien que vous ne l'avez pas regardée de près ! C'est la misère en chapeau et gants clairs. Si je vous disais...

— Tout à l'heure, la commission recevra vos confidences. Je vous promets mon appui si votre détermination est irrévocable.

— Elle l'est, monsieur, j'ai déjà trop longtemps attendu. »

Je coupai court à ces doléances en entrant dans la salle où mes collègues étaient réunis. Presque aussitôt le président ouvrit la séance et donna la parole au secrétaire pour la lecture du procès-verbal.

* * *

Il y avait là, autour de la longue table immanquablement vêtue de vert, outre le médecin, un petit homme pétulant et loquace, et la visiteuse, une dame mûre alliant la sécheresse de l'institutrice à la prestance de la veuve d'officier ; il y avait un entrepreneur, un pharmacien, un dessinateur, deux rentiers, un horticulteur, un ébéniste. Tous fort pénétrés de leur importance, bien qu'aucun d'eux ne fût apparemment prédestiné, par l'âge ni les aptitudes, à s'élancer du dernier échelon dans la hiérarchie des fonctions, vers de plus hautes destinées. Mais peut-être la pâleur subite que j'attribuai longtemps à une contention d'esprit anormale, n'était-elle que le reflet du tapis dans lequel leur gravité se mirait, car je l'ai souvent observée depuis dans l'atmosphère officielle des administrations vouées au vert. Hors de la salle, le teint qu'avait ravagé la couleur astringente refleurissait et je retrouvais de braves gens la main tendue, le cœur dessus.

Le secrétaire se taisant, le maire, euphémique et courtois, nous invita successivement à présenter nos observations, avant de lui remettre les bulletins confirmatifs qu'il adressait à la Préfecture.

L'attitude, le ton, le choix des mots, la nature des remarques, leur prolixité, le geste qui les mettait en valeur, silhouettaient en quelques minutes le membre interpellé.

L'entrepreneur, brusque et carré, dénonçait véhémentement l'insalubrité des habitations, la température d'étuve qu'y entretenaient les nourrices. Et ses gros poings, ses yeux jaillissants, ses épaules de déménageur, réclamaient l'air qui lui manquait à lui-même entre les deux rentiers dont la sévérité pincée le douchait.

Ceux-ci affectaient ensuite un langage compassé, une placidité douceâtre. Les mains croisées, en des poses avantageuses, ils faisaient un sort à chaque enfant visité, discutaient sur tout avec tous, ressassaient des lieux-communs sur l'hérédité, la dépopulation, l'enfance...

« Je vais plus loin, disait l'un audacieusement.

— Si j'ose m'exprimer ainsi », reprenait l'autre, corrigeant par une réserve de bon goût la hardiesse de son voisin.

Et tous d'eux d'objecter ensemble : « Permettez... » en offrant, du pouce et de l'index joints, une prise imaginaire.

Le pharmacien, long, sec et dolent, suçait et mastiquait ses mots comme des pâtes, tristement, la pensée ailleurs.

« On jurerait qu'il mange son fonds », observait le dessinateur.

Celui-là, alerte et menu, apportait au contraire, des éléments de gaieté dont il arrivait que la Commission s'effarouchât. Il empiétait sur les attributions du médecin, ne s'en cachait pas, aimait à surprendre *ses* nourrices dans le laisser aller de l'allaitement. Ses commentaires étaient la joie de nos réunions.

« Belle nature !... Un Rubens !... Le petiot n'est pas à plaindre. Mettons-nous à sa place. »

Et autres facéties de rapin vieilli dont l'esprit fourbu ne peut se résoudre à dételer.

L'horticulteur enfin, par transposition d'orgueil, ne cessait de réclamer pour ses nourrices les récompenses les plus hautes, comme à une exposition de la Ville de Paris.

Mon tour vint. Après quelques remarques générales :

« La Commission, dis-je, dans sa dernière séance, a décidé qu'elle entendrait, par mesure de conciliation, madame Flament et la mère du nourrisson qu'elle élève. Toutes deux ont été convoquées. Elles sont là. Si monsieur le président... »

Le maire paraissait violenter une mémoire récalcitrante. A la fin, il ramena son regard du plafond sur moi.

« Voulez-vous, je vous prie, me remettre en deux mots au courant de cette affaire ?

— Bien volontiers. Madame Flament... une de nos nourrices les plus méritantes...

— Parfaitement, acquiesça le médecin ; c'est le cinquième enfant qu'on lui confie ; et elle en a eu, en outre, quatre, tous vivants, de son mariage avec un gardien de la paix de l'arrondissement. Deux fois, des récompenses lui ont été décernées par la Commission. »

Nous nous saluâmes discrètement, le docteur pour demander pardon de son interruption, moi pour l'en remercier, et je repris :

« Madame Flament donc, élève au biberon, depuis environ dix-huit mois, l'enfant d'une demoiselle Lucas. C'est un fait, hélas ! assez commun. Le dernier recensement de la Préfecture de police a donné ces chiffres : Inscrits dans Paris et la banlieue, cinq mille cent vingt ; illégitimes, mille quatre cent quarante.

— Ceux-ci sont les infirmes de l'état-civil, déclara l'incorrigible dessinateur. Ne naissent-ils pas privés d'un membre... de leur famille ? »

Cette plaisanterie imbécile n'eut pas le succès qu'avait escompté le rire de son auteur, et je continuai :

« Les nourrices savent les risques qu'elles courent. Tant que la mère trouve, dans son travail ou dans une liaison durable, les moyens de remplir ses engagements, rarement elle s'y dérobe. Mais vienne une rupture ou le chômage, qui paiera les mois de nourrice ? Personne. C'est l'histoire banale de madame Flament et de la demoiselle Lucas. Pendant un an, celle-ci, passablement entretenue, paraît-il, s'est régulièrement exécutée. Puis les mauvais jours sont arrivés, une banqueroute de cœur, sans doute... Bref, il est dû aujourd'hui à madame Flament, six mois. Il est vrai qu'ils jouissent du privilège qu'accorde à certaines créances l'article deux mille cent un du Code civil. Mais je n'ai pas besoin de faire ressortir la puérilité de cette satisfaction, la femme dont il s'agit, dénuée de ressources et logeant en garni, étant notoirement insolvable. D'autre part, il est impossible à la nourrice, accablée de famille, de prolonger un sacrifice onéreux, car, en dehors du lait, dépense quotidienne, c'est l'entretien auquel il faut subvenir, l'enfant manquant de tout, à telles enseignes...

— Qu'un secours du bureau de bienfaisance, obtenu grâce à vous, monsieur le maire, fut converti par moi, au commencement de l'hiver, en chaussures et vêtements indispensables », confirma la visiteuse.

Le président retint la parole qui m'avait été retirée, et dit :

« En effet, je me rappelle. Mon crédit est donc épuisé de ce

côté, car vous savez quelle en est la faiblesse et avec quelle réserve j'en use. Notre intervention sera, en l'occurence, assez délicate. Le règlement nous donne bien le droit de prescrire d'office telles mutations de nourrices que conseille le souci de nos protégés, mais c'est déplacer les difficultés sans en supprimer la cause. Je n'ignore pas que nous pouvons encore, en cas d'abandon des parents, nous substituer à eux et suivre la procédure habituelle pour faire admettre l'enfant à l'Assistance publique. Ce serait donc en vue d'une mise en demeure préalable que la mère serait appelée devant nous ?

— Non, protestai-je, car elle ne refuse pas de reprendre sa petite fille. Elle l'eût même emmenée déjà si les scrupules de la nourrice n'avaient toujours dominé son intérêt. Elle s'est demandé — et la même question m'obsède — ce que deviendrait ce pauvre être aux bras d'une mère besoigneuse et témoignant un médiocre sentiment de ses devoirs. »

Le maire observa doucement :

« Si recommandables que soient vos craintes, la Commission ne peut s'y associer que dans la mesure de ses attributions. Il est un principe qu'a voulu respecter le législateur avant tout : celui de l'autorité paternelle. La mère en reprenant son enfant. nous lie les mains. Mais nous pouvons faire auprès d'elle une dernière tentative de conciliation et acquérir la certitude que la nourrice persévère dans sa résolution. »

Il mit le doigt sur le bouton d'une sonnette électrique. Un garçon de bureau parut.

« Faites entrer madame Flament. »

*
* *

Introduite, la bonne Madame Flament salua avec cette gaucherie, cette exagération de politesse des humbles, intimidés par la solennité d'une comparution. Elle était forte, ample, saine, d'une propreté méticuleuse rejaillissant sur la petite fille et le petit garçon qui l'escortaient et sur le nourrisson en litige, souriant dans la blancheur des langes.

« Vous m'avez transmis, conformément au règlement, votre intention de rendre à sa mère l'enfant qu'elle vous a confié, dit le président. Nous nous inclinons devant votre volonté. La Commission vous demande seulement de la lui confirmer.

— C'est la vérité. Ces messieurs... et madame la visiteuse ne me démentiront pas : j'ai tout fait avant d'en venir là. Mais Flament a raison : est-il juste que nos mioches pâtissent pour une petite qu'est pas à nous, après tout ? Oh ! c'est pas qu'on soit heureux de se séparer d'elle !... Elle est si mignonne ; j'ai eu tant de peine à la *réchapper !*... C'est pas comme les miens qui se sont quasiment élevés tout seuls. Alors, on s'est attaché à elle. Tout le monde l'aime à la maison. Pour sûr, ça nous crève le cœur qu'elle s'en aille... Regardez-la... Si on ne jurerait pas qu'elle comprend. Fais risette à ces messieurs, fifille. Non ? Voyez-vous ?... Et à ta maman Flament, veux-tu ? Oui, tenez... »

Orgueilleusement, elle tournait vers nous la petite figure chiffonnée par un rire aux anges et comme pétrie par d'invisibles et chatouilleuses mains. Puis la nourrice reprit :

« Sans me vanter, je l'ai ramenée de loin. Monsieur le docteur

l'a vue quand je l'ai prise; elle pesait pas lourd. Ce qu'elle nous a fait passer de nuits blanches, à Flament et à moi! Pour quarante francs. Quand nous ne les avons plus reçus, il a fallu se priver pour payer le nourrisseur, un de Plaisance qui apportait le lait tous les matins. Nous pensions : c'est une crise, faut qu'un coup de chance, attendons encore un mois. Il y en a six que ça dure. Le linge, les vêtements, ont manqué. Elle a *fini* des affaires à mes petites, d'abord; après, j'ai eu un secours; l'hiver a passé ainsi. Mais c'est pas tout. Plusieurs fois, le mois dernier, la mère est venue nous demander à coucher. Nous étions obligés de nous relever, d'ôter un matelas pour lui faire un lit par terre. On ne laisse pas les gens dehors par la pluie, la neige, le froid... C'est même un peu pourquoi nous avons gardé cette mignonne. Elle est encore si délicate! A la maison, au moins, elle dort à l'abri et mange à suffisance. Tandis que chez sa mère... Oh! je ne la crois pas méchante, quoique la misère lui ait bien aigri le caractère. Mais ça n'a pas le feu sacré, les mères de cette espèce-là! On voudrait se consoler avec l'idée qu'il aurait toujours fallu, un jour où l'autre, rendre la petite. Nous avons beau faire; c'est comme une mort dans la famille. »

Madame Flament s'était penchée sur son nourrisson; elle resta un long moment le visage enfoui dans sa bavette, sans répondre aux tiraillements des deux gamins pendus à ses jupes et moins jaloux des caresses qu'ardents à s'y associer.

Le président, cependant, écrasait dans son moulin à formules quelques grains d'éloquence : « ... Sentiments dont je suis l'interprète... Hommage rendu à votre dévouement... Précieux concours... Notre estime, etc.. » Puis, au garçon de bureau rappelé :

« Faites entrer madame Lucas », dit-il.

***

L'âge de Madame Lucas échappait à une appréciation exacte. D'un naufrage de beauté, elle avait sauvé une vague séduction faite de sveltesse et d'élégance captieuse, un déjeuner froid de restes encore appétissants. Des épaves d'aisance et de goût parisien atténuaient mêmement le désastre d'une toilette fatiguée, fripée, fanée, comme si la créature et le vêtement avaient vieilli ensemble, très vite. L'étoffe du visage, amèrement plissée à la commissure des lèvres, semblait, elle aussi, avoir été hâtivement reprisée.

La Commission se gourma, s'érigea en tribunal jugeant en dernier ressort; et le résumé *impartial* du président accabla la prévenue.

« Il ne s'agit plus d'épiloguer. Vous devez six mois de salaires à madame Flament. Vous comprenez, n'est-ce pas, qu'il lui soit impossible, dans ces conditions, de garder votre enfant?

— Parfaitement.

— Vous auriez tort, d'ailleurs, de la trouver exigeante. Elle ne demandait, de votre part, qu'un peu de bonne volonté. Quelques acomptes, manifestant votre désir d'éteindre cette dette, l'eussent, je crois, disposée a temporiser.

— Je ne puis donner à madame Flament l'argent que je n'ai pas. Dix fois je lui ai proposé de reprendre ma fille. Si je n'avais pas cédé à ses instances en la lui laissant, la somme qu'elle me réclame serait moins élevée.

— Oui... mais l'enfant serait peut-être morte.

— Aussi, ne consultant que son intérêt, n'ai-je pas hésité entre deux maisons : l'une où sa vie était assurée, l'autre où la misère l'attendait.

— Permettez-moi de juger sévèrement cette façon d'envisager la plus haute des responsabilités.

— Juger? A quel titre, s'il vous plaît? Du moment que je n'abdique pas mes droits, que je les revendique, au contraire, en emmenant ma fille, votre réprobation est superflue. Finissons. Je ne suis pas venue ici pour entendre de la morale. Je dois, je paierai. Le reste me regarde seule. »

Dans le silence qui suivit cette déclaration cassante, la demoiselle Lucas s'approcha vivement de la nourrice, enleva l'enfant et disparut avec, serrée de près par madame Flament dont l'émotion précipita incivilement le départ.

***

Cinq minutes après, je sortais de la mairie lorsque j'aperçus madame Flament causant avec un gardien de la paix de service. Je le reconnus; c'était son mari. Arrêté au bord du trottoir, il repoussait sans vigueur une sollicitation pressante, bornait sa résistance à la répétition du même geste découragé, un écartement des bras presque comique. Mais elle les saisit, les fixa le long de son corps, et du coup il fut à sa merci, désarmé.

Aussitôt, madame Flament s'éloigna, entra dans le square voisin.

Ma curiosité était éveillée. Je résolus de pousser jusque-là. Je n'allai pas loin. La bonne femme revenait rayonnante, avec son nourrisson dans les bras et ses deux mioches à ses trousses. Je feignis de la rencontrer par hasard, d'autant qu'elle se troubla.

« Tiens! C'est donc arrangé?

— Oui, répondit-elle avec embarras. J'ai pu rattraper la mère... une chance! Alors, elle a consenti à me rendre la petite... si je m'engageais à ne plus l'ennuyer avec mes réclamations. Oh! je sais bien... ça nous impose des privations et nous n'aurons plus le droit de nous plaindre. Mais Flament l'a voulu... c'est lui qui l'a voulu. Vous ne le connaissez pas. Jamais il ne m'aurait pardonné de l'avoir laissée partir! »

LUCIEN DESCAVES.

(Illustrations de Eugène Buland.)

LE POÊLE UNIVERSEL

Breveté S. G. D. G.

Le seul à la fois économique et hygiénique

Le Poêle Universel à bascule et à couvercles automatiques offre plus de sécurité que tout autre système, et même que tous feux nus sur chenets ou grilles ouvertes.

Envoi franco DU PROSPECTUS

Le Poêle Universel se vend aux prix de 120, 100 et 83 fr. selon le modèle. Il est expédié franco de port et d'emballage.

Envoi franco DU PROSPECTUS

EXPOSITIDN UNIVERSELLE 1889 : LA PLUS HAUTE RÉCDMPENSE

Usine et Bureaux : **12, rue Bacon** — PARIS — *Magasins :* **38, boulev. des Italiens**

HYDROTHÉRAPIE
AÉROTHÉRAPIE CHEZ SOI

Récompenses aux Expositions

DE

1839, 42, 54, 55, 62, 72, 78, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 1888

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Appareils pour douches en pluie, en lames, en cercles, locales, verticales, vaginales, etc.

APPAREILS POUR BAINS DE VAPEUR SÈCHE & HUMIDE, TÉRÉBENTHINÉS AU PIN MUGHO

Appareils pour chauffage de bains, baignoires, bains de siège et bidets à effet d'eau.

WALTER LÉCUYER

138, rue Montmartre, PARIS

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

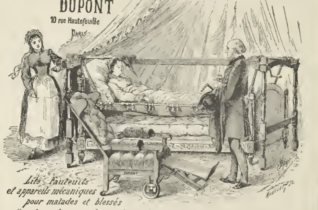
Boin-Taburet — *Orfèvre*

3, rue Pasquier — *Paris*

DUPONT

10 rue Hautefeuille

Paris



Lits Fauteuils et appareils mécaniques pour malades et blessés

Sur demande, envoi franco du catalogue illustré avec prix. — Téléphone.

21, RUE DAUNOU

PARIS

Seul inventeur breveté du Chapeau-Liège anti-névralgique

SAISON D'AUTOMNE 1891

Nouvelles Coiffures de Chasse

IMPERMÉABLES ET AÉRÉES

SEULE MAISON A PARIS, 21, RUE DAUNOU

VIN TONIQUE MARIANI

A la Coca du Pérou

LE PLUS AGRÉABLE ET LE PLUS TONIQUE

DES STIMULANTS

PARIS, 41, Boulevard Haussmann

Dose : *Un verre à bordeaux avant ou après les principaux repas.*

PRIX : 5 FRANCS

CAVES DE L'HOTEL CONTINENTAL

3, Rue de Castiglione, PARIS

MAISONS A BORDEAUX ET A REIMS

VINS & SPIRITUEUX

En Bouteilles et en Fûts aux Prix du Gros

Livraison immédiate dans Paris et les environs

SERVICE SPÉCIAL POUR LES ENVOIS EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

PRIX-CDURANT ADRESSÉ FRANCD SUR DEMANDE

MÉDAILLE D'OR ET DIPLOME D'HONNEUR

Au grand Concours International de Bruxelles, 1888

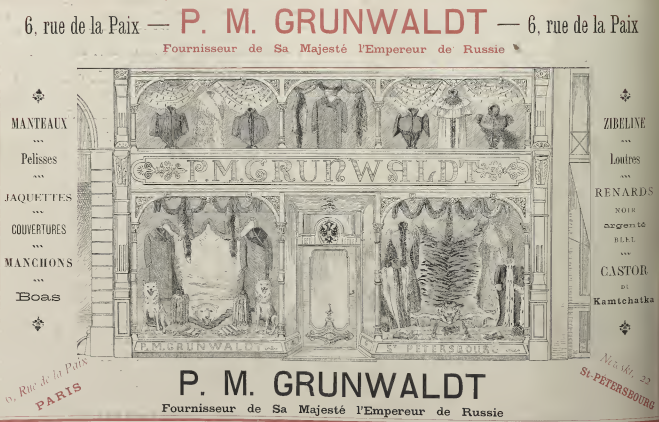
MÉDAILLE D'DR — A l'Exposition de Barcelone

MÉDAILLE D'DR — A l'Exposition Universelle de 1889

TRAINS DE LUXE (En hiver) Nice-Express — Calais-Rome-Express. (En hiver) Méditerranée-Express.

Cie INTle DES WAGONS-LITS

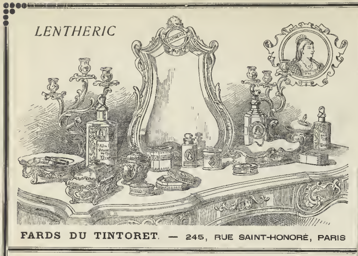
TRAINS DE LUXE Club-Train — Orient-Express

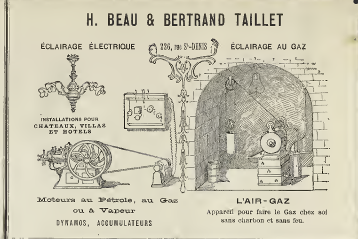


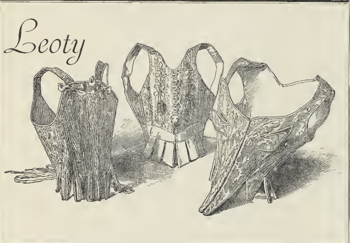
La " *Phosphatine Falières* " est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

FACILITE LA DENTITION ASSURE LA BONNE FORMATION DES OS

FIGARO ILLUSTRÉ
Emile Adan







Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE) Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) **6** fr.; petit modèle (150 gr. environ) **3** fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, *à Paris*

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

ENCRES DE CH. LORILLEUX ET Cie. 2me MARQUE 1ère MARQUE PAPETERIES DU MARAIS.

Neuvième Année. Deuxième série. — N° 19.

FIGARO ILLUSTRÉ

Octobre 1891

FLAGRANT DÉLIT, PAR THÉODULE RIBOT

(Reproduction directe)

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Jeanne d'Arc, par J.-J. Henner.

Envahissement de domicile, par Eugène Lambert.

Flagrant Délit, par Th. Ribot (reproduction directe).

La Statue du général Faidherbe, à Bapaume; le Monument de Garibaldi à Nice (reproductions directes).

Le Mois parisien, par La Grand'ville.

La Mode, par C. de Chancenay; illustrations de L. Vallet.

La Course Monôme, jeu nouveau, par G. Laun.

Monsieur Troubadin (première partie), par P. Caro, illustrations en couleurs de Fraipont.

Femmes japonaises, par Pierre Loti (de l'Académie française); illustrations en couleurs de Seiki Koroùda.

Le Perdreau, par Théodore de Grave; illustrations de Laurent-Desrousseaux.

Un Duel de Maîtres d'Armes, par Vigeant; illustrations de Frédéric Régamey.

Couverture : *Vendanges*, par Émile Adan.

Le Mois Parisien

Wagner et ses adversaires. — Les Lohengrincheux — Le purgatif national. — Hommes de bronze et femmes de marbre. — Le célèbre Aristide Guibollard et le non moins célèbre Bronzardin. — Theodule Ribot. — Elie Delaunay. — L'acteur Marais. — M. Jules Grévy. — Visites princières. — Les courses de vélocipèdes.

Je comprends que l'on n'aime Wagner ni comme homme, ni comme musicien, et que l'on n'éprouve aucun besoin d'aller entendre *Lohengrin*.

Les opinions patriotiques et musicales sont libres.

Ce que je comprends moins, c'est que l'on tente de faire interdire la représentation des œuvres de Wagner.

Précisément parce que l'Opéra est un théâtre subventionné, une scène diplomatique, il doit se placer au-dessus des querelles de partis et ne tenir compte que des intérêts de l'Art.

Les désordres dont la place et la salle de l'Opéra ont été le théâtre ce mois-ci sont d'autant plus ridicules que, à part quelques politiciens trop intelligents pour être dupes des sentiments factices qu'ils créent, la plupart des manifestants n'ont jamais entendu une note de Wagner et sont, par conséquent, incapables de juger son œuvre.

Le tas des *lohengrincheux* qu'on a conduits au poste se composait, comme d'ordinaire, de camelots, de garçons de cafés, de marmitons, de récidivistes et de badauds.

Il y a toujours, d'ailleurs, dans une ville de plus de deux millions d'âmes, les éléments d'une manifestation pour ou contre n'importe quoi.

Je suis même étonné que des industriels réclamiers n'aient pas encore imaginé d'organiser une émeute autour d'un de leurs produits.

Une troupe d'hommes à qui l'on aurait préalablement distribué des petits verres et des pièces blanches, se rendraient par exemple devant l'usine d'un fabricant de purgatifs et accuseraient à grands cris ce Diafoirus fin de siècle d'employer de la rhubarbe de provenance allemande. Ils le flétriraient au nom du sentiment patriotique, en se tapant avec indignation sur l'abdomen. Une autre troupe, également alcoolisée et payée, prendrait la défense du fabricant. Altercations, bataille, arrestations nombreuses... Finalement, devant le tribunal, tous les patriotes arrêtés déclareraient qu'ils avaient été induits en erreur, et que « la seule rhubarbe nationale etait la rhubarbe X... ». Qu'on ne dise pas que la crainte de quelques jours de prison pourrait tuer dans l'œuf une telle tentative de réclame. Il y aura toujours des amateurs de mise à l'ombre pour repondre : « On y va ! » quand les agents crieront : « Messieurs les voyageurs pour le panier à salade, en voiture ! »

⁂

Les hommes de bronze et les femmes de marbre continuent de se multiplier sur tous les points du territoire. Emile Noel nous donne la statue de Faidherbe, Ringel celle de Marie Stuart. Le conseil municipal de Paris va statûfier Beaumarchais, et Nice elève une statue à Garibaldi.

STATUE DU GÉNÉRAL FAIDHERBE A BAPAUME
Par M. Louis Noel. — Fondue par MM. Denonvilliers

Il n'est pas mauvais, maintenant, pour un jeune sculpteur, d'avoir une idee de statue pour les grands centres, de medaillon pour les localites moins importantes.

Aussi voit-on la plupart de nos statuaires pâlir sur le *Dictionnaire Larousse*, afin d'y découvrir les villes un peu cossues qui ont eu l'honneur de « donner naissance » à des personnages plus ou moins historiques. Son choix fait, le statuaire ecrit au maire de la ville :

« Monsieur le maire,

« Votre petite ville, d'ordinaire si paisible, s'énorgueillit à juste titre d'avoir vu naître le célèbre Aristide Guibollard, qui fut, en 1827, sous-chef du secrétariat de M. le ministre des finances. Désireux de couler dans le bronze impérissable les traits de ce grand citoyen, j'ai l'honneur de vous demander si vous n'avez pas, dans vos archives, des documents de nature a me donner quelque idée de sa personne. Etait-il grand ou petit ? Gras ou maigre ? Quelle etait sa coupe de cheveux ? La forme du visage, celle du nez ne me sont pas indispensables, mais je préférerais que vous me renseignassiez même sur ces points secondaires.

« Veuillez agréer, etc. »

Géneralement, le maire est poli. Il répond. Il ne connaît pas Aristide Guibollard, mais en compulsant les archives de la commune, il y trouve un signalement quelconque : Aristide Guibollard, nez ordinaire, bouche ordinaire, yeux ordinaires, taille ordinaire. Signes particuliers : néant. Il se hâte de transmettre au sculpteur ce document précieux. Celui-ci se met à l'œuvre, fait poser son concierge, enfante une maquette. La commune natale d'Aristide Guibollard songe qu'une statue comporte une inauguration, que cette inauguration déplace des personnages officiels, que ceux-ci sont porteurs de décorations à distribuer.

Le maire sent déjà l'emotion lui couper la parole à la pensée qu'il pourrait bien être decoré. C'est lui qui presse le sculpteur d'achever son œuvre. Et voilà comment nous verrons s'elever, à Panonceau-

sur-Orge, une statue *ordinaire* de plus : celle d'Aristide Guibollard, le célèbre financier dont personne ne se souvenait, par Bronzardin, le célèbre statuaire dont personne n'a jamais entendu parler.

MONUMENT DE GARIBALDI, A NICE, par M. Deloye.

☙

Ribot et Elie Delaunay sont morts. C'étaient deux artistes très personnels, mais doues de façon bien différente.

Elève de Glaize, Ribot n'eut de tableau reçu au Salon qu'à l'âge de trente-huit ans, en 1861. Sa manière n'était pas faite pour plaire aux amateurs de peinture aimable et facile. Il fut, pendant des années, le point de mire des petits journaux satiriques, qui l'accusaient de « peindre dans une cave ». Cependant, dès le debut, il eut la satisfaction d'être salué comme un maitre par la grande critique immortelle, par Théophile Gautier, par Paul de Saint-Victor. On le comparait à Ribeira, à Rembrandt, à Goya; mais il resta toujours, à travers son œuvre qui est considérable, comparable à lui-même. Les plaisanteries sur « la cave », sur les personnages « marqués de petite vérole », sont des plaisanteries bien demodees aujourd'hui. Ce qu'il faut admirer dans les Ribot, c'est l'intensité de la vie qui anime les visages, qui les rend parlants, tour à tour tranquilles ou doucement ironiques. Quelle vigueur dans les ombres, quels beaux coups de lumière! Ribot fut un homme de génie et un homme excellent. Il laisse une fille, artiste comme lui, et presque grande artiste, un fils et une veuve. Il y avait peu de temps qu'il vendait cher, et il n'a pas fait fortune.

Elie Delaunay, lui aussi, était un modeste, qui ne savait guère vendre ses toiles, et qui a plus travaillé pour la gloire que pour l'argent. On connait l'anecdote de la riche Américaine qui vint le prier de faire son portrait, et qui demandait : « Combien cela me coûtera-t-il? » — « Ma foi je me suis risqué, racontait Delaunay. J'ai demandé vingt mille francs... Une Américaine! » Et il ajoutait modestement, avec un sourire : « Naturellement, elle n'est jamais revenue. »

Elie Delaunay excella dans le portrait, et il a laissé, dans ce genre délicat, de vrais chefs-d'œuvre : ce sont les portraits de Charles Gounod, d'Henri Meilhac, du général Mellinet, de Toulmouche, de madame Georges Bizet, de monseigneur Bernadou, l'archevêque de Sens. Il a orne de ses peintures beaucoup d'édifices, et le *Parnasse*, de l'Opéra, donne une magnifique idee de son talent.

Achevons de parler des morts en disant un mot de l'acteur Marais. La grande réputation de Marais date de *Michel Strogoff*, où il n'eut pas son pareil pour pousser le cri fameux : « Pour Dieu! pour le Tsar! pour la Patrie! » Dans *Serge Panine*, dans *Dora*, dans *Patrie*, il était superbe. Son jeu ardent, nerveux, concentré, sa voix mordante, éclatante, lui attiraient des salves prolongées de bravos; il jouait avec toute son âme. Le rêve de Marais était d'entrer à la Comédie-Française. Il le réalisa et n'en eut que des déboires. L'interdiction de *Thermidor*, où il s'était taillé un succès magistral, les tracasseries de ses concurrents, l'inaction où on le maintint, irritèrent son caractère et ébranlèrent sa raison. Il est mort fou, dans une maison de santé.

Nous allions, parmi les personnalités disparues en septembre, oublier M. Grévy. De fait, l'ancien président de la République ne vivait plus, depuis qu'il avait quitté malgré lui le pouvoir, que pour sa famille.

☙

Nous avons eu, ce mois-ci, beaucoup de visites princieres : celles du roi de Serbie, du grand duc Nicolas Michaïlowitch, du grand duc et de la grande duchesse Wladimir. Le grand duc Nicolas est le fils aîné du grand duc Michel, oncle de l'empereur de Russie. Le grand duc Wladimir est le frère du Tsar. Il commande les dragons de la garde et la circonscription militaire de Saint-Petersbourg. Brave et érudit, il sait marcher au feu et déchiffrer un manuscrit indien. Il est, par sa femme, cousin du comte de Paris, et il fait partie de tous nos clubs aristocratiques. La grande duchesse est, comme le grand duc, une fervente de Paris, une française de cœur. Elle est venue, accompagnée de ses enfants, les grands ducs Cyrille, Boris et Andre, et la grande duchesse Hélène.

Ajoutons que l'archiduc Louis-Victor, frère de l'empereur d'Autriche, a passé trois jours à Paris, sous le nom de comte de Cleisheim.

☙

Les exercices physiques continuent de passionner les foules, un peu au détriment de l'art et de la littérature. Il est certain que les forts gymnastes sont rarement d'intrépides lecteurs, et que l'on a plus envie de dormir que de travailler de tête quand on a passé sa journée à dévorer des kilomètres du haut d'un vélocipède.

Victor Hugo a écrit : *Ceci tuera cela*. On pourrait appliquer cette parole sybilline à la lutte inégale de la poésie contre la boxe, du roman contre le saut périlleux.

Un auteur aurait pu produire un chef-d'œuvre que les héros du mois, pour l'immense majorité du peuple français, n'en seraient pas moins Charles Terront et Jiel-Laval, les vainqueurs de la course de Paris à Brest et retour.

Charles Terront, qui est marchand de vélocipèdes à Bayonne, ce qui lui permet de n'avoir à franchir, sur son bicycle, que les Basses-Pyrenées, a parcouru, aller et retour, en soixante et onze heures, la distance de Paris à Brest.

Jiel-Laval a mis quelques heures de plus à faire ce trajet de trois cents lieues.

Si l'on songe que les deux vainqueurs ont dû, pour accomplir ce tour de force, avoir dans les principales villes des relais de vélocipédistes chargés de *fendre l'air* devant eux, de masseurs chargés de les éponger, d'autres individus chargés de les faire manger et boire, sans compter le reste; si l'on songe, d'autre part, qu'ils n'ont pas dormi pendant tout le trajet, et qu'ils sont revenus fourbus, on ne voit pas bien quel est l'intérêt de ce surmenage.

Je persiste à trouver que le chemin de fer est supérieur, comme moyen de transport pour les grandes distances, au vélocipède le plus perfectionné, et que Charles Terront et son rival se sont donné beaucoup de mal pour rien. Il est vrai qu'ils ont gagné une poignée de louis, passionné les parieurs et occupé les badauds. Bah! laissons faire, laissons passer, comme disent les economistes.

LA GRAND'VILLE.

La Mode

Les bains de mer tirent sur leur fin. Déjà beaucoup de parisiennes sont rentrées. On en a eu la preuve aux représentations de *Lohengrin* où assistaient presque toutes les abonnées de l'Opéra qui comptent parmi les femmes les plus élégantes de Paris. Quelques-unes pourtant ne se fixent pas encore chez nous et vont aller faire une station au château avant d'ouvrir leurs salons.

En attendant les modes d'hiver dont commence à se preoccuper le cénacle des tailleurs et des couturières, décrivons quelques toilettes de villégiature automnale.

C'est toujours le gris qui domine avec des variations multiples, gris côtelé, gris pointillé, gris uni, etc... Voici, par exemple, une robe en petit drap anglais gris souris quadrillé. La jupe plate devant, plissee derrière, est garnie de deux bordures en passementerie de laine de nuance un peu plus foncée formant bouquet. Corsage en même petit drap s'ouvrant sur un gilet en soie à double rang de boutons en passementerie. Ce corsage, décollete en rond et echancré

sur les deux côtes, fait corps avec le gilet et se ferme par un seul bouton au milieu de la poitrine. Les revers, les basques rapportées, le col droit et les demi-parements des manches sont en soie pareille à celle du gilet et ornés de la même passementerie que le bas de la jupe. Avec cela, le petit chapeau Cassandre, capote à fond ajouré avec passe en paillettes acier et volants de dentelle gris acier. En arrière, nœud de ruban gris souris et aigrette blanche; en avant, nœud en ruban rose avec aigrette de ruban gris acier.

Autre robe de drap gris. Jupe toute droite bien enveloppante taillée en pointe avec la couture en biais par derrière. Comme corsage, une casaque de velours gris s'entr'ouvrant avec deux revers de vieille dentelle sur un plastron de crêpe de Chine. Manches épaulées en drap se terminant par une longue manche mitaine en velours gris. Avec cela, le chapeau Pépa, qui est une toque avec fond ajouré et bord en velours gris pareil au corsage, garni de petites pendeloques d'acier surmontées d'un bandeau ruché en dentelle. En avant et en arrière, nœud de ruban et bouquet de plumes grises ou soufre.

Une mode qui paraît devoir prendre faveur pour cet hiver, c'est le semis de perles. Ainsi, sur la robe grise que je viens de décrire, on peut pointiller la jupe, le haut des manches, les revers, avec des petites perles d'acier. Dans ce cas, on met au haut des manches mitaines un petit bracelet en galon d'acier et du même galon d'acier, on se fait une ceinture.

Pour les robes noires, le semis se fera en petites perles de jais, pour les robes jaunes, en perles d'or. Pour les autres teintes, il y aura probablement des créations de perles assorties en couleur.

En tout cas, quelle que soit la matière employée, ce sera toujours de toutes petites perles et non plus des gros cabochons qui sont complètement passés de mode.

Sur la soie, on fera également des semis qui se termineront par des guirlandes au bas de la jupe. Les guirlandes en perles et paillettes mélangées sont du plus charmant effet.

La soie, que les couturiers anglais font de vains efforts pour proscrire, a repris et conserve ses droits, parce que c'est encore ce qu'il y a de plus riche et de plus beau. J'ai vu, ces jours-ci, à des premières, cinq ou six robes de soie qui, malgré tout ce qu'on en pourra dire, charmaient l'œil comme jamais robe de drap ne pourra le faire.

Voici, par exemple, une robe en soie damassée rouge brique, légèrement drapée devant et garnie devant et sur le côté gauche de bandes en velours rouge brique prises en biais. Petit tablier retombant sur le tout. Le corsage court formant la taille ronde en soie damassée, plissé devant et derrière, s'ouvrant sur une chemisette de dentelle et garni de revers, manchettes et corselet en velours brique.

Autre robe en peau de soie gris argent brochée de petits dessins plus foncés formant semis. Jupe coupée partie en fil droit, partie en biais, corsage court avec basques rapportées.

Comme manteau, le « petit collet » n'a pas pris la faveur qu'on lui supposait. C'est toujours la jaquette plus ou moins modifiée qui prédomine. En voici une très jolie : Elle est en drap mastic, avec revers de soie de couleur assortie, dos avec basques demi-longues ouvertes au milieu. Devant fermé au milieu, garni de grands revers retenus près des épaules par un bouton. A gauche, sur la poitrine, petite poche pour le mouchoir. Sur les hanches, grandes poches. Ces trois poches sont rapportées et garnies d'un galon mordoré. Le même galon borde toute la jaquette, y compris les basques, le bas des manches, les revers et le col montant. Manches épaulées et étroites du bas.

Quant aux grands manteaux enveloppant toute la taille, ils vont céder la place à la forme ajustée avec pièces de poitrine et pièces se boutonnant à la hauteur de la taille. On tâtonne encore un peu pour le modèle définitif.

CLAIRE DE CHANCENAY.

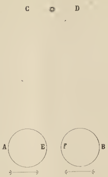
LA COURSE MONOME

NOUVEAU JEU DE PLEIN AIR

On trace sur le sol deux cercles égaux, d'une dizaine de mètres de rayon et distants l'un de l'autre de cinq mètres environ. En chacun des points A et B on plante un piquet. A cent mètres de là, on établit, à l'aide de deux autres piquets C et D un alignement comme l'indique la figure ci-contre.

Soit six coureurs par exemple. Ils se partagent en deux camps égaux, par le sort ou autrement. Dans chaque camp on se numérote de un à trois. L'un des camps se tient en A, l'autre en B.

A un signal donné par le directeur de la course, le coureur numéro un de chaque camp se met à courir autour de son cercle, en suivant le sens indiqué par la flèche. Quand le coureur numéro un du camp A, après avoir parcouru un tour complet, revient en ce point, il trouve le coureur numéro deux immobile, qui lui coupe la route en lui présentant le dos; il lui applique les mains sur les épaules et l'entraîne dans sa course. De même pour le camp B. Les cercles sont ainsi parcourus une seconde fois par deux coureurs courant en monôme.



Après le second tour, les coureurs numéros trois sont entraînés par les deux autres, de même que les numéros deux l'avaient été précédemment.

Quand le monôme du camp A arrive en E, et que celui du camp B arrive en F, au lieu de continuer à tourner en cercle, ils marchent droit devant eux, vers l'alignement C D.

Le camp vainqueur est celui qui, le premier, a réussi à franchir entièrement cet alignement.

Un camp est disqualifié lorsque, pendant la course, son monôme s'est rompu ou a piétiné dans l'intérieur de son cercle.

Quand on est huit, dix, etc., la course s'exécute d'après les mêmes règles, le monôme s'accroissant d'un coureur à chaque tour.

GEORGES LAUN.

Chemins de Fer de l'Ouest

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1re, 2e et 3e classe.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit. Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année. — Ces abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Chemin de Fer du Nord

PARIS — LONDRES

Cinq services rapides dans chaque sens. — Trajet en 7 h 1/2 — Traversée en 1 h. 1/4.

Tous les trains, sauf le Club-Train, comportent des 2e classes.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 8 h. 22, 11 h. 30 du matin, 3 h. 30 (Club-Train n'a pas lieu le samedi) et 8 h. 25 du soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 10 du matin.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 8 h. 20, 11 h. du matin, 3 h. 15 (Club-Train n'a pas lieu le dimanche) et 8 h. 15 du soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin.

Un service de nuit accéléré à prix très réduits et à heures fixes via Calais, en 10 heures.

Départ de Paris à 6 h. 10 du soir. — Départ de Londres à 7 h. du soir.

Un service de nuit à prix très réduits et à heures variables, via Boulogne Folkestone.

Chemin de Fer d'Orléans

Voyages dans les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant quatre itinéraires différents permettant de visiter le *Centre de la France*, les stations hivernales des *Pyrénées* et du *Golfe de Gascogne*.

Les prix des billets sont les suivants :

1er Itinéraire : 1re classe, 225 francs — 2e classe, 170 francs.
DURÉE DE VALIDITÉ : 45 JOURS

2, 3 et 4e Itinéraires : 1re classe, 180 francs — 2e classe, 135 francs.
DURÉE DE VALIDITÉ : 30 JOURS

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0 du prix du billet.

Enfin, il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi, des billets *Aller et Retour* de 1re et 2e classe réduits de 25 0/0, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré *sont sa propriété exclusive.*

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU *FIGARO ILLUSTRÉ*

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale :* UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

J.-J. HENNER

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

JEANNE D'ARC

MONSIEUR TROUBADIN

Par P. CARO

Dans la salle d'études, mon père nous donnait une leçon d'arithmétique ; les yeux fixes, le cou tendu, nous écoutions attentivement, un peu tremblants même, car il était sévère et nous le redoutions beaucoup. Debout, sur un escabeau, la craie à la main, mon frère Robert, — il avait environ neuf ans, — se dressait sur la pointe de ses petits pieds pour atteindre le haut du tableau et y écrire, en gros caractères un peu gauches, le chiffre dicté : 357,860,943 ! Cela n'allait pas tout seul, et ma sœur Lili, l'aînée de la famille, une grande fillette de treize ans passés, lui soufflait à demi-voix, un à un, les chiffres qui composaient ce total formidable. Moi, je ne disais mot, absorbée dans l'unique, effrayante pensée que mon tour allait venir de paraître au tableau, que j'allais une fois de plus mettre à l'épreuve la patience paternelle et noyer infailliblement dans un déluge de larmes mon inévitable confusion. Près de la fenêtre, sous un gai rayon de soleil, le petit André et la toute petite Ninette jouaient sans bruit avec une armée de bouchons.

Au moment où les doigts de Robert, barbouillés de craie, traçaient péniblement le dernier chiffre, la porte s'ouvrit à grand bruit, et Luce, la bonne d'enfants, s'effaçant pour livrer passage, introduisit un gros homme court, trapu, rougeaud, dont les yeux clignotaient derrière des lunettes bleues ; il avait des lèvres épaisses, un peu violacées, un menton gras, des joues épanouies, des bras trop courts et une vaste bedaine, culottée de nankin, qui apparaissait, large et rebondie, entre les revers flottants d'une redingote bleu-indigo. Derrière lui, se montrèrent successivement une femme maigre, osseuse, blême, secouée d'instant en instant par une toux spasmodique, toute grelottante sous une robe et un châle frippés ; puis une fillette d'une douzaine d'années, d'une physionomie niaise, insignifiante, avec un teint taché de rousseurs, et des cheveux pâles ; enfin un garçonnet de sept ou huit ans portant fièrement une tête en boule et des yeux clignotants, à l'instar paternel. Celui-ci tenait dans sa bouche un morceau de sucre d'orge, dont il avait poissé ses mains et sa jaquette.

Le gros homme s'avança, saluant à chaque pas :

« Monsieur !... Mesdames !... »

Ce « mesdames » adressé à ma sœur et à moi faillit nous faire éclater de rire ; nous n'étions pas habituées à tant de considération.

« Je viens... j'ose me présenter... J'ai l'honneur... Enfin, voici une lettre que je me permets... »

Mon père avait pris la lettre, et invitant d'un geste, les nouveaux venus à s'asseoir, il lisait à demi-voix, le sourcil froncé, mâchonnant entre ses dents les quelques phrases de banale recommandation qui lui étaient adressées par un de ses anciens condisciples, l'abbé Ganot, supérieur du petit séminaire de Coutances, en faveur d'un malheureux libraire, M. Ulysse Troubadin, absolument ruiné et sans ressources, avec une femme mourante et deux enfants sur les bras. Pendant cette lecture, l'ex-libraire soufflait bruyamment ; assis, les jambes écartées, sur sa chaise, et ses mains courtes et potelées modestement jointes sur le ventre, il faisait, par-dessous ses lunettes, l'inventaire curieux de ce qui l'entourait. Si, vue de la grille extérieure, notre maison tapie dans un jardin plein de fleurs, avec sa façade régulière, ses cinq fenêtres bien alignées, son haut toit d'ardoises orné d'un fronton, lui avait donné l'avant-goût d'un intérieur élégant ou simplement aisé, il devait être déçu : des chaises de paille, une grande table avec des pupitres à écrire, un tableau noir et un vieux piano carré formaient tout le mobilier. Seulement, par les larges fenêtres ouvertes sur le parterre fleuri, entraient, portés par la fraîche brise matinale, avec la senteur des violettes et des lilas, les effluves d'une sainte et robuste gaieté.

Mon père avait achevé de lire et méditait, en caressant son nez d'un doigt nerveux, comme il lui arrivait dans les cas embarrassants. Sous ses sourcils embroussaillés, son regard perçant scrutait le nouveau venu. « Ainsi, vous connaissez l'abbé Ganot ?

— Sans doute ; oui, Monsieur ! Je le connais... C'est-à-dire, pas personnellement... Je fournissais des livres pour le séminaire... J'avais à Coutances une maison considérable, Monsieur... Un choix d'ouvrages hors ligne, je puis le dire... Des poètes, des philosophes, des... enfin ce qu'il y a de mieux !... Et d'une moralité ! Demandez à bonne amie... Tous approuvés par Monseigneur... La plus belle clientèle du département, Monsieur ! »

Il poussa un gémissement qui rencontra un écho douloureux chez madame Troubadin.

« Cependant, vous n'avez pas réussi ?

— La jalousie, Monsieur, l'envie, la calomnie !... Les plus basses manœuvres, Monsieur !... Pas vrai, bobonne ?... Tous s'acharnaient à me perdre... Que faire ? Comment résister ? Que pouvait un pauvre homme, seul, contre une horde barbare ?... Des sauvages, Monsieur... des anthropophages...

— Cependant...

— Non !... Vous ne les connaissez pas, Monsieur !... Votre

âme noble, généreuse, ne peut pas concevoir tout ce que la basse envie, la rage, la perfidie peuvent inventer contre un malheureux père de famille.

— Mais, enfin...

— Voyez, Monsieur, — et sa voix qui s'était élevée à une sonorité de trombone, sembla s'abîmer tout à coup dans des antres caverneux, — voyez jusqu'où vont la bassesse et la cupidité des hommes. Mon bienfaiteur lui-même, le meilleur, le plus cher de ceux que j'aimais (il s'attendrit et une sorte de hoquet sanglotant coupa sa phrase en deux), le baron de Blanchemain, qui m'avait avancé, pour monter ma librairie, jusqu'à douze mille francs; oui, Monsieur, dou-ze-mil-le-francs, sans autre garantie que ma signature... Ah! c'est qu'il avait confiance en moi, lui!... Eh bien! Monsieur, le croiriez-vous? Quand il m'a vu ruiné, quand il a vu la meute des créanciers, avides de mon sang, s'arracher mes lambeaux, lui, mon protecteur, mon ami, un homme riche, il s'est mis à leur tête, Monsieur!... Il a réclamé sa part de mes dépouilles, Monsieur!... Faible proie pour sa voracité; n'est-ce pas, bobonne?... faible proie! »

Il secoua la tête longuement d'un mouvement navré et se couvrit le visage de ses mains.

La perfidie de M. de Blanchemain ne semblait pas déterminer chez mon père un vif élan de sympathie pour l'infortuné Troubadin.

« Et vos créanciers? Restez-vous, envers eux, débiteur pour une forte somme?... »

Il sursauta.

« Je ne dois rien, absolument rien, à ces misérables... pas un liard! (Il prononçait *yard*).

— Alors l'honneur est sauf?

— Tout ce qu'il y a de plus sauf, Monsieur... L'honneur?... Mais je me serais brûlé la cervelle; je me serais détruit... avec toute ma famille, plutôt que de perdre l'honneur... Songez-vous, Monsieur, à ce grand mot de l'*honneur!* Non, non... tout est perdu, fors l'honneur!... J'ai obtenu un concordat, Monsieur!... Et, je puis le dire, un concordat qui n'allait pas tout seul!... A force d'énergie... de ténacité... Vous ne savez pas, Monsieur, de quoi je suis capable. Vous ne connaissez pas Ulysse Troubadin. »

Mon père se serait résigné peut-être au malheur de ne pas connaître Ulysse Troubadin, si sa femme n'avait pas, précisément à cet instant, été prise d'une telle crise de toux et de suffocation, qu'il fut ému de compassion. « Que puis-je faire pour vous? demanda-t-il avec douceur.

— Hélas! criait le gros homme en soutenant la tête de sa malheureuse femme et lui tapant dans les mains; hélas! qu'allons-nous devenir?... Je suis le plus infortuné des hommes!... Ma pauvre femme! Ce sont les privations, le chagrin... Pas d'argent. pas de pain! »

Euphrasie, la fille aînée, se mit à crier qu'elle avait faim, et Toto, son petit frère, hurlait à son exemple en ouvrant une large bouche pleine encore de sucre fondu.

« Que puis-je faire? répéta mon père; je ne suis pas riche!... J'ai bien des charges. » Il jeta un regard plein de sollicitude sur les cinq petites têtes ébouriffées et curieuses, blotties en un coin de la salle.

« Mon bon Monsieur, je viens ici chercher une place. J'ai besoin de votre concours, de vos conseils, pour trouver des moyens d'existence...

— J'ai faim; je veux déjeuner, répéta Phrasie qui semblait incliner aux conclusions pratiques.

— Avez-vous quelque idée? demanda mon père.

— Non, mon cher Monsieur; rien!... Pas d'idée! Pas d'argent! Pas de pain!... Rien, rien!... »

Il ouvrit les bras et les laissa retomber avec accablement, indiquant, par ce geste, qu'ils n'embrassaient que le vide.

« Je ne sais où donner de la tête... des enfants, une femme malade!... On ne voudra même pas nous recevoir à l'auberge...

— Mais, ne connaissez-vous personne en cette ville?

— Personne! »

Il s'affaissa au fond de sa chaise lourdement, comme s'il venait de choir d'un clocher. De nouveau, mon père passa et repassa nerveusement le doigt sur la racine de son nez avec une perplexité visible: « Puisque vous n'avez ni ami, ni gîte; que vous ne savez où aller, dit-il enfin, restez ici; la maison est assez grande pour vous loger quelques jours... en attendant que vous trouviez une occupation. »

Ulysse Troubadin se précipita vers mon père, l'appela son bienfaiteur, « le plus généreux des mortels », et malgré sa résistance, il lui baisa les mains.

Quelques heures plus tard, en dépit de la contrariété sensible de ma mère, et des deux domestiques qui voyaient la besogne journalière doublée du coup, la famille Troubadin s'installait sous notre toit, et mon père, obligé de se rendre au lycée pour y faire sa classe du soir aux élèves de philosophie, laissait à ma mère le soin d'établir nos hôtes le plus confortablement possible.

Trois pièces du second étage furent mises à leur disposition; la chambre du fronton, la plus jolie, la plus gaie, celle dont mon père faisait son cabinet de travail, fut offerte à la malade; une autre toute voisine, à demi mansardée, reçut deux lits destinés au père Troubadin et à son jeune rejeton mâle. Je n'ai pas besoin de dire qu'en fait de mobilier, les deux pièces ne contenaient que le strict nécessaire; mais la vue en était jolie. Taillées dans la hauteur du toit, avec de petites fenêtres en saillie bien exposées au midi, elles dominaient la masse fleurie des lilas et des rosiers du parterre, séparé seulement par un chemin peu fréquenté, de vastes enclos plantés d'arbres, à travers lesquels on entrevoyait les hauts clochers et les maisons de la ville. Mon frère Robert avait cédé sa chambre à Phrasie, une petite chambre tournée au nord, sur l'autre façade de la maison et d'où le regard planait sur notre jardin légumier, les longues allées droites, les carrés de choux, de petits pois et d'asperges, et toute une forêt d'arbres fruitiers en plein rapport, et, par delà le mur de clôture, à droite, à gauche, partout, d'autres jardins où les bourgeois, les commerçants de la ville venaient les jours de fête et les soirs d'été festiner en famille dans de petites guinguettes plus ou moins chinoises, avec clochettes et verres de couleurs. Plus loin, c'était la campagne, la vaste plaine normande, semée de clochers et de villages, monotone, fertile, étendue presque sans ondulation jusqu'à la mer lointaine dont le vent nous apportait parfois la saveur salée.

Cependant, madame Troubadin avait gagné péniblement sa chambre; gémissante, exténuée, elle se jeta sur le lit sans s'occuper de son mari ni de ses enfants. En quelques instants, elle demanda successivement de la tisane, du sirop, un bouillon, une rôtie, du cidre, du vin de Malaga et une foule de choses imprévues, dont son cerveau fiévreux lui suggérait l'envie. Ma mère montait, descendait, s'empressait, un peu rouge, agitée moins de la multiplicité de ces exigences que de la crainte de n'y pouvoir satisfaire.

Déjà, les bonnes grommelaient sourdement, et la vieille Marie demandait avec humeur quand finiraient toutes ces « giries ».

Pendant qu'on s'efforçait ainsi près de la malade, Ulysse Troubadin se promenait innocemment au soleil avec ses enfants, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; les mains croisées derrière son dos large et rond soulevaient. par de petits tapotements rythmés, les pans de sa redingote qui frétillaient en cadence sur un air fort jovial; il sifflotait et se dandinait; son chapeau à haute forme posé en arrière, sur le fond de la tête, découvrait sa face rubiconde, son nez épais dont les narines s'ouvraient et semblaient humer l'air avec une expression habituelle de convoitise; ses lunettes luisaient au soleil et jetaient de petites étincelles phosphorescentes qui empêchaient de distinguer les yeux; on les voyait rarement, du reste, ses yeux, et à la vérité on n'y perdait guère. Il allait ainsi le long des allées du jardin potager et de temps en temps se baissait, fourrageait dans les fraisiers où commençaient à rougir les premières fraises, cueillait et mangeait; ses enfants, à son exemple, se baissaient, cueillaient et mangeaient avec un admirable ensemble, puis ils se relevaient allègrement, après un coup d'œil investigateur vers la façade muette de la maison; ils faisaient quelques pas, le nez en l'air, la poitrine au large, puis recommençaient leur cueillette ingénue; ce divertissement semblait à leur goût.

Sans qu'ils s'en doutassent, un témoin invisible observait leur manœuvre, le colonel Michelot, mon grand-père, qui faisait sa méridienne, tout en lisant son journal, près de la fenêtre de sa chambre.

Soldat de fortune, devenu officier par sa bravoure, puis colonel d'état-major à la Restauration, et finalement aide de camp du duc de Berry, il avait abandonné le service après la mort tragique de

ce prince, et vivait dans ce fond de province paisiblement, près de sa fille unique qui était ma mère, ajoutant l'aisance de sa solde de retraite aux minces ressources de la famille. Ainsi que l'avait dit mon père, nous n'étions pas riches et la maison que nous habitions présentait le plus clair de notre patrimoine.

C'était un beau vieillard d'une figure énergique et douce sous une profusion de cheveux bouclés, les plus fins, les plus blancs qui se voient; ses yeux vifs et noirs étaient admirables. Il estimait infiniment mon père, son caractère droit et généreux. Et, bien que l'introduction de cette famille famélique des Troubadin lui eût semblé fort imprudente, il ne s'était permis aucune observation.

Les façons déclamatoires et doucereuses du sieur Ulysse Troubadin lui avaient pourtant singulièrement déplu; mais il s'était borné à poser à notre hôte quelques questions insidieuses dont la précision l'avait une ou deux fois pris au dépourvu et visiblement embarrassé. Dès cette première rencontre, avait éclaté entre eux une manifeste antipathie.

Mon père revint vers l'heure du dîner, rapportant déjà quelques propositions acceptables, — il l'imaginait, du moins, — pour son protégé. Aucune, cependant, ne lui agréa. Maître d'études?... Un métier abominable qui d'ailleurs l'obligerait à résider au lycée, et que deviendraient alors la femme et les enfants? Ce fut un concert de lamentations dont mon pauvre père demeura tout confus. — Commis en librairie?... Quelle humiliation! Servir chez les autres, quand on a commandé en maître. — Clerc d'huissier?... Faire œuvre de bourreau, poursuivre les misérables, exproprier, saisir? Jamais il n'aurait cet affreux courage. L'idée seule lui fendait le cœur... Et l'excellent homme tournait la tête à droite et à gauche, lentement, comme un ostensoir, afin que chacun pût voir à loisir les tendres larmes dont sa face était inondée à la seule idée du malheur d'autrui...

Et puis, vraiment, il était fait pour mieux que cela!

Ce fut ainsi chaque jour; toutes les tentatives que mon père renouvelait avec une infatigable bonté échouaient régulièrement devant les répugnances ou les délicatesses imprévues de l'ex-libraire.

« Mais, mon Dieu, pourquoi vous agiter, vous tourmenter ainsi? disait-il du ton d'une mansuétude infinie. Je ne suis pas pressé!... Tout vient à point à qui sait attendre... Seigneur! ne suis-je pas bien ici, dans cette famille si respectable, que je chéris déjà comme la mienne propre. Oui, je me sens ici comme chez moi... J'ai le caractère fait de cette façon; je m'attache à ceux qui m'entourent... C'est une grâce du ciel... Ne vous inquiétez pas à mon sujet; je suis résigné!

— La résignation est une grande vertu, répondait mon père, un peu agacé. Mais l'Écriture dit: « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

Et fort de ce précepte, il remit au bon Troubadin une liste de personnes à voir, de démarches à faire, dans le secret espoir que son hôte ayant lui-même la peine des sollicitations et l'ennui des rebuffades, serait peut-être plus aisément satisfait.

A partir de ce moment, Ulysse Troubadin se mit en campagne; chaque jour, pourvu que le temps fût beau, ni pluvieux, ni trop chaud, il sortait après le déjeuner et ne rentrait que pour l'heure du dîner.

Régulièrement, il revenait les poches pleines de friandises que ses enfants s'arrachaient avec des cris sauvages. Accroupi au milieu de la pelouse, il ouvrait les bras en gloussant à la façon des poules qui hèlent leurs poussins, et laissait fouiller, retourner, quelquefois même arracher ses poches. — « Allons! paix, mes petits agneaux! Ne vous bousculez pas... Phrasie, prends garde à ton petit frère... Voyez! voyez un peu ce jeune lion, comme il y va des pieds et des pattes! Baisez papa, drôle... Faites mamours à ce pauvre père qui rapporte des dragées à ses chéris.

— Vous feriez mieux de leur acheter des souliers, s'écria une fois Marie, la cuisinière, au lieu de leur gâter l'*estomaque* avec des sucreries.

— Et vous, ma fille, répliqua-t-il avec dignité, vous feriez mieux de taire votre langue et de ne pas insulter au malheur... Si nos chaussures sont usées, c'est que Dieu nous éprouve... il éprouve notre vertu de bien des manières... Comme au saint homme Job, il nous refuse les biens de ce monde, et permet que nous soyons outragés par des servantes. »

L'accolade des jeunes Troubadin était parfois d'une impétuosité si terrible, qu'il arrivait au saint homme Job de rouler sur le gazon comme une simple quille, et il ne parvenait pas toujours à reprendre son équilibre sans l'assistance de quelque bras charitable. Nous remarquions qu'il avait souvent, au retour de ces excursions en ville, le teint plus enluminé et les jambes un peu flageolantes... Par exemple, ses démarches n'aboutissaient pas vite: il rentrait toujours bredouille. Il semblait que la fatalité le poursuivît: c'était un enchaînement de contretemps, de malentendus, d'accidents étranges par suite desquels il ne rencontrait jamais les gens qu'il devait voir, et trouvait partout porte close.

« Pourtant, je ne perds pas courage, disait-il d'une voix suave, avec un céleste sourire; c'est dans l'adversité que se montrent les grands caractères... Mon cœur ne faiblira pas! »

Et sans paraître entendre les « bast! bast! » ironiques du grand-père, il se redressait dans une attitude de Titan foudroyé:

« Non!... je ne faiblirai pas! »

C'était au dîner généralement que nous entendions le récit de ses infructueuses tentatives, contées avec un luxe de détails éblouissant. Mon père, au commencement, prenait la peine de discuter ses procédés, de lui indiquer les maladresses, les erreurs commises; il s'était lassé, et chacun maintenant écoutait l'inévitable récit dans un morne silence désapprobateur. Cela ne troublait nullement le cher homme; sa mésaventure quotidienne une fois narrée, il se frottait les mains comme après un devoir accompli et souriait bénignement à l'assemblée; puis d'une voix émue:

« Qu'il est bon, qu'il est doux, après les déceptions amères et le rude labeur du jour, de se retrouver ainsi, en famille... autour d'une table... frugale, de goûter le charme des pures joies domestiques... Bénissons le Seigneur, de ses miséricordes... Ma chère dame, encore un peu de ce haricot de mouton!... Si cependant, il se trouvait... Ma chère dame, oserai-je vous demander... N'y aurait-il pas ce soir, par hasard, un petit rôti... un tout petit rôti? Non? Eh bien! je reviendrai à ce haricot... à moins que bobonne n'ait la charité de me concéder un peu de cet excellent poulet qui lui est destiné, et qu'elle ne mangerait certainement pas tout entier... Bonne amie, s'il te plaît, une miette de cette succulente volaille?...

— Prends toi-même, mon ami.

— Et moi?... Moi aussi, j'en veux », criaient les enfants, et le poulet allait, jusqu'au dernier morceau, s'engouffrer dans l'estomac de l'intéressante famille Troubadin, à la grande mortification de notre pauvre mère qui calculait intérieurement avec chagrin par quels prodiges d'économie et d'austérité journalière, son modeste budget pourrait s'équilibrer au bout du mois.

En se prolongeant, le séjour des Troubadin devenait décidé-

ment incommode. Leurs exigences compliquaient le service et multipliaient les frais. Il faut avoir connu l'inflexible rigueur d'un revenu à peine suffisant, les transes de gens timides et fiers, décidés à tout souffrir plutôt que de s'endetter ou de trahir leur pauvreté, pour comprendre la contrariété de ma mère devant les réclamations croissantes de ses hôtes. M. Troubadin avouait sa gourmandise et n'en rougissait pas. — « De quoi sert d'avoir une âme, disait-il, si l'on mange de tout indifféremment comme les animaux! En un sens, la recherche dans la nourriture est un hommage rendu au souverain dispensateur des biens de ce monde... C'est une partie du culte que nous devons à la Divinité. » Cette théologie n'était pas du goût de ma mère; encore moins les critiques, les réprimandes que se permettait parfois la familiarité de l'ex-libraire, quand un plat se trouvait manqué, ou que le menu n'était pas à son gré. Mon grand-père s'était vu forcé, plus d'une fois, de le rabrouer assez vertement.

Le vendredi, entre tous les jours de la semaine, était le plus difficile à passer... Chez nous, sauf les cas de maladie, l'abstinence était de rigueur, et justement la tribu des Troubadin n'aimait pas le maigre! Le pauvre Ulysse avait essayé vainement d'éluder la règle; toutes ses finesses, son impudence qui si souvent lui réussissaient, avaient échoué devant la discipline établie. Il avait beau geindre, dès la première heure du jour, se plaindre de migraine ou de colique et se tortiller comme un serpent; il avait beau se tenir la tête dans les mains, se tâter le pouls avec affectation et contempler sa langue devant les glaces, il en était pour ses peines et ses soupirs, réduit à se contenter comme nous tous, d'œufs, de légumes et de quelque poisson sans importance. Il n'en pouvait prendre son parti et s'en vengeait par des sarcasmes sur l'intolérance et l'esprit étroit des dévots.

On affectait de ne pas comprendre, avec un parti pris de ne point s'offenser. Cependant il arriva qu'un soir de Quatre-Temps, la bourrasque, longtemps détournée, éclata tout à coup. C'était le dernier des trois jours maigres, un samedi, et l'estomac du sieur Ulysse geignait cruellement. Il prenait au dîner des poses endolories, mangeait du bout des lèvres avec des contorsions de rat empoisonné, que démentait l'éclat surabondant de son teint fleuri et de ses vastes joues rebondies. Les regards de convoitise navrée qu'il jetait sur la tranche de filet savoureux auquel avait droit sa femme en sa qualité de malade, nous donnaient surtout de folles envies de rire, d'autant plus que la pauvre phtisique ne semblait nullement émue, ni disposée au moindre sacrifice. Notre gaieté à peine contenue eut fait explosion certainement sans le respect un peu tremblant que nous inspirait notre père, impassible devant ces simagrées et comme étranger à la comédie. Ma mère, demi-souriante, encourageait gracieusement le patient:

« Encore un peu de ces œufs brouillés, monsieur Troubadin.

— Non... merci, Madame... C'est moi, décidément, qui suis brouillé avec les œufs... avec tous les œufs!... Je ne les aime qu'en poulets.

— Vous offrirai-je alors de cette raie au beurre noir? »

Il hésita. Finalement, la gourmandise l'emporta sur la rancune, et, maussade, il tendit son assiette et mangea en silence.

« La raie, reprit-il après un instant de méditation, est un poisson généralement peu estimé... à tort, peut-être, je ne sais... A Coutances, madame Troubadin ne permettait pas que l'on m'offrît de ces mets un peu... comment dirais-je?... un peu décriés... N'est-ce pas, bonne amie?... Nous préférions la sole et le turbot .. C'était notre goût... Cependant puisque vous l'exigez, Madame, je reprendrai un peu de cette raie... cette raie au beurre noir!

— Demain, monsieur Troubadin, répondit ma mère dans une intention consolatrice, j'aurai le plaisir de vous offrir un bifteck... et du gigot. »

Cette bonne intention de ma mère mit le feu aux poudres, soit qu'il y vît quelque raillerie, soit que son exaspération fût arrivée au comble.

Il s'écria avec violence:

« Je l'espère bien, Madame... je l'espère... Il est temps, en vérité, de mettre fin à ces fastueuses austérités... Autant j'ai de respect pour la vertu modeste... qui se cache... se dissimule et craint sur toute chose de s'imposer... autant je méprise l'ostentation pharisaïque... Oui, je la hais... je la méprise! » — Il écumait. — « Imposer des prescriptions barbares aux faibles (il toussa), aux enfants (il jeta un regard éploré à Toto et à Phrasie qui, le nez dans leur assiette et les doigts dans la sauce, ne s'embarrassaient guère des déclamations paternelles), des mortifications insensées... des privations meurtrières... et tout cela par fausse gloire de vertu! »

Mon père s'était redressé, il allait répondre; grand-père ne lui en laissa pas le temps. Un vent de colère souleva ses fins cheveux blancs autour de son front; il frappa la table d'un coup de poing, et foudroyant l'ex-libraire de son regard étincelant, il s'écria d'une voix tonnante: « Qui est-ce qui m'a bâti ce clampin-là!... Nous croit-il des sourds et des idiots pour venir nous débiter ses impertinences. Morbleu! f..... le camp, si vous n'êtes pas content, et laissez-nous la paix! »

Le tonnerre tombant sur la table n'eût pas produit plus de stupeur. Madame Troubadin se renversa sur sa chaise, à demi pâmée, tandis que son mari aplati, terrassé, pliant le dos sous l'algarade, petit, tout petit, disparaissait presque sous la table; sa faconde arrogante ne soufflait mot maintenant. Un instant, il délibéra sur le parti à prendre. Puis, se redressant avec un hoquet douloureux, il plongea dans sa serviette son visage baigné de pleurs, ces pleurs toujours en réserve dans son magasin d'accessoires, et il quitta la table. Les enfants se mirent à braire sur un mode qui leur était particulier et se précipitant sur ses pas, chacun empoigna un des pans de la redingote paternelle et le groupe lamentable disparut dans un bruit de sanglots.

« J'ai été trop vif, dit le grand-père avec regret; mais, en vérité, cet homme-là ferait damner un saint.

— Oh! là la .. Seigneur! qu'allons-nous devenir? » gémissait madame Troubadin se lamentant et toussant à la fois.

On la calma du mieux qu'on put, et ma sœur, lui offrant l'appui de sa jeune épaule, l'aida à remonter chez elle.

« C'est un sot! dit mon père dès que madame Troubadin eût quitté la table. Vraiment, cet homme est un sot! »

C'était le premier mot sévère qu'il se fût permis sur son hôte. Ma mère saisit l'occasion:

« Un sot?... Si ce n'était que cela! Tu ne le connais pas... Tu ne veux pas voir ce qu'il est! Un Tartuffe, un vrai tartuffe, je te le dis. »

Mon père hocha la tête.

« Vous êtes trop passionnée, Madame; vous voyez du calcul où il n'y a que vanité et sottise... Pour quelque propos indiscret, quelque compliment mal tourné, vous lui supposez des intentions mauvaises... Ce n'est pas sa faute, si vous êtes agréable et jolie, et ce n'est pas un grand crime de vous le dire, même gauchement et sans tact. »

Nous nous mîmes à rire bruyamment, car nous trouvions notre maman charmante, comme elle était, en effet, et l'hommage rendu par mon père nous avait tous réjouis, d'autant plus que son regard sévère, scrutateur, semblait mieux fait pour découvrir les défauts les plus cachés que pour se laisser toucher par la grâce et la beauté. Je ne puis parler de ma mère sans m'arrêter un instant à peindre cette chère figure; ma mère était petite et bien faite, sa poitrine large, développée, n'excluait pas la finesse de la taille; elle avait une peau de satin, le bras parfait, la main petite, un peu potelée, avec des doigts effilés terminés par des ongles roses en amandes; ses yeux bruns, lumineux, ses traits réguliers avaient une expression de noblesse, de bonté et de candeur qu'elle a gardée jusqu'à la plus extrême vieillesse. Le front était haut sous des cheveux noirs, fins et frisants; la bouche grande, bien dessinée, s'ouvrait en un sourire infiniment séduisant sur les plus admirables dents qui se puissent imaginer. Je ne connais à pouvoir leur être comparées que celles de ma sœur Lili, qui ressemblait à ma mère, d'ailleurs, avec des traits plus fins et une nuance plus marquée de timidité et de douceur.

Ma mère un peu intimidée par le compliment inattendu de son mari et par l'éclatant succès qu'il avait obtenu parmi sa chère couvée, reprit avec un peu d'embarras: « S'il ne s'agissait que de propos, de sottes fadeurs; mais tout en cet homme est déplaisant... Ses manières, ses regards... Je le répète, c'est un vilain personnage... »

Mon père fit un geste de dédain:

« Ne vas-tu pas me demander d'être jaloux de M. Troubadin?... Il me suffit que tu le juges ce qu'il vaut... et même un peu moins, je crois.

— C'est un propre à rien, s'exclama la vieille Marie qui aidait au service; une vraie chiffe et un goinfre. »

Nous allions nous reprendre à rire; mais un regard sévère du maître glaça l'explosion et refoula Marie jusqu'au fond de sa cuisine.

« Dieu veuille, mon cher ami, que vous n'ayez pas à vous repentir de votre indulgence et de votre libéralité, murmura le grand-père en pliant sa serviette. Selon moi, cet homme est mauvais, et faux, ce qui est pire que tout.

— Attendons pour le juger qu'il ne soit plus notre hôte... Robert, dis les Grâces... en latin et sans bredouiller, surtout. »

Si mes parents s'étaient flattés que cette scène désagréable hâterait le départ de la famille Troubadin, ils furent déçus.

Le lendemain. l'ex-libraire apparut au déjeuner aussi guilleret,

aussi à l'aise et reposé qu'à l'ordinaire. et tout reprit le train accoutumé.

Dès qu'il était levé, le matin, après avoir longuement savouré une tasse d'odorant café assaisonné d'une crème épaisse et d'innombrables rôties au beurre bien croustillantes, il descendait au jardin faire son tour de « propriétaire » et surveiller les primeurs; les cerises avaient succédé aux fraises, puis les reines-Claude; c'étaient maintenant les pêches des espaliers et les raisins des treilles que convoitait son regard caressant; cette promenade au jardin était réglementaire, le premier devoir de la journée. Il n'y manquait pas, sauf les jours de grande pluie ou d'orage ; car il avait ses petites faiblesses, l'excellent homme! Bien qu'à certains moments d'effusion il laissât percer quelques velléités d'esprit fort, il avait peur du tonnerre et courait s'enfermer, tous volets clos, dans une chambre obscure où, les doigts dans les oreilles, il marmottait des prières tant que durait l'orage. Il avait aussi une foule de petites superstitions qui compliquaient singulièrement sa vie : tantôt une corneille qui s'était levée à sa gauche, tantôt une chouette avait gémi sous sa fenêtre, ou bien son couteau et sa fourchette s'étaient croisés. S'il voyait trois bougies allumées à la fois, il courait tout frissonnant en souffler une. Nous le vîmes apparaître un matin, pâle et décomposé, les yeux pleins de larmes, parce qu'en s'éveillant il avait constaté sur sa main une petite tache jaune, couleur de bile : « C'est un signe de mort ! » nous dit-il, et tout le jour il demeura enfermé, n'osant sortir de peur d'aller au-devant de la catastrophe annoncée. Il croyait aux rêves et lisait la *Clé des songes* comme un bréviaire. Ses enfants étaient initiés à ces sottes chimères. A tout instant, ils accouraient effarés : « Qu'est-ce que ça veut dire, p'pa, si j'ai mis mon bas à l'envers ?... » — « Qu'est-ce qui va m'arriver ; j'ai rêvé d'un chat noir ?... » — Ou bien il y avait des craquements dans le mur, et gravement, le front plissé, l'ex-libraire consultait ses livres et sa mémoire pour interpréter le présage.

Chez madame Troubadin, pauvre âme ! c'étaient d'autres faiblesses : elle avait des envies de pie-voleuse, et tout l'effort de sa vertu consistait à se faire offrir sans vergogne ce qu'elle ne se permettait pas de prendre elle-même, si bien que ma mère n'osait porter. en sa présence, ni un bout de dentelle, ni un ruban frais, de peur d'être amenée, par d'importunes sollicitations, à se dépouiller de sa modeste parure. Elle cachait de même ses petits coffrets, ses ciseaux, tous les menus objets qui pouvaient tenter la convoitise pleurarde de la malade.

De tout cela résultaient un malaise et une fatigue à peu près unanimes chez toutes les personnes de la maison. Les domestiques surtout étaient excédées du surcroît de besogne, harcelées par les enfants mal élevés et pillards, par la malade, impitoyable dans son égoïsme tracassier, et surtout par M. Troubadin lui-même ; son furetage incommode dans l'office et les buffets, jusqu'au fond des casseroles. ses prétendues recettes culinaires, dont l'infaillible effet eût été de mettre promptement à sec l'armoire aux provisions, exaspéraient notre vieille cuisinière. Elle le méprisait et le rabrouait autant que le permettait la grande peur qu'elle avait de mon père... Quant à Luce, la bonne d'enfants, une gentille blonde de vingt ans, rieuse et toujours chantant, son attitude avait subi plusieurs modifications sensibles. Elle avait commencé par se moquer de lui, en secret, avec nous, puis enhardie peu à peu, elle était arrivée à lui dire en face, sans se gêner, des impertinences qui nous faisaient frémir.

« Luce, tu as tort, disait la craintive Lili ; il ira se plaindre et tu seras grondée. »

La figure de Luce, rose et ronde comme une pomme, s'éclairait alors d'un malin sourire à fossettes.

« Se plaindre, lui !... Il n'oserait .. Le vieux drôle !... il ferait beau voir cela, et qui des deux aurait le dernier !

— Oh ! Luce. comme tu le traites... S'il t'entendait !

— Bon ! bon !... il ne me fait pas peur... je le connais !... »

Je me souviens qu'un jour, pendant la récréation, nous étions tous les cinq avec Luce dans la salle verte, on appelait ainsi un banc de gazon circulaire caché tout au bout du parterre sous un épais bosquet de noisetiers et de lilas. Tout en raccommodant de petites chaussettes, Luce nous contait une histoire de son village, que nous écoutions très attentifs, les lèvres épanouies déjà par un rire, dont les deux garçons contenaient à peine l'explosion et qui mal étouffé jaillissait par avance comme des fusées trop tôt allumées et qui éclatent ; car Luce était si gaie et si drôle que tous ses récits se terminaient infailliblement par de joyeuses farces, et nous faisaient trépigner d'aise, petits et grands. Au plus beau moment survint M. Troubadin ; il s'était glissé à pas de loup avec tant de précaution qu'aucun de nous ne l'avait entendu, si bien que la peureuse Lili jeta un petit cri en l'apercevant et se blottit sur l'épaule de Luce comme un enfant effrayé. Et M. Troubadin crut devoir, pour la rassurer, lui tapoter doucement la joue et caresser ses cheveux avec de petites syllabes réconfortantes. effleurant par la même occasion le cou blanc de Luce qui regimba tout à coup. — « Avez-vous fini, vous ? Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? A-t-on jamais vu... vieux patelin ! » — M. Troubadin, nous l'avions remarqué, supportait toutes les brusqueries de Luce et nous émerveillait par sa bénignité. Il sourit, pivota sur ses talons à droite, puis à gauche, lançant chaque fois à la petite bonne, à travers ses lunettes bleues, des œillades malicieuses, et il continua ce manège si longtemps, se dandina et fit la roue avec une si comique vanité que la colère de Luce n'y put tenir. Un fou rire la prit, aussitôt imité par tous les enfants, sauf Lili, toujours retenue par la crainte d'être impolie et de faire de la peine. — « Le voyez-vous ? disait Luce suffoquée ; regardez-le battre des ailes et se rengorger comme un gros pigeon !... A qui en a-t-il, Seigneur ?... Qu'est-ce qui lui prend ? »

Quand il eut joui à son gré d'un succès qui ne semblait pas lui déplaire, d'une voix câline il répondit : « Je venais tout simplement, mademoiselle Luce, vous prier de vouloir bien coudre un bouton au col de ma chemise. »

Ce disant, il enlevait sa cravate, levait son menton gras et découvrait. dans l'entre-bâillement de la chemise, son cou massif et le haut de sa poitrine charnue.

Ainsi affalé sur le banc, renversé, la gorge à découvert, il sifflotait d'un air béat, tandis que ses doigts grassouillets, de chaque côté de sa large personne. tambourinaient je ne sais quel rythme badin sur le gazon.

Luce prit une aiguille, un bouton dans sa boîte à ouvrage, et s'approchant de lui. très sérieuse :

« Tenez-vous droit, au moins, puisqu'il faut à toute force qu'on s'occupe de vous. »

En un instant le bouton fut remis, et M. Troubadin s'éloigna toujours sifflotant, avec un agréable balancement des hanches. Luce reprit sa place sans rien dire. Mais nous eûmes beau réclamer l'histoire. elle prétendit l'avoir oubliée. Elle n'était plus en train et semblait soucieuse.

Peu à peu, un nouveau changement se produisit dans ses manières à l'égard de M. Troubadin ; elle cessa de se moquer de lui et devint fort réservée ; elle l'évitait, tournait court lorsqu'elle l'apercevait dans un corridor ou au bout d'une allée, et devenait subitement très rouge, avec une nuance d'humeur, s'il lui adressait la parole. — « Quand donc s'en ira-t-il ? soupirait-elle parfois avec impatience. Je ne serai pas tranquille qu'il ne soit parti

avec toute sa clique. »

C'était bien notre sentiment à tous, qu'on n'aurait pas de repos tant que ces gens seraient là. Mon père seul se taisait par générosité et point d'honneur d'hospitalité, et personne n'osait élever la voix pour se plaindre.

Sûr de son terrain, M. Troubadin se développait; ses belles qualités s'étalaient plus à l'aise. Il prenait de l'aplomb, sauf devant le colonel Michelot, dont il craignait d'échauffer trop les oreilles.

Cependant l'été allait finir, les vacances aussi. Mon père profita des derniers jours libres qui lui restaient pour faire une excursion géologique dans une partie du département qu'il n'avait pas explorée; car il était fort curieux de toutes ces choses. Le temps des vacances, pour nous, ressemblait beaucoup au reste de l'année : même discipline, mêmes devoirs, mêmes plaisirs simples et sans apprêt. Mon père, grand travailleur, avait pour maxime que l'oisiveté est la mère des vices, et il prenait à tâche de ne pas laisser à ses enfants le temps d'en contracter un seul. En son absence pourtant ce travail assidu se relâchait un peu, et bien qu'il nous eût, à tous, taillé de la besogne avant de partir, la main plus légère de notre mère laissait flotter les rênes, et le jeune troupeau marchait à sa guise. Le grand-père aussi s'ingéniait à nous gâter un peu, et inventait de jolies promenades aux environs. Nous partions alors sous sa garde, à pied, si la distance le permettait; dans une voiture de louage, si la route était longue. En ce cas, on emmenait tout le monde, même le baby avec Luce, et notre mère, peu blasée sur le plaisir, s'amusait autant que nous. Depuis longtemps nous méditions une promenade à la mer, non pas sur un point déterminé et proche, comme il nous arrivait de le faire chaque été; mais une vraie excursion qui comprendrait tout un coin de la côte, depuis Courseulles, où l'on déjeunerait au parc aux huîtres, jusqu'à Ouistreham, et le retour tout le long de l'Orne. Ce projet, nous le caressions en secret, comme une conspiration, car il s'agissait de ne pas donner l'éveil à la tribu des Troubadin, dont nous ne voulions à aucun prix nous embarrasser : le mystère ajoutait au plaisir. Certes, nos coups d'œil d'intelligence, nos demi-mots indiscrets, nos chuchotements et nos brusques silences, auraient révélé la trame à de moins avisés que le sieur Troubadin; mais il était décidé à ne se douter de rien. Une journée en la compagnie du colonel Michelot, même agrémentée d'huîtres et de vin clairet, ne lui paraissait pas précisément une partie de plaisir. Ne fallait-il pas d'ailleurs qu'il tînt compagnie à sa pauvre femme, et comment aurait-il le cœur de se divertir tout un jour loin d'elle?

C'est ce qu'il soupira d'une voix émue quand, la veille du jour fixé, on lui annonça au dîner que nous ferions, le lendemain, une visite à la campagne. C'était la formule convenue pour décourager toute tentative de se joindre à nous; il n'en fit aucune et se contenta d'appeler sur nous les bénédictions célestes.

Le soir, il se retira de bonne heure avec sa femme et ses enfants, et nous, tout à l'espoir du plaisir promis, nous nous enfermâmes dans la salle d'études, Lili, Robert et moi, en annonçant l'intention d'y passer une partie de la nuit, jusqu'à ce que notre tâche du lendemain fût achevée; nous avions à cœur d'affranchir de tout souci cette belle journée. Mais avant qu'il fût dix heures, ma mère inquiète de ce grand zèle y vint mettre obstacle, et nous contraignit à nous coucher.

Nous montâmes à petit bruit, de peur d'éveiller ceux qui dormaient déjà. Au premier étage, ma mère nous embrassa, Lili et moi, et se retira avec Robert qui, depuis l'arrivée des Troubadin, couchait, ainsi que le petit André, dans un cabinet près de sa chambre. Nous habitions, mes sœurs et moi, au second étage, trois pièces contiguës se commandant l'une l'autre, dont la première, la plus grande, était occupée par Lili et la petite Ninette, près d'elle dans un berceau. Deux portes parallèles menaient de cette première pièce, l'une dans une petite chambre très gaie qui était la mienne, l'autre dans une mansarde où couchait Luce afin d'être à portée de veiller sur le baby en l'absence de Lili, et de nous rendre tous les services dont nous pouvions avoir besoin.

La lune, je m'en souviens, brillait ce soir-là d'un éclat très vif; l'escalier en était éclairé et, sans nous être munies d'un bougeoir, nous montions les degrés d'un pas sûr, appuyées l'une sur l'autre, un peu lentes et lasses, étourdies de sommeil et d'une tension inaccoutumée et prolongée de notre cerveau.

A la moitié du second étage, un étroit palier tournant joignait les deux volées de l'escalier; il était en ce moment baigné d'une blanche lumière que la lune projetait à travers les petits carreaux de la haute croisée.

D'un même mouvement, nous nous étions arrêtées et le front collé aux vitres, nous regardions au dehors les grandes nappes lumineuses alternées de masses d'ombres noires compactes qui donnaient au jardin familier un aspect inattendu et fantastique; il nous apparaissait en ce moment comme un lieu nouveau, inconnu, tout revêtu de mystère, d'une paix froide, inanimée, un lieu où avaient dû s'accomplir, dans les temps, des choses mortes dont le secret pouvait être surpris en ce silence auguste, sous le pâle rayonnement de l'astre éteint des nuits. Nous regardions, très attentives, sans parler. Un craquement léger près de nous fit redresser nos têtes, et subitement retournées, nous restâmes pétrifiées devant une apparition imprévue : sur la plus haute marche de l'escalier, collé contre la porte de notre chambre, la main sur la serrure, et nous laissant dans le doute s'il venait de sortir ou s'il se disposait à entrer, se tenait M. Troubadin aussi interdit que nous. Sans doute, il ne s'attendait pas à nous voir, et ce fut d'une voix mal assurée, dans un trouble visible, après un instant prolongé de silence, qu'il balbutia : « C'est moi... n'ayez pas peur... Je voulais... c'est-à-dire je venais... J'avais cru entendre pleurer votre petite sœur... et comme je savais que vous travailliez en bas... »

— Ninette n'est jamais seule... Luce est couchée près d'elle...

— Luce?... Ah! vraiment... Oui, c'est très bien vu,... très prudent,... près de la petite fille... Je... je n'y pensais pas... Bonsoir, bonsoir. Ah! Et cette grande veillée qui devait durer une partie de la nuit... Ah! ah! ce n'a pas été long... pas long du tout... Il n'est même pas dix heures... Allons, bonsoir, bonsoir... dormez bien! »

Il disparut à pas de loup dans le noir du corridor. « Oh! que j'ai eu peur! soupira Lili toute frissonnante à mon bras... Avec ses lunettes qui brillaient dans l'obscurité, il avait l'air d'un démon. Est-ce bête de s'imaginer qu'on laisse Ninette toute seule, la nuit!... »

Nous entrâmes et après avoir soigneusement poussé le verrou intérieur comme nous le faisions chaque soir, nous nous dépêchâmes de nous mettre au lit. Je commençais à m'endormir, quand un gémissement frappa mon oreille. Je dressai la tête : « Est-ce toi, Lili?... Pleures-tu?... Es-tu malade? » J'avais laissé ouverte la porte de communication entre nos deux chambres. La voix un peu altérée de Lili répondit : « Non! J'ai cru que tu souffrais et je venais. »

Elle apparut en effet dans son vêtement de nuit. « Qui donc a gémi? — C'est peut-être Luce... Je vais voir. » Elle entra dans la mansarde de notre petite bonne et l'appela doucement à plusieurs reprises, mais celle-ci ne répondit pas. « Peut-être qu'elle est morte! balbutiai-je avec une subite épouvante. — Non, non; je l'entends respirer... Elle dort profondément... — Je croyais bien avoir entendu pleurer. — Elle a rêvé sans doute. — Ou bien c'était un oiseau de nuit sur le toit... »

P. CARO.

(Illustrations de Fraipont.)

(A continuer.)

日本婦人

Femmes Japonaises

Par PIERRE LOTI

Je pensais avoir tiré le trait final sur toute espèce de Japonerie, — et voici que je me suis laissé aller à promettre un article sur ce mystérieux petit bibelot d'étagère qui est la femme japonaise. De nouveau donc je m'entoure de tout ce qui peut aviver, jusqu'à l'illusion de la présence, mes souvenirs encore frais de là-bas : robes imprégnées de parfums nippons, vases, éventails, images et portraits. Portraits surtout, innombrables portraits étalés sur ma table de travail ; figures rieuses de *mousmés*, connues ou non ; petits yeux tirés aux tempes, petits yeux de chat... Et des toilettes, et des poses !... Toutes les mièvreries, toutes les grâces cherchées et bizarres, se drapant dans les plis des longues tuniques ou s'abritant sous l'extravagant bariolage des ombrelles. — Et l'illusion désirée me vient si bien, qu'un murmure de petites voix me semble sortir de ces albums ouverts ; autour de moi, j'entends, dans le silence, comme des petits rires. .

* * *

Je ne crois pas qu'un homme de race européenne puisse écrire sur la femme japonaise rien d'absolument juste, s'il veut aller au delà des surfaces et des aspects. Un japonais seul y parviendrait, — ou peut-être à la rigueur, un chinois, car il y a des affinités d'âme incontestables entre ces deux peuples pourtant si différents ; — et encore, si cette étude était fouillée un peu trop, nous ne la comprendrions plus ; elle ne nous apprendrait rien, parce qu'elle nous échapperait par certain côté, qui serait précisément le côté profond et capital. La race jaune et la nôtre sont les deux pôles de l'espèce humaine ; il y a des divergences extrêmes jusque dans nos façons de percevoir les objets extérieurs, et nos notions sur les choses essentielles sont souvent inverses. Nous ne pouvons jamais pénétrer complètement une intelligence japonaise ou chinoise ; à un moment donné, avec un mystérieux effroi, nous nous sentons arrêtés par des barrières cérébrales infranchissables ; ces gens-là sentent et pensent au rebours de nous-mêmes.

Je resterai donc très superficiel dans ce que je vais dire, et j'aime mieux avouer franchement, dès le début, que je ne saurais faire plus ..

* * *

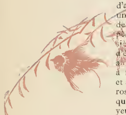
Bien laides, ces pauvres petites Japonaises ! Je préfère poser cela brutalement d'abord, pour l'atténuer ensuite avec de la gentillesse mignarde, de la drôlerie gracieuse, d'adorables petites mains, et puis de la poudre de riz, du rose, de l'or sur les lèvres, toutes sortes d'artifices.

Presque pas d'yeux, si peu que rien ; deux minces fentes obliques, divergentes, au fond desquelles roulent des prunelles rusées ou câlines, — comme entre les paupières à peine ouvertes de ces chattes que fatigue le trop grand jour.

Au-dessus de ces petits regards bridés, — mais très loin au-dessus, très haut perchés, — se dessinent les sourcils, aussi fins que des traits de pinceau et nullement retroussés, nullement parallèles aux yeux qu'ils accompagnent si mal ; mais droits sur une même ligne, contrairement à ce qu'on est convenu de faire dans notre imagerie européenne chaque fois qu'il s'agit de représenter une japonaise.

Je crois que toute l'étrangeté si particulière de ces petits visages de femmes tient dans cet arrangement de l'œil, qui est général, et aussi dans le développement de la joue, qui s'enfle toujours jusqu'à la rondeur de poupée ; du reste dans leurs peintures, les artistes de ce pays ne manquent jamais de reproduire, en les exagérant même jusqu'à l'invraisemblance, ces signes caractéristiques de leur race.

Les autres traits sont beaucoup plus changeants, suivant les personnes d'abord, et surtout suivant les conditions sociales. Dans le peuple, les lèvres restent grosses, le nez aplati et court ; dans la noblesse, la bouche s'amincit, le nez s'allonge et s'effile, se recourbe même quelquefois en fin bec d'aigle.



Il n'est pas de pays où les types féminins soient aussi tranchés entre castes différentes. Des paysannes brunes, bronzées comme des Indiennes, bien prises dans leurs très petites tailles, potelées et musclées sous leurs éternelles robes de cotonnade bleue. Des citadines étiolées, vrais diminutifs de femmes, blanches et pâlottes comme de maladives européennes, avec ce je ne sais quoi de creusé, de miné en dessous des chairs, qui est l'indice des races trop vieilles. Toutes ces artisanes des grandes villes ont l'air d'avoir été usées héréditairement, usées avant la naissance par une trop longue continuité de travail et de tension d'esprit vers de minutieuses choses; on dirait que, sur leurs formes grêles, pèse toute la fatigue d'avoir constamment produit, depuis des siècles, ces millions de bibelots, ces innombrables petites œuvres d'épuisante patience dont le Japon déborde. Et chez les princesses alors, l'affinement aristocratique, à force de remonter loin, arrive à former d'étonnantes petites personnes artificielles aux mains et aux torses d'enfant, dont la figure peinte, plus blanche et plus rose qu'un bonbon frais, n'indique plus d'âge; leur sourire prend quelque chose de lointain comme celui des vieilles idoles; leurs yeux bridés ont une expression à la fois jeune et morte.

* * *

A d'excessives hauteurs, au-dessus de toutes les Japonaises, l'invisible Impératrice, récemment encore, planait comme une déesse. Mais elle est descendue peu à peu de son empyrée, la souveraine; elle se montre à présent, elle reçoit, elle parle et même elle lunche, du bout des lèvres il est vrai. Elle a quitté ses camails magnifiques semés d'étranges blasons, sa large coiffure d'idole et ses éventails immenses; elle fait venir, hélas! de Paris ou de Londres, ses corsets, ses robes et ses chapeaux.

Il y aura cinq années aux chrysanthèmes, pendant l'une des rares solennités où quelques privilégiés étaient admis en sa compagnie, j'avais eu l'honneur de la voir dans ses jardins. Elle était idéalement charmante, passant comme une fée au milieu de ses parterres, fleuris à profusion de fleurs tristes d'automne; puis venant s'asseoir sous son dais de crépon violet (la couleur impériale) dans la raideur hiératique de ses vêtements aux nuances de colibri. Tout l'appareil délicieusement bizarre dont elle s'entourait encore, lui donnait un charme de créature irréelle. Sur ses lèvres peintes, elle avait un sourire de commande, dédaigneux et vague. Son fin visage poudré gardait une expression impénétrable et, malgré la grâce de son accueil, on la sentait offensée de notre présence, que les usages nouveaux l'obligeaient à tolérer, elle, l'Impératrice sacrée, jadis invisible, comme un mythe religieux!

Fini tout cela, maintenant; rentrés pour jamais dans les armoires et dans les musées, les étonnantes robes aux formes millénaires et les larges éventails de rêve. Le nivellement moderne s'est opéré, d'un seul coup brusque, à cette cour du Mikado qui était restée jusqu'à nos jours plus murée qu'un cloître, et qui avait conservé, depuis les vieux âges, des rites, des costumes, des élégances immuables.

Le mot d'ordre est venu d'en haut; un édit de l'Empereur a prescrit aux dames du palais de s'habiller comme leurs sœurs d'Europe; on a fait venir fiévreusement des étoffes, des modèles, des couturières, des chapeaux tout confectionnés. Les premiers essais d'ensemble de ces travestissements ont dû avoir lieu à huis clos, peut-être avec des regrets et des larmes, qui sait, mais plus probablement avec des rires. Et ensuite on a convié les étrangers à venir voir; on a organisé des garden-parties, des soirées dansantes, des concerts. Les dames nippones qui avaient eu la chance de voyager en Europe, dans les ambassades, ont donné le ton de cette étonnante comédie si vite apprise. Les premiers bals à l'européenne en plein Tokio ont été de vrais tours de force en singerie; on y a vu des jeunes filles, tout en mousseline blanche, gantées au-dessus du coude, minauder dans des chaises en tenant du bout des doigts leur carnet d'ivoire; puis, sur des airs d'opérette, polker et valser presque en mesure, malgré les terribles difficultés que devaient présenter à leurs oreilles tous nos rythmes inconnus. Les vins, les chocolats, les glaces ont circulé, et ces choses absolument nouvelles ont été prises sur les plateaux avec mille grâces, par des mains très fines. Il y a eu de discrets flirtages, des figures de cotillon et des soupers.

Toute cette servile imitation, amusante certainement pour les étrangers qui passent, indique dans le fond, chez ce peuple, un manque de goût et même un manque absolu de dignité nationale; aucune race européenne ne consentirait à jeter ainsi aux orties, du jour au lendemain, ses traditions, ses usages et ses costumes, même pour obéir aux ordres formels d'un Empereur.

Dieu merci, la nouvelle mascarade féminine est encore localisée dans un cercle très restreint: à Tokio seulement, et rien qu'à la Cour et dans le monde officiel. Toutes ces petites personnes, princesses, duchesses ou marquises — (car les vieux titres japonais ont été aussi changés contre des équivalents d'Europe) — qui arrivaient presque à être charmantes dans leurs somptueux atours d'autrefois, sont franchement laides aujourd'hui, dans ces robes nouvelles qui accentuent pour nous l'excessive mièvrerie de leur taille, l'écrasement asiatique de leur profil et l'obliquité de leurs yeux. Distinguées, elles le sont généralement encore; bizarres, fagotées, ridicules tant qu'on voudra; mais communes, presque jamais; sous la gaucherie des nouvelles manières à peine sues, sous l'effort des nouvelles attitudes imposées par les corsets et les baleines, l'affinement aristocratique persiste toujours; — il est vrai, c'est tout ce qui leur reste pour charmer.

* * *

Et c'est dans cette période de transition affolée que la grande dame japonaise se présente à nous. Le monde des princesses aux imperceptibles petits yeux morts, aux larges coiffures piquées d'extravagantes épingles, qui était resté jusqu'à ces dernières années si dédaigneusement impénétrable à nos regards d'Occident, vient tout à coup de nous être ouvert; par je ne sais quel revirement inexpliqué, ce monde qui semblait s'être momifié dans les vieux rites et les modes millénaires, a secoué en un jour son immobilité mystérieuse. Mais c'est sous un aspect déconcertant que ces femmes nous apparaissent, habillées comme les plus modernes d'entre les nôtres et recevant avec mille grâces dans des essais de salons à l'européenne. Et il ne faut pas perdre de vue que tout ce qu'on nous montre là est factice, superficiel, arrangé à notre intention; derrière les visages de commande, nous ignorons absolument ce qui se passe; nous ne devons donc pas nous hâter de sourire et de déclarer insignifiantes ces singulières poupées aux profils plats. Après la représentation qui nous mystifie, elles quittent certainement leurs affreux fauteuils dorés, leurs appartements nouveaux du plus mauvais goût occidental, et — qui sait, — reprenant peut-être les somptueuses robes blasonnées du vieux temps, elles vont s'accroupir sur leurs nattes blanches, dans quelqu'un de ces petits compartiments démontables, à châssis de papier, qui composent la traditionnelle maison japonaise; puis là, regardant de leurs yeux à peine ouverts les lointains des jardins mignards tout en arbres nains, en pièces d'eau et en rocailles, elles redeviennent elles-mêmes, — et nous n'y voyons plus rien. Comment sont-elles alors, dans ces coulisses de leur demeure, et à quoi rêvent-elles dans les coulisses encore plus murées de leur esprit? C'est ici que l'intrigante devinette se pose. Dans ces têtes pâlottes à longs cheveux droits, dans ces têtes d'étiolées étranges, il y a des petites cervelles pétries au rebours des nôtres par toute une hérédité de culture différente; il y a des notions inintelligibles pour nous, sur le mystère du monde, sur la religion et sur la mort.

Ces femmes composeraient-elles toujours, comme au vieux temps, des poésies d'une mélancolie exquise sur les fleurs, sur les fraîches rivières et l'ombre des bois? Ressembleraient-elles à leurs grand'mères, héroïnes des poèmes et des chevaleresques légendes, qui plaçaient si haut le point d'honneur, si haut l'idéal d'amour?... Je ne sais; mais je crois qu'il serait étourdi de les juger d'après l'éternelle niaiserie souriante qu'elles nous montrent; j'ai surpris d'ailleurs plus d'une fois des expressions intenses sur ces visages de femme; sur celui de l'Impératrice entre autres, je me rappelle avoir vu, à deux ou trois reprises, passer comme des éclairs; ses jolies lèvres peintes au carmen

frémissaient, tandis que se pinçait encore davantage son petit nez en bec d'aigle.

* * *

La femme comme il faut, non encore européanisée, se retrouve encore loin de Tokio, loin de la Cour, dans les autres villes de l'Empire. Elle n'a pas quitté ses anciens atours, celle-ci; on la rencontre en chaise à porteurs ou en petites voitures à bras, toujours très simplement habillée pour la rue; elle porte, l'une pardessus l'autre, trois ou quatre robes unies, en soie mate et légère, de couleur sombre ou neutre; au milieu de son dos, une petite rosace blanche discrètement brodée représente le blason de sa noble famille; ses cheveux, lissés avec une invraisemblable perfection, sont piqués d'épingles d'écaille sans un brillant, sans une dorure; lorsqu'elle est âgée et strictement fidèle aux modes du passé, ses sourcils sont rasés et ses dents recouvertes d'une couche de laque noire. Elle est plus fuyante, plus difficile à apprivoiser que la bourgeoise ordinaire; si cependant on force la représentation, on obtient d'elle quelque petit rire aimable, quelque révérence accompagnant une banalité polie; — puis c'est tout.

Et en somme, on la connaît presque autant, après cette simple rencontre, que les autres, les élégantes des nouvelles couches, avec lesquelles on a dansé un cotillon ou une valse de Strauss dans un bal de ministère. Le plus sage donc, s'il s'agit de définir la grande dame japonaise, est encore de la déclarer énigmatique.

Les bourgeoises, les marchandes, les artisanes, on les voit partout si librement, leur intimité est si vite conquise, que, sans les connaître au fond de l'âme, on peut essayer d'en dire plus long sur leur compte. De ces mille petites personnes, rencontrées n'importe où, dans les maisons de thé, les théâtres, les pagodes, l'impression d'ensemble qui me reste manque absolument de sérieux. Il me vient, dès que j'y repense, un involontaire sourire.

Etonnantes figurines, que je revois agitées, empressées, un peu simiesques, évoluant avec de continuelles révérences à l'adresse de tout le monde, au milieu de minuscules bibelots de poupée, dans des appartements grands comme la main, dont les parois de papier s'enfonceraient au plus léger coup de poing. Femmes en miniature, à la fois enfantines et vieillottes, dont l'excessive grâce se manière et minaude jusqu'à la grimace; dont l'eternel rire, contagieux sans gaieté, est irrésistible comme un chatouillement, et produit à la longue la même agaçante lassitude. Elles rient par excès d'amabilité ou par habitude acquise; elles rient au milieu des circonstances les plus graves de la vie; elles rient dans les temples et aux funérailles.

Très petites créatures, vivant au milieu de très petits objets aussi maniérés et légers qu'elles-mêmes. Leurs ustensiles de ménage, en fine porcelaine ou en mince métal, sont comme des jouets d'enfant; leurs tasses, leurs théières sont lilliputiennes, et leurs éternelles pipes se remplissent jusqu'au bord, d'une seule demi-pincée de tabac fin, très fin, prise du bout de leurs élégants petits doigts.

Jamais assises, mais accroupies tout le jour par terre, sur des nattes d'une immaculée blancheur, elles accomplissent dans cette pose invariable presque tous les actes de leur vie; par terre se font leurs dinettes, servies dans une microscopique vaisselle et mangées délicatement à l'aide de bâtonnets; par terre, derrière de frêles écrans qui les cachent à peine, et entourées d'un déballage de petits instruments drôles, de petites boîtes à poudre, de petits pots, elles procèdent à leur toilette, devant des miroirs pour rire; par terre, elles travaillent, cousent, brodent, jouent de leur guitare au long manche, rêvent à d'insaisissables choses, ou adressent à leurs incompréhensibles dieux les longues prières des matins et des soirs.

Les maisonnettes qu'elles habitent sont, il va sans dire, aussi soignées et maniérées qu'elles-mêmes; presque toujours truquées, à cloisons démontables, à tiroirs, à glissières, avec des compartiments de toutes formes et d'étonnants petits placards. Tout cela d'une propreté minutieuse, même chez les plus humbles; et tout cela d'une apparente simplicité, surtout chez les plus riches. Seul l'autel des ancêtres où des baguettes d'encens brûlent, est un peu doré, laqué, garni, comme une pagode, de potiches et de lanternes; partout ailleurs, une nudité voulue, une nudité d'autant plus complète et plus blanche que l'habitation est plus élégante. Jamais de tentures brodées nulle part; quelquefois seulement des portières transparentes, faites de perles et de roseaux enfilés. Jamais de meubles non plus; c'est par terre ou sur des petits socles en laque que se posent les objets usuels ou les vases de fleurs. La maîtresse de maison fait consister le luxe de son intérieur dans l'excès même de cette propreté dont je parlais plus haut et qui est une des qualités incontestables du peuple japonais. Il est partout d'usage de se déchausser avant d'entrer dans une maison, et rien n'égale la blancheur de ces nattes sur lesquelles on ne se promène jamais qu'en fines chaussettes à orteil séparé, la blancheur de ces papiers unis qui recouvrent les plafonds et les murs. Les boiseries elles-mêmes sont blanches, ni peintes, ni vernies, gardant pour tout ornement, chez les vraies femmes de goût, leurs imperceptibles veinures de sapin neuf. Et j'ai vu plus d'une belle dame surveiller elle-même ses comiques petites servantes pendant qu'elles savonnaient à outrance ces boiseries-là, pour leur donner un air d'être toutes fraîches, un air d'être à peine sorties du rabot des menuisiers.

* * *

Dans nos pays, si l'on parle de femmes japonaises, on se représente aussitôt des personnes vêtues de ces robes éclatantes comme celles qu'elles nous envoient; des robes aux nuances tendres et sans nom, brodées de longues fleurs, de grandes chimères et de fantastiques oiseaux. Eh bien, non, ces robes-là sont réservées pour le théâtre ou pour une certaine classe innommable de femmes qui vivent dans un quartier spécial et dont il m'est

interdit de parler ici. Les Japonaises s'habillent toutes de nuances sombres; elles portent beaucoup d'étoffes de coton ou de laine, le plus souvent unies, ou bien semées de frêles petits dessins nuageux, dont les teintes également sombres diffèrent à peine des fonds. Et le bleu marine est la nuance générale, très domi-

nante, — tellement qu'une foule féminine, même en habits de fête, forme de loin un amas d'un bleu noir, un grouillement de même couleur, où tranchent seulement çà et là quelques rouges éclatants, quelques teintes fraîches portées par de toutes petites filles ou par des bébés.

Ces robes, leur forme est connue; dans toutes les images dont le Japon nous inonde, on les a vues peintes ou dessinées. Leurs manches larges et flottantes laissent libres les bras, un peu ambrés, qui sont généralement bien faits et que terminent des

mains toujours jolies. Les toilettes se complètent de ces larges ceintures appelées *obi*, qui sont d'ordinaire en soie magnifique et dont les coques régulières, formant comme un papillon monstre au bas des petits dos frêles, donnent une grâce si particulière et si cherchée aux silhouettes des femmes. Nos ombrelles, en soie de couleur neutre, commencent à remplacer, pour certaines élégantes, les charmants parasols peinturlurés d'autrefois, sur lesquels, parmi des fleurs et des oiseaux, étaient souvent écrites de suaves pensées, dues à des poètes anciens. Quant à nos chaussures, elles ne sont adoptées encore qu'à Tokio, dans le très grand monde officiel; partout ailleurs on porte la sandale antique, qui s'attache entre le pouce et les menus doigts, et qui se dépose dans les vestibules, comme chez nous les cannes et les chapeaux, qui encombre l'entrée des maisons de thé à la mode, qui s'entasse en couches pressées sur les marches extérieures des pagodes les jours de grandes prières. Par les temps de pluie, on ajoute à ses sandales, pour les courses de rue, des socques à très hauts patins de bois qui sonnent bruyamment sur les pavés, tandis que les robes se troussent, et qui feraient tomber n'importe quelle européenne dès le second pas. Ces dames marchent les talons en dehors, ce qui est une chose de mode, et les reins légèrement courbés en avant, ce qui leur vient sans doute d'un abus héréditaire de révérences.

Leur coiffure est aussi connue du monde entier; en deux ou trois coups de pinceau les peintres japonais savent la reproduire sous tous ses aspects ou la caricaturer avec un rare bonheur. Mais ce qu'on ignore sans doute, c'est que les femmes, même soignées et coquettes, ne se font peigner que deux ou trois fois par semaine; leurs chignons, leurs bandeaux sont si solidement établis par les spécialistes du genre, qu'ils durent au besoin plusieurs jours sans perdre leur éclat lisse et lustré. Il est vrai que, pour ne point déranger ces édifices pendant le sommeil des nuits, les dames dorment toujours sur le dos, sans oreiller, la tête dans le vide, soutenue par une sorte de petit chevalet en laque qui emboîte la nuque. C'est par terre qu'elles couchent, j'avais oublié de le dire, sur des matelas ouatés si minces, si minces, qu'on les prendrait chez nous pour des couvre-pieds; du reste, pour dormir, elles sont toujours très chastement vêtues de longues robes de nuit invariablement bleues; — et des petites lampes discrètes, voilées sous des châssis de papier, veillent sans cesse sur leurs rêves, afin d'éloigner les méchants esprits de ténèbres qui, autour des maisonnettes de bois léger, pourraient flotter dans l'air.

* * *

Au Japon, les femmes du peuple et de la basse bourgeoisie participent à peu près à tous les travaux des hommes. Elles s'entendent aux affaires et aux marchandages; elles cultivent la terre, elles vendent; elles sont ouvrières dans les fabriques, — ou même portefaix.

Dans leur première jeunesse, si elles sont jolies, elles quittent souvent le toit paternel pour entrer, comme petites soubrettes rieuses et attirantes, dans les maisons de thé ou les auberges. Elles vont là grossir pour un temps le nombre de ces milliers de *mousmés* destinées à servir et à égayer les premiers venus, dans tous les lieux où l'on se repose, où l'on boit et où l'on s'amuse. Il semble vraiment que, sans la *mousmé*, le Japon n'aurait plus sa raison d'être. La *mousmé* est innombrable, elle est légion, et, pour un peu, on croirait qu'il n'en existe qu'une seule, multipliée à l'infini, avec son invariable robe bleue ouverte très bas sur la poitrine, avec son même petit rire, avec ses mêmes petites mines et coquetteries, et toujours aussi gaie, aussi disposée à tous les jeux. Non seulement la *mousmé* abonde dans les villes, derrière les minces carreaux de papier des restaurants et des hôtelleries; mais, même en pleine campagne, chaque fois qu'un site particulièrement joli se présente, on est sûr d'y voir surgir une maison de thé ingénieusement campée sous des arbres et, si l'on entre, c'est encore la *mousmé* qui apparaît, pas plus naïve aux champs que dans les grandes rues de Nagasaki ou de Tokio, toujours souriante, toujours pareille. Malgré son manque absolu de beauté, la *mousmé* est souvent très gentille, parce qu'elle est très joyeuse et très jeune; un peu vieillie, elle ne serait plus supportable; sa grâce éphémère tournerait tout de suite à la grimace de singe. — Mais elle se retire en général avant sa vingtième année, rentre dans sa famille et trouve un mari — d'avance résigné à fermer les yeux sur tous les petits romans qu'elle a plus ou moins ébauchés jadis... Au Japon du reste, rien ne tire à conséquence; rien n'est bien sérieux, ni dans le passé, — ni, à la rigueur, dans le présent... Et il y a une telle drôlerie jetée sur toutes choses, une si amusante bonhomie chez tout le monde, qu'on s'y sent beaucoup moins choqué qu'ailleurs par les actes les plus inadmissibles. A la rouerie savante de ces très petites personnes, se mêle je ne sais quelle inconscience enfantine qui les fait excuser avec un sourire et qui leur prêterait presque un charme...

Elles n'ont même pas nos idées élémentaires sur l'inconvenance de se montrer dévêtu; elles s'habillent parce que c'est plus joli, parce que cela drape mieux, et aussi parce que cela tient chaud l'hiver. Mais, dans les circonstances où il faut quitter sa robe, — au bain par exemple, — elles ne s'en trouvent pas outre mesure gênées. Irréprochablement propres, elles se baignent beaucoup, mais sans le moindre mystère; à Nagasaki, — ville bien moins européanisée que Yokohama ou Kobé, — les grandes cuves rondes qui leur servent de baignoires sont apportées n'importe où, dans les jardinets, à la vue des voisins avec lesquels on fait la causette pendant l'opération; ou bien, pour les marchandes, dans leurs boutiques même sans que la porte en soit pour cela fermée aux acheteurs.

Et cependant il serait inexact de les croire dénuées de tout sens moral, même de toute fidélité à leur époux : il y a là encore un tas de choses que nous ne comprenons pas, un tas de nuances très difficiles à saisir, surtout très scabreuses à toucher... Voilà! on m'a demandé d'écrire sur les Japonaises des choses qui puissent être lues de tout le monde, et je suis obligé alors de laisser absolument de côté la question de leurs mœurs.

Il est certain pourtant qu'elles ont le sentiment de la famille, l'amour attendri de leurs enfants, et le respect excessif de leurs ancêtres vivants ou morts. Elles sont des mères, des grand'mères adorables; on aime voir les soins touchants et doux qu'elles donnent aux petits, même dans le plus bas peuple; l'intelligence pleine d'amour avec laquelle elles savent les amuser, leur inventer d'étonnants jouets.

Et avec quel art parfait, avec quelle intuition de la drôlerie enfantine, quelle connaissance profonde de ce qui sied aux minois très jeunes, elles les habillent de petites robes délicieusement saugrenues, les coiffent en chignons impayables, en font des bébés d'un comique exquis!...

Elles sont même d'adorables *sœurs aînées :* on les voit presque

toutes, petites filles de huit ou dix ans, aller très loin, à la promenade, aux jeux, portant sur le dos, dans une bande d'étoffe nouée autour des reins, un frère à peine sevré, qu'elles amusent avec la plus gentille tendresse.

Et, dans un autre ordre d'idées, j'ai connu deux sœurs, orphelines pauvres, qui pour subvenir en commun à l'éducation très soignée d'un jeune frère, gloire de leur famille, avaient épousé morganatiquement le même vieux richard et se privaient, en faveur de l'étudiant, de tout confort personnel dans la vie.

* * *

Je ne sais si elles sont absolument bonnes, mais au moins elles ne sont pas méchantes, ni grossières, ni querelleuses. Leur politesse ne peut manquer du reste d'être inaltérable : la langue japonaise ne possède pas un seul mot injurieux et, dans le monde des marchandes de poissons ou des portefaix, les formules les plus régence sont d'usage.

J'ai vu deux vieilles pauvresses qui ramassaient sur la grève du charbon rejeté par les navires, faire entre elles des cérémonies sans fin, à qui ne prendrait pas tel ou tel morceau en litige, et puis s'adresser des révérences, des compliments inouis, avec des airs de marquises ancien régime.

Malgré leur très réelle frivolité et la niaiserie de leur perpétuel rire, malgré leur air de poupée à ressort, il serait inexact aussi

de leur refuser toute élévation d'idées ; elles ont le sentiment de la poésie des choses, de la grande âme vague de la nature, du charme des fleurs, des forêts, des silences, des rayons de lune... Elles disent ces choses en vers un peu maniérés, qui ont la grâce de ces feuillages ou de ces roseaux, à la fois très naturels et très invraisemblables, peints sur les soies et sur les laques. Somme toute, elles sont comme les objets d'art de leur pays, bibelots d'un raffinement extrême, mais qu'il est prudent de trier avant de les rapporter en Europe, de peur que quelque obscénité ne s'y cache derrière une tige de bambou ou sous une cigogne sacrée. On pourrait les comparer aussi à ces éventails japonais qui, ouvert de droite à gauche, représentent les plus suaves branches de fleurs ; puis qui changent et se couvrent des plus révoltantes indécences, si on les ouvre en sens inverse, de gauche à droite.

* * *

Leur musique, qui les passionne, est pour nous étrange et lointaine comme leur âme. Quand des jeunes filles se réunissent le soir, pour chanter et jouer de leurs longues guitares, nous ressentons, après le premier sourire étonné, l'impression de quelque chose de très inconnu et de très mystérieux, que des années d'acclimatement intellectuel n'arriveraient pas à nous faire complètement saisir.

* * *

Leur religion doit sembler bien compliquée et confuse à leurs petites cervelles légères, quand déjà les plus savants prêtres de leur pays se perdent dans les cosmogonies, les symboles, les métamorphoses de dieux, dans le chaos millénaire, sur lequel le boudhisme indien est venu si étrangement se greffer sans rien détruire.

Leur culte le plus sérieux semble être celui des ancêtres défunts ; ces sortes de Mânes ou de Dieux Lares ont, dans chaque famille, un autel parfumé, devant lequel on prie longuement matin et soir, — sans cependant croire absolument à l'immortalité de l'âme et à la persistance du moi humain comme l'entendent nos religions occidentales. Leurs morts, presque inconscients eux-mêmes de leur propre survivance d'esprits, flottent dans une sorte d'état neutre, entre l'existence aérienne et le non-être. Autour de ces très vieilles maisonnettes de bois et de papier, qui ont vu se succéder plusieurs générations pieuses et où l'autel des aïeux s'est noirci à la fumée de l'encens, il se forme à la longue, dans l'air, un ensemble impersonnel d'âmes antérieures ; quelque chose comme un *fluide ancestral*, qui plane et veille sur les vivants. — Ici encore, nous ne comprenons pas jusqu'au bout, et il faut nous arrêter, en pleine obscurité, devant des barrières intellectuelles que nous ne franchirons jamais.

Aux contre-sens religieux qui nous déroutent, viennent s'ajouter des superstitions vieilles comme le monde, les plus étranges et les plus sombres, effroyables à entendre conter les soirs. Des êtres moitié dieux moitié fantômes, hantent les ténèbres des nuits ; aux carrefours des bois, se tiennent d'antiques idoles douées de pouvoirs singuliers ; il y a des pierres miraculeuses au fond des forêts...

Et, pour avoir une idée approchée des croyances de ces femmes aux petits yeux obliques, il faut brouiller en chaos tout ce que je viens de dire ; puis essayer de le transposer dans des cervelles légères, que le rire détourne le plus souvent de penser à la mort, et qui semblent par instants avoir l'irréflexion des oiseaux.

* * *

Avec cela, assidues à tous les pèlerinages, — qui sont continuels, — à toutes les cérémonies. à toutes les fêtes dans les temples.

Pendant la belle saison, c'est dans des pagodes délicieusement situées en pleine campagne qu'elles se rendent en troupe souriante, deux ou trois fois par mois, de tous les coins du pays, couvrant les petites routes, les petits ponts, du défilé incessant de leurs robes bleu marine et de leurs larges coques de cheveux bien noirs.

Dans les grandes villes, presque tous les soirs d'été, il y a pèlerinage à un sanctuaire ou à un autre, — quelquefois en l'honneur d'un dieu si antique que personne ne se rappelle exactement son rôle dans le monde.

Après les affaires de toutes sortes, les marchandages, les brocantages, quand les innombrables petits métiers cessent leur bruit monotone, quand les myriades de maisonnettes et de boutiques commencent à fermer leurs panneaux légers, les femmes se parent, ornent leurs cheveux de leurs plus extrava-

gantes épingles, et se mettent en route, tenant en main, au bout de bâtonnets flexibles, de grosses lanternes peinturlurées. Les rues se remplissent du flot de leurs petites personnes, dames ou *mousmés,* qui marchent lentement, en sandales, échangeant entre elles des révérences charmantes. Avec un murmure immense d'éventails agités, de soies frôlées et de babillages rieurs, au crépuscule, au clair de lune ou dans la nuit étoilée, elles montent à la pagode, — où les attendent des dieux gigantesques aux masques horribles, à demi cachés derrière des grilles d'or, dans l'incroyable magnificence des sanctuaires. Elles jettent des pièces de monnaie aux prêtres; elles prient, prosternées, en battant des mains à petits coups secs — clac, clac — comme si leurs doigts étaient de bois. Surtout, elles jasent, se retournent, pensent à autre chose, essayent de se dérober par le rire à l'effroi du surnaturel...

* * *

La paysanne, été comme hiver, vêtue de sa même robe de coton bleu, est, de loin, à peine différente du paysan son époux — qui porte chignon comme elle et robe de même couleur; la paysanne que l'on voit journellement courbée au travail, dans les champs de thé ou dans la boue liquide des rizières, coiffée d'un grossier chapeau les jours où le soleil brûle, et la tête complètement enveloppée, dès que souffle la bise, d'un affreux cache-nez toujours bleu, qui ne laisse paraître que ses yeux en amande; la toute petite et drôlette paysanne japonaise, n'importe où on l'aille chercher, même dans les recoins les plus perdus des campagnes du centre, est incontestablement beaucoup plus affinée que notre paysanne d'Occident; elle a de jolies mains, de jolis pieds délicats; un rien suffirait à la transformer, à en faire une dame de potiche ou d'écran très présentable, et pour ce qui est des grâces maniérées, des minauderies de tout genre, bien peu de chose resterait à lui apprendre.

La paysanne japonaise entretient presque toujours un gentil jardinet autour de sa vieille maisonnette de bois dont l'intérieur, garni de nattes blanches, est de la plus minutieuse propreté. Les ustensiles de son ménage, ses petites tasses, ses petits pots, ses petits plats, au lieu d'être en grosse faïence à fleurs criardes, comme chez nous, sont en transparente porcelaine, ornée de ces peintures fines et légères qui témoignent à elles seules d'une longue hérédité d'art. Elle arrange avec un goût original l'autel de ses modestes ancêtres; enfin elle sait composer, dans des vases, avec les moindres branches de verdure ou les moindres brins d'herbe, de sveltes bouquets que les plus artistes d'entre nos femmes seraient à peine capables de faire.

Peut-être est-elle plus honnête que sa sœur des villes, et de mœurs plus régulières, — à notre point de vue européen s'entend; elle est aussi plus réservée vis-à-vis des étrangers, plus craintive, avec un fond de méfiance et d'hostilité contre ces hôtes intrus, malgré son aimable accueil et ses sourires.

Dans les villages du Japon intérieur, loin des récents chemins de fer et de toutes les modernes importations, dans les lieux où l'immobilité millénaire de ce pays n'a pas été troublée, la paysanne doit être très peu différente de ce qu'était, il y a plusieurs siècles, son aïeule la plus lointaine, dont l'âme évanouie dans le temps, a même cessé de planer au-dessus de l'autel familial. Aux époques dites « barbares » de notre histoire occidentale, où nos arrière-grand'mères gardaient encore quelque chose de la belle et farouche rudesse primitive, — il y avait sans doute déjà là-bas, dans ces îles à l'Orient du monde antique, ces mêmes petites paysannes, jolies et mignardes, et aussi ces mêmes petites dames des villes, très civilisées, aux révérences adorables...

* * *

En somme, si les Japonaises de toutes les classes sociales sont mièvres d'esprit et de corps, artificielles et précieuses avec je ne sais quoi de travaillé et de déjà vieillot dans l'âme dès le commencement de la vie, c'est peut-être parce que leur race est demeurée pendant trop de siècles séparée des autres variétés humaines, vivant de son propre fonds et jamais renouvelée. Il serait injuste de leur en vouloir de cela, ainsi que de leur laideur sans yeux; et il faut au contraire leur savoir gré d'être aimables, gracieuses, gaies; d'avoir fait du Japon le pays des ingénieuses et drôlatiques petites choses, — le pays des gentillesses et du rire...

PIERRE LOTI,
De l'Académie française

(Illustrations de Seiki Korouda).

EUGÈNE LAMBERT

[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

ENVAHISSEMENT DE DOMICILE

Chromotypographie Boussod, Valadon & Cie.

Le Perdreau

Par Théodore de Grave

Dix années s'étaient écoulées depuis que je n'étais revenu dans mon pays natal, coin de terre isolé et perdu parmi les landes du Berry, sur les bords accidentés de la Creuse, près du Blanc, et où je me faisais une vraie fête de me retrouver au milieu des souvenirs que j'y avais laissés.

Ayant passé là toute mon enfance, ainsi qu'une grande partie de ma jeunesse, Dieu sait! si pendant ces premières et ardentes années, l'occasion m'avait été donnée de parcourir en tous sens cette contrée si pittoresque du département de l'Indre. Aussi, il n'était pas un bois, un champ, une vigne, une lande, que je n'eusse traversés ou parcourus mon fusil sous le bras, mon chien d'arrêt à mes côtés.

J'éprouvais aussi une joie toute particulière, à la seule pensée de revoir la maison paternelle. Bien modeste logis, certes, mais que je n'aurais pas échangé contre une demeure princière, tant il était resté pour moi comme hanté par la vision bénie des chers parents disparus ! Et, de mon atelier de peintre, où je réfléchissais à toutes ces choses, je la revoyais, par la pensée, cette vieille maison, aux murs blancs, aux toits lourds et fléchissants, posée sur le flanc d'un coteau faisant face au soleil levant et regardant couler la Creuse.

Aussi, comme j'avais hâte de me retrouver au milieu de tout ce passé, de revoir la bonne face réjouie et quelque peu gouailleuse de nos braves paysans berrichons, parmi lesquels j'avais grandi.

Il faut bien dire aussi que, à côté de ces naïves impressions de ma prime jeunesse, venait se refléter dans ma pensée, la fraîche et riante image d'un être charmant, d'une jeune fille dont le souvenir était resté profondément incrusté dans ma mémoire. Et pourtant ce n'était qu'une simple paysanne que Rose Poutet, la fille du père Poutet, la Rosette, ainsi que nous l'appelions tous !

Il faut vous dire que la vigne du père Poutet, dans laquelle travaillait presque toujours Rosette, touchait à l'une de nos fermes. Si bien que chaque fois que je sortais de chez nous, j'avais fréquemment l'occasion de rencontrer la fillette. Elle n'était encore qu'une enfant ; mais qu'elle était donc gentille avec ses cheveux d'un noir couleur de nuit, frisottés et rebelles sous son chapeau de paille, toujours posé à la diable et prêt à s'envoler de sa tête de vierge inconsciente ! Et qu'ils étaient beaux ses yeux ! deux grands yeux noirs, étonnés et ardents, promettant d'illuminer bientôt, quand elle aurait grandi, un visage attirant et superbe, plus original que joli, peut-être, mais point du tout banal non plus, je vous l'affirme.

A l'époque dont je parle, Rosette allait avoir quinze ans. Or, il y avait dix ans que je ne l'avais revue. Comme elle avait dû embellir, se corser dans cette beauté troublante qui jadis m'avait tant ému !

Donc, le lendemain du jour où je faisais ces réflexions, et par une belle matinée ensoleillée de septembre, j'arrivai chez moi.

***

Mais que s'était-il passé, grand Dieu ! depuis dix ans que je n'étais venu dans mon village ? Et quels changements lui avait-on fait subir ? C'est à peine si je le reconnaissais ; et, en le revoyant, j'éprouvais comme un douloureux serrement de cœur. L'on m'avait en effet complètement transformé mon pays. Non, non ! ce n'était plus le bon village d'autrefois, bien simple, bien naïvement pittoresque, aux fortes senteurs campagnardes. Non, non, mille fois non, ce n'était plus ça, vous dis-je ; enfin, comprenne qui pourra : mon village n'était plus nature !

D'abord un chemin de fer passait par là ! Il y avait même une gare ! et placée devinez où ? Précisément à l'endroit jusqu'alors solitaire et charmant où de tout temps, les couples amoureux du voisinage, aimaient à se retrouver pour y causer en paix de leurs affaires les plus intimes.

Maintenant, au lieu du calme et du silence d'autrefois, c'était une activité, un mouvement, un va-et-vient continuel, extraordinaire, surtout à l'arrivée des trains. A ces heures-là, on voyait les employés — tous indigènes — en blouse blanche à collet rouge, allant et venant, s'éparpillant dans le pays, portant des paquets et des malles, se dandinant sous leur fardeau, avec toute l'importance et la grâce que peut y mettre le rural qui se croit décrassé parce qu'il est affublé d'une livrée. Enfin, là où j'avais laissé de bons paysans bien simples, sincèrement naïfs, je retrouvais un tas de farceurs, se prenant au sérieux. Décidément la civilisation en pénétrant dans mon pays l'avait complètement changé ; que dis-je, elle l'avait gâté !

La campagne elle-même n'avait plus l'aspect d'autrefois. Tout y avait pris une teinte moderne, une physionomie rectiligne. Les arbres, les chemins, les talus et les haies, était-ce une illusion? me semblaient avoir perdu le charme des choses pittoresques de la vie rustique, pour se revêtir d'une forme plus nouvelle et plus neuve, mais aussi plus banale. Les haies avaient été redressées et taillées, les sentiers alignés tant bien que mal; tout cela affectant une élégance de culture qui n'était que grotesque. Bref, la nature n'était plus la nature vraie, en sabots. Au risque d'être ridicule, elle aussi suivait la mode, elle se maquillait; en un mot, ce n'était plus qu'une campagne habillée à la *Belle Jardinière!*

* * *

Cependant, le jour même de mon arrivée, excité par la curiosité, je me mis à parcourir le village, allant ainsi à la rencontre, ou plutôt à la recherche des camarades d'enfance qui y étaient restés après mon départ.

J'y avais laissé notamment un ami préféré, garcon de mon âge, qu'il me tardait beaucoup de revoir. Il se nommait Léon Lacrabe. Ses parents, quoique habitant le Berry depuis longtemps, étaient d'origine méridionale, ainsi que le nom l'indiquait; car en patois languedocien les mots *La Crabe*, — il y a deux mots — veulent dire *La Chevre*.

C'était un garçon fort intelligent, suffisamment instruit, que ce Léon Lacrabe, quoique le fils d'un pauvre diable de paysan. Il était en outre dévoré d'un très grand prurit littéraire.

Déjà, dès l'époque que je rappelle, il s'était signalé à l'attention de ses compatriotes par un recueil de poésie, *les Epis fauchés*, que nous, ses amis, avions trouvé simplement admirable et qui l'avait immédiatement classé parmi les futurs grands hommes de la contrée. Vraiment, il y avait de quoi car, en poésie, Léon Lacrabe tenait pour la *consonne d'appui*. C'était tout dire.

Le soir, dans nos veillées de jeunes ruraux désœuvrés, il nous développait avec autant de chaleur que de conviction, le rôle immense que jouait en prosodie cette délicieuse consonne et. tout en nous en démontrant l'utilité incontestable, il savait aussi nous en faire ressortir tout le charme.

Je m'étais donc empressé de demander ce qu'était devenu Léon Lacrabe, s'il était toujours poete et s'il était encore dans le village.

« Je le crois bien, qu'il est toujours ici, me répondit la personne à laquelle je m'étais adressé; et très heureux de son sort, je vous l'affirme.

— Serait-il devenu riche?

— Mieux que cela : il est huissier! »

Et, en effet, mon poète était maintenant à la tête d'une étude

d'huissier, à laquelle il faisait produire, paraît-il, autant d'argent que possible. Cette nouvelle me causa une certaine douleur. Songez donc : quitter un poète et retrouver un huissier!

Heureusement, pendant ma promenade, j'avais fait la rencontre de notre ancien voisin, le vieux Poutet, le père de la petite Rosette. Cela m'avait un peu distrait de revoir le bonhomme.

Oh! il n'était pas changé, lui. Tel je l'avais laissé dix ans auparavant, tel je le retrouvai, c'est-à-dire souriant, l'air bon enfant et pas vieilli d'une heure. C'était bien le même homme au visage tourmenté, au nez rugueux, aux levres minces et frémissantes, aux yeux petits et clignotants, au regard inquiet du maraudeur toujours aux aguets et toujours sur le qui-vive.

Au moment de notre rencontre, il allait sur la route d'un pas dolent et régulier, poussant devant lui une brouette vide, qu'il comptait remplir n'importe où, de n'importe quoi. Car depuis qu'il était au monde, le père Poutet avait toujours su tirer parti de tout, ne laissant rien trainer, ni sur les chemins, ni sur les bordures des champs. Pour ce paysan, que la pauvreté avait rendu avare et cupide, tout lui était bon a recueillir, tout, absolument tout, depuis le crottin de cheval égrené sur la route, jusqu'aux vieux morceaux de fer tombés aux cahots des charrettes des fermiers, jusqu'à la moindre brindille détachée des fagots portés par les vieilles femmes.

« Eh! bonjour, monsieur Etienne, me cria-t-il à pleins poumons, et d'aussi loin qu'il m'eut aperçu.

— Bonjour, pere Poutet! fis-je à mon tour en me rapprochant de lui.

— Vous voilà donc de par chez nous, monsieur Étienne? .. »

Et, sans me donner le temps de lui répondre, il reprit aussitôt et débita d'un trait :

« ... C'est bien, cela, de venir au pays, de ne pas oublier les amis, car vous êtes un enfant du pays et je vous ai vu tout petit, moi, monsieur Étienne, tout petit!... Oh! je me le rappelle, comme si c'était d'hier, voyez-vous! Quand je passais devant chez vous, avec ma brouette et que vous y montiez dedans, Dieu! comme vous riiez!... Et défunte votre pauvre mère était bien contente, allez, de vous voir si heureux et elle me remerciait bien poliment et me donnait toujours la pièce, oui, monsieur, parce que c'était une bien brave femme, que défunte votre pauvre mère... Et votre pauvre père, un brave homme aussi... Ah! c'était un plaisir d'avoir des voisins comme ça; aussi, voyez-vous, M. Étienne, pour votre famille, j'étais toujours prêt à me sacrifier. . Ça, c'est vrai, vos parents payaient bien!... mais, dame! faut bien que les riches payent les pauvres, quand ils les font travailler. C'est trop juste, chacun le sien, n'est-ce pas, M. Étienne? Ah! je les aimais bien, vos parents!.. Vous aussi, je vous aime bien... qu'ils seraient heureux s'ils vous voyaient maintenant, grand, fort, bon travailleur et gagnant beaucoup d'argent, car on dit comme ça que vous en gagnez de cet argent!.. Ah! Dame! il en faut, il en faut beaucoup! vous faites bien, allez, de vous faire payer votre travail; chacun le sien, dans ce monde, c'est trop juste, chacun le sien... Et autrement, M. Étienne, vous comptez sans doute rester quelque temps encore avec nous? »

A la manière de beaucoup de nos paysans, le père Poutet, très enclin au bavardage, avait débité sa tirade d'une seule haleine et avec un entrain endiablé, l'agrémentant d'intonations et de gestes des plus expressifs.

C'était surtout quand il prononçait le mot *argent* que sa physionomie prenait tout a coup une expression étrange, à la fois malicieuse et cupide. Et sa voix perçante et bien timbrée résonnait dans l'atmosphère et se répercutait dans les chemins d'alentour, avec cette sonorité particulière aux grands éclats de voix tombant dans le vide d'une campagne plongée dans le silence du soir.

Bientôt après, le bonhomme avait repris les brancards de sa brouette et s'éloignait. Parvenu à cent mètres environ, il se retourna et me héla lançant à pleins poumons :

« Et puis, vous savez, monsieur Étienne, si vous avez besoin de moi, je suis toujours à votre service!

— Merci, père Poutet, si les circonstances se présentent, croyez bien que je n'oublierai pas vos offres, » fis-je à mon tour en m'éloignant cette fois de cet infatigable bavard.

* * *

Le lendemain, dès l'aube, je partais pour la chasse, heureux de courir les champs, de respirer le grand air, de baigner tout mon être dans la saine et vivifiante atmosphère du pays natal.

Tous ceux qui ont passé leur enfance à la campagne et qui s'en sont éloignés pour y revenir ensuite, après une longue absence, comprendront le charme que je devais éprouver en me retrouvant dans les sentiers autrefois parcourus; en respirant les pénétrantes senteurs d'herbes fraîches et de feuilles mouillées, qui se dégageaient de toutes parts autour de moi, et dont je m'étais jadis voluptueusement imprégné.

Dans cette excursion matinale à travers champs, un compagnon de chasse s'était joint à moi. C'était le receveur de l'enregistrement du canton. Un garçon charmant, jeune et intelligent, que j'avais connu jadis au Quartier Latin pendant qu'il faisait son droit, et que le hasard administratif avait fait échouer dans ces parages. Dès qu'il avait appris mon arrivée, il s'était empressé de venir me voir et de se mettre à ma disposition. M. Prissac, — c'est ainsi que s'appelait mon ami, — était d'ailleurs un joyeux compagnon.

En chemin, nous avions rencontré Léon Lacrabe. Il était en cabriolet et allait « instrumenter » dans un village voisin. En nous voyant, bien qu'il eût l'air de ne pas me reconnaître au pre-

mier moment, il s'était cependant arrêté, et nous avions renouvelé connaissance. Lacrabe était devenu fort laid en se faisant huissier ; rien en lui ne rappelait plus le poète idéaliste, propagateur de la consonne d'appui.

A peine avions-nous quitté Léon Lacrabe, que nous fûmes rejoints par Julien Rabot qui, lui aussi, s'était quelque peu singularisé en acceptant les modestes fonctions de garde champêtre. Au temps où nous étions jeunes, Julien Rabot ne songeait qu'à

la musique. C'était son idéal, car nous avions tous le nôtre. Julien avait été d'ailleurs encouragé dans cette voie par notre vénérable curé. Celui-ci ne songeant qu'à son église, lui avait inculqué les premiers principes de l'émouvant ophicléide. Julien n'était peut-être pas d'une très grande force sur cet instrument à vent ; mais au dire du brave curé, il en savait assez pour donner un très grand éclat aux offices, et quand il entrait dans le sanctuaire avec son ophicléide sous le bras, Julien faisait réellement sensation parmi les dévotes.

Quels beaux rêves nous avions formés jadis à nous trois : Léon Lacrabe, Julien Rabot et moi ! Ce n'était plus la trilogie des générations précédentes, qui n'avaient pour idéal que les chevaleresques aventures des *Trois Mousquetaires*. Autrefois, en effet, la plus petite bourgade de France comptait toujours trois amis inséparables qui s'intitulaient des noms portés par les héros immortels d'Alexandre Dumas. C'était la mode alors, paraît-il.

Mais nous, nous n'appartenions pas à une génération si naïve. Nous étions plus positifs, plus pratiques. Notre idéal, c'était l'art. Ainsi, en sa qualité de poète, Léon Lacrabe blaguait Lamartine, admirait Baudelaire, et aurait été heureux de tutoyer Catulle Mendès. Julien Rabot et son ophicléide dédaignaient Donizetti, Bellini et même M. Auber, acceptait Massenet et se passionnait pour Saint-Saens.

Julien Rabot ne se contentait pas de charmer ses compatriotes avec son ophicléide dominical ; il avait aussi composé un *Hymne à la paix*. Ce morceau étonnant ne pouvait être exécuté qu'avec douze cents choristes, un jeu de cloches faisant octave, et une batterie d'artillerie. Pour faire entendre son œuvre dans des conditions convenables, il attendait une exposition internationale, car il lui fallait pour auditoire une foule énorme et peu recueillie. Il prétendait même que son hymne à la paix ne pouvait que gagner à être entendu pendant un jour d'émeute.

Quant à moi, — le peintre, — mon idéal avait toujours été le même : entrer dans l'atelier de Gérome et ensuite faire de mon mieux sous la direction de cet illustre maître. Je n'en demandais pas davantage. C'est ce que j'ai fait d'ailleurs, et je m'en tiens là.

Je venais donc de les retrouver, ces deux amis, ces deux compagnons des premières années, ces deux âmes d'artistes ! Mais hélas ! où étaient les *Epis fauchés ?* Où était l'*Hymne à la paix* à batterie d'artillerie ? Je l'ai dit : le poète, huissier ! Le musicien, garde-champêtre ! *Miserere ! miserere !* .

Le receveur de l'enregistrement, à qui je faisais part de toutes ces réflexions, me dit simplement :

« Parbleu ! vous en verrez bien d'autres. »

Et, en effet, je devais en voir bien d'autres.

Nous étions entrés en chasse et nous battions la plaine, tiraillant de çà et de là quelque rare gibier qui partait invariablement hors portée.

Le passage des trains, les coups de sifflets angoissés des locomotives, le vacarme, le bruit de ferraille d'une gare posée au milieu de champs jadis si paisibles, avaient fini par affoler le gibier ; et nous allions toujours droit devant nous, sans rien trouver. Puis, pour comble d'infortune, un soleil ardent, aveuglant, un soleil intolérable grillait tout autour de nous, et nous en même temps.

Aussi n'était-ce que par le plus grand des hasards que nous pouvions de temps en temps tirer quelques coups de fusil, d'ailleurs presque toujours sans succès. Cependant, vers dix heures du matin, j'avais eu le bonheur de tirer un perdreau et de le voir tomber. J'étais dans le ravissement.

Il était tombé dans une petite pièce de vigne qui bordait les bruyères d'où il était parti. Je n'avais qu'un pas à faire, franchir une haie, sauter le talus et il était à moi...

« Faites attention, me dit Prissac, qui s'était rapproché à mon coup de fusil.

— Attention à quoi ?

— Mais à l'écriteau ou plutôt aux écriteaux posés aux quatre angles de la vigne dans laquelle est tombé votre perdreau. »

C'était ma foi vrai ; la vigne en question était jalonnée par quatre grands poteaux surmontés d'une planchette grossièrement équarrie et sur laquelle on lisait : DÉFENSE DE CHASSER DANS CETTE PROPRIÉTÉ. C'était précis.

Cependant, en m'orientant un peu, je reconnus bien vite cette vigne : parbleu ! c'était celle de mon vieil ami le père Poutet, la vigne où autrefois je rencontrais presque chaque jour sa fille, la gentille Rosette. Précisément une vieille femme, la tête emmitouflée dans un tas de mouchoirs incolores, y sarclait en nous tournant le dos ; la mère Poutet sans doute.

« Oh ! la défense n'est pas pour moi, dis-je aussitôt à M. Prissac ; c'est la vigne du père Poutet.

— C'est égal ; à votre place, je demanderais à sa fille la permission d'aller chercher le perdreau ! fit-il, en désignant d'un mouvement de tête la femme qui travaillait à quelques pas de nous.

— Comment, cette vieille femme en guenille serait ma petite Rosette ?

— Elle-même !

— Bonté divine ! mais elle a l'air d'avoir cent ans ; vous devez vous tromper, c'est sans doute sa mère !

— Je vous affirme que c'est bien votre petite Rosette, ainsi qu'il vous plait de l'appeler encore ; d'ailleurs si vous en doutez, tenez vous allez voir :

« Eh ! Rose ! cria-t-il. »

La femme leva la tête, se retourna lentement de notre côté en nous regardant d'un air méfiant.

« Venez donc, Rose ; nous avons besoin de vous parler. »

Sans répondre elle se mit en mouvement et marcha vers nous la mine basse, de l'air d'un chien battu.

Quand elle nous eut rejoint :

« Tu ne me reconnais pas... pardon, vous ne me reconnaissez pas ? » lui demandais-je en me reprenant vivement.

Elle était tellement vieillie que je n'osais plus la tutoyer, ainsi que j'en avais pris l'habitude autrefois.

« Ben sûr si, que je vous reconnais ! » fit-elle d'une voix rauque et sur un ton brusque.

Et elle se prit à me regarder par coups d'œils furtifs, par échappées, sournoisement, sans laisser une seconde son regard se poser avec assurance sur le mien.

Ce n'était plus qu'une ruine, qu'une chose dévastée, que cette pauvre fille. Je l'avais laissée fraîche et gaie, en plein épanouissement et je la retrouvais ratatinée et flétrie comme un fruit trop mûr ; sombre et triste, la mine en dessous, l'air méfiant, soupçonneux et inquiet des êtres abêtis ou coupables. En outre, elle semblait ne plus avoir la moindre idée de la coquetterie féminine. Sa chevelure jadis originalement effarée et qui allait si bien à son jeune visage, n'était plus maintenant qu'un paquet de crins ébouriffés et malpropres, sorte de tignasse révoltée de vieille sorcière prête à chevaucher sur le manche à balai qu'elle me faisait l'effet d'avoir singulièrement rôti.

« Rosette, lui dis-je, je viens de tuer un perdreau qui est tombé là, dans votre vigne ; voulez-vous me permettre de l'aller chercher ?

— Oh ! moi, ben sûr que je vous le permets ! » me répondit-elle en essayant un sourire qui laissa voir une mâchoire avec brèche, comme une vieille fortification démantelée.

Aussitôt j'entrai dans la vigne. Mais j'eus beau chercher, fouiller, piétiner en tous sens ; pas plus de perdreau que sur la main !

Où était-il donc passé ? Qu'était-il devenu ? Et pourtant il n'y avait pas à dire : je l'avais vu tomber, vu de mes yeux vu, tournoyant sur lui-même, la tête en bas, les pattes en l'air, quelques plumes planant lentement dans l'air au-dessus de son cadavre de perdreau tué roide, foudroyé !...

Après vingt minutes de vaines recherches, je dus renoncer à tout espoir de le retrouver.

Mais cet incident n'étant après tout que de très mince importance, il fut bien vite oublié par mon compagnon et par moi. Nous continuâmes donc à battre la lande et les guérets jusqu'à la nuit tombante, heure à laquelle je rentrai à mon logis.

Au moment où j'en franchissais le seuil, la fermière qui s'était improvisée ma cuisinière pendant mon séjour, me dit :

« Il y a là le garde champêtre qui demande à vous parler.

— Tiens, tiens ! m'écriais-je joyeux, ce brave Julien Rabot est là ! Qu'il soit le bienvenu, ce vieil ami. Ah ! il s'est souvenu de son camarade d'enfance, lui ! »

Enfin je m'extasiais sur cette démarche amicale d'un compagnon de jeunesse venant me faire une visite, et c'est tout haut, devant la fermière, que je m'exprimais ainsi dans le vestibule, tout en me débarrassant de mon attirail de chasse.

« Où est ce cher Julien ? demandai-je.

— Dans la salle à manger.

— Vous mettrez un couvert de plus, car je vais le garder à dîner, fis-je à la fermière. »

Celle-ci me regarda d'un air tout drôle ; mais je ne m'arrêtai pas plus longtemps sur cette remarque, et j'entrai dans la salle à manger.

Julien Rabot y était en effet. Il se tenait debout, sa casquette d'ordonnance à la main, sa plaque de garde champêtre au bras ; l'air froid, presque gêné.

Je fus à lui les mains tendues, mettant sur le compte de la timidité son air de raideur.

« C'est bien, cela, lui dis-je, de venir voir un ami. Et com-

ment vas-tu, depuis le temps que nous ne nous sommes vus ?

— Je vais bien, me dit-il, d'un air pincé. »

Et voulant sans doute changer tout de suite le ton amical de cette causerie, il reprit : « Il paraît que vous vous êtes mis en contravention pendant votre chasse d'aujourd'hui ? »

Il me disait vous, gros comme le bras, quand moi je venais de le tutoyer. Je commençais à être inquiet.

« Pardon, monsieur Rabot, vous dites que je me suis mis en contravention ?

— Mais oui !

— Où cela ? En quelle circonstance ?

— Dame ! en entrant dans une propriété gardée.

— Quelle propriété gardée ? Je n'ai pas quitté la lande.

— Mais si, vous l'avez quittée la lande, puisque vous êtes entré dans la vigne de Pierre Poutet !

— Dans la vigne du père Poutet, mais sa fille m'avait donné la permission.

— Sa fille ! Oh ! sa fille n'en avait point le droit ; la vigne de son père ne lui appartient pas. Et puis cela ne me regarde pas. Je vous ai vu entrer dans cette propriété, alors que des écriteaux apparents vous en faisaient la défense. J'ai verbalisé, comme c'était mon devoir de le faire. »

Ce ton, cette arrogance, tant d'audace m'avaient complètement stupéfié, ahuri, anéanti.

« Ah ! ça ! mais c'est de la folie, tout ce que tu me racontes-là ! Comment toi, vous, un ami d'enfance, — je ne savais plus ce que je disais, tant j'étais furieux, — comment, vous profitez d'une pareille occasion pour me flanquer un procès-verbal par les jambes ; mais c'est fou, c'est idiot...

— Ah ! pardon, je ne souffrirai pas que vous m'insultiez dans l'accomplissement de mes fonctions. Je suis venu vous prévenir en ami de ce qui vous arrivait. Vous devriez être reconnaissant de cette démarche, et vous dites que je suis un idiot ; puisqu'il en est ainsi, je me retire ; vous irez voir Pierre Poutet et vous vous arrangerez avec lui comme vous l'entendrez. »

Et il prit la porte. Il fit bien, car depuis qu'il me parlait sur ce ton, j'étais pris d'une furieuse envie de lui flanquer mon pied quelque part.

Cependant, voulant avoir le mot de cette aventure, à peine le garde champêtre était-il parti, que je me dirigeai vers la demeure du père Poutet. Quand j'arrivai devant sa maison, je le trouvai assis sur un banc, devant sa porte, et plumant activement un perdreau.

Dès qu'il m'eut aperçu. sa bouche se fendit d'un immense sourire. C'était sa manière à lui de souhaiter la bienvenue au visiteur.

« Le bonsoir, père Poutet.

— Bonsoir, M. Etienne. Veuillez donc vous asseoir, me dit-il, en me faisant une place sur le banc de bois sur lequel il était lui-même assis, mais sans s'arrêter de plumer son perdreau.

— Eh bien! lui dis-je, que se passe-t-il donc, mon vieux Poutet, et que viens-je d'apprendre?

— Qu'avez-vous donc appris, monsieur Etienne? fit le brave homme, donnant de plus vives saccades en arrachant les plumes.

— Mais on vient de me dire que vous me faisiez un procès: oui, Rabot m'a dit que vous me poursuiviez parce que j'étais entré dans votre vigne. »

Le père Poutet ne releva pas la tête, mais continuant toujours sa besogne plumassière :

« S'il vous a dit cela, il a eu tort, fit-il; j'ai dit seulement à Rabot de verbaliser, comme de juste, puisque vous êtes entré dans ma pièce de vigne. malgré la défense. mais que je ne voulais point de procès. si vous consentiez a payer, comme de juste, l indemnité qui m'est bien due! »

Et en disant cela, le mouvement de son bras droit avait pris une activité fébrile. violente.

« Une indemnité, dites-vous? »

A ces simples mots il me regarda d'un œil féroce, cruel, de bête fauve.

« Mais sans doute, me dit-il tout à coup. Comment. cela vous étonne? Cependant cette vigne est bien à moi, c'est mon bien! J'ai défendu d'y entrer; vous avez lu cette défense, puisque vous savez lire, et vous y êtes entré quand même; vous avez violé ma propriété! » s'écria-t-il, en accompagnant ces mots d'un coup de pouce tellement vigoureux, que non seulement les plumes furent lancées en un gros paquet, mais aussi avec un morceau de chair.

Et il allait, il allait, plumant toujours avec colère, avec fureur, s'arrêtant à peine pour tourner dans ses gros doigts spatulés, le corps souple et délicat de mon perdreau, car il n'y avait pas de doute, non seulement mon vieil ami Poutet me faisait un procès, mais il voulait aussi manger mon gibier.

« Ah! c'est grave, cela. c'est très grave! reprit-il encore; chacun le sien dans ce monde! »

Puis se radoucissant, il dit : « Chacun le sien, n'est-ce pas, monsieur Etienne; vous qui êtes riche. vous ne voudriez pas faire de tort à un pauvre malheureux comme moi. qui gagne honnêtement sa vie et celle de sa famille...

— Mais puisque votre fille m'avait permis d'aller chercher mon perdreau, ce perdreau, fis-je encore, en désignant celui qu'il plumait.

— Ma fille! Est-ce qu'elle en avait le droit, ma fille? Ma vigne n'est point son bien, vous le savez comme moi. »

Puis s'animant et comme s'il eût voulu me mordre :

« Ah! vous autres riches, vous en prenez à votre aise avec les pauvres diables comme moi. Il y a longtemps que vous et les vôtres abusez de notre misère... Vous avez commis un délit en pénétrant de vive force dans ma propriété, dans une propriété gardée. Il faut payer; payer, je ne connais que ça... ou bien l'affaire suivra son cours, comme dit M. Lacrabe, qui a déjà préparé l'assignation. Oh! vous la recevrez ce soir... »

Et il plumait, il plumait toujours. avec un acharnement sauvage.

... « Nous en avons assez d'être toujours dupés par les mêmes. il faut que cela finisse a la fin... »

Et son visage prenait des expressions d'un carnassier prêt à se ruer sur sa proie. Et il répétait : « Il faut payer, il faut payer! C'est ce que vous avez de mieux à faire. »

J'étais stupéfait de voir avec quelle aisance ce bon paysan, si affable, si bienveillant, si plein de bonne humeur le matin, avait su, vers le soir de cette même journée, prendre l'attitude du créancier le plus procédurier, le plus féroce.

« Ah! tenez, vous avez raison, lui dis-je après une courte réflexion, il faut payer, j'aime mieux cela. Après tout, le spectacle que vous me donnez vaut bien l'argent que je vais vous laisser. Mais au fait, combien dois-je vous donner? ajoutai-je en tirant mon porte-monnaie.

— C'est cent francs, fit-il sans hésitation, d'un ton sec, comme un revolver que l'on arme, lançant brutalement le perdreau complètement plumé sur la grande table de la cuisine.

— Cent francs! exclamai-je; cent francs pour être entré dans votre vigne, sans même avoir eu la satisfaction d'emporter mon perdreau. C'est une indignité.

— Ah! ne m'insultez point, je vous prie, et n'oubliez pas surtout que vous êtes ici chez moi (il prononçait : *chai moé*), sous mon toit, et que je n'ai point envie de me laisser outrager.

— Ah! tenez, tenez, voilà vos cent francs! » lui dis-je en lui jetant l'argent sur la table.

A la vue des cinq pièces d'or, la physionomie du père Poutet se transforma subitement. Ce n'était plus le même homme. Ses yeux, petits trous à peine percés, s'étaient soudainement dilatés au scintillement du métal monnayé, et maintenant son visage exprimait la cupidité farouche, l'avidité cruelle de l'usurier. Il s'approcha lentement de la table où j'avais jeté les pièces d'or, n'osant y toucher encore, les caressant d'un regard de carnassier en amour; puis, tout à coup, brutalement, il s'empara de l'argent. de cet argent pour lequel cet homme était prêt à toutes les capitulations, aux plus basses compromissions.

Quand il eut la somme dans sa large main, aux doigts vigoureux comme des outils, il se retourna vers moi et me dit d'un ton plus doux que tout à l'heure, mais sauvagement convaincu :

« Il ne faut pas croire, monsieur Etienne, que je vous demande autre chose que mon dû. Je suis un homme juste, integre avant tout. Aussi, voyez-vous, c'est pas cette affaire qui m'empêchera de rendre justice à défunte votre pauvre mère, qui était...

— Oh! de grâce! pas de compliments à l'adresse de ma famille; gardez mes cent francs, mangez mon perdreau et bonsoir...

— Votre perdreau, votre perdreau... Faut pas me traiter de voleur, maintenant; parce que je veux bien accepter cent francs pour arrêter une affaire qui pouvait vous mener très loin, faut pas me traiter... »

Je m'éloignai, le laissant continuer, sans lui répondre, son antienne accoutumée de coquin mécontent.

Rentré chez moi, je trouvai Léon Lacrabe qui venait toucher les frais de son assignation et que je dus lui payer.

Le lendemain, horriblement désillusionné sur les bons camarades de mon village, je quittais le pays, que dis-je, je le fuyais au plus vite avec la ferme résolution de n'y revenir de bien longtemps... si jamais l'envie me prend d'y revenir.

THÉODORE DE GRAVE.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)

UN DUEL
DE
Maîtres d'Armes

Par VIGEANT

L'humeur de tout temps batailleuse du Normand explique l'importance qu'acquirent les salles d'armes fondées à Rouen dans les siècles précédents, et leur rivalité avec les Académies d'armes du Languedoc, de Lille, etc.

On y garde encore le souvenir de l'assaut où le chevalier de Saint-George, en 1767, écrasa un maître d'armes, nommé Picard, qui l'avait insulté.

Soixante ans plus tard, le fameux maître parisien Bertrand eut, lui aussi, l'occasion d'aller tirer à Rouen. Son succès en assaut public fut peut-être aussi éclatant que celui du chevalier noir, mais un duel s'ensuivit, et dans des circonstances assez singulières pour qu'elles vaillent la peine d'être racontées.

C'était en 1832; Bertrand, alors âgé de trente-cinq ans, se trouvait en pleine possession de son talent et de sa renommée. D'un caractère violent, mais généreux, facilement irascible, celui qu'on avait surnommé à Paris le roi des tireurs ne pouvait supporter la plus petite blessure faite à son amour-propre. Avec cela cassant, sarcastique, hautain, ménageant peu les tireurs en renom, ayant souvent des démêlés avec ses confrères.

La carrière de Bertrand avait été rapide; il avait été gâté par ses succès nombreux et par les flatteries dont il avait été l'objet. A vingt ans Bertrand était le président de la Société des maîtres d'armes de Paris; peu d'années après, une ordonnance royale le nommait professeur des Gardes du Corps, ce qui équivalait en quelque sorte à un brevet de supériorité, si l'on se rappelle que ce corps d'élite, dans lequel tenaient à honneur de servir les plus grands noms de France, conservait les traditions d'élégance cavalière des époques précédentes. Enfin Bertrand était fort bel homme et, a la conviction que personne ne pouvait tenir devant lui, se joignait la vanité de ses avantages physiques.

Bien que l'enseignement de l'escrime se fût encore peu vulgarisé, il faut reconnaître que, grâce au mérite et aux travaux de ses principaux représentants, cet art était alors arrivé a son apogée, et des noms célèbres dans ses annales serattachent à cette époque.

Il suffit de citer des maîtres tels que : La Boessière, fils et digne successeur de celui qui forma Saint-George; Jean-Louis, le démonstrateur incomparable; Lafaugère, le tireur sans rival; Charlemagne, Gomard, Lebrun, Lozès aîné, Grisier, Bonnet.

En l'année 1832, l'escrime, déjà florissante dans quelques villes de province, était représentée à Rouen par trois salles d'armes, dirigées par d'habiles maîtres, et où se formaient des tireurs qui marquaient parfois leur passage dans les salles d'armes de Paris par des assauts disputés avec les meilleurs tireurs de la capitale.

Deux de ces amateurs rouennais, venus à Paris en cette année 1832, avaient accepté d'être délégués auprès de Bertrand pour l'inviter à une séance publique que les salles d'armes de Rouen comptaient donner au profit des hospices de leur ville.

Grande fut la joie des escrimeurs rouennais en apprenant que le roi des tireurs avait gracieusement accepté l'invitation. Ce fut un événement et on se prépara a le fêter dignement.

L'assaut, organisé au théâtre qui avait été prêté pour cette circonstance, y attira les autorités, la noblesse et la bourgeoisie de Rouen et des environs.

Les tireurs réunis sur la scène reçurent Bertrand arrivé la nuit précédente et un des plus anciens amateurs, après lui avoir souhaité la bienvenue, lui fit part du désir aussi grand que légitime qu'avaient les trois maîtres de Rouen de tirer avec lui dans cet assaut.

« Impossible, répondit sèchement Bertrand, je compte faire deux assauts seulement avec les deux professeurs que je connais dans cette ville, quant au troisième, il attendra une autre occasion. »

Le ton de cette réponse ne comportait guère de réplique, personne n'osa insister.

Peu après l'assaut commença devant une salle comble, mais qui n'apporta qu'une médiocre attention aux luttes entre maîtres et amateurs de la région accourus pour prendre part à une séance aussi solennelle.

Enfin Bertrand se présente, et au milieu d'applaudissements pour ainsi dire ininterrompus fournit deux assauts pendant lesquels il tint l'assistance suspendue à la pointe de son fleuret.

Le soir, un superbe banquet réunit l'escrime rouennaise, et notre héros se vit encore combler de témoignages de sympathie et d'admiration qui l'occupèrent à ce point qu'il ne remarqua pas l'air triste d'un de ses voisins de table dont l'attitude méditative contrastait pourtant fort avec la gaieté générale.

A minuit, la plupart des convives voulurent reconduire Bertrand jusqu'à son hôtel et, en gravissant l'escalier qui le menait à sa chambre, le maître put entendre un dernier vivat poussé dans la rue en son honneur.

Le lendemain de grand matin, Bertrand, que ses occupations obligeaient à rentrer promptement à Paris, se rendit aux bureaux de la diligence installés dans une auberge qui était située à une extrémité de la ville, proche l'église Saint-Maclou. Il était en avance. En attendant l'heure du départ, il se mit à arpenter la cour de long en large, tout en se remémorant avec plaisir les agréables incidents de son voyage.

Il était à peu près seul. Avec le jour qui commençait à se lever, il distingue cependant, assis sur un banc, en attendant aussi le départ de la diligence, deux bons bourgeois qui semblent être des commerçants du pays, et s'entretiennent de leurs affaires.

Tout à coup, un homme jeune encore entre dans la cour

d'un pas rapide et décidé, va droit à Bertrand, et, se découvrant :

« Me reconnaissez-vous, monsieur Bertrand ? Je suis Pouget, le maître d'armes avec lequel vous avez refusé de tirer hier...

— Parfaitement, fait Bertrand un peu interloqué par le ton saccadé de son interlocuteur qui n'est autre que le convive mélancolique du banquet. Que désirez-vous de moi ?

— C'est très simple, voici l'objet de ma visite : Vous m'avez refusé hier comme adversaire...

— Naturellement, puisque j'avais décidé de ne tirer qu'avec deux d'entre vous...

— A votre choix, je le sais. Vous devez comprendre quel préjudice vous m'avez causé en me plaçant ainsi dans un rang d'infériorité marquée, aux yeux de mes élèves d'abord, et vis-a-vis de mes deux collègues que seuls vous avez jugés dignes de croiser le fer avec vous.

— Mais non ! mais non ! Je ne pouvais pas faire assaut avec tout le monde, et puis, ce n'est que partie remise, je reviendrai sans doute quelque jour, et je vous promets que cette fois...

— D'ici là, fit le maître rouennais d'un ton grave, ma situation sera compromise. Monsieur Bertrand vous êtes un galant homme, votre refus rendu public de tirer avec moi me nuit trop pour que vous puissiez quitter Rouen sans que nous ayons croisé le fer ensemble. »

Bertrand, qui sentait la colère le gagner, ne put contenir un éclat de rire en entendant cette dernière phrase.

« Etes-vous fou, mon cher? Vous me voyez ici attendant la diligence, et vous venez me proposer d'aller faire des armes aujourd'hui avec vous ?

— Je ne puis que vous répéter, monsieur, que vous me devez une réparation.

— Une réparation ! s'exclama Bertrand stupéfait, qui venait de s'apercevoir seulement alors que le maître d'armes rouennais portait sous son bras le long et traditionnel étui de serge verte qui sert à abriter les épées de combat. Ah ! excusez-moi de ne pas vous avoir compris de suite. Vous voulez que nous nous battions ? »

L'autre fit un signe énergiquement affirmatif.

« Mais morbleu ! je n'ai pas le temps. Il faut que je sois demain a Paris, et la diligence peut partir à chaque instant... Avisant un garçon d'écurie qui traversait la cour :

« Quand partons-nous ? lui cria-t-il.

— Peut-être ben dans vingt minutes, répondit l'autre.

— C'est plus de temps qu'il ne nous en faut, dit Pouget, et vous ne pouvez maintenant me refuser cette compensation...

— Mais, c'est de la démence ! Nous battre, où ? Dans cette cour ? On accourra, on nous séparera, la police sera bientôt prévenue et vous ne serez guère plus avancé.

— Ecoutez, ici près, derrière la maison, continua Pouget, nous trouverons un enclos que longe une allée d'arbres où nous serons parfaitement à l'abri.

— Peste soit de l'entêté ! Mais nous n'avons pas de témoins, et il en faut, ne fût-ce que pour témoigner que vous avez tiré avec moi.

— C'est vrai, mais voici, là-bas, deux braves gens qui ne nous refuseront pas ce service, et il se dirigea, suivi de Bertrand, un peu désorienté, vers les deux bourgeois qui discutaient eux aussi avec animation sur des cours de pruneaux et de cassonnade.

— Excusez-nous, messieurs, dit Pouget, de vous déranger. Nous venons vous demander de vouloir bien nous servir de témoins pour une petite affaire. Oh ! ça ne sera pas long. »

Les deux bourgeois se regardèrent puis examinèrent curieusement et sans leur répondre tout d'abord, les deux maîtres d'armes des pieds à la tête.

L'un d'eux se décida enfin à répondre : « Nous voulons bien vous rendre le service de vous accompagner, si vous n'en avez pas pour longtemps, car nous attendons la diligence qui doit nous mener à la foire de Courlin.

— Soyez tranquilles, messieurs, dit Bertrand qui venait d'en prendre son parti, vous ne serez pas en retard ; j'attends moi aussi la diligence, et pour rien au monde je ne voudrais la manquer.

— Alors nous vous suivons, » dirent les deux honnêtes commerçants, qui se levèrent et emboîtèrent le pas derrière les deux champions.

Chemin faisant, l'un des marchands glissa à l'oreille de son compagnon : « Drôles de gens ! Que peuvent-ils bien avoir à faire à cette heure chez un notaire ? C'est peut-être imprudent de notre part de donner notre signature pour des inconnus. »

Leur méfiance s'accrut encore quand ils virent qu'on pénétrait dans un enclos désert.

Bertrand et Pouget s'étaient arrêtés à l'entrée d'un petit chemin qui coupait cet enclos et que bordaient le gazon d'un côté et de gros arbres touffus de l'autre. Sans autres formalités, ils jetèrent bas leur habit, démaillotèrent les colichemardes et mirent l'épée à la main. Si la mine effarée des bourgeois en voyant sortir les armes de leur fourreau n'avait pas attiré l'attention des combattants, force fut bientôt à ces derniers de s'occuper de leurs témoins qui, au premier croisement de fer, avaient poussé un cri et se disposaient à prendre la fuite.

En deux bonds Bertrand fut sur eux l'épée haute.

« Si vous appelez, si vous bougez de cette place, fit-il avec des yeux terribles, je vous passe cette lame au travers du corps à tous les deux. »

Les deux malheureux gémirent sourdement. Hébétés et tremblants, ils s'adossèrent au tronc d'un arbre voisin.

Bertrand rejoignit son adversaire, et tout en jetant de temps à autre un regard oblique sur ses seconds, il engagea le combat.

Avec la fougue qui caractérisait le jeu de Bertrand et la surexcitation qu'auraient dû faire naître chez lui les singuliers préliminaires de cette rencontre, on eût pu croire qu'il allait aussitôt charger son provocateur à outrance. Il n'en fut rien, il se tint sur l'expectative.

L'autre, au contraire, après quelques tâtements de fer, marcha résolument et partit d'un coup droit, sec et rapide comme un coup de pistolet. Bertrand, surpris par la soudaineté de l'attaque, dut à la rapidité de son fameux contre de quarte, qu'il aida d'ailleurs d'une retraite, de ne pas être touché.

« Diable ! fit-il à part lui, tout en resserrant ses moyens de défense, ma parade est arrivée à temps, le gaillard possède un rude jarret. »

Il dut, au même instant, faire un nouveau pas en arrière ; un subtil doublé de l'adversaire avait fort heureusement rencontré son double contre, mais si juste, que la manche de Bertrand avait été éraflée. Allons, Pouget n'était décidément pas une mazette, l'à propos et l'autorité de cette attaque avaient fixé Bertrand, qui se prit à regretter de lui avoir la veille préféré ses deux collègues. C'était un vrai tireur, il fallait jouer serré et en finir rapidement.

Pourtant cet homme l'intéressait ; après tout, il défendait sa position, c'était son droit.

Une septime enveloppée sauva Bertrand, au milieu de ses réflexions, d'un joli dégagement arrivé à un pouce de sa ceinture.

« Je viens encore de l'échapper belle, le gaillard a le jeu varié ; mais plus attaqueur que pareur ; donc, par l'attaque, je toucherai plus sûrement, mais trop profondément peut-être ; essayons autre chose. »

Et, serrant ses engagements, il pressa, en marchant, l'épée adverse ; celle-ci se déroba par un rapide coupé que Bertrand, sur le qui-vive, rencontra par une juste opposition qu'il fit suivre d'une riposte de tac. Pouget l'avait prévue ; il put l'écarter et d'un bond fut hors d'atteinte ; mais ce fut pour revenir aussitôt à la charge et harceler Bertrand par de petites marches, des demi ou fausses attaques, tirant court, guettant l'occasion d'une nouvelle attaque en ligne basse. Celui-ci se demandait toujours comment il pourrait finir par un coup sans gravité, avec cet adversaire ; bien que souhaitant vivement de le tuer, il lui avait accordé sa sympathie, mêlée de compassion.

Le sentiment du fer chez Pouget lui révéla bientôt cette pensée de Bertrand. Il se vit à la merci de cette lame puissante et débonnaire qui, jusque-là, ne l'avait, pour bien dire, pas menacé. Son jeu devint nerveux, inquiet. Il s'en tint à ses courtes attaques en ligne basse, et Bertrand rompait, parait, cherchant toujours l'occasion d'une riposte légère.

A ce moment, un claquement de fouet, accompagné d'un bruit de grelots, arriva jusqu'à eux et fit pousser un soupir aux témoins qui jusque-là étaient restés cois.

« Fichtre ! cria Bertrand, qui sembla sortir d'une sorte d'engourdissement relatif, les chevaux sont attelés, la voiture partirait sans moi. Ah ! non, tant pis pour lui, à la grâce de Dieu ! »

Et, maîtrisant le fer ennemi par un double engagement en marchant, il lança avec la rapidité de la foudre une attaque qui traversa l'épaule de Pouget. Le dépit autant que la douleur causèrent au blessé une sorte d'éblouissement ; il lâcha son arme.

Bertrand jeta la sienne et se précipita pour le soutenir.

Les deux bourgeois gémissaient sous leur arbre, ils l'abandonnèrent pourtant devant une violente apostrophe de Bertrand.

« Allons, arrivez ici, leur cria-t-il, soutenez-le. » Et il les installa de chaque côté de Pouget, dont il plaça les bras autour de leur cou. Puis les fixant durement :

« Vous êtes évidemment du pays, votre départ peut se remettre à ce soir, la foire de Courlin doit durer plusieurs jours. »

Ils firent mine de regimber.

« Un mot de plus, dit Bertrand, un simple refus et nous nous battons... Voilà... Vous ramènerez en ville, à son domicile, ce pauvre garçon, et vous préviendrez un médecin ; après cela vous serez libres. Et si j'apprenais que vous vous êtes soustraits à ce devoir des témoins, je viendrais vous retrouver, comptez-y ! »

Un geste de menace souligna ces derniers mots. Puis, ramassant son habit, il regagna à toutes jambes la diligence qui démarrait et s'y engouffra au milieu des protestations des voyageurs.

« Décidément, se dit-il, ce voyage finit mal. » Mais au premier tournant de route il se rasséréna : il venait d'apercevoir au loin Pouget, soutenu par les deux bourgeois qui, tout doucement, l'aidaient à marcher et le ramenaient en ville.

A quelques jours de là, Bertrand reçut une lettre de Rouen ainsi conçue :

« Monsieur le maître d'armes,

« La présente a pour but, d'abord de vous rassurer sur l'état « de votre confrère qui, dans quinze jours, sera guéri, a dit le « médecin, et aussi de vous faire la déclaration que, dans le « combat à l'épée qui a eu lieu en notre présence entre MM. Ber- « trand et Pouget, tout s'est passé de la façon la plus correcte, et « nous, témoins, rendons hommage à la valeur des deux combat- « tants. »

Cette lettre était signée des deux bourgeois qui l'avaient si bien assisté dans son duel avec Pouget.

VIGEANT.

(Illustrations de Fréderic Régamey.)

LE POÊLE UNIVERSEL

Breveté S. G. D. G.

Le seul à la fois économique et hygiénique

Le Poêle Universel à bascule et à couvercles automatiques offre plus de sécurité que tout autre système, et même que tous feux nus sur chenets ou grilles ouvertes.

Envoi franco DU PROSPECTUS

Le Poêle Universel se vend aux prix de 120, 100 et 83 fr. selon le modèle. Il est expédié franco de port et d'emballage.

Envoi franco DU PROSPECTUS

EXPOSITION UNIVERSELLE 1889 : LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE

Usine et Bureaux : 12, rue Bacon — PARIS — *Magasins :* 38, boulev. des Italiens

HYDROTHÉRAPIE CHEZ SOI

Récompenses aux Expositions

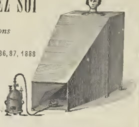
DE

1839, 42, 54, 55, 62, 72, 78, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 1888

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Appareils pour douches en pluie, en lames, en cercles, locales, verticales, vaginales, etc



APPAREILS POUR BAINS DE VAPEUR SÈCHE ET HUMIDE, TÉRÉBENTHINÉS AU PIN MUGHO

Appareils pour chauffage de bains, baignoires, bains de siège et bidets à effet d'eau

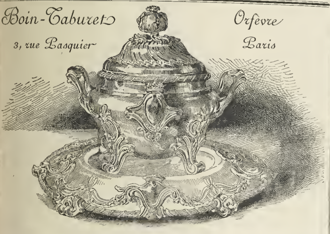
WALTER LÉCUYER

138, rue Montmartre, PARIS

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

Boin-Taburet — *Orfèvre*

3, rue Pasquier — *Paris*



DUPONT

Fabricant breveté s. g. d. g

A PARIS

10, rue Hautefeuille

(Près l'École de Médecine)

FAUTEUIL SPÉCIAL
POUR PERSONNES
ATTEINTES D'OPPRESSIONS

Sur demande,
Envoi franco du Catalogue illustré avec prix.

TÉLÉPHONE

HAUTES NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES POUR DAMES

Maison fondée en 1800

A LA PENSÉE

HENRY

5

Rue du Faubourg Saint-Honoré

PARIS

A PARTIR DU 1er OCTOBRE, POUR CAUSE D'AGRANDISSEMENTS INTÉRIEURS

Le Magasin d'Ouvrages de Dames est réuni à la maison principale 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

TRAINS DE LUXE
(En hiver) Nice-Express — Calais-Rome-Express.
(En hiver) Méditerranée-Express.
Péninsulaire-Express.

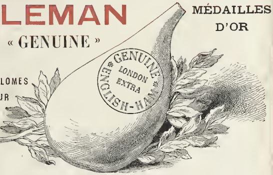
Cie INTle DES WAGONS-LITS

" Sleeping-Cars " — " Dining-Cars "

TRAINS DE LUXE
Club-Train — Orient-Express
Sud-Express.
(En été) Suisse-Express — Pyrénées-Express.

JAMBONS
COLEMAN
MARQUE « GENUINE »
3
GRANDS DIPLOMES
D'HONNEUR

4
MÉDAILLES
D'OR



EXIGER LA MARQUE « **GENUINE** »

6, rue de la Paix — **P. M. GRUNWALDT** — 6, rue de la Paix
Fournisseur de Sa Majesté l'Empereur de Russie

MANTEAUX
Pelisses
JAQUETTES
COUVERTURES
MANCHONS
Boas

ZIBELINE
Loutres
RENARDS
NOIR
argenté
BLEU
CASTOR
DU
Kamtchatka

6, rue de la Paix
PARIS

P. M. GRUNWALDT
Fournisseur de Sa Majesté l'Empereur de Russie

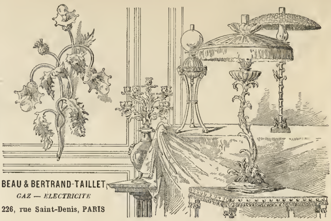
Newski, 22
St-PÉTERSBOURG

Composée de poudres végétales et aromatiques, la véritable
"POUDRE LAXATIVE DE VICHY"
est le laxatif le plus sûr, le plus facile à prendre pour combattre la *constipation.*

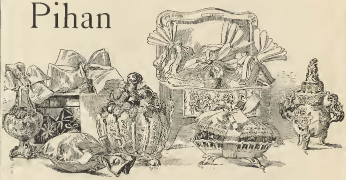
Une cuillerée à café, délayée dans un peu d'eau et prise le soir en se couchant amène le lendemain matin, sans fatigue, l'effet attendu.
2 fr. 50 le flacon de 25 doses environ.
N. B. — *Prière d'éviter les contrefaçons et d'exiger le vrai nom*

FIGARO ILLUSTRÉ

Cabinet de toilette pour un enfant de 3 à 10 ans
Lotion, Eau de Cologne, Eau dentifrice, brosses, démêloirs, lissoirs et rubans
Sortant de chez **LENTHÉRIC**, 245, rue Saint-Honoré, Paris



Pihan



4, Faubourg Saint-Honoré.

MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

Exposition Universelle — Médaille d'Or — Paris 1889

La plus Grande Manufacture de Voitures

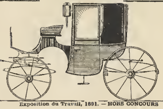
DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE

La Carrosserie Industrielle

ANCNE MAISON AD SAMUEL

EXPON INTLE — DIPLÔME D'HONNEUR — PARIS 1890

228
Faubg St Martin
PARIS
USINES MODÈLES
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS
ET
10, Rue de l'Abreuvoir
COURBEVOIE Seine



Exposition du Travail, 1891. — HORS CONCOURS

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE) Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, *à Paris*

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

Neuvième Année.

Deuxième série. — N° 20.

FIGARO ILLUSTRÉ

Novembre 1891

ARRÊTEZ !... PAR JEAN BÉRAUD.

(Tableau appartenant à M Healey)

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Le galant Jardinier, par G. Outin.

Les deux Rivales, par F.-H. Kaemmerer.

Arrêtez !... par Jean Béraud.

Le Mois parisien, par La Grand'ville.

S. Exc. M. de Giers, ministre des affaires étrangères de S. M. l'Empereur de Russie (portrait).

Les Livres, par R. M. — *Explosion d'un Caisson*, par A. Paris ; *Le Pansement*, par L. Marchetti. *(Récits de Guerre).*

La Mode, par C. de Chancenay ; illustrations de L. Vallet.

Les deux Rougets de Montagneau, par Henri Allais ; illustrations en couleurs de Eugène Courboin.

Monsieur Troubadin (deuxième partie), par P. Caro ; illustrations en couleurs de Fraipont.

Conte de Noël, paroles de Ferdinand Fabre, musique de Delphine Ugalde ; illustrations en couleurs de Guillaume Dubufe fils.

Guillerm Abgrall, par N. Quellien ; illustrations de F.-A. Muenier.

Les Apparitions et leur constatation scientifique, par Camille Flammarion ; illustrations de E. Grasset.

Couverture : *Le premier Lapin,* par André Brouillet.

Le Mois Parisien

Les almanachs et le général Boulanger. — Les erreurs de Nostradamus. — Les coulisses du Parlement. — Deputes anxieux et avocats errants. — La nouvelle chambre de la Cour d'appel. — Les concerts Lamoureux et Colonne. — Emprunts à sensation : le Credit foncier et l'emprunt Russe. — M. de Giers. — Les rois d'operette : Charles de Wurtemberg.

Le général Boulanger aura sans doute une belle page dans les almanachs qui vont commencer à pleuvoir, annonçant l'hiver et les approches de la nouvelle année. Ce sera la page sentimentale, que mouilleront les larmes des simples. Ils s'attendrissaient sur les infortunes d'Héloise et d'Abeilard. Ils seront émus par la catastrophe qui a terminé la vie de cet homme que les événements avaient de plus en plus amoindri et qui ne s'est pas résigné à cet amoindrissement.

Les partisans du général, dont beaucoup le considéraient comme mort depuis longtemps, ne paraissent pas autrement émus de sa disparition tragique. Il faut vivre. *Uno avulso, non deficit alter*, comme l'a écrit dans son testament le suicidé d'Ixelles. Il n'y a, qu'on me passe ce jeu de mots, qu'un seul *déficit* dont les partis soient inconsolables : c'est celui de leur caisse.

Le suicide du général a ete le triomphe des chiromanciens, devins, tireuses de cartes et autres augures. Ils ont tous déclaré, après coup, qu'ils avaient prévu cette fin violente et que les lignes de la main, non moins que le grand jeu ou le marc de cafe, étaient d'accord sur ce point.

Je crois me rappeler, cependant, que, durant la vie du general, il n'est pas une devineresse qui ne lui ait annoncé qu'il serait empereur des Français. Nostradamus lui-même avait, par une attention délicate, consacré à Boulanger quelques-unes de ses centuries où le plus royal avenir lui semblait promis sans réserve,

A qui croire, si Nostradamus ne fait plus autorité et, du fond des siècles, se met le doigt dans l'œil.

⁂

Octobre est le mois des rentrées et des réouvertures. Rentrée des chambres, rentrée des tribunaux, rentrée des lycées et écoles, réouverture d'une foule de choses, dont les huîtres, auxquelles on n'osait pas se fier en septembre, bien que ce mois soit orne d'un *r*.

Le député rentrant est généralement de mauvaise humeur. Il vient de voir ses electeurs, qui lui ont insinue, sous les formes les plus variées, qu'on ne lui donnait pas vingt-cinq francs par jour pour ne rien faire. Il a été obligé, afin de les calmer, de promettre à chacun d'eux une faveur quelconque, souvent un passe-droit qu'il sait parfaitement ne jamais obtenir et qu'il ne songera même pas à solliciter auprès du ministre compétent.

Cependant, comme il faut qu'il « fasse quelque chose », il se demande de quelle façon il pourra se signaler, sortir de la tourbe des députés muets et des représentants-croupions.

Sur quoi pourrait-il interpeller le gouvernement. Parfois, il le demande au gouvernement lui-même, pareil à ces acteurs qui vont trouver les auteurs en vogue et mendier un bout de rôle.

Bon enfant, le gouvernement lui dit : « Posez-nous telle question, d'une voix menaçante, nous vous répondrons de telle et telle façon et vous vous déclarerez complètement satisfait ».

Cette petite comedie est fréquente et elle est d'un effet excellent sur l'électeur, qui ne connait pas les coulisses du Parlement et qui est flatté de voir son député interpeller les ministres et faire parler de lui dans les journaux.

S. E. M. DE GIERS, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE.
(Photographie Cziihak, de Vienne).

La rentrée des tribunaux, en vacances depuis le 15 août, ramène à Paris une foule de touristes intrépides. Autrefois, on ne voyait guère que des familles d'Anglais sur les sommets des Alpes ou des Pyrénées. On y voit aujourd'hui des avocats.

Me X... escalade le Pic du Midi, tandis que Me Y... bondit comme un chamois sur les pentes glacées de la Yungfrau. Il y a même des avocats qui s'envolent jusqu'en Asie ou jusqu'en Amérique.

Me Cléry, retour des Indes, comme les vins généreux, peut raconter ses chasses au tigre à Me Desjardin, retour de Jerusalem.

On a inauguré cette année, après la messe rouge, la nouvelle chambre de la Cour d'appel.

Superbe, cette salle, avec ses hautes boiseries, ses tentures discrètes d'un joli gris-bleu, ses fauteuils de bois sculpte, ses écussons fleurdelisés soutenus par de grandes figures dorees, son riche plafond au milieu duquel on doit fixer une toile de Bonnat.

Je ne pense pas que cette toile soit le portrait de M. Renan, que Bonnat compte exposer au Salon de cette année. J'aimerais cependant à voir, sinon au-dessus des juges, du moins en face d'eux, cette physionomie fine de douteur souriant.

L'expression du visage de M. Renan rappellerait aux juges que l'on peut dire de la plupart des choses humaines : « C'est probable, mais le contraire est probable aussi ».

⁂

Beaucoup de parisiens attendaient avec impatience la réouverture des concerts. D'abord, le concert est une institution matrimoniale. La mère y mène sa fille au sortir du couvent et elle dit au jeune homme dont les assiduites ne lui deplaisent pas : « Vous verra-t-on, tel jour, au concert Lamoureux ? » Un jeune homme véritablement épris ne peut se dispenser de repondre par l'affirmative. Il est plus excusable de négliger un peu le concert Colonne, dont le nom est moins suggestif.

⁂

Le succès de l'émission du Crédit foncier a éte colossal, ainsi que le succès de l'emprunt russe, pour lequel la France a offert à la Russie pres de quatre milliards.

Nous donnons ci-contre le portrait de M. de Giers.

On sait que, depuis le traite de Berlin, M. de Giers a été le *deus*

ex machina qui a dirigé la politique extérieure de la Russie. C'est un homme intègre, qui est resté presque pauvre malgré l'accroissement incessant de sa fortune politique.

Il répond victorieusement, à l'heure actuelle, aux accusations de philogermanisme auxquelles il avait été en butte, non sans quelque raison, d'ailleurs, pendant un certain nombre d'années et l'on peut croire que le très grand succès de l'emprunt russe rendra plus vives les sympathies qu'il manifeste maintenant pour la France.

⁂

L'Allemagne semble avoir eu la spécialité des rois de féerie et des tyranneaux d'opérette.

Après le duc de Brunswick, après le roi Louis II de Bavière, après quelques autres non moins déséquilibrés, voici Charles II de Wurtemberg qui fait parler de lui après décès et dont les excentricités alimentent la chronique.

Charles II s'était jeté à tête perdue dans le spiritisme et sa grande préoccupation était d'évoquer l'âme de madame de Pompadour en compagnie de deux jeunes américains qu'il avait comblés de dons, de faveurs, de pensions et de croix.

Seulement, pour ces évocations, il se vêtissait uniquement d'une étoile de papier doré qu'il se collait sur le creux de l'estomac.

Louis II de Bavière et le duc de Brunswick étaient plus décents. Ils se bornaient à s'habiller en femmes et à porter des peignoirs roses ou bleus garnis de dentelles.

Il est vrai que Wagner en faisait autant. Une couturière de Vienne, mademoiselle Bertha, lui fournissait des robes de chambre lilas ou jaunes, des justaucorps de satin rose et des chemises de dentelles décolletées et à manches courtes. La folie de Louis II avait gagné l'auteur de *Parsifal*. Il y avait des compensations avec Wagner, qui fut un homme de génie. Il y en eut moins avec les roitelets que l'Europe s'est gardée d'envier aux États d'Allemagne.

LA GRAND'VILLE.

Les Livres

S'il est un livre qui appelle l'illustration c'est bien cette œuvre de Ludovic Halévy, qui s'intitule *l'Invasion*.

Jusqu'en 1870 Ludovic Halévy avait été l'homme heureux ; la gaieté, la fraîcheur d'esprit, le sens du comique moderne qu'il possède si naturellement et sans effort en avaient fait le plus sympathique et le plus aimé des écrivains.

Mais lorsque vinrent les mauvais jours, les yeux du rieur se remplirent de larmes et la main qui avait écrit tant de mots joyeux voulut retracer les phases diverses de nos douleurs.

C'est alors que Ludovic Halévy écrivit *l'Invasion*, sous forme de récits recueillis de la bouche des acteurs mêmes du drame multiple qui se déroula depuis Frœschwiller jusqu'à Villersexel.

La maison Boussod, Valadon et Cie a repris l'œuvre de Ludovic Halévy, pour en faire le premier volume d'une série illustrée intitulée *Récits de Guerre*.

Les dessins de L. Marchetti et ceux de Alfred Pâris, exécutés par les procédés spéciaux de la maison, les uns en noir, les autres en couleurs donnent à l'œuvre de Ludovic Halévy, déjà si vivante, une intensité qui en fait ressortir toutes les valeurs.

L'Invasion formera un volume in-4° de deux cent cinquante pages : chaque page de texte est ornée d'un dessin tiré en noir ; l'illustration comprend en outre vingt-huit planches hors texte en couleurs.

Comme je l'ai dit, *l'Invasion* n'est que le début d'une série qui, après le récit de nos désastres, comprendra celui de nos victoires racontées par des témoins oculaires et illustrées avec le même soin.

Explosion d'un caisson, par ALFRED PARIS (*Récits de Guerre*).

Le défaut d'espace ne nous a pas permis de reproduire ici une des grandes compositions qui enrichissent ce volume : les petits dessins dans le texte que nous donnons, permettront cependant à nos lecteurs de se rendre compte de l'œuvre et des moyens d'exécution employés.

⁂

Ce n'est pas, grâce à Dieu, un « gros » roman, ni un roman « fin de siècle », ni un roman psychologique, que nous donne madame Henry Gréville, sous le titre de *l'Héritière*. C'est une œuvre aimable, vécue dans un milieu élégant et honnête. Le récit en est émouvant

Le Pansement, par L. MARCHETTI (*Récits de Guerre*)

sans brutalité, les coquins n'y triomphent pas, les personnages vous y charment par leur grâce et leur bonté.

Ce livre tiendra brillamment sa place dans la série considérable des œuvres de madame Henry Gréville.

⁂

Charpentier et Cie viennent de rééditer en un volume de leur format classique, *la Nature chez elle*, et *Ménagerie intime*, de Théophile Gautier. Ces deux œuvres n'existaient plus, pour ainsi dire, en librairie. *La Nature chez elle*, admirable étude descriptive de la vie des hôtes des bois, a été éditée il y a vingt-deux ans, dans le format grand in-quarto, pour accompagner de superbes dessins de Karl Bodmer.

Quant à la *Ménagerie intime*, sa dernière édition est datée de 1869, chez Lemerre. Ils seront lus et relus avec un plaisir infini, par tous ceux qui aiment les bêtes, ces récits de la vie des chats, chiens, chevaux, perroquets, rats blancs et lézards verts qui furent les compagnons du poète et l'aidèrent bien souvent à supporter les ennuis de la vie et les tristesses de la littérature.

⁂

M. Paul Foucher, qui avait obtenu un vif succès avec *Monsieur Bienaimé*, ce portrait en pied de l'égoïste, vient de publier une œuvre des plus délicates, malgré la hardiesse de son titre : *Le droit de l'Amant*. Toutes les femmes retrouveront dans cette œuvre, à la fois si spirituelle et si poignante, la peinture des sentiments fiers et tendres, trop souvent dédaignés ou méconnus, qui agitent leurs âmes éprises d'idéal et qui leur procurent de si douces joies ou de si cruelles souffrances. A l'étranger comme en France, le *Droit de l'Amant* produit une impression. M. Iwan Manouilow l'a traduit pour les *Novosti*, de Saint-Pétersbourg, où il passionne le public russe.

R. M.

La Mode

J'ai conseillé et je conseillerai toujours aux personnes qui n'ont pas l'intention de se faire faire pendant la saison un grand nombre de toilettes, d'être très circonspectes et de ne pas se fier aux premiers essais lancés par les modistes et les couturiers. Il arrive fort souvent, en effet, que telle ou telle étoffe, telle ou telle forme de chapeaux, telle ou telle babiole préconisées au début de la saison, soient rapidement abandonnées, soit qu'elles aient cessé de plaire, soit qu'elles soient tombées trop vite dans ce que j'appellerai, faute d'une autre expression, « le domaine public ».

Je citerai comme exemple, la ceinture *Miss Helyett* qui était, il faut le reconnaître, une ravissante invention. Eh bien! à peine était-elle parue que, non seulement dans les magasins de nouveautés, ce qui n'eût été que demi-mal, mais dans les déballages, dans les bazars, on en vendait à bas prix. En peu de temps, elle est devenue si commune que, malgré son élégance, elle est devenue impossible à porter hors de la maison.

Je redoute la même chose pour certaines formes de chapeaux qui viennent de paraître. A peine ont-ils été exposés dans les vitrines de nos modistes en vogue qu'ils ont été copiés et imités. Ce n'est certainement pas la même chose. L'étoffe est moins belle, les matériaux moins bien choisis. Enfin, il y manque ce « coup de main » qui caractérise la bonne faiseuse. Mais, à distance, cela fait illusion et quand aux soirées de l'Elysée-Montmartre, du Moulin-Rouge ou de Bullier, on aura vu le même chapeau sur les têtes de toutes les danseuses de l'endroit, il sera bien difficile à une femme du monde de continuer à le porter.

Donc, si vous ne voulez vous faire faire que deux ou trois chapeaux pour cet hiver, soyez prudentes, chères lectrices, et ne les choisissez que l'un après l'autre, à mesure que la mode s'affirmera.

Si, au contraire, il vous est indifférent d'en acheter une douzaine, ne vous gênez pas, vous en serez quittes pour mettre de côté celui qui ne vous plaira plus et le remplacer par un autre.

Cette profession de foi exposée, je vais maintenant vous décrire quelques-unes des créations nouvelles.

Voici le *trotteur*, la grande fureur du moment. C'est à peu près la forme du canotier. Mais le bord est un peu plus large devant que derrière. Autour, un ruban de couleur claire tranchant sur le sombre du chapeau. Garniture très élancée avec sur le devant, touffe de plumes à la Prince de Galles, c'est-à-dire plantée toute droite.

Le *Petit Duc*, en velours avec fond chiffonné, bordé et couvert de plumes.

Le *Du Barry*, en satin antique noir, doublé de rose. La forme allongée devant.

Le *Robinson*, chapeau de jeune fille en feutre pelucheux olive ou fauve, garni tout autour de nœuds de rubans de même nuance que le chapeau, mais un peu plus claire, avec la coque relevée en l'air, flot de rubans derrière, tombant sur le cou.

Comme capote, la capote *papillon*, très petite, avec le fond en pointe. Le papillon en jais posé sur un transparent de satin bleu, vert ou rouge, formant un bouillonné sur le devant. Le derrière est formé d'une aigrette de plumes noires retenue par un nœud de ruban en satin noir formant les brides qui viennent passer sous le cou et se rattachent par un gros nœud sur la joue gauche.

Enfin un grand nombre de petites toques en velours noir, bleu marine, cuir, olive. Comme garniture, une petite touffe de plumes droites retenue par une boucle en jais, en strasse ou en acier bruni assorti à la couleur.

Comme forme, les robes n'ont pas sensiblement changé. En dépit des fameuses prédictions, elles restent collantes et biaisées derrière. La draperie qu'on avait essayé de lancer n'a pas réussi. La seule modification qu'on ait pu faire, c'est un peu plus d'ampleur dans le bas de la jupe. Les deux lés de derrière coupés en pointe dans le haut, gardent dans le bas toute la largeur de l'étoffe et forment, en tombant, de nombreux plis. Cette augmentation de la largeur est loin d'être disgracieuse et facilite la marche que la *jupe-parapluie* exagérée rendait un peu difficile.

A ce début de saison, le drap se porte toujours beaucoup. J'ai vu, dans un des ateliers les plus réputés de Paris, trois ou quatre toilettes de grand chic que je vais vous décrire :

Toilette en drap noisette, corselet en broderie égyptienne, entouré de queues de zibeline ; la gorge et les manches en velours assorti ; jupe fourreau brodée et ornée de fourrures. Avec cela, longue mante enveloppante avec chasuble découpée sur les épaules, même broderie égyptienne et grand col zibeline.

Robe drap mastic et velours vert. Corsage cuirasse avec ouverte en carré faite de velours bordé de rat musqué et broderies de perles. Jupe plate avec léger mouvement sur les hanches finissant sur un dos en velours.

Pour les visites, le velours va se porter. J'ai vu une très jolie toilette de promenade et visite en velours mille côtes, nuance tourterelle, garnie sur son contour inférieur de petits rouleaux de faille assortie. Le corsage à longs pans devant et courts derrière. La ceinture en faille pareille aux rouleaux, les manches drapées dans le haut avec poignets de faille coulissée ; le col-châle à crans en faille assortie s'ouvre sur un bouffant rose semé de fleurettes bleues. Le chapeau *trotteur* en velours pareil à la jupe.

Pour les toilettes de cérémonie, la soie est redevenue de rigueur. Nous ne pouvons que nous en féliciter à tous les points de vue : d'abord, parce que rien n'est plus joli et ensuite parce que les femmes étaient vraiment coupables d'aller prendre à l'étranger les étoffes de leurs plus belles toilettes, alors qu'elles ont sous la main ces magnifiques soieries qui sont la richesse et la gloire de notre pays.

Voici la description des deux toilettes dont nous donnons la reproduction :

Grand manteau de velours gris perle, tout bordé de lièvre noir de Russie ; Jaquette de loutre grand col de zibeline argentée ; manchettes formant manchon, en zibeline.

Les fourrures de ces deux toilettes sortent des magasins de P. M. Grunwaldt, 6, rue de la Paix.

CLAIRE DE CHANCENAY.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Nouveaux services rapides de PARIS à NICE
HIVER 1891-1892

La Compagnie P.-L.-M. vient d'améliorer encore les services qu'elle avait organisés l'hiver dernier pour faciliter l'accès du littoral de la Méditerranée.

Le train de luxe, composé de lits-salons P.-L.-M. et de wagons-lits, qui partait chaque jour à 7 h. du soir de la gare de *Paris-Lyon* pour arriver à Nice le lendemain à 1 h. 58 soir, part, à dater du 3 novembre, à 7 h. 40 du soir de la gare de *Paris-Nord* et arrive à Nice le lendemain à 2 h. 28 du soir.

Le train rapide, composé de voitures de 1re classe seulement, qui partait de la gare de *Paris-Lyon* à 7 h. 15 du soir et arrivait à Nice le lendemain à 4 h. 44 du soir, partira, au prochain service d'hiver, de la gare de *Paris-Lyon* à 8 h. 25 du soir et arrivera à Nice à 4 h. 33 du soir, gagnant ainsi près d'une heure et demie sur le service précédent.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES

Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.
Départs de Bruxelles à 7 h. 30 du matin, 1 h. 15, 6 h. 20 du soir et minuit.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 30 du matin.

Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 15 du matin et de Bruxelles à 6 h. 20 du soir.

Le numéro de Noël du *Figaro illustré*

Le prochain fascicule du *Figaro illustré*, numéro de Noël, paraîtra dans les derniers jours de ce mois.

Il est ainsi composé :

Le Saint-Pleur, par Jean Richepin, illustrations en couleurs de Eugène Grasset ;
Le Mariage de Miquette, par Gyp ; illustrations en couleurs de Albert Lynch ;
L'Ombre de feu Bernard, par René de Pont-Jest ; illustrations en couleurs de F.-H. Kaemmerer ;
Le Général et le Cerf-volant, légende en couleurs de Caran-d'Ache.

Trois grandes primes hors texte en couleurs, mesurant chacune 64 centimètres sur 42 :

En Forêt, par Charles Delort ;
La Balançoire, par François Flameng ;
Les derniers Retranchements, par Paul Grolleron ;

Et enfin une couverture qui sera un événement : *La Commère de 1892*, par Jean Béraud.

Ce fascicule est servi aux abonnés sans augmentation de prix.

Le prix de vente pour les acheteurs au numéro est de 3 fr. 50 plus 50 centimes pour le port.

S'adresser à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

Tables du « Figaro illustré »

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de janvier 1892, les tables des matières contenues dans les douze numéros du *Figaro illustré* mensuel de 1891.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro qui désireraient recevoir ces tables, sont priés d'adresser leurs demandes avant le 15 novembre, à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

Le prix est de 0 fr. 50.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré *sont sa propriété exclusive.*

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU *FIGARO ILLUSTRÉ*

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières

Les deux Rougets de Montagneau

Par HENRI ALLAIS

Vers huit heures du soir le combat s'était calmé. La nuit tombait. En avant de Rezonville, perpendiculairement à la route de Verdun, les hommes du 93e, à bout de forces, se couchaient en ligne et s'assoupissaient sur la terre échauffée. En arriere et à gauche, les régiments de la garde s'écroulaient de faim et de fatigue. Une clarté livide bordait l'horizon vers Mars-la-Tour, avec un semis de petits nuages groseille qui se décoloraient insensiblement. Tout s'éteignait, le jour, la canonnade, le fracas de la lutte. Les rares éclairs des pièces illuminaient le crépuscule de lueurs fusantes dans une fumée rousse.

Montagneau, sergent au 3e bataillon du 93e, le vieux Montagneau décoré, médaillé, barbu comme un bouc, s'assit en geignant et consulta son bidon. Depuis le matin il ne décolérait pas. On lui avait changé sa guerre et gâté le métier. Ça n'avait pas de bon sens un pareil hachis au plein soleil d'août, sans gaieté ni entrain. Autour de lui, rien que des mines longues, pas un souffle de ce vent d'enthousiasme qui vous frisait les cheveux en 59, sous le canon autrichien; des obus, encore des obus pleuvant du diable vauvert, un ennemi en tenue noirâtre qui approchait avec des hourras sinistres et réguliers, qui s'aplatissait, tourbillonnait, se cramponnait et revenait à l'attaque plus nombreux et plus froid, un perpétuel mouvement de flux et de reflux, sans avancer d'un mètre. Ce qui l'exaspérait par-dessus tout, c'était cette canaillerie prussienne de la crosse en l'air. Ils faisaient mine de se rendre, on s'était avancé sans méfiance, puis à dix pas, vlan, un feu de salve, et il en était resté là des pauvres diables, morts sans savoir comment, tombés les yeux écarquillés par la surprise... « Ah! rosses, rosses, grognait-il, le premier que je pince, je l'étripe, quand même il serait à moitié crevé. » Non, ça n'avait pas de bon sens. Au moins en Italie on s'en payait pour son argent, on se colletait loyalement, de grands cris s'élevaient au ciel, le maréchal, le général, l'Empereur, n'importe qui, en caban blanc, en grosses épaulettes, passait au galop, avec un beau geste, le képi au bout du bras : « Encore un coup de collier, mes enfants ! » Les autres détalaient; vive l'Empereur ! Une victoire de plus. Aujourd'hui il l'avait vu le maréchal, le sien. Canrobert, sur sa grand'bête, la canne sous le bras, des mèches grises flottantes sur le cou. il l'avait vu flairant la poudre avec inquiétude, sans souffler mot; il l'avait vu tout a l'heure croquant un vieux croûton de pain à côté d'eux, mélancolique. et lui. pour se ragaillardir et pour se faire du bien, il cria : « Vive le maréchal ! » ainsi qu'au bon temps d'autrefois; il n'y avait pas eu d'écho. Ah! la sale guerre, la sale guerre !

Montagneau, rageant et indigné, s'allongea sur l'herbe foulée, la main sur son chassepot, et ferma les yeux. Soudain, sans bouger, il ouvrit à demi les paupières, les plissa, concentrant son attention, et colla plus étroitement son oreille au sol; un roulement cadencé grondait comme un tonnerre lointain.

Il se releva, on n'y voyait plus à deux cents pas. Auprès de lui, son lieutenant, M. Balmès, tortillait une cigarette. Il le toucha au bras : « Mon lieutenant. la cavalerie !... » L'officier répondit en haussant les épaules : « Vous êtes fou, et les Prussiens sont éreintés. Avez-vous une allumette, j'ai perdu mon amadou. » Le vieux insista : « Je vous dis que les voilà ! bon Dieu de bon Dieu, je m'y connais peut-être. » Des coups de fusil crépitèrent en avant, sur la ligne des tirailleurs, trouant la nuit de courtes fulgurations; comme un tourbillon passa et s'enfonça dans le noir, un peloton qui hurlait : « 5e chasseurs » pour éviter les méprises; sur un cheval gris arriva posément le général de brigade; on le distinguait a la pâle lueur incertaine qui persistait dans l'ouest. Il fumait une courte pipe et parlait, les dents serrées. Les dormeurs s'étaient remis sur pied, M. Balmès frappait la pierre de son briquet retrouvé, des rumeurs étranges montaient du fond de Flavigny. et l'angoisse d'un formidable mystère planait sur le régiment silencieux.

Une voix calme et brève retentit : « Clairons, au drapeau! » La fanfare des cuivres chanta, les tirailleurs haletants se replièrent. La voix reprit : « A mon commandement... » Le peloton des éclaireurs en retraite surgit de l'ombre avec un tapage terrible de ferraille et de hennissements, dans un brouhaha de chevaux emballés, dans une clameur éperdue : « 5e chasseurs... ne tirez pas... ne tirez pas... » et ils disparurent à l'aile droite du régiment, en carré, dégageant le terrain. « A mon commandement, » répéta le général. Montagneau, le doigt sur la détente. l'œil aux aguets, sifflait un air de bourrée; les rumeurs grandissaient, coupées d'exclamations rauques; subitement, le haut de la pente se garnit d'une muraille mouvante, des trompettes chevrotèrent une chanson grêle. Toute la face du carré tira, des pans de la muraille s'affaissèrent. le reste se rua sur les baïonnettes.

La lune s'était levée sur les bois de Vaux, inondant de sa clarté morte la charge des Allemands. Les uns sabraient dans le

vide, debout sur leurs étriers, d'autres, couchés sur l'encolure, pointaient à bout de bras, d'autres culbutant sur les rangs français, les crevaient; d'autres, leurs bêtes dérobées, filaient renversés sur la croupe, heurtés et bousculés, fauchés en travers par le choc des nouveaux arrivants. On apercevait, aux lueurs éclatantes et rapides de la fusillade, des coins de figures affolées, des bouches ouvertes, des habits rouges, à la lueur morne de la lune, des silhouettes furibondes, des bonds fantastiques, s'aplatissant et s'évanouissant tout d'une pièce. Plusieurs cavaliers déplantés de leurs selles gisaient entre les jambes des troupiers; ceux-là, on les avait lardés au déboulé. Cependant Montagneau se démenait en possédé, lorsqu'il s'avisa que la bourrasque était passée; on ne recevait plus de gens sur la tête, et les lames de sabres ne vous voltigeaient plus sous le nez. Les clairons sonnèrent « cessez le feu », des coups isolés claquèrent encore; là-bas, à gauche, la trombe, déviée par la résistance du régiment, se fracassait sur les camarades de la garde. Le vieux se tâta, et pour la seconde fois consulta en vain son bidon vide. M. Balmès, s'approchant, fit un appel sommaire de ses hommes. Ceux-ci, ahuris par l'alerte et stupéfaits d'être en vie après une aussi épouvantable bagarre, répondaient à peine. Il en manquait peu. Sauf quelques têtes cassées sous le képi, et pas mal de bras tailladés, on en était quitte pour la peur; c'est à peine si maintenant on entendait des galopades invisibles qui redescendaient vers Flavigny.

« Faudrait pourtant savoir à qui on a eu affaire, et qu'est-ce qu'on a démoli, remarqua le sergent, y en a-t-il de vous autres qui en aient pincé un ?

— Voilà, répondit un homme, je tiens le mien par la patte... » Et il s'avança, traînant à grand'peine quelque chose qui râclait durement le sol. Vingt troupiers se penchèrent, on distingua un gros gaillard, la tête fracassée, vêtu d'un dolman écarlate à tresses blanches.

« Houzards de Ziethen, prononça l'officier.

— Il y en a des tas, reprit Montagneau... tenez, en voilà deux, là tout près... Ah! mais ils ne sont pas morts, les rosses; je vais leur régler leur compte moi, puisqu'ils remuent, d'abord je me le suis juré... »

M. Balmès s'écria : « Mais je vous le défends, malheureux...

— Puisque je me le suis juré, mon lieutenant, à cause des crosses en l'air de ce matin; allez, allez, c'est pain bénit...

— Je vous le défends, c'est honteux; si vous bougez je vous casse la figure...

— Ça suffit, grogna le sergent, j'y vais en douceur alors... Mais si ce n'est pas malheureux, tout de même... enfin!... Durdent, aide-moi... »

Et, saisissant un de ces houzards aux aisselles, il le dégagea de sous son cheval. Le Prussien rampa sur les mains et les genoux. Montagneau lui allongea un coup de pied plus bas que

la giberne : « Hop, debout, sale gibier! » L'officier sacra en gesticulant. « C'est bon, c'est bon, marmota le vieux, on va mettre des gants... debout que je te dis...

— A l'autre, ordonna le lieutenant. »

Montagneau empoigna le second cavalier par le collet de sa veste et le secoua, Durdent lui prêta la main. Le houzard, débarrassé de son cheval qui lui écrasait la jambe, se traîna deux pas et retomba. « Celui-là, il n'y a pas besoin de le finir, déclara le sergent, il m'a l'air claqué.

— Apportez-le et amenez son camarade, » commanda M. Balmès. Les deux prisonniers furent conduits dans les rangs, le prétendu moribond était sans blessures, ainsi que son compagnon, et tous deux, moulus par leur chute, s'assirent en geignant. Montagneau les voyant bien vivants bougonnait : « Il me faut leur peau, il me la faut... je l'aurai. »

Une voix perçante s'éleva « Garde à vous... sections à gauche... » et le régiment, rompant le carré, se porta en arrière avec sa division jusqu'à des boqueteaux qui longeaient la voie romaine, à hauteur de Gravelotte. Les soldats, épuisés, marchaient en troupeau, la bagarre de tout à l'heure les avait achevés. Quand ils s'arrêtèrent, exténués de faim, de soif et d'émotions, c'est à peine si quelques-uns eurent le courage d'allumer des feux. Le vieux n'y manqua pas. En surveillant ses deux « rougets », comme il les appelait, il entretenait son maigre brasier pendant que les corvées randonnaient vers Rezonville et Villers-au-Bois pour trouver pâture. La nuit était fraîche, les rougets claquaient des

dents et grelottaient la fièvre, Montagneau frappait mélancoliquement du doigt son bidon vide, en rêvant aux voies et moyens de le remplir. L'un des houzards, pour l'amadouer, lui tendit sa gourde à laquelle on n'avait pas pris garde. Le sergent la lui arracha des mains en murmurant pour unique remerciement : « Il s'en ferait du mal, le canaillon. » Les corvées rentrèrent, rapportant des vivres baroques, deux poulets étiques, un chat crevé et quatre livres de prunes, découvertes dans une ferme en ruines. Pendant que les poulets, à peu près vidés et plumés, passaient dans la marmite avec du biscuit de distribution, on mangea les prunes, et c'était un jeu délicieux que de bombarder les rougets avec des noyaux, mais les rougets montrèrent une longanimité résignée, et les noyaux des quatre livres de prunes y passèrent sans que les prisonniers fissent mine de se mettre en colère. Le chat crevé ne trouvant pas d'amateurs, on le leur jeta. Un des prisonniers le ramassa et le tint gravement sous son bras, comme un paquet, alors la compagnie recouvra sa belle humeur et lança des projectiles variés à ses pensionnaires, au risque de les éborgner, sans méchanceté, histoire de rire et de se payer leurs têtes; Montagneau fourrait sous la marmite des brassées de brindilles, le bois craquait dans la flamme, deux gars natifs d'Anjou entonnèrent une complainte, ils alternaient, chantant la caille dans les chaumes, la douceur des soirs, la « douceur angevine » de Du Bellay, et c'était triste. Le sergent se dressa, criant : « La garde... vive la garde! » A la lueur lugubre que dégageaient les feux, passa une longue colonne précédée d'un officier à cheval, le front entouré de linges. Ils défilaient solidement et gravement, et quand, sortis de la zone d'éclairage du bivouac, la lune les argentait, ils semblaient des fantômes. Le vieux hurla : « Les voltigeurs!... » et empoignant les houzards à la cravate : « C'est les voltigeurs que je vous dis, ils en ont fichu bas des rougets de votre espèce... ah! oui, pour sûr... »

Lorsqu'il fut probable que le « fricot » était à point, on se resserra, on se tassa, le sergent présida à une équitable répartition. Les prisonniers se rapprochèrent aussi, ils jetaient sur la ratatouille des yeux dévorants, sans oser réclamer, la flamme miroitait sur leurs faces souffrantes. Quelqu'un proposa de faire leur part, un murmure approbateur accompagna la proposition. Montagneau se rebiffa : « Qu'ils crèvent, je défends qu'on leur fiche rien... d'abord ils m'appartiennent et je les dresserai à ma façon. » Les pauvres diables, à jeun depuis l'aube, comprirent que leur muette requête et la prière de leur protecteur étaient repoussées, ils se consultèrent à voix basse, examinèrent le chat crevé, le lancèrent au loin et s'étendirent l'un contre l'autre sur la terre. Leur gourde passait de main en main, et Montagneau

racontait ses aventures de Magenta pour se donner des illusions de victoire.

Au fin matin, le sergent s'éveilla couvert de rosée. Une fraîcheur aigue le pénétrait jusqu'aux os. Une brume rose s'étalait vers Gravelotte; il toussa, cracha et chercha ses prisonniers. Il les vit accroupis près des tisons de la veille, un filet de fumée montait droit dans le ciel perlé. Un roulement lointain, ininterrompu, grondait dans la plaine, peu à peu les silhouettes des sentinelles sortaient du brouillard. Le vieux pensa tout de suite au café et s'avança vers le feu. Les houzards se levèrent respectueusement, ils titubaient, et le vieil enragé demeura bouche bée à leur aspect de martyrs. Leurs figures étaient grises, leurs yeux mourants, un masque de douleur creusait leur peau, et les gros mots qu'il leur destinait lui restant au gosier, il bégaya : « Bon Dieu de bon Dieu, c'est des hommes comme nous, pourtant. » Et poliment : « Repos, asseyez-vous mes garçons. » Les autres échangèrent un regard surpris à cette douceur de langage inaccoutumée ; ils considérèrent leur maître avec un mélange de crainte et d'espoir, et demeurèrent debout, piétinant à longs intervalles dans l'herbe humide, enfin l'un d'eux prononça timidement : « Café, morgen café... bon... » L'autre attendait, aussi piteux qu'un chien battu. « Morgen café,... ça va bien, je comprends ; il a raison cet animal-là... Dis donc, si tu en veux, du morgen café, il faudrait... » Et il fit geste de mettre du bois au feu. « Gleich, gleich, » répondit le Prussien, et il courut clopin-clopant vers la lisière des boqueteaux. Montagneau ébaucha un mouvement d'autorité pour le retenir, mais le rouget ne songeait pas à se sauver ; il ramassait prestement des broussailles et revint très glorieux. Il posa sa récolte sur les charbons refroidis, tira de sa poche un journal et des allumettes, en un clin d'œil la flambée ronfla. « C'est bien, grogna le sergent, et haussant le ton comme s'il avait eu affaire à des sourds, il s'égosilla : « Chauffez-vous, non d'un chien, je vous le permets. — Ia, ia, répétaient les prisonniers, discernant vaguement les bonnes dispositions de leur seigneur et maître, ia, ia, morgen café, bon bon... » Et le moins bavard des deux, soudain attendri et dégelé, ajouta : « Oh ! bon pâpâ... oh ! bon pâpâ ! » Le vieux s'esclaffa à cette qualification paternelle, il allongea une grande claque amicale sur les épaules de l'Allemand qui la reçut avec reconnaissance et componction.

Le jour grandissait, du pêle-mêle des dormeurs sortaient des bras et des jambes qui s'étiraient avec accompagnement de jurons, les troupiers se levaient un à un, ils frottaient leurs canons de fusil et leurs baïonnettes avec des chiffons graisseux. Des corvées furent à l'eau qui n'était pas loin, bientôt la marmite bouillota, les houzards surveillaient le feu avec une conviction de vestales, ils se dressèrent graves, raides et corrects, en apercevant M. Balmès : « On partira dans vingt minutes, dit-il, dépêchez-vous... Qu'est-ce que nous allons faire de ces gaillards-là ?

— Ils ne sont pas gênants, répliqua Montagneau, je m'en charge, ne vous en préoccupez pas, mon lieutenant, ça vaut mieux que ça n'en a l'air, tout de même. Pas vrai mes agneaux ?... Café, bon morgen café, hein ? »

L'officier s'en fut, haussant les épaules.

On se partagea la popote, les hommes affamés et reposés blaguaient les prisonniers, sans méchanceté ni malice. Ils leur avaient donné deux quarts débordants, du biscuit et du sucre ; quand les rougets eurent lampé leurs portions, ils se précipitèrent vers une marette, rincèrent les tasses, les essuyèrent, les rendirent en saluant, puis extrayant de leurs sabretaches du tabac en buches et de longues pipes brisées en plusieurs morceaux, ils firent une moue désappointée et réjouissante. Montagneau, plié en deux à force de rire, se tapait sur les cuisses et bredouillait, dans la joie de son âme : « Voilà qu'ils ont cassé leur pipe... n'y a pas à dire, ils l'ont cassée... » Et il reprit : « Allons vous autres, y a-t-il une bouffarde en trop perçu à leur donner? » Bientôt les Allemands fumèrent pour la première fois de leur vie la pipe en racine, avec une parfaite béatitude.

Toute la matinée on marcha sur Verneville à travers bois. Le bruit s'était répandu qu'on battait en retraite au lieu de pousser de l'avant, et une honte instinctive troublait la longue colonne. On commença de regarder de travers les prisonniers qui suivaient le mouvement en philosophes, le sergent à leur gauche. Ils portaient chacun deux sacs, parmi lesquels celui de Montagneau qu'ils s'étaient disputé. Le vieux essaya de savoir leurs noms, mais il y renonça, ses hurlements en patois nègre n'obtenant que de calmes réponses indéfiniment variées. Il prit le parti de les numéroter : Une et Deusse ; ils avaient fini par répondre sans hésitation quand le vieux appelait : « Pfuit... ici Deusse... ici Une .. » la compagnie en oublia ses préoccupations et sa rancune, d'un bout a l'autre c'étaient des sifflements : « Pfuit... ici vite... tout beau... Une, Deusse. » Eux riaient bonnassement, consultaient leur maître du regard et filaient, malgré le poids des sacs, portant d'ici, de là, des paquets de tabac ou du papier a cigarettes. Les autres compagnies les appelaient aussi, mais bien dressés, ils ne tournaient même pas la tête ; la 4e du 3e était toute fière de les posséder à elle seule.

Deusse avait un grand mal au pied, sa botte lui mordait le talon, il courait en boîtant avec de sourdes plaintes, et comme il paraissait souffrir, l'envie reprit de le taquiner, on trouvait très amusant de le faire trotter plus souvent qu'à son tour pour se régaler de son allure grotesque et de ses grimaces. Montagneau et sa section entrèrent dans une colère folle, ils obligèrent les propriétaires des sacs chargés sur le rouget à les reprendre, on se chamailla, finalement sur la lisière des genivaux le vieux coupa un bâton qu'il donna au blessé.

A onze heures, on s'arrêta à Verneville, près du château. Sur la gauche, des mitrailleuses très éloignées crépitaient. Les tronçons des divers corps se ressoudaient dans le village. On cassa une croûte, et Deusse ôta de sa botte son pied endolori. Une le contemplait très triste et le réconfortait de son mieux, effrayé à la pensée de continuer seul sa route, perdu au milieu de cette armée, et ces deux houzards rouges parmi les lignards excitaient la curiosité des allants et venants, on faisait cercle, une légitime considération rejaillissa t sur Montagneau qui exhibait ses rougets comme à la foire. Il disait : « Vous savez, c'est à moi ces gars-là, je les ai dressés un peu chiquement. » Pour mieux affirmer ses droits de propriété et les consacrer, il se transforma en garde-malade. Il oignit la plaie vive du prisonnier avec un bout de chandelle, et taillant artistement a même le cuir de la botte, il y découpa une ouverture circulaire à l'endroit où elle mordait : « La, fit-il. content de son ouvrage, chausse-moi ça maintenant. » L'estropié lui prit la main, le vieux ne la retira pas, et aux remer-

ciements baragouinés par Deusse, il se sentit ému. « Eh bien quoi ! balbutia-t-il, es-tu pas un homme aussi ? Décidément c'est trop bête de s'entretuer sans savoir pourquoi... » Autour de lui on approuva, et, sans raison, sans plus de raison qu'il n'y en avait hier de taquiner et de torturer les rougets, les troupiers furent saisis d'une commisération attendrie, un peu bête ; l'un d'eux voulait absolument donner au Prussien ses souliers de rechange, un autre prétendit partager avec lui l'eau-de-vie de son bidon, un troisième lui offrait du tabac fin ; la contagion gagnait. Montagneau dut s'interposer pour arrêter ce déchaînement de grandeur d'âme. Au fond il était jaloux de son monopole, et on était en train de lui filouter ses rougets. Ceux-ci commençaient à perdre de leur crainte révérentielle, ils montraient le sergent du doigt en répétant : « Bon pâpâ... bon pâpâ... » L'assistance en délire clamait sur tous les tons : « Eh ! bon pâpâ... ohé. » Le vieux Montagneau riait aussi, enchanté de l'importance de son rôle de cornac.

A deux heures on repartit dans la direction du nord-ouest, en longeant de grands bois. Les rougets de Montagneau marchaient allègrement, Deusse ne boîtait plus. Trouvant lourde leur charge de sacs, ils s'étaient sans façon soulagés de la moitié ; personne ne s'en offensa, on se contentait de blaguer : « Ah ! les rossards, ils la connaissent dans les coins. » Puis on leur apprit a jurer en français, et toutes les ordures possibles de corps de garde. Ils écorchaient l'argot à plaisir et semblaient s'amuser plus encore que leurs vainqueurs. A chaque pause, de nouveaux amis se révélaient, c'était une mode, un sport, on ne pouvait plus se passer d'eux. A quatre heures ils ne portaient plus de sac et lampaient à tous les bidons, on les appelait : « Ma vieille branche, mon vieux colo. » et ils faisaient leur choix entre tant de camarades, conservant néanmoins pour le sergent une sorte de considération mi-familière, mi-protectrice.

A la nuit, on franchit la route de Briey, ils titubaient légèrement, non plus de fatigue, et psalmodiaient de vieux lieds monotones. La section de Montagneau et le sergent lui-même avaient tellement fraternisé avec eux que des protestations affectueuses et rudes s'échangeaient, assez incohérentes, faute de pouvoir se comprendre, entre les lignards allumés et leurs captifs ; or. comme elles se terminaient par de bonnes claques sur le ventre, il n'y avait pas à s'y tromper : c'était à la vie, à la mort. Derrière Saint-Privat on s'arrêta. Les compagnies s'éparpillèrent, en quête de mangeaille, et les houzards furent de la fête. Grâce a leur flair national, ils découvrirent des pommes de terre, et la randonnée échevelée, dans une demi-ivresse, invisible aux officiers. dura longtemps, à la débandade.

Quelle noce mes amis ! Les bidons n'étaient pas vides, et les patates cuites sous la cendre chaude des feux remplissaient les estomacs comme du mortier. Quelle noce ! Ils s'empiffraient tous, tous, les petits lignards attendris et benêts qui s'étaient conduits en héros la veille, ils bâfraient, les rougets, à bouchées d'ogres. Montagneau. gonflé à crever, contait qu'à Magenta il avait dressé trois Autrichiens, oui, trois...

Un tintamarre coupa son discours, et un piquet de gendarmes à cheval, en manteaux sombres, à doublure écarlate, s'arrêta à dix pas. Le brigadier s'avança et dit : « Salut la société, l'adjudant-major m'envoie rapport aux prisonniers qu'il faut mener au quartier général. » Montagneau se leva très digne et réfléchit une seconde, enfin il parla en pesant ses mots : « Les rougets c'est à nous . C'est notre bien, quoi ? et puis c'est nos amis... Pas vrai, vous autres ?... »

Vingt hommes approuvèrent bruyamment. Le brigadier haussa la main, ramassant sa bête. Le vieux continua : « C'est nos amis... d'abord c'est nous qui les avons cueillis, alors vous ne les aurez pas... hein, c'est entendu ? »

Le brigadier, sans bouger, prononça : « Avancez. » Les chevaux du piquet, rassemblés par à-coups, s'enlevèrent et s'ébrouèrent bruyamment. La flamme éclairait les silhouettes énormes des cavaliers, un mauvais murmure de révolte gronda autour du feu. Le brigadier reprit sans se fâcher le moins du monde : « Vous n'allez pas les faire monter en épingles peut-être... Au trot, enlevez-moi cette racaille-la. »

— Racaille toi-même, tonna le sergent. Ah ! vilain cognard, tu nous embêtes... Attends un peu. »

Les troupiers s'étaient dressés, menaçants ; ils protégeaient les deux Allemands. Quelqu'un cria : « Tapons dessus s'ils veulent nous les prendre. » Les gendarmes foncèrent, lents et irrésistibles sur les lignards, les disjoignirent, les culbutèrent, deux poignes solides attrapèrent les prisonniers ahuris, et lorsque Montagneau, chaviré par l'abordage. se releva non sans peine. a cause aussi des toasts fraternels, le piquet était loin, et les sabots des chevaux résonnaient, assourdis dans la nuit.

Autour du feu, les troupiers rassemblés et déjà indifférents pelaient leurs pommes de terre, le clairon, tétant une gourde, déclara en s'essuyant les levres : « Tiens, c'est la bouteille aux rougets... quel malheur qu'on n'en ait pas démoli plus de ces sales bêtes-la ! »

HENRI ALLAIS.

(Illustrations de Eugène Courboin).

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LE GALANT JARDINIER

MONSIEUR TROUBADIN

PAR P. CARO

— Deuxième Partie (*) —

Je m'attendais à ce que M. Troubadin, le lendemain, fît valoir son zèle, son dévouement pour Ninette,... il n'en fut rien. M. Troubadin garda modestement le silence, et nous n'eûmes guère le loisir de nous en étonner. En effet, au moment où nous nous disposions à partir, vers sept heures du matin et, qu'installés déjà, ma sœur, mes frères et moi avec grand-père, dans le vaste cabriolet à six places, nous n'attendions plus que ma mère, elle nous fit dire que Luce venait de se trouver subitement malade et qu'elle ne pouvait la quitter en cet état.

Ce fut une consternation. Lili, toujours tendre et dévouée, courut offrir ses services que, du reste, l'on n'accepta pas. Luce avait une fièvre ardente, se plaignait de courbature et son agitation, ses paroles incohérentes faisaient craindre une grande maladie. Il nous fallut partir sans notre mère qui ne voulut pas laisser sa maison dans ce désarroi et préféra rester avec le baby. Cet incident désorganisait, au dernier moment, la partie projetée et pesa tout le jour sur notre joie qui, sans cela, eût été parfaite, car le temps fut radieux, malgré la saison ; nous étions à la mi-octobre, la rentrée des classes s'étant trouvée retardée cette année-là par suite de je ne sais quelle épidémie.

Nous avions hâte d'apprendre ce que le médecin augurait de la pauvre Luce que nous aimions beaucoup pour son intarissable bonne humeur et sa complaisance. A notre retour, le soir, rien n'était changé ; la fièvre durait et l'état nerveux était extrême. Certains symptômes faisaient pressentir une maladie dangereuse. Ma mère, horriblement tourmentée, se demandait si elle devait garder la pauvre fille au milieu de ses enfants et ne se sentait pas le courage pourtant de l'exiler. Pendant quelques jours, l'anxiété et le chagrin régnèrent dans la maison. M. Troubadin, lui-même, parut intéressé au danger qui menaçait notre pauvre petite bonne, sans rien perdre néanmoins de sa mine fleurie et de son appétit gaillard. Le quatrième jour, la fièvre tomba et la gaieté revint au logis avec la santé de Luce. Cette crise lui laissa cependant des traces profondes ; elle ne reprit ni ses couleurs ni son entrain. Elle ne se mêlait plus volontiers à nos jeux et prétendait que les histoires la fatiguaient. Son esprit semblait frappé ; souvent, nous la surprenions pleurant ; la nuit, elle criait pendant son sommeil et se débattait dans des cauchemars qui l'épuisaient.

Sur ces entrefaites, mon père revint ; il fut frappé de son amaigrissement et de sa pâleur et voulut l'obliger à consulter de nouveau le médecin ; elle s'y refusa obstinément en assurant qu'elle se portait parfaitement. Puis, brusquement, quelques jours plus tard, elle demanda à retourner chez ses parents, au fond du bocage normand, à Saint-Jean-des-Bois, et rien ne put la retenir. A toutes les instances, elle répondait en pleurant qu'elle avait le mal du pays, qu'elle ne pouvait se remettre qu'en respirant l'air natal. Elle promit de revenir dès qu'elle serait fortifiée et nous quitta avec des sanglots, dans une sorte de désespoir superstitieux.

« C'est un *sort* qu'on lui a jeté, grommelait la vieille Marie, et c'est pas bien malin de deviner le sorcier.

— Que voulez-vous dire ? demanda un jour ma mère. A-t-elle eu à se plaindre de quelqu'un ou de quelque chose ?

— Quant à se plaindre, elle s'est pas plainte... Mais, croyez-vous qu'y ait de l'agrément à servir tout ce vilain monde,... avec ce gros hanneton à lunettes qu'est toujours là à vous bourdonner un tas de bêtises aux oreilles. »

Oui, tout le monde était las de la famille Troubadin, et mon père ne put cacher son désappointement, lorsqu'il apprit que pendant son absence, le digne Ulysse avait suspendu toutes démarches et refusé, sous un prétexte frivole, une place de commis chez un gros marchand de bois. On était arrivé à un point d'exaspération refoulée qui devait fatalement amener une rupture. M. Troubadin en fournit lui-même l'occasion.

Nous avions, ma sœur et moi, un goût vif pour la lecture ; les *Contes de Perrault*, les *Mille et une Nuits*, mises à la portée de la jeunesse, la littérature du fantastique, le merveilleux surtout nous ravissaient. Ce fut ce qui suggéra sans doute à M. Troubadin l'idée de nous offrir des livres qu'il tira de dessous sa redingote, avec un air de solennité et de confidence, un jour qu'il nous trouva seules à la salle d'études. « Acceptez ceci, mes petites chattes,

c'est un débris de mes antiques splendeurs et cette lecture vous divertira parfaitement... Je vous prie seulement de ne pas parler de ce cadeau à vos parents... Ma situation ici est délicate,... très délicate... Je reçois une hospitalité généreuse, oui... il m'est permis de l'appeler généreuse, puisque, en effet, on ne me doit rien. On verrait peut-être dans le don de ces petits livres une façon indirecte de m'acquitter,... vous sentez bien ?... et vos parents pourraient s'en trouver blessés dans leur délicatesse... j'en serais au désespoir... Ainsi donc, ne parlez de rien et lisez cela pour me faire plaisir. »

Il déposa sur les genoux de Lili quatre petits volumes reliés en maroquin vert et dorés sur tranches. Nous ne savions que répondre et nous échangions des regards indécis, peu accoutumées aux présents, éblouies un peu aussi par la riche reliure. Il nous pressa d'accepter : « Prenez, prenez, mes bonnes petites, c'est le don d'un pauvre homme... Quand je serai loin vous pourrez en parler à votre mère sans inconvénient... » Il ajouta d'un ton insinuant en s'adressant spécialement à Lili et se penchant tout près de son oreille : « Jusque-là nous garderons nos secrets, n'est-ce pas, belle Lili... Vous lirez ces jolies histoires et nous en causerons entre nous. Si... Si quelque chose vous embarrasse, je vous l'expliquerai... Soyez tranquille, petite amie, je vous expliquerai tout, parfaitement,... parfaitement... Charmante Lili,... vous comprendrez très vite... »

Je ne sais ce qui, dans ses paroles, dans sa voix, ses regards clignotants à travers ses verres bleus, dans ses façons insidieuses, offensa ma sœur... Elle se leva, comme effrayée, et, malgré sa douceur, éloigna les livres, avec un geste de répulsion... Il changea de ton aussitôt, se tourna vers moi.

(*) Voir le *Figaro illustré*, fascicule d'Octobre 1891.

« Vous, amie, brunette, vous vous amuserez à lire cela... il y a de bons tours, vous verrez, et des aventures très drôles... Vous rirez, je vous le prédis... »

— Qu'est-ce que c'est ?... Montrez. » Alléchée par l'idée des

bons tours et des aventures, j'ouvris un des volumes où je lus : *Contes moraux*, de Marmontel. M. Troubadin nous avait quittées avec un sourire, en me voyant prendre le livre.

« Contes moraux !.. tu vois ? dis-je à Lili ; nous pouvons lire cela. »

Elle secoua la tête. « Je ne sais trop,... je ne crois pas.

— Moi, je sais, repris-je un peu impatiente, *Contes moraux*, c'est bien clair !.. c'est fait pour les enfants. »

Et je courus m'asseoir avec un des volumes, sur une pierre plate, une sorte de large banc adossé à la margelle du puits dans l'angle d'un mur ; un grand rosier de Hollande, attaché en espalier, y faisait de ses branches retombantes, mêlées aux fines ramures d'un jasmin, une sorte de berceau parfumé. C'était mon lieu de retraite préféré, mon cabinet de méditation, dont la chatte Zizi me disputait seule la jouissance. Pour ne pas retarder mon plaisir par un conflit inutile, je pris la chatte sur mes genoux et j'appuyai le livre sur ses flancs moelleux, tigrés de gris et de jaune, comme sur un pupitre. Je commençai ma lecture. Ce que je lus a laissé peu de traces dans ma mémoire ; peut-être la belle reliure verte et la tranche dorée m'avaient-elles donné une idée exagérée du contenu.

Je trouvai l'histoire prise au hasard parmi plusieurs autres, de tout point inférieure a *Peau d'Ane* ou à *l'Adroite Princesse ;* il s'agissait, comme en ce dernier conte, d'un jeune gentilhomme qui s'introduit par ruse dans une tour ; la tour, cette fois, était un monastère de femmes. Le traître s'était revêtu d'un costume de religieuse, ce que je trouvai fort déplacé ; — ainsi déguisé, il trompe l'abbesse et obtient la permission de passer la nuit parmi les nonnes.

J'en étais là, fort impatiente d'arriver au moment où il allait être démasqué et châtié selon ses mérites, lorsque survint mon père, dont je n'avais pas entendu l'approche :

« Que lis-tu la ? »

Je rougis, fort interdite et tendis, en tremblant, le volume.

« Qui t'a donné cela ? »

Je n'avais pas l'habitude de mentir et je dis la vérité, le cadeau, la recommandation de n'en pas parler et toutes les raisons à l'appui, qui me semblaient maintenant exécrables, car j'avais, devant le front sévère de mon père, un vif et très clair sentiment de ma faute.

« Qu'est-ce que tu as lu ? .. Raconte. »

J'étais étranglée de crainte ; cependant l'espérance de désarmer mon père par une prompte obéissance et par un récit proprement fait, sans de trop grosses fautes de langage, me donna du courage, et je contais l'histoire du mieux que je pus. La naïveté de mon récit sans doute le rassura ; sa physionomie se radoucit. Il se contenta de me rappeler qu'une fille ne doit rien lire sans la permission de sa mère et il emporta les volumes. J'en fus quitte pour la peur. J'aurais bien voulu savoir la fin de l'histoire, comment le chevalier félon fut confondu et puni, mais je ne le sus point, et ne le sais même point encore a l'heure tardive où je suis arrivée.

Ce petit incident dégoûta définitivement mon père de son ruineux protégé et, comme il s'offrit en ce moment un parti assez avantageux pour Ulysse Troubadin, il lui déclara très fermement que si, par malheur, cette position n'était pas à sa convenance, il renonçait à trouver mieux et l'engageait à se pourvoir d'un domicile et de moyens d'existence. L'ex-libraire se redressa dans sa dignité blessée et sa redingote bleu-indigo. « Il suffit, monsieur, il suffit ! Du moment que je vous gêne, .. que ma femme mourante,... mes enfants, vous gênent !

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur Troubadin. Je crois seulement que votre intérêt évident est de vous fixer à quelque fonction qui crée votre indépendance.

— Bien, bien !... Je sais ce que j'ai à faire. Inutile d'insister, mon cher monsieur. Ce n'est pas à moi qu'il faut apprendre la dignité, je pense ! Je sais souffrir, monsieur, je saurai mourir, s'il le faut.

— Que diable chantez-vous de mourir ! On vous offre une place, une maison, des émoluments convenables.

— Je sais, monsieur .. Dieu merci, je ne suis pas sur le pavé, réduit à tendre la main, à mendier le pain de l'aumône !... C'est un pain trop amer !... Je saurai me tirer d'affaire, Monsieur,.. sans recourir à des bienfaits qu'on me reproche...

— Pour cela, par exemple...

— J'ai le cœur haut placé, Monsieur, sachez-le, je vais quitter cette maison,... cette demeure où j'étais venu confiant,... sur la foi de l'hospitalité... cette demeure que je me plaisais à considérer comme la mienne...

— Il me semble pourtant...

— Non, Monsieur, non !... j'étais venu, les bras, le cœur ouvert, prêt à vous chérir... comme un frère.. à chérir votre femme... comme la mienne... vos enfants, comme Phrasie et Toto... »

Il mit sa main droite sur ses yeux, tandis que ses épaules étaient agitées de mouvements saccadés comme s'il comprimait des sanglots, et après deux ou trois petits gestes de la main gauche, en signe d'adieu, il s'éloigna d'un pas théâtral en répétant : « Non, monsieur, non... vraiment non ! »

« Voilà un étrange animal », murmura mon père stupéfait du tour imprévu de la conférence.

Il est juste de dire que la position offerte à M. Troubadin n'avait rien de splendide ; il s'agissait de tenir les écritures pour le compte du directeur de la Maison centrale de Beaulieu. Il devait de plus exercer une certaine surveillance sur la domesticité de la maison, moyennant quoi on lui assurait un logement dans un pavillon indépendant avec un jardinet, et un traitement mensuel suffisant pour le faire vivre avec sa famille.

Ce fut un moment bien agréable que celui où nous vîmes

arriver le cabriolet à deux roues qui devait emporter le quatuor des Troubadin vers de nouvelles destinées.

La malade ne cessait de gémir : « Hélas ! mon Dieu, que vais-je devenir ? qui prendra soin de moi le jour et la nuit ?... Ah ! que vous êtes heureuse, vous, disait-elle à ma mère, de pouvoir payer des servantes ! Que je voudrais donc avoir, moi aussi, une maison à moi, et n'être pas condamnée à traîner ainsi mes os de place en place ! »

Comme, malgré sa bonté, ma mère ne pouvait pas lui donner sa maison, elle se contenta d'entasser auprès d'elle une petite provision de sucre et de chocolat, de confitures, accompagnée de quelques bonnes paroles d'encouragement.

Nous nous séparâmes, ma sœur, mes frères et moi, sans aucun regret de Phrasie et de Toto, qui nous étaient demeurés aussi étrangers que si nous étions des êtres de race différente et parlant une autre langue. Je ne sais quoi en eux nous inspirait un invincible éloignement. Nous échangeâmes de froids adieux et ils grimpèrent dans la voiture avec l'indifférence de petits animaux sauvages, sans même tourner la tête vers ceux qu'ils quittaient.

Il nous fallut ensuite subir les effusions de l'ex-libraire et recevoir, avec une répugnance à peine dissimulée, sur nos joues, les baisers de sa bouche lippue. Il avait une façon épaisse et humide d'embrasser qui nous révoltait. La pauvre Lili sortit de son étreinte pâle de dégoût... Il prit congé de mes parents avec une dignité froide, en homme qu'on a offensé et qui met sa grandeur d'âme à pardonner. Il poussa l'oubli des injures jusqu'à emprunter vingt francs pour payer la voiture, et une vieille montre de mon grand-père qu'il jugeait nécessaire à ses nouvelles fonctions. « L'exactitude doit être ma vertu, » dit-il ; mais, comment serais-je exact, si je ne sais pas l'heure ? Cette montre me sera vraiment utile ; je vous remercie, Monsieur. Ce n'est pas, croyez-le bien, que je compte la garder longtemps. Oh ! non, non. Je vous la rapporterai sous peu de jours. Elle va bien, j'espère ?

— Peut-être avance-t-elle de quelques minutes. .

— Ah ! diable... Ah ! diable ! C'est désagréable... Enfin !... Malgré tout, je vous remercie, mon cher Monsieur. »

Il glissa la montre dans son gousset, après l'avoir attachée à une grosse chaîne de similor qui ballottait a vide sur son ventre... « Allons ! si vous venez de notre côté, quelque jour en vous promenant, entrez un instant ; cela nous fera plaisir... Pas vrai, bonne amie ? »

Bonne amie, oppressée par la toux de sa poitrine haletante, ne put pas répondre.

Le cocher fit claquer sa langue, jura deux ou trois fois, donna un coup de fouet et le cheval commença à trotter en levant haut le pied et se secouant d'un air bourru ; bientôt la voiture disparut au tournant du chemin, entre deux bordures de haies épineuses, en ce moment privées de feuillage.

Quelle sensation délicieuse, quand enfin nous nous retrouvâmes seuls ! Comme la maison, les fenêtres, les murs mêmes, semblaient rire allègrement parmi les arbres dépouillés ! Que le jardin était plaisant, l'air libre et embaumé ! Et que nos âmes se sentaient légères, épanouies ! L'excès de notre satisfaction mesurait l'étendue des ennuis soufferts.

Les semaines passèrent, puis les mois, l'hiver finit, le printemps vint, nous touchions au mois de juin et nous n'avions pas entendu parler des Troubadin ; ce silence nous étonnait sans nous déplaire.

Le grand-père cependant secouait sa tête blanche. « Cela n'est pas fini. Un jour ou l'autre, vous aurez de leurs nouvelles .. Heureux s'ils ne reviennent pas ici prendre leurs quartiers d'automne. » Ma mère protestait : « L'expérience suffisait : ils ne remettraient plus le pied à la maison, dût-elle. pour la première fois, résister au maître ! » Il avait fallu plus d'un lessivage, des frottages acharnés pour enlever dans les pièces habitées par la tribu Troubadine. les traces de son passage... On avait dû même tapisser à neuf les chambres et cette dépense imprévue avait mis le comble au déplaisir de ma mère.

Grand-père cependant disait vrai : un jour, à la sortie du lycée, mon père fut abordé par M. Dunoyer, le directeur de la Maison centrale de Beaulieu, qui désirait lui parler de son protégé. « Il a une intelligence suffisante... Mais, il est paresseux, et manque d'exactitude... Je veux croire que l'état de sa malheureuse femme est pour quelque chose dans ce défaut de ponctualité : la pauvre créature agonise... Aussi, je prends patience... Mais si M. Troubadin est inexact en ce qui le concerne, il est, au contraire, d'une dureté extrême à l'égard de ses subordonnés... Certes, il faut de la surveillance, il faut aussi de l'équité, de la prudence. M. Troubadin se fie et se défie avec une égale légèreté. Il est déjà redouté et haï de tout le personnel.

— Excès de zèle, peut-être ? dit mon père, désireux de lui trouver des excuses.

— Excès de zèle,... ou calcul ?... Je crains qu'il n'y ait au fond de tout cela, quelques vues intéressées,... des ambitions... injustifiables. Oh ! ce n'est qu'un soupçon... Mais ne s'est-il pas avisé de suspecter la probité de l'économe, un vieux, intègre serviteur,.. inattaquable !... Et, Monsieur, son rapport était fait de telle sorte, les preuves entortillées si habilement qu'un instant, moi qui connais l'économe depuis de longues années, j'ai eu peur !... Et j'ai fait de la peine, une peine injuste, à cet honnête homme...

— De quoi se mêle-t-il ?... Il n'a pas charge de surveiller l'économe ! s'écria mon père avec humeur, car il avait horreur de la délation et de toutes menées sournoises.

— Excès de zèle,... ou plutôt calcul, ainsi que je le disais tout à l'heure, car il s'offrait à tenir l'emploi — à titre provisoire, — si ses soupçons étaient trouvés fondés... Ceci révèle, n'est-il pas vrai, des chimères d'ambition dangereuse... Je vous serais obligé, Monsieur, de lui parler, de lui faire comprendre la nature et les limites de ses attributions... Il vous doit beaucoup. Je crois qu'un avertissement de votre part aurait d'utiles effets... »

Mon père, fort ennuyé, résolut pourtant de faire une visite aux Troubadin, le jeudi suivant et, comme le temps était beau, qu'un tiède soleil de juin riait dans le ciel bleu, il nous emmena, Lili, Robert et moi.

Le pied leste, très joyeux, nous nous acheminâmes vers la prison de Beaulieu, à deux kilomètres à peine de la ville. En quelques minutes, nous atteignons l'octroi, et nous voila en rase campagne, dans les champs Saint-Michel, courant au fond des chemins creusés dans le sol gras et mou par les lourdes charrettes, entre deux pentes gazonnées fleuries de marjolaines, de milleperthuis et de pâquerettes, et tapissées par places du velours violet des thyms sauvages. Sur le haut du talus, la plaine unie et vaste, rasée par une fraîche brise marine se déroulait jusqu'aux limites de l'horizon, sans autres accidents que de rares bouquets d'arbres d'où sortait un clocher ; et tout près, sur la gauche, le grand quadrilatère de Beaulieu, ses longues façades blanches, ses hauts toits d'ardoise reluisant au soleil et les fines aiguilles élancées de ses paratonnerres. L'air était vif, nourri de substantielles émanations salines, des aromes puissants de la mer qu'apportait par bouffées le vent du large ; sous nos pieds, dans l'herbe, sautillaient des grillons et l'alouette chantait du haut de la nue.

Il nous fallut peu de temps pour arriver au village de la Maladrerie, groupé tout autour de la Maison centrale et pour découvrir le logis des Troubadin, — un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, séparé de la route par un treillis de bois disloqué et par une bande étroite de terre où des pivoines et des tournesols étalaient leurs faces raides rongées de poussière. Par derrière, un jardinet dépassait la maison à droite et à gauche et l'on apercevait par-dessus la haie d'épines mal taillée et que dévoraient des chenilles, quelques légumes jaunissants, des allées envahies par la mauvaise herbe, et des pommiers. des quenouilles de poiriers étranglés par la sécheresse.

Au rez-de-chaussée, madame Troubadin, seule, sur son lit en désordre, se lamentait à voix haute ; le visage creusé avait la lividité d'un cadavre, une agitation incessante faisait rouler sa tête de droite à gauche sur son oreiller malpropre et ses mains se promenaient nerveusement le long des draps ; la couverture arrachée, tirée de travers, laissait, du lit éventré, sortir un des pieds déformé par l'enflure, au bout d'une jambe osseuse de squelette. Tout dans la chambre, attestait la plus extrême incurie ; les restes du déjeuner,

assiettes et verres sales, étaient restés sur la table, des savates éculées traînaient à terre, et sur la table de nuit béante, des fioles, des bouteilles, une tasse sans soucoupe étaient entassées dans un bain de tisane et de sirop.

« Ulysse n'est pas là, dit-elle d'une voix basse et haletante, quand elle nous reconnut. Je suis seule,... toujours seule... Il est à l'établissement,... là-bas... toute la journée. Je ne le vois plus.. Euh! euh!... je suis abandonnée... quelque jour on me trouvera morte,... sur mon grabat, sans secours,... sans personne...

— Où donc est votre fille?

— Je l'ai envoyée là... bas,... demander... J'avais envie... »

Des quintes de toux l'empêchèrent d'achever; elle retomba en arrière, épuisée..

« Et le garçon?

— Il joue donc... Faut-il pas que les enfants s'amusent? J'aime mieux qu'il aille au soleil avec les autres, plutôt que de rester ici à me casser la tête... à faire un bruit d'enfer tout le temps... Hélas! Hélas! que je suis donc malheureuse. »

Cependant Lili s'était approchée d'elle et s'efforçait de rajuster les couvertures sur ses membres décharnés. Elle était charmante ainsi, Lili, dans cette œuvre de charité spontanée, avec sa jolie tête blonde, ses grands yeux noirs candides et cette tendre expression compatissante qui, seule, aurait suffi à la rendre belle. Sa petite main légère essuyait le front baigné de sueur de la mourante et humectait ses lèvres brûlées de fièvre... Un peu réconfortée, calmée par ces doux soins, madame Troubadin causa avec nous, tandis que mon père et le petit Robert se mettaient à la recherche de M. Troubadin.

« Je m'ennuie, soupirait la pauvre femme; les heures sont si longues... quand on souffre... que faire?... Mon mari absent tout le jour, je n'ai que Phrasie, car le petit ne sait pas me soigner, et Phrasie même n'est guère entendue. Elle ne sait pas seulement allumer le feu,... ni essuyer une assiette... Je voudrais être morte déjà!

— N'avez-vous personne pour faire votre ménage?

— Et l'argent?... Où trouver de l'argent?... Non, misère et toujours misere,... des dettes... criardes... Sans madame Dunoyer, la femme du Directeur, qui envoie sa servante plusieurs fois le jour avec des choses à manger, je ne sais ce que je serais devenue...

— Elle est bonne, cette dame?

— Sûrement!... elle est bonne... Il n'y a guère de jours qu'elle ne vienne m'apporter de petites douceurs.... du vin vieux,... des confitures .. Ulysse a beau dire que ça ne coûte pas à ceux qui ont de l'argent, moi, je dis qu'il y a des riches qui ne donnent pas comme elle. »

Phrasie rentra, portant sur ses bras un gros melon cantaloup. Les yeux de sa mère brillèrent, elle se dressa, tendit ses longues mains décharnées. « Donne, donne vite,... que j'en respire le parfum. »

A cette époque, les chemins de fer ne portaient pas, comme maintenant, jusqu'au fond des plus lointaines provinces, les fruits et les produits du Midi, et dans cette saison de l'année, surtout en Normandie où la terre est lourde et froide, le climat pluvieux, le soleil tiède, les melons étaient une rareté, un objet de grand luxe.

« Vite, un couteau! cria la malade; j'en veux... j'en veux tout de suite... Oh! que ça va être bon!... et frais... J'ai toujours si grand'soif, si grand'soif. Quand j'ai vu ce matin la servante passer avec ce melon, qu'on a fait venir exprès de Paris, je me suis dit que ça me ferait du bien.. Je n'ai plus pensé à autre chose! »

Pendant que nous cherchions un couteau et que nous nous efforcions de le rendre à peu près propre, elle tenait le melon près d'elle, le humait, appuyait sur l'écorce fraîche ses lèvres desséchées.

« Ainsi, madame Dunoyer a bien voulu? reprit-elle, s'adressant à sa fille; tu n'as pas demandé tout le melon, pourtant, Phrasie?... Une simple tranche, n'est-ce pas?...

— Oui,... rien qu'une tranche... Elle était avec sa fille, dans la salle à manger à ranger des fruits dans des corbeilles dorées. Mademoiselle a dit: « Il faudra mettre pour elle une tranche en « réserve, mère? » Madame a répondu après un moment: « Les « malades n'aiment pas à attendre... Elle va s'irriter... je la con- « nais, et, quand on lui portera sa part, cela ne lui fera plus « plaisir... Envoyons le melon tout de suite, puisqu'elle en a si « grande envie... Nos amis me pardonneront de sacrifier leur « plaisir à la fantaisie d'une pauvre malade. » Elle s'est alors tournée vers moi et m'a donné le melon... Je l'ai pris bien vite et je suis partie avec... Voila!... Et il est joliment lourd... C'est bien juste que j'en aie ma part.

— Oui, c'est juste, reprit la mère... Ton père aussi, s'en régalera, et Toto... Les autres, là-bas, auront encore assez de bonnes choses à manger... Les riches ne sont jamais en peine de plaisir! »

Mon père avait fini par trouver M. Troubadin et s'était efforcé de lui inculquer le sentiment exact de ses devoirs et de sa position. Il avait rencontré un acquiescement parfait: « Je comprends, mon cher monsieur, je comprends, avait répondu le bon Ulysse. Peut-être ai-je péché d'abord par excès de zèle... je l'avoue... Le désir du bien, la chaleur généreuse du sang, m'ont induit en quelque précipitation, en quelque erreur, je le reconnais. Tout le monde peut se tromper, n'est-ce pas?... Mais la sagesse est venue .. Soyez rassuré... Vous n'aurez pas à rougir d'Ulysse Troubadin. »

Je ne sais si mon excellent père fut rassuré par ces protestations! il se pourrait.. Certaines races d'esprits croient le bien par besoin de nature... Son illusion, en tout cas, ne devait par être de longue durée.

Madame Troubadin était morte et enterrée depuis deux ou trois jours quand mon père reçut du directeur de la prison la lettre suivante:

« Monsieur,

« Vous savez toute ma bonne volonté pour rendre service à votre protégé, le sieur Ulysse Troubadin; je me suis empressé, sur votre recommandation, de lui trouver un emploi dans mon administration. Je l'ai tiré de la misère, et lui ai fait, à lui et aux siens, tout le bien que j'ai pu. Voici ma récompense: Je reçois du Ministère de l'Intérieur copie d'une dénonciation écrite et signée de ce même Ulysse Troubadin, où je suis accusé de détournements, en complicité avec l'économe, de malversations, d'abus de pouvoirs et d'autres infamies; je saurai me justifier sans peine; mais, vous comprendrez, Monsieur, que je ne me soucie pas de garder un instant de plus, auprès de moi, ce dangereux misérable. Et, si je me permets un conseil, c'est que vous ne lui laissiez pas franchir une fois de plus le seuil de votre honnête maison.

« Agréez, etc. »

Ce fut pour mon père un chagrin et une mortification très vifs; pour ma mère et mon grand-père, un triomphe discret, le triomphe d'une finesse et d'une perspicacité supérieures; pour les servantes, une satisfaction sans mélange; pour ma sœur, mes frères et moi, un élément de drame plein d'intérêt et de noirceur.

Ulysse Troubadin ne jugea pas à propos de se présenter chez nous, il ne tenta pas davantage une justification par écrit. Il disparut avec ses enfants, sans tambour ni trompette, emportant, à défaut de notre estime, les petites sommes empruntées à diverses reprises, un ballot de draps et de serviettes prêtés par ma mère et la montre de grand-père. Il s'était, nous dit-on, dirigé sur Paris. Et nous pensions avoir irrévocablement fini avec M. Troubadin, mais il nous était réservé de prendre part à un bien autre drame inattendu et douloureux.

Quelques semaines plus tard, un soir du mois de juillet, nous étions tous assis au jardin, après le dîner, immobilisés par la chaleur qui avait été excessive tout le jour et qui durait encore; nous aspirions avec délices les souffles errants d'une faible brise, attardée dans la plaine brûlée de soleil. Mon père lisait, ma mère achevait un tricot sous le jour tombant, le grand-père, un de ses petits-fils sur le genou, l'autre, debout entre ses jambes, contait des souvenirs de sa jeunesse guerriere, que j'écoutais ardemment. Lili rêvait, le front levé vers les petites étoiles imper-

ceptibles, pâles et lointaines, qui apparaissaient à peine parmi les lueurs mourantes du couchant.

Un coup de sonnette à la porte du jardin fit accourir Victoire, la nouvelle bonne d'enfants, une forte fille du pays d'Auge, rouge et mal dégrossie, qui connaissait encore peu le service. Elle vint aussitôt nous dire qu'une femme insistait pour parler a Madame.

« Que me veut-elle? Quel air a cette femme? »

Pour expliquer l'hésitation de ma mère, il faut dire que plusieurs détenus s'étaient évadés récemment de la prison de Beaulieu, qu'ils erraient dans la campagne sous divers déguisements et que la prudence s'imposait d'autant mieux que notre maison était fort isolée et à quelque distance de la ville.

« Ma fé! dit la grande Victoire, quel air qu'elle a, je ne sais point; elle ne regarde quasiment pas *drait;* on dirait qu'elle se *muche!* (se cache).

— Enfin qu'a-t-elle dit?

— Qu'elle est fatiguée, et elle demande a souper et à passer la nuit. »

Cette demande insolite était suspecte. Mon père se leva : nous le suivimes moitié par curiosité, moitié par l'appréhension du danger qu'il pouvait courir en affrontant peut-etre un forçat déguisé.

Pendant cette courte délibération, la femme était

entrée dans le jardin, dont elle avait refermé la porte et s'était assise sur le seuil. Elle était enveloppée d'une grande pelisse de campagne qui dissimulait entièrement ses formes et, les coudes sur les genoux, tenait son visage caché dans ses mains. Ainsi ramassée, elle ne formait qu'une masse sombre et informe. Mon père s'avança et d'un ton assez brusque demanda :

« Qu'est-ce que vous voulez?... Pourquoi entrez-vous ici sans y être autorisée? »

Elle ne bougea ni ne répondit.

Il reprit avec un peu d'impatience :

« Qui êtes-vous? Que voulez-vous?... parlez. »

La femme fit un effort pour se lever et n'y put parvenir, mais ses mains tombées découvrirent son visage et un même cri d'étonnement et de pitié nous échappa : « Luce! » Déjà la tendre Lili courait vers elle, ma mère la retint : « Luce! répéta-t-elle; dans quel état, malheureuse fille! » Oh! oui, dans quel état! le visage maigre, décoloré, avec de larges taches de bistre sur le front et les joues, des yeux caves, éteints, ses bons yeux si rieurs autrefois, — et, tout autour de la bouche, des sillons, des plis de misère. Ma mère l'observait attentivement et elle reprit avec une sévérité inaccoutumée qui nous serrait le cœur :

« Que voulez-vous donc?... Comment êtes-vous venue ici? »

D'une voix brisée, très basse, a mots entrecoupés, elle répondit :

« Je n'en puis plus... je suis venue à pied... — De Saint-Jean-des-Bois? Elle secoua la tête. — De la Maladrerie... Quand j'ai su qu'il était veuf,... je suis partie... pour lui rappeler sa promesse,... il avait juré... de réparer le mal qu'il m'a fait... dès qu'il serait libre... A cette seule condition,... j'avais gardé le silence... J'ai tenu parole... Mais lui,... il m'a jetée dehors brutalement,... insultée,... frappée.... menacée... Il s'est moqué de moi et est parti pour Paris sans rien entendre... Alors, j'ai été malade. Une femme m'a recueillie.... soignée tant que j'ai eu de l'argent... Je n'en ai plus... Que faire? Que devenir? — Elle sanglota éperdument. — J'avais tout supporté,... la honte, les reproches... Vous comprenez? C'est dur pour d'honnêtes gens de voir leur fille en cet état... Ils m'ont crue coupable, malgré tout ce que j'ai pu dire... Et pourtant,... je ne le suis pas, je le jure... Cet homme,.. ce misérable... »

Un coup d'œil de mon père nous congédia et nous ne pûmes entendre le reste de la douloureuse confession... Nous étions navrés du désespoir de Luce, du bouleversement de sa jolie figure presque méconnaissable, mais qu'elle fût désolée à ce point de ne pas épouser M. Troubadin, cela passait notre compréhension.

« Il faut qu'il lui ait promis beaucoup d'argent, disions-nous; pourtant, elle sait bien qu'il n'en a pas... C'est un menteur! »

Cependant, soutenue par ma mère, Luce avait été conduite à la cuisine; sous sa vaste pelisse, dont elle restait enveloppée malgré la chaleur, elle nous parut grossie, épaissie... Bientôt mon père revint, très pâle, soucieux. Nous marchions près de lui sans oser l'interroger.

Ma mère, à son tour parut, l'air fort troublé.

« Que faire? demanda-t-elle à demi-voix. — La soigner et lui donner l'hospitalité jusqu'à demain,... cela ne fait aucun doute. — Et après? — Nous chercherons une maison où on puisse la recevoir et nous lui ferons donner tous les secours nécessaires. Il n'y a pas un autre parti à prendre.

— Non, sans doute, soupira ma mère. Le grand-père fit un geste violent. — Le gredin!... je vous avais bien dit que vous recueilliez une bête malfaisante. »

Mon pauvre père était trop chagrin pour chercher a s'excuser. Dès la première heure, le lendemain, il allait demander conseil a notre vieil ami et médecin, le docteur Ch..., qui lui indiqua une femme veuve, chez laquelle, moyennant une somme modique, on pourrait placer Luce, que le bon docteur promit de soigner de son mieux.

A peine éveillée, le lendemain, j'avais couru auprès de Luce. installée dans une pièce basse à côté de la salle d'études. J'y trouvai Lili qui, penchée sur elle, une tasse de bouillon à la main, lui en faisait prendre quelques cuillerées.

A la lumière crue du soleil levant, les ravages de sa pauvre figure étaient plus frappants encore. Quand elle eut fini de boire, elle se laissa retomber en arrière, accablée.

« Ne restez pas ici, dit-elle de sa voix basse, épuisée; vos parents m'en voudraient de vous garder près de moi...

— Quelle idée!... Ce n'est pas la première fois que nous entrons ainsi dans ta chambre; si souvent, quand j'étais la plus matinale, je suis venue t'éveiller pour agrafer ma robe ou démêler mes cheveux... Tu t'en souviens?

— Oh! oui,... c'était le temps heureux alors... c'est fini, maintenant... fini pour toujours...

— Mais non,... quand tu seras rétablie, maman te reprendra bien sûr... elle te regrette, je te l'affirme.

— Et moi donc! s'écria-t-elle fondant en larmes. ah! les années passées chez vous, j'y pense comme au Paradis... on était alors si bon pour moi,... on l'est toujours, mais, ce n'est plus la même chose... Si vous saviez ce qu'il m'en a coûté de venir frapper à votre porte,... en mendiante effrontée... Si j'en avais eu la force, je serais allée jusqu'à la rivière pour m'y jeter... C'était trop loin,... je ne pouvais plus me traîner... et, dans cette grande plaine nue, égale, pas un trou, pas même une mare...

— Oh! Luce, quelles horribles choses tu dis là! Pourquoi nous fais-tu de la peine?

— C'est que j'avais tant de honte,... et tant de peur... de votre

père surtout !... affronter son regard si sévère, je n'y pouvais penser sans trembler de tous mes membres... Et il a été si bon,... si juste. Ah ! que Dieu le bénisse !... et vous tous aussi... Mais, partez, je serai plus tranquille.

— Viens, me dit Lili, nous la fatiguons...

— Oui ;... adieu, Luce... Mais, dis-moi,... je me rapprochai d'elle et, baissant la voix : — Quelle idée as-tu de vouloir épouser ce vilain homme,... ce Troubadin ?... Il te rendrait malheureuse,... pour sûr... »

Un flot de sang monta à ses joues, puis aussitôt, elle devint blême :

« Malheureuse ?... ne le suis-je pas déjà ?... Qui peut être plus malheureuse que je le suis !... Il n'y a plus de bonheur pour moi dans la vie,... plus rien !... plus rien ! que la douleur et la honte, la misère... »

Sa voix était déchirante. Elle pleurait, le visage caché dans l'oreiller et agitée de sanglots convulsifs. Nous ne savions que lui dire et, craignant de la surexciter davantage, nous nous retirâmes tout attristées.

Nous ne devions plus la revoir.

Deux jours plus tard, dans la maison où on la transporta, après une crise de terribles souffrances dont sa faiblesse et le chagrin ne lui permirent pas de triompher, elle expira. Ma mère était restée près d'elle jusqu'à la fin ; aucun secours ne lui manqua. « Elle est morte si douce et si résignée que ça donnait envie de la suivre, disait la servante du docteur, chargée d'apporter la triste nouvelle. — Et elle a pardonné ? demandait la vieille Marie. Faut bien que le bon Dieu lui ait parlé à l'oreille pour qu'elle ait pardonné à ce gueux-là... Pauvre Luce, une si brave fille, et si allante, si gaie...

— Elle a reçu tous ses sacrements,... comme il faut... à édifier le curé lui-même.

Marie baissa la voix : — Et ?...

Sur le même ton, l'autre répondit : — Mort aussi... C'était un garçon... »

Si bas que c'eût été dit, le petit Robert entendit et, se tournant vers Lili et moi qui pleurions à chaudes larmes, il nous souffla à l'oreille :

« Tout de même, il paraît que Luce était mariée, puisqu'elle avait un petit garçon : alors, pourquoi voulait-elle se marier encore ? »

Nous ne pouvions lui répondre : c'étaient là des mystères insondables pour notre inexpérience.

Quelques mois s'écoulèrent, puis mon père fut obligé de faire subitement un voyage à Paris. Il avait été desservi en haut lieu, et sa modeste situation était menacée. Il partit assez inquiet, étonné de cet orage. Au ministère, il rencontra une malveillance et des fins de non-recevoir évidentes. Après bien des démarches pénibles, des anxiétés, un ami qu'il avait dans les bureaux lui révéla confidentiellement qu'il avait été dénoncé comme jésuite et que son enseignement était devenu suspect. L'accusation était fort injuste : le caractère de mon père, ses goûts, la raideur de ses principes, la rigidité de sa piété auraient justifié plutôt un soupçon de jansénisme. Mais il était en tout et avant tout, un vrai et parfait chrétien, soumis, sans aucun particularisme, aux enseignements de l'Eglise. Cependant, à cette date, les Jésuites étaient la grande préoccupation du gouvernement, spécialement du ministre de l'Instruction publique, et l'accusation d'être de leurs amis était grave pour un professeur de philosophie ; tous les efforts de mon père, malgré la justice de sa cause, ne réussirent pas à le disculper. Il se vit obligé d'abandonner sa chaire, ce qui lui fut extrêmement douloureux, et dut se résigner à accepter une place dans l'administration.

Ai-je besoin de dire que l'honnête Troubadin était l'artisan de cette trame ? C'était sa revanche du vendredi et du maigre obligatoire. Pendant son séjour à Paris, mon père avait appris qu'il était entré dans la police secrète. N'est-ce pas ainsi qu'il devait finir ?

« Il serait mieux encore à la potence, murmura ma mère, pour tout le mal qu'il a fait. »

C'était bien notre avis à tous et l'idée du gros homme dansant au haut d'une potence, nous semblait absolument réjouissante. Cependant mon père ne disait rien et, pendant un temps, il laissa déborder l'indignation accumulée dans tous les cœurs. A la fin, pourtant, il releva la tête qu'il avait tenue inclinée pendant ce déchaînement de récriminations et de plaintes et, s'adressant à ma mère, il lui parla ainsi, avec douceur, mais de cette voix mordante et ferme à laquelle personne jamais ne répliquait : « Ne donne pas, je t'en prie, ma bonne amie, à nos enfants, à nos servantes, l'exemple de la rancune et de l'injustice. Oui,... de l'injustice : il y a des infirmités morales comme il y a des infirmités physiques, dont ceux qui en sont affligés ne sont pas toujours responsables. Assurément, il faut se tenir en défense contre certains êtres dangereux, et je reconnais que j'ai manqué de prudence en accueillant un inconnu, et de clairvoyance en ne le jugeant pas aussitôt tel qu'il est. Mais, s'il est permis, nécessaire même de se tenir en garde contre ceux que nous appelons les méchants, il faut aussi les plaindre de cette misère du cœur qu'ont développée, presque fatalement, une mauvaise éducation, l'absence de principes, des exemples pervers, des circonstances fâcheuses, une intelligence médiocre aux prises avec des difficultés qui la dépassent.

« Cet homme, ce Troubadin, a certainement un mauvais jugement : en tout, il a constamment agi contre son intérêt qu'il croyait servir uniquement. D'ailleurs, — et mon père éleva la voix, — qui donc oserait se plaindre et le maudire quand nous avons vu notre petite bonne, la pauvre Luce, lui pardonner avant de mourir et implorer pour lui, avec une générosité vraiment sublime, la miséricorde de celui qui est venu sur la terre, non pour les justes, mais pour les pécheurs ? Tâchons d'imiter l'exemple que nous a donné cette malheureuse jeune fille. Et maintenant, voici l'heure d'aller se coucher. Fais la prière, Lili. »

Tous se mirent à genoux et quand Lili arriva à ce verset du *Pater* : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

« Répète cela, dit mon père, nous allons tous le réciter avec toi » ; et le petit André s'étant assoupi sur sa chaise, pour le réveiller, il lui donna une légère chiquenaude sur l'oreille.

Toutes les voix, jeunes et vieilles, s'unirent et répétèrent les paroles sacrées avec une solennité émue ; puis, on se sépara.

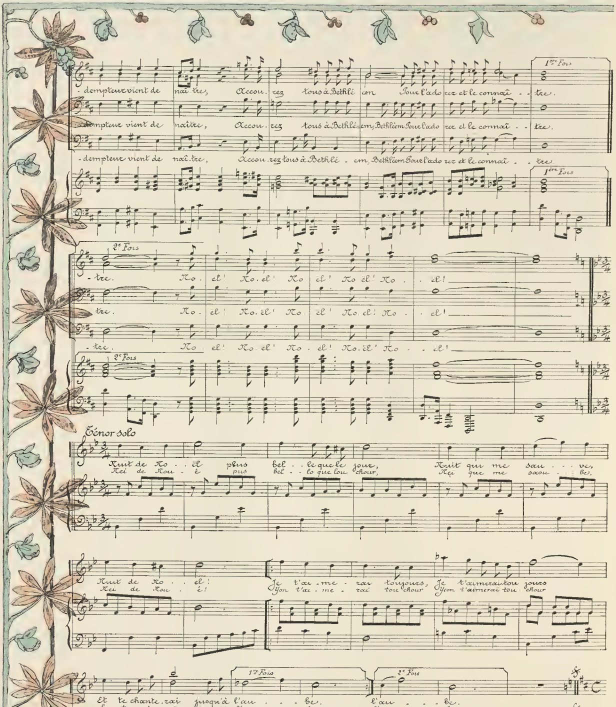
« Vraiment, notre maître est un saint, s'écria la vieille Marie qui s'essuyait les yeux du revers de sa main.

— Tout de même, il a les doigts bien secs, murmura le petit André en secouant les oreilles. »

P. CARO.

(Illustrations de Fraipont).

NOEL!
CONTE DE NOEL
D APRES UN NOEL LANGUEDOCIEN DE Fe FABRE
MUSIQUE DE Mme UGALDE
Tenors
Barytons
Basses
Piano
Ha.bi tants de Jé.ru sa lem, Vo.tre Ré-
Ha.bi tants de Je.ru.sa lem, Jé ru.sa lem, Vo tre Ré-
Ha.bitants de Jé ru sa lem, Jé.ru sa lem; Votre Ré-


1ère Fois
-dempteur vient de naî tre, Accou. rez tous à Bethlé em Pour l'ado rer et le connaî - - tre.
-dempteur vient de naître, Accou. rez tous à Bethlé-em, Bethléem Pour l'ado rer et le connaî - - tre.
-dempteur vient de naî.tre, Accou. rez tous à Bethlé - em, Bethléem Pour l'ado rer et le connaî - - tre
2e Fois
-tre. No. el! No. el! No. el! No. el! No . . el!
Ténor solo
Nuit de No . . el plus bel . le que le jour, Nuit qui me sau . . ve,
Nei de Nou - è pus bel - lo que lou chour, Nei que me saou - be,
Nuit de No . . el! Je t'ai-me-rai toujours, Je t'aimerai tou jours
Nei de Nou . è! Yeou t'ai-me-rai tou chour Yeou t'aimerai tou chour
Et te chante.rai jusqu'à l'au - - be. l'au - - be.
E te cante.rai jusqu'à l'aou - - be. l'aou - - be.

GUILLERM ABGRALL

Par N. QUELLIEN

Ce dernier jour de septembre, le soir était tombé tout d'un coup; les nuages amoncelés dans un ciel bas et terne s'étaient soudain développés comme un universel manteau de ténèbres; cette nuit hâtive, absorbant les lentes heures d'une journée monotone, semblait déjà inviter à la torpeur hivernale. Mais le vent se leva bientôt du côté de Koat-ann-Noz, et il se mit à hurler dans les grands bois taillis comme une bande de loups.

A cette formidable voix du nord-ouest, Jozon Abgrall se redressa sur son escabeau de chêne, au coin de l'âtre, et tisonnant le feu, il appela sa femme : « Voilà huit heures qui ont tinté. Emmène le garçon chez notre voisin, pour qu'il fasse ses adieux avant de s'en aller vers le collège, demain. »

La mère laissa donc les préparatifs du départ prochain, et elle sortit par la cour de la ferme, tirant le petit Guillerm par la main.. La nuit est moins noire à présent; chassées par le vent de bise, les nuées courent dans un ciel sans issue ou s'attroupent un moment autour du mont Kéresper. Sur la place du bourg, c'est le silence des solitudes ; rien que le bruissement des feuilles mortes arrachées aux arbres du cimetière et tombant comme avec un soupir léger d'âme en pénitence.

« Guillermic, murmure la paysanne, tu seras demain dans la ville ; songe quelquefois à ceux qui seront restés à la paroisse.

— Mère, je vous en fais la promesse. »

Au tournant de la route, un long aboiement de chien de garde, dès la première maison, signale leur venue, et un homme se présente sur le seuil; il les entraîne dans une salle où sont assis quelques convives; car sa fille aussi part pour le couvent, et suivant une coutume des familles riches, il a invité les proches parents à un dernier repas en commun.

« Ici nous finissons de causer, fait le maître du logis, pendant que les autres sont là-bas à dire les *pater*. »

Et de reprendre cette causerie de laboureurs oisifs qui ne savent plus où en finir. Tourné vers la porte, le petit Guillerm écoute les voix qui psalmodient les oraisons, dans le vaste rez-de-chaussée; c'est une enfant, à genoux sur la pierre du foyer, qui préside ces offices domestiques; à son clair et monotone récitatif répondent confusément les gens de la maison épars dans la pénombre. Et chacun gagne son lit-clos sitôt les prières achevées.

Guillerm entendit sa mère qui répétait a ce moment :

« Oui, ils s'en iront du pays le même jour; mais notre garçon va étudier à Guingamp, et votre fille à vous, Bonomic, votre Jeanne-Marie part pour Tréguier.

— C'est ainsi, ajouta le maître de ferme : chacun d'eux vers la ville qui est au bout de son horizon. »

La maison d'Abgrall, en effet, était ouverte sur le chemin de Guingamp ; le père de Jeanne-Marie avait ses terres au long de la route de Belle-Isle ou de Tréguier. Et ces vieux Bretons ne l'ignoraient pas : pour la première fois que l'on quitte sa *contrée*, si l'on cherche le détour, au lieu de suivre un sentier tout prêt, on trouvera au bout la malechance.

C'était d'une pratique si formelle que les deux voisins ne se rencontraient guère qu'à l'église, le dimanche. Cependant leurs maisons se touchaient presque, en se tournant le dos; les deux courtils étaient séparés par un simple hallier, où les enfants s'amusaient à passer entre les troncs d'aubépine, ainsi que des fauves par les sentes creusées au travers des haies profondes. Jeanne et Guillerm avaient toujours mené leurs jeux sous les pommiers de ce double enclos ; peu de leurs camarades du bourg y étaient admis.

Bonomic n'eût pas permis à sa fille de s'ébattre par le chemin banal. Mais ce n'est pas qu'il se fût mis en tête d'inventer des rigueurs ; il aurait menti à sa renommée de facile humeur et il aurait renoncé à son surnom de *Bonomic*. Tout au contraire, trouvant la vie douce, il ne voulait autour de lui que des visages riants. La terre de ses champs rendait la semence au centuple, et ses biens s'étendaient au soleil plus loin que l'horizon ; après les héritiers de Kerméno, c'était sa *pennherez* dont on dotait le mieux l'avenir. Cette fille unique était au fond de toutes ses pensées ; il l'aimait d'une tendresse singulière, comme « la meilleure de ses richesses », ou « la jolie fleur de son enclos » ; elle avait, dès ses jeunes années, les promesses d'un beau printemps : Bonomic couvait de ses deux yeux ce trésor. Il fallut toute la vanité d'une éducation accomplie pour décider ce père idolâtre à une séparation. Comme il arrive où les enfants occupent tant de place, sa femme tenait un rôle bien effacé; on l'appelait d'ordinaire par le diminutif God ou Godon, quelquefois Margodic, une sorte de sobriquet; jamais elle n'entendit son nom de Marguerite qui l'eût

rétablie dans sa dignité. Mais l'excellente femme s'était résignée; elle acceptait comme un devoir d'être la première des servantes, et elle n'y mettait pas du tout l'idée d'une humiliation; son vœu à elle, comme à son mari, c'était que Jeanne traversât dans une illusion sa tiède et courte matinée de jeunesse : son tour ne viendrait-il pas, à l'heure sonnée, de porter le fardeau?

Guillerm fut élevé à une discipline plus austère. Jozon Abgrall avait été marin; les inconstances de la mer lui avaient laissé certaine inquiétude du lendemain et, avec ce souci de ce qui est à venir, un sens grave de la vie; son expérience des choses lui assurait, dans les circonstances imprévues, une grande autorité en ce coin de terre où tout était régi par l'habitude; s'il ne partageait pas avec Bonomic le prestige de la fortune, il n'en était pas moins fréquenté; mais on l'abordait sans flatterie, et on le

consultait avec sincérité, comme le *sage* du pays. Rien qu'à le rencontrer sur la route, on était rassuré; on eût dit que sa seule présence conjurait le mauvais temps et qu'il ne sortait que pour veiller sur la région... On le voyait d'ordinaire traverser le chemin qui longeait l'enclos. Il dépassait des épaules la haie de bordure. Après un coup d'œil jeté autour des enfants assis ou courant sous les pommiers, Abgrall continuait vers les collines de Gurunhuel; les bras en croix derrière le dos, à la façon d'un matelot désœuvré, le corps penché comme sur le navire jadis au perpétuel balancement des flots, il allait sans but, regrettant peut-être les larges horizons anciens, entraîné vers un monde fictif où n'avait accès nul de ces laboureurs auxquels il répondait par un signe de tête sur son passage. Tout à coup il s'arrêtait pour écouter; dès qu'il n'entendait plus les cris des deux enfants dans le courtil, il revenait sur ses pas comme s'il avait eu peur de s'égarer par des champs si connus pourtant; privé de la boussole et des étoiles, rejeté de la mer, ce marin ne savait plus sa route et il ne se dirigeait que sur la voix de son fils au lointain.

Un jour, il cessa brusquement d'errer à l'aventure, quand Guillerm fut parti pour le collège; Jozon Abgrall ne sortait plus au delà de son enclos, et il semblait retenu sur cette verdure tant foulée naguère, à chercher les vestiges de l'absent. La saison des études s'écoulait uniforme, sans incidents et sans souvenirs. Aux vacances, c'était fête dans les familles, surtout chez Bonomic; Abgrall se plaisait à une joie plus discrète. L'ancien matelot n'apprenait pas sans émotion les succès de son fils, et il nourrissait l'espérance d'avoir un prêtre dans sa maison. A Guingamp, les *humanités* étaient incomplètes; le jeune homme fut donc envoyé en rhétorique au petit séminaire de Tréguier.

Jeanne-Marie avait déjà terminé son éducation; elle était l'orgueil de Bonomic; il la conduisait dans tous les *pardons* d'alentour, et il rayonnait de gloire. Vers l'automne, elle demanda pourtant à son père de retourner au couvent et d'entrer en religion; à cette nouvelle il eut un accès de colère folle : plutôt que de consentir à ce sacrifice, il aurait mis le feu à la maison de ferme et jeté tous ses biens en cendre aux vents du ciel!...

A Tréguier, la « vocation » de Guillerm Abgrall ne se décidait pas. La mort de ses parents vint alors jeter un trouble profond sur ses projets d'avenir; il avait des maîtres d'un esprit élevé; au lieu de violenter ses résolutions, ils disaient, dans le style familier à son père, que « c'est perdre la moisson que de couper le blé avant le temps ». Et soudain, ses études finies, il enferma ses livres dans un coin du cellier; un penchant l'entraînait vers des plaisirs bruyants, et il se prit à courir les *pardons*, les assemblées.

Timide à l'abord, il était agréé des jeunes filles, qui préféraient ce doux cavalier à leurs brusques danseurs de Cornouaille. Il opérait sur elles un effet d'enchantement; ses entretiens les tenaient songeuses; la ronde tournée, pas une ne quittait son bras, en se livrant aux éclats accoutumés sur ces prés ouverts. Ses rivaux plaisantaient son art de séduction, mais sans succès; ils l'avaient surnommé « le *kloarek* manqué », ou encore « le confesseur des danseuses »; ce qui rendait plus ardente leur envie, c'est que pas une des paysannes ne daignait leur redire les propos de

F.-H. KAEMMERER

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LES DEUX RIVALES

Guillerm : elles s'en allaient de lui comme au sortir du confessionnal, dans un suave recueillement.

Au cours de ses galanteries, il n'eut à subir qu'un affront. C'est un jour qu'il se présenta devant Jeanne-Marie, pour la première fois, sur une place de *pardon*. Peut-être se montra-t-il trop réservé? Elle s'aperçut de son embarras, et elle mit quelque amour-propre sans doute à triompher de cet invincible : jalousie ou indifférence, elle l'accueillit par un refus formel.

De ce jour-là, il ne reparut pas à ces réunions. Il restait de longues heures par la maison, inoccupé, silencieux, quelquefois s'asseyant sur l'escabeau où son père, au coin du foyer, aimait à conter ses aventures de marin ou à songer aux plages jadis abordées, tandis que sa mère, au rouet, chantait un *gwerz* navrant. Sur le tard, Guillerm allait jusqu'au courtil, dont il faisait vingt fois le tour, visiblement accablé de ses souvenirs. Dans le bourg on disait que le fils Abgrall prenait le chemin de la démence...

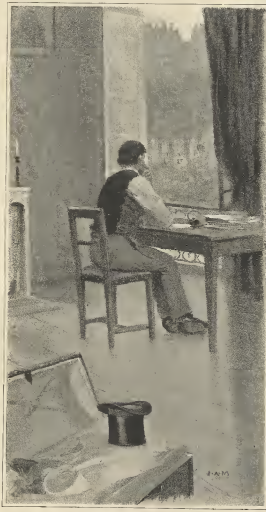
Un soir, il entendit une voix l'appeler, au delà de cette haie d'aubépine dont il n'osait plus approcher : « Guillermic ! » disait doucement une voix de femme. Oui, c'était Jeanne! Elle était là-bas, de l'autre côté du hallier, comme autrefois, à l'attendre...

Quand il fut auprès d'elle, de quel accent tout ensemble de repentir et de reproche elle murmura : « J'avais dans l'esprit que vous seriez à Dieu, Guillerm, et vous prêtre, je voulais être religieuse : c'était une autre union... »

Et il est devant elle, sans parole, comme foudroyé par un archange; il la contemple à travers des larmes qu'il ne retient plus; et puis, après un sanglot :

« Moi prêtre, et toi en ce monde... Oh! Jeanne, jamais!... »

Les pâles lueurs du soir étendent comme un voile bleuâtre autour des deux fiancés. Les oiseaux du courtil font silence, ravis d'écouter ce premier dialogue d'amour. D'enivrantes senteurs d'aubépine montent dans le ciel; et un vent léger, caressant les arbustes, verse sur les têtes inclinées des jeunes amants quelques blancs pétales, comme pour bénir leurs fiançailles.



Par le grand chemin qui descend de Gurunhuel on entend les sonnailles d'un attelage et en même temps une chanson de roulier qui traîne ses notes mélancoliques; dans les vastes champs déserts l'écho prête à ces bruits tardifs un sens particulier d'attendrissement.

Et Jeanne pourtant, derrière les églantiers et les aubépines, paraît anxieuse : « Vois ce hallier qui nous sépare, dit-elle. Je me figure, petit Guillerm, être en quelque cloître où tu serais venu ainsi m'apporter ton serment.

— Dans ton couvent je ne te verrais pas de même, ma douce Jeanne, avec tes blonds cheveux parés et ces blanches fleurs de printemps sur ta coeffe de dentelle... Ne nous livrons pas à des pressentiments. Ecoute ces oiseaux du bon Dieu qui chantent à présent leur antienne du soir; c'est une heure de joie : n'ayons que la sagesse des petits oiseaux... »

Mais sa voix à lui-même, pour avoir nommé le malheur, sonne douloureusement; ils ont agité les ombres de la fatalité, et maintenant, au fond de leurs regards, se glisse une vague angoisse; il leur semble que sur leur bonheur vient de passer un souffle d'infinie pitié.

Une cloche se mit à tinter pour les dévotions de mai :

« Je ne vous ai pas encore aperçu, dit Jeanne, au mois de Marie... »

Et soupirant elle ajouta :

« Ce soir, à la sortie de l'église, tu m'offriras l'eau bénite... »

C'était l'aveu public; elle allait donc aux yeux de tous donner sa main.

* * *

La moisson était rentrée, et les récoltes avaient dépassé les vœux de Bonomic; on était certain que chaque métayer, à la Saint-Michel, s'acquitterait de ses redevances : c'était une année prospère. A la maison de ferme cependant ne régnait pas la gaieté de coutume, ce soir de fin d'été; Bonomic manquait lui-même de jovialité; il allait et venait, contrarié, soucieux. Lorsque les gens furent couchés, il appela Godon :

« J'ai tout de même regret, faisait-il, d'avoir tant contrarié ce garçon. C'est le fils d'un voisin que j'avais en estime; le jeune homme a de bonnes manières et on le dit aimé des honnêtes personnes. Mais lui accorder ma fille en mariage!... Et toi, God, voyons; si tu avais été à ma place, le maître?... C'est vrai que je l'ai reçu sans façon, avec un couplet ou deux; mais on connaît mon habitude de donner le tour d'une chanson à mes réponses, quand on me met hors de moi; ainsi le monde ne s'aperçoit jamais de ma mauvaise humeur, à laquelle je laisse le temps de se dissiper... »

Et l'étrange homme de recommencer le « *sonn* du refus » :

« — ... Par exemple, ma fille Jeanne — ne se mariera pas encore, pour encore, — elle ne se mariera pas encore; — elle restera dans les deux ou trois ans — à courir les ébats encore, pour encore.

« Prenez donc votre sac, petit *kloarek*, — mettez-le sur votre épaule, oui donc, — mettez-le sur votre épaule : — autant vaut-il pour vous que vous l'ayez à présent — que de l'avoir l'an prochain, oui donc... — »

Pendant ce temps, Godon restait assise, morne et patiente, sachant que tout son soin était d'écouter. Bonomic réfléchit et continua : « Et cette pauvre Jeanne? Elle n'a pas murmuré; mais que pense-t-elle en sa conscience? Après tout, une fille a le loisir de se consoler, et je lui procurerai de la distraction au besoin... Sur ma foi! elle était déjà touchée au cœur; celui-là l'aurait ensorcelée comme une petite danseuse des *pardons*. Il est juste de reconnaître de la distinction à Guillerm. As-tu remarqué, God, qu'il n'a pas eu un mot de courroux? J'aurais préféré des imprécations à l'*adieu* qu'il nous a laissé en passant le seuil; ce *kenavo* m'a remué, et je comprends qu'il vous ait fendu l'âme à tous... »

A cet instant, une voiture roula derrière la maison, sur le pavé d'une cour. Un long cri de détresse retentit en haut, dans la chambre de Jeanne, cette nuit-là, quand Guillerm Abgrall ferma sa porte, fuyant ces lieux où il avait souffert et aimé.

...... Il alla jusqu'à Rennes. Réfugié dans un faubourg de l'antique cité bretonne, ignoré, solitaire, il demanda l'oubli ou l'apaisement à l'étude. Il ne cessait de se ressouvenir; l'ennui le suivait partout, exaspérant son mal, tenant sa vie sombre et décolorée, comme si le soleil s'était éloigné de lui.

Il s'était avoué que l'irréparable était accompli; toute plainte, toute colère serait vaine; s'occuper encore de l'avenir qui fut dans ses vœux, c'était se heurter au seuil d'une tombe, ou implorer une inexorable nécessité... Et il avait imploré pourtant; mais on avait eu pour le suppliant le cœur du bourreau, et on l'avait reçu avec des chants ironiques. A cette pensée, une révolte soulevait tout son être encore meurtri. Que Jeanne eût été innocente d'un

tel outrage. ou qu'elle en fût victime elle-même, lui ne discernait plus personne en sa rancune; sa malédiction embrassait confusément la famille entière; pour un seul qui l'avait réprouvé, il les enveloppait tous de sa haine... Cet état d'esprit fut lent à guérir; mais ce ressentiment, en raison de sa violence, finit par s'éteindre; le cœur de Guillerm s'apaisait; c'était le calme, sinon l'oubli; le passé s'en allait avec le temps, et Guillerm Abgrall crut même l'avoir effacé sous l'indifférence.

Un jour de grande fête, il avait décidé de courir par les champs et les bois, pour sortir de la foule et du bruit. Dans les rues se pressait une cohue bigarrée aux costumes divers : on aurait dit toute la région convoquée à Rennes. Guillerm reconnut des Cornouaillais à leur ample chapeau garni du long ruban de velours noir; il sourit au gracieux *jubilé* des Trécorroises. Mais de quel coup n'est-il pas frappé soudain, en apercevant, avec des gens du pays natal, Bonomic et Jeanne-Marie! Toutefois il reste hésitant; car ce n'est plus cette jeune fille d'une rare beauté, à laquelle il n'a renoncé que sous la torture; sa joue a pâli et la flamme de ses grands yeux azurés s'est éteinte; au lieu de la rose printanière, c'est quelque fleur tardive sur laquelle a soufflé le premier vent d'automne; elle va, la riche *pennherez*, insensible à ce qui l'entoure, chancelante et penchée comme une créature touchée du mal : ce n'est plus que l'ombre de Jeanne-Marie! Guillerm s'oublie à marcher sur ses pas, perdu dans la multitude, jusqu'au soir; et il l'a vue, la fête fermée, au moment de reprendre la route du bourg lointain, se retourner encore vers la ville et essuyer, avec un soupir, des larmes furtives...

Depuis cette fortuite rencontre, Abgrall se sent repris des regrets à peine apaisés. L'affliction dont Jeanne est frappée, il se demande s'il ne doit pas s'en accuser lui-même, et ses souvenirs se ravivent à un remords. Ce nouvel état devient intolérable. Se rappelant qu'il a pu déjà une fois se soustraire à cette cruelle influence, l'idée lui surgit qu'il s'en affranchira peut-être en fuyant au delà encore, où ne lui parviendra rien du pays qui lui remette sa songerie en tête. Nécessaire et dur exil!

...... Il est arrivé à Paris. Ses goûts l'ont porté vers un quartier discret; le logement qu'il a choisi donne sur le revers d'un jardin public. De sa fenêtre il peut entrevoir le flot incessant des promeneurs; mais ces houles populaires s'écoulent sans bruit; les longs arbres alignés étouffent tout écho; de ses hauteurs, ces passants lui ont l'air de gens condamnés à circuler tout en bas silencieusement.

Bientôt Abgrall subit tout l'effet de la solitude dont il jouit sous le remous de cette foule. Son horreur de la rue le livre à ses penchants de contemplatif, et l'esprit qu'il a emporté de Bretagne revient alors et l'occupe sans partage : voilà qu'il éprouve le mal du regret. Non, rien de Paris ne lui rappelle le pays de Cornouaille, et il se prend à en chercher partout la douce réminiscence; le nostalgique Breton expie sa désertion volontaire. Et l'image de Jeanne est obstinée à le poursuivre; elle ne le quitte plus, elle hante ses rêves et se penche à son chevet, sans qu'il tente maintenant de dissiper cette obsession; elle lui apparaît sous un charme singulier et il en reçoit l'impression d'un bonheur évanoui prématurément. Peu à peu sa vie s'est comme dédoublée; sa pensée le tient là-bas autour de Jeanne et il assiste à son déclin à elle avec une anxiété farouche.

Il sait bien qu'elle est la proie d'un mal implacable, qu'elle se flétrit comme un fruit atteint au cœur. Les médecins se sont consultés en hochant la tête : « Ici l'art est impuissant, ont-ils dit; s'il y a un remède, il est dans le secret de Dieu ». Car elle a crié sa peine à Dieu seul, comme une abandonnée.

Son père lui aura demandé, quelque jour : « Peut-être as-tu formé un vœu indiscret qui n'est pas encore rempli. On en subit quelquefois la peine dès ce monde. Parle seulement, et s'il est en mon pouvoir, tu seras délivrée.

— Vous auriez pu me sauver, mon père, si vous aviez dit cela dans un autre temps. Mais votre volonté a été faite. »

Et maintenant qu'elle a donné à son père le pardon, on dirait qu'elle se hâte vers sa fin. Mais elle adresse des adieux déchirants à celui dont elle attendait le salut et qui ne reviendra pas : les saura-t-il, et ce suprême regret sera-t-il jamais entendu? Alors, la pauvre âme serait consolée.

A l'émotion qui l'étreint, lui, au loin, reconnaît que le destin est proche pour elle. C'est vers le soir, un soir de mars; le vent crie au dehors, et il a cette même voix désolée qu'on entend par les chemins creux de Bretagne. En sa rêverie, Guillerm revoit le vieil enclos; le pâle lis du courtil aimé, Jeanne lui apparaît une dernière fois touchante comme la fille de Jephté. Ce soir-là, souhaitant une illusion encore, elle a revêtu la blanche robe d'épousée, et elle est descendue dans le verger, au bras de son père; agenouillée au bord du hallier où elle reçut le serment de Guillermic, elle est seule, elle se voit bien seule aujourd'hui, sous l'ombrage symbolique du long voile de mariée qu'on a suspendu à la haie d'aubépine. L'églantier n'a pas encore refleuri; les oiseaux voltigent entre les arbres défeuillés, effarouchés comme aux approches d'une tourmente; une cloche tinte à la tour paroissiale, c'est le glas qui annonce la fin du jour : triste Jeanne, c'est donc là son carillon nuptial! Ses regards interrogent le chemin de Gurunhuel où chantait jadis le roulier, par un doux soir de mai; désespérée, résignée peut-être, elle détourne les yeux de son cher enclos où frissonne le vent de mars... Et on l'a emportée mourante...

Telle fut la vision de Guillerm Abgrall. Il y a des âmes auxquelles les intersignes ne mentent pas. Or, il avait entendu, ce soir-là, vers le coucher du soleil, des soupirs insuités devant sa porte : c'était donc l'adieu de Jeanne-Marie. Cette fois, rien au monde ne l'aurait retenu; à ce souverain appel, il retourna en Cornouaille. Entre Gurunhuel et Plougonver, au retour, il ouït un carillon funèbre qui montait de la vallée. Il courut droit au cimetière; les gens du deuil en sortaient, et chacun s'écartait de lui en le nommant : « C'est Guillerm Abgrall! »

. . . .

Depuis, Guillerm Abgrall a passé un long temps à se frapper la poitrine; ses regrets n'ont jamais été ensevelis. Croyant qu'il remplissait le dernier vœu de Jeanne, il est allé au séminaire et il est devenu prêtre. Aujourd'hui, l'abbé Abgrall est *recteur* dans sa paroisse natale, où il fait pénitence au milieu de ses morts aimés. On le voit souvent errer entre les tombes; mais nul ne se doute de l'austère joie que goûte l'ancien *kloarek* à bercer ses tristesses sous la monotonie des prières et à entretenir sa secrète blessure au cœur.

N. QUELLIEN.

(Illustrations de J.-A. Muenier).

Les Apparitions

Et leur Constatation Scientifique

Par Camille Flammarion.

Notre fin de siècle ressemble un peu à celle du siècle précédent. L'esprit se sent fatigué des affirmations de la philosophie qui se qualifie de positive. On croit deviner qu'elle se trompe. Après Voltaire et l'école du XVIIIe siècle, on a écouté Mesmer, Lavater, Swedenborg, Saint-Martin (le philosophe inconnu), Dupont de Nemours, et plus d'un penseur d'allures mystiques, chacun d'eux ayant d'ailleurs une valeur scientifique réelle, beaucoup plus grande qu'on ne l'a cru en général. Mesmer, par exemple, était plus avancé que toute l'Académie des Sciences sur la théorie des ondulations de l'éther, c'est-à-dire sur la base même de la physique moderne. Mais on se sentait surtout animé du désir de trouver du nouveau dans les forces de la nature, et autour du berceau du magnétisme animal flottaient mille rêves d'avenir et comme un espoir de transformation physique de l'humanité.

Il en est de même aujourd'hui. Auguste Comte et Littré ont paru tracer a la science sa voie définitive, sa voie « positive ». N'admettre que ce que l'on voit, ce que l'on touche, ce que l'on entend, ce qui tombe sous le témoignage direct des sens, et ne pas chercher à connaître l'inconnaissable : depuis trente ou quarante ans, c'est la règle de conduite de la science.

Mais voici. En analysant les témoignages de nos sens, on trouve qu'ils nous trompent absolument. Nous voyons le soleil, la lune et les étoiles tourner autour de nous : c'est faux. Nous sentons la terre immobile : c'est faux. Nous voyons le soleil se lever au-dessus de l'horizon : il est au-dessous. Nous touchons des corps solides : il n'y en a pas. Nous entendons des sons harmonieux : l'air ne transporte que des ondulations silencieuses en elles-mêmes. Nous admirons les effets de la lumière et des couleurs qui font vivre à nos yeux le splendide spectacle de la nature : en fait, il n'y a ni lumière, ni couleurs, mais seulement, des mouvements éthérés obscurs qui, en frappant notre nerf optique, nous donnent les sensations lumineuses. Nous nous brûlons le pied au feu : c'est, à notre insu, dans notre cerveau seulement, que réside la sensation de la brûlure. Nous parlons de chaleur et de froid : il n'y a dans l'univers ni chaleur ni froid, mais seulement du mouvement. Ainsi nos sens nous trompent sur la réalité. Sensation et réalité sont deux.

Ce n'est pas tout. De plus, nos cinq pauvres sens sont insuffisants. Ils ne nous font sentir qu'un très petit nombre des mouvements qui constituent la vie de l'Univers. Pour en donner une idée, je répéterai ici ce que j'écrivais dans *Lumen*, il y a vingt ans : « Depuis la dernière sensation acoustique perçue par notre oreille, due à 36,850 vibrations par seconde, jusqu'à la première sensation optique perçue par notre œil. due à 458,000,000,000,000 de vibrations dans la même unité de temps, nous ne pouvons rien percevoir. Il y a la un intervalle énorme avec lequel aucun sens ne nous met en relation. Si nous avions d'autres cordes a notre lyre, dix, cent, mille, l'harmonie de la nature se traduirait plus complètement en les faisant entrer en vibrations ». D'une part, nos sens nous trompent; d'autre part, leur témoignage est tout à fait incomplet. Il n'y a pas la de quoi être si fiers et poser en principe une prétendue philosophie positive

Sans doute, il faut bien nous servir de ce que nous avons; la foi religieuse dit a la raison : « Ma petite amie, tu n'as qu'une lanterne pour te conduire : souffle dessus et laisse-toi mener par moi ». Ce n'est pas notre avis. Nous n'avons qu'une lanterne, et même une assez mauvaise; mais l'éteindre serait le comble de l'aveuglement. Reconnaissons au contraire, en principe, que la raison ou, si l'on veut, le raisonnement doit toujours et en tout être notre guide. Hors de la, il n'y a plus rien du tout. Mais ne circonscrivons pas la science dans un cercle étroit. J'en reviens encore à Auguste Comte, parce qu'il est le fondateur de l'école moderne, et qu'il représente l'un des plus grands esprits de notre siècle. Il limite la sphère de l'astronomie à ce qu'on savait de son temps. C'est tout simplement absurde. « Nous concevons, dit-il, la possibilité d'étudier la forme des astres, leurs distances, leurs mouvements, tandis que nous ne saurons jamais étudier, par aucun moyen, leur composition chimique ». Ce célèbre philosophe est mort en 1857. Cinq ans plus tard, l'analyse spectrale faisait précisément connaître la composition chimique des astres et classait les étoiles dans l'ordre de leur nature chimique.

L'inconnu d'hier est la vérité de demain.

* * *

Voici, par exemple, un sujet, un seul, celui des apparitions de mourants a une personne plus ou moins éloignée. Les positivistes haussent les épaules lorsqu'ils entendent parler de billevesées pareilles; s'en occuper même un instant, c'est perdre son temps, c'est de plus tomber dans la superstition des siècles disparus. Il est *impossible*, affirment-ils, qu'une personne apparaisse à une autre, ou lui témoigne, d'une manière quelconque, qu'elle passe de vie à trépas. Le mot « impossible » n'était déjà plus français du temps de Napoléon. Il n'est plus dans le dictionnaire philosophique depuis le développement aussi stupéfiant qu'inattendu de la physique moderne. Après la photographie, la vapeur, le télégraphe, le téléphone, l'analyse spectrale des astres, la suggestion mentale et l'hypnotisme. celui qui déclare pouvoir tracer aujourd'hui les limites du possible retarde, pour le moins, d'un demi-siècle sur le plus petit élève de l'école primaire.

On objecte : comment nous expliquer de telles transmissions? Nous ne devons admettre que ce que nous sommes en état d'expliquer.

Erreur non moindre. Expliquez-vous pourquoi une pierre

tombe ? Non, n'est-ce pas. Vous ne connaissez pas l'essence de la pesanteur. Alors soyez plus modestes et ne blâmez pas ceux qui désirent en savoir un peu plus long.

Les apparitions existent-elles ? Voilà la question. Si elles existent, il faut les admettre. Nous les expliquerons plus tard... si nous pouvons.

Oh ! elles ne datent pas d'hier ou, tout au moins, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on en parle. Le plus ancien livre connu, la Bible, est plein de récits de cet ordre, parmi lesquels l'apparition de Samuel à Saul chez la pythonisse d'Endor, racontée au chapitre XXVIII du Livre des Rois, est certainement digne d'attention. Le Nouveau Testament et les vies des Saints continuent la série, et malgré le caractère miraculeux et l'aspect légendaire du plus grand nombre de ces récits, il n'est pas démontré que plusieurs de ces apparitions ne soient véridiques. Vers la même époque de l'origine du christianisme, les auteurs profanes ont plus d'une fois traité la même question, et voici par exemple un fait assurément curieux (que j'ai déja rappelé dans *Uranie*) cité par Cicéron lui-même dans son traité *De Divinatione* (I, 27).

« Deux amis arrivent à Mégare et vont se loger séparément. A peine l'un des deux est-il endormi qu'il voit devant lui son compagnon de voyage lui annonçant d'un air triste que son hôte a formé le projet de l'assassiner, et le suppliant de venir le plus vite possible à son secours. L'autre se réveille ; mais persuadé qu'il a été abusé par un songe, il ne tarde pas à se rendormir. Son ami lui apparaît de nouveau et le conjure de se hâter, parce que les meurtriers vont entrer dans sa chambre. Plus troublé, il s'étonne de la persistance de ce rêve et se dispose à aller trouver son ami. Mais le raisonnement, la fatigue finissent par triompher : il se recouche. Alors son ami se montre à lui pour la troisième fois, pâle, sanglant, défiguré. « Malheureux, lui dit-il, tu n'es « point venu lorsque je t'implorais ! C'en est fait ; maintenant « venge-moi. Au lever du soleil, tu rencontreras à la porte de « la ville un chariot plein de fumier ; arrête-le et ordonne qu'on « le décharge ; tu trouveras mon corps caché au milieu ; fais-« moi rendre les honneurs de la sépulture et poursuis mes « meurtriers. »

« Une ténacité si grande, des détails si suivis ne permettent plus d'hésitation ; l'ami se lève, court à la porte indiquée, y trouve le char, arrête le conducteur qui se trouble, et dès les premières recherches, le corps de son ami est découvert. »

Tel est le récit de Cicéron. Sans doute les hypothèses ne manquent pas pour répondre au point d'interrogation. On peut dire que l'histoire n'est peut-être pas arrivée telle que Cicéron la raconte ; qu'elle a été amplifiée, exagérée ; que deux amis arrivant dans une ville étrangère peuvent craindre un accident ; qu'en craignant pour la vie d'un ami, après les fatigues d'un voyage et au milieu du silence de la nuit, on peut arriver à rêver qu'il est victime d'un assassinat. Quant à l'épisode du chariot, les voyageurs peuvent en avoir vu un dans la cour de l'hôte, et le principe de l'association des idées vient le rattacher au songe. Oui, on peut faire toutes ces hypothèses explicatives ; mais ce ne sont que des hypothèses. Admettre qu'il y a eu vraiment communication entre le mort et le vivant est une autre hypothèse.

Cette autre hypothèse est peut-être la moins hypothétique de toutes, à en juger par le nombre des faits authentiques que l'on commence aujourd'hui à constater scientifiquement. Nous en avons plus d'un sous la main à soumettre ici à l'appréciation de nos lecteurs. Nous commencerons par le suivant, qui vient d'être publié, avec tous les documents susceptibles d'en garantir l'absolue véracité, dans l'excellente revue spéciale fondée tout récemment précisément à propos de ces phénomènes, les *Annales des Sciences psychiques*, de M. le docteur Dariex. Voici ce fait.

* * *

« Dans les premiers jours de novembre 1869, je partis de Perpignan, ma ville natale, pour aller continuer mes études de pharmacie à Montpellier. Ma famille se composait, à cette époque, de ma mère et de mes quatre sœurs. Je la laissai très heureuse et en parfaite santé.

« Le 22 du même mois, ma sœur Hélène, une superbe fille de dix-huit ans, la plus jeune et ma préférée, réunissait à la maison maternelle quelques-unes de ses camarades.

« Vers trois heures de l'après-dîner, elles se dirigèrent, en compagnie de ma mère, vers la promenade des Platanes. Le temps était très beau. Au bout d'une demi-heure, ma sœur fut prise d'un malaise subit : « Mère, dit-elle, je sens un frisson « étrange courir par tout mon corps ; j'ai froid et ma gorge me fait « grand mal. Rentrons. »

« Douze heures après, ma bien-aimée sœur expirait dans les bras de ma mère, asphyxiée, terrassée par une angine couenneuse que deux docteurs furent impuissants a dompter.

« Ma famille, — j'étais le seul homme pour la représenter aux obsèques — m'envoya télégramme sur télégramme à Montpellier.

« Par une terrible fatalité que je déplore encore aujourd'hui, aucun ne me fut remis à temps.

« Or, dans la nuit du 23 au 24, dix-huit heures après la mort de la pauvre enfant, je fus en proie a une épouvantable hallucination.

« J'étais rentré chez moi à deux heures du matin, l'esprit libre et encore tout plein du bonheur que j'avais éprouvé dans les journées des 22 et 23, consacrées à une partie de plaisir. Je me mis au lit très gai. Cinq minutes après, j'étais endormi.

« Sur les quatre heures du matin, je vis apparaître devant moi la figure de ma sœur, pâle, sanglante, inanimée, et un cri perçant répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « Que fais-tu, mon Louis ? Mais viens donc, mais viens donc ! »

« Dans mon sommeil nerveux et agité, je pris une voiture ; mais hélas ! malgré des efforts surhumains, je ne pouvais pas la faire avancer.

« Et je voyais toujours, ma sœur pâle, sanglante, inanimée, et le même cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « Que fais-tu, mon Louis ? Mais viens donc, mais viens donc ! »

« Je me réveillai brusquement, la face congestionnée, la tête en feu, la gorge sèche, la respiration courte et saccadée, tandis que mon corps ruisselait de sueur.

« Je bondis hors de mon lit, cherchant à me ressaisir... Une heure après, je me remis au lit ; mais je ne pus retrouver le repos.

« A onze heures du matin, j'arrivai à la pension, en proie à une insurmontable tristesse. Questionné par mes camarades, je leur racontai le fait brutal tel que je l'avais ressenti. Il me valut quelques railleries. A deux heures, je me rendis à la Faculté, espérant trouver dans l'étude quelque repos.

« En sortant du cours, à quatre heures, je vis une femme en grand deuil s'avancer vers moi A deux pas de moi, elle souleva son voile. Je reconnus ma sœur aînée qui, inquiète sur moi, venait, malgré sa légitime douleur, demander ce que j'étais devenu.

« Elle me fit part du fatal événement que rien ne pouvait me faire prévoir, puisque j'avais reçu des nouvelles excellentes de ma famille le 22 novembre au matin.

« Tel est le récit que je vous

livre, sur l'honneur, absolument vrai. Je n'exprime aucune opinion, je me borne à raconter.

« Vingt ans se sont écoulés depuis lors, l'impression est toujours aussi profonde — maintenant surtout — et si les traits de mon Hélène ne m'apparaissent pas avec la même netteté, j'entends toujours ce même appel plaintif, multiplié, désespéré : « Que fais-tu donc, mon Louis? Mais viens donc, mais viens donc! »

Louis Noell
Pharmacien à Cette.

Ce récit est accompagné de documents destinés à en confirmer l'authenticité. Nous citerons de ces documents la lettre suivante de la sœur de l'observateur :

« Mon frère m'a priée, sur votre demande, de vous envoyer le récit de l'entrevue que j'eus avec lui, à Montpellier, après la mort de notre sœur Hélène. Selon votre désir et le sien, je viens, malgré l'amertume de souvenirs aussi douloureux, vous apporter mon témoignage.

« En voyant dans la rue mon frère, qui fut le premier à me reconnaître, malgré mes vêtements de deuil, je compris qu'il ignorait encore la mort d'Hélène. « Quel malheur nous frappe « encore? » s'écria-t-il. Apprenant de ma bouche la mort d'Hélène,

il me serra les bras avec une telle violence que je faillis tomber a la renverse; rentrée à la maison, j'eus à supporter une scène terrible. Fou de colère, mon frère, très nerveux, très ardent, mais très bon aussi, me maltraita presque. « Quelle fatalité, « s'écriait-il, quel malheur! Oh! les dépêches, pourquoi ne les « ai-je donc pas reçues? » Et il frappait violemment la table avec les deux mains... Coup sur coup, il avala trois grandes carafes d'eau. Un moment, je le crus fou, tellement son regard était égaré...

« Quand il eut repris ses esprits, quelques heures après, il dit : « Oh! j'en étais sûr, un grand malheur devait fondre sur « moi. » Il me raconta alors l'hallucination qu'il avait éprouvée dans la nuit du 23 au 24.

« Thérèse Noell. »

Ce cas d'apparition paraît être du même ordre que celui de Cicéron. En général, on nie ce genre d'observations, on les attribue à des hallucinations toutes simples qui, par une coïncidence absolument fortuite, auraient concordé avec des événements réels. Certes, le hasard est parfois bien extraordinaire; mais vraiment serait-il sage, serait-il logique, serait-il satisfaisant de lui attribuer de pareilles coïncidences? Il ne le semble pas. Éclairons notre jugement par d'autres exemples.

* * *

Au mois de septembre de l'année 1857, le capitaine G...W..., du 6e régiment des dragons anglais, partit pour les Indes afin de rejoindre son régiment. Sa femme resta en Angleterre; elle demeurait à Cambridge. Dans la nuit du 14 au 15 novembre 1857, vers le matin, elle rêva qu'elle voyait son mari ayant l'air anxieux et malade; après quoi elle se réveilla, l'esprit très agité. En ouvrant les yeux elle vit de nouveau son mari debout à côté de son lit. Il lui apparut en uniforme, les mains pressées contre la poitrine. Ses cheveux étaient en désordre et sa figure très pâle, ses grands yeux noirs la regardaient fixement, et il avait l'air très excité. Sa bouche était contractée d'une façon particulière, comme cela lui arrivait lorsqu'il était agité. Elle le vit avec tous les détails de ses vêtements, et aussi distinctement qu'elle l'avait jamais vu durant toute sa vie, et elle se rappela avoir vu entre ses mains le devant de sa chemise blanche, qui cependant n'était pas taché de sang. Son corps semblait se pencher en avant avec un air de souffrance, et il faisait un effort pour parler; mais on n'entendait aucun son. L'apparition dura une minute environ et s'évanouit.

Sa première idée fut d'arriver à se rendre compte si elle était réellement éveillée. Elle se frotta les yeux avec le drap et sentit qu'elle le touchait réellement. Son petit neveu était dans son lit, avec elle; elle se pencha sur cet enfant qui dormait et elle écouta sa respiration. Elle en entendit distinctement le bruit, et elle se rendit compte alors que ce qu'elle venait de voir n'était pas un rêve. Inutile d'ajouter qu'elle ne dormit plus cette nuit-là.

Le matin suivant, elle raconta tout ceci à sa mère, et elle exprima la conviction que le capitaine W... était tué ou dangereusement blessé, malgré l'absence de taches de sang sur ses vêtements qu'elle avait observés. Elle fut tellement impressionnée par la réalité de cette apparition, qu'elle refusa, à partir de ce moment, toutes les invitations. Une jeune amie la pressa, quelque temps après, d'aller avec elle assister à un concert, lui rappelant qu'elle avait reçu de Malte, envoyé par son mari, un joli manteau habillé qu'elle n'avait pas encore porté. Elle refusa d'une façon absolue, déclarant que ne sachant pas si elle n'était point déjà veuve, elle ne fréquenterait aucun lieu mondain jusqu'à ce qu'elle eût reçu des lettres de son mari, d'une date postérieure au 14 novembre.

Le télégramme annonçant le triste sort du capitaine W... arriva à Londres au mois de décembre. Il portait que le capitaine avait été tué devant Lucknow, le 15 novembre.

Cette nouvelle, donnée par un journal de Londres, attira l'attention d'un sollicitor, M. Wilkinson, qui était chargé des affaires du capitaine W... Quand, plus tard, cette personne rencontra la veuve, celle-ci lui dit qu'elle avait été absolument préparée à recevoir cette triste nouvelle; mais qu'elle était sûre que son mari n'avait pas été tué le 15 novembre, car il lui était apparu dans la nuit du 14 au 15 dudit mois (*).

Le certificat délivré par le Ministre de la guerre, que M. Wilkinson dut se procurer, confirma cependant cette date du télégramme.

Les affaires en restèrent là jusqu'en mars 1858, époque à laquelle la famille du capitaine W... reçut une lettre datée de

(*) La différence de longitude entre Londres et Lucknow est d'environ cinq heures; trois ou quatre heures du matin à Londres correspondraient par conséquent à huit ou neuf heures à Lucknow. Mais c'est dans l'après-midi et non dans la matinée, comme on le verra dans la suite, que le capitaine W... fut tué. Si par conséquent il était tombé le 15, l'apparition se serait produite plusieurs heures avant l'engagement dans lequel il avait succombé, alors qu'il était encore vivant et bien portant. En fait, il avait été mortellement frappé dix ou douze heures avant l'apparition.

Lucknow, du 15 décembre 1857. Cette lettre l'informait que le capitaine W... avait été tué à la tête de son escadron. devant Lucknow, non pas le 15 novembre, comme l'avaient dit les dépêches, mais le 14 novembre, dans l'après-midi. Le signataire de la lettre était à côté de lui quand il le vit tomber. Un éclat d'obus venait de le frapper et, à partir de ce moment, il ne prononça plus une parole. Il fut enterré à Dilkaoska, et une croix en bois fut érigée sur sa tombe. Les initiales G. W., et la date de sa mort, le 14 novembre 1857, furent gravées sur cette croix.

Le Ministère de la guerre finit par corriger la date, mais un an seulement après la mort. M. Wilkinson ayant eu l'occasion de demander une nouvelle copie du certificat, au mois d'avril 1859, la trouva conçue dans les mêmes termes que la précédente, la date du 14 novembre seulement avait été substituée à celle du 15.

***

Autre cas encore, certifié par le colonel Wickham et rapporté par sa femme, dans les termes suivants :

« Un mien ami, officier dans les Highlanders, avait été grièvement blessé au genou, à la bataille de Tel-el-Kébir. Sa mère était une de mes grandes amies, et lorsque le vaisseau hôpital le *Carthage* le ramena à Malte, elle m'envoya à bord pour le voir et prendre les dispositions pour l'amener à terre. Lorsque j'arrivai à bord, on me dit qu'il était un des malades les plus gravement atteints, et si grièvement blessé que l'on considérait comme dangereux de le transporter à l'hôpital militaire, et lui, ainsi qu'un autre officier de la Garde noire étaient restés sur le navire. Après bien des instances, nous obtînmes, sa mère et moi, la permission d'aller le visiter et le soigner. Le pauvre ami était si mal que les médecins pensaient qu'il mourrait si l'on tentait une opération et ils ne voulaient pas lui amputer la jambe, opération qui était sa seule chance de salut, et vraiment le seul espoir qu'ils eussent de lui conserver la vie. Sa jambe se gangrenait, mais certaines parties s'éliminaient, et comme il traînait en longueur, tantôt mieux, tantôt plus mal, les médecins commençaient à penser que peut-être il recouvrerait un certain degré de santé, bien qu'il dût rester boiteux toute sa vie et probablement mourir de consomption.

« La nuit du 4 janvier 1886, aucun changement brusque dans son état n'étant prévu, sa mère m'emmena chez elle, pour que je prenne une nuit de repos, car j'étais très souffrante et n'avais pas assez de santé pour supporter d'aussi longues fatigues. Il était tombé pendant quelques heures dans une sorte de léthargie, et le médecin avait dit que se trouvant sous l'influence de la morphine, il dormirait probablement jusqu'au lendemain matin. Je consentis à m'en aller, me proposant d'y retourner au point du jour afin qu'il pût me trouver près de lui à son réveil.

« Vers trois heures du matin, mon fils aîné qui couchait dans ma chambre m'appela en criant : « Maman, maman, voilà M. B. » Je me levai précipitamment : c'était absolument vrai ; la forme de M. B... flottait dans la chambre à peu près à un demi-pied du plancher (0m,15), et il disparut à travers la fenêtre, en me souriant. Il était en toilette de nuit ; mais chose étrange, le pied malade, dont les orteils étaient tombés par la gangrène, était, dans cette apparition, exactement comme l'autre pied.

« Nous l'avons remarqué en même temps, mon fils et moi.

« Une demi-heure après environ, un homme vint me dire que M. B... était mort à trois heures. J'allai alors vers sa mère qui m'en informa. Elle me dit qu'il avait repris une demi-conscience au moment de sa mort, qu'il sentait ma main dans la sienne et qu'il la serrait en même temps que celle de l'ordonnance resté près de lui jusqu'au dernier moment. Je ne me suis jamais pardonné d'être rentrée chez moi cette nuit-là. »

« EUGÉNIE WICKHAM. »

M. Wickham fils, âgé de neuf ans au moment de l'événement, a signé comme il suit :

« Je me souviens que les choses se sont passées comme il est dit ci-dessus.

« EDMOND WICKHAM. »

Le mari de madame Wickham, lieutenant-colonel de l'artillerie royale, écrit qu'il certifie l'exactitude de ce récit.

***

Ce sont là des faits d'observation. Nous pourrions très facilement les multiplier, mais ce serait dépasser le cadre de cette étude, et puis cent observations identiques aux précédentes n'y ajouteraient rien ou presque rien. La seule question est de savoir si l'on doit admettre des faits de cet ordre. Mais quel est le moyen de s'y refuser ? Douter de la bonne foi, de la véracité des narrateurs ? Nous n'en avons pas le droit, étant donnée leur parfaite honorabilité, et les enquêtes que l'on a pu faire en un grand nombre de cas ayant confirmé de tous points les relations. Traiter ces coïncidences de fortuites et se contenter de les attribuer au hasard est un peu léger et assurément insuffisant. Il y en a trop. Le hasard est parfois extraordinaire, sans doute ; mais s'en contenter n'est pas une solution. Il nous paraît plus sage, plus scientifique de chercher à nous rendre compte de ces phénomènes que de les nier sans examen.

Les expliquer est plus difficile. Comme nous le disions en commençant, nos sens sont imparfaits et trompeurs, et peut-être ne nous révéleront-ils jamais la vraie réalité, ici encore moins qu'ailleurs. Tout ce que nous pouvons déjà penser, par la comparaison des différents faits du même ordre, c'est que le mourant ou le mort ne se transporte pas du tout en présence de l'observateur (nous ne parlons pas du corps, cela va sans dire, mais de l'âme, de l'esprit, du principe psychique), et qu'il y a *action à distance d'un esprit sur un autre.* On peut admettre que chacune de nos pensées est accompagnée d'un mouvement atomique cérébral, et c'est du reste ce qui est admis par les physiologistes. Notre force psychique donne naissance à un mouvement éthéré, qui se transmet au loin, comme toutes les vibrations de l'éther, et devient sensible pour les cerveaux en harmonie avec le nôtre. La transformation d'une action psychique en mouvement éthéré, et réciproquement, peut être analogue à celle que l'on observe dans le téléphone, où la plaque réceptive, identique à la plaque d'envoi, reconstitue le mouvement sonore. Cette action d'un esprit sur un autre se manifeste par des effets très variés, parfois par la vision complète de l'être, parfois par l'audition d'une voix connue, parfois aussi par des bruits insolites, des apparences de bouleversements de meubles, des phénomènes plus ou moins bizarres. L'esprit agit sur l'esprit, comme dans le cas de la suggestion mentale à distance.

L'action d'un esprit sur un autre, à distance, surtout en des circonstances aussi graves que celles de la mort, et de la mort subite en particulier, n'est pas plus extraordinaire que celle de l'aimant sur le fer, que l'attraction de la lune sur la terre, que le transport de la voix humaine par l'électricité, que la révélation de la constitution chimique d'une étoile par l'analyse de sa lumière, et que toutes les merveilles de la science contemporaine. Seulement elle est d'un ordre plus élevé et peut nous mettre sur la voie de la connaissance psychique de l'être humain.

L'explication ne sera pas la même, sans doute, pour une appariton de *mourant* ou pour une de *mort.* Mais nous ne savons rien là-dessus. Ne nions pas. Observons, analysons, examinons.

Nul ne contestera que ce qui nous intéresse le plus dans toute la création, c'est... avouons-le... c'est nous-mêmes. « Connais-toi toi-même ! » disait Socrate. Depuis des milliers d'années, nous avons appris une immense quantité de choses, excepté celle qui nous intéresse le plus. Il semble que la tendance actuelle de l'esprit humain soit enfin d'obéir à la maxime socratique et de s'étudier lui-même. C'est à ce titre que nous avons voulu présenter ici a nos lecteurs l'une des faces du grand problème, et non l'une des moins curieuses.

CAMILLE FLAMMARION

(Illustrations de Eugène Grasset.)

A la Pensée

HAUTES NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES

Pour Dames

HENRY

5, Rue du Faubourg-Saint-Honoré

PARIS

OUVRAGES DE DAMES

HYDROTHÉRAPIE CHEZ SOI

Récompenses aux Expositions de

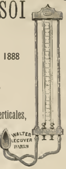
1839, 42, 54, 55, 62, 72, 78, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 1888

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Appareils pour douches en pluie, en lames, en cercles, locales, verticales, vaginales, etc.

APPAREILS POUR BAINS DE VAPEUR SÈCHE ET HUMIDE, TÉRÉBENTHINES AU PIN MUGHO



Appareils pour chauffage de bains, baignoires, bains de siège et bidets à effet d'eau

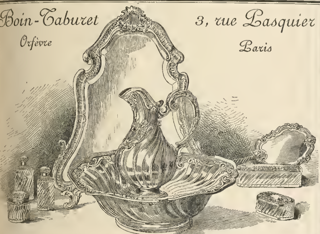
WALTER LÉCUYER

138, rue Montmartre, PARIS

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

Boin-Taburet — *Orfèvre*

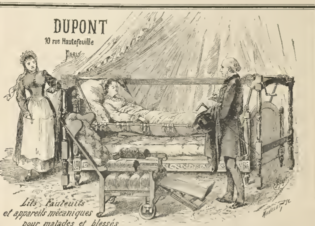
3, rue Pasquier — *Paris*



DUPONT

10 rue Hautefeuille

Paris



Lits, fauteuils et appareils mécaniques pour malades et blessés

Sur demande, envoi franco du catalogue illustré avec prix. — Téléphone.

6, rue de la Paix — **P. M. GRUNWALDT** — 6, rue de la Paix

Fournisseur de Sa Majesté l'Empereur de Russie

MANTEAUX — Pelisses — JAQUETTES — COUVERTURES — MANCHONS — Boas

ZIBELINE — Loutres — RENARDS NOIR argenté BLEU — CASTOR DU Kamtchatka

6, rue de la Paix PARIS

P. M. GRUNWALDT

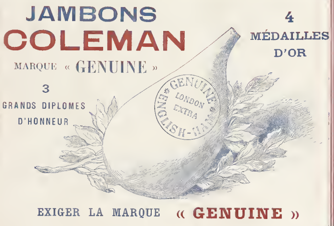
Fournisseur de Sa Majesté l'Empereur de Russie

Newski, 22 St-PÉTERSBOURG

TRAINS DE LUXE
(En hiver) Nice-Express — Calais-Rome-Express.
(En hiver) Méditerranée-Express.

Cie Intle DES WAGONS-LITS

TRAINS DE LUXE
Club-Train — Orient-Express
Sud-Express.



TERRES CUITES D'ART, MARBRES ET BRONZES

G. CHINEAU

ÉDITEUR

7, RUE ROYALE
Maison principale :
10, BOULEVARD POISSONNIÈRE
PARIS

7, RUE ROYALE
Maison principale :
10, BOULEVARD POISSONNIÈRE
PARIS

L'ÉCHO, *de Quinton.*

LA SURPRISE, *de Delaroche.*

JEANNE D'ARC, *de Pierre Ogé.*

ATELIERS ET MANUFACTURE : 30, RUE TROYON (SÈVRES)

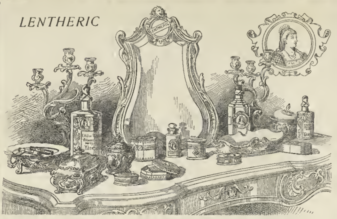
Prix du Catalogue artistique complet, quarante Héliogravures en couleurs . . . . 5 francs

Remboursable au premier achat.

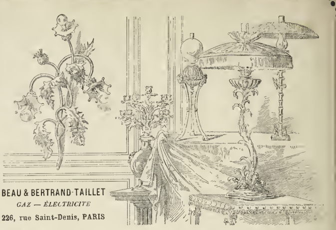
La "*Phosphatine Falières*" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

FACILITE LA DENTITION, ASSURE LA BONNE FORMATION DES OS

Jean Béraud
FIGARO ILLUSTRÉ



FARDS DU TINTORET. — 245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS



MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE) Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) **6** fr.; petit modèle (150 gr. environ) **3** fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, *à Paris*

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

La seule véritable Eau de Botot, 17, rue de la Paix.

FIGARO ILLUSTRÉ

Numéro exceptionnel de Noël 1891

UNE RÉVOLUTION

DANS LA TOILETTE

Eh! bien, es-tu prête, enfin?

— Voilà, mon ami, cinq minutes encore!

— Mon Dieu que les femmes sont longues à s'habiller! »

Tel est le dialogue qui se reproduit quelques milliers de fois chaque jour dans Paris. Je ne fais pas le calcul pour la province. Ce serait trop long. Je passe aussi sur les réflexions quelquefois trop naturalistes du mari qui trépigne en se disant que l'heure se passe, qu'on va arriver trop tard, et, suivant les cas, manquer le train, tomber au milieu du dîner où l'on est attendu ou encore arriver après le premier acte de la pièce que l'on va voir.

C'est qu'en effet nous sommes terriblement longues à nous

Fig. 1. — L'ancien système de jupons et le Pantalon-Cuirasse (Breveté S. G. D. G.) de madame Le Roy, 21, boulevard Montmartre

habiller, nous autres femmes. Nous avons tant à faire! Ces messieurs, eux, en parlent à leur aise. Ils mettent leur pantalon, leur cravate, leur gilet, leur habit et c'est fait...

Nous, hélas, après l'opération difficile du corset lacé selon les principes, nous avons à mettre d'abord notre pantalon, — puis le jupon de dessous; puis encore un autre; le sous-jupe; enfin la robe qu'il faut arranger sur le tout... Et je ne parle ici que de la quintessence de la toilette, du strict nécessaire... C'est déjà beaucoup pour prendre un temps infini.

Eh! bien que diriez-vous, mesdames, si on vous apprenait qu'on vient de découvrir un moyen, une méthode, un procédé — appelez cela comme vous voudrez — pour abréger de moitié, des trois quarts, des quatre cinquièmes, ce temps si long de la toilette, ce travail si ardu, si difficile, de l'équilibre, de l'harmonie du pantalon et des jupons.

Cela va peut-être vous sembler une utopie? Toutes les grandes inventions sont comme cela. Et c'est, ne vous y trompez pas, d'une grande invention que je vais vous parler. C'est une véritable révolution dans la toilette.

Cette révolution consiste dans la création du « jupon-cuirasse » : un vêtement dont le corsage — qui peut se mettre dessus ou dessous le corset — et le jupon de dessous ne font plus qu'un seul vêtement et un seul morceau. On y remplace en effet les petits côtés qui forment ordinairement la cambrure de la taille par trois pinces de chaque côté du buste : une sous la poitrine, une sous le bras et une sous l'omoplate.

La planche n° 1 fera comprendre facilement le système. Vous y voyez en effet la femme commençant sa toilette. D'un côté, l'ancien système avec tous les jupons étagés. De l'autre, le pantalon adhérent au corsage avec les deux pinces dont nous venons de parler.

L'inventeur ajoute à ces pinces, une couture au milieu du dos, dans le cas où le vêtement devrait s'ouvrir devant, pour une robe de bal par exemple. Mais pour les usages ordinaires, pour la ville, pour la promenade, pour tous les cas où l'on n'est pas obligée de se dégarnir, le vêtement peut se fermer complètement devant et s'attacher derrière par un boutonnage, un laçage ou un agrafage.

Le but est d'éviter les basques du cache-corset que l'on porte souvent, et principalement les cordons et ceintures du jupon de dessous. Par un système de boutonnage, laçage ou agrafage, tournant autour des hanches, l'on peut adapter au « jupon-cuirasse » un pantalon en dessous, des jupons en dessus, sans

Fig. 2. — Le jupon Pantalon-Cuirasse (Breveté S. G. D. G.) de madame Le Roy, 21, boulevard Montmartre

qu'aucun cordon, aucune ceinture vienne compliquer et encombrer la taille. Le second dessin vous montre la cuirasse mise, avec le pantalon en dessous et le jupon en dessus, le tout se mettant d'un seul coup et allant divinement bien.

Comme vous le voyez, c'est une economie de temps colossale. J'ajouterai qu'au point de vue de l'élégance on n'a aucune perte : au contraire. Tout étant harmonieusement combiné à l'avance, il n'y a plus de ces tâtonnements qui, lorsqu'on est pressée, ne réussissent pas toujours. Double avantage dont vous serez bien heureuses de profiter, chères lectrices, aussitôt que, par l'expérience, vous aurez pu les apprécier.

Il n'est pas sans intérêt de faire observer que le « jupon-cuirasse » peut se faire en n'importe quel tissu. C'est une question de principe, de forme : une fois le principe adopté, le vêtement peut être exécuté en batiste, en soie, en satin, même en tricot. Il est applicable à toutes les tailles, à tous les âges. Le dessinateur vous montre, dans son troisième croquis, la femme complètement préparée, avec son jeu de jupons sur elle. Vous voyez comme

c'est coquet, comme cela va bien. Elle-même en est stupéfaite, ravie. Vous le serez comme elle quand vous aurez essayé.

Autre remarque qui a bien son importance. Le « jupon-cuirasse » n'est pas seulement destiné aux élégantes soucieuses de la finesse de leur taille et de l'harmonie de leur toilette. Il est précieux pour les dames convalescentes, pour celles qui sont dans un état intéressant, pour les personnes âgées qui ne peuvent pas mettre habituellement de corset et que torturent les cordons serrés autour de la taille pour maintenir le pantalon et les jupons. Elles ont beau serrer le moins possible jupons ou ceintures, il faut bien quand même que cela tienne et c'est quelquefois intolérable.

Fig. 3. — *Dessous de fantaisie pour toilette de ville, systeme de madame Le Roy,* (Breveté S G D G) *21, boulevard Montmartre.*

Fig 4 — *Dessous de fantaisie pour toilette de bal et soirée, système de madame Le Roy* (Brevete S G D G) *21, boulevard Montmartre*

Avec le « jupon-cuirasse », aucun de ces ennuis, aucune de ces souffrances, aucun de ces inconvénients n'existe plus. Il sera donc accepté comme une invention heureuse par tous les médecins qui reconnaîtront combien il est essentiellement hygiénique.

Par ce que je vous ai dit en commençant, vous avez compris que le « jupon-cuirasse » peut se faire montant pour les personnes qui ont l'habitude de se couvrir ou décolleté pour celles qui vont au bal. Il peut être à manches longues ou courtes ou retenu simplement par une étroite épaulette. Enfin, il peut être fait en corselet sans rien sur les épaules et retenu par trois attaches sur le haut du corset. Car, nous ne supprimons pas le corset, au contraire, toutes les fois qu'il n'y a pas empêchement absolu de le porter. Mais, quand on a affaire à des personnes souffrantes, à des femmes dans un des cas que j'ai décrit plus haut, le « jupon-cuirasse » peut remplacer le corset, à la condition d'être baleiné en conséquence. Il deviendra alors « jupon-corset ».

La partie du bas de ce vêtement à partir des hanches qui, dans le cas que j'ai expliqué en premier lieu est jupon, peut encore être remplacée par le pantalon et le vêtement prend le nom de « pantalon-cuirasse ».

Toutes les combinaisons du « jupon-cuirasse » restent les mêmes pour ces deux modifications. La seule différence est que les jambes du pantalon remplacent la partie qui fait jupon.

Il est peut-être un peu difficile de bien expliquer tout cela, même avec des gravures. Il y a mille petits détails qu'on ne peut comprendre, dont on ne peut se rendre compte qu'en ayant l'objet lui-même sous les yeux. C'est pourquoi, chères lectrices, je vous engage à aller voir l'inventeur, Madame Léon Le Roy, 21, boulevard Montmartre. Dans de vastes et somptueux salons, admirablement aménagés, elle vous montrera tous les modèles placés sur des mannequins; elle vous expliquera le fonctionnement en en faisant sous vos yeux l'expérience. Et alors vous serez converties, comme je l'ai été. Couturière de premier ordre, couturière artiste, Madame Le Roy cherchait depuis longtemps un moyen de donner aux toilettes pleines de goût qu'elle exécute, tout le relief qu'elles méritent. C'est elle qui déjà nous a donné le jersey, ce vêtement qui moule si adorablement une taille bien faite et en fait ressortir les richesses et les perfections. Elle a encore fait faire à la toilette féminine bien d'autres progrès que je ne puis énumérer ici. Voici enfin le dessin d'une de ses dernières créations, costume charmant qui peut se passer de toute description, car son aspect en dit assez. Quand vous irez chez elle, vous verrez encore bien d'autres merveilles.

Fig. 5 — *Toilette habillee, modele de madame Le Roy, 21, boulevard Montmartre.*

Mais il ne faut pas que je m'éloigne de mon sujet : le « jupon-cuirasse ». C'est de lui que j'ai voulu vous parler et pas d'autre chose. Je vous répète en terminant ce que je vous ai dit au début de cet article : c'est une véritable révolution dans l'art de s'habiller et toutes les femmes de goût, toutes les femmes intelligentes ne peuvent manquer de se ranger au nouveau parti. C'est le progrès, et en matière de toilette, comme en toute autre, il faut suivre le progrès !

CLAIRE DE CHANCENAY.

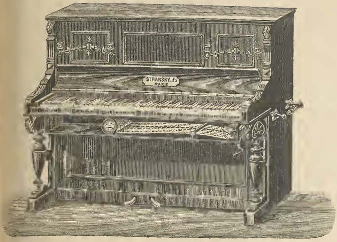
PIANOS et HARMONIUMS pour SALONS, Btes S. G. D. G.

Se jouant à volonté, au doigté ordinaire, ou mécaniquement à l'aide de cartons perforés

STRANSKY FRÈRES

Médaille d'or. Exposition internatle d'Édimbourg — MEMBRE DU JURY, HORS CONCOURS, EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889 — Médaille d'or. Exposition internatle de Toulouse.

PARIS — 12, Boulevard des Italiens et 1, Galerie du Baromètre — PARIS



« LE PIANO MÉCANIQUE »

PIANO MÉCANIQUE, 7 octaves, cadre en fer, cordes croisées, le grand succès de l'Exposition Universelle de 1889, surprenant par ses effets de musique et de mécanisme, modèle hauteur 125 centimètres. Meuble riche. Fr 1,300

Le même, hauteur 132 centimètres. Très beau meuble. Fr 1,500

Harmonium "L'EOLIEN" merveilleux comme instrument et comme mécanisme, finesse de son extraordinaire, se joue mécaniquement par le simple mouvement des pieds comme pour le jeu à la main. L'exécution de la musique est tout à fait artistique.

Suivant la richesse du meuble et la quantité des registres Fr . . 1,000 à 2,500

Grand choix de morceaux de musique, ouvertures d'opéras, musique sacrée, chansons, quadrilles, valses, polkas, etc

ENVOI DES CATALOGUES FRANCO SUR DEMANDE

MAISON DE GROS ET D'EXPORTATION : 20, RUE DE PARADIS, PARIS

Librairies-Imprimeries réunies — Ancienne Maison QUANTIN

MAY et MOTTEROZ, directeurs. — Paris, 7, rue Saint-Benoît.

PRINCIPALES NOUVEAUTÉS D'ÉTRENNES POUR 1892

OUVRAGES DE LUXE

UN CAS DE RUPTURE

Par Alexandre DUMAS Fils

Un volume petit in-4°

Illustrations en taille douce d'Eug. Courboin

Prix sur vélin . . . 60 fr

Prix sur japon . . . 120 fr

Emboîtage vendu à part . . . 6 fr.

Les 10 exemp. sur japon (500 fr. l'exemp.) sont souscrits.

LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE

Par Alfred de MUSSET

Un volume in-8° jésus, avec un PORTRAIT MÉDAILLON

10 Compositions de Jazet, gravées à l'eau-forte par Abot

600 Ex. numérotés sur hollande . . . 50 fr

Les exemplaires sur japon (100 fr.), sont entièrement épuisés.

AUTOUR DE PARIS

Par Louis BARRON

Beau volume in-folio, avec couverture en chromotypographie

500 dessins d'après nature par G. Fraipont

Cartonné . . . 25 fr

Relié . . . 40 fr

LE PALAIS DE JUSTICE DE PARIS

SON MONDE ET SES MŒURS

Par la Presse judiciaire parisienne.

Préface de M. Alexandre Dumas

Magnifique vol. illustré de 150 dessins inédits

Broché . . . 20 fr | Cartonné . . 25 fr

Relié . . . 30 fr

LA TUNISIE

PAYS DE PROTECTORAT FRANÇAIS

1 volume in-4° de 250 pages, illustré de 150 aquarelles tirées en couleurs

Texte et dessins d'après nature, par CHARLES LALLEMAND

Broché . . . . . . 35 fr. | Cartonné ou relié. . . . . 45 fr.

Pour les autres ouvrages, consulter le **Catalogue complet des Nouveautés d'Étrennes 1892**, *qui est envoyé* franco *sur demande.*

EMBLÈMES & ATTRIBUTS

POUR

ARBRES DE NOËL

H. MALAQUIN

Successeur de CORNAILLE fils.

5, RUE DU PARC-ROYAL, AU MARAIS

PARIS

Le moment approche où les parents, restés fidèles aux vieilles traditions, vont songer à l'*Arbre de Noël*, avec ses mille petites bougies, ses jouets en guise de fruits, ses faveurs roses et bleues, et son étincellement merveilleux.

C'est la pièce principale de la fête de Noël; son choix est une affaire sérieuse, et les papas ne dédaignent pas de s'en occuper.

Si vous voulez être sûrs de votre effet sur les jeunes imaginations de vos bébés, allez au MARAIS, 5, RUE DU PARC-ROYAL : la Maison H. MALAQUIN vous offrira tout ce que vous pouvez rêver ; c'est là que se préparent les *Arbres de Noël royaux et princiers* de l'Europe, aussi bien que les Noëls les plus modestes.

ARBRES DE TOUTES DIMENSIONS

Enfants-Jésus depuis **0 fr. 10 c.** jusqu'à **100 francs.**

Saintes-Vierges, Pères Noël, Mages, Bergers, Ânes, Bœufs, Crèches, Étables, etc., etc.

Librairie Marpon et Flammarion, E. FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, Paris.

SUCCURSALES : Galeries de l'Odéon ; rue Rotrou, 4 ; rue de Vaugirard, 20 ; boulevard des Italiens, 12 ; rue Auber, 14 ; rue Marengo, 2 ; boulevard Saint-Martin, 3 ; rue du Faubourg Saint-Honoré, 3 ; à Versailles, 9, rue Satory ; et à Marseille, 34 rue Paradis.

ÉTRENNES 1892

MARIE ROBERT HALT

LE JEUNE THÉODORE

75 Illustrations de G. LAUGÉE

Un volume grand in-8° Jésus.

Prix : Broché. . . . 10 fr. — Relié toile, tranches dorées, plaque. . . 14 fr.

LOUIS BOUSSENARD

LES GRANDES AVENTURES

LE DÉFILÉ D'ENFER

Illustrations de CLÉRICE

Un volume grand in-8° Jésus.

Prix : Broché. . . . 9 fr. — Relié toile, tranches dorées, plaque. . . 13 fr.

BIBLIOTHÈQUE CAMILLE FLAMMARION

7 volumes grand in-8° illustrés

L'ASTRONOMIE POPULAIRE, LES ETOILES, LES TERRES DU CIEL, LE MONDE AVANT LA CRÉATION, LA CRÉATION DE L'HOMME, LES PREMIERES CIVILISATIONS, LA PHYSIQUE POPULAIRE

Chacun de ces volumes relié, tranches dorées, plaque 15 francs

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

21 volumes grand in-8° illustrés

LE VICTOR HUGO DE LA JEUNESSE. Hector Malot, **PETITE SŒUR.** Marie-Robert HALT, *2 volumes.* Berthe Flammarion, **TROIS ENFANTS COURAGEUX. LES PLAGES DE FRANCE** ; Alphonse Daudet, **LA BELLE-NIVERNAISE** ; Edgar Monteil, **JEAN LE CONQUÉRANT** ; C. Améro, **TOUR DE FRANCE D'UN PETIT PARISIEN.** — Louis BOUSSENARD, *9 volumes* ; Louis JACOLLIOT, *3 volumes.*

Chacun de ces volumes relié, tranches dorées, plaque, 13 francs

Mise en vente des splendides Éditions JOUAUST avec remise de 50 o/o

BIBLIOTHÈQUE MINIATURE

PAUL ET VIRGINIE . . . . 1 volume.
FABLES DE LA FONTAINE . . . 2 volumes
MES PRISONS, illustré . . . 1 volume
MANON LESCAUT, illustré . . . 2 volumes
DAPHNIS ET CHLOÉ . . . . 1 volume

Chaque volume in-64, broché . . . 2 fr. 50
En belle reliure d'amateur . . . 4 fr. 50

HENRY HAVARD

L'ART DANS LA MAISON

Grammaire de l'ameublement

Un volume grand in-8° Jésus. Illustré par nos meilleurs artistes.

50 Planches hors texte.

Prix Broché . . . . . . 25 fr.
— Relié, amateur . . . 32 fr.

AUGUSTE VITU

PARIS

ÉDITION QUANTIN

500 Dessins d'après nature inédits.

Un volume grand in-4°

Prix En belle reliure spéciale . . 25 fr

PHILIPPE GILLE

UNE PROMENADE A VERSAILLES ET AUX TRIANONS

ÉDITION BERNARD

40 eaux-fortes de SADOUX

Un volume in-4° oblong Prix. 60 fr

Tirage numéroté sur Japon et sur Whatman avec doubles suites des eaux-fortes Prix 200 fr

Envoi franco contre mandats et timbres-poste.

600 Livres & Albums

COLLECTION HETZEL

15 Ouvrages Nouveaux

Il ne faut pas s'étonner si les livres de la *Collection Hetzel* se maintiennent constamment à la tête des innombrables publications offertes à la jeunesse et à l'enfance, et parmi lesquelles il est si difficile de faire un choix qui ne laisse aucun regret. Cette *Collection Hetzel* est impeccable, chacun le sait, mais ce qu'on ignore, c'est pourquoi elle l'est. Son secret, le voici : l'éditeur qui l'a fondée s'est voué à son œuvre, entièrement, exclusivement. Il s'est donné un but, *l'éducation* par la lecture, par la récréation et tous les efforts de cette maison ont, sans interruption, depuis tantôt trente ans, tendu vers ce but.

Aussi connu et aimé sous son nom d'écrivain, Stahl, que sous son nom d'éditeur, Hetzel, le créateur de la *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation* a su, dès la première heure, deviner les talents, et chose non moins rare et difficile, a su les amener à se laisser conduire dans la voie qu'il s'était tracée à lui-même Cette unité de direction a eu un résultat merveilleux non seulement pour l'œuvre elle-même, mais pour le plus grand nombre des écrivains qui, probablement, s'ils n'y avaient pas été invités, forcés en quelque sorte, n'auraient pas songé à écrire pour la jeunesse.

C'est ainsi qu'est né ce chef-d'œuvre l'*Histoire d'une bouchée de pain*, de Jean Macé; c'est de cette façon que Jules Verne a mis en action sa fertile et inépuisable imagination et a créé ces *Voyages extraordinaires* qui sont traduits dans toutes les langues imaginables et lus jusque dans l'Extrême-Orient. Le plus érudit des architectes modernes, Viollet-le-Duc, a mis son art et sa science à la portée des jeunes gens; d'autres savants ont suivi son exemple : Flammarion, pour l'astronomie; Ed. Grimard, le Docteur Candèze, L. Biart, pour l'histoire naturelle et la botanique; Du Temple, pour la physique, la mécanique; Cahours et Riche, pour la chimie; Charles Clément, pour les Beaux-Arts. Dans les lettres, nous trouvons les plus grands noms : Victor Hugo, Jules Sandeau, Alexandre Dumas, Ernest Legouvé, Stahl, George Sand, Octave Feuillet, Victor de Laprade, Alphonse Daudet, Hector Malot, Erckmann-Chatrian, Saintine, L. Ulbach, Ratisbonne, E. Muller, André Laurie, Bentzon, Blandy, Desnoyers, Boissonnas, Gennevraye, etc.

C'est le résultat de son labeur de l'année que la Librairie Hetzel offre aujourd'hui en une seule fois. Nous sommes heureux d'y rencontrer le nom du regretté Stahl. Nous nous bornerons à énumérer les quinze nouveaux livres qui ont toutes les qualités requises pour figurer dignement dans la *Collection Hetzel :*

Mrs. Branican, par Jules Verne ; les *Aventures de terre et mer*, par Mayne-Reid; *Les Contes de l'oncle Jacques*, par P.-J. Stahl; *Axel Ebersen* (La vie de collège en Suède), par André Laurie; *Les Adoptés du Boisvallon*, par H. Fauquez; *Un heureux Malheur*, par J. Lermont; *Blanchette et Capitaine*, par J. Anceau ; *Les Joujoux parlants*, par C. Lemonnier; *Les Exploits de Marie*, par P. Perrault; deux albums en noir : *Mademoiselle Lili à Paris*, par Frœlich; *Nouvelles petites tragédies enfantines*, par Froment; et deux albums en couleurs : le *Berger ramoneur*, par Tinant, *Robinson Crusoé*, par de Lucht; enfin les deux beaux volumes de l'année 1891 du *Magasin d'Éducation et de Récréation*, ce vétéran des journaux de la jeunesse, toujours jeune, malgré ses vingt-sept ans d'existence, toujours attendu impatiemment par ses abonnés, toujours digne des lauriers que lui a décernés l'Académie française.

Le Catalogue de la Collection Hetzel, outre son originalité d'exécution typographique, est intéressant à parcourir à plus d'un point de vue. Chacun y retrouve avec plaisir des noms, des titres de livres qui ont fait les délices de jeunesse et qui sont chers à la mémoire. — Quelle plus grande satisfaction que celle de faire goûter les mêmes joies aux enfants qui nous entourent.

Un des critiques les plus autorisés en la matière apprécie ainsi la Collection Hetzel : « *Le choix ne peut s'y faire que du bon à l'excellent* ». Tel est notre propre sentiment et certainement celui de tous ceux qui ont été à même de la juger.

Le Saint Peur
Par Jean Richepin

Le conte que j'entreprends ici de conter, en toute et naïve simplesse, sans essayer d'en clarifier les fantastiques péripéties ni d'en extraire les abstrus symboles au filtre et dans l'alambic de la science moderne, ce conte, d'où me vient-il? En vérité, et de la meilleure foi du monde, et avec toute la bonne volonté que j'y saurais mettre, voilà ce qu'il m'est absolument impossible de vous apprendre.

Le pays de Thiérache, dont sont issus mes proches aïeux, mi-partie paysans, mi-partie vanniers, les uns de sang celtique, les autres de sang bohémien, est un pays de vieilles légendes.

Il y a trente et quelques années, au temps où j'étais petit, on les y aimait encore passionnément, ces vieilles légendes, et on se plaisait à en égrener le merveilleux rosaire, tout en tressant les éclisses d'osier, devant les grands âtres de jadis, devant leur belle flamme au bois, éteinte à présent, hélas! pour faire place à la noire cuisinière en fonte, bourrée de houille et ronflant de chaleur lourde. Combien j'ai eu la joie d'en entendre, alors, attentif et tout ensemble presque endormi, dans une sorte de rêve éveillé, l'imagination grande ouverte, malgré mes yeux à moitié clos, où le bonhomme Sommeil tamisait à travers mes cils sa cendre fine! Dans ma cervelle aussi pénétrait cette cendre. Mais sous la grise poussière couvent toujours les tisons allumés alors; et je n'ai qu'à souffler dessus pour qu'ils se reprennent à braisiller.

Encore plus vagues, sans doute, mais non pas mortes non plus, je ressuscite de même les fleurs qui servaient de grains au rosaire merveilleux, les fleurs cueillies et respirées par tant de générations conteuses, dont je suis l'enfant. L'arome de ces fleurs, il roule dans mes veines. Mes plus secrets et plus inconscients instincts sont pétris de leur pulpe fanée. Confusément (mais avec quelle intensité!) je le sens. Bien sûr, mères-grands à la veillée, vanniers bavards à l'ouvrage, merlifiches trimardant au roulis des cantilènes de marche, tous mes ancêtres abolis revivent en moi, évoqués à mon insu, et avec eux s'évoquent et revivent leurs songes que je continue à songer. Où s'arrête ma mémoire personnelle? Où commence leur mémoire obscure, à eux? Qui me le dira?

Tant il y a que, souvent, le courant de mes lointains souvenirs se perd au lac souterrain de ces souvenirs ataviques, et j'y flotte à la dérive. Images, sensations, associations d'idées, paysages apparus, histoires se déroulant en ingénieuse ordonnance, oui, même cela, je deviens incapable de discerner si je l'invente ou si je me le rappelle.

Et c'est précisément ce qui m'arrive aujourd'hui, à l'heure de conter ce conte qui est au bout de ma plume, qui a surgi tout entier à l'horizon de mon esprit, et duquel pourtant je n'ose pas affirmer que je suis l'unique auteur, duquel je veux encore moins rendre responsable ma grand'mère, et duquel le plus sage est de dire qu'il doit être à la fois et de moi, et d'elle, et de bien, bien d'autres aussi, comme d'ailleurs tout ce que nous croyons imaginer, pauvres poètes que nous sommes en ces jours d'humanité décrépite et radoteuse, dont l'unique besogne consiste désormais à ravauder le vieux bas de ses réminiscences, heureuse quand par hasard elle y trouve quelque antique monnaie sonnant clair le bel or frappé au bon coin de jadis.

* * *

A la plus reculée et plus mystérieuse époque de ce jadis, sous le règne du bon Roi qui n'est cité dans aucune histoire, mais qui est célébré dans toutes les chansons populaires, il n'y avait point de forêt au monde pouvant rivaliser avec la forêt d'Ardenne, pour l'étendue, l'épaisseur, l'innombrable végétation, et plus spécialement pour les féeries et les enchantements.

Elle était si grande, si profonde, si drue, si vierge, si impénétrable, que le fameux Renard-Sorcier, ayant osé y entrer un jour pour attraper l'Oiseau-Mage aux trois chansons, n'avait jamais su y retrouver son chemin pour en sortir, à telles enseignes qu'il y est toujours et y demeurera probablement jusqu'à la consommation des siècles.

Elle était si fourmillante d'esprits, de génies, de fées, bien ou malfaisants, qu'on y avait chance d'en éveiller immanquablement quelqu'un, fût-ce à prononcer la première parole venue, de n'importe quelle langue. Car il s'en rencontrait là de tous les pays, et de tous les temps, et de tous les éléments : Izeds et Jotes, Emols et Farfadets, Ondines et Salamandres, Sylphes et Péris, Brownies et Mantes, et Dracs, et Courils, et Lutins, et Gobelins, et Gnômes, et Dwergars, et Mumies, et Trolls, et Cucufas, et de mille autres noms encore, Mires, Servants, Termagants, Sulèves, Fades, Cauquemares, Empuses, Elfes, Korrigans, Brucolaques, dont la liste serait interminable, sans compter qu'il y faudrait ajouter la nomenclature de toutes les cours faisant cortège aux plus illustres souveraines de cet univers surnaturel, Viviane, Urgèle, Morgane, Aric, Mélandre, Alcine, Holda, Titania, Urgande la déconnue, Habonde, Féringuette et Mélusine (veuillent me pardonner celles qu'en mon ignorance j'oublie!)

Et que nul ne s'étonne ou ne plaisante à voir de la sorte tant

d'esprits, génies et fées si divers, connus en tant de contrées différentes, en tant d'époques ne concordant pas, et tous réunis dans la seule forêt d'Ardenne, sous le même règne du bon Roi dont je parle ! Car celui qui s'étonnerait ou plaisanterait de chose à ce point véritable, serait tout simplement un pauvre sot et un mal instruit n'ayant jamais ouï dire et ne pouvant comprendre que la forêt d'Ardenne était et est toujours la fantastique forêt éternelle, sans limite dans la durée comme dans l'espace.

A l'orée de cette forêt sont donc situés tous les pays, et plus particulièrement étaient situées toutes les provinces appartenant au royaume du bon Roi, et plus particulièrement encore les deux Thiéraches, comme le prouve le nom, resté à l'une d'elles, de Thiérache ardennaise. Que cela soit noté pour l'édification des savants !

En cette Thiérache, si proche d'une telle forêt, les châteaux étaient, on peut le penser, bâtis de solides murailles, entourés de fossés profonds, munis d'un donjon très haut et à triple enceinte, et protégés contre les enchantements non seulement par des murailles, des fossés et un donjon, mais aussi et surtout par une bonne chapelle, riche de quelque sainte et efficace relique. Or, de tous les châteaux thiérachois, nul, assurément ne possédait murailles plus solides, fossés plus profonds, donjon plus haut, plus épais et de plus sûre enceinte, ni meilleure chapelle, ni plus précieuse relique, que le château de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois.

Il était le bien nommé, la Hourgnie ayant là-bas signifiance de hérissonne; car, tel que la brave bête aux mille piquots pointus et dardés, il n'offrait guère de prise à qui aurait voulu l'assaillir, et il dressait en l'air et dans son pourtour une véritable broussaille de clochetons, flèches, tourelles, guérites, poivrières, créneaux, pignons, contreforts et chevaux-de-frise, où les nuages se déchiraient le ventre en passant. Et non moins bien nommé de son nom de Saint-Elme, à cause des oriflammes qui, partout à ses faîtes, se tordaient dans le vent en rouges langues claquantes cependant qu'il faisait jour, tandis que, durant la nuit, y veillaient des flammes réelles, échevelant dans l'ombre leurs aigrettes d'or et pareilles aux feux Saint-Elme dont s'empanache et s'illumine la pointe des mâts parmi les ténèbres marines.

Oriflammes et flammes flamboyaient ainsi pour le garder des maléfices autant que des malencontres; mais des premiers surtout; car, à l'égard des attaques pouvant surgir par moyens naturels, comme surprises, assauts, escalades, il n'avait que peu de chose à en craindre, perché qu'il était sur le plus haut plateau d'une montagne ardue, en précipices de tous les côtés, sauf un seul, et celui-ci n'ayant pour attache au plateau voisin qu'une étroite chaussée coupée de sept ponts-levis, sous lesquels mugissait un torrent avec la voix d'une hydre à sept gueules.

Les ponts-levis passés, on se trouvait devant un porche massif et bas, flanqué de deux tours énormes et surplombé par un corps de garde en frontail de mâchecoulis. Impossible de découvrir autre brèche à la muraille dont se couronnait le bord du plateau, muraille qui semblait avoir pris racine dans le roc même de la montagne, ou plutôt en continuer le raide et inexpugnable à-pic. Aussi le chemin de ronde et le parapet crénelé qui la terminaient par le haut avaient-ils la mine de curieux et inutiles ornements d'architecture, où quelque ingénieux et patient tailleur de pierre s'était amusé, en multipliant les meurtrières, guérites, angles rentrants et sortants, poivrières octogonales, gargouilles tortes, a sculpter une dentelle de granit pour son seul ébattement et celui des oiseaux.

A qui aurait pu forcer la porte ou sauter (grâce à quelles ailes !) par-dessus ce mur d'enceinte, le château n'eût pas encore appartenu. Certes, parmi tous les corps de logis épars dans la grand'cour, il eût pris possession des étables, des écuries, des poulaillers, des chenils et des citernes, à ras du sol. Mais de rudes escaliers barrés de herses l'eussent empêché de gravir aux étages supérieurs, pour pénétrer dans les chambres en voûtes.

Et comment eût-il connu le secret des trappes menant aux souterrains, par de ténébreux corridors où s'ouvraient des chappechutes en oubliettes? Et, même s'il se fût emparé des corridors, et des souterrains, et des escaliers, et de tous les corps de logis épars dans la grand'cour, eût-il pu dire que le château était à lui ? Non pas ; car le proverbe a raison, qui chante en sages rimes :

Sans donjon tenir château,
C'est sans fève avoir gâteau.

Et il eût fallu plus que des forces ou des ruses humaines, il eût fallu l'intervention du Diable en personne, pour prendre le donjon de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois.

Sachez, en effet, que le donjon de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois s'élevait, au-dessus du plateau, à quatre-vingt-dix pieds dans les airs, que la maçonnerie en était épaisse de cinq coudées à la moindre épaisseur, qu'il était revêtu jusqu'au mitan, par le bas, d'une seconde bâtisse formant cuirasse en pierres de taille cimentées, que la base avait pour défense un fossé circulaire large de trente empans et profond du double, que les planchers des chambres d'avant-combles plongeaient sous la provende accumulée pour un an, que les caves recélaient un puits de source intarissable, et qu'enfin la chapelle coiffait d'une sorte de heaume sacré l'inaccessible chef du donjon.

Or ce proverbe-là non plus n'a pas tort, auquel il est dit :

Cil s'appuye sur un jonc,
Qui sans chapelle a donjon.

A supposer, donc, que par magie, féerie ou diablerie, on fût arrivé à mettre le pied dans le donjon, on aurait eu, par surcroît, a entrer en vainqueur dans la chapelle, pour pouvoir se vanter de tenir tout le château. Et, ne l'oubliez pas, aucune chapelle n'avait relique plus précieuse, plus uniquement rare, et partant plus efficace, que la relique conservée dans une buire de diamant au château de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois.

Aussi, dans le château, vivaient en sûreté les maîtres et les hôtes, qu'il est temps maintenant de vous faire connaître.

* * *

Or, d'hôtes, il n'y en avait point, sinon d'invisibles. Car, estimer que le château fût vide de gens d'armes et de varlets et de serviteurs, n'était-ce pas déraisonnable, en cette demeure où chaque matin les bannières se hissaient à la coupette des toits, parmi les fanfares des olifants, cors, trompettes et sacquebutes, où chaque nuit les bannières étaient remplacées par des pots à résine flamboyants, où les cuisines ronflaient pour préparer les deux larges repas quotidiens régulièrement dressés à dix heures et a six heures dans la grand'salle des fêtes, où les bêtes, chevaux, bœufs, vaches, moutons, cochons, volailles et pigeonnailles prouvaient en leur bonne mine qu'on les pansait et nourrissait bravement, où l'on pourvoyait enfin à toutes les besognes de la vie et pour une nombreuse maison ? Mais, d'autre part, force était bien de confesser qu'à toutes ces besognes on ne voyait jamais vaquer en chair et en os personne. Et donc, les hôtes qui vivaient là et y remplissaient chacun leur devoir, y étaient sans y être, du moins pour les yeux.

Il ne faudrait pas croire cependant que ce fût là un habitacle d'esprits ou gobelins venus de la forêt d'Ardenne. Honnêtes chrétiens ils étaient, tous ces fantômes dénués de corps apparent, et ils en rendaient témoignage picux par leur assistance à la messe que célébrait, basse les jours de la semaine et grande le dimanche, un chapelain invisible comme eux.

Et c'était merveille d'ouïr alors, dans la chapelle qui semblait déserte, le dévotieux murmure des oraisons pareil au ronronnement d'une fraîche eau courante, le dialogue des versets et des répons, les mouvements rhythmés par le claquoir, et surtout les chants de gloire ou de lamentation des hymnes et des proses prenant leur essor à pleines ailes sonores dans le vent que soufflaient les orgues en traînées de thrènes ou en triomphales rafales. De cette merveille, qu'eussent aimé à savourer les anges, jouissait seul, hélas! le plus jeune maître de céans, sans pouvoir exprimer (trois fois hélas!) quelle extase en éprouvait son cœur; car le pauvre était muet.

Quant à l'autre maître, le bisaïeul de l'infortuné, plus infortuné encore on devait le dire ; car le malheureux était sourd.

Mais la plus misérable de tout le château était certes la Maugrabine tenue prisonnière dans le cul de basse-fosse le plus profond du donjon ; car, n'étant pas muette, elle n'avait personne jamais à qui parler ; n'étant pas sourde, elle n'entendait autour d'elle que l'éternel silence ; et ses yeux, à force de regarder la nuit absolue, avaient acquis une telle clairvoyance qu'elle en était obsédée et occupait tout son temps à compter les fils d'ombre dont se trame en nombre infini la toile d'araignée des ténèbres.

Le jeune seigneur, Edme-Alain-Alban-Doctrové-Rosemond de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois, marquis de basse Thiérache, prince des deux Ardennes, roi des Iles Perdues, et, nonobstant tous ces titres et bien d'autres, encore simple écuyer du Saint-Pleur, était un damoisel de dix-huit ans.

Le vieux seigneur, Huon-Hurtaud-Bruyn-Magde-Agrapal de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois, marquis de Thiérache haute, prince d'Ardenne qui comprend l'apanage entier des treize Ardennes sauf deux, roi des Iles Retrouvées, et, par-dessus tout, dernier grand-maître et unique chevalier du Saint-Pleur, entrait dans son année cent et unième.

Touchant la Maugrabine, nul ne pouvait dire son âge, et elle-même l'ignorait, depuis tant et tant d'heures qu'elle était assise dans la nuit, à compter les fils des ténèbres sans jamais arriver au bout du compte ; et son nom oublié n'était plus connu que par l'Oiseau-Mage aux trois chansons, le mystérieux oiseau envolé dans la forêt des Enchantements, l'oiseau après lequel court, dans la forêt, le Renard-Sorcier, sans pouvoir l'attraper ni sortir de la forêt, jusqu'à la consommation des siècles probablement.

Ce qu'on savait d'elle, en revanche, c'est que la première chanson de l'Oiseau-Mage, chanson fraîche comme l'éveil de l'aube en avril, avait pour refrain ces trois vers d'une langue abolie :

Nebul gabral zinioudzef nabul
Derzizolra guem nakiem guibul
Guem mizi nouz lilit zazo zabul.

Et, bien que la langue fût abolie, on s'accordait à croire que ces trois vers signifiaient :

Vieille triste emprisonnée jeune
Reverdira, pousse printanière toujours
Pousse avec cœur femme enfant vierge.

Et personne ne mettait en doute que cela prouvait l'éternelle jeunesse de la Maugrabine, malgré tant et tant d'heures qu'elle avait passées à compter dans la nuit les fils des ténèbres.

D'autant que la seconde chanson de l'Oiseau-Mage avait été maintes fois ouïe par de véridiques ermites qui l'avaient rapportée, et que sur le sens de cette seconde chanson aucune hésitation n'était permise, puisqu'elle chantait, celle-ci, orgueilleuse comme l'épanouissement d'une rose de juin, et en clair latin liturgique :

Turri flammâ fiet rima
Et postrema semper prima
Apparebit pulcherrima.

De quoi n'importe quel escholier, pourvu qu'il fût clerc un tantinet, pouvait donner la traduction nette ainsi qu'il suit :

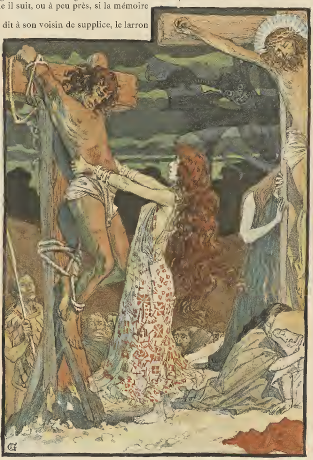
Au donjon par la flamme se fera fente
Et la dernière toujours la première
Apparaîtra la plus belle.

Pour ce qui est de sa troisième chanson, l'Oiseau-Mage devait la chanter en une langue qui n'était pas inventée encore, et c'est seulement au refrain de cette chanson nouvelle que serait enfin ressuscité le nom mort de la prisonnière.

Ainsi, du moins, racontait-on les choses dans les pays voisins du château, au temps où régnait le bon Roi, et sans doute à la cour du bon Roi lui-même. Mais d'y aller voir et s'enquérir auprès du vieux seigneur sourd ou du jeune seigneur muet, ç'eût été peine inutile. Aussi bien, même le vieux sachant entendre et le jeune parler, on n'en eût pas couru le risque. Car il était avéré qu'on ne

pouvait entrer dans le château, ni tant seulement en approcher d'une lieue de France a la ronde, sans aussitôt devenir soi-même sourd et muet. Et donc les plus hardis chevaliers des environs et le bon Roi en personne préféraient là-dessus s'en tenir aux narrés des vilains, lesquels n'en bavardaient d'ailleurs qu'a voix basse, le soir, chez eux, portes et vanternes closes, et après s'être signés trois fois.

De ces narrés confus, dûment mis en ordre par dom Athanasius, chartrier du bon Roi, on pouvait toutefois tirer une histoire assez limpide éclairant l'origine de cette étrange maison et le cas de sa Relique, et cela comme il suit, ou à peu près, si la mémoire ne me fault.



Quand le Seigneur Jésus dit à son voisin de supplice, le larron repentant et charitable, que bientôt tous deux ils se retrouveraient en Paradis, le premier élu du Nouveau-Testament, le pauvre larron sauvé, versa un pleur.

Or, de même qu'au pied de la croix divine se désolaient les saintes femmes, pareillement se lamentait, au pied de la croix larronique, une femme navrée de douleur, elle aussi, mais non point sainte, et au contraire la plus démoniaque des démoniaques. C'était la maîtresse du larron, sorcière et fille folle, d'une de ces races maudites ayant Caïn pour ancêtre, comme Syriennes, Philistines, Égyptiennes et Libyques, ou, à tout dire en un mot, Maugrabines.

Qui avait poussé le larron à larroner, sinon le besoin de satisfaire aux caprices de la drôlesse, conseilleuse de péchés et de crimes? Et ainsi c'est bien pour elle qu'il avait été mis en croix, le pauvre homme, et qu'il allait y mourir.

Mais elle ne l'en aimait que plus et mieux, et vraiment beaucoup, à sa façon; car il ne faut pas croire que de telles créatures, pour avoir aimé à tout venant, ne sachent pas aimer une fois dans leur vie avec la plus profonde et une parfaite passion. Et cette fois-là, au cœur de la Maugrabine, était venue. Justice doit se rendre, fût-ce à qui en est le moins digne. Et, justice commande de le confesser, Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même n'était pas, pour les saintes femmes en personne, objet de dévote adoration plus dévotement adoré que n'était le larron par la Maugrabine.

A quoi il est équitable aussi d'ajouter que le larron, d'autre part, choyait la mauvaise fille d'un culte idolâtrique. Non pas à cause de son corps seulement, qu'elle avait d'ailleurs le plus beau du monde, étant merveille de membres gracieux, et de face délectable (quoique un peu bisette en sa peau couleur de citron vert), et de chevelure nonpareille, aux boucles mi-partie d'or et mi-partie de velours ténébreux, comme si elle eût été coiffée d'un gâteau de miel grouillant d'abeilles noires. Et ce n'était pas non plus uniquement pour ses yeux qu'il la divinisait, pour ses yeux extasiants, si doux et si faux, et d'un glauque si pâle, qui semblaient une mer infinie et sans fond, câline et tempétueuse, à l'horizon fleuri de nuages féeriques et promettant la découverte de voluptueux et toujours nouveaux archipels. Mais pour son cœur, autant et plus encore, elle lui était religieusement chère, pour son cœur tendre, de sœur caressante et de mère dévouée jusqu'au martyre, pour ce cœur en miséricorde où lui, le vagabond las, le révolté meurtri, le gueux méprisé, le triste, le proscrit, le désespéré, l'infâme, il avait enfin trouvé l'auberge de bon repos, le baume a panser ses blessures, le bain à laver ses souillures, et encourageant réconfort, et absolue consolation, et l'estime et l'orgueil de soi, et comme une patrie, et ce réel et sublime paradis sur terre, d'être deux qui ne font qu'un.

Et sachez de plus que, sachant tout cela, vous ne sauriez rien encore de leur amour, si vous demeuriez ignorants de ce qui me reste a vous en dire; c'est que, pour arriver jusqu'au pied de la croix, la Maugrabine avait dû écarter les soldats en criant :

« Si, j'ai droit d'assister à sa mort! Si, je suis de sa famille! Laissez-moi passer! L'enfant que je porte est son enfant. »

Et du haut de sa croix, le larron supplicié avait vu, en effet, que la taille de la Maugrabine n'avait point son ordinaire sveltesse de roseau; et un grand flot de pitié, de respect, et d'amour plus amoureux que tout son amour d'antan, lui avait bouleversé le corps et l'âme.

A ce moment, juste, et non à un autre, Notre Seigneur venait de prononcer la parole d'élection. A ce moment, juste, et non à un autre, le larron versa son pleur. Et aussitôt, il expira.

Dans la gorgerette de la Maugrabine, au bout d'un collier en perles d'Ophir, pendait une buire creusée dans un diamant, si précieuse que jamais on n'avait osé y enclore aucun parfum, aucun n'étant assez rare pour flacon tant miraculeux. Au petit goulot de la buire tomba le pleur. Et, comme tout en cette buire devait être miracle, à peine le pleur fut-il tombé dans la buire, que la buire se referma, tandis que Notre Seigneur Jésus-Christ murmurait doucement :

« Nulle relique ne vaut et ne vaudra plus que ce Saint-Pleur, versé en témoignage de moi. »

Mais, hautaine et farouche, la Maugrabine s'était redressée :

« Tu mens! criait-elle. Ce pleur est mien. »

Puis, secouant le larron sur sa croix, et folle de jalousie :

« Dis qu'il est mien! Dis qu'il est mien! »

Le larron n'avait point répondu; car il était au Paradis déjà et il en avait goûté les délices qui font tout oublier.

« O lâche, s'écria la Maugrabine. Si tu m'avais aimé comme je t'aime, tu ressusciterais pour affirmer que ce pleur est mien. »

Et, se haussant sur les pieds du crucifié, le colletant de ses bras, elle lui mit un baiser sur les lèvres, puis lui cracha au visage.

Tant de haine prouvait tant d'amour, que Notre Seigneur Jésus-Christ en eut compassion. En même temps il entendait le Diable ricasser dans l'ombre derrière la croix et grommeler :

« Qu'est-ce de vos fidèles, voyez, au prix des miens? »

Et, tant pour riposter au défi du Diable, que pour donner à la pécheresse loisir d'entrer un jour en repentance, le Christ dit :

« Ce bon larron a été sauvé par moi *in extremis;* quelques instants seulement il a joui de mon Paradis; mais, quand même, je suis sûr que toujours il en préférera les joies à toutes autres. Je permets donc qu'il se réincarne en ce fils de lui qui va naître, et qui ainsi ne sera pas son fils, mais bien lui-même, et que toujours de la sorte il revive en la suite des fils qui naitront de ce fils, jusqu'à la trente-deuxième génération, et je permets aussi que cette femme reste pendant ce temps à jamais jeune, belle et vierge, et qu'elle tâche par tous les moyens à lui faire renier le pleur versé pour moi. Mais, en revanche, les serviteurs et amis de ces trente-deux générations seront conquis au Paradis avec lui-même, quand il y reviendra au bout de cette épreuve.

— Et s'il y succombe? insinua le Diable.

— Alors, répondit Notre-Seigneur, je verrai ce que... »

Mais en cet instant l'heure était venue d'accomplir ce qui est relaté dans les Écritures, si bien que le Diable n'en put savoir plus long touchant la teneur de l'étrange pari. Les conditions n'étaient guère à son avantage. Néanmoins le Diable se dit :

« Ce n'est pas pour rien que je suis nommé le Malin. Arra-

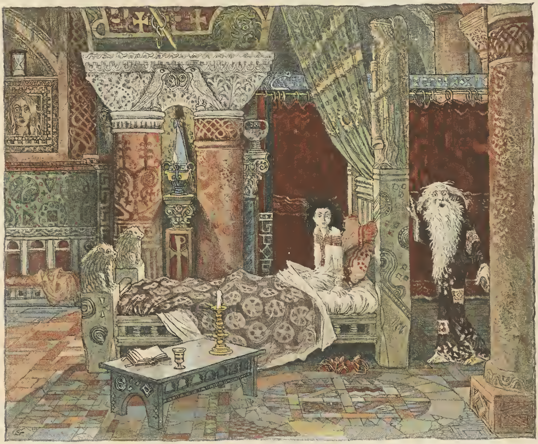
cher un bienheureux au Paradis, voilà un enjeu qui mérite tout risque. Bah! Trichera bien qui trichera le dernier ! »

Et il cria *tope*, en poussant un tonitruant éclat de rire, qui fut la cause, non rapportée par les saints Evangiles, pourquoi le voile du temple se déchira en deux.

Apprenez maintenant que la Maugrabine, tenue prisonnière dans le donjon, était cette même Maugrabine maîtresse du bon larron, et que depuis trente-deux générations révolues c'était ce bon larron, en rupture de Paradis, qui revivait sans le savoir avec les serviteurs et les amis des trente-deux générations, fantômes en espérance de salut, sous et à la garde du Saint-Pleur, au mystérieux château de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois.

Mais, sans doute, on ne va pas manquer de m'arrêter ici pour me demander par suite de quel prodige le perpétuel larron pouvait se trouver réincarné a la fois, aujourd'hui, dans le bisaïeul et dans l'arrière-petit-fils.

Les bonnes gens du pays, mères-grands et meneurs de veillées à légendes, n'y cherchaient pas tant malice et se contentaient de répondre que le vieux était bel et bien trépassé, quoiqu'il eût l'air de vivre. N'était-il pas tout naturel qu'en ce château magique,



de même qu'il y avait les serviteurs et amis invisibles qui étaient des âmes sans corps, il y eût aussi un mort visible qui était un corps sans âme?

* * *

Ames sans corps, et corps sans âme, et âme avec corps qui était le jeune seigneur, tous furent bien étonnés d'entendre, une nuit, un peu avant la mi-nuit, retentir un chant de trompe qui demandait l'entrée au château.

Celui qui soufflait dans cette trompe devait avoir des poumons monstrueux pour souffler si fort. Car le bruit fut tel qu'il domina le vacarme de l'hydre à sept gueules, et qu'il alla d'écho en écho réveiller tous les échos, jusqu'aux plus lointains, de l'infinie forêt d'Ardenne. Et l'on eût dit que c'était la forêt elle-même qui se mettait à pousser un éclat de rire interminable.

Plus réveillés encore, si c'est possible, que tous les échos de la forêt, furent tous les hôtes du château, par cet extraordinaire appel de trompe. Les serviteurs invisibles d'abord, cela va sans dire, vu qu'ils avaient le sommeil très léger. Le jeune seigneur presque aussitôt, quoiqu'il reposât en damoisel, presque en enfant, les poings clos, et la tête sous le traversin. La Maugrabine moins vite ; car c'est de son rêve les yeux ouverts qu'il la fallait secouer, de son rêve absorbé à compter désespérément les fils des ténèbres ; et nul n'ignore que les dormeurs les plus difficiles à ressusciter sont ceux qui dorment sans dormir. Tout de même, et à travers l'épaisseur des murailles, et sous l'édredon de terre qui recouvrait l'oubliette, le chant fut si aigu et si pénétrant que la pauvre folle en eut comme un coup de marteau sur le crâne et comme un rouge éclair devant ses yeux, qui se fermèrent pour la prime fois depuis tant de longues années, tandis qu'elle cessait enfin de compter les fils des ténèbres. Mais songez combien était surnaturel ce chant de trompe, puisque le vieux seigneur lui-même, le centenaire, le mort, le sourd, soudainement se trouva l'entendre !... Et à tous vint cette pensée unique :

« C'est sans doute la trompette du Jugement dernier. »

Sur quoi tous, sauf la Maugrabine, se mirent dévotement en prière et à confesser leurs péchés en implorant grâce et merci. Mais elle, toujours hautaine et farouche ainsi qu'au pied de la croix, s'était dressée et clamait dans l'ombre, implacablement :

« Le pleur est mien ! Le pleur est mien ! »

Cependant le chant de la trompe avait recommencé ; et, cette fois, comme on n'avait plus l'ahurissement du réveil en sursaut, on distinguait fort bien que ce n'était point là l'air épouvantable de l'Archange sonnant la diane aux trépassés, et que la fanfare, en clair langage d'olifant, signifiait seulement la venue de quelque chevalier demandant l'entrée au château. Mais, en vérité, l'Archange en personne n'eût pas plus stupéfait que cet étrange chevalier qui forçait a s'esclaffer de rire toute la forêt d'Ardenne, et qui n'avait pas craint d'arriver jusqu'ici malgré la malédiction menaçant de mutisme et surdité quiconque approchait le château d'une lieue à la ronde.

Or celui-ci sans peur avait approché, et de moins d'une lieue, puisqu'il se tenait à l'autre bord du torrent. Et il faut croire que sa folle hardiesse désenchantait l'enchantement et faisait mentir la malédiction ; car si ce preux était sourd, certes il n'était point muet, comme il le prouva par ce cri rugi à voix de tonnerre :

« Asile ! Asile ! Asile ! »

Jamais personne au monde n'avait quêté asile sur ce ton for-

midable. La haute montagne en trembla, elle-même prise de fièvre. Et pris de fièvre pareillement furent les hôtes du château, si fort que l'on entendit les âmes sans corps claquer des dents.

Avec quelle violence, d'ailleurs, fut jeté ce cri, on en jugera par ce seul fait, que l'haleine du crieur déchaîna dans l'air une bise dont s'éteignirent à la fois les septante-sept flammes allumées aux septante-sept phares du château.

A ce coup, nul ne pouvait plus conserver de doute sur ce visiteur, et tout le monde comprit que c'était messer Satanas.

Vite, vite, le jeune seigneur entraîna l'aïeul vers la chapelle, où déjà les âmes sans corps avaient entonné un chant d'exorcisme, cependant que l'invisible chapelain brandissait la buire en diamant qui contenait le Saint-Pleur. Et comme c'était merveille d'ouïr à l'ordinaire, dans la chapelle d'apparence déserte, résonner les hymnes. c'était merveille plus grande encore, cette fois, de voir, dans l'air plein de ces voix aux bouches absentes, la Relique se tenir suspendue ainsi toute seule, illuminant l'ombre de la nef, et pareille à une étoile que rien ne supporte,

fleur sans tige, bulle de clarté flottant parmi les vides ténèbres.

Tellement vive était cette clarté, que le rayonnement en traversa murailles et planchers jusqu'au cul de basse fosse où gisait la Maugrabine, à six-vingts pieds sous terre. Brusquement, dans sa nuit, elle aperçut cette coulée de jour.

« Ah ! s'écria-t-elle, je le savais bien, qu'à force de compter les fils j'arriverais au bout de la toile. Voici que l'obscurité a pris fin. J'y vois ! J'y vois ! »

Et non seulement cette clarté était vive à ce point; mais aussi elle était comme solide. Car la Maugrabine, ayant vers elle tendu les mains, sentit que ses doigts s'y agrippaient. De toutes ses forces elle la saisit et l'embrassa, et tenta de se hisser contre elle ainsi qu'elle eût fait contre un mât résistant. Un effort, un autre, un autre encore, dans l'angoisse haletante, avec la terreur que cette chose de rêve tout d'un coup vînt à fuir sous elle, à glisser, à se fondre ! Mais non, non ! O joie ! O folie ! Cela tenait, cela était ; et brave, fougueuse, le cœur battant d'espoir, les nerfs tendus de bon vouloir, les pieds crispés, les genoux serrés, les poignets bandés, tout l'être jaillissant en haut, la Maugrabine se mit à grimper le long de la miraculeuse colonne de lumière.

Dans la chapelle, le chant d'exorcisme retentissait toujours, et toujours le chapelain brandissait la sainte Relique. Toutefois, à mesure que lentement montait la Maugrabine, lentement aussi les voix perdaient de leur sonorité, et lentement s'abaissaient les bras du chapelain, comme las du fardeau qu'ils portaient.

« Hélas ! mes frères, murmura soudain sa bouche invisible, je ne sais quelle langueur me prend et quelle force mystérieuse tire mes bras en bas ; mais je suis à bout ; je n'en puis plus ! »

Épuisé, il allait lâcher la buire, sous le poids de laquelle il s'agenouillait déjà, et qu'il sentait près de rouler à terre bientôt. Tous les chanteurs invisibles, éperdus, firent silence. Le jeune seigneur tremblait. Le vieux pleurait. Et voilà qu'au dehors la voix de messer Satanas, aigre et méchante maintenant, et avec un bruit de plomb fondu qui grésille, glapissait ironique :

« Ah ! ah ! où sont-ils donc les chevaliers du Saint-Pleur ? »

Et le centenaire répondit en sanglotant :

« Je suis le dernier et je suis mort. »

Car il avait entendu la parole du Diable, perçante comme une vrille de feu, même à son tympan sourd de trépassé ; mais il n'entendait point celle des serviteurs invisibles qui cependant lui criaient tous à tue-tête dans les oreilles :

« Armez un autre chevalier, vite, vite ! »

Et il ne comprenait rien aux gestes désespérés du muet damoisel, qui devant lui se prosternait, et d'une mine suppliante lui demandait l'investiture.

Cependant le chapelain s'inclinait de plus en plus vers le sol ; et de cela, quoiqu'il fût invisible, on pouvait clairement juger, à regarder la buire descendre peu à peu, bulle tout à l'heure haut flottante, et qui, dans un instant, toucherait le plancher et peut-être s'y briserait.

Ah ! qu'elle se brisât, n'était-ce pas l'infernal espoir de messer Satanas ? Certes, certes, il n'attendait que cela pour pénétrer en vainqueur dans le donjon ! Déjà, sans doute, il avait franchi les sept ponts-levis de la chaussée, et enfoncé la porte massive du château, malgré son corps de garde en frontail de mâchecoulis, corps de garde où personne ne montait plus la garde. puisque tout le monde s'était réfugié dans la chapelle ! Déjà, pour sûr, il était au milieu de la grand'cour, devant le fossé même du donjon ! On le devinait à sa voix plus proche, plus insolente aussi, à cette voix qui répétait avec des crissements d'huile bouillante :

« Eh ! eh ! les pauvres chevaliers du Saint-Pleur ! »

Et, la buire brisée, la Relique profanée, certainement le Saint-Pleur s'évaporerait en rosée vers le ciel, tandis que dans le donjon sans défense monterait l'horrible voleur d'âmes qui, d'un coup, précipiterait à la damnation éternelle tous les serviteurs et tous les amis et tous les châtelains passés et présents de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois !

Hélas ! il comprenait cela, lui, le malheureux damoisel, et vaillant il était, et loyal, et pur, et ne méritant pas l'enfer ; et pourtant il ne pouvait rien là-contre. Car de prendre en ses mains, pour la garder de chute, la tant précieuse Relique, il savait bien qu'il n'en avait point le droit, ni même la faculté, aucun vivant n'y étant admis autre qu'un chevalier du Saint-Pleur ; et il n'en était que simple écuyer jusqu'à son année vingt-et-unième, à moins de spéciale investiture *in extremis* ou miraculaire.

* * *

Mais qu'est-ce, je vous prie, qu'un miracle de plus, en cette histoire ? Et si vous avez cru aux précédents, aurez-vous donc grand'peine à croire encore en ce nouveau que je vais vous dire ? Non pas, m'est avis ; et vous devez être étonnés seulement que celui-ci ait tant tardé à se produire. C'est de quoi s'étonnait lui-même le damoisel, tellement vive et profonde était sa foi ! Mais il trouva toute naturelle, comme vous la trouverez sans doute, l'intervention divine qui fit alors sortir des orgues une grave et fière mélodie prononçant ces paroles :

« Edme-Alain-Alban-Doctrové-Rosemond de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois, marquis de basse Thiérache, prince des deux Ardennes, roi des Iles Perdues, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ je t'arme chevalier du Saint-Pleur. »

Au même instant, deux éperons fleurirent comme des boutons d'or aux talons du damoisel ; à son poing droit, raide et d'un seul jet une longue épée poussa comme un glaïeul ; et dans sa main gauche, placée sur son cœur, vint se poser comme un oiseau de flamme la buire en diamant qui le cuirassa de clarté.

A présent il se savait fort. La buire étant très lourde, et le tirant en bas ainsi que tout à l'heure le chapelain, il pensa :

« C'est là un avertissement du ciel. On veut que je les gagne, mes éperons de chevalier, et que j'aille affronter le Diable face à face. Allons-y ! Allons où me conduit le Saint-Pleur ! »

Et, l'épée haute, les éperons sonnant, il descendit l'escalier du donjon pour marcher au-devant de l'ennemi, tandis que le long de la colonne lumineuse, toujours jaillissante de la buire, continuait à grimper de dessous terre la Maugrabine, infatiguée, infatigable, d'autant plus ardente maintenant qu'elle se sentait gravir vers le cœur même de son bien-aimé.

Lui descendant, elle montant, ils arrivèrent ensemble et se joignirent au rez-de-chaussée du donjon. Elle s'était, d'un dernier effort, comme élancée hors du sol et accrochée au cou du damoisel, s'y suspendant de ses deux bras, et sa tête lasse reposée sur la poitrine où flamboyait la Relique. Mais lui, il ne la vit pas,

ne la sentit pas non plus. Il lui sembla seulement que le poids du Saint-Pleur était devenu très léger, et qu'il tenait à la main une rose sur laquelle dormait un papillon. De regards et d'attention consciente, il n'en avait que pour le prodigieux spectacle surgi devant ses yeux hagards.

La porte du donjon était grande ouverte, le pont-levis baissé, et la cour du château grouillait d'une foule compacte, aux types et aux costumes les plus divers. Il y avait des larrons juifs, crochus de nez, chevelurés en vrilles noires; des matelots grecs, larges de dos, fins de taille, à demi nus et barbouillés de goudron; des Romains rasés, chauves, drapés dans leurs toges; de rudes Barbares, longues moustaches pendantes et jaunes, corps énormes vêtus en peaux de bêtes; des chevaliers errants aux armures ténébreuses; des seigneurs haut empanachés et habillés de couleurs éclatantes; des pages en soie et velours; des barons en fer; des abbés mitrés; des chapelains sous de raides dalmatiques; des vachers et des porchers hirsutes, en sayons de bure et braies de toile; des majordomes écussonnés d'armoiries; des chartriers, l'écritoire à la ceinture; des mires barbus, coiffés de toques carrées; des varlets aux jambes de ton disparate; des cuisiniers tout en blanc; des tourmenteurs tout en rouge; des nains et des fols bariolés; des fauconniers, l'oysel au poing; des enfants de chœur pareils à des coquelicots sur lesquels il aurait neigé; des astrologues en robes zodiacales et casqués d'un éteignoir; des moines blancs et bruns qui semblaient de vivantes cloches en argent ou en bronze; des sonneurs d'olifant aux joues comme des outres; de pâles mitrons, les joues creuses; des chantres pansus et la trogne enluminée de vermillon septembral; des mimes glabres, grimaçant ainsi que singes; des trouvères maigres. caquetant ainsi que perroquets; des jongleurs à la bouche lippue plus éculée que celle des gargouilles, cracheuses d'eau torrentielle; des palefreniers brutaux; des chambellans polis; des argentiers clignant de l'œil et pesant de la monnaie à faux poids; des forgerons en tablier de cuir; des bouchers qui avaient l'air de s'être roulés dans un écrasis de fraises; des veneurs menant couples de chiens en laisse; des écuyers en train de harnacher et caparaçonner leurs chevaux; des musards ne faisant rien sinon regarder les autres; des gens d'armes à muffle de dogue; des gens de loi à museau de fouine; des gens d'église à mine béate de chat qui dort; des mendiants et gueux de l'hostière, les uns doux et bêlant en agneaux qu'on égorge, les autres farouches et avec des yeux de loup pris au piège; et enfin des hommes de tous les temps et de plusieurs pays, depuis l'an un jusqu'à ce jour, et depuis la Judée jusqu'à la Thiérache, en passant par la Grèce, Rome, les Barbares, l'empire de Charlemagne et la légendaire féodalité d'Ardenne; des hommes de tous les états à peu près, et de toutes les figures et de tous les poils, grands, petits, gros, menus, forts, débiles, basanés, roses, rougeauds, blêmes, bis, blafards, noirs, châtains, blonds, fauves, roux, et portant toutes les étoffes de toutes les nuances, comme si on leur eût distribué pour garde-robe l'arc-en-ciel déchiqueté, et la lune, et le soleil, et aussi la nuit et la brume; et tout cela pêle-mêle, sans distinction d'âge, de contrée ni d'époque; tout cela dans ce petit espace de la grande cour, où ils tourbillonnaient, fourmilière multiforme et multicolore, ayant au-dessus d'eux, dans le firmament éclairé par une lueur d'Apocalypse. un nuage qui flottait en forme de banderole, avec cette inscription d'une ligne onduleuse et serpentine :

Cy sont les serviteurs et amys des xxxij generations.

Combien de temps le damoisel demeura-t-il à contempler ce tableau? Lui-même n'aurait su le dire. Et sans doute il y serait encore à l'admirer, s'il n'eût été réveillé de sa vision par ces paroles que proféra le diable :

« Les trente-deux générations sont révolues, en effet, et c'est à présent que nous allons rire. »

Et il se mit à rire, comme il l'annonçait, le mauvais rieur, mais, cette fois, d'un rire discret et quasi lointain, et vraiment agréable à entendre, car il ressemblait au tireli trillé d'une alouette planant très haut, invisible dans les profondeurs de l'azur.

Ce n'est pas dans l'azur, pourtant, que le damoisel essaya de chercher quelle bouche avait flûté ce rire. Car, en même temps qu'il l'avait ouï tomber de là-haut, il était sûr de l'entendre encore grisoller ici, très près, tout près, d'où il paraissait fuser en montant, comme si l'alouette ne planait pas dans le ciel, et y envoyait seulement l'écho de son tireli, et comme s'il la portait, trillant de la gorge et des ailes, dans son propre cœur. C'est donc en bas qu'il regarda, et alors, enfin, il la vit, la Maugrabine!

Elle ne riait point, elle, toutefois; et de ses lèvres, entr'ouvertes doucement, ne s'était certes pas essorée cette alouette. Tout son visage, qu'elle avait relevé et tourné vers lui, souriait sans doute; mais d'une extase absolument silencieuse.

Et il l'admira si fort, qu'il en cessa d'apercevoir, auprès de ce visage radieux, la radieuse Relique, devenue pour lui chose terne.

Il admira ce front d'un grain plus uni que celui d'un marbre ambré par le soleil ou que celui d'un cuivre patiné de sinople, ce petit front bas, étroit et bombé, sur lequel tant d'années avaient roulé leur flux et leur reflux, sans y laisser plus de traces que l'Océan n'en laisse au galet poli par les baisers des vagues.

Il admira ces joues à la peau de citron vert. fruits délicieux où semblaient à la fois s'éveiller les plus fraîches pousses d'avril et s'endormir les plus mélancoliques feuilles mortes d'automne.

Il admira cette bouche mi-close, telle qu'une rose fanée en bouton, aux pétales froncés, d'une pourpre blêmie, que glaçait de reflets bleuâtres la clarté nacrée des dents, pâles opales.

Il admira cette chevelure étrange dont s'encadrait la face en un cadre d'or et de velours, cette chevelure lourde et bouclée, ténébreuse et lumineuse, en brouillard traversé de fauves fulgurations, en nuit phosphorée de fugitives aurores jaunes, cette chevelure animée, bougeante, vivante, faite d'abeilles au corselet noir nouant et dénouant leurs grappes dans un gâteau de miel, chaud et parfumé, qui grisait l'odorat et appelait la morsure

Il admira surtout, et bientôt uniquement, ces yeux où le visage entier se résumait, pour ainsi dire; car leurs regards avaient tout ensemble la dureté froide du marbre et le mordoré du soleil dont le marbre attiédit son ambre, et le roux vert-degrisé du cuivre, et l'acidité du citron, et le sucre du miel, et la mate obscurité du velours, et l'aiguillon de l'abeille, et le charme triste et tendre des roses fanées, et la pâleur chatoyante de l'opale, et l'avril, et l'automne, et la nuit, et l'aurore, et le brouillard, et l'éclair, et bien d'autres choses encore, dans leur glauque profondeur, transparente, fausse et douce, irisée, changeante, infinie, indéfinissable, comparable seulement à une mer dont l'horizon est fleuri de nuages féeriques et promet la découverte de voluptueux et toujours nouveaux archipels.

Et dans ces yeux, qui alors étaient noyés d'extase, il se noya, extasié lui aussi, ne voyant plus qu'elle, abîmé en elle.

Vainement la foule grouillante des serviteurs et des amis lui criait, en toutes les langues qu'ils avaient parlées jadis, de prendre garde. Il n'écoutait rien, n'entendait même pas. Vainement le

vieux seigneur, avec sa voix de sourd, lui hurlait à l'oreille :

« Fils ! fils ! as-tu donc perdu l'ouïe plus que moi-même? Ne regarde point en bas ! Regarde devant toi ! Regarde ! »

Il ne voulait, lui, regarder que ces yeux ; et les paroles du vieux lui bourdonnaient à l'ouïe ainsi qu'un vague murmure, dont il ne saisissait pas, et ne cherchait pas à saisir, le sens inutile.

Ainsi qu'un vague murmure aussi, très vague et sans importance aucune, il percevait de même le vacarme, hourvarique pourtant, que menait à cette heure, là, devant lui, de l'autre côté de la grand'cour, tout un orchestre infernal de diables tapant sur d'énormes tambours en peau d'hippopotame, secouant des sistres hauts comme des grilles d'arc de triomphe, cognant des cymbales larges comme des couvercles de puits, sifflant dans des fifres en os de mort, castagnettant avec des pierres tombales, et arrachant de rauques barrits éléphantesques à des trompettes d'airain qui, posées droites sur leur pavillon pour base, auraient eu l'air de colonnes trajanes.

A peine distinguait-il aussi, tel qu'en un rêve de somnolence, la signification du boniment que tonitruait Satanas, tandis que défilait, aux sons de cette cacophonie épouvantable, le cortège non moins épouvantable de sept chars à la queue-leu-leu, portant en marche triomphale les sept péchés capitaux.

Et comment eût-il pu, en effet, prêter attention à quoi que ce fût, sinon à la Maugrabine, qui seule l'occupait, et de la façon qu'on va voir ?

* * *

Comme passait le premier char, la Maugrabine avait un peu haussé sa tête et le damoisel incliné la sienne, en sorte que la chevelure de l'une se trouva juste au niveau des dents de l'autre. Ah! vraiment, ces dents et ce gâteau de miel odorant auraient-ils pu rester si proches sans se joindre ? Ils se joignirent donc. Et à la face du jeune homme, perdue en cette mousse de velours et d'or, monta une rougeur et s'alluma une cuisson, comme si toutes les abeilles du gâteau de miel l'avaient piqué de leurs dards.

Puis aussitôt la brûlure avait été rafraîchie, comme si toutes les abeilles l'éventaient de leurs ailes soyeuses. C'est qu'à ce moment la Maugrabine renversait en arrière son col, et présentait au souffle du jeune homme son front de marbre ambré, de cuivre poli. Et sur ce front le souffle s'était arrêté, humant le calme ; et dans le souvenir des mille et mille vagues où s'était roulé ce galet, il avait semblé à l'âme du damoisel qu'elle se roulait aussi en un bain délicieux. Cela, comme passait le deuxième char.

Comme passaient le troisième et le quatrième, c'est sa joue droite, puis sa joue gauche, que la Maugrabine avait offertes, ainsi qu'une esclave prévenante offre à son maître, sortant du bain et las, le régal de fruits savoureux. A ces oranges mûres, a ces verts citrons, de pulpe tout ensemble douce et acide, le maître si bien servi avait mordu, naturellement. Qui eût put se soustraire à l'alliciante tentation ? Après ce front si froid, ces joues si chaudes n'étaient-elles point la caresse du soleil où se détend le corps raidi par l'étreinte glaciale du flot ? Longuement, suavement, à cette caresse amollissante, le damoisel s'était pâmé ; et ce n'est plus sur son visage seul qu'avait fleuri l'incarnat et flambé du feu ; c'est par tout son corps, et jusqu'à son cœur, qu'il avait senti courir, plus rouge, son sang devenu de la lave. Il en avait l'être incendié et s'imaginait avoir mangé du soleil.

Mais voici qu'avaient passé le cinquième char et le sixième ; et alors la Maugrabine, ramenant un tantinet sa tête en avant et en bas, avait, comme des papillons palpitant et en agonie, battu des paupières, comme des papillons se posant par-dessous au calice retourné d'une rose mourante. Et cette rose était sa bouche, à lui ; et ces papillons étaient ses yeux, a elle. Et la rose enivrée s'était refermée sur les papillons. Et, cette fois, le damoisel n'avait plus éprouvé ni froid, ni chaud, ni rien du tout ressemblant à rien. Il s'était fondu en un délice où il lui restait seulement le sentiment vague que le soleil mangé tout à l'heure était l'ombre d'une ombre de soleil, et qu'à présent il buvait à traits infinis une étoile, deux étoiles, la voie lactée, le firmament, un lac de constellations, un vin mystique d'astres en cascade, un torrentiel et vertigineux élixir dont toutes les gouttes étaient tous les soleils liquéfiés de la vendange éternelle.

Et, comme en ce moment arrivait le septième char, les lèvres de la Maugrabine touchèrent les lèvres du damoisel ; sur quoi disparut, dans le temps d'un éclair, tout ce qui les entourait, et ils se trouvèrent seuls en haut du plateau vide et nu, lui évanoui, elle le portant dans ses bras, parmi des ténèbres opaques où pesait un silence de tombe.

Mais quel silence pouvait être silence de tombe pour l'oreille de la Maugrabine, habituée, pendant son enterrement de tant de siècles, à percevoir l'imperceptible tic-tac de la durée tombant goutte à goutte dans le néant du sépulcre ? Et quelles ténèbres pouvaient demeurer opaques pour ses yeux d'infatigable veilleuse, experts à démêler les fils d'ombre dont la Nuit trame et tisse sa noire toile d'aragne? Et voici donc que, bientôt, parmi ces ténèbres elle vit, et dans ce silence elle entendit.

Ce qu'elle entendit, c'était le pas, pourtant si furtif, du Renard-Sorcier, qui rôdait autour d'eux ; et c'était le vol, pourtant plus furtif encore, de l'Oiseau-Mage qui, au-dessus d'eux, planait.

Et ce qu'elle vit, c'était la Relique, que le damoisel en s'évanouissant avait laissé choir, et dont la buire en diamant s'était brisée, devenue une impalpable poussière, tandis que par terre le Saint-Pleur roulait sur la pente du plateau, comme une perle de rosée à la surface lisse d'une feuille.

Que le subtil Oiseau-Mage voulût s'emparer du Saint-Pleur, et que le non moins subtil Renard-Sorcier s'apprêtât à happer l'oiseau s'il approchait trop du sol, elle n'en douta pas un instant. Elle distinguait, dans le noir, le noir plus noir que faisaient leurs corps en mouvement vers le Saint-Pleur. Et tout à la fois elle ne perdait pas de vue la perle de rosée, seul point vaguement lumineux en l'épaisseur de l'ombre.

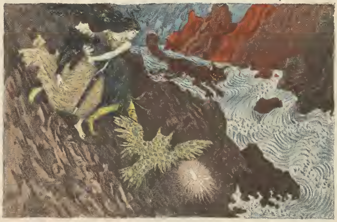
Mais, hélas ! comme elle roulait, la perle, et combien vite elle s'éloignait, plus vaguement lumineuse, plus pâle, de moment en moment ! Et que faire pour la rejoindre et la ramasser ? Fallait-il donc abandonner le damoisel évanoui ? Oh ! non, jamais ! Et, le serrant contre sa poitrine, ainsi qu'un enfant qui dort, alourdie par ce poids inerte, sans voir où elle posait ses pas, elle se mit à marcher par les ténèbres, vers le Saint-Pleur fuyard, en criant comme jadis, comme naguère, comme toujours :

« Le pleur est mien ! Le pleur est mien ! »

Uni devait être le sol, puisque la perle de rosée y roulait si bien, de même qu'à la surface lisse d'une feuille ; et cependant, aux pieds nus de la Maugrabine, ce sol devenait raboteux, rocailleux, effondré de trous, hérissé de silex tranchants. Elle y trébuchait. Elle s'y cognait les orteils. Elle s'y ensanglantait la plante et les talons. N'importe ! Vaillante et tenace, malgré tout, elle allait.

Entre elle et le Saint-Pleur diminuait la distance. Encore quelques enjambées, et il n'y aurait qu'à se baisser pour le prendre ! Vaillante et tenace, elle les fit doubles. Enfin ! Elle pouvait donc...

Mais soudain, quittant le sol, le Saint-Pleur fut soufflé en l'air comme un duvet, et devant la Maugrabine s'ouvrit, béante, la première des sept gueules de l'hydre qui, par un torrent, séparait le plateau de la montagne voisine. Comme un duvet, le Saint-Pleur s'était posé sur la première assise de la chaussée, à l'endroit où tout à l'heure s'accrochait le premier pont-levis, maintenant écroulé, ainsi que les six autres, dans les eaux rugissantes. D'un coup d'aile, l'Oiseau-Mage s'était élancé pour le ravir à l'instant qu'il se poserait. D'un bond, le Renard-Sorcier avait franchi le fossé pour empêcher le ravisseur. Seule, la pauvre Maugrabine demeurait en souffrance au bord du gouffre, ne pouvant rien faire sinon crier toujours désespérément :



« Le pleur est mien ! Le pleur est mien !

— Si tu veux être transportée auprès de lui, murmura une voix, tu n'as qu'à me payer le passage, à moi, la Paresse.

— Quel que soit le prix, dit-elle, je le paierai donc.

— Le prix, soupira la voix, c'est un baiser, après lequel tes cheveux vont tomber.

— Le voici, répondit-elle, et de toute mon âme. »

Et elle se trouva sur la première assise de la chaussée. Mais à peine y arrivait-elle, que le Saint-Pleur prenait son essor vers la seconde, comme un pétale de fleur, et suivi de l'Oiseau-Mage et du Renard-Sorcier.

« Si tu veux aller là-bas avec eux, grinça une autre voix, il me faut mon petit bénéfice à moi aussi, l'Avarice.

— J'y consens, dit la Maugrabine. Vite !

— Mais, reprit la voix, peut-être ignores-tu que ton baiser à moi te laissera toute en parchemin ridé, comme moi ?

— Qu'importe ? répondit-elle. Je te le donne avec ivresse. »

Et elle aborda la seconde assise, d'où le Saint-Pleur rebondit comme un grêlon sur la troisième, toujours escorté de l'Oiseau-Mage et du Renard-Sorcier, tandis qu'un rauquement terrible rugissait à l'oreille de la Maugrabine :

« Et moi, la Colère, qu'aurai-je pour te porter plus loin ?

— Tout ce que tu voudras, répliqua la brave créature.

— Un baiser, riposta la Colère, où je mangerai ton cœur.

— Soit ! fit la Maugrabine, et de tout mon cœur. »

Et, comme elle touchait la troisième assise, l'Oiseau-Mage et le Renard-Sorcier en déguerpissaient au pourchas du Saint-Pleur qui s'en était enfui ainsi qu'un feu follet sautillant. Avant même que la quatrième voix eût parlé, la Maugrabine se hâta de dire :

« Qui que tu sois, toi qui vas encore me rançonner, dépêche-toi. Je suis prête à tout. Où es-tu, que je m'acquitte ?

— Ce baiser-ci, grogna l'invisible groin de la Gourmandise, te coûtera ta chair, et il ne te restera plus que la peau sur les os.

— Prends, répondit la Maugrabine. Et merci ! »

Sur la quatrième assise, où elle était à présent, l'Oiseau-Mage et le Renard-Sorcier n'étaient déjà plus, ni le Saint-Pleur, qui les avait entraînés après lui sur la cinquième en y volant comme un lampyre aux zigzags d'éclair ailé.

« Ah ! s'écria la Maugrabine, pourquoi tous ces retards, puisque je suis résolue à ne rien refuser ? Qu'exige-t-on encore ?

— Un baiser, brailla une voix de paon, à moi l'Orgueil, qui te trouve trop fière de ta belle taille, et te veux boiteuse et bossue.

— Boiteuse et bossue je sois, répondit la Maugrabine ; mais que je passe ! »

Et suave lui parut ce baiser, qu'elle mit sur une bulle de savon et qui lui laissa aux lèvres une goutte d'eau sale.

La cinquième assise était sous ses pieds ; et là-bas, au bord

de la sixième, glapissait le Renard-Sorcier et planait l'Oiseau-Mage, auprès du Saint-Pleur qui s'y était élancé en tourbillonnant comme un délicat flocon de neige prêt à fondre.

A la face de la Maugrabine souffla une haleine empestée disant :

« A moi, l'Envie, tu n'oseras certes pas le donner, l'affreux baiser du péage, le baiser par lequel tout ton corps ne sera plus qu'une plaie. Et pourtant, c'est cela qu'il me faut, sans même l'ombre d'un regret.

— Sans l'ombre d'un regret je t'obéis, répondit la Maugrabine, et de bonne volonté pleine et entière.

— Mais, objecta l'Envie, songe que tes yeux rongés s'éteindront.

— Je n'ai pas besoin de mes yeux, répliqua la Maugrabine. L'âme a son regard, qui est la foi, et plus perçant que l'autre pour qui sait le darder avec amour. J'aime, et, aveugle, j'y verrai ! »

Et, de fait, l'affreux baiser subi, sans yeux elle vit fort bien que l'Oiseau-Mage et le Renard-Sorcier avaient fui la sixième assise, où elle-même se reconnut ; et, avec eux, de l'autre côté du torrent, elle distingua nettement le Saint-Pleur qui, d'un jet, s'y était rendu comme une étoile filante.

De l'autre côté du torrent, oui, enfin ! La dernière des sept gueules de l'hydre ! C'était la dernière à traverser ! Et, ensuite, plus d'obstacles, plus de gouffre à franchir ! En plat terrain elle pourrait courir après le Saint-Pleur, et le rejoindre et le reprendre. Les pieds sanglants et si las, et boiteuse, quand même elle courrait, allègre ! Le corps émacié, vieilli, tordu, coulant de plaies atroces, les os mous et lancinés de douleurs, quand même elle se précipiterait en avant, joyeuse ! Les yeux morts, elle y verrait, confiante ! Ah ! les empêchements de ses infirmités, qu'était-ce, sinon rien ; et le poids de plus en plus écrasant du damoisel, toujours évanoui, ne lui semblait-il pas une plume, puisqu'elle allait pouvoir tout oublier au toucher du Saint-Pleur reconquis ? Certes, bientôt reconquis, maintenant que la pauvre femme en était séparée seulement par la dernière des sept gueules de l'hydre !

Et c'est bravement et presque victorieusement qu'elle clama :

« Suprême passeur, hâte-toi de me passer ! D'avance j'accorde tout ce qu'il te plaira vouloir. Je suis tienne, m'entends-tu ?

— Je te prends au mot, gazouilla une voix câline. Sois donc mienne, à moi, le plus doux et le plus tyrannique des sept péchés capitaux. Viens, que sur ta bouche je cueille ton amour. »

Mais à ce mot, la Maugrabine se cabra, superbe, et répondit :

« Oh ! non ! cela, tu ne l'auras point. Personne au monde ne l'aura. Mon amour est à mon aimé. »

* * *

A peine eut-elle prononcé ces paroles, qu'il s'éleva un vent

d'ouragan, dont toute la montagne fut secouée comme par un tremblement de terre, et sous lequel la forêt d'Ardenne sembla une mer tempétueuse, roulant des vagues de chênes brisés, des houles de sapins rompus et des algues de bouleaux arrachés, les racines échevelées en l'air. Et, dans les tourbillons de ce vent, fut emportée la Maugrabine, qui toujours tenait serré contre elle son bien-aimé endormi, et toujours, avec les yeux de sa foi, suivait à l'horizon, parmi les nuages monstrueux, le Saint-Pleur envolé pour jamais maintenant, pareil à une comète folle et désorbitée. Et toujours, en le suivant, toujours d'une voix vaillante et tenace, malgré les hurlements de l'ouragan, elle criait, infatigable :

« Le pleur est mien ! Le pleur est mien ! »

Et voilà que soudain se réveilla le damoisel, et il vit la Maugrabine telle qu'elle était sortie des six épreuves où elle s'était sacrifiée pour lui, vieille, ridée, chauve, bossue, aveugle, disloquée, décharnée, saignante, épouvantable. Mais, pendant la durée de son évanouissement, à lui aussi les yeux de sa foi étaient restés ouverts, en sorte qu'il savait comment et pourquoi l'héroïque amante était ainsi devenue hideuse.

Et, quand même il l'eût ignoré, l'Oiseau-Mage le lui eût appris, qui se mit alors à chanter sa troisième chanson, en la langue non inventée encore. Oh ! cette langue inconnue, tout de suite il la comprit, lui, le bon larron réincarné pour la dernière fois, lui, l'échappé du Paradis ! Cette langue était celle de là-haut, dont les vocables ne peuvent être répétés par une bouche humaine, et sont la musique même des constellations en marche. Aux accents de cette langue, que l'élu avait parlée jadis dans les Iles Perdues, et qu'il entendait de nouveau dans les Iles Retrouvées, aux ineffables accents de cette langue, l'Oiseau-Mage chantait l'*hosannah* de la Maugrabine, et le refrain de la chanson glorifiait le nom béni de la pauvre femme, ce nom qu'il est bien inutile de révéler ici, puisque tout le monde le sait à présent !

Oui, tout le monde le sait, et tout le monde le dit, et lui-même put enfin le dire, le muet qui recouvra brusquement la parole.

D'une voix tendre, d'une voix d'enfant mort qui ressuscite, il le soupira dans l'oreille de la sacrifiée ; puis, sur la bouche de ce fantôme horrifique, il posa un baiser dévotieux, et enfin s'écria : « C'est toi le Paradis. Je n'en veux pas d'autre. Le pleur est tien. »

Aussitôt la Maugrabine, nommée du nouveau nom qui était le vrai, et recréée par cette volonté fervente qui était la décisive, redevint celle qu'elle avait si longtemps été, et que célébraient la prime et la seconde chanson, et que consacrait à jamais la troisième ; et, pour toujours, réunis furent le bon larron et sa belle aimée, à qui le Saint-Pleur reconquis fit un halo de céleste lumière, tandis qu'un Archange proférait cette sentence latine :

Inferi sunt ubi non amatur, ibi solum.

Ce que messer Satanas, docteur en toutes Universités, n'eut pas grand'peine à traduire ainsi : « L'enfer est où l'on n'aime pas, là seulement. »

Et il en demeura quinaud, traitant Notre Seigneur Jésus-Christ de tricheur. En quoi il mentait assurément, le vilain ! Car Notre-Seigneur, on s'en souvient sans doute, n'avait rien affirmé jadis touchant la fin finale du pari, rien sinon :

« Alors, je verrai ce que..... »

Toutefois, comme il ne faut être injuste envers personne, fût-ce le Diable, on lui abandonna en toute propriété le vieux seigneur de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois. Mais le Malin cracha sur cette vaine dépouille, disant :

« Je n'en veux point. Qu'en ferais-je ? Un corps sans âme ! Et j'avais droit à toutes ces âmes sans corps, que l'on me vole. »

Car tous les serviteurs et amis des trente-deux générations venaient de monter au ciel.

Quant au dernier chevalier du Saint-Pleur et à celle qui l'avait gagné sur le Paradis lui-même, bien entendu est-il qu'en toute équité on ne pouvait leur ouvrir ce Paradis qu'ils refusaient ; mais non plus ne devait-on les laisser prendre par l'Enfer, puisqu'ils aimaient d'amour infini. Force fut donc qu'ils demeurassent sur la terre.

Et c'est pourquoi ils y sont restés, toujours jeunes, toujours épris, toujours heureux, toujours radieux dans le halo de céleste lumière dont les enveloppe et les illumine et les immortalise l'immortel Saint-Pleur symbolisant leur amour.

* * *

Que si, gens de peu de foi qui mettrez en doute cette histoire, que si vous n'avez jamais eu l'heur de les rencontrer, c'est qu'alors vous n'êtes pas d'un pays où le soir, devant l'âtre, les mères-grands égrènent le merveilleux rosaire des vieilles légendes, c'est que dans votre sang ne sommeille pas le souvenir de races conteuses, c'est que vous ne savez point voir en fermant les yeux ni entendre en vous bouchant les oreilles, c'est que vous êtes indignes, incurablement indignes, de suivre à la piste le Renard-Sorcier et de vous égarer à la chasse de l'Oiseau-Mage, par les fourrés de la vaste et profonde et drue et vierge et impénétrable forêt d'Ardenne, laquelle, je l'avoue, n'est plus marquée sur aucune carte et passe pour avoir été depuis longtemps déboisée, mais laquelle cependant existe encore et ne cessera point d'exister jusqu'à la consommation des siècles et au delà, puisqu'elle était, est, et sera toujours la fantastique forêt éternelle, sans limite dans la durée comme dans l'espace, la forêt féerique, la forêt mystique, la forêt multiflore où, parmi tant et tant de fleurs étranges, il m'a plu de cueillir et même (je puis le confesser à présent) de faire éclore pour vous, au roncier de mon imagination, cette blanche églantine du Saint-Pleur !

JEAN RICHEPIN.

(Illustrations de Eugène Grasset).

Le Mariage de Miquette

Par GYP

Non, Monsieur,... en troisièmes si vous voulez, pas autrement...

— Mais quand je vous dis que j'ai pris un billet de chien...

— Ça n'y fait rien... nous avons la consigne...

— Et moi, je n'ai plus le temps d'aller mettre mon chien ailleurs... vous voyez bien que le train part ?...

Et le comte de Trêne, enlevant par son collier un grand griffon chocolat, le hissa dans le compartiment et y monta derrière lui, tandis que l'employé refermait la portière en haussant les épaules.

— Mon pauvre vieux Pierrot, — dit M. de Trêne au chien qui, assis en face de lui, le regardait de ses bons yeux jaunes, confiants et tendres, — je serais resté si on ne t'avait pas laissé partir...

Il ajouta, en dépliant un plaid qu'il étendit sur ses genoux :

— Et je ne t'aurais pas fait un grand sacrifice !... Ça m'ennuie, à présent, de me déplacer... nous vieillissons, mon Pierrot, c'est positif !...

Il s'allongea à demi sur la banquette, s'installant pour dormir ; mais il resta les yeux ouverts, regardant filer les arbres et les champs, et songeant :

— Je ne vais pas m'y amuser aux Vieilles-Roches ! Oh ! non !... mais je ne pouvais guère me dispenser d'y aller. . autrefois, j'y passais un mois tous les ans... et depuis cinq ans je n'y ai pas mis le pied !... cette fois je n'avais pas d'excuse... Paul et sa femme m'en auraient voulu... et je les aime beaucoup, ces bons Montreu !... beaucoup... ce sont des amis charmants !... Et puis la duchesse m'a formellement invité à la rejoindre aux Vieilles-Roches dans le plus bref délai... et ne pas me rendre à son invitation, c'était rompre... pas commode, la duchesse !... autoritaire en diable !.. je sais bien qu'elle m'adore et qu'il est très flatteur d'être adoré d'elle, mais enfin... Quels seront les autres invités ?. . les Grandpré probablement... le beau Gérald, madame de Brize, les Norval... la vieille marquise de Vieille-Roche et la petite Miquette... elle passe tout l'été chez son neveu pour faire prendre l'air a Miquette... Miss Polly, la gouvernante de ladite Miquette... qui, entre parenthèses, est bien l'enfant la plus affectueuse et la plus drôle que j'aie jamais vue... Qui encore ?... la duchesse !... et le duc, hélas !... le duc qui m'aime, lui aussi !... Enfin je ne resterai pas longtemps ! .. je n'ai envoyé qu'un cheval... Trois chasses, un point, c'est tout !... et la duchesse rentrera à Paris ou sera privée de mes bons et loyaux services... n'est-ce pas, mon vieux Pierrot ?...

Tandis que M. de Trêne roulait vers les Vieilles-Roches dans le coupé qui était venu le chercher à la gare, il regardait la grande route blanche et poussiéreuse, la campagne désolée, et il se disait que vraiment il faut avoir le diable au corps pour quitter Paris au mois de janvier. C'était lugubre ! Pas une charrette, pas un paysan, rien !... Il arriverait jusqu'au château sans rencontrer un être vivant !

Le trot d'un cheval le tira de sa torpeur. Il se pencha et vit passer sur un pur sang alezan un peu efflanqué, une femme mince et souple. Elle portait un long pardessus mastic très collant, qui recouvrait entièrement l'amazone. Une crinière blonde, épaisse et brillante sortait du chapeau à haute forme et sautait sur les épaules à chaque mouvement ; et elle était d'un blond si pâle et si doux, cette crinière, qu'elle se fondait avec le ton du pardessus et la robe lavée du cheval, formant un ensemble tout d'une nuance.

La jeune femme filait à fond de train ; un groom en livrée bleue et en bottes suivait sur un très beau cob gris.

En dépassant la voiture, elle aperçut le comte et se mit à rire, d'un large rire bien frais, qui découvrit des dents éclatantes.

— Tiens ! pensa-t-il, ça doit être une nouvelle voisine des Vieilles-Roches, ce tourbillon blond !... je n'ai jamais connu, dans cet assommant pays, de femmes tournées comme ça !... elle est ravissante !... et toute jeune !... et pas polie !... pourquoi m'a-t-elle ri au nez ?... j'avais probablement l'air très bête en la regardant... Brrr !.. quel froid !... Ça ne doit pas être une empaillée, la petite voisine !... une femme qui monte à cheval par un temps pareil n'est évidemment pas une femme à névralgies et à rhumatismes... elle suit les chasses, bien sûr ?... alors, je la reverrai et je saurai pourquoi elle a ri ?... Ah !... nous arrivons !.. voici Paul sur le perron !...

Le marquis de Montreu venait au-devant de son ami.

— Enfin, te voilà !... c'est que tu ne nous accables pas de tes visites !... ma femme va être ravie de te voir !... Micheline, voilà Jacques...

Une jolie femme, infiniment gracieuse et élégante, traversa en courant le grand vestibule.

— A la bonne heure !... c'est gentil tout plein d'être venu !... je n'y croyais plus, moi, vous savez !...

— Viens, — dit M. de Montreu, — je vais te conduire à ta chambre. . inutile d'entrer au salon à présent... tu n'y trouverais que la tante de Vieille-Roche, et tu la verras aussi bien au moment du dîner. .

— Ah ! elle est ici la tante de Vieille-Roche ?...

— Oui, elle est ici... avec Miquette...

— Elle va bien, Miquette ?..

— A merveille !... Tu vas trouver aussi les Grandpré... madame de Brize.. Gérald .

— Quand je le disais !.. — pensa M. de Trêne, qui eut envie

de rire, — je ne me suis pas trompé d'un seul invité! .. parions que les Norval sont là aussi!... Charmants, les Montreu!.. mais pas d'imprévu chez eux, oh! non!.

— Nous avons aussi les Norval, — continua le marquis; et, d'un ton indifférent, il ajouta : — et le duc et la duchesse de Bouillon... tu les connais beaucoup, je crois?...

— Beaucoup... A propos, dis-moi donc qui peut être une jolie femme que j'ai rencontrée sur la route en venant ici?...

— Déjà!... tu as de la veine de rencontrer des jolies femmes sur la route des Vieilles-Roches, toi!... c'est pas à moi que ces choses-là arrivent!..

— Elle est très jeune.. elle...

— Tu me diras plus tard comment elle est!.. Habille-toi... je te connais .. tu seras en retard pour le dîner..

Quand, à sept heures et demie, M. de Trêne entra dans le salon, il aperçut tout de suite la duchesse en étourdissante toilette; madame de Brize sortant d'un nuage de tulle bleu mourant; madame de Norval dans une robe à la mode de demain; madame de Grandpré étranglée dans l'étonnant fourreau de velours noir, brodé d'argent, qu'elle ne quitte pas depuis dix ans, et au milieu de ce lot de femmes trop parées, « le tourbillon blond » de tantôt, vêtu d'une blouse de mousseline de soie blanche, tombant en plis souples et transparents, sans aucun ornement.

Il traversa le salon et fut d'abord s'incliner devant la douairière de Vieille-Roche, qui lui tendit affectueusement la main.

UNE JOLIE FEMME INFINIMENT GRACIEUSE (p. 111).

— Je suis ravie de vous revoir, mon cher Jacques, et j'avoue que je n'espérais presque plus avoir ce plaisir..

Et comme tous s'approchaient de M. de Trêne, elle continua :

— Rien de changé aux Vieilles-Roches, vous voyez?... vous retrouvez les mêmes amis... personne ne manque à l'appel..

— Mais, — dit le comte qui regardait autour de lui, — mais je ne vois pas..

— Qui donc?..

— Miquette..

— Comment, vous ne voyez pas Miquette!... — s'écria la douairière en riant, — mais elle vous crève les yeux!...

— Ça!... — murmura-t-il abasourdi, — c'est ça, Miquette?...

Le tourbillon blond s'avança.

— Mon Dieu oui!... c'est *ça*, Miquette!

Et comme il restait immobile, stupéfait de retrouver dans cette jolie jeune fille la gamine de la veille, elle s'écria en riant :

— Ben, c'était pas la peine de tant la réclamer, Miquette!.. car vrai, pour ce que vous lui dites d'aimable!...

— Miquette!... — fit la douairière d'un ton de reproche.

— Grondez pas, grand'mère, grondez pas!... je ne le ferai plus!...

Et s'éloignant d'une immense glissade, elle s'en fut causer avec Gérald de Champreu et le petit de Grandpré. La duchesse avait appelé près d'elle M. de Trêne, d'un signe perceptible pour lui seul, croyait-il. Il lui sembla pourtant que, tandis qu'elle lui parlait à demi-voix, Miquette, debout à l'extrémité du salon, les examinait d'un œil rieur. Il en ressentit un profond dépit et, uniquement préoccupé de la moquerie qu'il devinait dans le regard clair de la jeune fille, il écouta distraitement les protestations de tendresse dont madame de Bouillon l'accablait.

Après le dîner, il s'approcha de Miquette qui s'apprêtait à servir le café.

— Vous ne m'en voulez plus de mon ahurissement stupide?..

— Je ne vous en ai jamais voulu, monsieur!..

— Monsieur?.. Si vous saviez combien ça me semble étrange d'être appelé *Monsieur* par vous?...

— Dame!... comment voulez-vous que je vous appelle?

— Autrefois, vous disiez Jacques...

— Oui.. autrefois... quand j'avais douze ans!.. mais j'en ai dix-huit!... c'est pour le coup que la famille se dresserait comme un seul homme pour crier que je suis mal élevée!... et, pour une fois, elle aurait raison, la famille!.. il faut être juste!...

— Soyons juste!.. mais cherchons un biais?.

— Un biais?... quel biais?... je ne peux pourtant pas vous dire « mon vieux », comme mon oncle Paul?..

— Non.. mais enfin... ça me chagrine, ce cérémonial!... je suis si heureux de vous revoir!... Et vous, ça vous fait-il plaisir de me retrouver?.

— Mais oui... les petites filles aiment les revenants, vous savez!...

— Que vous êtes gentille!... Vous rappelez-vous quand nous jouions au mail?... nous montions sur un banc, moi à un bout.. je conduisais... vous, derrière... avec la trompette d'appel..

— Je me rappelle que vous étiez très bon pour moi, — dit Miquette en riant, — et j'abusais de votre bonté!..

— Pas du tout!.. j'étais ravi!... dans ce temps-là vous me faisiez l'honneur de m'aimer un peu, n'est-ce pas?...

— Mais oui...

— Et quand je vous disais, répondant à vos protestations d'amitié... car vous me faisiez des protestations d'amitié...

— Fallait bien!.. pour vous décider à jouer au mail!...

— Bon!... je m'étais toujours méfié de ça!.. aussi je répliquais :

— « Vous m'aimez à présent, Miquette, mais quand vous serez grande, vous ne me reconnaîtrez seulement pas... »

— Alors, savez-vous ce que vous répondiez?..

— Flûte!..

— Vous dites?...

— Je dis : je répondais « flûte!.. »

— Mais non...

— Alors, j'ai changé!...

— Ah!... à présent vous répondriez : « Flûte?... »

— Certainement!... c'est-à-dire, ça dépend à qui... pas à quelqu'un à qui je dois du respect, bien sûr!...

— Eh bien! dans ce temps-là, à moi, à qui vous ne deviez aucun respect...

— Oh! si!... vous êtes tellement plus vieux que moi!.. Pardon!...

— Il n'y a pas de quoi!...

— Si! c'est bête ce que je viens de dire là!!...

— Puisque vous insistez, je vais vous répéter ce que vous me répondiez, voulez-vous?...

— Oui..

— « Au contraire, Jacques, je vous aimerai bien plus, puisque je serai plus grande!.. » — Est-ce gentil, ça?... hein?... vous ne dites rien?..

— Dame!... vous ne pensez pas que je vais me pâmer d'admiration devant moi-même?...

— Et, — continua M. de Trêne en prenant les petites mains de la jeune fille qu'il garda dans les siennes, — vous étiez si câline, si gaie, si bonne, que je me sentais le cœur tout gros en vous quittant...

Miquette retira brusquement ses mains et, s'éloignant en emportant une tasse qu'elle prit sur la table :

— Oh!... vous savez.. faut pas me la faire à l'émotion!... je n'aime pas ça!...

— Allons bon! — pensa-t-il, — la petite fille caressante et tendre est devenue une petite bonne femme sèche et mal élevée!... Oui, mais crânement jolie tout de même!... « Faut être juste! » — comme elle disait tout à l'heure, — il est impossible de voir un être plus singulièrement délicieux!...

Pendant les huit jours qui suivirent son arrivée aux Vieilles-Roches. Jacques de Trêne eut à subir les taquineries et les boutades de Miquette.

Horriblement gâtée par sa tante Micheline, qui est en même temps sa marraine; se sachant adorée de la douairière, dont la rudesse n'est qu'apparente, Miquette fait absolument ce qu'elle veut, et est, ainsi que l'avait dit le comte, « une petite bonne femme très mal élevée ».

Absolument innocente, ignorante de tout ce qu'elle doit ignorer, elle a une façon de parler de toutes choses qui la fait sévèrement juger. Déjà, avant l'arrivée de Jacques, elle avait « flairé » que la duchesse s'intéressait vivement à lui. Mille nuances, mille détails, saisis au passage par sa curiosité toujours en éveil, avaient confirmé ses soupçons. Et, depuis qu'elle était sûre de ce qu'elle appelait « le flirt de madame de Bouillon et de

COMMENT, VOUS NE VOYEZ PAS MIQUETTE? (p. 112)

M. de Trêne », elle s'occupait uniquement à gêner, à blaguer, et à ridiculiser ce flirt qui l'agaçait. Elle trouvait le moyen de se transporter en cinq minutes de la serre à la bibliothèque; du corridor des chambres au pavillon javanais du parc; enfin dans tous les endroits écartés ou déserts où elle savait les retrouver. Et, lorsqu'elle les rejoignait, elle avait un sourire si moqueur, elle leur demandait d'une voix si infiniment gouailleuse : « si elle pouvait se promener avec eux? » ou « si ça ne les dérangeait pas qu'elle cherchât, sur les rayons du haut, un livre pour grand'mère, » que M. de Trêne interdit, effarouché par cet étonnant aplomb, avait fini par perdre contenance devant les apparitions subites et cependant prévues de son petit espion. Il rougissait et balbutiait comme un enfant pris en défaut, et son trouble surprenait et divertissait profondément Miquette.

Un jour elle entra doucement dans la serre, où la duchesse faisait une scène à Jacques, qui regimbait faiblement. Elle s'arrêta, riant de son large rire éclatant, et dit d'une voix flûtée :

— Oh!... que je ne vous empêche pas de causer!... je viens seulement chercher deux gardénias et je file!

Exaspérée, madame de Bouillon sortit brusquement, sans plus s'occuper du comte qui n'osa pas la suivre.

— Eh bien! — interrogea railleusement Miquette, qui semblait examiner attentivement les gardénias — Eh bien! vous venez encore d'écoper?...

— Mais, Mademoiselle...

— Oh!... je sais bien que ça ne me regarde pas!... mais je vous plains tout de même, parce que, vrai, ça ne doit pas être rigolo... à la longue?...

— En vérité, — dit M. de Trêne mécontent, — je ne sais ce que vous supposez... mais je ne saurais permettre. .

— Qu'on soupçonne madame de Bouillon?... soyez tranquille!... je la respecte, madame de Bouillon!... à cause de son âge, d'abord... et puis aussi à cause du... du sentiment... tout à fait respectable qu'elle a pour vous...

Il demanda d'un air qu'il s'efforçait de rendre surpris :

— Pour moi?...

— Oh! ne faites pas celui qui fait l'étonné!... elle vous adore...

Et, après un instant, elle reprit en riant :

— Elle vous adore, mais elle vous bassine ferme, hein?...

Cette fois, Jacques répliqua sévèrement :

— Ce qui me « bassine », Mademoiselle, pour parler un langage aussi imagé que le vôtre, c'est d'être sous le même toit et en quelque sorte l'hôte d'une petite personne impertinente, mal élevée et inhospitalière... à laquelle je ne peux pas dire, comme je le voudrais, ce que je pense de sa tenue et de son caractère...

Voyant que Miquette rougissait et baissait le nez, M. de Trêne continua : Et si votre grand'mère savait ce que vous...

La petite se redressa brusquement :

— Grand'mère! Ah oui! parlons-en de grand'mère!... Elle serait certainement ravie si elle se doutait que vous choisissez la maison de mon oncle et de ma tante pour... pour...

Elle s'arrêta, cherchant à exprimer sa pensée.

— Mademoiselle, — balbutia Jacques rougissant à son tour, — je vous assure que j'ai respecté toujours la maison de votre oncle, et que je n'ai rien fait qui...

— Rien fait?... Ah! elle est sévère, celle-là!... je vous ai vu!...

— Vous m'avez vu?... vu quoi faire?... — demanda-t il, parfaitement sûr qu'il n'avait en rien manqué à ses hôtes.

Elle cria, en arrachant rageusement un gardénia dont elle ébranla toute la tige :

— Je vous ai vu embrasser madame de Bouillon, dans le corridor!... il y a deux jours!...

— Ah!... — fit M. de Trêne tranquillisé, — c'est ça?...

Elle répondit indignée :

— Dame !... je me demande ce que vous auriez pu faire de plus ?...

Le comte, stupéfait, regarda Miquette qui ne bronchait pas. Les sourcils froncés, la lèvre fâchée, elle continuait à fourrager brutalement à travers les fleurs. Alors il éclata de rire.

— Mademoiselle Miquette, — commença-t-il, — je...

Il s'arrêta court.

Lançant violemment, au milieu des plantes, le petit panier aux gardénias et les ciseaux d'or dont elle se servait, Miquette venait de s'enfuir.

— Drôle de petite bonne femme !... — murmura-t-il, — mauvaise comme la gale... et candide avec ça !... un vrai petit produit fin de siècle !... un petit champignon plus vénéneux en apparence qu'en réalité !... un petit phénomène qui sera intéressant... pour la génération qui me suit !...

Et, sortant à son tour de la serre, il ajouta d'un air résigné :

— Il faut retrouver madame de Bouillon, à présent !... où diable a-t-elle pu passer ?...

* * *

Un mois s'écoula et M. de Trêne restait toujours aux Vieilles-Roches. Il avait fait venir son second cheval et ne manquait pas une chasse.

La duchesse commençait à parler de rentrer à Paris ; elle

ET, S'ÉLOIGNANT D'UNE IMMENSE GLISSADE (p. 112)

s'ennuyait. Jacques lui semblait grincheux, préoccupé, distrait, et elle espérait que Paris lui rendrait sa belle humeur habituelle.

Quant à Miquette, toujours plus fraîche, plus vigoureuse, plus drôle, plus étourdissante de gaieté et d'entrain, elle passait ses jours à cheval et ses nuits à valser ; se laissant faire la cour par tous les chasseurs, mais surtout par le beau Gérald de Champreu qui, pour la première fois de sa vie, s'occupait d'une jeune fille ; et qui, lui non plus, ne parlait pas de départ.

— C'est singulier, — disait parfois, en regardant Miquette, la douairière qui, mieux que personne, connaissait sa petite-fille, — c'est singulier !... vous êtes tous à vous extasier sur la bonne mine et la belle humeur de Miquette, et moi je ne suis pas du même avis que vous !... elle a quelque chose, cette petite !...

— Moi, ma tante, — répondait M. de Montreu, — je regarde ses joues, j'entends son rire, et je suis pleinement rassuré !...

— Et, justement c'est ça qui m'inquiète, moi !... les pommettes sont trop roses et le rire sonne trop haut !... ça n'est pas naturel, n'est-ce pas, Jacques ?... voyons, vous qui la voyez tout le temps, et avec qui elle ne se gêne pas, quel effet vous fait-elle ?...

— Mais, — répondait M. de Trêne un peu embarrassé, — un très bon effet... Mademoiselle Miquette semble se porter à merveille, et elle devient tous les jours plus jolie !...

La vérité est qu'il eût difficilement renseigné la douairière sur l'état de sa petite-fille. Depuis la scène de la serre, Miquette ne lui avait jamais parlé ; l'évitant avec un tact infini, sans que personne pût s'apercevoir qu'elle n'était plus la même avec lui.

Enfin, le duc et la duchesse annoncèrent leur départ et demandèrent à Jacques de faire le voyage avec eux. Ils acceptaient *Pierrot* que son maître ne quittait jamais.

Il était convenu qu'on chassait une dernière fois, malgré le froid ; mais, au moment de monter à cheval, madame de Bouillon recula, craignant, dit-elle, d'attraper une névralgie pour rentrer à Paris.

Jacques, grelottant et hargneux, partit avec les autres chas-

seurs ; et, comme Miquette se trouvait à côté de lui, sur la route qui menait au rendez-vous, il lui dit d'un ton rogue :

— Comment, c'est vous, Mademoiselle, qui me faites l'honneur de marcher à côté de moi ?... le beau Gérald n'est donc pas des nôtres, aujourd'hui ?...

Miquette releva les sourcils d'un air étonné, comme si elle apercevait seulement M. de Trêne, et ripostant du tac au tac :

— Tiens !... Vous êtes-là, vous ?... j'aurais parié que vous ne chassiez pas non plus...

Il demanda :

— Et pourquoi donc n'aurais-je pas chassé, je vous prie ?...

— Mais je ne sais pas, moi !... peut-être parce que vous avez aussi des névralgies ?...

Vexé, Jacques répondit :

— Je vois, Mademoiselle, à l'aigreur de vos insinuations, que je vous ai blessée en vous parlant de mon ami Gérald, mais...

Elle l'interrompit vivement :

— Blessée ?... Oh ! pas du tout !... M. de Champreu me fait la cour, je le vois... tout le monde le voit d'ailleurs !... car ça se passe sous l'œil bienveillant de la famille qui s'arrangerait très bien de ce mariage... convenable, en somme...

— Ah !... — murmura Jacques en haussant les épaules, — vous trouvez que ce serait un mariage convenable ?...

— Pardon... je n'ai pas parlé de moi, mais de ma famille... et puis, qu'est-ce que tout ça peut vous faire — ajouta-t-elle en plantant bien droit, dans les yeux de M. de Trêne, son beau regard clair — vous n'avez pas l'intention de m'épouser, n'est-ce pas ?...

Interloqué, ému, il répondit en riant pour cacher son embarras :

— Oh ! Mademoiselle !... j'ai trente-huit ans, vous en avez dix-sept... les petites filles n'aiment pas les vieux messieurs...

— Pourquoi ça ? — s'écria rageusement Miquette, — vous aimez bien les vieilles dames, vous autres !...

Il répéta machinalement :

— Les vieilles dames ?...

— Oui, les vieilles dames !... comme madame de Bouillon, par exemple !...

Et avec cette férocité des jeunes femmes, des jeunes filles surtout, elle se mit à détailler les imperfections de la duchesse.

— Vous allez peut-être me dire qu'elle est fraîche, madame de Bouillon ?... mais vous ne l'avez donc jamais regardée ?... un navet malade !... et ses dents ?... on a tellement gratté, ratissé, raboté, qu'il y a de la place pour une dent entre deux... quand elle rit, on croirait voir un râteau... qui a beaucoup servi !... et ses... ses rondeurs, donc ?... si elle appuie son bras sur quelque chose, il s'aplatit comme une glace qui fond !.. c'est révoltant !... Et notez que je ne parle que de... des morceaux qu'on voit... les autres, je ne sais pas comment ils sont... ni vous non plus...

Et, comme M. de Trêne, effaré de ce mélange d'effronterie et de candeur, la regardait curieusement, elle continua :

— Mais enfin, on peut avoir sur eux une quasi certitude... — comme vous dites en parlant de vos renseignements de courses, — et M. de Bouillon est fixé, lui !... Pauvre M. de Bouillon, va ! ..

— Mademoiselle, — dit Jacques, très mal a l'aise, — si, pour changer, nous parlions un peu de Champreu ?...

— Eh bien ! qu'est-ce que vous lui reprochez, à M. de Champreu ?...

— Ce que je lui reproche ?... Eh ! grand Dieu !... mais rien, Mademoiselle, rien !... il est beau, il est riche, il est chic !... tous les hommes s'efforcent de lui ressembler, et toutes les femmes le... l'admirent !... et quand, pour finir, il sera le mari d'une ravissante personne telle que vous, il n'aura vraiment pas à se plaindre de son étoile...

— Oh !... je ne vous demande pas de compliments !... je sais que je ne suis pas ravissante... je suis fraîche, je suis jeune, mais c'est tout !...

Et comme M. de Trêne ébauchait un geste de protestation :

— Je me connais parfaitement... avec mes défauts et mes qualités... je sais que je ne pourrais corriger les uns qu'au détriment des autres ; c'est pourquoi je préfère garder le tout !... — Mais telle que je suis, — continua-t-elle d'une voix devenue presque grave, — je n'épouserai jamais M. de Champreu, ni aucun autre de ce modèle-là !... vous dites qu'il est beau, qu'il est chic ?...

ELLE S'ARRETA, RIANT DE SON LARGE RIRE ÉCLATANT (p. 113).

— Mais, sans doute...

— Allons donc !... il ressemble à un bonbon !... et il est de ceux que les échos des journaux appellent : « un de nos plus élégants mondains » .. c'est grotesque !... vous dites aussi que tous les hommes l'imitent et que toutes les femmes l'admirent ?... et vous savez très bien qu'il y a des hommes comme vous, par exemple, qui seraient au désespoir de lui ressembler, et des femmes comme moi qui se moquent de lui...

— Mais je vous affirme, Mademoiselle, répondit Jacques très surpris, que je n'ai jamais cru que vous vous moquiez de lui. .

Elle le regarda.

— Oui... vous avez vraiment l'air de penser ce que vous dites !... Vous me jugez sévèrement, M. de Trêne... puisque vous avez pu croire que je consentirais à être la femme d'un monsieur qui passe sa vie à essayer des cravates, à inventer des coupes de cheveux, et à combiner des parfums...

Jacques pensa qu'il devait, au moins pour la forme, défendre son ami.

— Mon Dieu ! Mademoiselle, Champreu ne passe pas uniquement son temps comme vous le croyez... il fait autre chose...

Miquette l'interrompit :

— Parfaitement... il a des aventures !... du moins, c'est lui qui le dit !... ou qui le fait entendre... il est — c'est lui qui l'insinue — aimé par madame de Brize... par madame de Garde et par bien d'autres... c'est parce que — c'est toujours lui qui parle — elle a une passion pour quelqu'un qui ne veut pas l'épouser, que Germaine de Treille ne se marie pas... et il fait comprendre clairement que le quelqu'un c'est lui !... Eh bien ! vous savez, moi, tout ça, je ne crois pas du tout que c'est arrivé !... et puis ça serait vrai que ça ne m'emballerait pas !...

— Ça emballe cependant presque toutes les femmes, ces histoires-là !...

— Pas moi !... Voyez-vous, M. de Trêne, je ne suis pas du tout ce qu'on croit... et, comme vous partez demain, je ne voudrais pas vous laisser emporter de moi une impression trop mauvaise... Oh ! ne protestez pas !... je sais ce que vous croyez, permettez-moi de vous dire ce qui est ?... Il y a la Miquette qui gavrochine et qui rigole, celle que vous connaissez... et la Miquette brave fille et sérieuse... oui... ne riez pas, sérieuse... la vraie Miquette que vous ne connaissez pas, ni vous, ni personne... et que probablement on ne connaîtra jamais...

Le comte étonné regardait la jeune fille et la trouvait transformée. Avec son beau regard profond baigné de lumière, elle lui rappelait l'enfant caressante et douce d'autrefois. Les yeux s'étaient voilés d'une tendresse infinie ; elle ne souriait pas et restait sans rien dire, semblant attendre qu'il parlât. Et Jacques, étonnamment troublé, se sentait la tête vide et la gorge sèche. Un bond du cheval de Miquette le tira de sa torpeur. Il la vit filer devant lui au grand trot. Avec sa crinière blonde, argentée par le pâle soleil de février, et le grand pardessus mastic collé à son corps souple et jeune, elle lui apparut en « tourbillon blond », telle qu'il l'avait entrevue sur la route, le jour de son arrivée. Elle rejoignit un peloton de chasseurs, et bientôt un rire éclatant apprit à M. de Trêne que la jeune fille était redevenue la Miquette « première manière », celle qui « gavrochine et qui rigole ».

* * *

Le lendemain, Miquette ne parut pas au déjeuner. La douairière annonça qu'elle avait mal à la tête et ne voulait pas manger, mais elle était levée ; elle descendrait pour dire adieu aux voyageurs.

Lorsque le landau qui emmenait le duc et la duchesse, et Jacques et Pierrot, avança devant le perron, la jeune fille parut, descendant l'escalier, mais si blanche dans son peignoir blanc, si défaite, si changée depuis la veille, que le beau Gérald s'écria avec intérêt :

— Ah ! mon Dieu !... Est-ce que vous êtes gravement malade, mademoiselle Miquette ?...

Elle répondit en riant et en secouant sa toison blonde et embroussaillée :

— Gravement ? Oh ! non !... Mademoiselle Miquette ne peut pas être quelque chose de grave !

Et voyant que sa grand'mère et M. de Trêne, frappés en même temps de l'accent douloureux de son rire et de sa voix, l'examinaient attentivement, elle reprit :

— Un petit mal de tête pas bien méchant !...

M. et madame de Bouillon étaient déjà montés en voiture. Jacques s'approcha de la douairière pour lui baiser la main, et il remarqua qu'elle suivait d'un œil anxieux Miquette, laquelle Miquette, agenouillée devant Pierrot, embrassait passionnément sa grosse tête velue.

Se sentant regardée, elle se redressa brusquement, rougit jusqu'aux cheveux et balbutia :

— J'adore Pierrot !...

Puis comme le regard de sa grand'mère l'interrogeait, elle perdit la tête et répéta machinalement :

— Ce n'est qu'un mal de tête... un tout petit mal de tête !...

Et elle enfouit de nouveau son visage dans les poils du chien.

M. de Trêne s'avança :

— Mademoiselle Miquette, — dit-il d'une voix mal assurée, — si Pierrot et moi nous ne partions pas ?... si nous restions avec vous... avec vous, toujours ?... est-ce qu'il passerait, ce tout petit mal de tête ?... dites ?...

Elle lâcha Pierrot si brusquement qu'il roula sur lui-même comme une boule, et poussant un cri joyeux, un bon cri sincère et chaud, elle courut à Jacques et lui sauta au cou en pleurant.

— Eh bien ! mes enfants, — murmura la douairière stupéfaite et ravie, — ne vous gênez donc pas !...

Tous les invités riaient en pensant à la tête qu'allait faire la duchesse ; mais Miquette ne voyait rien.

Elle leva sur M. de Trêne son regard bleu tout voilé de larmes, et lui dit en riant :

— Alors, comme ça, ça y est !... c'est vous qui la connaîtrez, la vraie Miquette ?...

GYP.

(Illustrations de Albert Lynch).

L'OMBRE DE FEU BERNARD

Par RENÉ DE PONT-JEST

Après avoir assez patiemment attendu, pendant quelques années, la rentrée des créances qui constituaient à peu près toute la fortune laissée par son père, Wilhem Kœnig comprit enfin qu'il n'obtiendrait pas grand'chose de ceux de ses débiteurs qui habitaient les Indes, s'il ne se mettait en personne à leur poursuite, et il résolut de se rendre à Java.

Rien ne put le détourner de son projet, ni les conseils d'un vieux parent, Bernard Verbeck, que, par affection, il appelait son oncle, ni les plaisanteries de son cousin Léopold Diérix, garçon spirituel et sceptique, qui, d'ailleurs, ne paraissait le blâmer que pour la forme, ni même les larmes de sa jolie cousine Emma, avec laquelle il avait échangé les plus doux serments. Emma, désespérée, lui proposa de devenir immédiatement sa femme s'il renonçait à son excursion; elle finit par lui jurer de l'attendre, lorsqu'elle vit que sa résolution était irrévocable.

Il est vrai que Wilhem, beau cavalier de vingt-cinq ans, avait dit à la jeune fille, en la pressant sur son cœur :

« C'est précisément parce que je t'aime que je veux être riche, afin de te donner tout le bonheur possible. Je sais que le cousin est épris de toi; il aura bientôt, grâce à son talent d'avocat, une situation brillante; l'oncle Bernard dont nous devons hériter, chacun pour un tiers, quoique Léopold soit, lui, son seul et vrai neveu — mais il fera son testament en conséquence, — l'oncle Bernard a toujours eu un grain d'ambition; pour que tu prennes place dans la grande bourgeoisie, il voudra un jour te faire épouser le cousin. Si tu refuses à cause de moi, il se fâchera et te menacera de nous déshériter tous les deux. Alors tu ne pourras résister; tu deviendras madame Diérix, et moi, je me jetterai dans l'Escaut; tandis que si je vais aux Indes, tu auras le droit de répondre à toutes les propositions : « C'est pour « moi que le pauvre Wilhem est parti ; je lui ai promis de ne pas « me marier pendant son absence, ce serait mal de me forcer à lui « manquer de parole. Attendons tout au moins son retour. »

Et Emma lui avait répondu, entre deux baisers :

« Eh bien ! soit, pars; moi, je prierai pour toi ! »

Et voilà comment, un soir, Wilhem Kœnig quitta Gand, muni d'une foule de lettres de recommandation ; riche, en plus de son propre avoir, d'une grande bourse de soie gonflée de doubles ducats d'or que le vieux Verbeck, malgré sa parcimonie ordinaire, lui avait donnée en même temps qu'un dernier conseil, et accompagné, jusqu'au coche, des sourires ironiques de son rival, mais aussi en emportant le cœur de son adorable cousine, qu'elle lui avait abandonné dans un suprême regard de ses yeux bleus remplis de larmes ; myosotis baignés par la rosée du matin.

Le lendemain, il était arrivé à Anvers, car c'est en pays flamand que s'est passée, il y a déjà bien des années, l'histoire que nous racontons, et trente-six heures plus tard, il s'était embarqué sur le *Van-Dyck*, beau trois-mâts-barque, qui avait déjà fait une dizaine de fois les cinq mille lieues qu'il fallait alors franchir avant d'atteindre la riche colonie hollandaise.

Wilhem n'eut pas trop à se plaindre de la traversée. A la fin de son quatrième mois de navigation, il aperçut, un soir, a l'horizon rose, les sommets feuillus de l'île des Princes ; les parfums pénétrants des forêts tropicales réveillèrent ses sens endormis ; il longea Krokotoa qu'un épouvantable cataclysme devait un jour engloutir en partie, et, le lendemain, au lever du soleil, le *Van-Dyck* courait à travers les bosquets flottants des mille Iles, pour gagner la rade de la capitale des Indes néerlandaises.

Moins de deux heures plus tard, le neveu de l'oncle Verbeck était installé à l'hôtel de Hollande, à Batavia, et ne songeait plus qu'à poursuivre énergiquement le but de son voyage. Il était décidé a ne penser à celle qu'il aimait que pour puiser dans ce souvenir la force et le courage nécessaires à l'accomplissement de son œuvre.

Les choses, malheureusement, ne devaient pas marcher au gré des désirs impatients de l'exilé par amour. Il mit assez facilement la main, dans la ville même, sur quelques-uns de ses débiteurs, dont il obtint des parcelles de ses créances, mais les plus intéressants parmi les anciens clients de son père avaient quitté Batavia.

Wilhem dut se mettre à leur recherche. Les uns ne s'étaient pas trop éloignés, ils habitaient toujours Java, mais dans l'Est, là où les Hollandais laissaient encore une ombre de pouvoir aux petits souverains indigènes. Les autres avaient franchi les Détroits. On les supposait dans les îles voisines. Certains, disait-on, s'étaient rendus plus loin encore, à Singapour.

C'était, pour notre jeune Flamand, tout l'archipel Malais à visiter. Il n'hésita point et, pendant trois ans, il courut du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, sans voir en quelque sorte ni la splendeur de la flore, ni la bizarrerie des mœurs, ni la beauté mièvre des Javanaises à la peau dorée comme les fruits des Hespérides, ni la majesté des ruines qui rappellent la puissance et la civilisation de tant de royaumes disparus.

Ce n'était plus un voyageur, mais un garçon de recette, n'ayant qu'un objectif : remplir sa sacoche; qu'une pensée : Emma; qu'un désir : retourner où il était attendu et où l'on priait pour lui.

Durant les deux premières années de sa pittoresque excursion, Wilhem Kœnig ne sentit pas faiblir un seul instant son courage. Il avait reçu de Gand de bonnes nouvelles : l'oncle Bernard était en parfaite santé, le cousin Léopold devenait un personnage, et la petite cousine lui conservait son cœur. Mais, tout à coup, plus de lettres ! Il est vrai que, là-bas, on ne devait pas trop

savoir où lui écrire! Néanmoins, l'inquiétude le saisit et il n'eut plus qu'une idée fixe : regagner l'Europe. D'ailleurs il avait réussi, et lorsqu'il quitta Singapour, il emportait en argent et en créances solides une fortune qui lui permettrait d'épouser celle qu'il aimait, avec ou sans la permission du vieux Verbeck.

Cent vingt-deux jours après, n'ayant rêvé pendant toute la traversée qu'au bonheur qu'il avait si vaillamment conquis, il revoyait Anvers. Il y avait près de cinq ans qu'il s'y était embarqué sur le *Van-Dyck*. On pense s'il avait hâte de regagner sa ville natale. Aussi ne voulut-il point patienter jusqu'à ce que le voilier sur lequel il avait fait route fût dans le port. Les formalités de douane et de santé remplies, il sauta dans un bateau de passage et, vingt minutes plus tard, il entrait dans le bureau des voitures publiques qui faisaient le service entre Anvers et Gand.

Un de ces lourds véhicules, que traînaient trois solides mecklembourgeois, allait précisément partir ; il y prit place, et après six heures d'un voyage qui lui parut interminable, il revit enfin la vieille cité d'Artevelde. Son émotion était grande ; en mettant pied à terre, place du Marché-aux-Grains, il lui sembla tout d'abord qu'il pouvait à peine se tenir debout, et que les deux tourelles de l'église Saint-Nicolas vacillaient. Comment retrouverait-il tous les siens ? L'oncle Bernard devait être bien vieux ; le cousin Léopold avait sans doute pris place parmi les grands avocats de la ville. Et Emma, l'aimait-elle encore ? Avait-elle eu la patience de l'attendre ; était-elle toujours belle comme autrefois ?

Et tout en se questionnant ainsi, il jetait autour de lui des regards en même temps interrogateurs, inquiets et charmés. Ah ! c'est qu'il existe des sensations que ressentent seuls ceux-là qui ont souffert de l'exil. Il serait en effet difficile d'exprimer avec quelle curiosité d'enfant on revoit, après une longue absence, les lieux où l'on a passé sa jeunesse. Une maison détruite, une construction récente, des arbres disparus, un jardin nouveau, choses auxquelles jadis on n'eût prêté aucune attention, tout cela ravive mille souvenirs, éveille mille pensées, émeut le cœur et mouille les yeux. On se rappelle s'être promené là avec tels ou tels amis ; on se souvient, avec un sourire qui rajeunit l'âme, d'avoir pressé ici, sous les ombrages du chemin, quelque petit bras blanc sous son bras d'écolier. L'amour-propre s'en mêle, ce doux et naïf amour-propre du clocher, si ridiculisé, bien à tort ; et l'on veut voir sa ville plus florissante que jamais ; on en cherche les embellissements ; on y salue les habitations neuves, tout comme si elles étaient à soi, et, sur chacun des visages inconnus que l'on rencontre, l'on veut retrouver une ressemblance, mettre un nom, lire un signe d'amitié. On s'étonne d'avoir pu quitter tout cela.

Wilhem Kœnig resta sous l'empire de ce phénomène psychologique pendant quelques minutes, puis il revint à lui et s'élança à travers les quais et les ponts, en s'orientant avec autant d'assurance que si, la veille, il avait parcouru le même chemin.

Bientôt il fut sur la place de l'Hôtel-de-Ville, qu'il franchit rapidement, sans honorer d'un regard le vénérable beffroi au campanile flanqué de tourelles, et il gagna la rue du Haut-Port, où devaient toujours demeurer ceux qu'il allait enfin revoir. Son émotion était si grande qu'il riait et pleurait tout à la fois. A l'angle de la rue, il se mit à courir, et, d'un bond, en quelque sorte, se trouva devant la porte de la vieille maison où s'étaient écoulées ses premières années. Cette porte était fermée. Cela ne le surprit pas ; la nuit était venue et l'oncle Bernard avait de la prudence. Il souleva le lourd marteau de fer et le laissa retomber. Le bruit du choc se répercuta sous la longue voûte qui conduisait à la cour.

Puis il attendit, heureux par avance de la joie qu'il apportait à son vieux parent et à sa jeune cousine, et souriant un peu aussi à la déception jalouse qu'allait éprouver Léopold Diérix, en le voyant revenir riche et follement amoureux. Cependant le silence avait succédé au bruit, et on ne répondait pas. La maison était grande ; sans doute on n'avait rien entendu. D'une main un peu fiévreuse, malgré le calme qu'il s'efforçait d'avoir, il frappa de nouveau et prêta l'oreille. Le même écho retentit, bientôt suivi du même silence. Fort surpris, il fit un pas en arrière et leva la tête pour examiner les lieux.

S'était-il donc trompé ? Non, c'était bien là le grand hôtel à la façade espagnole et aux toits pointus où il avait été élevé. Il retrouvait à gauche de la porte, émergeant du mur comme une enseigne rouillée, le grand éteignoir de fer dans lequel jadis, en rentrant le soir, les valets engouffraient les torches de résine qui leur avaient servi a éclairer leurs maîtres à travers la ville, et que le père Verbeck, respectueux des antiques usages, n'avait jamais voulu faire enlever. Alors il revint à la porte et, tout tremblant, saisi d'une indéfinissable inquiétude, reprit le marteau ; mais au moment où il allait le laisser retomber pour la troisième fois, quelqu'un qui s'était approché, sans qu'il l'eût vu arriver, lui dit :

« Oh! vous pourriez frapper longtemps ; ça ne vous avancerait à rien : la maison est inhabitée.

— Comment ! inhabitée ? Et M. Verbeck ?

— Vous êtes donc étranger, Monsieur ? Il y a déjà deux ans que le malheur a eu lieu !

— Le malheur ! Quel malheur ?

— Eh ! le brave M. Verbeck est mort. Un matin, on l'a trouvé tué d'un coup de couteau. On l'avait assassiné pour le voler ! »

Wilhem était atterré. Le passant était parti avant qu'il fût revenu de sa stupeur. Aussitôt il alla de porte en porte chercher des détails et s'informer de ce qu'étaient devenus Léopold et Emma. On finit par lui dire où il pourrait les trouver tous les deux.

Trébuchant comme un homme ivre, il se dirigea vers la demeure de l'avocat Diérix qui habitait à l'autre bout de la ville, tout près du Palais de Justice.

Notre jeune héros était à ce point ému de ce qu'il venait d'apprendre que, le long du chemin, il ne fit aucune réflexion. Son esprit avait été comme subitement paralysé par l'inattendu du choc. Où étaient tous ses rêves, toutes ses espérances ? Lorsqu'il arriva devant la maison qu'on lui avait indiquée, il lui sembla qu'il venait à peine de quitter la rue du Haut-Port. Cependant il avait marché près d'une demi-heure.

Personne ne répondit à son premier coup de marteau. Il frappa une seconde fois, et il entendit enfin aller et venir dans le couloir, mais à pas craintifs, comme si l'on hésitait à ouvrir.

Enfin la porte de la rue s'entre-bâilla..

« Monsieur Léopold Diérix ? » demanda-t-il à la servante qui dirigeait sur lui les rayons de la lanterne qu'elle tenait à la main.

— Monsieur est très souffrant, fit vivement cette femme, et...

— Je suis son cousin Wilhem, de retour des Indes. Je suis sûr qu'il me recevra ! Il y a cinq ans que je ne l'ai vu ! »

Et il poussa doucement la porte, certain d'avance de la bonne réception dont il allait être l'objet.

En effet, de l'intérieur, on lui cria : « Entre, entre donc ! »

C'était Léopold qui avait reconnu sa voix et l'appelait.

Il s'élança vers la pièce d'où cette invitation était partie, mais sur le seuil de cette salle il hésita, car elle était à peine éclairée par une petite veilleuse dont les faibles rayons ne permettaient de rien distinguer.

Heureusement que le cousin Diérix éleva la voix de nouveau, pour dire que c'était bien là qu'il se trouvait, et Wilhem, en effet, l'aperçut dans l'ombre. D'abord il pensa que la servante allait apporter une

lampe, mais, au contraire, elle avait disparu; ses pas pesants faisaient gémir le parquet, à l'étage supérieur.

« Par ici! » répétait Léopold, que l'hésitation et l'étonnement de son visiteur ne devaient pas surprendre cependant.

Il l'avait saisi par la main; seulement Wilhem ne reconnaissait pas la main tiède et solide de son joyeux compagnon d'enfance. Elle était sèche, osseuse et brûlante.

« Mais, je n'y vois pas, lui dit-il.

— Ah! pardon, répondit Diérix, en l'attirant vers un fauteuil. c'est que je ne puis supporter aucune lumière artificielle Dès que le jour baisse, je suis presque condamné à l'obscurité.

— Pauvre ami! C'est sans doute depuis le malheur... »

A ces mots, l'avocat avait fait un brusque mouvement. Il tenait sa tête entre ses deux mains et répétait d'une voix sourde :

« Oui, le malheur, le malheur!... Tu sais donc tout?

— Depuis quelques minutes seulement. »

Et Wilhem raconta de quelle manière il avait appris les choses. Puis les questions se pressèrent sur ses lèvres. Comment cela

était-il arrivé? Qu'avait-il donc fait? Qu'était devenue Emma?

Léopold ne tentait pas de l'interrompre. Très probablement le souvenir de la fin terrible de son oncle lui était particulièrement douloureux à évoquer. Alors Kœnig n'insista point, mais ce fut seulement lorsqu'il lui demanda pour la troisième fois des nouvelles de leur jeune parente que Diérix rompit le silence pour répondre, avec un accent plein d'amertume :

« Ah! Emma! Chère cousine! Après la... le malheur, je lui ai offert de la prendre ici, avec moi, mais elle a préféré accepter l'hospitalité de nos vieux amis Merens. Je l'ai laissée libre, car elle parlait de se retirer dans quelqu'un de ces béguinages qui sont les antichambres des couvents. Je la vois fort peu. Du reste, je ne reçois personne; je ne sors que pour aller au Palais. »

Cette façon de parler par phrases entrecoupées était étonnante de la part de Léopold, si communicatif, si bavard, si railleur jadis. Il lui répugnait visiblement de donner aucun détail sur l'événement tragique où l'oncle Bernard avait trouvé la mort, et il était évident aussi qu'il ne disait pas toute la vérité à propos de la jolie Emma. Il avait dû se passer entre elle et lui quelque chose qu'il taisait, peut-être un refus bien net de la chère fiancée de devenir sa femme. Or cette pensée occupait si délicieusement le cœur de Wilhem, qu'il répondait à peine aux questions que son cousin s'était mis tout à coup à lui faire sur son voyage, et que, soudain, l'interrompant, il lui demanda l'adresse des Merens, puis, lorsqu'il la connut, se dirigea vers la porte de la pièce, après lui avoir promis de revenir le lendemain.

Diérix ne fit rien pour le retenir. Il appela au contraire sa servante pour qu'elle l'éclairât, mais au moment où la bonne femme arrivait avec sa lanterne, il se rejeta en arrière, tant il craignait la moindre lumière pour sa vue affaiblie.

« Comme l'assassinat de notre oncle l'a frappé! se dit alors Kœnig en s'éloignant à grands pas. Allons! Emma seule me renseignera. »

Et, oubliant tout pour ne plus songer qu'à celle qui l'avait fidèlement attendu, il gagna rapidement la maison des Merens.

Dix minutes plus tard, on l'annonçait à Emma qui, après un premier cri de stupeur, suivi d'un cri de joie, se jeta dans ses bras, en présence des braves gens qui l'avaient recueillie.

Mais bien vite, discrètement, les Merens les laissèrent seuls, comprenant tout ce qu'ils avaient à se dire, et aussitôt la jeune fille s'affaissa dans un fauteuil, en sanglotant.

Wilhem se mit à genoux devant elle, la força doucement à lever sur lui ses beaux yeux remplis de larmes, prit ses petites mains dans les siennes, la calma par de douces paroles, et quand il la vit plus maîtresse d'elle-même, il lui demanda :

« Comment cet épouvantable crime a-t-il été commis? Pourquoi ne vois-tu presque jamais Léopold? »

A ce nom, Emma rougit un peu, puis reprenant entre ses deux mains celles de son cousin, elle lui dit, comme si elle suivait l'une de ses plus intimes pensées avant de répondre à celui qui l'interrogeait : « Ah! il était temps que tu revinsses, ami, j'aurais fini par mourir de chagrin! Oui, je vais tout te raconter, tout ce que je sais du moins. Il y a deux ans que cela est arrivé, et c'est encore aujourd'hui un mystère pour tout le monde. Oh! c'est horrible!

— Courage, ma bien-aimée, courage, je t'écoute. »

Et il prit place auprès d'elle, ses regards fixés avec ravissement sur son doux et gracieux visage, où le chagrin avait déjà esquissé d'imperceptibles rides.

Après un instant de recueillement, elle commença :

« Tu te rappelles combien était bon notre oncle Bernard, malgré son ordre et son économie; aussi, lorsque j'eus le malheur de perdre ma grand'mère, il y a plus de trois ans, il me fit immédiatement venir chez lui et m'installa dans la chambre du second étage, là où tu as passé ta jeunesse. Ne voulant pas lui être à charge et surtout rester inutile, je m'occupais de la maison. Il vieillissait et ma présence semblait lui être agréable. Il est vrai que je le soignais comme s'il eût été mon père et qu'il me traitait comme sa fille. J'étais bien heureuse, car je pensais que tu allais rentrer en Europe, et avec Léopold qui, trois ou quatre fois par

semaine, venait partager notre repas du soir, nous parlions souvent de toi, et il ne me faisait pas trop la cour.

« Un jour que nous avions dîné ensemble, tous les trois, notre oncle alla reconduire M. Diérix jusqu'au bout de la rue, et lorsqu'il revint, il me dit, tout embarrassé, qu'il était chargé pour moi d'une communication importante. Le pauvre homme ne savait comment s'y prendre ; c'était bien certainement la première fois qu'un semblable message lui était confié. Bref, Léopold l'avait prié de me demander de devenir sa femme. Tu penses que je refusai bien vite. Notre vieil ami, tout honteux de son insuccès, me fit presque des excuses et m'assura qu'il ne me parlerait plus jamais de ce mariage. Seulement, à partir de ce moment-là, le cousin vint moins souvent rue du Haut-Port. Je crois qu'il m'aimait vraiment, car, en face de moi, il ne savait quelle contenance tenir, quoique je lui eusse dit, en lui tendant la main : Restons bons amis ; ce n'est pas ma faute si mon cœur n'est plus à moi depuis longtemps. Il appartient tout entier à Wilhem ! »

Kœnig remercia avec un baiser, dans un tendre enlacement. La charmante enfant, qui ne s'était pas défendue, poursuivit :

« Je le surprenais souvent à me regarder d'une façon étrange ; il me faisait presque peur. Il n'était plus joyeux comme jadis ; il avait évidemment une idée fixe qui le préoccupait, et je m'en voulais beaucoup en pensant que j'étais peut-être la cause du changement qui s'était opéré en lui.

« Quelques mois se passèrent ainsi, et notre brave oncle, tout triste de la solitude qui s'était faite autour de lui et aussi de ne pas recevoir de tes nouvelles, tomba malade. Je le soignai de mon mieux, et Léopold voulut me seconder. A tour de rôle, nous passions les nuits dans la chambre du cher parent. Lui et M. Diérix avaient souvent ensemble de longues conversations, qui cessaient brusquement à mon arrivée. Je les trouvais parfois causant d'affaires, rangeant des papiers, et alors je me retirais pour ne pas les gêner. Enfin, un jour, une lettre annonça que tu avais en partie atteint ton but et que tu ne tarderais pas trop à revenir. M. Verbeck en éprouva un mieux sensible. Moi, je remerciai Dieu, et le cousin partagea notre joie. Pour la première fois, depuis longtemps, il nous parut plus gai que de coutume, et je lui fus reconnaissante de ce mouvement d'affection pour toi. Son amour avait disparu ; j'en étais enchantée. La perspective de ton retour, l'amélioration qui s'était manifestée dans la santé de notre vieil ami, le retour à l'expansion de Léopold, tout cela avait ramené le bonheur dans la maison. Eh bien ! c'est à ce moment-là que cet épouvantable événement devait avoir lieu.

« C'était le 17 mars, je m'en souviens ; M. Diérix nous avait quittés après le déjeuner, en nous disant qu'il ne pourrait nous voir que le jour suivant. Un travail pressé le retiendrait chez lui ; il serait obligé de veiller fort tard. Je dînai donc seule avec notre oncle, et lorsqu'il fut couché, lorsque j'eus fini de lui faire la lecture, comme tous les soirs, je renvoyai Marie, notre femme de journée, et je montai dans ma chambre pour me mettre au lit.

« Que s'est-il passé pendant cette nuit où je n'entendis rien d'anormal ? Encore aujourd'hui, Dieu seul le sait ! Le lendemain, vers sept heures et demie, je fus réveillée par des cris répétés qui venaient du premier étage. Je pris à peine le temps de me vêtir et me précipitai dans l'escalier. Mais je fus arrêtée au passage par Marie, pâle, tremblante, qui me repoussa chez moi en me disant :

« Ne descendez pas, Mademoiselle, c'est trop affreux ! Pauvre « M. Bernard ! »

« A mes questions, elle ne répondait que par des sanglots, et c'est bien difficilement que j'obtins quelques détails.

« En arrivant dans la chambre de M. Verbeck, elle l'avait trouvé étendu le long de son lit et percé d'un coup de couteau si violent que l'arme était restée dans la plaie. Le garçon boulanger avec qui elle était entrée dans la maison était monté à son cri d'épouvante et avait appelé les voisins. L'un d'eux était allé avertir le cousin. On avait eu quelque peine à l'éveiller, car il s'était couché peu de temps avant le lever du jour, et il accourut, les yeux encore gonflés par son travail de la nuit.

« Dès que je le sus là, je descendis et le trouvai affaissé sur un siège, dans un état d'anéantissement qui me fit craindre un instant pour sa raison. J'eus à peine le courage de jeter un coup d'œil sur le lit où l'on avait couché le pauvre oncle recouvert d'un drap. Une large tache de sang rougissait le parquet. C'était horrible ! A cet instant les magistrats arrivèrent.

« Ils restèrent là plus d'une heure, fouillèrent la maison du haut en bas et questionnèrent longuement Marie, mais ils interrogèrent vainement M. Diérix. Il ne pouvait prononcer une parole ; on fut obligé de le reconduire chez lui. Quant à moi, je n'avais rien à dire, je ne savais rien ; je racontai comment j'avais été réveillée par les cris de notre servante.

« Puis les choses suivirent leur cours ordinaire. On fit une enquête et l'autopsie du malheureux. Les médecins reconnurent qu'il n'avait reçu qu'un seul coup, mais mortel. Il avait été frappé avec un large et fort couteau que l'assassin avait pris dans la cuisine. Par conséquent, l'arme ne pouvait mettre sur aucune piste. De plus, ni empreintes de pas dans la cour, ni traces d'effraction à la porte de la rue. Le secrétaire seul avait été forcé pour y prendre tout l'argent qu'il renfermait. Ce qu'il y avait de certain, disaient les magistrats, c'est que le même couteau avait tué la victime et servi à ouvrir le meuble, car on avait trouvé sur les bords de la plaie des petits morceaux de bois provenant du secrétaire. L'assassinat avait donc suivi le vol. C'était tout ce qu'on pouvait affirmer. Probablement, le voleur, surpris par M. Verbeck, s'était jeté sur lui et l'avait tué pour cacher son premier crime.

« Tu penses si ce malheur fit du bruit. On aimait tant notre oncle ! L'enterrement eut lieu trois jours après. Toute la ville suivit le convoi. Léopold, lui, était si malade qu'il ne put y venir. J'allais le voir tous les jours, mais nous évitions de parler de l'événement. Notre affection pour celui qui n'était plus faisait qu'aux premières paroles sur ce triste sujet, nous éclations en sanglots.

« Une quinzaine plus tard, M. Verbeck n'ayant pas eu le temps de nous partager son bien, comme il nous l'avait promis si souvent, M. Diérix, son plus proche parent, son unique neveu, car nous n'étions, nous, que ses cousins, fut mis en possession de sa fortune. Il me constitua aussitôt une pension de deux cents ducats, et je me retirai chez les Merens.

« A partir de cette époque, Léopold parut de plus en plus triste. Il s'éloigna de ses amis ; c'est à peine si on le vit de temps en temps au Palais, où souvent il ne venait que pour s'en aller tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, après s'être livré à quelque excentricité. Ainsi, il lui arrivait parfois de s'arrêter brusquement dans sa plaidoirie et de quitter l'audience sans motif apparent.

Evidemment, son cerveau n'était plus en équilibre. Il dut cesser de plaider. Je le vois très rarement. »

C'est par ces paroles qu'Emma termina son récit, souvent interrompu par les larmes. Wilhem resta encore de longs instants avec elle, mais il dut la quitter pour chercher un gîte, puisque cette vieille maison familiale où il aurait été si heureux de rentrer était fermée. Il désirait, du reste, être seul pour mettre un peu d'ordre dans ses idées. Il lui semblait qu'il était revenu, lui, pour découvrir l'assassin de l'infortuné Verbeck.

Le jour suivant, il retourna chez M. Diérix, qui le reçut de la façon la plus amicale, en pleine lumière cette fois.

Alors il fut frappé de l'altération de ses traits et du changement qui s'était fait dans son caractère. Il était maigre, hâve, décharné, presque chauve. Ses paupières se soulevaient et s'abaissaient incessamment sous l'influence de mouvements nerveux; ses yeux ne se fixaient sur rien, et ses regards étaient oscillants, inquiets; on eût dit qu'il voulait voir derrière lui. Sa gaieté d'autrefois avait disparu. Il était grave, sombre, taciturne. Lorsque

son cousin lui parla du pauvre oncle, il ne put retenir ses larmes, dominer son agitation, et ce qu'il lui dit de l'événement ne lui apprit rien de nouveau. On n'avait jamais pu trouver le coupable; il n'en savait pas davantage, comme tout le monde.

« Alors rapportons-nous-en au hasard, ou plutôt à cet enchaînement fatal qui dirige tout, » lui répondit Wilhem.

Et lorsqu'il vit que son jeune cousin allait le quitter, Léopold s'informa de ses projets, mit généreusement sa bourse et son crédit à sa disposition. Mais le fiancé d'Emma était, nous le savons, revenu presque riche; il remercia donc son parent de sa générosité, et n'accepta que l'hospitalité dans l'ancienne maison de feu Bernard. Personne, jusqu'alors, n'avait voulu la louer, mais il n'éprouvait, lui, aucune terreur ridicule à l'habiter. Au contraire, il y rentrait avec une douce et respectueuse mémoire du passé. Il s'y installa le jour même. Son intention était d'y attendre l'encaissement de quelques créances solides qui devaient assurer sa situation de fortune, puis d'y ramener le plus vite possible sa jolie cousine, devenue enfin madame Kœnig.

C'est de cette même pièce où un misérable avait assassiné le bon Verbeck qu'il avait fait sa chambre à coucher. Aucun meuble n'en avait été enlevé, sauf le secrétaire; Wilhem l'avait remplacé par une grande table de travail, toujours entre les deux fenêtres, en face du lit. Mais tout cela n'éveillait dans l'esprit du jeune homme aucune lugubre pensée. Lorsque, seul, il parcourait ces vieilles choses du regard, il puisait dans le spectacle qu'elles lui offraient et dans les souvenirs qu'elles évoquaient la conviction de plus en plus profonde en son esprit que le ciel lui permettrait un jour de découvrir le lâche meurtrier.

D'un commun accord, les deux amoureux avaient fixé à un an plus tard la date de leur mariage, et ils commencèrent cette existence charmante de ceux qui ont le droit de compter sur un avenir de bonheur. Wilhem donnait à Emma tout le temps qu'il pouvait enlever à ses occupations, et assez souvent il voyait Diérix, qui semblait revenir à la vie ordinaire. Cependant sa bizarrerie préoccupait toujours son cousin, surtout depuis un fait inexplicable dont il avait été témoin.

Un jour, il était allé le trouver à l'audience — car il s'était remis aux affaires. Il lui avait dit qu'il terminerait sa plaidoirie vers quatre heures, mais, contre son attente, le temps s'était écoulé rapidement, et la tombée de la nuit le surprit au milieu de sa discussion. Alors, quand les gardes apportèrent de la lumière, il s'arrêta tout à coup, comme si la voix lui manquait brusquement, et, sans s'excuser, sans même prendre le temps de réunir ses papiers, il se glissa à travers la foule et disparut. Personne n'avait pu se rendre compte de ce qui lui était arrivé. Wilhem le pensa malade et courut après lui, mais il marchait si vite qu'il ne put le rejoindre qu'au moment où il franchissait le seuil de sa porte.

« Qu'as-tu donc ? lui dit-il, c'est de la folie! Voyons, écoute-moi, sois donc plus calme! »

Léopold ne répondit pas, et, se jetant dans son cabinet à peine éclairé par une petite lampe, dont la clarté n'aurait même pas suffi pour lire, il tomba dans un fauteuil. On entendait ses dents claquer les unes contre les autres. Kœnig lui prit les mains; elles étaient glacées. Ses yeux, brillants de fièvre, parcouraient avec effroi les angles les plus obscurs de la pièce. Malgré toutes ses instances pour qu'il acceptât ses soins, il le pria si énergi-

quement de le laisser seul, que Wilhem partit, désespéré de l'état dans lequel il le quittait.

Aussi, le lendemain, fut-il tout étonné de le voir arriver chez lui, malgré la répugnance qu'il avait toujours manifestée à rentrer dans la maison de la rue du Haut-Port. M. Diérix s'excusa de ce qui s'était passé la veille, et, de lui-même, proposa à son cousin d'aller faire une promenade dans la campagne.

Le temps, assez sombre jusqu'à cette heure de la journée, s'était subitement éclairci, et, à la grande joie de celui qui avait si longtemps habité les pays tropicaux, le soleil avait percé les nuages et réchauffait tout de ses rayons. Le côté de la rue où se trouvait le vieil hôtel de feu Bernard était dans l'ombre. Le fiancé d'Emma ne fit qu'un bond pour traverser la chaussée, et, là, il se retourna, pensant que Léopold l'avait suivi. A son grand étonnement, il l'aperçut au contraire sur le pas de la porte, jetant à droite et à gauche des regards effarés, et ne paraissant pas disposé à le rejoindre. Il l'appela.

« Non, non, » fit-il par signes, en remuant la tête.

Kœnig, stupéfait, traversa de nouveau la chaussée pour se rapprocher de son parent, qui lui dit aussitôt, de cette voix étranglée qu'il avait dans ses crises :

« Je te demande pardon, mais j'avais oublié un travail pressant; je retourne chez moi. Je te reverrai ce soir ou demain! »

Et, sans autre explication, il se mit à marcher à grands pas, en se glissant à l'ombre, le long des maisons. Dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose, Wilhem le suivit, et il assista alors à un spectacle tout à la fois bizarre et navrant.

L'avocat paraissait assez calme tant qu'il marchait à l'ombre, mais dès qu'il arrivait à un endroit fortement éclairé par les rayons du soleil, s'il avait un carrefour à traverser, il s'arrêtait un instant, regardait de tous côtés, attendait qu'il fût seul et, d'un bond, la tête baissée, courait jusqu'à l'ombre la plus proche.

Son cousin se tenait à quelques pas derrière lui, de façon à ne pas être vu, mais à un carrefour qu'il se préparait à traverser, il l'arrêta à temps, car une lourde voiture venait du côté opposé au soleil et il ne l'avait pas aperçue. Kœnig le tira à lui, et ils se trouvèrent en pleine lumière, au milieu de la voie.

L'étrange maniaque poussa aussitôt un cri rauque et voulut s'échapper, mais Wilhem le retint vigoureusement et lui dit :

« Ah! ça, décidément, tu es fou! Tu vas te faire tuer pour ne pas rester une seconde au soleil. On dirait vraiment que tu as peur de ton ombre! »

A ces mots, Léopold devint affreusement pâle et fixa son sauveur, non pas d'un œil inquiet, troublé, comme cela lui arrivait fréquemment, mais avec un regard dur, profond, interrogateur. On eût dit qu'il voulait lire au fond de sa pensée. Sa voix était brutale, saccadée, presque menaçante, en lui disant :

« Quoi! peur de quoi? C'est toi qui es fou! Je suis pressé, voilà tout! Ah! ah! peur de mon ombre... de mon ombre! ah! ah!... mon ombre! »

Et le malheureux riait, d'un rire d'insensé, à faire pleurer.

Puis il s'élança de l'autre côté de la rue, et son cousin le laissa aller, puisqu'il ne voulait pas de ses services.

Le soir même, Kœnig raconta tout à Emma, et celle-ci fut de son avis. Décidément le pauvre Diérix, qu'ils avaient cru guéri, perdait la raison. Il ne s'agissait plus que de le surveiller affectueusement. Malheureusement, moins d'un mois après, Wilhem tomba lui-même assez sérieusement malade d'un rhumatisme articulaire, qui affectait surtout son bras droit. Il ne pouvait s'en servir et fut obligé d'avoir recours à l'obligeance de son parent, qu'il avait revu et qui semblait plus calme.

Avec un dévouement parfait, l'avocat se mit à la disposition du patient, qui le chargea de sa correspondance, car il avait souvent des courriers auxquels il fallait répondre sans aucun retard.

Grâce à sa future femme, aucuns soins ne manquaient à notre héros. Malgré toutes ses prières, sachant bien que sa réputation était à l'abri du moindre soupçon, l'adorable enfant avait voulu se faire sa garde, et elle était rentrée dans sa petite chambre, au second étage de l'hôtel de la rue du Haut-Port.

Or, un soir que Wilhem avait passé la journée entière sans voir Léopold, et qu'il avait reçu plusieurs lettres auxquelles il était indispensable de répondre immédiatement, il l'envoya chercher. M. Diérix s'empressa d'accourir.

Au moment même où il franchissait le seuil de la maison, Emma était assoupie dans un fauteuil, et afin qu'elle pût reposer tranquillement, son fiancé avait descendu l'abat-jour de la lampe. La chambre était donc peu éclairée. Etendu sur son lit, l'ancien voyageur par amour rêvait au passé, et sa mémoire évoquait tous les événements qui lui étaient survenus depuis son départ de Gand, jusqu'à son installation dans cette même pièce où son oncle avait trouvé une fin si mystérieuse.

Soudain, il entendit Léopold monter l'escalier, puis il le reconnut qui, avant d'entrer, entre-bâillait la porte et parcourait la chambre du regard. Mais il était si bien habitué à cette singulière manie qu'il y fit à peine attention. Depuis longtemps, il avait remarqué cette bizarre précaution qu'il prenait toujours avant de pénétrer dans un endroit quelconque. Ou il craignait de rencontrer d'autres personnes que celles qu'il venait trouver et se garait, pour ainsi dire, contre la surprise, ou il agissait ainsi pour se rendre compte de la façon dont était éclairée la pièce dans laquelle il devait entrer.

Wilhem n'avait jamais pu être bien fixé à cet égard, mais il n'en plaignait pas moins son parent, et il respectait cette susceptibilité nerveuse qui devait être pour lui une intolérable souffrance.

« C'est toi? lui demanda-t-il », en lui indiquant un siège.

Satisfait sans doute de son examen, Diérix poussa entièrement la porte, vint serrer doucement la main d'Emma qui avait ouvert les yeux, demanda avec affection de ses nouvelles au malade, et s'enquit du service qu'il réclamait de lui. Kœnig le lui dit et ils se mirent à causer de leurs affaires, à demi-voix, ce qui permit à la charmante enfant de clore de nouveau les paupières et de bientôt s'endormir complètement.

« Et bien! fit l'avocat, lorsque son cousin lui eut minutieusement expliqué comment il devait mettre à jour sa correspondance, confie-moi ces lettres, j'y répondrai demain matin.

— Elles sont sur mon bureau, fit Wilhem; la cousine va te les donner.

— Non, laisse-la dormir, je vais les prendre! »

Et il se leva pour gagner la table placée, nous l'avons dit, entre les deux fenêtres, à l'endroit même où se trouvait jadis le secrétaire que l'assassin de l'oncle Bernard avait forcé.

Pendant ce temps, Kœnig avait instinctivement arrêté ses yeux sur le doux visage de sa fiancée, qui avait succombé à la fatigue, mais souriait en dormant.

« Je ne les trouve pas, dit brusquement Léopold, qui examinait tous les papiers épars sur le bureau, où sont-elles donc?

— Sur la table, j'en suis certain, j'ai vu Emma les y ranger. Ce sont de grandes feuilles bleues. Tiens, là, au milieu; je les reconnais d'ici!

— Non, mais non! répétait Diérix, qui touchait fiévreusement a tout et passait devant les lettres sans les voir.

— Ah! ça décidément tu es aveugle, mon bon ami! Du reste, on n'y voit pas ici; prends la lampe, au moins! »

Et il enleva brusquement l'abat-jour. La lumière inonda la chambre et l'éclaira jusque dans les moindres angles.

La scène étrange qui se passa alors est difficile à décrire.

A ce subit éclat de la lumière, Léopold, debout entre la lampe et le mur, tendu d'un papier vert pâle, jeta un cri qui réveilla

la jeune fille et glaça de terreur Wilhem. Celui-ci se redressa épouvanté et, du geste, recommanda le silence à Emma.

Toujours faisant face aux fenêtres et s'éloignant à reculons de la table, l'halluciné étendait ses mains tremblantes, en bégayant des mots incompréhensibles. Ses yeux ne quittaient pas une ombre, la sienne, qui se dessinait sur la muraille et, naturellement, grandissait au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la lampe. Ses jambes semblaient ne plus pouvoir le soutenir.

« Encore elle ! toujours elle ! malédiction ! murmurait-il, en s'efforçant de détourner la tête, mais toutefois sans quitter l'ombre des yeux, avec ce mouvement oblique du regard qui lui était habituel. Me suivras-tu donc toujours ! Suis-je damné ! Grâce ! pardon ! »

Kœnig se leva, courut à son cousin et lui mit la main sur l'épaule, en lui disant : « Qu'as-tu ? Reviens à toi ? Pourquoi donc as-tu peur de ton ombre ? »

L'avocat se retourna brusquement, les yeux hagards, les cheveux hérissés, la bouche crispée par un rictus affreux. Il répétait :

« Mon ombre ! mon ombre ! Mais je n'en n'ai plus d'ombre... il l'a emportée. Ah ! plutôt mourir que de souffrir ainsi !

— Mon pauvre ami », fit Wilhem en lui prenant le bras.

Diérix se dégagea brutalement. Sa voix était rauque, gutturale, profonde. On eût dit un autre individu enfermé en lui-même qui parlait. Son corps n'avait que des mouvements automatiques, comme sous la puissance d'une volonté étrangère.

« Taisez-vous, suppliait-il ; ah ! taisez-vous donc ! Eloignez la lumière. Peut-être va-t-elle m'accuser. Ah ! l'ombre, toujours l'ombre ! Il y a deux ans qu'elle ne me quitte pas. Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? Pour me dénoncer !

— Mais Léopold, supplia son cousin à haute voix, c'est moi, c'est nous ; écoute-moi ! »

Et il le força à le regarder en face. Emma s'était approchée d'eux ; l'affolé les fixa un instant, puis ses regards se tournèrent soudain vers le lit, dont les couvertures rejetées traînaient à terre.

Il poussa alors un horrible sanglot et tomba à genoux en répétant : « Vous voyez, il n'y est plus ! Il est là-bas, dans son ombre ! Pardon ! oui, oui, c'est moi qui l'ai tué ! »

Kœnig comprit tout.

« Ah ! monstre, misérable ! » fit-il, en le repoussant.

Et prenant sa fiancée dans ses bras, il s'éloigna avec horreur de l'infâme, contenant sa colère pour ne pas venger lui-même le malheureux Bernard.

Le silence s'était fait, silence terrible, navrant, désespéré, plein de haine et de terreur. Emma pleurait.

Ce fut le meurtrier qui, le premier, reprit la parole, toujours à genoux, convulsé, rampant sur le plancher.

« Oui, gémit-il de sa voix lugubre, oui, je suis un assassin ! Oui, j'ai frappé le meilleur des hommes... Je me souviens. Il était là, sur ce lit, endormi, je le croyais, et son testament était là-bas, dans un tiroir. Ce testament partageait son bien entre nous, je le savais, il me l'avait dit... Moi, je voulais tout, parce que j'aimais une femme, et je croyais que cette fortune me la donnerait. L'oncle Verbeck s'est réveillé au moment où je m'emparais de son testament. Alors j'ai perdu la tête, j'avais un couteau à la main, je l'ai frappé. Il est tombé, foudroyé ! Mais j'ai eu beau fuir, son ombre m'a poursuivi, je l'ai chaque jour à côté de moi. Elle m'apparaît partout, je ne suis plus seul ! Son ombre m'accompagne, toujours, toujours ! J'ai vécu vingt ans en deux années. Tenez ! Pardon, grâce, ne me trahissez pas, je rendrai tout ! Ah ! l'ombre, l'ombre vengeresse ! »

Et il s'étendit sur le sol, lourdement, comme une masse inerte.

Malgré l'horreur qu'il lui inspirait, Wilhem lui mit la main sur le cœur ; il ne battait plus. Alors il se laissa tomber sur un siège, épouvanté...

Lorsqu'il revint à lui, il vit Emma agenouillée à côté du cadavre de l'assassin qui, après avoir échappé à la justice des hommes, avait été trahi et tué par l'implacable remords !

RENÉ DE PONT-JEST.

(Illustrations de F.-H. Kaemmerer.)

LE GÉNÉRAL ET LE CERF-VOLANT

PAR CARAN D'ACHE

Cette librairie artistique nous offre cette année trois ouvrages bien divers mais tous du plus haut intérêt littéraire et artistique. Nous allons les analyser sommairement. Nos lecteurs trouveront au courant de ces courtes notices quelques bois spécimens des illustrations.

SYLVIANE, par Ferdinand Fabre.

SYLVIANE est le dernier roman de F. Fabre; on retrouve, dans cette œuvre nouvelle, les qualités de force et de grâce qui ont placé Ferdinand Fabre au premier rang de nos romanciers contemporains. A cette page, l'âpre observation de *l'Abbé Tigrane*, à cette autre, la gaieté sans bride de *Barnabé*; à cette troisième, le charme passionné de *Monsieur Jean*.

Les scènes de ce livre, tour à tour amusant et sévère, se déroulent à travers les Cévennes Méridionales, cette région pittoresque que Ferdinand Fabre nous a révélée, dont il a fait son vaste domaine artistique, comme George Sand avait fait le sien du Berry.

La métairie des Ormades, où Sylviane voit pour la première fois celui qu'elle doit aimer; le monastère des Minimes de Tarrassac, où sont célébrées, au milieu d'un peuple de mendiants descendus des monts de l'Espinouze pour assister à la fête, les fiançailles de Sylviane avec celui qu'elle aime, sont des peintures touchantes, magnifiques, qui compteront parmi ce que notre romancier a écrit de plus émouvant, de plus haut.

Mais les pages vraiment magistrales de **Sylviane** sont celles où nous est raconté l'épisode du moine-sculpteur Martinez Ombros. La salle capitulaire des Minimes, ruinée par un coup de foudre, a été reconstruite; par un malheur irréparable, le grand crucifix suspendu au-dessus du siège du Prieur fut consumé dans l'incendie du monastère. On découvrir un nouveau crucifix qui vaille, qui rappelle seulement l'ancien, colossal, ... par toutes ses plaies? Un moine, Martinez Ombros, qui jadis s'appliqua à la sculpture dans sa patrie, ... s'offre à tenter l'œuvre et la réalise miraculeusement.

Ferdinand Fabre, en des chapitres que nous n'hésitons pas à déclarer admirables, nous fait passer par toutes les ... les souffrances, les désespoirs, les joies aussi, de ce religieux harcelé par la vision éternelle de Jésus en ... qu'une piété exalter, un enthousiasme délirant communiquent le génie. Ce crucifix merveilleux, devant lequel ... se prosternent avec les gens des monts de l'Espinouze, joue un rôle du commencement à la fin de **Sylviane**; ... un personnage vivant et sacré qui souffle sur l'œuvre, l'anime et la grandit.

Une telle œuvre était bien faite pour tenter le pinceau à la fois puissant et délicat de George Roux. Aussi, après ... de cet artiste dans l'illustration de *Roi de Camargue*, de Jean Aicard, l'éditeur n'a-t-il pas hésité à lui ... de **Sylviane**. Les amateurs lui en sauront gré. En effet, il nous paraît impossible d'entrer plus profondément dans le caractère d'une œuvre littéraire, d'en rendre plus heureusement les aspects si divers, d'en suivre de plus ... développements, sans omettre le plus ... Inutile de dire que M. Roux a tout ... tout exécuté d'après nature, dans ces ... Cévennes qu'il possède à fond, ... l'auteur du livre. Les gens sont bien ... tout en eux trahit leur origine, le ... le geste, l'attitude, la conformation ... traits. Et, chose rarement obtenue ... ils sont exactement dans le lieu ... dans l'atmosphère. Ils vivent, ... ne sont pas les mannequins ... artistes nous donnent, hélas! trop ...

George Roux a été servi heureusement ... le talent de deux graveurs déjà ... Baud et Hamel.

Pour toutes ces raisons, il nous semble ... que les amateurs et bibliophiles, que ... et les lettrés feront bon accueil à ... œuvre éminemment littéraire et artistique, ... soigneusement caressée dans tous ses détails.

Le prix du volume est de. . . **25 fr.**

Les Beaux Messieurs de Bois-Doré

PAR GEORGE SAND

Les Beaux Messieurs de Bois-Doré » ... la collection brillamment inaugurée ... la « **Chronique du règne de Charles IX** » et par « **Les Chouans** ».

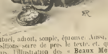
Ce nouvel ouvrage forme deux volumes ... sur le même plan, suivant le même ... que les livres de MÉRIMÉE et de BALZAC exécutés avec les soins, les préoccupations d'art qui font rechercher ces éditions ... amateurs. De sorte que, pour cette ... tentative, l'éditeur est assuré d'avance d'un succès égal aux plus éclatants qu'il ait obtenus déjà. En lui-même, du reste, le livre de GEORGE SAND est d'un rare et puissant intérêt.

C'est un roman d'aventures ayant le Berry pour théâtre, un récit d'histoires extraordinaires auquel sert de cadre ... de la vie sédentaire du gentilhomme retiré de la cour, à l'époque qui s'écoule de la fin tragique de Concini à ... de Richelieu, quand les Huguenots achèvent de s'épuiser en des révoltes héroïquement stériles.

Les épisodes s'y succèdent dans une variété logique. Il y en a d'exquisément gracieux; d'autres ont le charme, le ... de l'émotion. Plus d'un est terrible. Quoi, par exemple, de saisissant dans son ensemble, d'effrayant ... soudaines, comme le siège du château de Briantes par les bohémiens et les reîtres? Et les délicates ... de paysages, plaines étendues et arides ou riantes vallées, de châteaux minutieusement visités à l'intérieur ... seulement du dehors! Que de caractères finement détaillés, à les croire observés sur le vif : le vieux marquis ... bon et loyal, fort respectable et très ridicule; Lauriane, jolie veuve de quinze ans; Mario, le petit héros; Alvimar, sombre scélérat; Mercédès, Pilar, Lucilio, Adamas et les autres, dont la rousse Bellinde et La Flèche, bavard, insolent et voleur!

Mais nous n'avons pas à raconter le drame qui se déroule dans « **les Beaux Messieurs de Bois-Doré** », ni à faire ressortir la douce philosophie, la morale et les idées persistantes d'humanité qui s'en dégagent. Disons-le simplement : très fortement pensée, d'une haute conscience littéraire, l'œuvre porte du commencement à la fin, la marque de son auteur, sans conteste l'un des plus grands, des plus purs écrivains de ce temps-ci.

« **Les Beaux Messieurs de Bois-Doré** » ont été publiés en 1858 pour la première fois. Ils ont été réimprimés depuis. Quand à cette édition, elle est telle, pensons-nous, que les connaisseurs la peuvent souhaiter. Du moins, rien n'a été épargné pour la rendre tout à fait digne de leurs suffrages.



D'ailleurs M. Testard a trouvé ADRIEN MOREAU muni de tout pour une tâche aussi longue et difficile : il possède à fond la connaissance de l'époque; il a le zèle nécessaire, la patience indispensable : il est maître d'un talent fertile en ressources, spirituel, adroit, souple, éprouvé. Aussi, chacune de ses compositions serre de près le texte, et, quoi qu'il fasse désormais, l'illustration des « **Beaux Messieurs de Bois-Doré** » restera un de ses titres les plus sûrs à l'estime des amateurs et des artistes. C'est pleine justice, en vérité, de reporter à un collaborateur aussi habile, aussi dévoué, une large part du succès d'une si remarquable édition.

Nous ne saurions oublier non plus les graveurs, interprètes d'ADRIEN MOREAU. Leur talent ne s'est pas démenti un seul instant. Ils ont lutté de finesse et d'exactitude.

Les Beaux Messieurs de Bois-Doré. — 2 vol. à 40 fr. Prix . . . . **80 fr**

LA RUSSIE, par Armand Sylvestre.

AVEC ILLUSTRATIONS DE LANOS

On ne saurait mieux définir cet ouvrage, dans sa structure et dans ses aspirations, que ne l'a fait l'auteur lui-même dans les lignes qui suivent :

« Ce livre, dit-il, écrit au courant des impressions personnelles, n'est pas un livre de sympathie, mais un livre d'honnêteté. Je souhaite que ceux dont l'idéal a été l'alliance franco-russe, même avant l'affirmation solennelle de celle-ci, y trouvent de nouveaux arguments en faveur de leur thèse internationale et je crois qu'ils les y pourront trouver, car les sujets d'admiration ont de beaucoup dépassé, pour moi, ceux de critique.

« Mais je n'ai pas fait ce volume pour servir une cause, celle-ci fut-elle devenue la mienne. Je l'ai fait pour donner à d'autres l'impression des merveilles que j'ai vues, le désir de les voir comme moi, l'idée d'une civilisation essentiellement différente de la nôtre et plus résolue, aujourd'hui que jamais, à se défendre contre la nôtre : pour faire revivre, en des descriptions fidèles, en des détails vécus, les admirables coins de nature que j'ai contemplés et l'étrange nouveauté que j'ai rencontrée dans ces paysages lointains; pour montrer tout ce que le voyage de Russie a de pittoresque et de séduisant pour les simples touristes qui ont, dans leurs poches, des crayons et non des traites. »

Le lecteur verra à quel point le programme a été bien rempli. En regard des admirables descriptions de la Russie en hiver, par Théophile Gautier, il pourra mettre des pages de belle prose aussi et inspirées par le spectacle beaucoup moins connu de la Russie dans la belle saison, celle où un pays confinant d'aussi près l'Orient mérite extrêmement d'être vu. En face des paysages de neige, il trouvera des paysages de soleil. Le livre est aussi d'un poète, d'un poète avant tout.

« Et, de mon humble état de poète, dit encore, en effet, M. Armand Silvestre, j'ai tiré la liberté de dire bien des choses qu'un homme d'ambition quelconque eût sans doute gardées pour lui. Je n'ai pas à me cacher de donner des larmes à la Pologne martyre et de plaindre et de louer ceux qui partout ont combattu et souffert pour la sainte liberté. Mon ignorance même des causes éventuelles et de la suprême raison des guerres passées m'a permis de m'élever plus haut pour défendre le droit auguste, et supérieur à tous les autres, de la souffrance. Le poète regarde, s'indigne et s'attendrit. »

Ce passage donne bien la note vibrante du livre, la note émue qui doit en faire le succès en même temps que sa complète sincérité. Un tel ouvrage était nécessaire au moment où l'opinion est si vivement passionnée pour tout ce qui touche à la Russie. Il donnera la note juste dans ce concert inégal. Cette œuvre de franchise sera accueillie comme elle le mérite. De superbes dessins que le maître illustrateur Henri Lanos a pris sur place et dont les plus intéressants passages du livre sont comme soulignés, savoureux comme des croquis et ayant cependant la tenue artistique de vieilles estampes, achèvent de donner à ce curieux volume la vraie physionomie d'impression immédiate et de chose pensée tout ensemble, le double caractère qui en fait tout à la fois un ouvrage de fond pour les bibliothèques et le plus vivant des livres d'actualité.

(Le Prix du volume est de 25 francs.)

Telles sont les trois nouveautés que nous offre, à cette saison des étrennes, la *Librairie de l'Édition Nationale* et on conviendra qu'elles sont bien faites pour séduire non seulement les amateurs, les délicats, les bibliophiles, mais encore tout le public en général.

Cependant ce n'est pas tout. La même librairie a un catalogue si riche déjà, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue artistique, que la nomenclature des ouvrages d'étrennes est fort aisée à dresser.

Quel plus beau cadeau à faire que, par exemple, *l'Art d'être grand'père*, ce merveilleux in-4° qu'ont illustré si brillamment Madame Madeleine Lemaire, et MM. Thévenot, Rudaux, Fourie, Dantan; ou que le *Théâtre de Victor Hugo*, complet en quatre volumes ornés de soixante-quinze eaux-fortes puissantes et colorées par les Courtry, les Champollion, les Lalauze, les Flameng, etc., d'après les compositions originales de MM. Bida, Maignan, Melingue, Henri Pille, Bordes, Moreau de Tours, Adrien Moreau, Maurice Leloir, Henri Martin, Rochegrosse, etc.

A ceux qui préfèrent les *Poésies*, ne trouvet-on pas à l'*Édition Nationale* la magistrale *Légende des Siècles* en quatre volumes illustrés par Cormon, Cabanel, Henner, J.-P. Laurens, Mercié, Rodin, Adan, Ribot, Le Blant, Jules Lefebvre, etc.; ou *Les Contemplations* en deux volumes ornés de compositions nombreuses par des artistes tout aussi illustres, comme Français, Duez, Dagnan-Bouveret, Emile Lévy, Deschamps, Raphael Collin, T. Robert-Fleury, Brouillet, etc.

Enfin les volumes du *Roman de Victor Hugo* seront aussi recherchés. Quoi de plus beau, de plus littéraire, de plus artistique que cette magnifique édition de *Notre-Dame de Paris*, comprenant 75 eaux-fortes de Gery-Bichard, d'après les compositions originales de Luc-Olivier Merson. L'illustration de Merson est un chef-d'œuvre reconnu aujourd'hui et la *Notre-Dame de Paris* qu'il nous a constituée est simplement une merveille. C'est un des livres dont notre siècle aura le plus de droit de s'enorgueillir.

Il faut terminer cette rapide analyse et nous ne pouvons mieux le faire qu'en parlant des *Misérables*, de Victor Hugo. L'édition que vient de terminer M. Testard se compose de cinq volumes in-4°, avec une illustration aussi riche qu'abondante : plus de 240 eaux-fortes de MM. Muller, Faivre, Desmoulin, Courtry, Boilot, etc. L'illustrateur, c'est Georges Jeanniot, un maître. Il le prouve cette fois sans réplique car lui seul de nos jours était capable d'un effort aussi soutenu, aussi brillant. Toute la presse l'a dit dernièrement à l'occasion de la belle exposition que l'*Édition Nationale* avait organisée, Salle Petit, rue de Sèze, et c'était justice.

Nous devons nous arrêter. Il ne nous reste plus qu'à engager vivement tous nos lecteurs à ne pas compléter l'achat de leurs livres d'étrennes sans consulter en librairie le superbe Catalogue de l'*Édition Nationale*.

**

LES THÉATRES DE PARIS

1891

OPERA

Bertrand en est le maître et je crois qu'il est sage
D'être envers lui silencieux.
Il est de ceux qu'on attend à l'ouvrage
Et qui ne trompent pas l'espoir qu'on met en eux.

OPÉRA-COMIQUE

Le 8 mars dernier, M. Carvalho, dont on connait la grande habileté et l'intelligence artistique, reprenait possession de la direction du théâtre qui lui avait été si injustement retirée.

Avec la nouvelle direction, le public est revenu en foule à la salle de la place du Châtelet.

Dès son arrivée, M. Carvalho s'est empressé de monter un ouvrage nouveau : *le Reve*, drame lyrique de MM. Emile Zola, L. Gallet et Bruneau, dont la première représentation a été un imposant événement artistique.

Le succes de cet ouvrage, admirablement interprété par Mmes Simonnet. Deschamps, Jehin, et MM. Engel, Bouvet et Lorrain, a été complet; et *le Rêve* commence à faire son tour d'Europe; à Londres, à Bruxelles, l'ouvrage de M. Bruneau a reçu le meilleur accueil et prochainement il sera repris à l'Opéra-Comique.

Ensuite, M. Carvalho a fait entrer triomphalement et définitivement au repertoire deux ouvrages qu'il avait montés a la salle Favart : *Lakmé*, de MM. Gondinet, Philippe Gille et Léo Delibes et *Manon*, de MM. Meilhac, Philippe Gille et Massenet.

Les reprises de ces deux ouvrages ont produit un effet considérable. Dans la délicieuse partition de Léo Delibes debutait Mlle Jane Horwitz, une jeune artiste dont le chant est aisé, souple et hardi, qui vocalise avec perfection. *Lakmé* va fournir une brillante carrière qui sera comme la radieuse préface de *Kassia*, l'œuvre posthume du grand compositeur enlevé à l'art français en pleine maturité de talent et de savoir.

Mlle Sanderson, qui avait conquis une brillante renommée dans *Esclarmonde*, s'est taillé dans *Manon* un succes enorme : et l'opéra-comique de Massenet si fin et si distingué, fait encore chaque fois le maximum.

Voilà pour le passe. Pour le présent, M. Carvalho remet en scène plusieurs pièces du répertoire; ce répertoire est une fortune qu'il faut savoir entretenir.

Actuellement *Carmen, Mignon, Mireille, les Dragons de Villars, la Fille du Régiment, les Noces de Jeannette, le Chalet, Richard Cœur-de-Lion,* sont entièrement remontés ; *Haydée*, qui avait disparu de l'affiche depuis trop longtemps, vient d'être repris et a valu a Mme Landouzy un nouveau succes. Dans quelques jours *Lalla Rouk* reparaitra, avec Mlle Vuillefroy, une débutante, lauréat du Conservatoire, douée d'une très jolie voix. Puis viendront successivement *la Dame blanche, le Barbier de Séville, le Pré aux Clercs, le Domino noir. Fra Diavolo, l'Eclair, le Déserteur, le Postillon de Longjumeau;* tous ces ouvrages seront repris avec des distributions nouvelles pour les matinées des dimanches et des jours de fête, toujours très recherchées par les familles.

Des ouvrages nouveaux sont à l'étude : *Chevalerie rustique*, l'opéra-comique de Mascagni qui a obtenu un immense succès à l'étranger et dont on attend la représentation à Paris avec impatience. Mlle Calvé, qui a créé cet ouvrage en Italie, en sera l'interprete principale.

Puis on s'occupera d'*Enguerrande*, un grand ouvrage lyrique de MM. Émile Bergerat, Wilder et Chapuis; des *Troyens*, de Berlioz, dont la reprise sera certainement un événement artistique.

A partir du 1er décembre, les soirées du jeudi et du samedi seront réservées chaque semaine aux abonnés. Il est inutile de dire que ces représentations seront des plus brillantes; nous avons, du reste, publié dans le *Figaro*, les noms de la plupart de ces abonnés, l'élite de la société parisienne.

Et le programme de M. Carvalho sera complété par le parlement lorsque celui-ci aura accepté de ramener l'Opéra-Comique à sa véritable place, au centre de Paris. Nous avons lieu de croire que tres prochainement le ministre de l'Instruction publique déposera à la Chambre des députés le projet de reconstruction de l'Opéra-Comique et que ce projet, si impatiemment attendu par l'opinion, si vigoureusement réclamé par la presse, sera accepté par le parlement.

GYMNASE

Le Gymnase vient toujours, après la Comédie-Française, en tête des scènes littéraires.

La grande pièce qu'on y prépare est due à cette féconde et heureuse collaboration : Ernest Blum et Raoul Toché, où l'instinct théâtral et l'expérience s'allient à l'observation sagace, à la finesse, à l'esprit parisien du meilleur aloi. Cet ouvrage que M. Victor Koning monte avec l'entente et le goût dont il a donné tant de preuves, dépassera, par ses attractions inédites, les fastes, pourtant fameux, de *Paris-fin-de-siècle*, des mêmes auteurs.

Viendront ensuite trois actes de MM. Alphonse Daudet et Léon Hennique, inspirés par *la Menteuse*, nouvelle de l'eminent romancier qui a pris place parmi les premiers auteurs dramatiques. Abstenons-nous d'indiscrétions trop prématurées : quelques mois nous séparent encore de cet événement littéraire.

La troupe du Gymnase, déjà si riche en talents, compte maintenant dans ses rangs M. Louis Delaunay, le fils du sociétaire retraité de la Comédie-Française, professeur au Conservatoire. Peintre, Louis Delaunay obéit, en négligeant l'atelier pour embrasser la carrière où brilla son père, a une vocation à laquelle il n'a pu resister plus longtemps. A de précieuses qualités sceniques, il joint une belle prestance et une voix d'un timbre doux et grave à la fois.

Autre recrue : Montigny, qui s'est fait applaudir à l'Ambigu et au Vaudeville.

Nous ne saurions ne pas mentionner Raphael Duflos, premier rôle et jeune premier rôle au jeu correct et sobre, mais entrainant; Noblet, le charmant comique qui doit sa réputation à ce théâtre du Gymnase, où l'on sut le mettre en relief; Léon Noel, Hirch, Nertann, Plan, Charles Masset, de solides soutiens. Et Numès, donc! Numès, déjà fort goûté et que sa création du Gardien du Sérail, dans *Mon oncle Barbassou*, a fait apprécier davantage. Cette pièce a été également favorable à la bonne Desclauzas, en qui certains aristarques ne voulaient voir qu'une plaisante artiste d'opérette et de féerie, et reconnaissent enfin une véritable comédienne.

En tête du personnel feminin brille avec éclat, Mme Raphaele Sisos, qui sera la principale interprète de MM. Blum et Toché et de MM. Daudet et Hennique; Mme Raphaele Sisos, l'élégante comédienne au jeu sincère et à la voix pénétrante, que les créations de *Révoltée*, de *Numa Roumestan*, de *Musotte* ont placée au premier rang.

Voici un groupe d'une séduction et d'un capiteux!... Mlles Darlaud et Demarsy, Mlle Julia Depois, un fin camée ; Mlle Lucy Gérard, la jolie langoureuse ; Mlle Lécuyer une bien gracieuse vignette ; Mlles Marie Augé, Bertine, Préjal, d'autres encore.

Nous n'insisterons pas sur la restauration annuelle du Gymnase. Il est, nul ne l'ignore, de tradition à ce théâtre, de profiter de la clôture pour rafraichir et redorer la salle. Il ne faut pas qu'un pouce de velours montre sa trame, qu'il manque une frange ou un clou... Et à présent, on veille aussi au parfait fonctionnement des appareils des lorgnettes automatiques.

VAUDEVILLE

Le Vaudeville possède aujourd'hui une des plus belles troupes de Paris, la plus nombreuse certainement et la plus complète des théatres de genre. Quarante-six artistes des deux sexes en font partie, sans compter un petit contingent de dix-huit élèves, soit au total *soixante-quatre* comédiens et comédiennes.

Les principaux sont : MM. Dieudonne, Boisselot, André Michel, Cande, Lagrange, Lacressonniere, Galipaux, Mayer, Peutat, Laroche, Achard, Berny, Bejuy, Camis, Mangin, Deroy, auxquels, au mois de septembre prochain, viendront se joindre l'amusant comique Hittemans et un jeune premier rôle qui a eu d'immenses succès en Russie : Valbel. Du côte des femmes : Mesdames Hading, Brandès, Grassot, Samary, Léonide Leblanc, Cécile et Marguerite Caron, Dea Dieudonné, Hahne, Verneuil, Thomsen, Fériel, Roybet, Nory, Chassin, Dharcourt, Goby, Marcel, etc.

C'est grâce à ce nombreux choix d'artistes que M. Albert Carré a pu, sans entraver ses representations du soir, fonder les matinées du jeudi, vouées aux jeunes auteurs et dont la première, composée des *Jobards* de MM. Guinon et Denier, a obtenu un succès constaté par toute la presse. Ce qui rend ces matinées particulierement intéressantes, c'est le large éclectisme qui préside à la réception des pièces. Les jeunes auteurs pourront librement s'y donner carrière et y essayer leurs forces. Point de genre particulier, point d'*école* surtout en dehors de laquelle il ne serait pas de salut.

Les pièces reçues jusqu'ici pour les *Jeudis* du Vaudeville sont : *la Paix du Foyer* (3 actes) de M. Germain ; *la Part du Mari* (1 acte) de MM. Grizel et Soulaine; *Tel* (3 actes) de M. Lelorrain ; *la Cruelle* (1 acte) de M. Laya ; *Le nid des autres* (3 actes) de M. Lecorbeiller ; *l'Heureuse date* (1 acte) de M. Xanroff; *Sarita* (1 acte) de M. Paul Sonniès, *le Lundi de ma femme* (1 acte) de M. Heymonet ; *la Nargue* (3 actes) de M. Leclercq, *Suzanne Derville* (1 acte) de M. de Castro, etc.

C'est également à l'adresse des jeunes auteurs, pour leur offrir le moyen de faire une étude comparative du théâtre étranger moderne que M. Carré fera jouer prochainement *l'Hedda Gabler*, d'Ibsen, par Mlle Brandès et qu'il montera, par la suite, toute œuvre qui, de par le monde, aura, par son succès, appelé l'attention.

Les soirées du Vaudeville sont de même assurées par la réception d'une série d'œuvres dont les plus plus importantes sont :

Petite Madame (3 actes) de M. Henri Meilhac ; *les Polichinelles* (5 actes) de M. Becque ; *la Crise* (3 actes) de M. Boniface ; *les Boulevardiers* (3 actes) de M. Aurélien Scholl; *le Sous-prefet de Château-Busard* (3 actes) de M. Gandillot; *Maman* (4 actes) de M. Alexandre Hepp ; une comédie nouvelle de M. Jules Lemaître ; un vaudeville en 3 actes de MM. Blum et Toché ; un autre de Bisson pour les débuts d'Hittemans ; et enfin une comédie psychologique que M. Jules Case est en train de tirer, pour Mlle Brandès, de son joli roman *Jeune ménage*.

Le Vaudeville, comme on le voit, a du pain sur la planche..., et même du gâteau.

LES VARIÉTÉS

Lugete, veneres, Bertrand,
O Variétés, vous délaisse, —
Ce fut un adieu déchirant
Lugete, veneres, Bertrand —
Ainsi, lorsque s'en va l'amant
Tout en pleurs, on voit la maîtresse
Lugete, veneres, Bertrand,
O Variétés, vous délaisse.

Vingt ans et plus il y regna,
Il y fit naître bien des gloires ;
En maître habile il les mena.
Vingt ans et plus il y régna,
Aussi son nom demeurera
Grave dans toutes les mémoires —
Vingt ans et plus il y regna,
Il y fit naître bien des gloires. —

Comptez chacun de ses fleurons :
Granier, Judic, Chaumont, Réjane
Et les Dupuis et les Barons.
Comptez chacun de ses fleurons :
Cooper, Lassouche, gais lurons,
Et ceux que j'omets, Dieu me damne !
Comptez chacun de ses fleurons :
Granier, Judic, Chaumont, Réjane !

L'Opéra bientôt le verra
Triompher par droit de conquête.
S'il est un maître on le saura,
L'Opéra bientôt le verra.
Il sera grand dans l'opéra,
S'il fut charmant dans l'opérette,
L'Opéra bientôt le verra
Triompher par droit de conquête.

PALAIS-ROYAL

Le Palais-Royal, cet heureux théâtre qui depuis cinquante ans a fait la fortune de tous ceux qui l'ont dirigé, poursuit son petit bonhomme de chemin sous la raison sociale *Mussay et Boyer*.

Ces deux derniers élus sont dignes de leurs intelligents devanciers, car ils

ont déjà payé leur bienvenue par de beaux et solides succès; ils savaient fort bien que le Palais-Royal possède un des plus riches répertoires des théâtres de genre, et souvent, entre le succès d'hier et le succès à venir, ils ont pris au hasard dans cette magnifique collection commencée par *Melesville, Bayard. Dumanoir, Duvert, Lauzanne, Clairville, Labiche, Gondinet*, et continuée par *Meilhac, Halévy, Sardou, Barrière, Lambert Thiboust, Murger, Blum, Toché et Bisson;* avec de pareils noms, ils peuvent braver le soleil en attendant la pluie.

GAITÉ

Cette heureux théâtre qui ne compte plus que par des succès, tient toujours sa mascotte avec le *Voyage de Suzette*. On a tour à tour fêté la 100e, la 200e, la 300e de la ravissante pièce de Chivot, Duru et Vasseur, et l'on attend très tranquillement la 400e.

M. Debruyère ne s'endort pas sur ses lauriers et, dans le silence du cabinet directorial du square des Arts et-Métiers, de grandes conférences ont lieu tous les jours entre directeurs, auteurs et décorateurs. Ce que l'on prépare, nous n'en savons rien, mais ce que nous pouvons avancer, sans crainte de nous voir démentir un jour, c'est que ce qui sortira de tout cela, ce sera des merveilles.

L'intelligent directeur de la Gaîté est assez connu pour qu'on ait confiance en son goût artistique, il nous l'a prouvé encore tout dernièrement : n'est-ce pas lui qui a découvert cette diva qui a donné un regain de succès au *Voyage de Suzette*; c'est de Mlle Cassine que nous voulons parler. Inconnue la veille, la presse parisienne l'a consacrée étoile le lendemain de la représentation où, sous ses ravissants costumes, on l'a vue apparaître toute joyeuse sur la scène où elle avait pourtant deux dangers à affronter : un rôle des plus lourds à remplir et le souvenir d'une interprétation antérieure qui n'avait rien laissé à désirer. La jolie Mlle Cassine a gaillardement remporté sa première victoire et nous l'attendons avec toute confiance dans la prochaine création que son directeur lui confiera.

Il est une chose qu'il faut encore dire, c'est que le directeur de la Gaîté n'a pas affaire à des ingrats. Il a une clientèle qui lui est fidèle. Par le choix de ses pièces, par le soin qu'il met à les monter, car il en dirige lui-même les répétitions, il a fait de son théâtre l'endroit modèle où tout le monde peut aller et où les familles se rendent sans crainte, car jamais une scène, une phrase de mauvais goût n'est venue froisser les nombreux spectateurs, même les plus scrupuleux, qui fréquentent la salle du square des Arts-et-Métiers.

PORTE-SAINT-MARTIN

Aujourd'hui, le plus confortable, le plus élégant, le plus moderne enfin, des théâtres parisiens.

Grâce, en effet, aux transformations que lui a fait subir M. Emile Rochard, son nouveau directeur, la Porte-Saint-Martin est devenue, avec les éléments de confort et de haut luxe qui la spécialisent, la salle la plus coquettement artistique de Paris.

Le principe de la nouveauté absolue, partout, a guidé M. Rochard dans les améliorations de toutes sortes qu'il a réalisées.

C'est ainsi qu'au rez-de-chaussée, un hall immense qui, l'après-midi, est la salle d'attente des bureaux de l'administration, devient le soir une galerie où le public trouve, au moment de prendre ses places, un abri luxueusement éclairé et chauffé ; pendant les entr'actes une galerie où il peut circuler à l'aise, fumer sans être obligé d'aller au café ou de sortir sur le boulevard, faire sa correspondance, lire les journaux, téléphoner, etc.

Derrière le contrôle, de spacieux lavatorys sont installés avec le goût le plus raffiné.

Derrière le couloir des baignoires, un bar.

Au premier, le foyer du public prolongé d'un jardin d'hiver, véritable merveille de la serrurerie et de la vitrologie.

Partout, tapis épais aux riches couleurs, tentures de soie, sièges mobiles, aussi confortables que pratiques.

Les avant-scènes meublées, comme de véritables salons, de cartels, de divans et de fauteuils Louis XV et Louis XVI, et étoffées de lourdes draperies d'un merveilleux effet.

Tout le théâtre, enfin, bouleversé et reédifié sur des plans du xxe siècle!

De plus, une création, qui déjà, le nouveau théâtre à peine ouvert, a obtenu ses lettres de grande naturalisation dans les clubs : l'abonnement.

Oui, un abonnement qui, pour 30 louis, donne au titulaire ses petites et ses grandes entrées dans toutes les parties du théâtre.

Un foyer de la danse avec le plus ravissant corps de ballet.

Bien d'autres choses encore, qui provoquent l'admiration et l'étonnement même, tant c'est un spectacle nouveau pour les parisiens que de voir un théâtre réaliser toutes les nécessités qu'a créées le modernisme. Et ce n'est point la vogue de la féerie en cours de représentation qui est faite pour amoindrir l'éclat de l'inauguration qui vient d'avoir lieu.

FOLIES-DRAMATIQUES

Ce théâtre est depuis le 1er février dernier sous la direction de M. Albert Vizentini, qui vient de lui rendre son éclat d'antan. Ce directeur, sympathique à tous, a décroché la timbale du succès avec *la Fille de Fanchon la Vielleuse*, dont la réussite est éclatante. Il faut remonter aux triomphes populaires de *la Fille de Madame Angot* et de *la Fille du Tambour-Major*, pour qu'une nouveauté des Folies-Dramatiques rencontre un tel empressement du public, une telle unanimité de la presse parisienne. Aussi, tout le quartier du Château-d'Eau est en liesse et le bureau de location ne désemplit pas.

Il n'y a pas à dire : le nouvel opéra-comique de MM. A. Liorat, W. Busnach et Fonteny, réunit tous les suffrages et se trouve heureusement à la portée des familles. La mère y peut conduire sa fille : *rara avis*. On s'intéresse à cette action morale pleine de détails ingénieux, de scènes amusantes et gaies, avec une petite pointe de sentiment tout à fait délicat. Pour la musique de M. Louis Varney, jamais cet élégant compositeur n'a été mieux inspiré! Il possède à un haut degré la sève mélodique et le sentiment scénique. Sa mélodie est toujours spirituelle, son orchestration claire et vibrante. Plus d'une page deviendra vite populaire. C'est de l'opéra-comique du bon temps, sans conteste, la meilleure partition d'un maestro justement applaudi.

L'interprétation n'a mérité que des éloges. Mme Thuillier-Leloir déjà nommée la Miolan-Carvalho des Folies, Mlle Zelo Duran aussi agréable à voir qu'à entendre, Gobin plus exhilarant que jamais, Guyon toujours si fin, si aimé, Larbaudière, Lacroix, Bellucci, Lamy, la mignonne Fréder, un orchestre exquis, tous enfin constituent un ensemble remarquable que conduit vaillamment l'excellent chef d'orchestre Baggers. Dans les décors, les costumes, etc., nous retrouvons le goût et l'entente de M. A. Vizentini. Nous lui devions déjà les mises en scènes du *Voyage dans la lune*, d'*Orphée aux Enfers*, de *Paul et Virginie*, de *Ma Cousine* Celle de la *Fille de Fanchon la Vielleuse* est dans un autre genre une victoire aussi méritée. En voilà pour deux cents représentations!

RENAISSANCE

La Renaissance fut, sous la direction Koning, le théâtre à la mode par excellence, et tend à le redevenir aujourd'hui, grâce aux efforts couronnés de succès de M. Lerville, le sympathique successeur de M. Samuel.

Une des plus coquettes salles de spectacle de Paris, la Renaissance est et doit être le lieu de rendez-vous du public élégant. C'est là que naquirent jadis, pour s'envoler ensuite de par le monde, toutes ces œuvres charmantes : *la Petite Mariée, le Petit Duc, Giroflé-Girofla*, qui avaient rencontré dans Jeanne Granier une interprète que, longtemps, on désespéra de pouvoir remplacer. Ce genre de l'opérette, qu'on croyait mort par l'abus qu'on en fit, M. Lerville le ressuscite aujourd'hui, mais en le rajeunissant, en le transformant, en l'habillant suivant les goûts du jour, ayant du reste cette bonne fortune de posséder la seule artiste qui soit, à l'heure actuelle, dans tout l'éclat de son talent. Mme Simon-Girard est la chanteuse adorée du public qui, par sa grâce, sa verve, sa gaîté, et la science consommée de son art, attire la foule et la tient sous le charme. Avec un tel atout dans la main, on est certain de gagner la partie. Aussi M. Lerville est-il assuré du succès, et c'est pourquoi la Renaissance voit renaître les beaux soirs d'autrefois, les soirs heureux où le directeur n'a qu'un regret : ne pas posséder une salle assez grande pour contenir les flots de spectateurs assiégeant ses bureaux de location.

BOUFFES-PARISIENS

Le théâtre des Bouffes-Parisiens est en pleine prospérité. Après *Cendrillonnette* et *l'Enfant Prodigue* (dont les « centièmes » ont été fêtées dans ce théâtre bienheureux en moins de six mois), voici l'extraordinaire *Miss Helyett* dont l'anniversaire a eu lieu le 12 novembre 1891, et qui entre en pleine vogue dans sa seconde année. Tous nos compliments à l'habile direction de M. Eugène Larcher, dont la compétence en matière de mise en scène est indiscutée aujourd'hui.

Les artistes du théâtre portent des noms aimés du public. Il suffit de citer en tête Mlle Biana Duhamel, la divette de la troupe, puis MM. Mauge, Piccaluga, Lamy, Jannin, Tauffenberger, Bérard, Desiré, Wolff, et Mmes Maurel, Debeno, Thery, etc., etc...

M. Eugène Larcher s'attache surtout à varier son répertoire. Nous avons déjà cité *l'Enfant Prodigue*, une pantomime dramatique d'un genre absolument nouveau, interprétée par des comédiens tels que Courtès, Mmes Crosnier, Duhamel, Félicia Mallet qui doit sa réputation au Cercle funambulesque dont M. E. Larcher était un des fondateurs La musique de cette œuvre si originale est due à M. André Wormser, un prix de Rome, s. v. p.!

Puis, après la curieuse *Miss Helyett*, vaudeville-opérette dont la partition est signée Audran, nous aurons un opéra-comique de M. Vidal, encore un prix de Rome. Cette préférence de M. E. Larcher pour des compositeurs distingués indique, chez le jeune directeur, une intention bien arrêtée de relever le genre du théâtre des Bouffes. Le choix des musiciens de l'orchestre conduits par un chef de premier ordre, M. Thibault, en est une preuve de plus.

Nous ne pouvons donc que soutenir de toutes nos forces une entreprise conduite avec un tel souci d'intérêts artistiques et avec l'aide d'une administration financière à l'abri de toute critique.

NOUVEAUTÉS

La bonbonnière du boulevard des Italiens! La salle la plus coquette et la plus gaie qui soit à Paris!

Dès l'entrée très lumineuse, où flambe le nom magique de « Mily-Meyer », l'étoile préférée du public parisien, on est séduit, captivé, car tout attire et charme en ce minuscule théâtre, depuis le confortable de l'aménagement intérieur, jusqu'à sa clientèle si choisie et si brillante toujours.

Aux Nouveautés, on fait peu ou point de reprises. Il faut, plus qu'à tout autre, au public de ce théâtre, la comédie inédite, bien parisienne et de saveur croustillante. Il faut les costumes chatoyants et les décolletés qui font valoir le buste et la jambe. Il faut les décors tout battants neufs, pimpants et charmants. C'est le théâtre enfin où, par excellence, la Revue en jupe courte doit venir fredonner ses couplets sarcastiques ou légers.

M. Henri Micheau l'a bien compris.

Aussi ses pièces nouvelles sont-elles toujours montées avec goût, car son théâtre est « select » et les boulevardiers qui le fréquentent, après les dîners fins au cabaret à la mode, payant bien, ont droit d'être exigeants.

Le directeur des Nouveautés a du reste débuté au boulevard des Italiens de façon heureuse. *La Demoiselle du Téléphone* lui a permis, par son retentissant succès, de préparer une belle saison d'hiver. Avec les rentrées tardives de la campagne, la saison ne commence guère qu'à Noël et c'est cette époque que l'on a choisie pour la réapparition de Mlle Mily-Meyer dans *la Vertu de Lolotte*. Mme Mathilde, l'amusante duègne, a continué ses succès avec la reprise fructueuse que l'on vient de faire de *Cocard et Bicoquet*. Enfin M. Micheau annonce une série de pièces qui promettent, paraît-il, d'être très gaies, comme *la Nuit du 13*, de M. P. Ferrier, et *Mimi Pinson*, de MM. Emile Blavet et Delilia, enfin une *Revue*. Il y aura là de belles occasions de produire MM. Germain, Guy et Tarride, les amusants comédiens, et cette série de jolies femmes qui s'appellent J. Pierny, Aimée Martial, Prelly, Nancy Berthin et la futée Narlay.

CLUNY

Depuis quinze jours, le théâtre Cluny joue *l'Armée Franco Russe*, dont le succès constaté unanimement par toute la presse parisienne, attire chaque soir un nombreux public au boulevard Saint-Germain.

Jamais MM. Milher et Numès n'ont été plus heureux que cette année dans dans l'agencement de leur Revue de l'année 1891.

Encadrée de jolis décors au milieu desquels fourmillent une foule de jolies femmes délicieusement habillées par Landolf et des joyeux artistes dont l'éloge n'est plus à faire, *l'Armée Franco-Russe* deviendra sûrement centenaire à Cluny et permettra à M. Léon Marx, l'heureux et habile directeur de ce charmant petit théâtre de monter à loisir les nouveautés reçues, savoir : *Popotte*, vaudeville en trois actes de MM Gugenheim et de Jassaud; *Inviolable*, trois actes de M. Maurice Hennequin, digne continuateur du nom paternel; *Les Argonautes du Faubourg Saint-Denis*, vaudeville de MM. G. Rolle et E. Ratoin ; *Le Grand-Prix de Paris*, de M. Adrien Barbusse ; une pièce nouvelle d'Albert Barre, l'auteur d'*Antonio, père et fils*.

Comme reprises, M. Léon Marx tient en réserve *le Truc d'Arthur, Les Dominos Roses*, et enfin *Doit-on le dire? Les Chemins de fer* et *Trois Femmes pour un Mari*, d'aurifère mémoire sur la rive gauche.

Rappelons à nos lecteurs que le théâtre Cluny est le meilleur marché de Paris et qu'il donne des matinées tous les dimanches et fêtes à 2 heures.

MENUS-PLAISIRS

Le théâtre des Menus-Plaisirs est en passe de devenir un de nos premiers théâtres d'opérettes. L'orchestre est de première valeur et composé d'éléments pris dans les concerts Lamoureux et Colonne. Dans la coquette et gentille salle du boulevard de Strasbourg on est toujours sûr d'entendre des exécutions musicales dignes d'un théâtre lyrique. M. de Lagoanère, dont la réputation n'est plus à faire comme chef d'orchestre, conduit sa phalange d'artistes en maître exercé. Du côté de la scène nous trouvons des artistes de première valeur : Mmes Stella, Auguez, Méaly, Berthe Legrand, Lara, Dorival, Aya, Noraly. MM. Perrin, Vandenne, Saint-Léon, Dartrey, Philippon, Mavat, Jacquin, etc., etc., forment une troupe homogène, qui ne demande qu'à marcher de l'avant. Du reste les heureuses créations de l'*Oncle Celestin* et de *Le Coq* ont déjà mis en lumière une partie de cette vaillante troupe. Finissons en formant le vœu qu'une réussite complète accompagne la Revue de MM. Delilia et J. Jouy, pour laquelle M. de Lagoanère a fait de nombreux engagements importants de femmes et d'artistes spéciaux à ce genre de spectacles. La salle des Menus-Plaisirs ne désemplira pas cet hiver.

DEUX-CIRQUES

Cirque d'Hiver et Cirque d'été, tous deux sous la direction de M. Victor Franconi.

Au Cirque d'Été, fondé en 1840, on a, en 1867, adjoint les Écuries-Salon qui n'ont d'égales que celles de Chantilly; enfin, en 1886, la transformation du Cirque a été complétée. Là ont été installées les spacieuses loges et le promenoir-fumoir. De notables embellissements, en cours d'exécution, feront de cet établissement, du style grec le plus pur, une des plus élégantes, des plus confortables et des mieux aménagées des salles de spectacle du monde entier. L'installation de la lumière électrique a fait disparaître la chaleur que dégageait le gaz, de sorte que les Parisiens et les nombreux étrangers qui se sont donné rendez-vous chaque année dans la capitale au moment de la "saison", trouvent au Cirque la fraîcheur et le rire.

On s'abonne aux soirées du Cirque, comme à celles de l'Opéra et du Théâtre-Français ; le samedi et le mercredi, le public des élégantes et aussi le copurchic s'y rencontrent.

Pendant l'hiver, c'est la population active et commerçante des quartiers du Temple, du Marais et de la Bastille, qui prend d'assaut l'établissement du Cirque d'Hiver, fondé en 1851, Public joyeux, public bon enfant, auquel il faut des dompteurs de lions, d'ours, de loups et de panthères pour les applaudir avec frénésie.

Le caissier des deux Cirques se plaît à constater le succès.

Le premier Cirque, fondé à Paris, date de 1774; il eut pour créateur Antoine Franconi, l'aïeul de M. Victor Franconi, le directeur actuel des Cirques d'Hiver et d'Été ; ces deux établissements, sous son habile direction, continuent à se maintenir très prospères.

NOUVEAU-CIRQUE

Entre les rues Saint-Honoré et du Mont-Thabor, au numéro 251 de la première, en plein cœur de Paris, là où furent successivement le Panorama de Reichshoffen, construit par Garnier, le bal Valentino, le Cirque-Olympique et, en remontant le cours des âges, le couvent des Capucines, s'élève à présent le Nouveau-Cirque, rendez-vous du public élégant des deux mondes.

Cet établissement, unique en son genre, a été édifié sur les plans de MM. Sauffroy et Gridaine ; la façade et le vestibule, œuvre de Garnier, ont été scrupuleusement respectés, mais le reste a été l'objet de transformations considérables. Le programme tracé aux ingénieurs était de faire un Cirque où, à l'exemple des arènes anciennes, on pût, à un moment donné, ressusciter les jeux nautiques. Construit sur ces données, le Nouveau-Cirque possède une piste mobile qu'une puissante machinerie, établie par l'ingénieur Édoux, peut faire descendre dans les dessous, mettant ainsi à découvert un vaste bassin où les acrobates de l'eau, succédant aux écuyers et aux clowns, viennent intéresser le public à leurs exercices.

Le Nouveau-Cirque et ses annexes occupent une surface de 2,500 mètres de superficie. La salle est élégamment décorée; tout est joli de couleur et de ton ; les fleurs sont dues au pinceau de M. Eugène Petit, les motifs de peinture sont de M. Corneiller, les vitraux de M. Magniadas. M. Delaunay a complété cet ensemble par des panneaux représentant les exercices des Cirques romains au temps des Césars ; son œuvre est très artistique et bien venue.

La piste, superbe, harmonieuse dans ses dimensions, est recouverte d'un épais tapis sur lequel des chevaux galopent sans soulever la moindre poussière.

Six rangs de fauteuils confortables entourent cette piste, puis vient, tout aussitôt, une rangée de splendides loges luxueusement aménagées, dont plusieurs sont louées à l'année par les principaux Cercles de Paris.

Au-dessus se trouve un promenoir spacieux, élégant, d'où l'œil plonge admirablement sur la piste et où l'on peut fumer, sans craindre d'incommoder les spectatrices des fauteuils et des loges. Un vaste café-foyer, des bars, des divans entourent ce promenoir. En bas sont des écuries-modèles pour 20 chevaux.

L'éclairage de toutes les parties de l'établissement : salles, loges, promenoir, écurie, sous-sol, chambre des machines, etc., est fait tout entier par la lumière électrique produite par une machine de 200 chevaux. Cette intéressante installation, due à M. Solignac, peut être visitée pendant les représentations.

Outre des exercices équestres et nautiques, le Nouveau-Cirque donne aussi des pantomimes. La *Grenouillière*, bouffonnerie nautique, la *Foire de Séville*, scènes de mœurs espagnoles, le *Carnaval de Venise*, la *Noce de Chocolat*, désopilantes clowneries nautiques, le *Combat naval*, un bijou de mécanisme électrique.

Le Nouveau-cirque est, du reste, en de bonnes mains; la Direction en est confiée depuis trois ans, à M. Raoul Donval qui, par son intelligence et son savoir faire, en augmente tous les jours le succès.

En dépit de toutes ces merveilles, la Direction a tenu à maintenir le prix des places à un taux très modéré : la galerie-promenoir est à 2 francs, le fauteuil à 3 francs et la place de loge à 5 francs.

Le Nouveau-Cirque est une Société anonyme au capital de 2,000,000 de francs, par actions de 500 francs, dont le dividende annuel a été, depuis l'ouverture, de 75 francs par action. Cela dit assez le succès de cet établissement unique au monde et curieux à tous les points de vue.

FOLIES-BERGÈRE

Chaque année on se demande ce que pourront bien faire les Folies-Bergère pour se surpasser elles-mêmes, et l'on est tout étonné de les voir trouver encore une amélioration.

La salle était ravissante, on a voulu qu'elle devînt exquise, et à très grands frais on y est parvenu.

Elle est d'un ton délicieux et confortablement aménagée, comme il convient pour un endroit où l'on vient se délasser, le soir, de la préoccupation du travail et des affaires.

C'est le vrai repos; on n'a pas besoin de se torturer l'esprit pour comprendre le sens de certaines pièces trop modernes, et l'on n'est jamais choqué par des théories désagréables à entendre exposer.

Les animaux savants ne parlent jamais politique, et les acrobates Sheffer n'ont que vaguement entendu parler du décadentisme.

Voulez-vous des ballets? Mlle Mariquita a réuni un bataillon de jolies filles qui remplissent admirablement les rôles que leur compose son infatigable imagination et ne remplissent pas moins bien leurs maillots.

Aimez-vous la bonne musique? Desormes est là pour vous en fournir d'excellente, et son orchestre est un des meilleurs de Paris.

La Direction répand l'or à foison pour engager d'abord des artistes exceptionnels, puis pour les montrer dans des cadres dignes d'eux; mais sa prodigalité est sans mérite, car c'est le public qui en fait les énormes frais. Je me suis laissé dire même qu'il restait encore d'agréables sommes pour la Direction.

Je n'ai parlé que des soirées. Pour les familles qui redoutent la gaieté parfois vive de la salle du soir, il y a des matinées où l'on voit les gens les plus graves.

La gravité, au reste, ne tient pas longtemps devant la cocasserie des clowns. On rit énormément et c'est en excellente compagnie.

MONTAGNES RUSSES

La transformation qui s'opère au boulevard des Capucines, où de splendides immeubles vont faire disparaître ce qui reste de l'ancienne rue Basse-du-Rempart, va s'étendre aux Montagnes Russes que M. Oller doit complètement transformer pour en faire un établissement digne de l'emplacement merveilleux qu'il occupe.

Mais le problème que ce directeur audacieux s'est tracé, est d'opérer toutes les transformations sans priver pour cela sa clientèle de se rendre un seul jour dans son hall de prédilection.

Les chariots des Montagnes Russes auront donc vécu, après avoir transporté en quatre ans, plus de trois millions de voyageurs; mais la transformation qui va être opérée donnera, à ce lieu de rendez-vous si parisien, le vrai cachet d'élégance, de confort et de gaieté, que M. Oller sait donner à ses créations, et en fera le plus confortable des concerts-promenade du Monde.

Un orchestre excellent, un spectacle soigné, avec des places réservées, assureront au nouvel établissement un succès que sa situation exceptionnelle et sa direction intelligente lui promettent.

LE MOULIN ROUGE

Le Moulin Rouge, place Blanche, est aujourd'hui l'endroit le plus agréable et le mieux fréquenté de Paris. La vogue toujours croissante de cet établissement, unique en son genre, y attire chaque soir une telle foule, que des agrandissements considérables ont dû y être faits depuis quelque temps. Il est vrai que c'est le rendez-vous des amis de la gaieté et de l'esprit, des artistes peintres, sculpteurs, littérateurs, membres de cercles, danseurs, enfin du Tout-Paris élégant et joyeux.

Les attractions y sont nombreuses. D'abord le théâtre composé d'une troupe d'excellents artistes et d'acrobates remarquables. Les concerts tunisiens dans l'immense éléphant blanc pesant 28,000 kilos. Les promenades à ânes, les chevaux de bois, les tirs, etc..., mille distractions enfin qui ont fait donner à l'établissement le surnom de *Joyeux Moulin Rouge*

Les mardis, mercredis, vendredis et samedis, fête de nuit.

Les autres soirs, concert, bal.

Les dimanches et jours de fêtes, matinée-kermesse.

On sait que le Moulin Rouge est le temple de la danse. Les étoiles chorégraphiques y sont toujours beaucoup applaudies, la Goulue, Grille-d'Egout, Rayon-d'Or, Sauterelle, Nini-Patte-en-l'Air et ses élèves, la Tour-Eiffel, la Mélinite, etc... sont les danseuses préférées de ce charmant établissement.

Le Directeur-Gérant : René Valadon.

Gustave Hazard, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

TERRES CUITES D'ART

MARBRES ET BRONZES

G. CHINEAU

ÉDITEUR

7, Rue Royale

Maison principale

10, Boulevard Poissonnière

PARIS

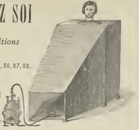
Ateliers et Manufacture

30, RUE TROYON (SÈVRES)

Prix du Catalogue artistique complet, 40 héliogravures en couleurs . . . . . 5 fr.

Remboursable au premier achat.

HYDROTHÉRAPIE CHEZ SOI



Récompenses aux Expositions

DE

1839, 42, 54, 55, 62, 72, 78, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 88.

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Appareils pour douches en pluie, en lames, en cercles, locales, verticales, vaginales, etc.

APPAREILS POUR BAINS DE VAPEUR SÈCHE ET HUMIDE, TÉRÉBENTHINÉS AU PIN MUGHO

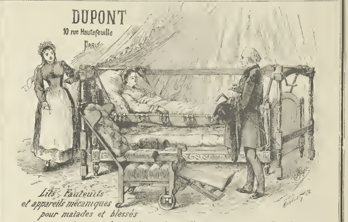
Appareils pour chauffage de bains, baignoires, bains de siège et bidets à effet d'eau

WALTER LÉCUYER

138, rue Montmartre, PARIS

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

3, rue Pasquier — Boin-Taburet — Orfèvre



Sur demande, envoi franco du catalogue illustré avec prix. — Téléphone.

3

Gravure extraite de

La Mode Pratique

HACHETTE & Cie

79, Boulevard Saint-Germain à Paris.

ÉTRENNES DE 1892

La Librairie Hachette et Cie offre, cette année, aux amateurs de beaux livres, une édition de *Trente-et-Quarante*, l'un des romans les plus spirituels et les plus humoristiques d'Edmond About, illustrée de dessins de H. Vogel, gravés à l'eau-forte typographique et au burin (40 et 50 fr.)

Elle publie encore comme superbe cadeau d'étrennes, une nouvelle édition illustrée de 500 gravures, de l'*Histoire de France*, de Victor Duruy, l'ancien ministre de l'Instruction publique, l'illustre historien qui a déjà popularisé chez nous l'*Histoire des Grecs* et l'*Histoire des Romains*, et qui a résumé en un volume (25 fr), sous une forme claire et saisissante, l'histoire de notre pays.

N'est-il pas curieux de visiter à la suite de MM. Charles Garnier, l'éminent architecte de l'Opéra, et Ammann, les habitations de tous les temps et de tous les pays? C'est ce que nous offre l'*Habitation humaine*, magnifiquement illustrée de 335 gravures (30 fr).

Les amateurs de voyages admireront, comme d'habitude, les belles illustrations du *Tour du monde* (28 fr.), parmi lesquelles celles de M. G. Vuillier, sur la Corse et la Sardaigne, éclatent comme une révélation. Le récit du voyage de *Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*, par M Bonvalot, illustré de 108 gravures d'après les photographies du prince Henri d'Orléans (25 fr.) attirera assurément l'attention, de même que celui du voyage du capitaine Binger: *Du Niger au golfe de Guinée* (40 fr.), et la relation d'*Une campagne au Tonkin* (25 fr.), du Docteur Hocquard.

Dans le tome XVI de la *Nouvelle Géographie Universelle*, de M. Elisée Reclus (32 fr.), on trouvera une description des Etats-Unis d'Amérique avec les documents statistiques les plus complets, basés sur les résultats du recensement de 1891.

Signalons aussi un livre élégant qui ne peut manquer d'être bien accueilli dans le monde; nous voulons parler de l'ouvrage de MM. C. Prevost et G. Jollivet sur *l'Escrime et le Duel* (13 fr. 50).

Quant aux livres que l'on peut donner en cadeau aux jeunes gens, il est presque superflu de rappeler que c'est la **Librairie HACHETTE** qui en fournit le choix le plus abondant et le plus brillant.

Contentons-nous d'énumérer les publications les plus nouvelles : *Le Journal de la Jeunesse* (26 fr.); dans la *Nouvelle collection à l'usage de la Jeunesse* (6 fr. et 10 fr le vol.), *La Charité en France à travers les siècles*, par Mme de Witt, née Guizot; *Papillonne*, par Mlle Zénaïde Fleuriot; la *Famille Hamelin*, par Mlle Jeanne Schultz, auteur de la *Neuvaine de Colette*; les *Jumeaux de la Bouzaraque*, par H. Meyer; *Une Poursuite*, par Mme de Nanteuil; les *Conquêtes d'Hermine*, par Mme J. Colomb — Dans la *Bibliothèque des Merveilles* (3 fr. 50 le vol.), le *Forum*, par M. Augé de Lassus; le *Journalisme*, par M. Dubief; les *Manuscrits*, par M. Molinier.

Pour le reste, nous rappellerons seulement la riche collection d'*Albums* à images, la *Bibliothèque des Écoles et des Familles* (6 fr. 50 et 12 fr. le vol.); les *Bibliothèques Rose* et *des Petits enfants* (3 fr. 50 le vol.); et *Mon Journal* (2 fr 50).

Mais le clou des étrennes de cette année, sera le plus élégant cadeau que l'on puisse faire à une jeune fille ou à une maîtresse de maison : un abonnement à *La Mode Pratique*, le plus littéraire, le plus artistique, le plus coquet, le plus varié et le mieux informé, en un mot le plus à la mode des journaux de Mode (12 fr.)

TRAINS DE LUXE
(En hiver) Nice-Express — Calais-Rome-Express.
(En hiver) Méditerranée-Express.
Péninsulaire-Express.

Cie INTle DES WAGONS-LITS

" Sleeping-Cars " — " Dining-Cars "

TRAINS DE LUXE
Club-Train — Orient-Express
Sud-Express.
(En été) Suisse-Express — Pyrénées-Express.

JAMBONS COLEMAN

MARQUE « GENUINE »

4 MÉDAILLES D'OR

3 GRANDS DIPLOMES D'HONNEUR

EXIGER LA MARQUE « **GENUINE** »

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS, 21 & 23, rue Drouot. — PARIS

PORCELAINES, FAIENCES & CRISTAUX

ENVOI FRANCO
DU
Catalogue d'objets d'Etrennes
Contre mandat de 2 fr.
qui sont remboursés
au
premier achat

Vue générale des Magasins d'Exposition et de Vente du GRAND DÉPOT

ENVOI FRANCO
DU
Catalogue d'objets d'Etrennes
Contre mandat de 2 fr.
qui sont remboursés
au
premier achat

La Première Maison du Monde pour les Services de Table et Dessert

GRAND CHOIX DE PIÈCES ARTISTIQUES. — OBJETS D'ÉTRENNES

ALBUMS & CATALOGUES ILLUSTRÉS AVEC PRIX, ENVOYÉS SUR DEMANDE

SUCCURSALE : 33, rue Saint-Ferréol, 33. — MARSEILLE

Composée de poudres végétales et aromatiques, la véritable « *POUDRE LAXATIVE DE VICHY* » est le laxatif le plus sûr, le plus facile à prendre pour combattre la *constipation*.

Une cuillerée à café, délayée dans un peu d'eau et prise le soir en se couchant amène le lendemain matin, sans fatigue, l'effet attendu.

2 fr. 50 le flacon de 25 doses environ.

— *Prière d'éviter les contrefaçons et d'exiger le vrai nom*

POUDRE LAXATIVE DE VICHY